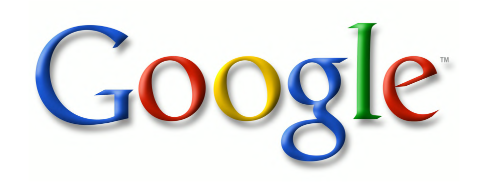
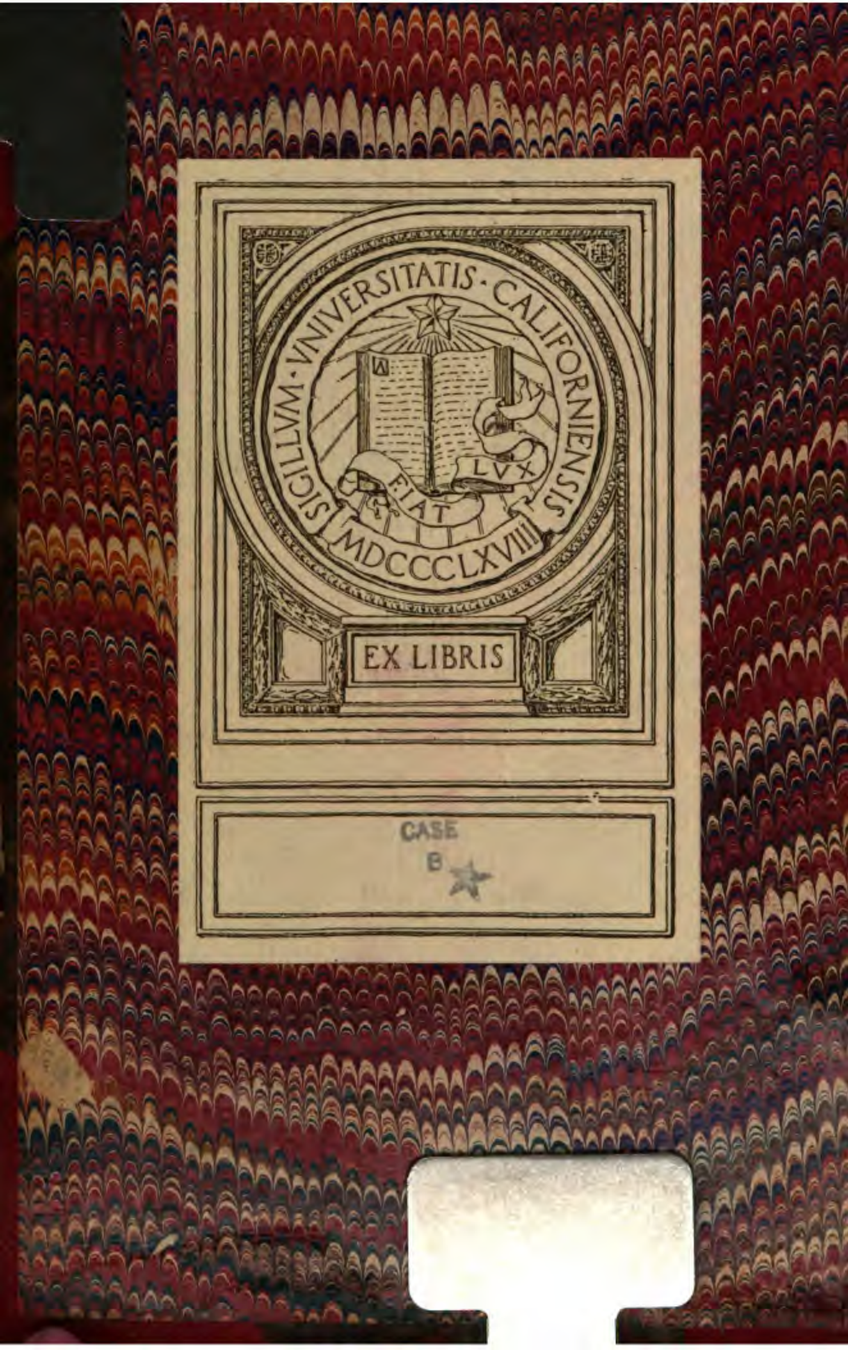





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

TYP. MÉCAN. ET STÉRÉOTYPIE DE CH. ET A. VANDERAUWERA
Rue de la Sablonnière, 8, à Bruxelles.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME VI.

BRUXELLES,

J. ROZEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

87, RUE DE LA MADELEINE.

1871

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Un amour malencontreux. — La Charpillon et ses tantes. — Mésaventures de toutes sortes.

Je me promenais un soir au Wauxhall, lorsque j'entendis nommer derrière moi miss Charpillon. A ce nom, je me rappelai sur-le-champ la carte et l'adresse que M. de Morosini m'avait remises à Lyon. Le lendemain, je me présentai chez la demoiselle, et je reconnus en elle la charmante enfant que huit ans auparavant j'avais rencontrée à Paris.

— Comment, chevalier, vous êtes à Londres depuis trois mois et vous n'êtes pas venu me voir !

Je me justifiai de mon mieux. Elle minauda devant une glace, et reprit : — Venez donc demain, nous dînerons ensemble.

— Impossible, j'attends lord Pembroke.

— Avec nombreuse société sans doute ?

— Nous serons seuls.

— Ma tante et moi nous irons vous tenir compagnie.

— Vous serez les bienvenues. — Et je lui donnai mon adresse.

Après l'avoir lue, elle partit d'un éclat de rire. — Eh quoi! vous seriez l'Italien auteur de cette belle annonce placardée à la porte d'une maison de Pall-Mall?

— Lui-même.

Et elle se mit à rire de plus belle.

— C'est une invitation par voie d'affiche qui aura dû vous coûter cher.

— Je lui ai dû de délicieux moments...

— Et je suis convaincue que vous avez failli mourir de chagrin quand la dame étrangère a disparu. Je gage que vous lui avez gardé le secret?

— Religieusement.

— Il a tenu à bien peu que vous ne m'eussiez pour locataire à la place de cette belle dame.

— Vous vous riez de moi, l'appartement n'était pas digne de vous.

— Mon intention était de punir votre témérité.

— Je suis curieux de connaître la punition.

— Nous autres femmes, n'avons-nous pas toujours une vengeance prête? Je faisais votre conquête, et ma coquetterie vous préparait d'inexprimables tortures.

— Le diable seul a ces idées; et vous paraissez un ange. Merci pour votre franchise, je me tiendrai sur mes gardes.

— Ainsi vous voilà décidé à ne me revoir jamais?

L'air enjoué qu'elle mettait à toutes ces paroles ne m'eût jamais permis de penser qu'elle pût dire vrai. Il y a une certaine fourberie féminine qui consiste à donner à la vérité la plus désobligeante l'air du mensonge. Cet art, miss Charpillon le possédait trop bien, pour mon malheur, comme on le verra. J'ai noté cette époque, septembre 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement c'est à partir de là que je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans; mais si, dans le cours ordinaire de la nature, la ligne descendante peut se mesurer sur l'as-

cendante, je crois pouvoir compter aujourd'hui (1797) sur quatre ans d'existence au plus ; et ceux-là iront assez vite, en vertu du principe : Le mouvement s'accélère vers la fin.

La Charpillon, que tout Londres connaissait alors, et qui peut-être est encore vivante aujourd'hui, était une beauté rare et accomplie : des cheveux châtains, des yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine, la gorge d'une plénitude voluptueuse, la main exquise, le pied mignon, et puis dix-sept ans à peine. Je n'ai jamais vu de physionomie plus trompeuse. La nature n'avait jamais menti plus impudemment que sur ce visage, qui annonçait tant de candeur et d'innocence. Pourquoi ne m'est-il pas permis de douter que cette fille eût comploté ma ruine avant de me connaître? Aujourd'hui même je ne me rappelle pas sans émotion l'instant où je la quittai après cette entrevue ; je n'éprouvais rien des sentiments du voluptueux dont la sensualité s'est éveillée à la vue d'une belle personne ; j'étais triste, désolé; enfin j'étais amoureux. Il est assez étrange que l'image de Pauline, toujours présente à mon esprit, n'ait pu réussir à détruire l'espèce de fascination que la Charpillon exerça sur moi tout d'abord. Par moments je me sentais rassuré : j'attribuais mon émotion au charme de la nouveauté; je me disais que le désenchantement viendrait bientôt, qu'une nuit passée avec cette fille ferait évaporer cette belle flamme, et, à vrai dire, je ne me croyais pas éloigné d'atteindre mon but. Quels obstacles pouvais-je imaginer? Ne s'était-elle pas invitée elle-même à dîner chez moi? N'avait-elle pas été la maîtresse de M. de Morosini, qu'elle n'avait guère laissé languir, laid et vieux comme il était? Il avait de l'or, mais j'en possédais aussi. « Je le prodiguerai s'il le faut, et Charpillon m'appartiendra. »

Le lendemain, lord Pembroke demeura tout ébahi quand je l'informai du nom de mes convives et comment cette invitation s'était faite. — Je connais cette fille, me dit-il, et à mes dépens. Dernièrement je la rencontrai au Wauxhall avec sa tante ; je lui offris vingt guinées si elle

consentait à me donner un quart d'heure d'entretien dans la charmille. Elle accepte la proposition ; mais à peine avions-nous fait cinquante pas qu'elle quitte mon bras et s'enfuit.

— Il fallait la souffleter publiquement.

— Du scandale, pour faire rire à mes dépens ! Je la méprise, voilà toute ma vengeance. Est-ce que par hasard vous en seriez amoureux, Casanova ?

— Pur caprice.

— Prenez garde, c'est une petite fûtée qui se joue de tout le monde.

Nous en étions là quand Charpillon entra. C'est à peine si elle me favorisa d'un regard. Elle ne paraissait occupée que du lord ; elle lui rappela l'aventure du Wauxhall. Après s'être longtemps moquée de sa crédulité, elle changea de batterie et lui dit : Soyez tranquille, un autre jour je serai moins cruelle.

— C'est probable, car je ne payerai qu'après.

— Fi donc, milord ! ce que vous me dites là est aussi humiliant pour vous que pour moi.

Le dîner fut gai, grâce à elle et à Pembroke. Elle nous quitta au dessert, en m'invitant à dîner pour le surlendemain.

Je suis exact au rendez-vous, qui me procure une singulière reconnaissance. La Charpillon me présente sa mère, et sur ce visage souffrant et amaigri je retrouve des traits qui me rendent d'étranges souvenirs. Il faut savoir qu'en 1759 un certain Bolomé, intrigant génevois, m'avait demandé mes bijoux pour une dame qui en offrait six mille ducats. Marché conclu, il me paye en deux lettres de change souscrites par la dame conjointement avec ses sœurs, les demoiselles Augspurphor. L'échéance arrive, et j'apprends que le Génevois a fait banqueroute ; en même temps on m'informe de la disparition de toutes ces dames. Que l'on se figure maintenant mon étonnement quand je reconnus ces escrocs femelles dans la personne des tantes et de la mère de Charpillon !

— Madame, lui dis-je froidement, je suis enchanté de vous revoir.

— Je me félicite, monsieur, de renouveler connaissance. Ce coquin de Bolomé...

— Ne parlons pas de cela, madame ; j'espère que nous aurons occasion de nous revoir.

— Il est singulier que ma fille ne vous ait pas annoncé sous le nom qui vous appartient.

— Je n'ai rien dérobé, madame : ces deux noms sont effectivement les miens.

Pendant un quart d'heure défila une véritable procession de parents de la Charpillon : sa grand'mère, plus les deux tantes, personnes si vénérables ; puis un certain chevalier Goudar, que j'avais connu à Paris ; et enfin deux autres individus, Rostaing et Goumon, tous trois cousins ou amis, dans tous les cas commensaux de la maison et filous de profession. Je me sentais tombé en bien mauvaise compagnie ; néanmoins je n'étais pas d'humeur à lâcher pied. Je me promis seulement de me tenir sur mes gardes, et, comme ma seule intention était de nouer une intrigue avec la fille, je m'embarrassai fort peu de tout ce monde. A table, je m'emparai de la première place auprès de la belle, que j'amusai de mon mieux. Elle était vive à la riposte, et je crus avoir mené mes affaires bon train. Elle m'engagea à donner à souper à toute sa société.

— Choisissez le jour, me dit-elle.

— Le vôtre sera le mien.

— Eh bien, demain.

— Pardon, j'oubliais un rendez-vous donné pour demain.

— A quelque belle étrangère, sans doute ?

Cette belle étrangère était un vieux marquis vénitien qui m'avait engagé et que j'avais quelque intérêt à ménager. Je crus saisir un petit mouvement de jalousie sur le visage de la Charpillon, et j'insistai pour qu'elle fixât un autre jour. Alors elle me tourna le dos comme par bouderie, et entama la conversation avec son autre voisin, l'un des deux chevaliers d'industrie. J'eus lieu de croire plus tard qu'elle l'avait consulté sur le jour qu'il convenait de

prendre : le fait est qu'elle finit par s'inviter chez moi avec tout son monde pour le lendemain. Je regagnai mon logis fort tard, très-mécontent de moi-même et amoureux comme un sot.

Je les attendais le troisième jour à l'heure du souper, lorsque je me sens réveillé à huit heures du matin : c'était la Charpillon et sa tante.

— Je viens vous déranger bien avant l'heure : c'est que j'ai une importante communication à vous faire.

— Permettez que je m'habille.

— Je puis vous parler ici sans outrager la décence : ma tante m'accompagne. Mais, se ravisant tout à coup : Il est vrai que ce que j'ai à vous dire ne peut souffrir de témoin.

— Alors, repris-je, madame peut passer dans la salle voisine, elle laissera la porte entr'ouverte.

Cela fait, la belle commence à me faire une description pathétique de la triste position de toute sa famille. Je crois qu'elle n'oublia personne ; mais j'avais la tête ailleurs, et elle paraissait ne pas s'en apercevoir.

— Vous seriez notre ange sauveur si vous pouviez procurer à ma tante cent guinées : notre fortune serait assurée.

— Comment cela ?

— Elle possède la recette d'un élixir de vie qui produit de merveilleux effets. Elle vous offre la restitution de la somme dans six mois et la moitié des bénéfices.

— Vous avez là une tante précieuse, ma chère. Je réfléchirai à votre proposition ; mais d'ici là parlons d'autre chose.

Et je l'attirai vers moi.

Elle mit un doigt sur sa bouche et fit un signe de tête vers la porte comme pour me dire : Soyez sage, nous ne sommes pas seuls. Et comme, sans égard pour ses remontrances, j'exécutais certains mouvements favorables à mes projets ultérieurs, elle me repoussa assez vivement et s'enfuit dans la pièce voisine en poussant la porte. Je m'habillai à la hâte et assez mécontent; mais faisant

contre fortune bon cœur, j'étais résolu à renouveler sur-le-champ mes attaques, lorsque j'appris qu'elle était partie en promettant de revenir le soir.

— Diable! me dis-je, de la prudence! tout ceci a une odeur d'escroquerie. On a besoin de cent guinées, réglons-nous là-dessus et ne lâchons rien à l'aventure.

Les convives arrivèrent avec la nuit. En attendant le souper, elle proposa une partie de whist. — N'êtes-vous donc pas curieuse, lui dis-je, de connaître ma réponse à votre proposition de ce matin? Suivez-moi, vous la connaîtrez. Nous traversons deux pièces, et je la fais asseoir sur un canapé dans la chambre du fond.

— Les cent guinées sont dans cette bourse.

— Et vous les remettrez à ma tante?

— De tout mon cœur, mais... Et je lui lançai une œillade enflammée qu'elle interpréta fort bien.

— Cela n'est pas possible aujourd'hui, tout le monde ici croirait que j'ai trafiqué de mon honneur.

— Puisque je remettrai moi-même l'argent à votre tante!

Et je répétai les évolutions du matin; mais elle parut indignée et s'écria que rien au monde ne la ferait consentir à ce que je devais attendre seulement du temps et de son amour. J'étais furieux, je quittai la partie.

Après le dîner, j'allai pour me distraire voir ma fille à sa pension. La vue de Sophie et de ses jeunes compagnes rendait le calme à mes sens agités. Pendant trois semaines une seule journée ne se passa pas sans que Sophie reçût ma visite. Je lui portais des dragées, des confitures et des gâteaux, que nous mangions ensemble; quelquefois je demandais à la maîtresse de faire un tour de promenade avec ses enfants. Le vieux vautour Casanova au milieu de ces tourterelles, n'était-ce pas un singulier spectacle? Je commençais à oublier décidément la Charpillon; mon faible cœur se sentait entraîné vers l'une des compagnes de Sophie, petit ange blond et rosé, de quatorze ans tout au plus. J'en étais là, quand, pour mon malheur, je vois entrer un matin dans ma chambre la tante de la

prude. Elle venait me parler de l'étonnement où ma disparition subite avait jeté toute la famille. Après quelques phrases pathétiques sur la douleur d'avoir perdu une société aussi agréable que la mienne, elle en vint au véritable motif de sa visite, les cent guinées pour la fabrication de l'élixir de vie.

— Madame, lui dis-je, prenez-vous-en à votre nièce si j'ai oublié ma promesse : elle n'a pas tenu la sienne. Elle m'a refusé jusqu'aux plus légères faveurs ; une vestale les eût accordées : et votre nièce n'est pas une vestale, comme bien vous savez.

— C'est une enfant, une tête folle, mais un cœur excellent.

— Je ne suis pas payé pour le croire.

— Désabusez-vous, monsieur : elle vous aime, elle me l'a avoué ; mais elle vous connaît et elle craint que votre passion ne soit qu'un caprice.

— Voulez-vous me mettre à même de m'assurer si ce que vous dites est la vérité ?

— Certainement. Quoique ma nièce soit indisposée en ce moment, je veux vous conduire à elle, et je vous réponds que vous ne la quitterez que satisfait.

Ces dernières paroles rallumèrent ma flamme.

— Venez sur-le-champ, continua l'entremetteuse, vous la surprendrez au lit. Je vous précède seulement de quelques pas.

L'explication était si claire, que je me sentais au but de mes désirs. Vite j'endosse mon habit et je saute d'une course à sa porte. La tante venait d'entrer.

— Ma nièce, me dit-elle d'un ton de mystère, va prendre un bain : attendez une demi-heure.

— Que le diable vous emporte ! encore un délai ! Tenez, vous êtes une menteuse.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vais vous conduire jusqu'à la chambre de ma nièce, elle dira ensuite ce qu'elle voudra.

— Dans sa chambre, où elle prend un bain ? demandai-je tout ému, et vous ne me trompez pas ?

— Non, sans doute, suivez-moi.

Je la suis dans l'escalier. Arrivée à une petite porte, elle ouvre précipitamment, me pousse dedans et referme derrière moi. La Charpillon était debout dans la baignoire, toute nue et me tournant le dos. Au bruit de la porte, elle s'imagine que sa tante vient d'entrer et elle demande une serviette. Au même instant je m'avance : elle me reconnaît, pousse un petit cri et se cache le visage dans les mains.

— Ne criez pas, mademoiselle, c'est fort inutile.

— Éloignez-vous, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion? me croyez-vous capable de vous faire violence?

— Ma tante me payera cher sa fourberie.

— Votre tante est une digne femme à qui je veux du bien.

— Je ne vous croyais pas capable d'une pareille action.

— Quelle action?... Voyez à quelle distance respectueuse je me tiens. Je n'approcherai, je vous le jure, que quand vous le voudrez bien Tout ce que je vous demande, c'est de reprendre la position que vous aviez prise tout à l'heure.

Elle se tordit les bras, versa ou feignit de verser quelques larmes et se décida cependant à faire ce que je demandais. Je dois même lui rendre cette justice, qu'elle se fit voir dans une attitude infiniment plus séduisante que la première. Je ne fus pas maître de moi et je m'élançai vers elle ; mais elle me repoussa très-durement. Au même instant la tante rentrait : je profitai de l'occasion et me retirai furieux. Cette femme me suivit sur l'escalier, et me regardant d'un air qu'elle voulait rendre espiègle :

— Eh bien, êtes-vous content?

— Très-content d'avoir appris à vous connaître, vous et votre nièce.

En même temps je lui jetai au nez une banknote de cent guinées. Il me semblait que cette procureuse avait assez bien gagné son argent.

On pense bien que je fis le serment de ne plus remettre le pied chez ces misérables femelles. Je ne voulus plus songer qu'à m'étourdir au spectacle et dans les tavernes; mais voilà que le lendemain je me trouve face à face avec la Charpillon, qui entrait au Wauxhall. Je m'éloigne brusquement, mais elle saisit mon bras et me reproche la conduite de la veille. Je suis indigné de tant d'effronterie : mais cette fille, usant d'un flegme imperturbable, m'invite fort poliment à prendre une tasse de thé dans un pavillon. Je lui réponds que je me sens meilleur appétit : aussitôt elle s'invite à souper chez moi. Je tombai des nues. Le couvert mis, nous semblons bientôt être les meilleurs amis du monde. Ses secrets attraits, que j'ai pu voir, se peignent à mes regards en traits de feu, et je lui propose un tour de promenade dans la charmille, pourvu, lui dis-je, que vous ne me traitiez pas comme vous avez traité lord Pembroke.

— Je suis décidée, mon cher ami, à me donner tout entière à vous, mais à une condition.

— Laquelle ? demandai-je impatienté.

— C'est que vous viendrez me voir tous les jours et m'accompagnerez en tous lieux.

— Volontiers, mais passons dans la charmille.

— Non pas.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Et je rentrai chez moi, de plus en plus furieux et avec une pointe de vin.

J'étais las de ces allées et venues sans conclusion, et nul doute que je n'eusse rompu tout à fait avec cette fille, quand on m'annonce le chevalier Goudar. Nous entamons tout de suite le chapitre de la Charpillon, et je ne lui cache pas mes intentions de ne plus la revoir.

— C'est fort raisonnable de votre part. Cette petite est fort adroite; vous avez l'inclination tendre, et elle vous eût rendu amoureux comme un sot : en peu de temps vous étiez à sec.

— Vous me croyez donc l'innocence même?

— Je crois que vous êtes un homme comme tous les

autres hommes : plus il y a d'obstacles, plus votre désir s'irrite. Tenez, parlons franchement : fuir l'objet aimé, ce n'est pas le moyen de l'oublier. Qui vous dit que le hasard ne mettra pas encore aujourd'hui la Charpillon sur votre chemin?

— Où voulez-vous en venir?

— A jeter cette fille dans vos bras. Je ne pense pas qu'elle vous aime, mais elle est pauvre et vous avez de l'or. Je ne vois pas pourquoi vous n'achèteriez pas sa possession : c'est d'ailleurs le moyen de vous en dégoûter bientôt.

— C'est un moyen facile, en effet, et dont je me serais servi si je ne voyais clair à ses projets.

— Quels qu'ils soient, ne pouvez-vous les déjouer en vertu d'un accommodement? Seulement, il faut bien se garder de payer d'avance. Je sais tout, comme vous voyez.

— Je ne vois pas du tout ce que vous pouvez savoir.

— Elle vous coûte déjà cent guinées et vous n'en avez pas obtenu un baiser. C'est la Charpillon même qui se vante de vous avoir trompé.

— Elle ment, j'ai donné cet argent à sa tante...

— Oui, pour l'élixir de vie. Est-ce pour les charmes de la tante que vous avez fait ce sacrifice?

— Brisons là. Qui vous amène chez moi?

— Mon amitié pour vous.

— C'est un piége. Vous êtes d'accord avec cette coquine.

— Si vous voulez bien m'écouter, vous serez détrompé. Il y a une année environ qu'au Wauxhall je rencontrai M. de Morosini fort occupé de ces jeunes dames, qui s'y promènent d'ordinaire. Je crus pouvoir m'approcher de lui : — Monsieur l'ambassadeur, lui dis-je, toutes ces demoiselles sont à votre disposition; je me fais fort de vous procurer la connaissance de celle à qui vous jetterez le mouchoir. Celle-ci, me répondit-il. Et il me désignait une de ces dames qui m'était tout à fait inconnue. Cela ne m'empêcha point de m'approcher de la belle et d'une vieille

dame qui l'accompagnait. Je fais mes propositions au nom de l'ambassadeur : elles sont acceptées sur-le-champ, et j'apporte à Son Excellence le nom et l'adresse de la demoiselle. Il avait dans ce moment à ses trousses un autre chasseur de femmes, à qui je demande s'il connaît une demoiselle Charpillon.

— Comment, c'était la Charpillon ?

— Elle-même. Chemin faisant, l'ambassadeur me communique ses intentions au sujet de cette fille. Son Excellence lui donnerait un appartement garni où elle ne recevrait personne, cinquante guinées par mois et le souper quand il lui plairait de passer la nuit chez elle. Ceci fut arrêté de part et d'autre dans toutes les formes diplomatiques, et j'obtins de la mère, comme épingles du marché, que je passerais une nuit avec la fille après la retraite de M. de Morosini.

En me donnant ces renseignements, le chevalier tira de sa poche l'original même de la convention ; tout s'y trouvait stipulé comme il avait dit. Il reprit :

— Au bout de quelques mois, l'ambassadeur quitta Londres. La fille, libre alors, trouva d'autres amateurs. Je n'en citerai que trois : lord Baltimore, lord Grosvenor et l'envoyé de Portugal. Vous pensez bien que je réclamai l'exécution de l'article qui me concernait ; mais fille, mère et tante de me rire au nez. C'est là où nous en sommes aujourd'hui ; mais patience ! avant peu les rieurs seront de mon côté. Je ne puis faire emprisonner la fille, elle est mineure ; mais la mère payera pour elle. Voilà pourquoi vous m'avez rencontré dans cette maison.

— Je vous remercie de la confidence, et, pour vous prouver que je sais l'apprécier, dites à madame Augspurghor qu'il y a cent livres sterling à son service si elle consent à me laisser sa fille pour une nuit.

— Sérieusement ?

— Tout de bon, mais je ne payerai rien d'avance.

— Soit, je me charge de l'affaire.

Je retins mon fripon à dîner. C'était un dictionnaire d'aventures galantes que la cervelle de ce Goudar. D'une

activité prodigieuse, il était en correspondance avec tous les étrangers de distinction. On le rencontrait dans toutes les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer encore à des travaux littéraires. Il mettait alors la dernière main à son *Espion chinois*. Le lecteur apprendra plus tard en quel état je le trouvai à Naples plusieurs années après.

Dès la matinée suivante, je vois arriver la Charpillon accompagnée d'une certaine miss Laurence, qu'elle me présente comme son intime amie.

— Je viens, monsieur, me dit-elle, vous demander une explication : Est-il vrai que vous ayez offert à ma mère, par l'entremise de M. Goudar, cent guinées pour...?

— C'est la vérité pure, mademoiselle. Est-ce que par hasard la somme ne vous paraîtrait pas suffisante?

— Point de plaisanterie déplacée, je vous prie. Vous vous croyez donc, monsieur, le droit de m'offenser?

— J'avouerai mon tort si vous y tenez; mais à qui diable vouliez-vous que je m'adressasse? Je me suis adressé à l'un des saints du bon Dieu, puisque le bon Dieu faisait la sourde oreille. Vous savez qu'il n'y a pas moyen de conclure avec vous.

— Je vous ai signifié, monsieur, que vous n'obtiendriez jamais rien de moi ni par force ni au poids de l'or, mais seulement par des égards, des procédés et une véritable tendresse. Vous me reprochez un manque de parole : qui donc a manqué à la sienne? N'avez-vous pas cherché à me posséder par surprise, et n'avez-vous pas osé employer un fripon pour parvenir à satisfaire votre brutale passion?

— Goudar un fripon! votre meilleur ami! Vous oubliez donc qu'il vous a procuré M. de Morosini, et qu'il vous aime? La preuve, c'est qu'il avait stipulé certaine convention... Vous êtes sa débitrice; payez-le d'abord, vous le traiterez ensuite de fripon, si bon vous semble. Quand vous pleurerez, mademoiselle, cela ne vous donnera pas une sensibilité que vous n'eûtes jamais.

— Ces larmes sont pures, le ciel m'en est témoin. Homme cruel, qui sait que je l'aime, car quelle autre femme pourrait souffrir d'être traitée ainsi!

— Si vous m'aimez, que ne le prouvez-vous mieux?

— Vous qui m'avez traitée comme une fille publique, qui m'avez marchandée à un infâme entremetteur!

— Vous auriez mieux aimé que je prisse la peine de vous écrire, n'est-ce pas?

— Ce que je voulais, c'était votre amour, ou du moins que je pusse y croire : que m'importe votre or? vous en ai-je jamais parlé? Tout ce que j'avais exigé de vous, c'était de venir me voir, de m'accompagner à la promenade et au spectacle. J'aurais été si heureuse de tout donner à votre seul amour! Comment un homme de votre mérite peut-il vouloir qu'une femme se livre à lui par un marché? Ah! je vous détesterais pour cette action, s'il m'était possible de vous détester jamais. Quelle humiliation j'éprouve et à quelles extrémités me réduit ma folle passion! Je pleure, monsieur, mais ces larmes sont les premières et les dernières qu'un homme m'aura fait verser.

J'étais stupéfait.

— Pardon, mille fois pardon! je suis coupable, mais rien ne me coûtera pour effacer la trace de vos larmes. Je ne sais par quelle espèce d'accent pathétique j'échauffai cette phrase banale, mais la Charpillon parut émue et répondit :

— Venez me voir tous les jours, à toute heure, venez me dire que vous m'aimez ; mais n'exigez pas une récompense que je veux être la première à vous accorder.

J'étais repris dans ses filets Je lui jurai tout ce qu'elle voulut. Je ne reconnus jamais si bien la vérité de l'axiome : *Amarè et sapere vix deo conceditur* (aimer et être sage, c'est impossible; même à un dieu). Cette scène me donna lieu d'observer aussi combien les femmes gagnent à représenter ce qu'elles sont trop souvent tentées d'écrire. Une lettre, même la plus tendre, m'eût laissé froid et insensible, mais toutes ces expressions aiguisées par les larmes et les mines de Charpillon m'allaient droit au cœur. Dès la première visite, qui se passa respectueusement de ma part, je crus m'apercevoir que j'avais fait un nouveau pas

vers la victoire, tandis qu'on ne faisait que rire de ma défaite.

Hélas !

> Quel che l' uom vede amor gli fa invisibile
> E l'invisibile fa veder amore (1).

Ce qu'il y eut de plus clair dans ma nouvelle situation, c'est qu'au bout de quinze jours j'avais dépensé, tant en cadeaux, promenades, spectacles, plus de quatre cents guinées, sans compter le temps perdu et toute la phraséologie pompeuse, romanesque et sentimentale que je mettais en œuvre. Enfin le seizième jour arrive et je me décide à demander à la Charpillon, en présence de sa mère, si elle comptait passer la nuit chez elle ou chez moi.

— Nous verrons cela après souper, dit la vieille.

Fort bien, pensai-je, mon souper en sera plus solide, plus brillant et me coûtera beaucoup plus cher. A la fin du souper, la mère me prit à part et me dit d'un air de mystère : Accompagnez notre société à la sortie et revenez dans un quart d'heure, cela éloignera tout soupçon. Je fus touché d'un procédé si discret, et j'obéis.

A peine rentré, j'aperçois un nouveau lit monté dans le cabinet attenant à la chambre de Charpillon. Me voilà donc, me dis-je, au comble de mes vœux. Seulement une demande de la mère faillit m'ouvrir les yeux : Voulez-vous bien, me dit la vieille impudente, payer les cent guinées ?

— Fi donc ! s'écria Charpillon.

Seuls et enfermés, je m'approche de la belle avec une ivresse réelle ; mais elle se défend doucement en m'invitant à prendre place le premier dans son lit. En un clin d'œil m'y voilà fourré, brûlant d'impatience et de désirs. J'assiste à sa toilette de nuit : les secondes me semblent des heures Je suis au moment de m'emporter contre la lenteur de ces préparatifs. Enfin la voilà en chemise, la lumière s'éteint... personne ne vient. Plongé dans l'obscurité, je l'appelle des noms les plus doux : point de réponse.

(1) L'amour rend invisible ce que l'on voit et montre ce qu'on ne saurait voir.

Je me plains en même temps de ces ténèbres qui m'ôteront la moitié de mon bonheur.

— J'ai l'habitude de dormir sans lumière, monsieur.

— Monsieur! voilà un mot, pensais-je, qui sent encore sa prude.

Enfin elle approche, elle saute dans le lit. Je la presse dans mes bras et je me mets en devoir d'aller au plus pressé; mais impossible: la Charpillon est emprisonnée des pieds à la tête dans un peignoir dont je ne puis découvrir l'ouverture. Je la prie, la conjure de répondre à mon amour: bouche cousue. Dans une pareille situation l'amour se change bientôt en fureur. Je me jette sur cette misérable créature avec des imprécations; je la secoue comme un paquet, arrachant le peignoir, que je mets en lambeaux: c'est en vain. Elle croise fortement les jambes, réunit toutes ses forces pour me résister. Au bout d'une heure j'abandonne la partie, épuisé de fatigue, et, comme Othello, mais pour un autre motif, très-disposé à étouffer la malheureuse dans son lit.

Quelle horrible nuit! Douceur, supplication, colère, raisons, prières, larmes, menaces, injures, rien ne put la fléchir. Enfin je me rhabille au hasard: ma tête était en feu, je ne me connais plus, je renverse meubles et chaises. Une servante s'éveille, vient m'ouvrir la porte verrouillée, et que je me disposais à enfoncer. Sans chapeau, sans cravate, je me jette dans la rue et vais heurter contre un garde de nuit qui m'appréhende au collet et qu'au moyen d'un croc-en-jambe j'étends par terre où il se repose de ses fatigues. A quatre heures j'avais gagné mon lit, où la fièvre me prit: elle dura quatre jours.

A la suite de cette triste campagne amoureuse, j'eus le loisir de faire de sérieuses réflexions, et je me sentis ou crus me sentir tout à fait guéri de mon indigne passion. Pendant le temps que dura ma retraite forcée, j'avais donné l'ordre à mon nègre de mettre de côté toutes les lettres qui m'arriveraient: je ne voulais rien apprendre avant mon rétablissement. Le quatrième jour je demande à Yarbe le paquet. Comme je m'y étais attendu, j'y trouvai

des lettres des Charpillon, deux de la mère et une de la fille : la mère me donnait des nouvelles de la santé de sa fille : elle avait fait le relevé des marques sanglantes, disait-elle, que ma fureur avait laissées sur le corps de la *pauvre victime*. Cet exposé était présenté sous des couleurs tout à fait pathétiques, et il se terminait par cet avertissement charitable : qu'elle allait procéder judiciairement contre moi.

Dans son billet, la Charpillon avouait ses torts et mentionnait les miens avec une modération qui me surprit. Elle finissait par me demander la permission d'aller me voir en secret pour me faire d'importantes révélations.

Au même instant Yarbe me remet un billet du chevalier Goudar, qui en attendait la réponse à ma porte. J'ordonnai qu'on l'introduisît. Il me fit un récit fort détaillé de mon aventure de la nuit. Comme il n'omettait aucune des circonstances, pas même celle de la chemise déchirée et de certains efforts comiques tentés à ce sujet, je lui dis :

— Mais qui donc vous a si bien informé?

— C'est la mère.

— Elle vous aura sans doute montré sur le corps de sa fille les traces de ma fureur?

— J'ai tout vu et palpé.

— Vous êtes plus heureux que moi. Me direz-vous pour quelle raison Mme Augspurghor est plus irritée que Charpillon ?

— Plaisante question ! vous lui avez refusé les cent guinées promises.

— Doutez-vous que je ne me fusse empressé de les lui remettre si sa fille avait été raisonnable ?

— Ce n'est pas moi qui en doute, mais bien elle ; en outre, cette créature craint que vous ne plantiez là sa fille après que vous en aurez joui.

— C'est fort possible, cependant je ne suis pas homme à la quitter sans dédommagement ; mais si je la quitte à présent, convenez qu'elles n'ont rien à prétendre ?

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Sans doute.

— A merveille. Seulement, permettez-moi de revenir dans une heure. Je veux vous faire un cadeau qui vous sera agréable.

Est-ce que par hasard il m'amènerait Charpillon repentante et soumise? me demandai-je quand le chevalier fut parti. Il fut exact à l'heure dite, et reparut suivi d'un commissionnaire qui portait un fauteuil enveloppé dans un tapis.

— C'est là le cadeau que vous prétendez me faire?

— En retour je vous demanderai cent livres sterling dont j'ai besoin.

— Vous vous moquez de moi.

— Quand vous aurez examiné ce meuble, et surtout quand vous en aurez fait usage, vous trouverez ma demande fort modeste. Ce fauteuil est monté sur cinq ressorts qui jouent à la fois dès qu'une personne y a pris place. Deux de ces ressorts retiennent les bras, deux autres écartent les jambes, et enfin le cinquième élève le siége à la commodité du sacrificateur.

Tout en parlant ainsi, Goudar avait pris place sur le siége, et tout s'exécuta comme il avait dit.

— Je veux bien garder ce fauteuil pour une journée, mais je ne l'achèterai pas, lui dis-je.

Certes, je ne suis pas pudibond, mais l'aspect de ce meuble me fit horreur; et puis, en en faisant usage, je m'exposais à être perdu... Je montrai à Goudar la lettre dans laquelle la Charpillon me promettait sa visite, et lui dis que si je voulais garder le fauteuil, c'était uniquement dans l'intention de convaincre la demoiselle qu'elle était tout entière en mon pouvoir.

— Encore un coup, me dit-il, vous posséderez cette fille quand vous voudrez. De quoi voulez-vous que ces femmes vivent, sinon de prostitution? La grand'mère est une rouée, Bernoise et noble, à ce qu'elle prétend; mais, à vrai dire, le nom à fracas qu'elle porte lui vient d'un amant qui l'a plantée là après lui avoir fait quatre enfants. La Charpillon est fille de la plus jeune, et c'est à cette madame Charpillon mère que la famille doit la plupart de ses mal-

heurs. Elle fut chassée de Berne pour ses intrigues, ce qui l'obligea à se réfugier en Franche-Comté, où ils vécurent du produit de leur drogue, qu'ils appellent un *élixir de vie*.

— La Charpillon n'est-elle pas de Besançon?

— C'est effectivement le nom de sa ville natale, mais sa mère n'a jamais pu lui dire au juste quel était son père. Tantôt elle met cette paternité sur le compte d'un baron de Versac, tantôt c'est un comte de Boulainvilliers.

— Peut-être le vénérable président que j'ai vu à Paris en perruque à marteau, et si âgé, si décrépit qu'il ne conserve plus forme humaine. Je doute fort que M. de Boulainvilliers ait jamais entendu parler de ces femmes.

— Je ne sais, mais elles s'en targuent.

— Pourquoi ne sont-elles pas restées en France?

— C'est que le dernier amant de la mère l'a ruinée, un chevalier d'industrie nommé Rostaing, que vous avez vu: cet homme lui a tout pris...

— Et ne lui a rien laissé?

— Pardonnez-moi, et de si vilaines choses que la Charpillon mère faillit mourir dernièrement d'une trop forte dose de mercure qu'elle avait avalée.

— Comment peut-elle recevoir encore ce Rostaing?

— Il lui est très-utile, ainsi qu'un autre coquin nommé Goumon. Ce sont eux qui font lever le gibier que les femelles attrapent dans leur lacet.

Telles étaient les confidences de M. Goudar, qui me fit connaître en outre quelques-unes des beautés fameuses de Londres. Un jour que nous prenions ensemble une bouteille de porter, vrai nectar, mille fois préférable au vin, je vois entrer dans le café une jeune personne charmante, jolie et fraîche madone de seize ans. Goudar me dit: — C'est une Irlandaise, ma maîtresse. J'espère que vous la respecterez. Je répondis au vieux coquin que la propriété d'un ami m'était sacrée, mais je jurai intérieurement de ne rien négliger pour arriver au partage de la propriété, ne fût-ce que pendant une huitaine. L'occasion se présenta bientôt. Pour quelques affaires d'escroquerie

que je n'ai jamais bien connues, Goudar fut obligé de s'absenter de Londres. Je savais l'adresse de Sarah (c'était le nom de l'Irlandaise), je m'y présentai un soir. Je la trouve seule tricotant assez tristement à la croisée.

— Mademoiselle, lui dis-je, je viens vous offrir mon bras pour faire un tour au Wauxhall.

— M. Goudar m'a défendu de sortir.

— De sortir seule, à la bonne heure; mais vous ne ferez pas l'injure d'un refus à son meilleur ami.

— J'ai donné ma parole, monsieur, je la tiendrai.

— Il ne vous a pas défendu de me recevoir?

— Je n'en suis pas bien sûre; dans tous les cas, vous voyez bien que je ne vous renvoie pas.

— Sarah, votre beauté a produit sur mon cœur la plus vive impression; du jour où je vous ai vue mon existence a été troublée...

— Je ne dois pas en entendre davantage. Monsieur, sortez!

L'apostrophe était rude; voici comment j'y répondis:

— Sortir, Sarah! vous prétendez que je sorte d'ici en emportant pour adieu une malédiction! Vous ne songez donc pas au malheur qui peut s'ensuivre? Vous ne savez donc pas à quelles extrémités peut me porter un amour si furieux?

Et je me jetai à ses genoux, que j'embrassai, que je mordis. C'était bien sans doute une comédie que je jouais là, mais j'y mettais du naturel et l'esprit de la situation, car les sottes rigueurs de la Charpillon avaient incendié mes sens. Je m'aperçus que Sarah avait peur. Alors je la rassurai en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, et qu'il n'y aurait de sang versé que le mien. A ces derniers mots, elle me regarda avec assez d'intérêt. J'avais un brillant au doigt, je le lui glissai; en même temps je pressai sa jolie main contre mes lèvres. Je crus voir aussi que ses yeux s'arrêtaient avec intérêt sur une petite chaîne d'or que je portais au cou: je m'en débarrassai et la jetai au sien. La position étant fort tentante, j'en profitai pour presser mes lèvres sur les siennes avec

toute l'ardeur que devait me donner une abstinence de dix jours. Sarah était émue, son sein palpitait, ses joues étaient pourpres : je l'attirai sur mes genoux.

— Sarah, vous aimez donc bien ce M. Goudar, un vieux libertin, un escroc, un misérable?

— Moi l'aimer! vous ai-je dit cela?

— Est-ce que je ne l'ai pas compris?

— Non, je ne l'aime pas, mais je le crains; d'ailleurs, je ne veux pas le quitter, parce que je suis sûre qu'il m'épousera.

— Sarah, ne peut-on épouser un homme et en aimer un autre?

— Je commence à le croire.

— Ne peut-on être la femme de Goudar et rendre heureux un amant?

— Cela est possible si l'amant est discret.

— L'amour secret, c'est ce que j'aime; ses plus douces jouissances sont celles que le mystère environne.

En parlant ainsi, je la portai sur son lit. Nous en étions là, un peu plus loin peut-être, quand un malencontreux coup de sonnette nous arrête tout court l'un et l'autre. Sarah pâlit : elle a reconnu Goudar, elle va crier; j'étouffe son exclamation par un baiser. Nous prêtons l'oreille, et j'entends un monologue de M. Goudar : « J'avais défendu à la petite sotte de sortir... Sarah, es-tu là? ouvre donc, c'est moi, c'est Goudar, ma petite chatte. La peste! elle est sortie tout de bon... » *Drelin*, *drelin*. Et la sonnette d'aller. Sarah était tremblante, mais ne bougeait plus; j'étais comme un lion, et chaque nouveau coup de sonnette était la fanfare d'une de mes victoires. Plus le cher Goudar précipitait ses coups de sonnette, et plus je redoublais mes assauts. A la fin l'exercice le fatigua; son *drelin* s'adoucit, devint rare, puis s'éteignit tout à fait. De mon côté, j'étais au bout de ma course; et, au moment où nous savourions la dernière étreinte, j'entendis les pas du jaloux qui s'éloignait.

Le premier mot de Sarah fut : — Je suis perdue, fuyez!

— Non pas, ma belle : Goudar est jaloux; je gage qu'a-

vant de se déterminer à aller vous chercher chez votre tante il fera le *pied de grue* dans les escaliers, puis à la porte, ensuite dans la rue. Il a pour une bonne heure de garde à monter sous vos fenêtres. Que je sorte maintenant, et tout se découvre.

— Vous avez raison ; mais dans une heure il fera nuit.

— Raison de plus pour que je m'esquive plus facilement.

— Mais que lui dirai-je ?

— Tenez-vous décidément à l'épouser ? alors dites-lui tout naturellement que l'envie vous a pris d'aller voir le grand polichinelle de *Saint-James-Park*, qui tous les soirs amuse les petits enfants : rien de plus innocent. Si, au contraire, vous ne voulez pas être *madame Goudar*, dites lui simplement que je l'ai fait *cocu* et que je vous prends sous ma protection : je vous jure qu'il vous respectera. Adieu, belle Sarah; ne m'oubliez pas au prochain voyage de Goudar.

Cette Sarah, si naïve alors, le lecteur la trouvera dans quatre ou cinq ans brillante à Naples, Florence et Venise, et mariée à Goudar. Nous la verrons aussi à Paris, où Goudar la produisit à la cour de Louis XV et imagina une intrigue qui devait placer son épouse sur le trône de la Dubarry. Malheureusement pour lui, son beau plan fut renversé par une lettre de cachet, et le pauvre Goudar put réfléchir dans les cachots de la Bastille combien il est difficile quelquefois de se faire *cocufier* par un monarque.

Je reviens à la Charpillon, qui un beau matin se fait annoncer tandis que je prends mon chocolat. Sans mot dire, elle se verse une tasse du breuvage, et, après l'avoir avalé, elle essuie sa bouche avec ma serviette et veut me prendre un baiser. Je détourne froidement la tête ; mais elle, sans s'émouvoir :

— Je comprends, monsieur, que vous devez être dégoûté de moi ; je ne suis plus belle, en effet, avec toutes ces meurtrissures qui gonflent mon visage et dont vous êtes l'auteur.

— Vous mentez, mademoiselle, ce n'est pas moi qui vous ai traitée ainsi.

— Ainsi, l'impression de ces griffes de tigre qui sillonnent mon corps ne sont pas votre ouvrage ? Osez donc les regarder, monsieur !

Et elle se découvrit entièrement les cuisses, le ventre, etc. J'étais confondu de son impudence. Hélas ! faible que je suis ! pourquoi n'ai-je pas eu le cœur de la mettre à la porte ? Je n'aurais pas à retracer ce dernier tableau de mes infortunes amoureuses. Bien que la Charpillon se présentât dans les attitudes les plus séduisantes, j'eus d'abord assez d'empire sur moi-même pour me contenir et la traiter avec dédain. Mais ses supplications, ses larmes, ses baisers, ses tendres reproches m'eurent bientôt ému ; et, quand elle s'offrit à se livrer à moi tout entière, j'acceptai à une condition : c'est que le marché serait conclu en présence de sa mère. C'est une dernière sottise qu'il était dans ma destinée de faire, et dont mon sot amour-propre voulut s'applaudir. La Charpillon parut étonnée de l'ajournement que je mettais à sa possession, mais elle n'insista plus sur un *conjungo* immédiat. Me voilà de nouveau repris par ma faute dans ses filets, cherchant un logement garni pour la princesse. La mère vient me voir, souscrit à tous mes arrangements et me soutire cent guinées comme arrhes du marché. En outre je paye dix guinées pour le mois du loyer, et le soir je vais chercher la Charpillon. Je lui dis d'empaqueter ses hardes et de me suivre. Elle obéit, et nous voilà ensemble sous le toit conjugal.

CHAPITRE II.

Nouvelles scènes avec la Charpillon. — Dîner chez Malingham. — Ma visite à Newgate. — Le perroquet.

Notre première matinée se passa très-bien. La Charpillon était d'une gaieté folle. Nous soupâmes amplement, puis nous nous mîmes au lit. Je cueille des baisers sur les lèvres ; elle m'abandonne sa gorge, je puis même palper

ses plus secrets appas; mais au moment où je me mets en posture pour arriver au point le plus essentiel, voilà qu'on m'oppose une nouvelle résistance. Je commence à faire la grimace, elle m'allègue une raison assez plausible; je lui réponds aussitôt que son observation arrive trop tard, et je l'étreins pour pénétrer de force dans le sanctuaire. Elle serre si fortement les cuisses, que je suis obligé de prendre la position d'un boucher qui écartelle un veau. Ses efforts l'ont épuisée, et je vois le moment où cet étrange combat va cesser, lorsque, changeant de batterie, la misérable m'attire doucement sur son sein en donnant à ses regards une expression lubrique. Dans la persuasion qu'elle va céder de bonne grâce, je renonce aux moyens violents; je la caresse tendrement, la couvre de baisers. Elle entoure mon cou de ses deux bras, mais elle me presse si fort à la gorge que je suis obligé de crier merci; quelques secondes encore, et ma strangulation était opérée.

— Vous êtes une infâme créature!

— Est-ce que vous devenez fou?

— Ne voyez-vous pas que vous avez failli m'étrangler? Je suis tout bleu.

— Si mes caresses vous sont désagréables, libre à vous d'y renoncer.

— Je ne serai pas votre dupe plus longtemps, soyez-en sûre.

— Quel homme étrange êtes-vous donc! tantôt vous vous plaignez de ma froideur, tantôt vous me trouvez trop passionnée.

— Merci pour cette belle passion; vous m'avez crevé le larynx. Oui ou non, voulez-vous être à moi?

— De tout mon cœur.

— A une condition, c'est que vous ne porterez plus les mains à mon cou.

— Il faut avouer que vous êtes un drôle d'amoureux. Allons, venez ici, mais ne soyez plus brutal.

Je recommence mes caresses, qu'elle me rend avec abandon. Un tel exercice m'arrache deux ou trois sa-

crifices érotiques que j'aurais préféré déposer ailleurs. Enfin, je crois toucher au but, mais une main maudite me saisit net à l'endroit le plus sensible, et c'est avec un cri de douleur et me croyant estropié que je m'échappe du lit.

— Tenez, vous mériteriez des coups de cravache!

— Vous êtes un insolent, un polisson!

— Voici du nouveau!

— Vous me manquez de la manière la plus révoltante; toutes vos belles tentatives n'étaient qu'un leurre : pauvre coq, allez!

Et elle me jeta une grimace de mépris. J'étais bien méprisable, en effet, et j'aurais dû exterminer cette créature. — Oh! sans doute vous me jugez ridicule, cher lecteur. Je ne vous ferai qu'une question : Avez-vous été amoureux? n'avez-vous jamais été saisi d'un impétueux désir de posséder une femme? Eh bien, dans ma position vous auriez fait comme moi; c'est-à-dire que je me plaçai de nouveau à ses côtés, que je lui demandai pardon. Bref, elle fit si bien que je m'endormis sur son sein, moi abîmé, elle intacte. Au point du jour je me réveille : elle dormait encore. L'idée me vient de m'assurer si l'objection qu'elle m'a faite n'est point un mensonge : je soulève doucement le voile qui la couvre, et je m'assure par mes propres yeux qu'elle m'a trompé. Alors je veux profiter de son sommeil pour en finir; mais, éveillée tout à coup, elle bondit furieuse sur le lit en me reprochant ce qu'elle appelle un *abus de confiance*. Je veux la calmer, elle m'injurie : je lui dis que je suis disposé à attendre son bon plaisir, elle redouble d'invectives : j'oppose la plus grande douceur à ses emportements et j'approche mes lèvres pour y déposer le plus paternel de tous les baisers, elle me sangle un soufflet de crocheteur. C'en était trop, je me relève en lui donnant du talon à travers les reins. Elle se lève de même en poussant des cris et en même temps que moi; je lui jette sa robe au nez, elle m'envoie ma culotte à travers le visage. Je saisis une pelote à ouvrage sur sa table et m'en sers comme d'un pro-

jectile défensif : il atteint la Charpillon, qui crie à tue-tête qu'elle a le nez cassé; le sang coule, en effet. Je lui tends un verre d'eau; elle le repousse d'un violent coup de coude, et je reçois le contenu dans ma chemise. Au même instant paraît le propriétaire de la maison: il m'apostrophe en anglais. Sans entendre ce qu'il me dit, je lui réponds en italien, langue qu'il ne comprend pas davantage.

Je m'aperçois que la Charpillon lui conte toute notre histoire en se plaignant de mes mauvais traitements; et comme l'individu me menace du poing, je me mets en disposition de boxer; mais par bonheur d'autres personnes arrivent: il y a des hommes et des femmes. La Charpillon et moi nous sommes toujours en chemise, car dans le désordre il nous est impossible de retrouver nos vêtements. Redevenus de sang-froid l'un et l'autre, nous achevons notre toilette; la Charpillon s'enfuit à la hâte en me laissant au milieu de tout ce monde, qui s'entasse dans la chambre et dans les escaliers.

Cette scène m'émut cruellement. J'étais si furieux contre moi-même, que si j'eusse trouvé une arme sous ma main je me serais tué. Je restai vingt-quatre heures enfermé, ne voulant recevoir personne. C'est Goudar qui le premier força ma porte.

— Je viens vous donner un conseil d'ami.

— Allez-vous-en au diable!

— La Charpillon a le nez très-enflé...

— Tant mieux, j'aurais dû lui casser la tête.

— Laissez-moi donc parler : ceci est grave, et vous ferez fort bien de lui renvoyer sa malle et d'étouffer l'affaire.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous êtes raisonnable et ces dames le sont aussi : elles se contenteront, comme indemnité, d'une centaine de guinées.

— Je suis curieux de savoir, maître Goudar, si elles auront le front d'accepter désormais de l'argent de moi!

— Pourquoi pas?

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé?

— Je sais tout : elle vous a joué et vous l'avez frappée; mais nous sommes dans un pays où ce ne sont pas les battus qui payent l'amende. D'ailleurs, vous vous êtes engagé à compter cent guinées à la mère après la première nuit passée avec sa fille.

— Est-ce que vous vous moquez de moi, et appelez-vous cela une nuit de plaisir? Au surplus, retournez vers Mme Augspurghor et dites-lui que, si elle consent à recevoir la somme, je m'engage, moi, à la lui porter.

— Je suis chargé de vous dire que vous pouvez vous présenter chez ces dames et que vous serez reçu comme un ami.

— A merveille, je vous suis.

Ma fureur était au comble, et, chemin faisant, je me sentais dans des dispositions à recommencer la scène de la nuit; mais, à la vue de Charpillon, toute ma résolution m'abandonna. Elle avait le visage horriblement gonflé. Sa mère me dit que la fièvre ne l'avait pas quittée depuis vingt-quatre heures, mais que la douceur de son ange (elle appelait ainsi sa fille) était telle, qu'elle ne conservait pas la moindre animosité contre moi, et qu'elle regrettait beaucoup de m'avoir donné du chagrin.

Adresser de nouvelles injures à cette malheureuse, c'eût été stupide; seulement la sagesse devait me recommander de m'éloigner de cette maison, mais j'y restai. Pourquoi? Voilà ce que je ne puis pas comprendre aujourd'hui; mais il est vrai que je suis septuagénaire.

Trois semaines après, la Charpillon avait repris sa beauté première; et j'étais à ses pieds, roucoulant de nouveau comme un vieux pigeon. Il est vrai qu'elle m'accueillait mieux que jamais : elle ne semblait heureuse qu'auprès de moi, et je crus cette fois avoir véritablement fait sa conquête. Je me souviens que l'ayant pressée enfin de couronner mon amour (on voit que je m'exprimais en termes pudibonds), elle me répondit par le billet le plus gracieux qu'elle était tout à fait décidée à se donner à

moi. Dans ma joie, je cherchai quel cadeau je pourrais lui faire; et je pris la résolution de lui restituer les lettres de change de six mille ducats tirées sur Bolomé, argent qu'il m'avait escroqué avec l'aide des dames Augspurghor.

Après les premiers compliments, je tire devant elle les lettres de change de mon portefeuille et lui dis que mon dessein est de mettre l'*acquit* au bas de ces lettres de change, que je dépose dans ses belles mains. Elle se récrie sur la magnificence du cadeau; la vieille Augspurghor feint de verser quelques larmes d'attendrissement. Nous sommes, la soirée durant, les meilleurs amis du monde; l'heure du berger sonne, et me voilà recommençant toute la litanie de mes supplications. Je vois la Charpillon distraite, préoccupée; elle baisse les yeux, détourne la tête, et finit par me déclarer qu'il y a impossibilité à ce qu'elle me satisfasse à l'instant même. J'étais à ses genoux au moment de cette belle déclaration. Je me relève froidement, je prends manteau et épée, et je me dirige vers la porte sans proférer une seule parole. Elle me dit, comme Bérénice et d'un air aussi lamentable :

— Et quoi! nous nous aimons, et vous partez?

— Certainement.

Alors, quittant le ton sentimental, elle s'écrie d'une manière très-leste :

— Vous ne voulez donc pas coucher avec moi?

— Non.

— Nous verrons-nous demain?

— C'est possible. Adieu.

Le lendemain avant huit heures on m'annonce la Charpillon. Je dis à mon nègre :

— Je te défends de laisser entrer cette dame.

— En vérité! répond une petite voix flûtée.

J'entr'ouvre mon rideau : c'était elle.

— Puisque vous me dédaignez, monsieur, je ne viens pas vous entretenir de mon amour, je viens pour affaires.

— A propos d'affaires, veuillez, mademoiselle, commencer par me rendre les lettres de change que je vous remis hier sans endos.

— Je ne les ai pas sur moi, monsieur : c'est précisément ce dont je voulais vous parler. Pourquoi en exigez-vous la remise?

— Pourquoi! mademoiselle? pourquoi! ceci est plaisant.

Ce pourquoi me jeta dans une colère épouvantable, il brisa la digue qui retenait la bile dont j'étais étouffé. Ce fut une explosion terrible dont ma nature avait besoin. Elle reçut la bordée sans sourciller; et quand elle me vit, épuisé par la colère, verser d'abondantes larmes, elle prit la parole à son tour :

— Hélas! homme injuste que vous êtes, n'avez-vous pas compris que ma conduite à votre égard m'était imposée par un serment?

— Un serment, et de qui?

— De moi à ma mère : je lui ai juré sur l'Évangile que jamais aucun homme ne me posséderait chez elle. Si je viens aujourd'hui chez vous, c'est pour vous donner une dernière preuve de mon amour en restant ici aussi longtemps que vous le voudrez.

N'allez pas croire, cher lecteur, que cette offre ait fait tomber ma grande colère. Plus prompte est la transition de l'amour à la haine que de la haine à l'amour. La Charpillon savait très-bien que la fierté m'empêcherait d'accepter dans le moment l'offre tentante de se livrer à moi. Ce n'est que plus tard et en y réfléchissant que je compris toute l'adresse de son jeu. Rien de subtil et d'exercé comme l'instinct d'une coquette : elle agit résolûment et avec dextérité dans des circonstances où l'homme le plus fin tâtonne et délibère, et elle a atteint son but, que l'autre se consulte encore sur les moyens d'y arriver.

Après une séance de huit heures, le petit monstre femelle me délivra de sa présence. Elle mangea à ma table et malgré moi, si bien que je fus obligé de me faire servir à part pour ne point voir son odieux visage. Rien ne la rebuta, ni les dédains, ni les humiliations. Elle partit riante, en m'assurant qu'elle reviendrait. Je n'en entendis plus parler pendant plusieurs jours, et je crus un moment que cette fille m'était devenue absolument indifférente

Ainsi donc, c'est à Londres, *nel mezzo del cammin di nostra vita*(1), comme dit le vieux Dante, que l'amour s'était le plus effrontément moqué de moi. J'avais trente-huit ans, et je touchais à la fin du premier acte de la tragi-comédie que nous jouons tous ici-bas. Mon départ de Venise, en 1783, sera le terme du deuxième acte. Quant au troisième, le moins agréable, il finira sans doute ici, à Dux, où je suis occupé pour mes péchés à écrire ces mémoires.

La toile tombera; que la pièce tombe aussi, peu m'importe, car alors on pourra dire aussi de moi :

Premit nox, fabulæque manes
Et domus exilis Plutonia (2).

Je ne m'*esbaudirai* plus qu'avec les morts.

Et dans le cas où la pièce tombe, qui donc s'aviserait de la siffler? Ceux-là seulement, j'ose le croire, qui valent moins que leur réputation. Mais je dois à mon auditoire la dernière scène de ce premier acte : ce n'est pas assurément la moins intéressante.

Un soir, en sortant de Green-Park, j'appris par Goudar des nouvelles de mes fûtées. La Charpillon se portait à merveille, tout son monde était en pleine gaieté.

— Mais, lui dis-je, est-ce que par hasard je serais pour quelque chose dans cette gaieté-là?

— Du tout, on évite de parler de vous. J'ai mis vingt fois la conversation sur votre chapitre : bouche cousue partout.

Comme nous entrions dans je ne sais quel endroit public, j'aperçois une fort belle personne éblouissante de diamants.

— C'est, me dit-il, la célèbre actrice miss Fischer; elle attend le duc de ***, son amant, qui doit la conduire au bal. Telle que vous la voyez, elle porte pour cent mille

(1) Au beau milieu du chemin de ma vie.

(2) Il est dans ces noirs séjours dont on a fait tant de contes; il est l'hôte de Pluton. (HORACE.)

écus de diamants, et vous l'aurez pour cinq guinées si vous voulez. Je m'approche aussitôt de la belle et lui fais mon compliment : l'éternel *I love you*, les seuls mots d'anglais pas trop durs que j'aie jamais pu retenir. Elle me rit au nez et se met à jargonner comme une vraie pie : c'étaient des sifflements à en prendre le vertige. Je l'ai dit déjà, j'aime, au moment opportun, à jouir par tous mes sens ; chez moi l'ouïe est aussi sensible que le toucher, et l'organe de miss Fischer produisait sur mon cinquième sens un effet fort désagréable. J'en restai donc là avec l'aimable actrice, qui suppléait par une pantomime très-expressive à ce que mon langage devait avoir nécessairement d'incomplet. Le maître de la maison me conta que cette fameuse miss avait avalé sur un pain beurré une bank-note de cent livres, et qu'une autre fois le chevalier Stihens, beau-frère de M. Pitt, avait allumé le punch de la dame avec un billet de la même somme. Je ne sais rien de plus sot que ces forfanteries : il n'y a que les propriétaires de la banque qui puissent les trouver de bon goût. C'est dans cette même maison que je rencontrai miss Kennedy, l'une des anciennes maîtresses de Berlandi, secrétaire de l'ambassade de Venise.

Cette dame se grisa à mon honneur, et Dieu sait de quelles folies je fus le témoin. Malheureusement, l'image de la Charpillon, toujours présente, me rendait insensible à tous les charmes qu'elle m'étalait. On se souvient que j'avais fait la connaissance de mes diablesses chez Malingham. Voilà que ce Malingham s'avise un jour de m'inviter à dîner. Je lui demande le nom de ses convives, il me cite des inconnus. J'accepte. A l'heure dite, je trouve là deux jeunes dames flamandes fort jolies, mais le mari de l'une est présent ; l'autre se fait courtiser par un jeune homme qu'elle appelle son cousin. Il y avait d'autres dames encore, toutes spirituelles et de bon ton, mais moins intéressantes sous le rapport des avantages extérieurs. Au moment de se mettre à table, on annonce un nouveau convive : c'est la Charpillon.

Certes un moment plus tôt, je m'esquivais : mais je

tenais déjà une des Flamandes sous le bras, je fus obligé de rester au dîner. A table, ma voisine me dit qu'elle regrette beaucoup d'avoir à quitter l'Angleterre sans avoir visité le parc de Richmond.

La courtoisie voulait que je m'offrisse de l'y conduire, ainsi que son mari. Le reste de la société m'entend et se met de la partie.

— Vous êtes huit, dit alors la Charpillon : eh bien, je ferai la neuvième.

— Il serait impoli de vous refuser, mademoiselle, mais, ma voiture ne contenant que huit personnes, je monterai à cheval.

— Point du tout, répliqua l'effrontée, je prendrai la petite Émilie (la fille de Malingham) sur mes genoux.

A Richmond, la Charpillon me prend à part et me dit qu'elle tirera vengeance de l'affront que je lui ai fait.

— De quel affront voulez-vous parler?

— De celui d'hier, au dîner. Pourquoi m'exclure de la société que vous invitiez?

— Parce que vous êtes une trompeuse, une intrigante, une mauvaise p.....

Là-dessus, au lieu de se fâcher, elle éclate de rire.

— Vous riez? faut-il vous rappeler tous les noms de ceux qui vous ont eue : lord Grosvenor, lord Hill, tous les attachés à l'ambassade de Portugal, Morosini et ses Vénitiens?

— Assez ! je ne saurais en entendre davantage.

— Et moi, je veux continuer.

— On vous écoute.

— C'est pour cela que je parle.

— Épargnez-moi, monsieur.

— Vous n'êtes pas seulement une mauvaise fille, vous êtes aussi un escroc. Où sont mes lettres de change?

— Je vous les remettrai, monsieur, soyez tranquille.

Je n'étais pas tranquille du tout avec cette assurance : c'est pourquoi je lui en parlai de nouveau à table, où elle se plaça à côté de moi. Elle me câlinait même si singulièrement qu'il n'y eût pas une personne dans la société qui

ne crût que j'étais son amant, c'est-à-dire son fournisseur; ce qui me faisait passer pour un pauvre bonhomme à qui l'on tirait des carottes, et que l'on faisait c... par-dessus le marché.

Après le dîner, elle me suivit au jardin, et fit si bien que nous nous égarâmes dans le parc, qu'elle m'avait dit connaître parfaitement. Cependant nous étions engagés dans un labyrinthe dont il m'était impossible de retrouver l'issue, et la nuit arrivait.

— Je ne peux plus faire un pas, monsieur : asseyons-nous ici, je vous prie.

— Ne croyez pas me prendre encore dans vos piéges.

— Qui y songe? Mais vous me permettrez de me reposer.

— Sans doute, et à moi de chercher mon chemin. Je m'éloignai aussitôt. Je furetai çà et là dans le boulingrin; mais, après différentes courses, je me retrouvais toujours au même endroit, et c'était précisément celui où elle était assise. Très-fatigué de ma course circulaire, je me jetai sur le gazon : c'était là qu'elle m'attendait : Elle s'était couchée dans une attitude on ne peut plus voluptueuse, et bien que placé à quelque distance d'elle, il m'était possible de voir ses charmes secrets. Enfin je me levai en pestant contre moi-même, et me rapprochai d'elle malgré moi.

— Tenez, dit-elle, n'ayons pas de rancune et venez causer. Je vous aime.

— Voyons, soyez sincère, il est temps que cette comédie ait un dénoûment.

— Je suis sincère, et je vous le prouve.

En disant cela, elle prêtait sa jolie main pour des attouchements lubriques.

— Si vous vouliez, lui dis-je, non-seulement les lettres de change, mais tout ce que je possède serait à vous.

— Comment, ici, en plein air, dans un endroit où d'un moment à l'autre on peut nous surprendre?

— La nuit est presque close. Vous me céderez, je le veux.

— Vous me faites peur!

J'étais possédé d'une exaltation fiévreuse, je me jetai sur elle avec fureur, elle se dégagea lestement et prit la fuite; mais, en un clin d'œil, et pareil au satyre poursuivant la nymphe, je la saisis à bras-le-corps et la renverse sur le gazon.

— C'est une indignité! je résisterai, et vous ne me posséderez pas vivante.

Ces dernières paroles me mirent entièrement hors de moi-même, et, tirant mon poignard, je le lui portai sur la gorge et lui dis : Si vous ne consentez à mes désirs, vous êtes morte.

— S'il en est ainsi, monsieur, faites ce que vous voulez; mais n'oubliez pas une chose : c'est qu'une fois votre brutalité assouvie, je ne bouge plus d'ici; on sera obligé de venir me prendre, et je ne ferai point un secret de vos indignes traitements.

Avant qu'elle eût fini de parler, la raison m'était revenue. Sans mot dire, je rengainai l'arme et m'enfuis précipitamment.

Le croira-t-on? la Charpillon me suivit, m'aida à retrouver mon chemin, et me prit le bras comme si rien n'était arrivé. Quand nous eûmes rejoint notre monde, on me demanda si j'étais indisposé; quant à la Charpillon, son visage ne trahit pas la plus légère émotion.

De retour à Londres, j'écrivis à la mère un billet ainsi conçu :

« Madame, renvoyez-moi sur-le-champ mes lettres de change, ou je prendrai telles mesures qui vous seront très-désagréables. »

Elle me répondit :

« Je suis surprise, monsieur, que vous vous adressiez à moi pour avoir les lettres de change que vous avez confiées à ma fille : elle me charge de vous dire qu'elle vous les remettra quand vous serez redevenu raisonnable, et à une condition, c'est que vous ne vous éloignerez plus jamais du respect que vous lui devez. »

A la lecture de cette lettre, le sang me monta au visage.

— Parbleu, dis-je, je leur apprendrai à parler. Je me munis de mes pistolets de poche et je prends mon rotin avec l'intention bien arrêtée d'en caresser les épaules des deux femmes, et bien résolu aussi à casser la tête aux deux fripons qui ne les quittaient pas, s'ils s'avisaient de m'en empêcher. J'allais entrer dans la maison, lorsque j'aperçois le coiffeur de la demoiselle qui, tous les soirs, venait lui mettre ses papillotes. Désirant que mon expédition eût lieu à huis clos, j'attends la sortie du perruquier. Au bout d'une demi-heure mon homme ne paraît pas. Je vois sortir seulement, à ma grande satisfaction, Rostaing et Goumon. Ils ont laissé la porte entr'ouverte; je me glisse dans la maison, je monte à la chambre de la Charpillon, je pousse la porte et j'aperçois sur le canapé une *bête à deux dos*, comme dit Shakspeare. La partie inférieure de la bête, c'était la Charpillon; et la partie supérieure, le coiffeur. En m'apercevant, la bête se dédouble, la partie supérieure s'esquive comme une ombre de lanterne magique, avec un bon coup de bâton dans l'échine : l'autre s'accroupit sur le canapé en poussant des cris lamentables. Au même instant les tantes, la mère et les servantes se précipitent dans la chambre et font un rempart à la demoiselle, qui ne crie plus. On m'injurie, on m'ordonne de sortir. De plus en plus furieux, je réplique qu'assurément je sortirai, mais après avoir fait justice de tous les misérables qui m'ont trompé, et j'arme mes pistolets. Toutes les femelles se prosternent en joignant les mains. Cet acte de soumission donne à ma colère une autre direction : il m'en coûterait de verser du sang; mais comme il faut absolument que je casse quelque chose, à défaut des jambes et des bras de ces femmes je m'attaque à leur mobilier. Glaces, porcelaines, meubles, tout vole en éclats sous mes coups. Je brise la fenêtre et ma canne en même temps. Alors je prends les meubles et je les jette dans la rue : il ne reste plus que le maudit canapé, sur lequel je tombe épuisé à côté de la Charpillon évanouie ou feignant de l'être.

Sur ces entrefaites arrive le watchman (garde de nuit), qui veut s'instruire de la cause du tapage. Je lui glisse

trois écus dans la main : l'instruction lui paraît satisfaisante. Il sort, et je ferme la porte derrière lui.

Je reviens prendre place sur le canapé et somme la vieille de me remettre les lettres de change.

— Réclamez-les de ma fille.

Je jette les yeux sur le canapé; il n'y avait plus personne. Une servante tout éplorée vient dire que mademoiselle s'est enfuie au moment de l'entrée du watchman.

— Oh! mille fois maudit, s'écrie la mère, le jour qui vous a amené en Angleterre! Ma fille, ma pauvre fille errant à l'abandon dans la ville au milieu de la nuit!

Cependant je me sentis touché de la disparition de la Charpillon. — Allez, dis-je aux femmes, allez vous informer chez les voisines : celle d'entre vous qui m'apportera la nouvelle que la demoiselle est retrouvée aura une guinée. Les servantes coururent aussitôt, les tantes les suivirent, malgré les réclamations de la dame Augspurghor qui tremblait de rester en tête-à-tête avec moi. Au bout d'une heure, toutes revinrent sans avoir rien découvert, et les lamentations recommencèrent. Afin de les apaiser, je promis de payer le dégât. On pleura de plus belle. Alors, pensant en finir, je renonçai seulement à mes prétentions sur les lettres de change. C'était honteux et pas du tout généreux de ma part : voilà les fruits de la colère!

Le lendemain de grand matin on vint m'annoncer que la fugitive était retrouvée, C'était une des servantes qui m'apportait la nouvelle. Cette fille me plaisait; je la croyais sincère, surtout quand elle m'eût dit qu'elle m'avait pris en affection à cause de la passion véritable que je paraissais éprouver pour sa jeune maîtresse. C'était aussi la seule des servantes de la maison qui s'exprimât dans un jargon français compréhensible. Si le lecteur veut me tourner en ridicule au sujet de la sotte confiance que je témoignai à cette fille, je n'ai rien à dire sinon la vieille question que je réitère ici : Avez-vous jamais été amoureux?

La jeune fille me jura que sa maîtresse m'aimait et que

si elle déguisait ses sentiments, c'était à cause de sa mère, qui me détestait.

— La vieille a ses raisons pour cela; mais dites-moi où la Charpillon s'est réfugiée ? Serait-ce chez son coiffeur, par hasard ?

— Nous l'avons retrouvée chez notre mercière, dans Soho-Square, d'où nous l'avons ramenée avec la fièvre, circonstance d'autant plus fâcheuse que mademoiselle se trouve au beau milieu d'une certaine période fâcheuse pour les femmes.

— Que me contez-vous là ! cela ne vient pas de vous. Est-ce que je n'ai pas vu hier le coiffeur...?

— Qui lui mettait ses papillotes...

— Il lui mettait, parbleu ! bien autre chose.

— Une queue, peut-être !

— Positivement. Ah çà ! elle l'aime donc ?

— Mais non, puisque c'est vous.

— Oui, mais elle accorde à son perruquier ce qu'elle me refuse.

— C'est une horreur, mademoiselle en est incapable.

— Elle est trop bien élevée pour cela, n'est-ce pas ? Allez-vous-en vers votre maîtresse et dites-lui qu'elle me reçoive aujourd'hui, je le veux.

— Mais elle est au lit.

— Raison de plus.

La fille disparut et ne revint pas. L'après-midi, je me dirige vers la maison; une des tantes m'arrête au bas de l'escalier.

— De grâce, monsieur, n'allez pas plus avant; il y va de la vie de ma nièce et de la vôtre; car nos amis sont-là, ils ont des armes.

— Je saurai comment ils s'en servent.

— Ah ! mon Dieu ! vous voulez notre perte à tous. Ma pauvre nièce a le délire, elle croit vous voir encore le pistolet à la main; vous avez juré de l'assassiner !...

Je lève les épaules et reprends le chemin de mon logis. Le lendemain nouvelle tentative pour pénétrer auprès de

la malade, nouveau refus. Elle est condamnée par les médecins, me dit la tante.

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle n'en revienne pas.

— Vous savez qu'elle est dans un moment critique...

— Encore! et le perruquier?

— Folies de jeunesse. J'y ai passé.

— Cela fait votre éloge.

— Vous manquez d'esprit, monsieur. Dans pareille circonstance, un galant homme doit faire comme s'il n'avait rien vu.

— Vous avez d'excellents principes.

En sortant je rencontre Goudar.

— Eh bien, me dit-il, elle se meurt.

— L'avez-vous vue?

— Non, je rapporte ce qu'on m'a dit. La servante m'a dit qu'elle était comme une enragée. Elle mord les personnes qui s'approchent et se roule toute nue dans son lit.

Désespéré, j'arpentais ma chambre toute la nuit. Goudar était présent, mais je ne faisais qu'un long monologue. Au point du jour, je vais encore chercher des nouvelles. On m'introduit dans une pièce où j'aperçois une figure étique qui psalmodie des psaumes.

— Serait-elle morte?

— La volonté de Dieu soit faite! Elle respire encore, mais dans une heure il n'y aura plus personne.

Alors je fus saisi d'un épouvantable désir d'en finir avec moi-même. Rentré chez moi, je fais mon testament au profit de M. de Bragadin, je prends mes pistolets, et me voilà cheminant vers la Tamise avec le projet de me casser la tête sur le parapet. Arrivé sur le pont de Westminster, quelqu'un me saisit par le bras : c'est un jeune gentilhomme, nommé Egard, dont j'avais fait la connaissance chez lord Pembroke.

— Vous ressemblez à un confident de tragédie, chevalier! Où allez-vous avec cet air effaré?

— Je l'ignore.

— Qu'avez-vous?

— Je ne sais pas.

— Fort bien, j'y suis, vous allez faire quelque sottise : c'est écrit sur votre figure.

— Encore une fois, je n'ai rien : au revoir.

Mais Egard, m'arrêtant, aperçoit le canon du pistolet qui sortait de ma poche.

— Bon, dit-il, une affaire d'honneur ! En ma qualité de votre ami, il m'est impossible de vous laisser aller sur le pré sans témoin : je vous assisterai si vous le voulez bien.

— Je vous jure, lui répondis-je en souriant, que je ne vais pas me battre. Je vais me promener.

— S'il en est ainsi, je vous accompagne.

— Soit.

Nous marchons, lui bavardant à tort et à travers, moi silencieux. Tout en trottant, l'appétit vient : il me propose de dîner. Nous étions précisément près de la *Kanone*, restaurant célèbre de Londres, où après le thé et les liqueurs on se fait apporter des demoiselles. Je ne sourcille pas pendant le dîner, mais je dévore. Au dessert, arrive une princesse : c'est pour Egard.

— J'ai là une amie qui est Française, dit la nymphe.

— Parfait ! crie Egard. Voilà la partie carrée.

Décemment, je ne pouvais refuser. Je dépose mon attirail meurtrier, je jette les balles par la fenêtre, et j'embrasse Egard. Il le méritait bien, il venait de me sauver la vie.

Ces deux filles étaient en vérité créées pour la joie ; mais les émotions de la veille m'avaient abattu. Un certain amour-propre que l'homme ne dépouille jamais en pareil cas m'excitait à jouer un rôle digne de moi : impossible ; les caresses des belles s'adressaient à une statue. L'Anglaise me plaisant infiniment mieux que la Française, je priai Egard de lui faire mes excuses d'une incivilité qui n'était pas du tout dans mes intentions. Elle fit l'incrédule et voulut s'assurer du fait *de visu*. Alors elle nous engagea à bien boire, disant que le jus de Bacchus allumerait

le sang engourdi dans mes veines. Bacchus me fit dire quelques sottises, mais ne m'en fit point faire. Là-dessus Egard sortit, et revint amenant trois musiciens aveugles. Il nous fit déshabiller tous ; nus comme la main, nous commençâmes une danse de satyres. Mes jambes flageolaient ; c'est à peine si je pouvais observer mon centre de gravité : j'étais un vrai Silène sauf la corpulence. Après une valse, je tombai sur le carreau et me contentai de jouir du spectacle où je ne pouvais plus jouer mon rôle. Egard avait la tête d'Antinoüs sur un corps d'Hercule, les deux femmes étaient pleines de grâce; leurs formes charnues, mais bien proportionnées, dénotaient la concupiscence. Quatre fois de suite Egard passa dans leurs bras ardent comme un lion. Elles le laissèrent pour mort et se rhabillèrent à regret. Nous donnâmes chacun quatre guinées à chaque dame; ou du moins je priai Egard de les donner pour moi, n'ayant pas pris un schelling sur moi pour le *passage à Caron*. Certaine idée de suicide me tourmentait encore; mais je me dis qu'il fallait payer cette dette avant de me déterminer à quitter la vie. Egard craignant une rechute, me retint et me conduisit au Ranelagh. Après un sommeil d'une heure, il était disposé à recommencer l'orgie.

C'est ici qu'une étrange rencontre m'était réservée. On dansait dans la rotonde, et tout d'abord une femme dont je ne voyais que la tournure attire mon attention par sa danse engageante. Tout à coup elle se détourne, et je reconnais la Charpillon. Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds. Egard m'a dit depuis qu'à l'aspect de ma pâleur il avait pensé que j'allais tomber en épilepsie. Écarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Je ne sais pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit épouvantée. Je contai tout à Egard, que la perfidie de la prude jeta dans une colère épouvantable. Il était aussi ému que moi.

— Cette fille, me dit-il, était ici avec le comte de Gros-

venor, car elle est montée dans son équipage. Il faut vous venger, vous possédez une lettre où la vieille reconnait que vous avez confié à sa fille les deux lettres de change, exigez-en la remise et faites jeter ces femmes en prison.

Je goûtai cet avis et courus chez un procureur. Mes titres lui parurent incontestables. Je prêtais serment selon les us et coutumes, et j'obtins un arrêt de prise de corps. Aussitôt je conduisis des sbires dans le quartier des vieilles. Au moment où je leur désignais la maison et les tantes qui prenaient l'air à la croisée, j'aperçus aussi la Charpillon. Son aspect me troubla, et je m'éloignais rapidement. Mon faible cœur était tenté dans cet instant de révoquer la sentence.

Le lendemain je vois rentrer Goudar : il était radieux.

— A merveille! voilà agir, du moins : je vous reconnais là! Les femelles sont sous clef : la grand'mère m'a tout conté. Des hommes noirs sont venus s'emparer de ses filles, qui d'abord ont joué l'étonnement. Il paraît que le voyage à King's-Bench n'était pas de leur goût. On les a laissé dire, on les a mises fort proprement dans un panier à salade. Alors les maquer...., Rostaing et Goumon, ont montré les dents. Les coquins ont mis flamberge au vent, on les a bourrés de coups de pied par représailles, et puis jetés dans le panier comme des pommes de rebut.

— Ah çà! et la Charpillon?

— Abîmée de douleur; c'est à mourir de rire. Elle s'est calfeutrée avec les vieilles, bien du plaisir! C'est elle qui leur fait la cuisine et balaye la chambre, car elles ne possèdent pas un schelling.

— Elle doit être furieuse contre moi?

— Elle ne veut pas absolument qu'on prononce votre nom devant elle : vous êtes à ses yeux le monstre le plus horrible. Je crois que la pièce touche à son dénoûment. Tant pis, cela devenait de plus en plus intéressant.

Le dénoûment, comme on va le voir, allait être des plus désagréables pour moi. Je n'avais pas vu Egard depuis plusieurs jours, quand un beau matin il entre brusque-

4.

ment dans ma chambre et jette deux cent cinquante guinées sur mon lit.

— Qu'est-ce que cet argent, lui dis-je, et d'où vient que vous êtes invisible?

— Mon cher ami. je suis amoureux.

— Une vieille histoire!

— En vérité, cette femme est ravissante.

— Je vous crois sur parole ; mais de quelle femme voulez-vous parler?

— Parbleu! vous la connaissez : c'est la Charpillon.

— Je devine, vous acquittez sa dette : merci. Vous en verrez de belles.

Je déclarai les lettres de change nulles et crus l'affaire ainsi terminée. Je me trompais. Je sortis sur le minuit d'un bal par souscription donné dans la maison même qu'avait occupée la Cornelis, lorsque, près d'arriver chez moi, un passant se met à crier : — Bonne nuit, Seingalt! Je mets la tête à la portière et lui renvoie son compliment. Tout à coup deux hommes font arrêter ma voiture et me présentant chacun le bout d'un pistolet : — Au nom du roi, vous êtes prisonnier! Je conserve mon sang-froid et leur demande le motif de cette arrestation.

— En prison vous le saurez.

— Où allons-nous?

— Demain chez le juge et après-demain à Newgate, mais jusqu'au jour nous vous consignerons au bureau de police.

Je pris d'abord ma mésaventure fort patiemment, ma conscience ne me reprochait rien ; mais je me promis bien de n'oublier jamais à l'avenir cette vieille règle de prudence qui nous ordonne de ne jamais répondre la nuit à une voix inconnue. Au point du jour, on se dispose à me conduire devant le juge qui donnera l'écrou pour Newgate. Je prends une chaise à porteurs, car, paraissant dans les rues avec mon costume de bal, la populace n'aurait pas manqué de m'injurier et de me couvrir de boue. Mon entrée produisit grande sensation sur la foule déguenillée qui encombrait la salle. Au fond j'aperçus, assis dans un

fauteuil, un vieillard qui portait un bandeau sur la vue et qui écoutait les explications de plusieurs inculpés. C'était le juge ; on me dit qu'il était aveugle et qu'il s'appelait Fielding. J'étais en présence du célèbre auteur de *Tom Jones*.

— Monsieur Casanova de Venise, me dit-il en italien, vous êtes condamné à la prison perpétuelle.

— La punition est un peu forte, et pour un délit que j'ignore. Veuillez me dire ce que j'ai fait de repréhensible.

— Votre désir est naturel; d'ailleurs nous ne sommes pas dans un pays où l'on pend un homme sans lui en dire le *pourquoi*. Vous êtes convaincu, d'après le témoignage de deux personnes, d'avoir tenté de dévisager une jeune fille.

— Monsieur le juge, c'est une calomnie, je n'ai jamais eu la pensée de commettre un pareil crime.

— Il y a eu des témoins cependant.

— De faux témoins, oui. Cette fille se nomme Charpillon, n'est-il point vrai? Elle m'accuse quand je ne lui ai jamais donné que des preuves d'affection.

— Ainsi vous reconnaissez n'avoir jamais eu l'intention de la frapper?

— Je l'atteste.

— Fort bien : alors vous pouvez aller en paix après m'avoir fourni caution.

L'interrogatoire terminé, j'envoyai mes domestiques chez les négociants de Londres que je connaissais particulièrement. Nouvel incident fâcheux : le chef des archers se présente et veut m'emmener à Newgate.

— Attendez jusqu'au soir, ma caution viendra.

— La justice n'attend pas.

— Cet homme, me dit tout bas un assistant, est payé par vos adversaires; il ne changera de résolution que si vous lui donnez de l'argent.

— Qu'exige-t-il?

— Dix guinées.

— Il n'aura rien. Au surplus je désirais visiter Newgate. Voilà une occasion, partons.

Non, je n'oublierai jamais l'impression terrible que j'éprouvais à la vue de cet enfer. J'étais dans un des cercles du Dante et dans le plus horrible. Des figures fauves, des regards de vipères, de sinistres sourires, tous les caractères de l'envie, de la rage et du désespoir : c'était un spectacle épouvantable. Ces malheureux m'accueillirent par des sifflets ; c'était mon costume de bal qui me valait cette réception. Beaucoup vinrent m'interroger, cherchant à engager la conversation : mon silence les mit en fureur, et ils m'accablèrent d'injures, malgré les remontrances du geôlier, qui leur criait qu'étranger à l'Angleterre je ne comprenais pas leur langue. Je voyais avec inquiétude la nuit s'approcher, sentant ma vie en danger dans cette caverne. Fort heureusement, au bout d'une heure le gardien vint m'annoncer qu'on m'avait cautionné et que j'étais libre. Une voiture m'attendait à la porte de la prison, en peu d'instants je revis le juge Fielding; j'aperçus devant son siége Pégu, mon tailleur, et Maisonneuve, mon fournisseur de vins : c'étaient mes cautions. Dans l'auditoire, je reconnus Rostaing donnant le bras à une dame voilée ; c'était la Charpillon. Derrière eux se tenait un autre individu dont je parlerai tout à l'heure et qui lui servait de second témoin. Ma caution fixée à vingt guinées et acquittée par mes garants, la Charpillon eut le chagrin de s'entendre condamner à payer les frais du procès et *par corps*.

Le lendemain de ce jour néfaste, Goudar m'apporte un numéro du *Saint-James Chronicle* où toute mon histoire était racontée. La Charpillon et moi nous n'étions désignés qu'à l'*initiale*, mais Rostaing et l'autre témoin, appelé Bottarelli, étaient nommés en toutes lettres, et on leur donnait les plus grands éloges. Goudar m'ayant informé que ce Bottarelli passait pour un homme de lettres, je crus avoir découvert l'auteur de l'article calomnieux et je sortis pour connaître sa demeure. Chemin faisant, je rencontre Martinelli, qui m'indique le domicile que je cherchais et s'offre à m'accompagner.

Dans un misérable bouge, au quatrième, dans le quartier

le plus malpropre de Londres, j'aperçois un homme entouré de quatre enfants, occupé à noircir du papier.

— Je suis, lui dis-je, le chevalier Casanova, celui-là même que votre témoignage a fait enfermer à Newgate pendant une heure.

— J'en suis désolé.

— Pensez-vous que votre désolation puisse me suffire?

— Monsieur, je suis père de famille, et l'on m'avait promis deux guinées.

— Mais vous jouiez, ce me semble, un rôle qui pouvait vous coûter cher. Vous ne craignez donc pas le gibet?

— Un faux témoin n'est pas pendu, il est seulement déporté; et d'ailleurs comment prouverait-on à ce témoin que sa déposition est fausse?

— Je pourrais vous le prouver, moi! Où m'avez-vous jamais vu, je vous prie? Oseriez-vous jurer que vous étiez en tiers avec la Charpillon et moi?

— J'oserais le jurer, monsieur, bien que je sache que je mentirais.

— Vous êtes le dernier des misérables.

— C'est vrai, mais voilà mon excuse, sinon ma justification.

Et il me montrait sa famille.

— N'êtes-vous pas l'auteur de certain article inséré ce matin dans le *Saint-James Chronicle ?*

— Non, monsieur. J'aurais désiré pouvoir faire cet article, mais la vérité est que je ne l'ai pas fait.

— Vous vous mêlez d'écrire, à ce qu'il paraît?

— Ne faut-il pas que je donne du pain à ces malheureux? Je travaille dans les journaux, malgré le dégoût que m'inspire cette profession Ma vocation véritable, c'est la poésie.

— Ah! ah! vous êtes poëte.

— J'ai abrégé la *Didon* et allongé le *Démétrius*.

Je donnai une guinée à sa femme, ce fut toute ma vengeance. En reconnaissance de mon procédé, elle me gratifia d'un écrit de son mari intitulé *le Secret des Francs-Maçons dévoilé*. Ce secret-là, c'était celui de la comédie : l'ouvrage ne manquait pas d'esprit, cependant. Ce Bottarelli avait

été moine et sa femme religieuse; ils habitaient tous les deux la même ville, Pise. Comme ils s'aimaient, ils se virent secrètement, une grossesse s'ensuivit, et les deux amants s'enfuirent en Angleterre.

Au moment de rentrer chez moi, je m'entends appeler distinctement dans la rue; je me retourne et ne vois personne. Je continue mon chemin, nouvel appel : personne encore. Mon nom me parvient aux oreilles pour la troisième fois. J'étais devant la boutique d'un marchand d'oiseaux, je reconnais mon interlocuteur dans un perroquet.

— D'où vous vient cet oiseau? dis-je au marchand.

— C'est une dame qui me l'a cédé.

— Il parle bien, n'est-ce pas?

— Il ne sait qu'une phrase.

— Laquelle?

— *Casanova est un coquin.*

— Je vous l'achète, voici deux guinées.

J'emporte l'oiseau, et je me mets à lui répéter tout le jour: *La Charpillon est encore plus catin que sa mère.* Au bout de huit jours, le perroquet avait si bien retenu sa nouvelle leçon, qu'il la répétait du matin au soir en y ajoutant un bruyant éclat de rire.

Goudar, témoin de sa loquacité, me dit: — Que n'exposez-vous ce perroquet sur la place de la Bourse? Vous en tireriez cinquante guinées au moins. Cette idée me plut, et je chargeai Yarbe d'exposer l'animal sur la place. Je ne cédais pas à un sentiment de cupidité, mais au plaisir de pouvoir donner publiquement à la Charpillon un nom qu'elle méritait si bien.

Dans les premiers temps, mon perroquet obtint peu de succès, car il s'exprimait en français; mais bientôt les auditeurs accoururent en foule. Goudar m'apprit que la mère et les tantes de la Charpillon avaient été aperçues dans l'auditoire, qu'elles s'étaient éloignées furieuses et avaient consulté un avocat.

— Et la Charpillon, qu'en pense-t-elle?

— La Charpillon pense que votre idée est très-spirituelle, et elle est la première à s'en amuser.

A quelques jours de là, je lus dans un journal : « Les dames insultées par le perroquet de la Bourse sont très-pauvres ou sans protecteurs ; car si quelqu'un eût acheté l'oiseau, les injures n'auraient pas eu une aussi scandaleuse publicité. » Dans une autre note, le rédacteur disait que l'auteur de la plaisanterie méritait bien d'être Anglais pour le piquant de sa vengeance.

— Pourquoi, dis-je un jour à Egard, n'avez-vous pas, vous adorateur de la Charpillon, acheté mon perroquet babillard ?

— Par une très-bonne raison, c'est qu'il répète exactement ce que pensent de la princesse tous ceux qui l'ont connue.

Cependant l'oiseau trouva son acheteur dans la personne d'un lord, à qui la Charpillon joua le tour qu'elle m'avait joué. Depuis cette époque je revis souvent cette créature, mais sans danger pour mon cœur comme pour ma bourse. Elle m'était devenue aussi indifférente que si je ne l'eusse jamais connue.

CHAPITRE III.

Nouvelles aventures. — Tentations de toute espèce. — La dame hanovrienne et ses filles. — Mon amour pour Victorine.

Délivré de cette ridicule passion, je repris mes courses dans Londres. J'étais un jour dans Buckingham-House, lorsque je m'entends nommer par une voix féminine ; je lève les yeux et j'aperçois deux jeunes personnes qui goûtaient à la fenêtre. Elles m'envoient un salut de connaissance ; mais, ne les reconnaissant pas, je poursuis mon chemin. J'avais fait à peine quelques pas, lorsqu'un officier anglais m'aborde et me dit : — Ces dames sont Italiennes, et ce n'est pas la première fois que vous les voyez. J'entre avec lui dans la maison, et quelle est ma surprise de retrouver Porchini sous l'habit d'officier de

la garde du roi Georges! Il prend un air d'importance et me présente les deux demoiselles comme étant ses filles.

— Cela me rappelle fort à propos, lui dis-je, les montres et la tabatière en or que deux autres demoiselles, vos filles aussi, m'ont volées à Stuttgardt.

— Vous en avez menti! répond-il rouge de colère.

Il était à table, se gorgeant de crème d'œufs frais. Un bol se trouve sous ma main, je le lui envoie au travers du visage et je quitte la pièce. Le véritable Anglais m'accompagne et me dit:

— Votre action est vive, monsieur.

— Pas autant que le propos.

— Avouez que votre soupçon est injurieux.

— Il n'y a pas là de soupçon, ce que j'ai dit est la vérité. Ce Porchini est un misérable, et il m'a volé; je le méprise.

— Je ne pense pas qu'en parlant ainsi vous prétendiez vous soustraire à lui donner la satisfaction qu'il exige.

— Non sans doute, et vous allez voir de quel genre sera cette satisfaction; dites-lui que je l'attends à Green-Park dans une heure; je vais chercher mon épée et une canne.

— Pourquoi une canne?

— Parce que je vous promets de lui donner des coups de canne en votre présence, à moins que la fantaisie ne vous prenne de vous battre pour lui. Parlez franchement, mon cher monsieur, connaissez-vous bien celui que vous appelez votre ami?

— Il est officier, cela me suffit.

— Très-bien, alors je me battrai à mort avec vous si vous y tenez, mais cela ne m'empêchera point de dire que ce Porchini est un voleur et un souteneur de filles.

Une heure après, j'étais au rendez-vous. Voilà mon Porchini qui arrive plus mort que vif, pâle comme un pierrot et la main tremblante. Il veut m'adresser la parole; pour toute réponse, je lève ma canne en lui enjoignant de dégainer. Il s'y refuse, je le frappe. Alors il se met à

courir de toutes ses forces en poussant des cris lamentables. Son compagnon me fait mille excuses, et nous reprenons ensemble le chemin du parc. Comme je lui fournissais certains détails fort peu édifiants sur ce Porchini, il me dit : — Je suis bien malheureux de connaître cet homme, mais, que voulez-vous ! je suis amoureux de la plus jeune de ses filles, et il m'est impossible de rompre avec lui.

En rentrant au parc j'aperçois les deux demoiselles, Goudar au milieu d'elles.

— Comment connaissez-vous ces dames? lui dis-je.

— Elles sont filles d'un riche capitaine.

— Qui fait le trafic de bijoux, n'est-ce pas?

— Effectivement, je lui ai acheté cette montre et ces deux bagues.

En entendant Goudar, les demoiselles se mirent à rire et me dirent en badinant :

— Qu'avez-vous donc fait de notre *cher papa?*

— Je l'ai rossé d'importance.

— C'est une belle action et je vous aime, dit l'aînée en me tendant la main.

Confondu d'une pareille bassesse, le naïf Anglais tourna le dos à ces créatures et jura qu'il ne remettrait jamais les pieds dans leur maison.

J'entrai le soir à Covent-Garden en compagnie de Goudar, qui me demanda si je voulais assister au concert de la signora Sartori. — Vous y verrez, me dit-il, une Anglaise de quinze ans, à qui cette virtuose donne des leçons de chant.

— Est-ce que cette jeune personne cherche un protecteur?

— Sans doute, et si vous voulez le devenir, hâtez-vous; car il y aura ce soir, pour entendre la Sartori, affluence de riches lords, et on vous l'enlèverait.

Dans ma situation financière, les nouvelles connaissances n'étaient pas de mon goût; cependant je me décidai à voir cette jeune fille, cela ne m'engageait à rien. Nous voilà donc entrés, et la jeune miss me semble fort jolie; mais ses attraits ne sauraient enflammer mes sens. Vous

allez croire, lecteur, que je pensais encore à Charpillon?
— Erreur, j'étais dans un moment d'amour platonique, et c'était le souvenir de Pauline qui me possédait. Goudar me montra du doigt un jeune noble livonien, le baron Stenau, qui poursuivait partout la belle élève de Sartori.

— Je ne la lui disputerai pas, lui dis-je.

Après le souper, on nous offre des billets pour le prochain concert; j'en prends deux, le Livonien en empoche cinquante: c'était cinquante guinées!

— Il emportera la place d'assaut, dis-je à Goudar. Je croyais ce Stenau dans l'opulence, et, comme il me faisait des compliments, je les lui rendis, et nous nous liâmes. On verra bientôt quelles conséquences eut pour moi cette amitié accidentelle.

En parlant tout à l'heure de Buckingham-House, j'ai oublié de raconter une petite anecdote qui peint fort bien l'*humour* des Anglais. Il faut savoir que les allées des jardins de ce palais sont séparées les unes des autres par autant de charmilles à claires-voies. Pembroke et moi nous nous promenions une après-midi dans ces allées, lorsque j'aperçois à quelques pas six individus accroupis (on devine pourquoi) et le dos tourné de notre côté.

— En vérité, milord, voilà des gens bien malappris.

— Que voulez-vous dire?

— Du moins, ces messieurs devraient faire face à l'allée.

— Ils auraient tort, car on les reconnaîtrait; tandis que dans cette posture...

— Le raisonnement est singulier.

— Il est juste : je suppose qu'un lord, un ministre même soit au nombre de ces individus, voilà sa dignité compromise.

— Un ministre, dites-vous, dans cette attitude?

— Pourquoi pas? ne peut-on être pris à l'improviste?

— En vérité, les Anglais ne font rien comme les autres.

A ma sortie de chez la Sartori, j'étais aussi calme qu'à mon entrée, Goudar me dit : — Je ne vous reconnais plus, la beauté de cette Anglaise ne vous a causé aucune impression; convenez pourtant que c'est un morceau de roi.

— Que le Livonien se ruine si la fantaisie lui en prend; quant à moi, je me récuse.

— Vous voudriez des amours à bon marché et beaucoup de variété : je crois que j'ai votre affaire.

— Encore des femmes, mon cher Goudar! vous êtes un fournisseur intarissable.

— J'ai toujours travaillé dans cette partie-là. Écoutez ma proposition : A deux pas d'ici habite une dame hanovrienne de cinquante ans...

— Merci.

— Patience! Elle est fort gênée, la pauvre femme : une vieille mère, une tante infirme sur les bras.

— Mais c'est un hôpital que sa maison! Est-ce que vous avez l'intention de m'y conduire, par hasard?

— Écoutez-moi donc. Son mari est aveugle et impotent, et ne peut s'opposer à l'exécution d'un projet que j'ai conçu.

— Vous vous moquez de moi, monsieur Goudar.

Et je lui tournai le dos; mais, me retenant par le bras, il se mit à crier à tue-tête : — Cette dame a cinq filles, vous entendez, cinq! toutes plus séduisantes les unes que les autres.

— Je commence à comprendre.

— Comment subsistent-elles? Très-mal.

— S'il faut donner la pâtée à tout ce monde, ce sera cher.

— Vous garderez le sérail aussi longtemps que vous voudrez; et puis, un beau matin, votre serviteur.

Je suivis Goudar. Nous montons un étage; dans une grande salle j'aperçois trois jeunes filles, dont la plus âgée n'a pas dix-sept ans : elles sont en compagnie d'un individu à mine suspecte.

— Diable! me dis-je, seraient-ce des pendants à la Charpillon? Prenons-y garde.

Goudar s'approche de l'inconnu; ils se parlent à l'oreille, et mon homme s'en revint en me disant :

— C'est un recors qui va conduire la vieille dame en prison si elle ne paye à l'hôte les vingt guinées qu'elle lui doit.

— Laissez partir la vieille.

— Oui, mais la mère une fois écrouée, on mettra d'abord les filles à la porte, ensuite en prison comme leur mère.

— Où sont vos sœurs? dis-je à une de ces demoiselles.

— Elles sont allées chercher de l'argent.

— Vous en manquez donc absolument?

— Pas un schelling, et nous ne possédons rien qu'on puisse vendre.

— En êtes-vous bien sûres, et qu'en dit madame votre mère?

— Elle pleure.

— Cela ne vous tirera pas d'affaire.

— Notre hôte a essayé de la consoler en lui disant qu'on la mènerait en prison en voiture.

— Il appelle cela une consolation, le scélérat! Tenez, vous êtes jolies et je suis riche : je puis faire quelque chose pour votre mère, à une condition.

— Laquelle?

— Vous ne devinez pas?

Et je la regardai, l'œil enflammé; mais elle baissa ses longues paupières et balbutia :

— Ah! monsieur, vous ne nous connaissez pas!

L'accent de douleur qui s'échappait du sein de la pauvre petite me causa quelque émotion; mais, n'étant pas dans des dispositions à lâcher mes guinées sans indemnité, je dis à Goudar :

— Vous avez entendu cette demoiselle; offrez-lui les consolations qu'elle ne veut pas accepter de ma part. Sur cela je les saluai, et Goudar me suivit.

Comme je mettais le pied dans la rue, arrivent les deux aînées, deux magnifiques personnes. Leur visage exprimait plutôt la satisfaction que le chagrin. L'une d'elles me dit :

— N'êtes-vous pas M. le chevalier de Seingalt?

— Lui-même, et je compatis sincèrement à vos malheurs.

— Voulez-vous bien, monsieur, vous reposer un instant chez nous, un quart d'heure seulement?

Il n'eût pas été convenable de refuser : nous montons. Chacun prend place, et l'aînée me conte qu'elles sont venues à Londres pour obtenir une indemnité dont le payement se fait attendre, et qu'elles se sont vues dans la dure nécessité de contracter des dettes qu'elles ne peuvent payer ; qu'elles n'ont plus rien à mettre en gage et qu'il ne leur reste que deux schellings.

— Il vous reste autre chose, mesdemoiselles, et je suis surpris que ceux qui vous ont vues, et qui vous connaissent personnellement puissent vous laisser sans secours.

— Tous nos amis ont des cœurs insensibles.

— Nommez-les, je vous prie.

— Le marquis Caraccioli, lord Baltimore et lord Pembroke.

— Vous me permettrez de douter de l'insensibilité de ces messieurs, que je connais aussi, et pour des hommes riches et généreux. Peut-être y a-t-il quelques motifs qui paralysent leurs bonnes intentions à votre égard, d'autant plus que vous êtes belles toutes...

— Hélas ! interrompit l'aînée.

— Vous avez l'air de regretter d'être belle, mademoiselle : vous devriez savoir cependant que la beauté est une lettre de change que tout le monde paye à vue.

— Il est trop vrai, ces messieurs nous abandonnent parce que nous restons fidèles à nos devoirs.

— Je l'avais deviné. On vous trouve aimables et on vous le dit, on vous demande de prendre en pitié les maux que vous causez et vous vous y refusez ! Alors on refuse de vous secourir : je ne crois pas que ces messieurs soient tout à fait dans leur tort.

— Pouvez-vous parler ainsi ?

— Il est fort beau à vous, mesdemoiselles, d'avoir de la vertu, cela vous coûte cher ; mais, nous autres hommes, nous ne raisonnons pas ainsi. Nous sommes dévorés par des passions que nous cherchons à faire partager, et nous gardons notre argent pour les dames qui ne sont pas impitoyables. Secourir la vertu, c'est très-chanceux d'abord, car il y a des vertus fort équivoques, et puis n'est-ce pas

fournir des armes contre nous? Je vous dirai franchement qu'en ce moment votre beauté vous joue un mauvais tour. Si vous étiez laides, peut-être obtiendriez-vous vingt guinées de notre compassion; moi-même je vous les offrirais de bon cœur. J'aurais fait le vertueux à bon marché. Mais devant de jolis visages, il n'y a pas moyen d'être charitable. On se croit dupe et on prête à rire.

Toutes demeurèrent muettes de surprise.

— Oserai-je vous demander, mademoiselle, comment je puis être connu de vous?

— Je vous ai vu au bal de Richmond en compagnie de miss Charpillon.

— Eh bien, apprenez que cette dame me coûte deux mille guinées et que je n'en ai pas obtenu un seul baiser : voilà ce qui me rend défiant.

Au même instant on appelait mon interlocutrice d'une pièce voisine.

— C'est ma mère, me dit-elle; elle désire vous parler.

Je pénétrai dans la chambre, et j'aperçus la vieille dame dans son lit. Sa figure narquoise, ses yeux éveillés, tout l'ensemble de son visage offrait de surprenantes ressemblances avec celui de la mère de la Charpillon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

— Monsieur, je n'ai pas perdu un mot de votre conversation avec mes filles.

— Alors cela me dispensera de me répéter.

— Convenez que votre langage n'a rien de paternel.

— Madame, je suis libertin de profession. J'ai dit à vos demoiselles ce que je pense : vous avez l'esprit trop bien fait pour vous en formaliser. J'admire la vertu, mais je n'aime que l'amour, et c'est lui que je cherchais auprès d'elles. Elles sont trop sages, je le vois, pour ne pas éviter la présence d'un mauvais sujet tel que moi : aussi permettez-moi de me retirer.

— Un moment, monsieur : ce vieillard que vous voyez là est mon époux (elle mentait), le comte de ****, d'un grand nom, d'une noble famille. Ses filles n'ont-elles pas le droit d'être respectées?

— Pour toutes sortes de raisons, madame; et la plus grande preuve que je puisse leur donner de ma considération pour elles, c'est de jurer que je ne les reverrai jamais.

— Ainsi, vous êtes sans pitié ?

— Comme vous, madame.

— Il est inconvenant de parler ainsi à une mère, à une femme de qualité.

— Vous m'y obligez. Adieu, madame.

— Mais, monsieur, songez donc que nous manquons de pain !

— Voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner aujourd'hui, et me permettrez-vous d'être de vos convives ?

— De grâce, donnez-moi l'argent que vous dépenseriez pour le repas. Dans la triste position où sont mes filles, elles seraient maussades.

— Du moins j'aurai le plaisir des yeux, et je vous promets que vous aurez répit jusqu'à demain. D'ici là la Providence vous fera trouver peut-être une voie de salut.

Elle accepta. J'allai trouver l'hôte, qui, moyennant une guinée, me promit de ne point inquiéter ces dames jusqu'au lendemain. Cela fait et le dîner commandé, je revis la comtesse, à qui je dis : — Madame, j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour vous tirer de la position où vous êtes ; j'assisterai au dîner sans exiger un seul baiser ; mais si demain on me traite avec la même rigueur, je suis décidé à vous abandonner.

— Soyez sûr, monsieur, que mes filles n'accorderont jamais à qui que ce soit la moindre faveur.

— Alors, madame, je vous promets de les célébrer dans Londres comme des modèles accomplis de grâce et de vertu ; mais vous trouverez bon que je garde mon argent pour les vicieuses comme moi.

— Vous êtes un méchant homme.

— Plus méchant que vous ne pensez, et vous avez fait aujourd'hui une mauvaise connaissance.

A table, ces demoiselles mangèrent comme quatre et firent fête à mon vin. Le tout fut couronné d'un bol de

punch qui nous mit tous en gaieté, mais je ne m'écartai pas de la plus scrupuleuse décence. La nuit ne changea rien à la détermination de la mère : aussi je retirai la caution que j'avais donnée à l'hôte, et j'allai voir Pembroke pour lui conter l'aventure. A peine eus-je nommé la dame hanovrienne qu'il partit d'un éclat de rire.

— Deux de ses demoiselles sortent d'ici, elles m'ont fait de leur position une peinture fort pathétique; j'en ai ri, voilà tout.

— Vous avez le cœur dur.

— Non pas; mais elles m'ont déjà pincé une douzaine de guinées en me leurrant d'espérances. Ce sont des dames de l'espèce de la Charpillon.

— Merci pour votre renseignement, milord. Cependant j'avoue que l'aînée est fort séduisante, et si elle veut passer une nuit dans mon lit, je suis disposé à lui donner vingt guinées.

— J'en donnerais autant pour chacune des sœurs; mais ni vous ni moi n'arriverons à notre but : Baltimore en a offert deux cents des cinq petites...

— Et on l'a refusé net?

— Non : mais on exigeait le payement d'avance. Il est vrai que la mère ne se trouvait pas dans la position désespérée d'aujourd'hui.

J'appris en rentrant chez moi que les sœurs étaient chez la comtesse, et qu'elle avait vendu une de ses robes pour dîner. A cinq heures, l'aînée se fait annoncer : elle verse des larmes, elle se jette à mes pieds. Pour toute réponse, je dépose vingt guinées sur la table et lui montre mon lit; mais elle tourne le dos avec dédain et s'enfuit. Le soir, Goudar m'informa du sort de la comtesse : on l'avait menée en prison. J'eus un remords, ma conduite me parut cruelle, et j'allais sortir pour porter secours aux infortunées, quand je les vois entrer toutes les cinq. Aussitôt je fais monter un bon dîner. Mais les demoiselles sont tristes, c'est à peine si elles effleurent les mets, et elles ne boivent que de l'eau. Sentant bien qu'elles ne seraient bonnes à rien, je les prie poliment de se retirer. Elles sortent, et je

me mets au lit. J'y étais à peine quand l'aînée reparaît :

— Que ferez-vous pour nous si je me livre à vous cette nuit, monsieur?

— Je vous remettrai vingt guinées et vous entretiendrai tant que vous serez à moi seul.

Alors, sans rien me dire, elle se déshabille et vient se placer à mes côtés. Je lui enlève le dernier voile et je la contemple : elle me prie d'épargner sa pudeur et d'éteindre les bougies.

— Acceptez cinq guinées de plus pour vos sœurs, et laissez-moi jouir de votre vue.

Je la trouve docile : elle se place dans toutes les attitudes, et le sacrifice est consommé quatre fois ; mais elle se laisse faire plutôt qu'elle ne prend part à l'action. Je tâche de l'échauffer par mes embrassements, c'est en vain : c'est une statue que j'étreins, et ce beau corps est froid et mort comme un marbre.

— Sarah, lui dis-je, vous avez gagné votre argent, le voici. Partez, je ne veux plus vous voir, ni vous ni vos sœurs. Votre conduite m'a affligé : vous n'avez rien donné à mon amour, vous vous êtes prostituée : honte sur vous !

Elle s'habilla sans sourciller et s'en fut.

Le lendemain, à sept heures, je me sens doucement réveillé, et que vois-je? Victorine, la sœur cadette.

— Que voulez-vous, mademoiselle?

— Ayez pitié de moi, monsieur : nous sommes tous sans asile ; ouvrez-nous votre maison, et je ne serais pas ingrate. Ma sœur m'a dit que vous ne vouliez plus nous revoir ; j'ai compris que vous n'aviez pas été content d'elle ; mais vous devez l'excuser, elle aime un jeune Italien emprisonné pour dettes.

— Vous avez la chance dans votre famille ! Il est probable que vous aimez aussi quelque détenu?

— Monsieur, je n'aime personne.

— C'est-à-dire que votre cœur est disponible. Voyons un peu.

Je l'attire vers moi, je l'embrasse, je la déshabille. Victorine ne ressemble pas à Sarah. Elle est toute flamme,

feu et nerfs, je lui livre deux assauts dans une posture différente : elle en demande un troisième, et je me pâme dans ses bras au milieu d'une abondante libation.

— Victoire à toi, mon ange !

— Aussi je m'appelle *Victorine !*

— Tu peux faire venir toute ta famille ici, et je vais m'occuper de délivrer ta mère. En attendant, prends ces vingt guinées.

Me voilà donc avec tout ce monde sur les bras ; on m'amème le vieux comte aussi, et vers le soir la comtesse arrive dans une chaise à porteurs. Je lui fis une visite de congratulation, et elle loua beaucoup ma générosité, ne paraissant pas en soupçonner les motifs.

Victorine m'apprit que l'amant de sa sœur, le marquis della Piettina, de Naples, était en prison pour une dette de quelques guinées.

— Comment ? l'ambassadeur de Naples permet l'emprisonnement d'un compatriote pour une pareille bagatelle ? Dis à ta sœur que je le verrai.

Je me rendis en effet chez le marquis de Caraccioli, qui me dit qu'il aurait fait sortir le prisonnier depuis longtemps s'il ne s'était avisé de voyager sans la permission de son souverain.

Je trouvai fort ridicule l'argument de Caraccioli, et courus délivrer le jeune marquis. Ce jour-là la pauvre Sarah faillit mourir de joie, et je vis le moment où elle m'allait accorder par reconnaissance ce qu'elle avait refusé à mon amour.

Un matin que Victorine et moi étions au beau milieu d'une lutte amoureuse, je vois une jolie tête blonde qui se glisse entre mes rideaux : c'était Augusta, la troisième sœur, celle-là même sur qui Pembroke avait jeté les yeux.

— Et moi, vous ne m'aimez donc pas ? me dit-elle. Aussitôt Victorine se jette dans la ruelle et fait place à sa sœur. Enlacé dans les bras de ces deux voluptueuses filles, je parcourus toute la gamme des transports amoureux. Je ne me flatte pas d'avoir eu leurs prémices, mais je puis dire que rien en elles n'indiquait l'habitude de la débau-

che : elles s'abandonnaient naïvement au feu de leur tempérament.

Dans un moment de délire, Augusta me dit : — On donnerait volontiers sa vie pour une journée de ces délices, mais je n'aime pas les intervalles.

Comme elle saisissait avec à-propos les situations les plus propices, je dis à Victorine : Qui donc t'a si bien instruite?

— L'imagination d'une fille de quinze ans, répondit-elle, devance toute expérience. Quant à moi, il n'y a pas une de ces voluptés que je n'aie déjà goûtée en imagination.

— La réalité ne vaut-elle pas mieux? lui dis-je en l'étreignant plus amoureusement encore.

— Oui, mais c'est trop court.

Ces jeunes demoiselles étaient pour mon palais émoussé autant de délicats ragoûts qui en réveillaient la sensualité. Cependant, comme je ne voulais pas d'exception, je pensai à goûter des deux autres : mon appétit me disait que le dernier mets est ordinairement le meilleur. En attendant, Augusta fut ma maîtresse en titre.

Le dimanche suivant, j'eus assez nombreuse société. Mme Cornelis amena Sophie, qui plut beaucoup aux petites comtesses. Une jeune miss de seize ans, très-formée pour son âge, miss Nancy Stein, accompagnait ordinairement Sophie dans ses sorties. Je la dévorai de baisers, ainsi que ma fille adoptive, mettant le tout sur le compte de la tendresse paternelle; mais, à vrai dire, ces caresses me jetaient dans un état de violente irritation, et je lisais dans les yeux de la petite une complicité tout à fait engageante. Cependant j'ai toujours su, au milieu des plus grands égarements des sens, garder une sorte de pudeur; et la virginité de la jolie petite demeura intacte, même dans les bras de Casanova!

J'allai le lendemain faire une nouvelle visite à la comtesse. Elle était fort gaie : plus de traces de ses chagrins, elle mangeait énormément et buvait encore mieux. Apercevant un volume sur la table, je lui dis :

— Madame la comtesse aime la lecture?

— Cela m'endort.

— Vous vous plaisez peut-être aux ouvrages d'aiguille?

— Fi donc!

— De quoi donc vous occupez-vous?

— Je songe à faire le bonheur de mes enfants.

— L'intention est admirable, mais permettez-moi de vous faire observer qu'un peu plus d'activité de votre part leur serait mieux profitable.

— La Providence ne les abandonnera pas.

— Madame, la véritable Providence ici-bas, c'est nous-mêmes.

— Vous nous en servirez, c'est le ciel qui vous a envoyé ici.

Augusta était présente. Pendant que la comtesse discourait, j'attirai la petite sur mon sein et demandai à sa mère la permission de déposer un baiser paternel sur ce front *virginal.*

Je venais de rentrer, quand je vois passer sous mes fenêtres le marquis Caraccioli. Je l'appelle, il accourt avec un empressement bien rare pour un diplomate. En même temps je fais chercher Sarah, et la présente au marquis comme la fiancée de della Piettina.

— Mauvais parti pour vous, belle demoiselle.

— C'est un marquis, dit la petite comtesse.

— Un marquis bien gueux, il n'a pas le sou.

— Vous savez, monsieur l'ambassadeur, que des cœurs bien épris...

— Se contentent d'une chaumière, mais encore faut-il l'avoir.

— Il m'a promis de me conduire à Naples.

— C'est un moyen comme un autre de se faire emprisonner.

— Le roi lui fera grâce.

— Je le veux croire, mais des créanciers sont moins cléments.

L'ambassadeur parti, j'allais monter à cheval, lorsque Augusta vint me dire que sa jeune sœur Hippolyta serait heureuse de m'accompagner. Je dis à Augusta que je pro-

curerais volontiers ce plaisir à sa sœur, mais qu'il lui fallait un costume. J'envoyai chercher mon tailleur et remis notre partie au lendemain. Il lui prit mesure devant moi, et je la trouvai au moins aussi belle que les autres. Je lui adressai quelques plaisanteries innocentes qu'elle interpréta fort bien, car le soir elle vint dans ma chambre de son propre mouvement. Au moment même, Augusta se déshabillait, ou plutôt je la déshabillais, et je me trouvais derrière elle dans une de ces positions qui n'exigent guère de témoin.

— Allez toujours, dit Hippolyta, je ne vois rien.

— Qui t'empêche de regarder ? lui dit sa sœur.

Quand tout fut fini, Augusta me dit : — Ma sœur vous aime, et je veux lui céder ma place pour cette nuit. La petite se fit un peu prier (ruse de femme), mais enfin elle consentit. Et de quatre !

Comme je rentrais de la promenade avec Augusta, la plus jeune des demoiselles, Gabrielle, enfant charmante de quatorze ans, dit à sa sœur : — « Tu es bien heureuse d'aller à cheval : moi, on me laisse à la maison. » — Je m'approchai d'elle aussitôt, et lui dis que je lui procurerais un beau cheval si sa mère lui permettait de m'accompagner.

— Maman n'a rien à me refuser, mais il me faut une toilette d'amazone.

— Si vous voulez bien me suivre dans mon cabinet, je vous montrerai une culotte de velours jaune et une veste amarante qui vous iront à merveille.

La petite regarda sa sœur comme pour lui demander s'il fallait accepter ; l'autre lui fit un signe affirmatif, et Gabrielle me suivit.

Aussitôt entrés, je lui dis de se déshabiller. Elle rougit un peu.

— Ne voulez-vous pas essayer ce costume ?

— Il n'est pas convenable à une demoiselle de se mettre nue devant un homme.

— Cela ne vous est donc jamais arrivé ?

— Jamais.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure.

— Voulez-vous permettre que je m'en assure par mes propres yeux ?

— Quel témoignage croirez-vous si vous n'ajoutez pas foi au mien ?

— J'en connais un qu'on ne saurait révoquer en doute : vous allez vous placer sur mon lit, et vous me laisserez regarder certaine partie de votre corps.

— C'est à ce prix seulement que vous me permettrez de vous accompagner à cheval ?

— Je ne fais pas une condition de ma promesse, je vous demande cela comme une faveur.

— Très-volontiers.

Vérification faite, je jugeai que Gabrielle n'avait pas menti : mais pour ne conserver aucun doute à cet égard, une autre expérience devenait nécessaire.

— Gabrielle, lui dis-je, vous m'avez donné une grande preuve de confiance, mais j'aurais préféré la recevoir en qualité d'amant.

— Que voulez-vous dire ? Souhaiteriez-vous de devenir mon amant, par hasard ?

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Mes sœurs répètent toute la journée que, de tous les bonheurs de ce monde, le premier c'est d'avoir un amant.

— Et vous en désirez un ?

— Certainement.

— Vous l'aimerez ?

— Sans doute, si c'est vous, car je vous aime déjà.

— Et vous ne lui refuserez rien ?

— Hélas ! je suis bien pauvre...

— Vous ne me comprenez pas, Gabrielle : ce qu'un amant exige de celle qu'il préfère, c'est...

— C'est... Achevez.

Ici j'eus recours à un langage muet pour lui apprendre ce que j'attendais. Nous en étions au moment le plus intéressant de la leçon, qu'elle recevait en très-docile écolière,

quand on pousse la porte, et Augusta se présente en riant.

— Je te félicite, dit-elle à sa sœur, tu as gagné vingt guinées.

Je trouvai ce propos déplaisant, et demandai à Augusta pour quelle raison elle venait nous déranger.

— Maman m'a dit de vous aller chercher tout de suite : elle veut vous faire une proposition d'où dépendent votre tranquillité et votre bonheur.

Je descendis aussitôt chez la comtesse, que je trouvai dans une exaltation ridicule. A ma vue, elle se leva de son siége et vint tomber entre mes bras. J'eus beaucoup de peine à faire cesser les témoignages d'affection qu'elle me donnait.

— Madame, lui dis-je, j'ai peine à concevoir comment j'ai pu me rendre digne de la bienveillance excessive que vous me témoignez.

— Vous le sauveur de mes filles! vous, leur bienfaiteur et leur père !

— Laissons ce chapitre, de grâce : je suis heureux moi-même de ce que j'ai pu faire pour elles.

— Et vous en serez récompensé, oui, chevalier Casanova : voici ma main !

Je ne compris pas d'abord le sens qu'elle attachait à ces paroles : *voici ma main*. Aussi je la lui pris et la serrai amicalement.

— Vous acceptez, j'en étais sûre : vous êtes mon époux!

A cette conclusion imprévue, j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Je lui dis qu'elle oubliait sans doute qu'elle était mariée, et que, dans tous les cas, l'état actuel de ma fortune ne me permettait pas d'accepter une offre dont je sentais d'ailleurs tout le prix.

— Je suis libre, me répondit-elle avec fierté. Mais je comprends maintenant les motifs de votre refus : allez, monsieur, je vous avais mieux jugé.

Le soir, Goudar vint me dire qu'un M. du Claude désirait me parler.

— Qu'est-ce que M. du Claude? lui demandai-je.

— C'est le fameux jésuite Lavalette, l'auteur de la banqueroute qui a si gravement compromis en France la compagnie de Jésus. Il s'est réfugié en Angleterre avec beaucoup d'argent. Vous voyez que ce n'est pas une connaissance à dédaigner. Après tout, vous ne risquez rien de le voir. Sachant que je suis lié avec vous, il a eu recours à mon entremise.

— Soit, conduisez-moi chez lui.

Arrivés chez le révérend père, il nous reçut très-poliment en s'excusant de la liberté grande qu'il avait prise à mon égard. C'était un homme de quarante-cinq ans au plus, le teint frais et l'oreille rouge, d'un embonpoint remarquable, mais bien pris dans sa taille et la jambe faite au tour. Après une conversation d'un quart d'heure, plus ou moins édifiante, nous en vînmes au véritable but de ma visite. Il s'agissait pour le père Lavalette d'obtenir des renseignements sur della Piettina. Ce gentilhomme désirait faire escompter un billet au révérend, et le révérend m'interrogea sur sa fortune. Je lui dis à ce sujet tout ce que je pouvais savoir, ce qui mit le bon père dans une colère épouvantable contre le marquis. Ce jour-là même j'attendais la visite de Sarah, l'aînée des sœurs, quand je reçus une lettre où elle m'informait de son départ avec son amant, qui, disait-elle, avait trouvé l'argent nécessaire pour se rendre à Naples. Elle me faisait part de leur intention de s'y marier. Elle finissait par me remercier de tout ce que j'avais fait pour elle et me recommandait sa mère. La vieille comtesse ne s'attendait guère à cette fuite. Aussi ce fut un déluge de larmes, et, qui le croirait? un débordement d'invectives contre moi. Elle m'accusa d'avoir causé le mal en favorisant l'élargissement du marquis. Oh! sans doute, M. de Caraccioli avait bien raison de me dire qu'il n'y a rien de si sot au monde qu'une bonne action hors de propos.

Quant à moi, je marchais à grands pas vers ma ruine. Mes forces étaient épuisées, j'étais à peu près sans argent; j'avais vendu tous mes diamants, il ne me restait que des tabatières, quelques montres, des étuis et d'autres baga-

telles de fort mauvaise défaite. Depuis un mois je ne payais plus mes fournisseurs. Cependant l'amour de mes jeunes Hanovriennes me semblait une compensation à toutes mes disgrâces. Telle était ma situation, quand un beau jour je trouve Victorine tout en larmes.

— Nous partons dans deux jours, me dit-elle.

— Et pourquoi cet éloignement subit?

— Ma mère vous le dira, elle nous en a fait un mystère.

Je courus chez la comtesse, qui me reçut froidement en se plaignant de la rareté de mes visites.

— Est-il bien vrai, madame, vous partez?

— Je retourne en Hanovre, et vous en êtes là cause.

— Vous aurais-je causé quelque désagrément?

— Vous avez refusé ma main et vous m'exposez à la calomnie.

— Je dis partout que je vous respecte.

— Et mes filles, monsieur, ignorez-vous qu'on les regarde comme vos maîtresses?

— Vous ne le croyez pas?

— Sans doute, et je suis certaine qu'il n'en est rien. Ma confiance en vous est si grande à cet égard, que je vais vous faire une proposition.

— Parlez, madame.

— J'avais pensé à vous les laisser.

— Toutes les quatre?

— Toutes les cinq même; mais l'ingrate Sarah m'a quittée.

— Certainement, madame, je les garderais volontiers avec moi...

— Pour leur tenir lieu de père?

— C'est ainsi que je l'entends, mais malheureusement mes ressources ne me permettent pas de faire pour ces dames tout ce que je voudrais.

— Elles savent se contenter de peu.

— Il m'est impossible de leur offrir ce *peu*.

— Refuserez-vous alors de nous suivre en Hanovre? Je possède une terre considérable, où je vous recevrai avec plaisir.

— J'accepterais volontiers votre proposition, mais je suis obligé de rester à Londres.

— Je n'insiste plus. Adieu, monsieur.

La séparation fut cruelle. Victorine surtout paraissait inconsolable. Je regrettais de ne pouvoir donner quelque argent à la comtesse; elle s'aperçut de mon chagrin, et me dit : — Ne vous tourmentez pas, j'ai économisé deux cents guinées sur les dons paternels que vous avez faits à mes filles, et cet argent suffira au voyage.

Après leur départ, je tombai dans une tristesse profonde. Je me séparai entièrement du monde, et pendant une huitaine je m'occupai sérieusement de mettre ordre à mes affaires. En moins de cinq semaines j'avais dépensé avec ces dames tout l'argent que j'avais retiré de la vente de mes diamants, sans compter quatre cents guinées que je devais. C'est alors que je songeai à me rendre à Lisbonne auprès de Pauline, qui avait épousé enfin le comte ***. Décidé à quitter l'Angleterre, je vendis tous les objets de prix qui me restaient: ma croix, cinq tabatières en or, toutes mes montres, à l'exception d'une seule, et deux malles bien garnies. Mes dettes payées, je me trouvai en possession d'une soixantaine de guinées. On pense bien que je quittai mon hôtel. Je louai trois modestes chambres dans les environs de Soho-Square et ne conservai pour tout domestique que mon fidèle Yarbe.

Au bout de dix jours, je sortis pour la première fois, et voilà que mon mauvais génie me conduit à la taverne *la Kanone*. J'y terminais un assez mauvais dîner, car c'était là présentement mon ordinaire, lorsque arrive le baron de Stenau, la serviette en main. Il me demande l'honneur de ma société pour lui et une dame qui l'accompagne. J'y consens, et je reconnais dans la dame l'élève de la signora Sartori, pour laquelle le baron s'était montré si généreux. Elle parlait l'italien à merveille, elle était belle à ravir, elle me faisait mille agaceries : qu'on juge si je devais être insensible après une abstinence de douze jours! Cependant j'observai auprès de la dame la plus stricte réserve; tout ce que je me permis de dire, c'est que

je tenais le baron pour le plus heureux des hommes.

Après le repas, qui fut fort gai, la belle avise trois dés sur le manteau de la cheminée. Elle se lève avec vivacité et s'écrie : — Jouons une guinée pour le champagne ! Aussitôt dit, aussitôt fait. Le baron perd. Maintenant, dit la dame, jouons le dîner, qui le payera. C'est la belle miss. Mécontent d'être le seul favorisé par le hasard, je propose à Stenau de jouer deux guinées. Il perd encore. Nous recommençons, même résultat. Il s'obstine à ne pas quitter les dés : au bout d'une demi-heure sa perte s'élevait à cent guinées. Il veut continuer, je m'y refuse. Alors il se lève en colère, non pas contre moi, mais contre la fortune, prend son chapeau et sa canne et nous quitte brusquement.

Stenau sorti, la dame me dit :

— Soyez tranquille pour notre argent : Stenau est riche, il vous apportera ce qu'il nous doit.

Comme je compris qu'elle se mettait de moitié dans mon bénéfice, je pensais que je pouvais me mettre de moitié dans sa possession, et je l'embrassai sans façon.

— Vous prenez feu facilement.

— Cela vous déplaît-il ?

— Au contraire. A propos, vous me remettrez les cinquante guinées sans que le baron en sache rien.

— Cela doit se faire ainsi, il ne saura rien non plus de ce que vous me donnerez en échange ?

— Soyez tranquille.

Et la belle sourit en prononçant ces derniers mots. Hélas ! hélas ! rencontre fatale ! absence du baron plus fatale encore !

Au bout d'une heure il était revenu, muni d'une lettre de change de 520 guinées tirée de Lisbonne sur une des premières maisons de Cadix. Il me dit :

— Je sors de chez plusieurs banquiers qui n'ont pas voulu de cette traite.

— Cela est singulier : le tireur est connu et l'accepteur jouit d'un grand crédit. Si vous voulez me la confier, je me charge de la négociation.

— Vous me rendrez service, et je vais passer l'effet à votre ordre.

Le jour suivant, le banquier Leigh me compta la valeur de la lettre de change. Je revis Stenau et la lui payai en banknotes. Il me laissa les cent guinées que je lui avais gagnées la veille; puis nous parlâmes de la belle Anglaise.

— Vous l'adorez, lui dis-je.

— Moi? Du tout. Cette fille n'est pas plus à moi qu'à tout autre. Si elle vous plaît, faites-lui votre déclaration,

— C'est fait.

— Très-bien. Et votre rendez-vous est pour...?

— Ce soir même.

— Bien du plaisir. Il vous en coûtera dix guinées et *quelque bagatelle*.

Je ne sus que plus tard ce que je devais entendre par le mot *bagatelle*.

Le lendemain matin, je me réveillai dans les bras de la dame: je lui avais compté les cinquante guinées.

— Quand vous reverrai-je? me dit-elle.

— Je ne suis pas riche.

— Qu'importe! vous possédez toujours au moins cinq guinées au service des dames qui vous aiment?

— Sans doute.

— Eh bien, à ce prix, je vous donnerai à souper toutes les fois que vous le voudrez.

J'usai de l'autorisation pendant toute une semaine; mais le huitième jour au matin, et à l'instant même où j'apprêtais mes derniers préparatifs pour mon départ, je me sens tout à coup saisi de ce certain mal contre lequel il n'existe pas malheureusement de spécifique infaillible. Si je ne craignais d'effaroucher le lecteur pudibond, j'appellerai ici le mal par son vrai nom; mais si la *chose* est de bonne compagnie, le mot ne l'est pas. Jamais la maudite maladie ne m'était venue plus mal à propos, à la veille de traverser l'Océan pour courir après la fortune. Les poëtes ont beau répéter que Vénus est née de l'écume de cet élément, il n'en est pas moins vrai que l'air natal

ne vaut rien au tempérament de ceux que la déesse a blessés. J'étais donc obligé de rester à Londres et d'y attendre ma guérison complète: j'en avais pour six semaines.

Je sortis, non pour adresser, comme on pourrait le croire, des reproches à mon Anglaise, mais pour aller établir mon quartier général chez mon esculape. Je fis mes malles comme pour un voyage en terre-ferme, et j'y plaçai toutes mes hardes, à l'exception de mon linge fin, que j'envoyai par Yarbe à une blanchisseuse qui habitait à six milles de Londres sur la route de Douvres.

J'étais à peine installé chez mon médecin, quand on m'apporta une lettre du banquier Leigh. La voici dans tout son contenu :

« La lettre de change que je vous ai escomptée est l'œuvre d'un faussaire. Renvoyez-moi tout de suite l'argent que je vous ai remis, et faites arrêter le fripon de qui vous la tenez s'il ne vous la rembourse pas intégralement. Ne me mettez pas, je vous en conjure, dans la cruelle nécessité de provoquer moi-même votre arrestation. Il y va de votre vie. »

Après avoir lu, je n'eus que la force d'aller tomber sur mon lit.

Je fus saisi de tremblements et de vertiges. Je voyais déjà le gibet comme l'inévitable terme de mon aventureuse carrière. Comment sortir de ce mauvais pas? où pourrai-je jamais trouver cinq cents livres sterling? Je n'avais qu'un parti à prendre. Je me munis de mes pistolets et courus à l'instant chez Stenau avec la résolution de lui brûler la cervelle s'il ne me restituait le montant du billet. Malheureusement le fripon avait déguerpi. L'hôtesse m'informa qu'il était parti pour Lisbonne depuis cinq jours, où il fit une triste fin, ainsi que je l'appris plus tard à Riga.

Je sentis alors que j'avais moi-même à prendre un parti décisif, et que, malgré mon mal, il fallait m'embarquer. Je ne possédais plus rien, si ce n'est qu'une quinzaine de guinées. Je ne devais guère compter sur Bossanget ni sur

les autres négociants de son bord ; tous avaient eu vent de l'état actuel de mes affaires. Voici l'expédient auquel j'eus recours. J'allai trouver un juif vénitien de la connaissance du comte Algarotti, et je lui offris de faire une traite de cent sequins sur le comte. L'honnête israélite m'en remit la valeur en espèces sonnantes. L'argent empoché, je pris mes *jambes à mon cou* et me sauvai comme si cinq cent mille diables étaient à mes trousses. Leigh m'avait promis un délai de vingt-quatre heures, et je savais qu'un aussi loyal Anglais était incapable de manquer à sa parole. Néanmoins je ne pouvais vaincre mon inquiétude. — J'appelai Yarbe et lui dis :

— De deux choses l'une, choisis : vingt guinées et ton congé, ou bien veux-tu me suivre dans un endroit que je ne te ferai connaître qu'à notre arrivée ?

— Mon bon seigneur, je ne demande pas un schelling. Emmenez-moi partout où vous voudrez.

— Je pars dans une heure, mais il y va de ma vie si tu le dis à qui que ce soit. Je te laisserai ici quelques jours encore pour recevoir mon linge, et tu viendras me rejoindre. Voici de l'argent pour tes frais de voyage.

— C'est inutile, vous me remettrez plus tard ce que j'aurai dépensé.

Puis ce fidèle serviteur me quitta et revint bientôt en m'apportant soixante guinées, fruit de ses épargnes : — J'ai assez de crédit, ajouta-t-il, pour vous procurer encore cinquante livres, si vous en avez besoin.

Je le remerciai de son offre, mais elle me fit plaisir en ce que j'y vis une nouvelle preuve de son attachement à ma personne.

Les moments étaient précieux. Je cours chez mon tailleur, à qui j'avais livré plusieurs aunes d'étoffe pour me confectionner trois habits. Je lui propose de les lui céder : il accepte et me compte trente guinées. Cela fait, je paye l'hôtesse et monte en voiture pour Rochester. J'y arrivai dans la même journée, et, quoique brûlé par la fièvre, je pris des chevaux pour Douvres, où j'entrai le lendemain avant le jour. Le paquebot allait partir. Après une demi-

heure d'attente j'étais en mer. La traversée fut pénible : nous restâmes quatre heures en vue de Calais. Le paquebot était anglais, je me trouvais encore sur le sol britannique. Enfin nous dépassons la jetée et je mets le pied en France : j'étais sauvé ! En abordant, mon émotion était si grande, qu'elle n'échappa point aux yeux de lynx des commis de la douane. Ma vilaine maladie me donnait vers la ceinture un certain embonpoint qui leur parut suspect, et ils me firent déshabiller. J'étais furieux, mais il fallut céder. L'exhibition terminée, ils me laissèrent tranquille. J'avais écrit de Douvres à Yarbe de me rejoindre à Calais. Hélas ! le pauvre garçon ne vint pas ; je ne devais plus le revoir que deux ans plus tard. Où et comment, le lecteur l'apprendra par la suite.

CHAPITRE IV.

Encore le comte de Saint-Germain. — Brunswick. — Arrivée à Berlin. — Milord Keith ; le grand Frédéric. — Départ pour Riga. — Séjour à Mittau. — Campioni.

Arrivé à Calais, je repris ma chaise de poste à l'hôtel du *Bras-d'Or* où je l'avais laissée. J'étais dévoré d'une fièvre ardente. Après m'être fait saigner, je me dirigeai vers Dunkerque par Gravelines.

Le lecteur se souvient peut-être d'un M. P..., négociant, qui épousa la nièce de Mme M..., de Paris. Quelle est ma surprise de le rencontrer en descendant de voiture ! Nous renouons connaissance et il m'invite à souper.

— Vous verrez, me dit-il, ma femme et mes quatre marmots.

— Impossible, mon cher monsieur; vous voyez dans quel état je suis.

— Eh bien, je vais chercher ma famille.

— Je vous demanderais volontiers à souper, mais je n'ose paraître devant madame en pareil équipage.

— Rien ne saurait lui être plus agréable que votre vue; elle parle de vous du matin au soir..

Au bout d'un quart d'heure, le bon M. P... reparut accompagné de tout son monde. L'aîné de ses enfants avait six ans; il m'inspira un intérêt tout particulier. Il ressemblait beaucoup à sa mère et pas du tout à M. P..., qui cependant ne manquait pas de dire, suivant l'usage: — Hein! comme cet enfant me ressemble! N'était-ce pas une fatalité singulière que celle qui me faisait rencontrer les fruits trop nombreux de mes amours dans tous les coins de l'Europe?

Le lendemain, sur la route de Tournai, j'aperçois deux palefreniers qui conduisaient de superbes chevaux. Ils me dirent que cet attelage appartenait à M. le comte de Saint-Germain.

— Je désirerais être présenté à votre maître.

— Il ne reçoit personne.

Cette réponse me décida à tenter l'aventure. J'écrivis au comte en lui exprimant le vif désir que j'éprouvais de le voir. Sa réponse, écrite en langue italienne, et que j'ai encore sous les yeux, était ainsi conçue: « Mes occupations me mettent dans la nécessité de refuser toute espèce de visite, mais vous faites exception à la règle. Venez donc, vous serez introduit sur-le-champ. Seulement, ne vous nommez pas à mes gens. Je ne vous invite pas à partager ma table: elle ne vous conviendrait pas, surtout si vous avez conservé votre ancien appétit. »

Je me trouvais à huit heures à la porte du comte. Il était en robe d'Arménien, en bonnet pointu; une barbe épaisse et longue lui descendait jusqu'à la ceinture, et il tenait en main une petite baguette d'ivoire. Autour de lui, j'aperçus une vingtaine de bouteilles méthodiquement rangées, toutes remplies de différents élixirs. Je cherchais quelle pouvait être son occupation avec ce costume et au milieu de toute cette pharmacie, lorsqu'il me dit avec un grand sérieux:

— C'est le comte de Cobentzl, premier ministre d'Au-

triche, qui me donne de l'occupation. Je travaille, pour lui plaire, à l'établissement d'une fabrique.

— De verres ?

— De chapeaux. Son Excellence n'a encore daigné m'accorder que mille florins pour cette gigantesque entreprise, mais je comble le déficit au moyen de mes propres deniers.

— Vous attendez beaucoup de cette fabrique ?

— Encore deux ou trois ans, et pas une tête en Europe qui ne soit coiffée de mes mains.

— Ce sera un grand résultat.

— Immense !

Et il se mit à parcourir la salle en se frottant les mains avec une vivacité de jeune homme.

— Il est fou, pensais-je.

— A propos, dit-il, avez-vous des nouvelles de la marquise d'Urfé ?

— Elle est morte.

— Morte ! je savais bien qu'elle devait finir ainsi.

— Et dans quel état est-elle morte ?

— Elle prétendait être enceinte.

— J'espère que vous n'en croyez rien.

— Je suis convaincu de son erreur.

— A la bonne heure ; mais, me consultant, elle l'eût été en effet. Seulement il m'eût été impossible de prédire le sexe de l'enfant. J'avoue humblement que ma divination ne va pas jusque-là

— M. le comte conseille les femmes en couches ?

— Je donne des consultations pour toute espèce de maladie... Seriez-vous malade, par hasard ? Effectivement, vous avez la langue sèche, le pouls dur et les yeux gonflés ; c'est une pituite.

— Hélas ! non, c'est... Et je lui nommai ma vilaine maladie.

— Bagatelle ! reprit-il en me mettant dans les mains une petite bouteille pleine d'une liqueur blanche qu'il appelait *l'archée universelle*

— Que ferai-je de cette liqueur ?

— Ceci vous semble une liqueur et n'en est pas une; c'est le simulacre du virus qui infecte vos veines. Prenez cette aiguille et percez le cachet de cire qui ferme la bouteille.

J'exécutai ce qu'il me prescrivait.

— Eh bien, reprit-il en se rengorgeant, qu'en pensez-vous?

Je ne savais que penser.

— Regardez ce qui reste dans la bouteille. Il n'y a plus rien, n'est-ce pas? la substance blanchâtre s'est évaporée. De même, en vous piquant à un certain endroit, tout votre mal s'évaporera.

On pense bien que je me refusai à l'opération. L'opérateur en parut contrarié.

— Vous êtes le premier homme qui doute de moi. Je pourrais vous en faire repentir, mais je suis humain. Je suis, comme le Père éternel, tout-puissant et tout miséricordieux. Il est fâcheux pour vous de m'avoir témoigné si peu de confiance. Votre fortune était assurée. Avez-vous quelque argent en poche?

Je vidai mon gousset dans sa main. Il ne prit qu'une pièce de douze sous; puis, la posant sur un charbon ardent, il la couvrit d'une fève noire. Pendant qu'il attisait le feu en soufflant à travers un tube en verre, je vis la pièce rougir, s'enflammer, entrer en fusion. Puis, quand elle fut refroidie, il me dit en riant :

— Voici votre pièce, prenez-la : la reconnaissez-vous?

— Comment, c'est de l'or! m'écriai-je.

— Du plus pur.

Ma raison ne me permettait pas de croire au prétendu miracle, et je considérai cette transmutation comme le tour d'adresse d'un joueur de gobelets, mais sans lui en rien dire. Cet homme était si heureux de sa folie!

— Cela est si extraordinaire, monsieur le comte, que, s'il vous est arrivé de répéter souvent le miracle, vous aurez dû trouver souvent des incrédules.

— Qui doute de ma science et de mon pouvoir n'est pas digne de me regarder en face.

Je le regardai fixement.

— Vous êtes un digne homme ; revenez me voir dans quelques années. Et il me congédia en me serrant la main.

J'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie. La pièce au type de douze sous était d'or en effet. J'en fis présent à milord Keith, gouverneur de Neufchâtel, qui la conserva comme une curiosité.

En passant à Bruxelles le jour suivant, j'y trouvai une lettre de M. de Bragadin et un effet de deux cents ducats de Hollande, tiré sur une certaine Mme Nettine. Aussitôt je me dirigeai sur Brunswick. La ville se disposait à donner des fêtes en l'honneur du prince royal de Prusse, le fiancé de la fille du duc régnant. J'avais vu le prince héréditaire au grand bal de Soho-Square, j'allai lui présenter mes hommages. Comptant partir pour Berlin, j'avais besoin d'un surtout pour le voyage, et j'en achetai l'étoffe chez un marchand juif qui m'offrit de m'escompter les lettres de change que je pouvais avoir sur les pays étrangers. Mme de Saint-Aumaire, de Paris, m'avait envoyé cinquante louis en papier sur la banque d'Amsterdam : je remets l'effet au juif, qui l'accepte et m'en paye le montant en ducats de Hollande. Le papier était mis à l'ordre de M. de Seingalt. Je signe l'endos du même nom, et je laisse mon juif très-satisfait de son gain de deux pour cent, montant de l'escompte. Mais le lendemain, au point du jour, voilà mon marchand qui arrive tout en colère.

— Reprenez votre billet, et rendez-moi mes ducats.

— Vous moquez-vous de moi? c'est affaire faite.

— Alors fournissez-moi caution jusqu'au retour du courrier qui doit m'apprendre si votre billet est bon. Sinon je vous fais arrêter, car vous êtes *connu !*

A ces mots, le sang me monte à la tête ; je prends ma canne, je la casse sur les épaules de l'insolent et le jette à la porte.

Le même jour, je me promenais par la ville. Je me trouve sur le passage du prince héréditaire : je le salue. Il arrête son cheval, et j'aborde Son Altesse.

— Monsieur Casanova, vous vous disposez à partir, m'a-t-on dit?

— C'est la vérité, monseigneur.

— C'est un juif qui m'en a informé

— Un juif qui aura dit à Votre Altesse que je l'avais battu : c'est encore la vérité. Ce misérable m'a insulté.

— Il voulait vous rendre une lettre de change escomptée.

— L'honneur me défend de la reprendre et de donner caution, et il n'y a qu'un acte arbitraire qui puisse s'opposer à mon départ. La loi et le droit sont pour moi.

— C'est juste, mais le marchand craint de perdre ses ducats, et il ne vous les aurait pas donnés si vous ne m'aviez pas nommé.

— Monseigneur, ce juif ment, j'atteste que votre nom n'est pas sorti de ma bouche.

— Il prétend encore que vous avez signé un nom qui n'est pas le vôtre.

— Nouveau mensonge.

— Je n'en doute pas, mais le pauvre diable est père de famille, il tient à son argent : j'ai pitié de lui, et je dégagerai votre effet pour lui rendre service et pour qu'il n'y ait pas empêchement à votre départ. Bon voyage, monsieur.

Puis le prince tourna bride sans attendre ma réponse. Ce *Bon voyage* avait l'air d'une injonction impérative. Je ne pouvais donc pas me dispenser d'y obéir ; d'un autre côté, la délicatesse ne me permettait pas de m'éloigner. Je pris un *mezzo termine*, et, mon hôte payé, je partis pour Wolfenbuttel, sans prendre congé de personne et avec le projet de n'y rester qu'une semaine. La bibliothèque de Wolfenbuttel est une des plus riches de l'Europe, j'étais assuré de tirer bon parti de mon temps. Je me souviens de ces huit jours avec délices ; je les passai plongé dans les livres, manuscrits et imprimés. C'est là que je puisai sur l'Iliade et l'Odyssée une foule de renseignements qu'aucun scoliaste n'avait pu découvrir, pas même le grand Pepe. On trouvera ces notes en grande partie dans ma traduction de l'Iliade. Je garde les autres, mais il faut les considérer comme à peu près perdues pour la

science, à moins qu'on ne les retrouve dans mes papiers après ma mort, car je ne brûlerai rien, pas même ces mémoires, bien que l'idée m'en soit venue souvent.

La semaine écoulée, je revins à Brunswick et descendis au même hôtel. Mon juif accourut pour me présenter ses excuses : il était désolé de m'avoir mis dans la nécessité de lui donner des coups de canne, et à l'avenir il aurait le plus grand respect pour ma signature. Cette affaire ainsi terminée, j'allai saluer le prince héréditaire, qui ne m'en parla plus, et je partis pour Berlin.

Chemin faisant, je visitai Magdebourg et sa forteresse. Le général Bek... m'avait donné une lettre de recommandation pour le gouverneur, homme de soixante ans, mais encore vert et bon vivant. Grâce à lui, la forteresse était un tripot et un b....l. Des lits et des buffets étaient disposés dans les appartements autour des tables de jeu. Une de ces dames me fit des agaceries, mais la leçon que j'avais reçue à Londres me rendait aussi chaste que Joseph. Je sus à la fois ménager ma santé et remplir ma bourse, si bien que j'arrivai fort bien portant et on ne peut mieux nippé dans la capitale de Prusse.

Je me logeai à l'hôtel de la Ville-de-Paris. Cet établissement, alors en vogue, était tenu par une Française, madame Rufin. Outre la table d'hôte, il y avait chaque soir chez elle un souper où les voyageurs de distinction étaient seuls admis. Madame Rufin me fit l'honneur de me mettre du nombre. J'y remarquai entre autres le baron de Triedel, beau-frère du duc de Courlande ; un marquis de Biron, homme très-aimable, et un nommé Noël, personnage fort intéressant à mes yeux, le favori du roi de Prusse et son cuisinier. Retenu au palais par ses fonctions, il dinait rarement chez madame Rufin, son intime amie. Sa Majesté le grand Frédéric n'aurait pas mangé d'un plat qui ne fût de lui. J'ai connu à Angoulême le père de ce Noël, lequel était fort renommé pour ses pâtés. Le pâté qui étouffa Lamettrie chez lord Fistonal était un chef-d'œuvre culinaire de ce M. Noël. Bien que travaillé par l'indigestion et souffrant horriblement, le célèbre phi-

losophe mourut, dit-on, en riant aux éclats. Comme il était gourmet et goulu, au plus fort de sa souffrance il répétait : « Je ne dirai jamais, ô indigestion, que tu es un mal. » M. de Voltaire me disait qu'il n'avait jamais existé d'athée plus prononcé que ce Lamettrie, et qu'il n'avait jamais connu d'homme qui crût plus que lui avoir raison de l'être. Je m'en suis convaincu à la lecture de ses ouvrages. On sait que le grand Frédéric prononça son oraison funèbre en pleine académie. « Ne nous étonnons pas, messieurs, disait Sa Majesté, si Lamettrie ne croyait qu'à la matière, il possédait tout l'*esprit* qui est au monde. » La plaisanterie fit sourire tout le monde, bien qu'elle fût dite en face d'une tombe encore ouverte : il est vrai qu'elle partait d'une bouche royale. Quant au roi, il n'était point athée, pas plus que déiste ; toutes les religions *étaient devant ses yeux comme si elles n'étaient pas ;* et jamais la croyance en un Dieu, quel qu'il fût, n'eut la moindre influence sur ses actions ni sur sa façon de vivre.

Ma première visite fut chez Calsabigi. Ce Calsabigi était le frère cadet de celui avec lequel j'avais fondé en 1757, à Paris, la loterie de l'École-Militaire, devenue, à la mort de Pâris-Duverney, *loterie royale.*

Calsabigi avait quitté la capitale de la France et s'était rendu d'abord à Bruxelles pour y établir la même loterie. Malgré l'appui du comte de Cobentzl, il s'était ruiné. On avait déclaré sa banqueroute. Obligé de prendre la fuite, il vint à Berlin avec sa femme, qu'on appelait la *générale Lamotte,* et se présenta à Frédéric. Le roi goûta ses projets, introduisit la loterie dans son royaume, et créa Calsabigi conseiller d'État. Il promettait au roi un bénéfice de deux cent mille thalers par an ; il touchait dix pour cent sur la recette, et la régie était aux frais du gouvernement. Tout allait bien depuis deux années, et Calsabigi avait été assez heureux dans ses tirages ; mais le roi, qui savait qu'un tirage désastreux était dans les chances possibles, déclara tout à coup à l'entrepreneur qu'il laissait la loterie à son compte. Calsabigi venait d'être informé de cette décision le jour même de mon arrivée.

— Je suis dans le plus grand embarras, me dit-il : Sa Majesté exige que j'informe le public par des annonces officielles de ce qu'elle a décidé, et c'est proclamer ma ruine.

— Ne pouvez-vous continuer votre loterie sans l'assistance royale?

— Il me faudrait trouver deux millions de thalers.

— Cela est difficile, mais si le roi revenait sur sa décision?

— Je connais votre adresse, monsieur Casanova : vous chargez-vous de l'entreprise? Elle est fort épineuse.

— Je le sais et ne me flatte pas du succès.

— En me rappelant vos exploits d'il y a sept ans, j'y compte, moi. N'avez-vous pas réussi à convaincre le conseil entier de l'École-Militaire?

— J'aimerais mieux avoir à persuader vingt personnes qu'une seule telle que Sa Majesté. Et puis, que répondre à un roi qui vous dit : J'ai peur et je ne veux plus avoir peur? car tout l'obstacle est là.

— Si vous le levez, je vous promets douze mille thalers par an.

L'offre était tentante. Je promis à Calsabigi de m'employer pour lui. Le dernier tirage royal étant annoncé pour le lendemain, je comptais me servir du résultat comme d'un argument à l'appui de la thèse que je me proposais de soutenir vis-à-vis de Sa Majesté. Malheureusement, la loterie y perdit vingt mille thalers. Je sus qu'en apprenant la nouvelle de cette perte le roi dit qu'il s'estimait heureux de ce que le coup fût aussi insignifiant en comparaison de ce qu'il aurait pu être. Je trouvai le pauvre Calsabigi anéanti ; je m'efforçai de lui rendre son courage, et l'informai que lord Keith, le favori du roi, *milord maréchal*, comme on l'appelait, devait me recevoir dans la soirée.

Milord maréchal m'accueillit les bras ouverts et me demanda si je me proposais de me fixer à Berlin.

— Mon plus grand bonheur serait de servir un si grand prince, et je compte sur l'intercession de Votre Seigneurie.

— Mon entremise vous serait peut-être plus nuisible que profitable. Sa Majesté ne se confie guère au témoignage d'autrui : elle veut voir et juger par elle-même, et il lui est arrivé souvent de découvrir de bonnes qualités dans certaines personnes très-sévèrement jugées par l'opinion publique. Écrivez simplement au roi en lui demandant l'honneur de lui être présenté ; vous lui direz ensuite, si bon vous semble, que vous êtes connu de moi. Sa Majesté ne manquera pas de me questionner à votre sujet, et vous ne doutez pas de mon amitié.

— Ni de votre bienveillance, milord. Mais y songez-vous? Que j'écrive à Sa Majesté! moi qui lui suis tout à fait inconnu. On ne me répondra pas.

— Le roi répond au dernier de ses sujets. Faites ce que je vous dis. Sa Majesté habite en ce moment *Sans-Souci*.

Je suivis les conseils de milord : je rédigeai ma demande d'audience, et la signai de mes deux noms, en ajoutant *Vénitien*. Le lendemain, je reçus un billet signé *Frédéric*, par lequel on me faisait savoir que le roi se trouverait à quatre heures dans les jardins de *Sans-Souci*, et que je pouvais m'y présenter.

A peine arrivé au rendez-vous à l'heure indiquée, j'aperçois au bout de l'allée deux personnes, l'une en habit de ville, l'autre en petit uniforme et en bottes, sans épaulettes ni insignes : c'était le roi. J'appris plus tard que l'autre était son lecteur. Le roi jouait avec une levrette. Dès qu'il m'aperçoit, il double le pas, et s'avançant brusquement à ma rencontre, il me crie d'une voix de tonnerre :

— Vous êtes M. Casanova : que me voulez-vous?

Troublé par une pareille réception, je demeure interdit sans trouver une seule parole.

— Eh bien, parlez donc, n'êtes vous pas le Vénitien qui m'a écrit?

— Oui, sire. Excusez mon trouble : je ne croyais pas Votre Majesté si imposante. Milord maréchal m'avait assuré...

— Ah ! ah ! il vous connaît ? C'est très-bien. Faisons un tour de promenade.

Je m'efforçais de prendre plus d'assurance, et j'allais m'exprimer sur ce qui m'amenait, lorsque, ôtant brusquement son chapeau, il me dit en gesticulant à droite et à gauche :

— Comment trouvez-vous ce jardin ?

— Magnifique.

— Vous êtes un flatteur. Les jardins de Versailles sont plus beaux.

— Incontestablement, grâce à leurs eaux.

— C'est juste. J'ai dépensé inutilement trois cent mille thalers pour m'en procurer.

— Et pas un seul jet, c'est incroyable.

— Monsieur Casanova, vous êtes ingénieur hydraulique ?

Étourdi de l'apostrophe, je baissai la tête sans répondre ni oui ni non.

— Vous avez probablement servi aussi dans la marine : combien votre république a-t-elle de vaisseaux de guerre ?

— Vingt.

— Et de troupes actives ?

— Soixante-dix mille hommes environ.

— C'est faux, vous êtes un plaisant ; c'est pour me faire rire que vous parlez ainsi. A propos, êtes-vous financier ?

La brusquerie des interpellations du roi, ses répliques, qui m'arrivaient avant mes réponses complètes, toutes ces incartades de langage augmentaient mon embarras. Je sentis cependant le ridicule de ma situation; je me rappelai que l'acteur le plus sifflé est celui qui reste court : aussi, affectant un air grave et me donnant les gestes mathématiques d'un financier profond, je répondis à Sa Majesté que j'étais prêt à l'entretenir de la théorie de l'impôt.

— Volontiers, dit Sa Majesté en riant. Cat, écoutez un peu les plans de finance de M. Casanova le Vénitien. Allez, monsieur, je suis à vous.

— Sire, je distingue trois sortes d'impôt : le premier,

décidément nuisible ; le second, malheureusement nécessaire ; et le troisième, excellent.

— Bon début, allez.

— L'impôt nuisible est celui que reçoit directement le roi, l'impôt nécessaire est celui qu'on paye à l'armée, l'impôt excellent est celui qu'on prélève en faveur du peuple.

— Voici du nouveau !

— Votre Majesté veut-elle permettre que je m'explique? L'impôt destiné au roi remplit sa cassette particulière.

— Et cet impôt est nuisible? interrompit Sa Majesté avec un hochement de tête.

— Indubitablement, sire, car il suspend la circulation du numéraire, l'âme du commerce, le véritable ressort des États.

— Vous n'en considérez pas moins comme nécessaire l'impôt destiné à l'armée?

— Malheureusement nécessaire, ai-je dit, sire, car la guerre est un fléau.

— C'est possible; et l'impôt pour le peuple?

— C'est le bon. D'une main le roi reçoit de ses sujets ce qu'il leur rend de l'autre.

— Vous connaissez peut-être Calsabigi ?

— Oui, sire.

— Que dites-vous de son impôt? car la loterie est un impôt, n'est-ce pas?

— Un impôt honorable, lorsque ses produits sont appliqués à des établissements utiles.

— Et quand il n'y a que de la perte pour produit?...

— Une chance sur dix n'est pas même une chance.

— Allons donc ! vous vous trompez.

— Alors ce n'est pas moi, c'est l'arithmétique.

— Vous n'ignorez pas que j'ai perdu, il y a trois jours, vingt mille thalers?

— Votre Majesté a perdu une fois en deux ans : j'ignore le chiffre du bénéfice, mais celui de la perte me dit assez qu'il a dû être considérable aux précédents tirages.

— Des personnes sages voient cet impôt d'un mauvais œil.

— Nous ne raisonnons pas *vertu*, nous parlons *politique*. Si Sa Majesté m'accorde que Dieu est neutre en tout ceci, le roi a neuf chances pour gagner.

— Il se peut que je pense là-dessus comme vous; mais on regarde toutes vos loteries italiennes comme autant de jongleries.

Le roi prenait de la mauvaise humeur, peut-être sentait-il que j'avais raison. Je laissai tomber l'entretien. Après quelques pas le roi s'arrête, et me toisant :

— Vous êtes un bel homme, monsieur Casanova.

— J'ai cela de commun avec vos grenadiers, sire.

Il me tourna le dos en m'ôtant son chapeau. Je me retirai convaincu de lui avoir déplu. Mais, à deux jours de là, milord maréchal me dit :

— Sa Majesté m'a parlé de vous; elle a l'intention de vous donner de l'emploi ici.

— J'attendrai les ordres de Sa Majesté.

Cependant Calsabigi avait obtenu du monarque l'autorisation de rétablir sa loterie. Il rouvrit ses bureaux ; avant la fin du mois, il avait réalisé un bénéfice de cent mille thalers. Il avait créé mille actions de mille thalers chacune. Au commencement personne n'en prenait; mais sur le bruit de sa nouvelle réussite, les capitalistes accoururent en foule. La loterie alla donc son train sans encombre pendant plusieurs années, au bout desquelles elle sauta par la faute du directeur, qui dépensait le double de son revenu éventuel. J'ai su plus tard que ce Calsabigi s'était sauvé en Italie, où il mourut.

Pendant mon séjour, je vis pour la première fois (et les sujets du grand Frédéric pouvaient en dire autant) Sa Majesté vêtue en habit de cour, avec des culottes courtes et des bas de soie noirs. C'était à l'occasion du mariage de son fils, le prince héréditaire, avec une princesse de Brunswick. La surprise fut grande quand le roi entra dans la salle ainsi costumé. Un vieillard, mon voisin, m'assura qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu jamais son sou-

verain autrement qu'en uniforme et en grandes bottes.

Je visitai Potsdam une après-dînée. Je m'y présentai au moment où Sa Majesté faisait manœuvrer sa compagnie d'élite de la garde. La tenue de ces soldats était magnifique. Tous avaient six pieds pour le moins : rien de plus curieux que leurs manœuvres; cette foule de têtes, de bras et de jambes semblaient faire partie du même corps; le bataillon fonctionnait comme un seul homme, une mécanique n'aurait pas mieux fait. Je vis les appartements du château d'un luxe extraordinaire. Dans la pièce la plus petite, j'aperçus un lit de fer placé derrière un paravent : c'était la couche royale. Point de robe de chambre, point de pantoufles; le valet qui m'accompagnait tira d'une armoire voisine un bonnet de nuit que le grand Frédéric mettait quand il était enrhumé. D'ordinaire, Sa Majesté gardait son chapeau, même en dormant, habitude guerrière qui doit être passablement incommode. Non loin du lit, il y avait un sofa et une table chargée de livres et de papiers; dans la cheminée j'aperçus quelques papiers lacérés et brûlés. On me dit qu'un mois avant ma visite le feu avait pris dans cette pièce, et qu'un manuscrit de Sa Majesté avait été en partie brûlé; c'était celui de la guerre de sept ans. Il faut que Sa Majesté ait recommencé à écrire cet ouvrage, puisqu'il a paru imprimé après sa mort. Je ne dis rien des aventures galantes du monarque, parce qu'il n'y a rien à en dire : il avait pour le beau sexe une antipathie et un dégoût qu'il ne cherchait guère à cacher. Mon hôtesse m'en cita un trait singulier. Je lui demandai un jour pourquoi les fenêtres de la maison qui faisait face à son auberge étaient condamnées sur toute la longueur du premier étage. -- C'est par ordre du roi, me répondit-elle. Il y a plusieurs années, Sa Majesté, passant dans la rue, aperçut à l'une de ces fenêtres la *Reggina*, fort belle danseuse, dans un négligé tout à fait piquant (elle était en chemise). Aussitôt Frédéric ordonna que l'on clouât ces fenêtres. Le propriétaire attend la mort du roi pour les rouvrir.

Je viens à l'histoire de mon emploi. Il s'agissait d'une

place d'instituteur dans le corps des cadets de Poméranie, nouvellement formé. Ces cadets étaient au nombre de quinze, et le roi créait cinq instituteurs, trois élèves pour un maître. Les appointements étaient de cinq cents thalers avec la table et le logement: c'était le strict nécessaire. Il est vrai que les fonctions de l'instituteur se bornaient à une surveillance. Avant de me décider à accepter ces fonctions, dont l'unique agrément était d'avoir un libre accès à la cour et auprès du roi, je demandai à milord maréchal la permission de visiter l'établissement ainsi qu'on l'appelait. Quelle fut ma surprise de découvrir cet établissement derrière les écuries! Il consistait en quatre ou cinq grandes salles complétement dépourvues de mobilier, et une vingtaine de petites chambres meublées d'un lit de sangle, d'une table de bois grossier et d'un escabeau pour siége. Les cadets étaient tous là, jeunes gens de douze à seize ans, vêtus d'uniformes délabrés, et faisant des armes en présence de quelques individus que je pris pour leurs valets: c'étaient les précepteurs. Au même instant on annonce le roi. J'étais habillé de neuf des pieds à la tête, en taffetas puce, avec des bagues à tous les doigts, mes deux montres d'or et ma croix. Sa Majesté m'honora d'un sourire, et me prenant par le col de mon habit:

— Qu'est-ce que cette étoile?

— L'ordre de l'Éperon d'or.

— Quel souverain vous en a décoré?

— N. S. P. le Pape.

Tout en m'adressant la parole, Frédéric jetait çà et là des regards autour de lui ; tout à coup son œil s'enflamme, il mord sa lèvre, et, levant sa canne, il en frappe un lit voisin sur lequel j'aperçus une camisole de nuit.

— Où est le précepteur? crie le monarque.

L'heureux mortel s'avance, et Sa Majesté l'accable d'épithètes que le respect m'empêche de répéter. On pense bien que je refusai l'emploi. Quand je revis milord maréchal, il me dit:

— Ne partez pas du moins sans voir le roi et sans le remercier.

Je comptais aller en Russie, le baron de Treidel m'avait donné des lettres de crédit pour son banquier de Saint-Pétersbourg.

J'allai donc saluer le roi et en prendre congé. Je le trouvai dans les cours de son palais, au milieu d'une foule d'officiers dont les chapeaux étaient surchargés de plumes et galonnés d'or, l'uniforme blanc à revers rose tendre, les moustaches cirées de noir. Frédéric n'avait encore, comme le premier jour où je le vis, que son petit uniforme et ses grandes bottes; point d'épaulettes, mais seulement sur la poitrine une grande plaque qui me parut de diamants. Ses troupes faisaient l'exercice. Je passai sur le front d'un peloton qui, le genou en terre, le fusil en joue, immobile, s'efforçait d'atteindre le plus haut degré de pétrification possible. J'eus l'honneur d'être lorgné de fort loin par Sa Majesté, qui, m'ayant reconnu sans doute, vint à ma rencontre très-brusquement, suivant son habitude, et me cria :

— Eh bien, quand partez-vous pour Pétersbourg?

— Dans quatre jours, si Votre Majesté le veut bien.

— De tout mon cœur. Bon voyage! Mais que comptez-vous faire en Russie ?

— Voir l'impératrice.

— Lui êtes-vous recommandé ?

— Non, sire, je ne le suis qu'à un banquier.

— Cela vaut mieux. Si vous repassez par Berlin à votre retour, vous me parlerez du pays que vous allez voir. Adieu.

A mon départ de Berlin, je possédais deux cents ducats, somme suffisante pour mon voyage ; mais, à Dantzick, j'eus l'imprudence de jouer, et je perdis partie de mes ducats, ce qui m'obligea à ne faire aucune station sur la route. J'avais une lettre de recommandation pour le feld-maréchal de Lewald, gouverneur de Kœnigsberg : j'allai le saluer, il me remit une lettre pour M. de Woïakoff, à Riga. Jusque-là j'avais voyagé dans la voiture publique ; mais, au moment d'entrer dans l'empire de Russie, je sentis qu'il fallait m'y présenter avec les dehors d'un grand seigneur, et je louai une voiture à quatre places

attelée de six chevaux. A la frontière, un inconnu arrête ma voiture et me somme d'acquitter certains droits pour les marchandises que j'introduis. Je lui réponds, comme le philosophe grec (hélas! c'était trop vrai!) : Je porte tout avec moi. Mais il insiste pour ouvrir mes malles. Je dis à mon cocher de fouetter les chevaux : mais l'inconnu les arrête, et mon cocher, qui croit avoir affaire à un douanier, n'ose lui faire lâcher prise. Aussitôt je saute hors de ma voiture, avec un pistolet dans une main et ma canne de l'autre. L'inconnu comprend mes intentions et se met à fuir à toutes jambes. J'avais avec moi un domestique, Lorrain de naissance, qui n'avait pas bougé de son siége pendant le démêlé, malgré mes vives instances. Quand il vit l'affaire terminée, il me dit: — Je voulais laisser à monsieur tout l'honneur de la victoire qu'il vient de remporter.

Je produisis quelque effet à mon entrée dans le faubourg de Mittau. Les aubergistes me saluaient respectueusement, comme pour m'inviter à descendre chez eux. Mon cocher me conduisit tout droit dans un fort bel hôtel situé en face du château. Après l'avoir payé, je me trouvai en possession de trois ducats!

Le lendemain je me présentai de bon matin chez M. de Kaiserling avec la lettre du baron de Treidel. Madame de Kaiserling me retint à déjeuner. La jeune Polonaise qui nous servait le chocolat était remarquablement belle. J'eus tout le temps d'admirer cette madone, qui, les yeux baissés, la soucoupe en main, se tenait immobile à mes côtés. Tout à coup une idée, pour le moins bizarre dans ma position, me traverse la cervelle. Je tire mes trois derniers ducats de mon gilet et je les glisse adroitement dans la soucoupe que tenait la belle en lui rendant la tasse. Après le repas, le chancelier nous quitta et revint me dire qu'il avait vu la duchesse de Courlande, qui m'invitait à son bal pour le soir même. Cette invitation me fit frémir : je la repoussai poliment, en donnant pour excuse mon manque d'habits d'hiver. Effectivement, nous étions au commencement d'octobre, et je ne portais que des taffetas.

Rentré à mon auberge, l'hôtesse me prévient qu'un

chambellan de Son Altesse Sérénissime attend mon retour dans la salle voisine. Ce personnage était chargé de me dire que le bal de Son Altesse était un *bal masqué* et que le trouverais facilement un costume chez les marchands de la ville. Il ajouta que le bal avait d'abord été annoncé comme *paré*, mais qu'on s'occupait de changer la teneur des invitations, attendu qu'un étranger de distinction, arrivé de la veille, n'avait pas reçu tous ses bagages. Cela dit, le chambellan se retira en m'accablant de salutations.

Ma position n'était pas gaie : le moyen de ne pas paraître à un bal dont les dispositions avaient été changées à mon intention ! Je me creusais la cervelle pour trouver un expédient, lorsqu'un brocanteur israélite vient m'offrir de me changer les frédérics d'or que je puis avoir contre des ducats.

— Je n'ai pas un seul frédéric.

— Vous possédez du moins quelques florins ?

— Pas plus de l'un que de l'autre.

— Venant d'Angleterre, ainsi qu'on me l'a dit, vous avez peut-être des guinées ?

— Pas davantage, toute ma monnaie consiste en ducats.

— Et vous en avez une très-jolie quantité, n'est-ce pas ?

Mon brocanteur prononça ces derniers mots en souriant, ce qui me fit d'abord penser qu'il était au fait du véritable état de ma bourse. Mais reprenant aussitôt :

— Je sais que vous les prodiguez facilement, et, au train dont vous allez, les quelques centaines que vous pouvez avoir ne vous suffiront pas ici. J'ai besoin de quatre cents roubles sur Pétersbourg, voulez-vous me faire traite de cette somme contre deux cents ducats ?

J'acceptai sur-le-champ et lui donnai du papier sur le banquier grec Demetrio Papanelpolo. La facilité de ce juif provenait uniquement du cadeau de trois ducats à la jeune femme de chambre. Il n'est donc rien au monde de si facile et de si difficile à la fois que de se procurer de l'argent : tout dépend de la manière de s'y prendre et du caprice de la fortune. Sans ma gasconnade, j'étais sans le sou.

Dans la soirée, M. de Kaiserling me présenta à la duchesse, femme du célèbre Biron, ancien favori de l'impératrice Anne. C'était un vieillard, assez courbé, à tête chauve. A le considérer de près, on reconnaissait qu'il avait dû être un fort bel homme. On dansa jusqu'au jour. La foule des beautés était grande, et j'espérais, à l'heure du souper, pouvoir présenter mes hommages à quelqu'une d'entre elles; mais je jouai de malheur. La duchesse ayant accepté mon bras, je me trouvai le seul homme d'une table de douze couverts dont tous les convives étaient autant de douairières. Je quittai Mittau quelques jours après, muni de lettres de recommandation pour le prince Charles de Biron, qui résidait à Riga. Le duc eut la complaisance de me donner une de ses voitures de voyage pour gagner cette ville. Avant mon départ, il m'avait demandé lequel de ces deux présents me serait le plus agréable, ou un bijou ou sa valeur en espèces. Je me prononçai pour les espèces, c'était quatre cents thalers.

A Riga, le prince Charles m'accueillit avec empressement; il m'offrit sa table et sa bourse. Il ne fut pas question du logement, parce que lui-même était fort à l'étroit, mais il m'en procura un très-commode. La première fois que je dînai chez le prince j'y retrouvai Campioni, le danseur, dont mon lecteur se souvient sans doute. Sous le rapport de l'esprit et des manières, c'était un homme fort au-dessus de son état Les autres convives étaient: un certain baron de Sainte-Hélène, né en Savoie, joueur, libertin et faiseur de dupes; sa femme, beauté surannée; un aide de camp, et une jolie personne de vingt ans, assise à la gauche du prince. Cette dame avait l'air triste et mélancolique: elle ne mangea pas et ne but que de l'eau. Un signe de Campioni m'apprit qu'elle était la maîtresse du prince. En sortant de là, Campioni me conduisit à son logis, et me présenta à sa famille: il s'était remarié depuis notre dernière rencontre. Sa femme, Anglaise de naissance, me parut fort aimable, mais il n'y avait plus moyen de la regarder quand on avait vu sa fille, frais minois de treize ans à qui on en aurait donné dix-huit.

Nous fîmes un tour de promenade avec ces dames. Campioni me prit à part.

— Voilà dix ans, me dit-il, que je vis avec cette femme. Betty, qui vous plaît tant, n'est pas ma fille; les autres marmots sont à moi.

— Qu'avez-vous fait des autres, le fruit de vos amours avec votre première femme?

— Ce que je fais encore, et ce qui devient ridicule à mon âge: ils dansent.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de théâtre ici.

— J'ai ouvert une école de danse.

— Et cela suffit pour vous faire vivre?

— Je joue chez le prince; je perds parfois, mais le plus souvent je gagne. Cependant je me trouve dans une vilaine position; j'ai pris domicile à Pétersbourg pour une lettre de change échue et dont il m'est impossible d'acquitter le montant. Mon créancier ne sait pas vivre: il me poursuit, et d'un moment à l'autre je m'attends à être jeté en prison. Il s'agit de six cents roubles, ce n'est pas une bagatelle.

— Comment payerez-vous?

— Que voulez-vous! je ne payerai pas. Voila les froids qui viennent, je ferai une fugue jusqu'en Pologne. Le baron de Sainte-Hélène, que vous avez vu chez le prince, a aussi l'intention de lever le pied. Voilà trois ans qu'il prêche la patience à ses créanciers, qui en ont assez; nous déguerpirons de compagnie. Le prince, qui nous reçoit tous les jours avec cordialité, nous est d'un grand secours, parce que sa maison est le seul endroit de la ville où l'on puisse jouer sans craindre d'esclandre; mais il ne faut pas compter sur lui pour être aidé pécuniairement: il est criblé de dettes. Sa maîtresse lui coûte beaucoup d'argent et le rend fort malheureux. Elle le boude depuis deux ans, parce qu'il refuse de l'épouser. Le prince voudrait bien s'en défaire, il lui a proposé un sous-lieutenant pour mari; mais la dame veut un capitaine pour le moins, et tous ceux qui sont ici disent qu'ils ont bien assez d'une femme.

Je plaignis ce pauvre Campioni, c'était tout ce que je pouvais faire pour lui. Le banquier anglais Collins, avec lequel je fis quelque affaire, m'apprit que le baron de Stenau avait été pendu à son arrivée à Londres pour fabrication de fausses lettres de change. Un mois après notre entretien, Campioni s'esquiva sans prendre congé de ses créanciers; le baron de Sainte-Hélène en fit autant le lendemain. Le bon Collins, à qui il devait mille roubles et qui le nommait son ami, me montra la lettre d'adieu de ce personnage, qui lui disait gaiement qu'en homme d'honneur il n'emportait rien, pas même ses dettes, qu'il laissait où il les avait faites. Je quittai Riga le 15 décembre, et me dirigeai vers Saint-Pétersbourg; j'y entrais soixante heures après mon départ. La distance qui sépare ces deux villes est à peu près la même qu'entre Paris et Lyon, car la lieue française équivaut environ à quatre werstes. J'avais laissé monter sur le derrière de ma voiture un pauvre domestique français qui me servit sans rétribution tout le temps que dura mon voyage. Trois mois après, je ne fus pas peu surpris de le trouver à mes côtés à la table de M. de Czernischeff: il me dit qu'il était gouverneur du fils de la maison. Mais n'anticipons pas sur mon récit. J'ai bien des choses à dire de Pétersbourg avant de m'occuper des laquais que j'y rencontrai gouverneurs de princes et mieux encore.

CHAPITRE V.

Saint-Pétersbourg. — Rencontre que j'y fais. — Nouvelles connaissances; Zaïre. — Voyage à Moscou. — L'impératrice Catherine.

Saint-Pétersbourg me frappa par son air d'étrangeté : je croyais voir des colonies de sauvages transportées dans une ville européenne. Les rues sont longues et larges, les places immenses, les maisons spacieuses; tout cela est neuf et malpropre. On sait que cette ville a été improvisée

par le czar Pierre le Grand. Ses architectes ont réussi dans l'imitation qu'ils ont faite des cités de l'Europe. Néanmoins cette capitale sent toujours le désert et le voisinage des glaces du Nord. La Néva, dont les flots dormants baignent les murailles d'une foule de palais en construction et d'églises inachevées, est moins un fleuve qu'un lac. Je louai deux chambres dans un hôtel dont les fenêtres donnaient sur le quai principal. Mon hôte était un Allemand de Stuttgard nouvellement arrivé dans la ville. L'aisance avec laquelle il s'exprimait et se faisait entendre de tous ces Russes, qu'il voyait pour la première fois, m'aurait étonné si je n'eusse su d'avance que la langue allemande est la langue usitée dans ce pays. Le bas peuple seul fait usage d'un dialecte indigène. Mon hôte, me voyant fort dépaysé et tout à fait incertain de l'emploi de ma soirée, m'informa dans son baragouin, qu'il y avait bal à la cour, bal gigantesque, où six mille personnes étaient admises, et qui devait durer soixante heures. J'acceptai le billet qu'il m'offrit, et affublé d'un domino, je courus au palais impérial. La société était déjà au complet, et l'on dansait partout; partout se dressaient d'imposants buffets chargés de comestibles capables de satisfaire les plus robustes appétits. C'était un luxe étrange d'ameublements et de costumes : le coup d'œil était magnifique. J'en étais là lorsque ces paroles arrivent jusqu'à moi : « Voyez donc l'impératrice : elle pense n'être connue de personne; mais patience, son Orloff, qui ne la quitte pas plus que son ombre, l'aura bientot désignée à tout le monde. »

Je me mis à suivre le domino indiqué et je fus bientôt convaincu que c'était réellement Catherine. Tous les masques disaient la même chose, tout en feignant de ne point la reconnaître. Dans cette grande cohue, elle allait et venait, pressée, portée, tiraillée par les uns et les autres, ce qui ne paraissait pas lui déplaire; parfois elle allait s'asseoir derrière un groupe qui causait familièrement. C'était s'exposer à quelques petits désagréments, car peut-être on s'y occupait d'elle; d'un autre côté, elle y gagnait d'entendre la vérité; bonne fortune qui arrive rarement aux

princes. A quelque distance de l'impératrice, j'aperçus aussi un masque à la taille colossale, aux épaules herculéennes; chacun le nommait au passage : Orloff!

Dans l'un des salons où l'on exécutait des contredanses j'avisais une jeune personne entourée de nombreux adorateurs. Le groupe s'exprimant en français, je prêtais l'oreille, et bientôt le langage et le son de voix de la belle inconnue excitèrent ma curiosité. Elle employait des expressions qui sentaient ma fabrique et que j'avais mises à la mode dans certains cercles à Paris; c'était des : Ah! la grosse boule! Ah! le cher bonhomme! Drôle de tête! etc. J'avouerai ici ma sotte crédulité : en voyant cette jeune femme aux prises avec des personnages de marque et accablée d'hommages au bal *impérial*, je me figurai tout de suite que son masque me cachait la vue d'une belle duchesse de la cour de Louis XV qui avait eu le caprice d'aller valser aux bords de la Néva. J'attendais donc avec impatience le moment où elle daignerait se laisser reconnaître. Enfin au bout d'une heure, elle ôte son masque pour respirer, et je reconnais, qui? la petite Baret, la marchande de bas de la rue Saint-Honoré : on se souvient qu'il y a sept ans j'avais été son convive lors de ses noces à l'hôtel d'Elbeuf. Comment se trouvait-elle à Saint-Pétersbourg? Je bénis intérieurement ce fortuné hasard, surtout en voyant que le temps écoulé depuis notre séparation n'avait rien ôté à la dame de tous ses charmes. Elle avait toujours sa peau éblouissante, ses jolies dents, sa bouche rose, ses yeux langoureux : cela me donna une idée on ne peut plus avantageuse de l'état des autres charmes que je ne pouvais voir. En un clin d'œil je fus à ses côtés. Vite elle replace son masque.

— C'est trop tard, belle Baret, je vous ai reconnue.

Elle tourne le dos et veut s'éloigner, mais la saisissant par le bras :

— Pourquoi cet effroi? Avez-vous perdu le souvenir de votre ami de l'hôtel d'Elbeuf?

Là-dessus, elle s'arrête et m'envisage des pieds à la tête. Afin de *secourir sa mémoire troublée*, je lui dis :

— Notre commerce prospère-t-il toujours? Sommes-nous contente de M. Baret? S'est-il décidé à avoir des enfants?

A cette dernière question, elle me répond en plaçant un doigt sur sa bouche, et me prenant le bras, elle m'entraîne dans une salle voisine, où nous nous trouvons seuls.

— Vous m'avez connue à Paris, je le vois, monsieur, et dans une condition que je dois tenir secrète ici. Je ne veux rien vous cacher ; maintenant je porte le nom de Langlade.

— Je voyais beaucoup à Paris un conseiller du parlement ainsi nommé : c'était un homme vanté partout pour ses mœurs...

— C'est lui qui m'a débauchée, monsieur, il m'a rendue pendant six mois la plus malheureuse des femmes...

— Ce pauvre Baret est peut-être mort de douleur? Mais comment ce M. de Langlade a-t-il quitté son parlement pour la Russie?

— M. de Langlade est resté sur son siége et mon mari dans sa boutique de la rue des Prouvaires : je suis venue ici dans la société du directeur de l'Opéra-Comique.

— Qui vous console de tous vos chagrins...

— C'est un monstre, un scélérat qui me privait du nécessaire ; mais le ciel m'a envoyé un protecteur...

— Le ciel est juste, madame : un protecteur riche et puissant sans doute?

— L'ambassadeur de Pologne, le comte Razewski. Vous connaissez mon histoire ; à présent vous me direz qui vous êtes.

— Je veux vous laisser le plaisir de me nommer vous-même. Vous rappelez-vous l'étranger à qui vous confiâtes à Paris un important secret?

— Lequel?

— C'est que M. Baret, votre époux, vous laissait coucher toute seule et n'usait d'aucun de ses droits.

— Je ne me rappelle pas cette circonstance, monsieur.

— Diable! pensai-je, il faut que Mme Baret ait fait cette confidence à d'autres aussi.

— Alors, madame, vous vous souviendrez au moins de l'ami qui allait essayer avec vous des pantalons collants dans votre arrière-boutique.

— Comment ! vous êtes M. Anathase ?

— Non, madame, je ne suis pas Anathase ; mais bien celui avec qui vous dîniez en tête-à-tête à la Petite-Pologne.

— C'est vous, mon cher Roger !

Elle porta la main à mon masque qui tomba.

— Casanova ! C'est mon bon ange qui vous amène ! Casanova ici, le premier, le seul que j'aie aimé !

— Un moment, chère Baret ; mais que dira le comte Razewski, s'il vous voit ?

— Le comte Razewski a des torts ; il quitte la Russie, et refuse de m'emmener à Varsovie.

— Que ne vous en retournez-vous auprès de ce pauvre M. Baret, un si bon mari, la confiance même !

— J'y ai songé, mais qui payera mes frais de voyage ?

— Ne pouvez-vous vous utiliser ici ?

— Je ne sais rien faire. Quelles sont les ressources d'une femme ? Jouer la comédie, chanter ou danser en public ou bien enfin faire un métier indigne !

En finissant de parler elle me donna son adresse. Je lui promis d'aller renouveler connaissance sous quelques jours.

Je rentrai à mon hôtel avant le jour. Je me couchai avec l'intention de ne pas me lever avant l'heure du service divin, qui se célébrait avec pompe, à midi, dans l'église des Carmes-Déchaussés. Après avoir bien dormi, je suis étonné de voir en me réveillant qu'il fait encore nuit. Aussitôt je m'enfonce de nouveau dans mon lit, et cette fois je ne me réveille plus qu'au grand jour. Je fais appeler un coiffeur, je m'habille à la hâte et magnifiquement : l'horloge marquait onze heures passées. Le domestique me demande si je veux déjeuner. Quoique mourant de faim, je lui réponds : Après la messe. — Il n'y a pas de messe aujourd'hui, me dit-il.

— Point de messe le dimanche, vous plaisantez !

— Mais monsieur, nous sommes au lundi, vous avez dormi trente heures.

Effectivement, j'avais sauté le jour du Seigneur. C'est le seul jour de ma vie que je puisse dire avoir véritablement perdu.

Au lieu d'aller à l'église, je me dirigeai vers la demeure du général Ivanowitsch Melissino. La lettre de recommandation dont j'étais muni était de Mme de Loglio, son ancienne maîtresse Grâce à cette recommandation, le général m'accueillit fort bien. Il m'invita, une fois pour toutes, à ses soupers. Sa maison était tenue à la française : on y mangeait bien, on y buvait sec : la causerie était animée et le jeu encore plus. Je me liai avec son fils aîné, marié à une princesse Dolgorouki. Dès le soir même je m'installai au pharaon : la société était composée de gens *très comme il faut*, perdant sans humeur et gagnant sans vanterie. La discrétion des habitués, non moins que leur haut rang, les mettait à l'abri des tracasseries de l'autorité. Le banquier était un certain baron Lefort, fils du neveu du célèbre amiral Lefort. Ce jeune homme avait eu sur le corps une mauvaise affaire qui lui attira la disgrâce de l'impératrice Lors du couronnement de Catherine à Moscou, il avait obtenu le privilége d'établissement d'une loterie dont le gouvernement avait fourni les fonds ; par une faute de la régie, la loterie sauta et le pauvre baron en porta la peine.

Comme je jouais modérément, mon gain fut à peine de quelques roubles. Le prince de *** ayant perdu sous mes yeux dix mille roubles d'un seul coup, et n'en paraissant nullement touché, je témoignai hautement à Lefort mon admiration pour une pareille indifférence, fort rare chez les joueurs.

— Beau mérite ! me répondit le banquier, le prince a joué sur parole, et il ne payera pas, c'est son habitude.

— Et l'honneur ?

— L'honneur n'est pas compromis à laisser en souffrance des dettes contractées au jeu : tel est du moins l'usage dans notre pays. Il est convenu tacitement entre

deux joueurs que celui qui perd sur parole est libre de payer ; le gagnant serait ridicule d'exiger un payement que son adversaire ne lui offrirait pas lui-même.

— Cette coutume devrait du moins donner au banquier le droit de refuser l'enjeu de telle ou telle personne.

— Aucun banquier n'oserait faire pareille avanie à qui que ce soit ; le perdant dont la bourse est vide se retire presque toujours sans payer ; les plus honnêtes laissent un gage, mais c'est rare. Il y a ici des jeunes gens de la plus haute noblesse qui jouent ce que nous appelons le *faux jeu*, et qui rient au nez de leurs gagnants.

Je fis aussi chez Melissino la connaissance d'un jeune officier aux gardes, nommé Zinowieff, proche parent des Orloff. Il me présenta à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Macartney. Cet ambassadeur, jeune, riche, aimable, bien tourné, s'imagina de devenir amoureux d'une demoiselle de Chesroff, fille d'honneur de l'impératrice, et eut l'imprudence de lui faire un enfant. Catherine trouva la liberté grande ; elle pardonna à la demoiselle, mais elle fit rappeler l'ambassadeur.

J'avais encore une lettre de Mme de Loglio pour la princesse Darchkoff, exilée de Pétersbourg après avoir aidé sa souveraine à monter sur un trône qu'elle espérait partager. J'allai lui présenter mes hommages à sa campagne, à trois mille werstes de la capitale. Je la trouvai en deuil du prince son mari. Elle m'offrit de me recommander au prince Panin ; elle me dit même que je pouvais, sur sa seule recommandation, me présenter en toute assurance chez le prince. J'appris que Panin visitait souvent Mme de Darchkoff, et je trouvai au moins étrange que l'impératrice souffrît que son ministre eût des rapports intimes avec une femme qu'elle avait bannie de sa cour. Le mystère s'expliqua plus tard : on m'apprit que Panin était le père de la princesse ; jusque-là je m'étais obstiné à le regarder comme son amant. La princesse de Darchkoff, fort âgée aujourd'hui, est présidente de l'Académie de Pétersbourg. Il semble que la Russie soit une terre de confusion pour les sexes : des femmes gouvernent, des femmes pré-

sident des corps savants, des femmes font de l'administration et de la diplomatie; il ne manque qu'une chose à ce pays et qu'un nouveau privilége à ces beautés tartares, c'est de se mettre à la tête des troupes.

Le jour de l'Épiphanie, j'assistai sur le quai de la Néva à une cérémonie bizarre, je veux dire la bénédiction des eaux du fleuve, couvert alors d'une croûte de glace de quatre pieds d'épaisseur. Cette cérémonie attire beaucoup de monde, parce qu'après la bénédiction du fleuve on y baptise les nouveau-nés, non pas au moyen d'une aspersion, mais en les plongeant tout nus dans un trou pratiqué sur la glace. Il arriva ce jour-là que le pope chargé de la fonction baptismale, vieillard à barbe blanche et à la main tremblante, laissa échapper un de ces pauvres innocents, qui fut noyé. Les assistants épouvantés lui ayant demandé :

— Que signifie ce présage?

Le pope répondit gravement : Cela veut dire : Donnez-m'en un autre.

Ce qui me surprit le plus, ce fut de voir la joie du père et de la mère de la victime :

« Quitter la vie en recevant le baptême, disaient-ils avec exaltation, c'est aller tout droit en paradis. »

Je ne crois pas que le chrétien orthodoxe ait à opposer quelque chose de raisonnable à cet argument.

A Memel, la Brogonci de Florence m'avait remis une lettre pour une Vénitienne, la Rocolini, venue à Saint-Pétersbourg dans l'intention d'y débuter au Grand-Théâtre comme chanteuse. Cette demoiselle, ignorant jusqu'aux éléments de son art, ne fut pas autorisée à jouer. Que fit-elle alors? La connaissance d'une Française, la femme d'un marchand nommé Prote, et qui habitait l'hôtel du grand-veneur de l'impératrice, et cela dans le but de s'utiliser, comme cette Française, la maîtresse du grand-veneur, et, chose rare, la confidente de sa femme, Marie Paulowna, qui, détestant son mari, n'était pas fâchée que madame *Prote* se prêtât à l'office conjugal en son lieu et place. La Rocolini qu'on appelait ici la signora Vicenza,

ayant accès chez la Prote, la reçut à son tour ainsi que toute sa société; ce qui mit bientôt en grande vogue notre chanteuse manquée, rusée femelle et fort avenante, bien qu'aux environs de la quarantaine. A la vue de la dame, je la reconnus sur-le-champ pour une gentille brunette avec laquelle j'avais eu des liaisons vingt ans auparavant. Je ne crus pas devoir lui rappeler ce passé, parce que c'eût été lui jeter son âge au nez; je crois qu'elle aussi me remit parfaitement. Le lecteur se souviendra peut-être qu'elle avait un frère nommé Montalto, lequel voulut m'assassiner un soir à la place Saint-Marc. J'appris dans le temps que cette même Rocolini était l'âme du complot tramé contre mes jours. Elle m'accueillit à la fois comme un visage nouveau et comme une vieille connaissance. Elle m'invita à souper pour le lendemain. — Si vous aimez les merveilles, je vous en ferai voir une, me dit-elle. Effectivement, la Prote était un des convives, et je ne vis jamais beauté plus merveilleuse. On sait mon faible, il m'est impossible de voir une belle femme sans en désirer la possession; mais, sans argent, sans crédit, j'avais à lutter contre une concurrence dangereuse. Ne pouvant l'éblouir par les moyens matériels, je fis ressource de mon esprit, et je parvins à l'intéresser. Lui ayant demandé, par manière de plaisanterie, comment elle s'appelait, elle me répondit : Prote. — *Pro me*, lui répliquai-je, et je l'embrassai très-vivement. Comme elle paraissait surprise, je lui expliquai le calembour en lui faisant une déclaration dans toutes les règles; à la manière dont elle l'accueillit, j'en tirai un favorable augure pour l'avenir. Je me sentais d'autant plus amoureux de la Prote, que mon cœur et ma personne n'avaient aucune occupation ailleurs. J'étais débarrassé de Langlade, qu'un certain Braun avait emmenée à Varsovie. L'essentiel était de savoir si, maîtresse comme elle l'était du grand-veneur, la Prote jouissait d'une liberté suffisante pour accepter des invitations en ville. Quand je sus que son amant lui laissait une très-grande liberté, j'invitai la belle à dîner à Catharinenshoff, chez un excellent traiteur de Bologne,

dont tous les gourmets se souviennent encore, l'illustre Locatelli. Je lui donnai pour convives Zinowieff et la Colonna, ainsi que la signora Vicenza et un petit musicien, son amant. Le repas fut fort gai; ces messieurs se permirent avec leurs belles respectives certaines privautés que la mienne me refusa obstinément. Pour distraire un peu mon amour fourvoyé, je fais un tour de promenade avec Zinowieff, et nous rencontrons une jeune fille d'une rare beauté et d'une timidité excessive, car à notre aspect elle prend la fuite. Nous entrons sur ses pas dans la hutte où elle s'était réfugiée, et nous trouvons là son père et toute la famille. La belle fille s'était réfugiée dans un coin et nous regardait avec anxiété, comme une blanche tourterelle qui se sentirait sous la dent du loup.

Zinowieff engagea la conversation avec le père. Je compris qu'il était question de la petite fille; car, sur un geste de son père, la pauvre enfant accourut avec soumission. Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes la hutte en laissant quelques roubles pour les enfants. Alors Zinowieff m'informe qu'il avait proposé au père de lui acheter sa fille comme servante, et que l'autre y avait consenti.

— Combien veut-il en échange de ce bijou?

— Un prix exorbitant: cent roubles, parce qu'elle est pucelle. Vous voyez qu'il n'y a rien à faire.

— Comment, rien à faire? C'est pour rien.

— Vous seriez disposé à donner cent roubles pour cette petite?

— Certainement. Mais consentira-t-elle à me suivre et à m'accorder..?

— Il le faudra bien; d'ailleurs, une fois qu'elle sera en votre pouvoir, si la raison ne la persuade pas, vous êtes parfaitement libre de faire agir Martin-Bâton.

— Ainsi, malgré sa répugnance, je peux l'obliger de demeurer avec moi tout le temps que je voudrai?

— Sans nul doute, à moins qu'elle ne restitue les cent roubles.

— Si je la garde, quels gages dois-je lui donner?

— Pas un sou: la nourriture seulement, et la faculté

d'aller au bain chaque samedi et le dimanche à l'église.

— En quittant Saint-Pétersbourg me serait-il permis de l'emmener ?

— Avec une permission, oui, et sous une garantie pécuniaire ; car avant d'être votre esclave, cette jeune fille est celle de l'impératrice.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Voulez-vous bien vous charger de conclure avec le père ?

— A l'instant même, si vous le voulez.

— Demain, s'il vous plaît, car je veux cacher cette affaire à notre société.

Nous revînmes tous ensemble à Saint-Pétersbourg. Le lendemain matin j'étais chez Zinowieff, qui se faisait un vrai plaisir de me rendre un service. Chemin faisant, il me dit :

— Si vous voulez un harem, vous n'avez qu'à parler : les belles filles ici ne manquent pas.

Je lui remis les cent roubles, et nous entrâmes chez le paysan. La proposition que lui fit Zinowieff en mon nom rendit ce brave homme muet de joie et d'étonnement. Il s'agenouilla et fit une prière à saint Nicolas, ensuite il donna la bénédiction à sa fille et lui dit quelques mots à l'oreille ; la petite me regarda en souriant et dit : *Volontiers*.

Nous allions nous éloigner avec notre proie, quand Zinowieff me dit :

— Eh bien, vous n'examinez pas la marchandise ; il est stipulé au contrat que vous la payez *pucelle*, voyez donc si elle l'est.

— Il m'est impossible de m'en assurer ici.

Je répugnais, en effet, à faire subir à Zaïre (c'est le nom de la jeune fille) l'outrage d'un pareil examen.

— Bah ! répondit Zinowieff, cela fera le plus grand plaisir à la petite. C'est une attestation authentique de bonne vie et mœurs que vous lui donnerez par-devant parents.

Alors je pris place sur une chaise, et saisissant Zaïre, qui se laissait faire, je trouvai que le père avait dit la vé-

rité. Il est bien certain que, dans le cas d'un résultat contraire, je n'en eusse rien dit.

Zinowieff jeta les cent roubles sur la table ; le père les prit et les donna à sa fille, qui les remit aussitôt à sa mère. Le contrat de vente fut signé par tous les assistants ; mon domestique et mon cocher y apposèrent leurs croix, après quoi je fis monter en voiture mon acquisition, vêtue d'un drap grossier, sans bas ni chemise. De retour à Pétersbourg, je m'enfermai avec Zaïre, que je ne quittai pas pendant quatre jours. Je la décrassai de mon mieux et l'habillai à la française. C'est dans ce costume que je la conduisis au bain public, où je trouvai cinquante ou soixante personnes, hommes et femmes, nus comme la main, qui, ne regardant personne, se figuraient sans doute ne pas être regardés. Était-ce manque de pudeur ou innocence primitive ? Je laisse au lecteur à deviner. Pour moi, je trouvai étrange que pas un homme n'arrêtât ses yeux sur Zaïre, type frappant de la Psyché que j'avais vue à la villa Borghèse. Elle en avait la suave mollesse. Son buste offrait les mêmes contours encore indécis, car Zaïre avait treize ans à peine ; on ne découvrait, sur sa gorge peu développée, aucun signe de l'âge nubile. Blanche comme la neige de son pays, sa chevelure de jais, chevelure de Napolitaine, ajoutait à l'éclat de son teint frais et animé. J'étais réellement amoureux de cette petite fille, et, n'étaient les emportements de sa jalousie, dont je raconterai quelques exemples, il est probable que je ne m'en serais jamais séparé. Dans les commencements, mes tête-à-tête avec ma Russe étaient assez insignifiants ; nous nous expliquions toujours par gestes, et à la longue on se fatigue de cet exercice, qui n'est agréable que dans les moments les plus vifs. Ardente comme les cavales du désert, ma Zaïre, au milieu des convulsions du plaisir, me lançait quelquefois certaines syllabes de son dialecte tartare dont j'aurais pu rire dans toute autre occasion. J'avais beau me casser la tête sur une grammaire russe, mes lèvres se refusaient à prononcer distinctement un seul mot de cette langue de taureau. Heureusement qu'en moins de deux

mois Zaïre sut assez d'italien pour me tenir tête. C'est alors que sa tendresse pour moi prit le caractère d'une véritable frénésie.

C'est vers ce temps que je reçus la visite d'un jeune Français, nommé Crèvecœur. Il arrivait de Paris, en compagnie d'une jeune et jolie Parisienne, mademoiselle Larivière. Crèvecœur me remit une lettre du prince Charles de Courlande, qui le recommandait chaudement.

— Veuillez me dire, monsieur, en quoi je puis vous être utile.

— Présentez-moi à vos amis.

— J'en ai très-peu ici, car moi-même je suis étranger. Venez chez moi, j'irai chez vous; quant aux relations que je puis avoir ici, l'usage ne me permettrait pas de vous les procurer. Sous quel nom présenter madame? Est-elle votre épouse? On ne manquera pas aussi de me demander quel motif vous amène à Pétersbourg. Que faudra-t-il répondre?

— Que je suis un gentilhomme de province qui voyage pour son plaisir. Mademoiselle Larivière est ma maîtresse.

— Je vous avouerai que ces titres de recommandation me paraissent insuffisants. D'ailleurs, si vous voulez connaître le pays, ses usages et ses mœurs, si votre unique intention est de vous distraire, il vous sera fort inutile d'aller dans le monde : vous avez les théâtres, les promenades, les bals et même ceux de la cour. Pour y aller, il ne faut que de l'argent.

— Et c'est précisément ce que je n'ai pas.

— Vous n'avez pas d'argent, et vous n'avez pas craint de venir vous établir ainsi dans une capitale étrangère?

— Mademoiselle Larivière m'a décidé à faire ce voyage en m'assurant que nous trouverions bien à vivre au jour le jour; nous sommes partis de Paris sans un sou, et jusqu'à présent nous nous sommes très-bien tirés d'affaire.

— C'est sans doute mademoiselle qui tient la bourse.

— Notre bourse, interrompit la dame en riant, se trouve dans les poches de nos amis.

— Je trouve fort naturel, mademoiselle, que vous en

ayez par toute la terre; croyez-bien qu'à ce titre je vous ouvrirais la mienne, mais malheureusement je ne suis pas riche.

Nous en étions là, quand l'entrée d'un certain Bomback, de Hambourg, que ses dettes avaient chassé d'Angleterre, où il était établi, interrompit notre conversation. Ce Bomback s'était fait une certaine existence à Saint-Pétersbourg : il occupait un poste militaire assez élevé ; il tenait grande maison, et, comme il aimait le jeu, les femmes et la table, je jugeai que c'était une connaissance toute trouvée pour ces étranges voyageurs qui avaient leurs bourses dans la poche de leurs amis. Bomback prit feu sur-le-champ pour la dame et n'en fut pas mal accueilli ; au bout d'un quart d'heure, offre et acceptation de dîner pour le lendemain. Zaïre et moi, nous étions aussi de la partie. J'aurais préféré la laisser à la maison, mais, à mon retour, j'aurais eu pour trois heures de cris, de larmes et de convulsions, ce qui me mettait dans la nécessité de recourir à quelque expédient violent pour l'apaiser ; c'était le seul moyen de la convaincre de ma constance ; au moyen de quelques coups de bâton appliqués à propos, elle redevenait tendre et soumise, et notre réconciliation était scellée par la fête de l'amour.

Ce jour-là, je me sentais moins brave et j'emmenai Zaïre. Notre partie fut tout à fait amusante; Bomback captiva l'aventurière, Crèvecœur était en goguette, je bus fort raisonnablement, et Zaïre se tint constamment sur mes genoux. Le lendemain, nouvelle partie, mais cette fois je défendis à Zaïre de m'accompagner. Je savais que Bomback traitait des officiers russes et j'étais capable de devenir jaloux : le moyen d'entendre ce qu'ils pourraient dire à Zaïre dans leur langue!... Lorsque j'arrivai chez Bomback, Crèvecœur et Larivière étaient déjà à table avec les officiers russes, les deux frères Lunin, aujourd'hui généraux-majors ; c'étaient alors deux simples cadets. Le plus jeune, blond, délicat et joli comme une demoiselle, passait pour l'ami intime de M. de Teploff, secrétaire du cabinet ; on dit qu'il s'était acquis cette

amitié fructueuse au moyen de quelques petites complaisances. Je pris place à ses côtés, et il me prodigua tant de tendresse que je le pris pour une fille déguisée. Comme je lui manifestais mes soupçons à cet égard, il voulut me donner sur-le-champ des preuves du contraire. Malgré ma répugnance et le dépit visible de Larivière, le jeune fou passa outre et nous étala ses singuliers charmes. Vers le soir, parurent d'autres convives et on dressa un pharaon. A onze heures du soir on jouait encore, et Bomback avait tout perdu. Alors commença une orgie dont j'épargnerai la description au lecteur. Larivière tint tête à Bomback et aux officiers; Crèvecœur et moi, nous gardâmes seuls toute notre innocence. Notre conduite fut celle de deux vieillards vertueux qui jetteraient un regard philosophique et dédaigneux sur les emportements d'une ardente jeunesse.

En entrant chez moi, aussi chaste qu'à ma sortie, je n'ai que le temps d'échapper au choc d'une bouteille lancée par le bras de Zaïre, qui, se laissant tomber à la renverse, se roule dans d'affreuses convulsions et frappe la terre avec sa tête. Je cours à elle, je la prends dans mes bras et appelle du monde à mon aide: j'étais convaincu qu'elle était devenue folle. Cependant sa folie prend une autre direction, elle me charge d'invectives et me jette au visage un jeu de cartes où elle vient de lire, dit-elle, l'infidélité dont je me suis rendu coupable à son égard. Elle me signale et m'explique, par la combinaison des figures, mes prétendus égarements les plus grands; rien n'y manque: Larivière, les convives, le lit, les épisodes bachiques et autres, tout y est, jusqu'aux attitudes qu'elle reproduit, tout cela est exact et vivant dans l'imagination de la pauvre Zaïre. Pour toute réponse, je m'empare des cartes que je jette au feu, et signifie à la petite qu'il m'est impossible de rester plus longtemps avec elle, puisqu'elle veut me tuer. J'avoue avoir passé la nuit chez Bomback et en société de Larivière, mais je nie les excès qu'elle me reproche; c'était la vérité. Là-dessus, je me mets au

lit et me voilà endormi. A mon réveil, je la trouve pleurant à mon chevet, implorant sa grâce; alors ma colère s'évanouit et je lui donne ces sortes de témoignages d'affection qui plaisent tant aux femmes.

Deux jours après cette scène, je partis pour Moscou en compagnie de la petite. Ce voyage la mit au comble de la joie. Je crois avoir inspiré à cette jeune fille une véritable passion, et voici pourquoi : d'abord, parce que je la faisais manger à ma table, procédé qui la toucha; ensuite, parce que je la conduisais de temps en temps dans sa famille, autre procédé que les maîtres ici ont rarement avec leurs esclaves; et enfin, s'il faut le dire, parce que je lui donnais des coups de bâton, procédé généralement suivi en Russie, mais qu'on applique à tort et à travers; l'usage, défectueux dans son application, est excellent ici en principe parce qu'il est nécessaire. On n'obtient rien des Russes par la raison, qu'ils semblent incapables de comprendre; les paroles ne servent à rien, les horions font tout. Un esclave battu ne manque pas de dire : « Mon maître pouvait me chasser, il ne l'a pas fait : preuve qu'il veut me garder, qu'il m'aime ; par conséquent, mon devoir est de l'aimer et de le bien servir. » Cela me rappelle que j'avais à mon service un Cosaque parlant français. Quelquefois il buvait trop d'eau-de-vie, et je lui faisais des remontrances. Un ami me dit : — « Faites-y bien attention, vous ne battez pas votre domestique, il vous battra. » C'est ce qui arriva, ou peu s'en faut. Un jour qu'il était complétement ivre, je le traitai durement en paroles et le menaçais du geste. Aussitôt il prend un bâton et se précipite sur moi ; ce malheureux m'aurait atteint si je ne l'eusse renversé. Cet esclave russe si doux et si soumis devient terrible dans l'ivresse. Un verre d'eau-de-vie le rend bête fauve. Voilà le vice de ce peuple : il boit trop ; vice excusable, car le climat en fait une nécessité. Un cocher en faction vers le soir à la porte de ses maîtres a recours à l'eau-de-vie pour se soustraire à la rigueur du froid ; le premier verre

appelle et provoque l'autre, si bien qu'à la longue le remède devient pire que le mal, et si le cocher s'endort c'est pour ne plus se réveiller. Des étrangers ont perdu ici soit le nez, soit l'oreille, ou même un morceau de la joue, gelés subitement. Un matin, pendant que je me rendais à Péterhof, je rencontre un Russe qui, tout à coup, après avoir ramassé de la neige, se précipite sur moi et m'étreignant avec force se met à me frotter l'oreille gauche. Dans le premier moment je m'étais mis en défense, mais heureusement je compris le motif d'humanité qui le faisait agir. Effectivement, mon oreille commençait à geler, le brave homme s'en était aperçu aux taches blanchâtres de la partie menacée de congélation.

Quelque temps avant mon départ pour Moscou, l'impératrice chargea son architecte Rinaldi de construire, sur la place du Palais, un vaste amphithéâtre en bois dont je vis lever le plan. Sa Majesté avait l'intention de donner un carrousel où brillerait la fleur des guerriers de son empire. Tous les sujets de la souveraine étaient conviés à cette fête, qui n'eut pas lieu : le mauvais temps la rendit impossible. Il avait été stipulé dans le programme que le carrousel aurait lieu au premier beau jour, mais ce beau jour n'arriva pas : et de fait, une matinée sans pluie, vent ou neige, est excessivement rare à Saint-Pétersbourg. En Italie, nous comptons sur le beau temps ; en Russie, il faut compter sur le mauvais. Aussi, suis-je toujours tenté de rire quand je rencontre des voyageurs russes qui parlent avec complaisance du ciel pur de leur pays. Singulier ciel, que, pour mon compte, je n'ai jamais aperçu, si ce n'est sous la forme d'un brouillard grisâtre vomissant d'épais flocons de neige Mais il est temps de parler de ma course à Moscou.

Nous quittâmes Pétersbourg un soir, c'est du moins ce qu'un coup de canon nous apprit; sans cela nous ne l'aurions pas cru, car nous étions à la fin de mai, et à cette époque de l'année la nuit a cessé à Saint-Pétersbourg. On peut y lire une lettre à minuit sans le secours d'une bougie. C'est admirable, n'est-ce pas? J'y consens,

mais cela devient ennuyeux. La plaisanterie est mauvaise, parce qu'elle est trop longue. Qui est-ce qui résisterait à un jour non interrompu de sept semaines? Mais j'oublie toujours mon voyage à Moscou.

J'avais loué un cocher et six chevaux, moyennant quatre-vingts roubles. Bon marché, si l'on songe que la course était de soixante-douze werstes ou environ cinq cents lieues d'Italie. A Nowogorod, où nous mîmes pied à terre, je m'aperçus que mon cocher était fort triste. Je l'interroge, il me répond qu'un de ses chevaux ne veut pas manger et que vraisemblablement il faudra faire le sacrifice de mon voyage. Je l'accompagne dans l'écurie; et, en effet, le pauvre animal, immobile et la tête baissée, ne donnait pas signe de vie. Mon cocher lui adresse un sermon et le prie dans les termes les plus affectueux de vouloir bien consentir à manger; puis il se met à le caresser, il lui prend la tête, le baise sur les naseaux : l'animal fait la sourde oreille. Alors, mon homme de pleurer à chaudes larmes, et moi de pouffer de rire, car je voyais clairement que l'intention du sensible cocher était de toucher le cheval par le spectacle de son affliction. Au bout d'un quart d'heure nous n'étions pas plus avancés, et mon cocher ne pouvait plus pleurer. Alors il change les moyens de persuasion : tout à l'heure les larmes le suffoquaient, maintenant la colère l'oppresse; il prodigue au malheureux coursier les épithètes de paresseux, d'entêté, etc., et le traînant au dehors de l'écurie, il l'attache à un poteau, s'arme d'un bâton et commence à frapper sur l'animal comme sur un mur. Cela fait, il le reconduit à l'écurie et lui offre à manger. L'animal accepte, et voilà la paix faite et mon voyage assuré. Il n'y a qu'en Russie que la vertu du bâton opère de tels prodiges. Aujourd'hui, m'assure-t-on, Martin-Bâton n'est plus aussi habile : les Russes y croient moins, pour leur malheur; ils se laissent aller aux habitudes françaises, ils déchoient. Qu'ils y prennent garde! les voilà bien loin du bon temps de Pierre le Grand, où les coups de bâton s'administraient méthodiquement et par voie hiérarchique.

Le colonel recevait le knout du général et l'administrait au capitaine, lequel le rendait à son lieutenant, qui, à son tour, en gratifiait le caporal; le soldat seul n'avait personne à qui le rendre, mais, par compensation, il pouvait le recevoir de tout le monde.

A Moscou, je descendis dans une bonne auberge. Après le dîner, l'essentiel pour moi après une longue course, je pris une voiture de place et je courus remettre les quatre ou cinq lettres de recommandation que je tenais de différentes personnes. Les intervalles de ces visites me permirent de faire voir Moscou à ma petite Zaïre; elle était fort curieuse, et le moindre monument l'émerveillait. Je ne me rappelle guère qu'une circonstance de cette promenade, c'est que le fracas des cloches, sonnant à grandes volées, me brisait le tympan. Le lendemain on me rendit toutes les visites que j'avais faites la veille. Chacun voulait m'avoir à dîner avec ma pupille. M. de Demidoff surtout se montra fort empressé auprès d'elle et de moi. Je dois dire que la petite ne négligea rien pour justifier cet empressement. Dans toutes les sociétés où je la conduisis, c'était le même chorus d'éloges sur son aisance, ses grâces et sa beauté. Je voyais avec plaisir qu'on s'inquiétait fort peu de savoir si elle était réellement ma pupille ou simplement ma maîtresse et ma servante. Sous ce rapport, les Russes sont les gens du monde les plus accommodants, et leur philosophie pratique est digne des peuples les mieux civilisés.

On n'a pas vu la Russie tant qu'on n'a pas vu Moscou, et quiconque n'a connu que les Russes de Saint-Pétersbourg ne connaît pas les Russes de la vraie Russie. Les habitants de la nouvelle capitale sont regardés ici comme des étrangers. La véritable capitale des Russes sera longtemps encore la sainte Moscou, Saint-Pétersbourg est en horreur à plus d'un vieux Moscovite, qui, dans l'occasion, formulerait volontiers contre elle la sentence de Caton l'Ancien au sujet de Carthage. Les deux villes ne sont pas seulement rivales par leur situation et par leur destination, d'autres motifs les rendent ennemies, motifs reli-

gieux et politiques. Moscou tient au passé : c'est la ville des traditions et des souvenirs, la ville des czars, fille de l'Asie et fort surprise de se trouver en Europe. J'ai découvert ce caractère partout ici, et il donne à la ville une physionomie unique. En huit jours j'avais tout vu, les églises, les monuments, les fabriques, les bibliothèques, fort mal garnies, car une population qui prétend rester stationnaire ne saurait aimer les livres. Quant à la société, elle me parut plus convenable et plus véritablement civilisée que celle de Saint-Pétersbourg. Les dames moscovites surtout sont fort aimables ; elles ont mis à la mode un usage qu'on pourrait introduire dans d'autres pays : c'est qu'il suffit à un étranger de leur baiser la main pour qu'elles lui offrent aussitôt leur bouche. On ne se figure pas le nombre de jolies mains que je m'empressai de baiser pendant la première semaine de mon séjour. A table le service se fait gauchement et sans ordre ; mais ces tables sont chargées avec profusion. C'est la seule ville du monde où les personnes riches tiennent véritablement table ouverte. Pas n'est besoin d'être invité par le maitre de la maison pour prendre part à son repas, il suffit d'en être connu. Il arrive souvent aussi qu'un ami de la maison amène plusieurs personnes de sa connaissance : on leur fait le même accueil qu'aux autres. Arrive-t-on la nappe enlevée, un autre diner vous est servi à l'instant. Il n'y a pas d'exemple qu'un Russe ait jamais dit : « Vous arrivez trop tard ; » il est incapable d'une pareille impolitesse. On fait la cuisine à toute heure dans Moscou. Les cuisiniers des maisons particulières y sont aussi occupés que les traiteurs de Paris, et les maîtres de maison poussent si loin le sentiment des convenances, qu'ils se regardent comme obligés de faire honneur, tant bien que mal, à tous ces repas, qui souvent se succèdent sans interruption jusqu'à la nuit. Je ne tiendrai jamais maison à Moscou : ma bourse et ma santé seraient trop aventurées.

Les Russes sont le peuple le plus gourmand et le plus superstitieux de la terre. Saint Nicolas, leur patron, reçoit ici plus de génuflexions et de prières que tous les autres

saints du calendrier à les prendre ensemble. Un Russe ne prie pas Dieu; c'est saint Nicolas qu'il adore et qu'il charge de sa demande. Son image est partout ici; je l'ai vue dans les salles à manger des Moscovites, dans leurs cuisines et même tout autre part; c'est leur dieu lare. Un étranger, en arrivant dans une maison, doit adresser son compliment à l'image du saint avant de le faire au maître de l'endroit.

J'ai vu des Moscovites, à leur entrée dans une pièce où, par un grand hasard, la sainte image ne se trouvait pas, parcourir d'autres pièces pour en trouver un échantillon. Il y a du paganisme au fond de toutes ces habitudes, ainsi qu'au fond de toutes les religions portées à l'excès. Le plus plaisant contraste, c'est que la langue moscovite est un dialecte purement tartare, tandis que la liturgie est grecque ; de sorte que les fidèles débitent, leur vie durant, un tas d'oraisons et de prières dont ils ne comprennent pas le premier mot. Une traduction en regard serait regardée comme œuvre impie; c'est le clergé qui leur inculque cela pour conserver son pouvoir et en abuser.

La première nouvelle que j'appris à mon retour à Saint-Pétersbourg, ce fut la fuite de Bomback et son arrestation à Mittau. Le pauvre diable était en prison ; son affaire était grave, puisqu'il s'agissait de désertion. Cependant on lui laissa la vie et même son emploi; mais il fut condamné à tenir perpétuellement garnison au Kamtschatka. Quant à Crèvecœur et à sa maîtresse Larivière, ils avaient disparu avec la bourse de leurs amis dans la poche. Je sus aussi que le prince Charles de Courlande était en ville : j'allai lui faire ma visite. Il habitait chez M. Demidoff, qui, possesseur des plus riches mines de fer de la Russie, s'était fait construire une maison tout entière rien qu'avec ce minerai. Murailles, portes, escaliers, fenêtres, toitures, plafonds et planchers, du fer! De la sorte, il n'avait rien à redouter d'un incendie. Son pis-aller était d'être cuit et non réduit en cendres. Le prince de Courlande avait sa maîtresse à ses trousses; il lui cherchait partout un mari, mais la dame n'en trouvait

nulle part. Je la vis, et elle me fatigua tellement de ses lamentations, que je me promis bien de ne jamais remettre les pieds chez elle. La pire espèce de femmes, c'est la maussade; la pédante ne vient qu'après. Je présentai Zaïre au prince, qui en fut enchanté. Mon exemple aurait bien dû lui apprendre sur quel pied il faut tenir sa maîtresse; mais c'était un de ces hommes qui ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont fait du lien le plus doux un ennui et un tourment. Je moralise ici comme un homme heureux : on me croyait tel, c'est toujours quelque chose; la vérité, c'est que je ne l'étais pas. Depuis ma captivité dans les Plombs, j'étais sujet aux hémorrhoïdes; j'en souffrais régulièrement tous les trois mois. Cela devint tout à fait sérieux à Saint-Pétersbourg. Je consultai un médecin, vénérable octogénaire, qui me persuada que j'avais une fistule. Un autre, plus jeune et d'humeur moins sombre, m'assura que je guérirais avec le temps et par les moyens naturels, sans qu'il fût nécessaire que je recourusse à une opération : pour tout remède il me prescrivit de boire en abondance des eaux de la Néva, dont la vertu purgative est célèbre. Il me cita des cures merveilleuses dues uniquement à cette boisson. J'aurais vraiment souhaité qu'il pût dire vrai en me citant. Tout en observant un régime fort sévère, je cédais de temps en temps à ma vieille habitude, celle de faire honneur à un bon dîner.

Durant mon séjour ici, j'eus l'occasion de voir combien les livres français étaient recherchés par les Russes lettrés ou qui se piquaient de l'être. Quand je dis les livres français, j'entends ceux de Voltaire, qui, pour les Moscovites, étaient toute la littérature française. Le grand écrivain venait de faire hommage à l'impératrice de sa *Philosophie de l'Histoire*, qu'il prétendait avoir écrite tout exprès pour Catherine. Un mois après, trois mille exemplaires de cet ouvrage furent publiés en Russie; en moins de huit jours l'édition fut épuisée. Tout Russe lisant le français portait le livre dans sa poche, c'était son catéchisme et son bréviaire. Les personnes distinguées ne parlaient que de Voltaire et ne juraient que par lui; après

l'avoir lu, ces personnes se regardaient comme possédant la science infuse, à peu près comme leur maître. Pour posséder la science et la sagesse de Voltaire, leur disais-je souvent, il vaudrait mieux lire les ouvrages où il a puisé la sienne, ce serait le moyen de mieux apprécier l'une et l'autre. Mais je m'adressais à des sourds : le patriarche était à leurs yeux l'alpha et l'oméga de toute science et de toute sagesse. Les Russes de ce temps-là me rappelèrent un mot très-fin d'un illustre prélat de Rome ; il me disait : « Gardez-vous de discuter jamais avec un homme qui n'a jamais lu qu'un seul livre. » Je regardai donc, impassible, passer ce torrent d'admiration.

Mais il est temps que j'en vienne au récit de mon entrevue avec l'impératrice. Le comte Panin, gouverneur du prince Paul, l'héritier présomptif de la couronne, me demandant un jour si mon intention était de quitter Pétersbourg sans avoir vu l'impératrice, je lui répondis que je regrettais beaucoup d'être privé de ce bonheur, faute de quelqu'un qui voulût bien me présenter. Aussitôt le prince m'indiqua le jardin d'été, où S. M. avait pour habitude de se promener le matin.

— Mais comment et à quel titre l'aborder?

— Vous n'en avez pas besoin.

— Je suis un inconnu pour l'impératrice...

— Vous vous trompez ; elle vous a vu et même distingué.

— Dans tous les cas, je n'oserais aborder Sa Majesté sans une assistance quelconque.

— Je serai là.

Le prince arrêta avec moi l'heure et le jour. Je me promenai seul en contemplant la décoration des jardins. Les allées étaient bordées d'une foule de statues d'un travail pitoyable. C'étaient des Apollons bossus, des Vénus maigres et chétives, des Amours taillés sur le patron de soldats aux gardes. Rien de plus risible que la confusion qu'on avait faite des noms de la mythologie et de l'histoire. Je me souviens d'une petite et laide figure riante qu'on avait nommée Héraclite, et d'un autre visage en

pleurs appelé Démocrite. Un vieillard, porteur d'une longue barbe, était intitulé Sapho; une vieille femme s'appelait Avicenne; deux jeunes gens se caressant innocemment, c'étaient Philémon et Baucis. Je fis trêve aux éclats de ma belle humeur pour m'avancer vers l'impératrice. Elle était précédée d'Orloff, suivie de plusieurs dames Le comte Panin était à ses côtés. Après les premiers compliments, elle me demanda mon avis sur la décoration du jardin. Je lui répétai à ce sujet ce que j'avais dit déjà au roi de Prusse qui me faisait la même question.

— Quant aux inscriptions, ajoutai-je, on les a placées pour tromper les ignorants et pour l'amusement de ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire.

— Inscriptions et personnages, tout cela ne vaut rien. On s'est moqué de ma pauvre tante. J'espère que vous aurez pu voir en Russie des choses moins ridicules que ces statues.

— Madame, ce qui peut exciter le rire dans vos États est loin de pouvoir être comparé à tout ce qui y fait l'admiration des étrangers.

Dans la conversation j'eus l'occasion de nommer le roi de Prusse et d'en faire l'éloge. Elle voulut bien m'engager à lui répéter les entretiens que j'avais eus avec lui. Je contai tout. Il était question alors d'une fête que l'impératrice voulait donner, celle-là même dont j'ai parlé et que le mauvais temps avait fait ajourner. Il s'agissait d'un tournoi où paraîtraient les guerriers les plus distingués de son empire. Catherine me demanda si de pareilles fêtes étaient d'usage dans ma patrie.

— Certainement, et d'autant plus que le climat de Venise se prête à ces sortes de réjouissances; les beaux jours y sont aussi communs qu'ils sont rares ici, bien que les voyageurs trouvent ici l'année plus jeune que partout ailleurs.

— C'est vrai, la vôtre a onze jours de plus.

— Ne serait-ce pas, repris-je aussitôt, une innovation digne de Votre Majesté que celle qui introduirait le calen-

drier grégorien dans vos vastes États? Votre Majesté n'ignore pas que tous les pays l'ont adopté. L'Angleterre elle-même a retranché depuis quatorze ans les onze derniers jours de février, opération qui a déjà rapporté à son gouvernement plusieurs millions. Les autres pays de l'Europe voient avec surprise l'ancien style prévaloir encore dans un empire dont le souverain est en même temps le chef de l'Église, et où il y a une académie des sciences. On veut croire que Pierre le Grand, qui a fixé le commencement de l'année au premier janvier, eût aussi aboli le vieux style s'il ne se fût pas vu dans l'obligation de suivre l'exemple de l'Angleterre, qui absorbait à elle seule le commerce de ses États.

— Et puis, interrompit l'impératrice, Pierre n'était pas un savant.

— Il était bien plus, madame, c'était un homme d'un grand esprit, d'un génie extraordinaire. Quel tact dans les affaires! quelle dextérité pour les conduire! quelle décision! quelle audace! Il a réussi dans toutes ses entreprises parce qu'il avait l'esprit qui fait éviter les fautes et la force nécessaire pour corriger les abus.

J'en étais encore au panégyrique et déjà Catherine m'avait tourné le dos. Je pensai qu'elle n'entendait pas sans quelque secret déplaisir les éloges prodigués à son prédécesseur. Inquiet de la manière dont cet entretien s'était rompu, je tâtai le comte Panin, qui m'assura que j'avais beaucoup plu à Sa Majesté et qu'elle s'informait tous les jours de moi. Il me conseilla de profiter des occasions qui la mettraient sur mon chemin. D'ailleurs, ajouta-t-il, comme vous lui convenez, il est certain qu'elle vous fera mander, et, pour peu que vous lui témoigniez le désir d'avoir de l'emploi ici, vous en obtiendrez. Sans trop savoir quel emploi pourrait me convenir dans un pays dont le séjour me souriait peu, je fus flatté d'apprendre que l'impératrice avait pris de ma personne une opinion favorable, sans compter que j'étais ravi d'avoir un libre accès à la cour. J'usai donc largement du privilége de m'y présenter: je ne manquai pas d'aller chaque matin

faire un tour de promenade dans les jardins de Sa Majesté. Un beau jour nous nous y trouvâmes face à face. Je raconterai tout à l'heure le nouvel entretien que nous eûmes ensemble ; mais qu'on me permette auparavant de mentionner un petit voyage que je fis alors aux environs de Pétersbourg.

C'était au sujet d'une grande revue de l'infanterie, à laquelle toute la cour assista. Les logements ayant été retenus à l'avance pour les principaux officiers et les dames de la cour, il était fort difficile de se procurer un lieu habitable à trois milles à la ronde. Le village le plus pauvre des pays de l'Occident de l'Europe est une merveille, comparé aux villages russes. Ce sont des bouges et des étables dont le moindre inconvénient est la malpropreté. Je m'avisai donc d'élire domicile dans ma voiture, dont je ne sortis plus : domicile ambulant qui avait cet avantage, c'est que je pouvais me faire voiturer sur toutes les parties du camp et ne rien perdre des curiosités du spectacle. La fête dura trois jours ; il y eut une petite guerre, on tira des feux d'artifice, un fort sauta en l'air ; éruption qui coûta la vie à plusieurs soldats, mais qui ne causa pas grande émotion, parce qu'on s'y attendait. J'avais emmené Zaïre avec moi, et je m'assurai à différentes reprises que la voiture était faite précisément pour s'y trouver on ne peut mieux avec une maîtresse. Dans ma dormeuse large et spacieuse, je recevais des visites : j'ai eu quelquefois cinq visites dans ce salon inprovisé. Les compliments m'arrivaient de tous les côtés au sujet du contenant et du contenu. Le prince Doubskin me proposa d'acheter l'un et l'autre. La vanité m'empêcha de céder la voiture, et l'attachement véritable que je portais à Zaïre ne fut pas assez grand pour m'imposer le sacrifice de ma maîtresse : Zaïre faisait les honneurs avec une grâce charmante ; elle tenait le dé de la conversation, parlant sa langue maternelle avec une pureté extrême, langue que je n'ai jamais pu apprendre et dont Jean-Jacques a dit (l'ignorant grand homme !) que c'était un jargon tiré du grec. La langue russe, au contraire, est un

idiome à peu près primitif, né dans les profondeurs de l'Orient. J'ai toujours pensé qu'un savant orientaliste parviendrait par induction à en trouver les éléments.

Après cette excursion, je reprends l'histoire de mes entrevues avec l'impératrice. La manière dont elle m'aborda me flatta infiniment.

— Ce que vous avez désiré pour l'honneur de la Russie est déjà fait, me dit-elle : à dater d'aujourd'hui, toutes les lettres que nous adresserons à l'étranger, ainsi que les actes publics qui peuvent intéresser l'histoire, porteront les deux dates écrites l'une sur l'autre.

— J'observerai à Votre Majesté que le vieux style avance de onze jours seulement sur le nouveau, et qu'à la fin de ce siècle vous trouverez une différence en plus. Que ferez-vous de cet excédant?

— J'ai tout prévu. La dernière année du siècle, qui, d'après la réforme grégorienne, n'est pas bissextile dans les autres pays, ne l'est pas davantage chez nous. En outre l'erreur comporte onze jours, qui correspondent précisément au nombre dont on augmente annuellement les épactes ; ce qui nous autorise à dire que vos épactes sont comme les nôtres, avec la seule différence d'une année. Au sujet de la fête de Pâques, nous vous laissons dire. Vous avez fixé l'équinoxe au 2 mars et nous au 10, mais sous ce rapport les astronomes ne vous apprennent pas plus que nous... Vous avez tantôt raison et tantôt tort : car la date de l'équinoxe est mobile, elle arrive un, deux et même trois jours plus tôt ou plus tard... Vous voyez même que vous ne vous accordez pas invariablement avec les juifs, qui ont conservé l'*embolisme*.

J'étais stupéfait. Je me disais intérieurement : — Voilà un cours complet d'astronomie. Je cherchai des objections, et je lui dis :

— Je ne puis qu'admirer les paroles de Sa Majesté, mais la fête de Noël?

— Je vous attendais là, Rome a raison, et vous voulez m'objecter qu'elle n'est pas fêtée au solstice, comme elle doit l'être. A mes yeux l'objection a peu de poids ; d'ail-

leurs, la justice et la politique m'obligent à maintenir cette petite irrégularité. Je ne peux pas, en rayant onze jours du calendrier, faire perdre à trois millions d'individus et à moi la première le jour anniversaire de leur naissance et celui de leur patron. Qui sait! on dirait peut-être que j'ai rogné de onze jours la vie humaine. On ne manquerait pas, enfin, de me regarder comme une athée et de dire que j'annule les décisions du concile de Nicée.

L'argument était sans réplique. On comprend qu'il n'y avait pas moyen de contester l'infaillibilité du concile de Nicée. A mesure que l'impératrice parlait, mon admiration avait été d'abord s'accroissant ; mais bientôt je m'aperçus qu'elle récitait tout ceci comme une leçon, et que, s'il fallait l'admirer, c'était uniquement pour sa mémoire. Effectivement, je sus le lendemain que la grande Catherine avait en poche un petit traité d'astronomie, au moyen duquel elle pouvait faire de l'érudition tout à son aise. Du reste elle exprimait ses opinions, qui lui étaient soufflées en toutes choses, avec une modération exemplaire: elle cherchait l'effet pour elle-même et non pour ce qu'elle disait. Née indocile et capricieuse, elle s'était fait une loi de conserver une parfaite égalité d'humeur, habitude difficile à contracter et qui lui avait coûté beaucoup. A l'époque où je la vis, Catherine était jeune encore, grande, d'un embonpoint allant à l'obésité, blanche, l'air ouvert, la figure noble; elle était regardée comme décidément belle par ceux-là seulement qui ne tiennent pas à la régularité des traits et à l'harmonie de toutes les parties du visage. Je fus extrêmement touché de sa bonté, qui lui attirait de tous côtés cette confiance si nécessaire aux souverains et que repoussaient l'aspect et la sévérité de son voisin, le roi de Prusse. Quand on examine la vie de Frédéric, on admire le monarque pour le grand courage qu'il déploya dans toutes ses guerres, mais on se persuade bientôt qu'il eût succombé sans le secours de la fortune et qu'elle est pour beaucoup dans ses succès. Frédéric donna beaucoup au hasard; ce fut un joueur hardi au moins autant qu'habile. Ouvrez, au contraire, l'his-

toire de Catherine, et vous verrez qu'elle a peu compté sur les succès enlevés, qu'elle a exécuté des entreprises qu'avant elle l'Europe considérait comme impossibles, et qu'elle semble n'avoir mis son orgueil qu'à persuader à tous que cela lui était facile.

L'impératrice me parlait sans cesse du calendrier. Cela n'avançait guère mes affaires. Je résolus de me présenter à elle une fois encore, comptant bien entamer un autre sujet. Me voilà donc à Czarnokovo. Dès qu'elle m'aperçoit, elle me fait signe d'approcher.

— A propos, me dit-elle, j'ai oublié de vous demander si vous aviez encore quelque objection contre ma réforme.

— Toujours au sujet du calendrier?

— Toujours.

— Je répondrai à Votre Majesté que le réformateur a reconnu lui-même une petite erreur, mais qu'elle est si peu sensible que ce ne sera guère que dans huit ou neuf mille ans qu'il deviendra nécessaire d'y remédier.

— Mes calculs concordent avec les vôtres; s'ils sont justes, le pape Grégoire VII a eu tort de convenir de l'erreur, car le législateur ne doit soupçonner ni faiblesse ni impuissance. N'est-il pas risible de penser que, si le réformateur n'eût pas supprimé l'année bissextile à la fin du siècle, le monde aurait eu dans cinquante mille ans une année de plus; tandis que, pendant cette période, l'équinoxe aurait parcouru cent trente fois environ tous les jours de l'année et que la fête de Noël serait arrivée dix à douze mille fois au beau milieu de l'été! Le successeur de saint Pierre, comme on l'appelle, a trouvé parmi les fidèles de son Église une facilité qu'il n'aurait pu se flatter d'obtenir ici, où l'on est cramponné aux vieux usages.

— Je ne doute pas que la volonté de Votre Majesté n'eût triomphé de tous les obstacles.

— Je le veux croire, mais quelle désolation parmi les membres de mon clergé si je l'avais contraint d'effacer de son calendrier une centaine de saints dont les noms sont intercalés dans les onze derniers jours! Vous autres ca-

tholiques romains, vous n'avez qu'un saint pour chaque jour de l'année; pour nous, nous en avons dix ou douze. Vous observerez, en outre, que les États les plus anciens tiennent obstinément à leurs institutions primitives; le peuple a raison de les croire bonnes, puisqu'on ne les change jamais. A ce sujet, je suis loin de désapprouver l'usage de votre patrie, qui commence l'année au 1er mars: c'est un signe d'antiquité pour elle. Mais cela n'occasionne-t-il aucune confusion?

— Aucune: au moyen des deux lettres que nous ajoutons à la date pendant les mois de janvier et de février, le malentendu est impossible.

— On dit aussi que vous ne partagez pas en deux fois douze les vingt-quatre heures du jour.

— Effectivement, nos jours datent du commencement de la nuit!

— C'est bizarre! et, si vous trouvez ce moyen commode, il me paraît fort gênant.

— Votre Majesté me permettra de croire notre usage préférable au vôtre : nous n'avons pas besoin de tirer le canon pour prévenir que le soleil va se coucher.

— A la bonne heure, mais nous pouvons opposer un grand avantage à cet inconvénient: c'est de savoir avec certitude qu'il est midi ou minuit quand l'aiguille de nos horloges marque douze heures.

Après cette conversation scientifique, elle me parla des autres usages de Venise, et, entre autres, des jeux de hasard et de la loterie.

— On a voulu, me dit-elle, me faire instituer une loterie dans mes États; j'y ai consenti, mais à condition que la mise ne saurait être au-dessous d'un rouble, afin de ménager la bourse du pauvre, qui, ne sachant pas les finesses du jeu et l'appât trompeur qu'il présente, se serait toujours figuré qu'un terne est facile à gagner.

Tel est le dernier entretien que j'eus avec la grande Catherine, souveraine incomparable, que je n'oublierai jamais.

CHAPITRE VI.

La Valville. — Comment je quitte Zaïre. — Arrivée à Varsovie. — Le roi Stanislas-Auguste. — Brouille de la Binetti et de la Cataï. — Ses suites. — Mon duel avec Branicki. — Notre réconciliation. — Je reçois l'ordre de quitter Varsovie. — Départ avec une inconnue.

Si la lecture de ces Mémoires intéresse quelque peu le lecteur, il voudra savoir sans doute comment et dans quelles circonstances je me débarrassai de Zaïre, dont il pressent que je suis déjà fatigué. L'histoire de cette séparation, qui ne donna lieu à aucune scène tragique, ainsi que j'aurais pu le craindre, ressortira d'une autre histoire que je vais raconter. On devine que Zaïre ne pouvait être dépossédée de mes affections que par le fait d'une autre femme. Voici comment il se passa.

J'étais un soir à la Comédie-Française de Saint-Pétersbourg. Seul dans une grande loge, je m'ennuyais passablement du spectacle, quand j'aperçus aux secondes loges une fort jolie dame, personne auprès d'elle : l'occasion me parut tentante et me voilà parti. Aussitôt entré et assis aux côtés de l'inconnue, je lui adresse la parole. Nous parlons de la pièce, du jeu des acteurs ; la conversation s'engage et s'anime, on me répond avec esprit. Cette dame s'exprimait en français avec une extrême pureté, chose assez rare parmi les dames russes, et sur l'observation que je lui en fis :

— Je suis Parisienne, me répondit-elle ; mon nom de *guerre* est Valville.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous applaudir à la scène.

— Rien d'étonnant, je suis ici depuis un mois à peine, et je n'ai joué qu'une seule fois dans *les Folies amoureuses*.

— Le rôle d'Agnès ?

— Celui de la soubrette.

— Une seule fois, dites-vous ; pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas eu le bonheur de plaire à l'impératrice.

— L'impératrice est difficile, ce qui parfois la rend injuste. Vous en appelerez sans doute d'un jugement précipité ?

— Jamais. Cependant j'étais engagée pour l'année, mais on me payera cent roubles pour le mois, et à l'expiration de ce terme j'aurai mon passe-port et mes frais de voyage.

— Voilà qui excuse un peu l'impératrice ; je suis persuadé qu'en vous traitant ainsi, Sa Majesté s'imagine vous accorder une grâce.

— Et ce n'en est pas une, car cette inaction forcée me coûte plus qu'elle ne me vaut : j'oublie mon métier avant d'avoir fini de l'apprendre.

— Si votre modestie ne vous abuse pas sur ce point, il faut réclamer.

— Certainement, mais le moyen d'avoir une audience ?

— C'est de la demander.

— On ne me l'accordera pas.

— Avec de si beaux yeux, n'avez-vous pas quelque chevalier bien en cour qui vous appuie ?

— Aucun.

— Vous n'avez pas d'amant ?

— Non.

— C'est à peine croyable.

Je voulus *battre le fer* tandis qu'il était chaud, et le lendemain j'envoyai à la demoiselle un billet assez cavalier.

« Je désire vivement, lui disais-je, faire plus ample connaissance ; veuillez donc accepter à souper sans cérémonie. Je ne sais pas si vous êtes en disposition de partager la véritable passion que vous m'inspirez, et je souffrirai, sans espoir de les voir adoucir, les tourments que vous me causez. Je compte partir dans quelques semaines pour Varsovie, et je vous offre dans ma dormeuse une place qui ne vous coûtera que l'ennui de m'avoir à vos côtés. Je sais les moyens de vous procurer un passe-port. Mon domestique a l'ordre d'attendre votre réponse, que je

voudrais voir aussi positive que l'est le contenu de ce billet. »

La réponse vint bientôt; réponse des plus convenables, par laquelle on acceptait mon souper. On me disait qu'on n'éprouvait aucun scrupule à accepter mes offres, qu'on était fâché des tourments que je paraissais endurer, et qu'on s'emploierait à les calmer; enfin on voulait bien trouver fort agréable l'idée du voyage en tête-à-tête. La réponse, comme on voit, était aussi positive que la demande. J'avais dit: *Je propose*, on répondait: *Accepté*.

A l'heure convenue, me voilà chez la Valville. Elle était seule et m'accueillit comme une vieille connaissance. La première affaire dont elle m'entretint, ce fut de notre voyage projeté.

— Mais comment m'obtiendrez-vous la permission de quitter Saint-Pétersbourg?

— Je ne vois pas de difficultés, et d'ailleurs voici qui les lèvera.

Et je pris place à sa table pour écrire.

— A qui vous adressez-vous? me dit-elle.

— A l'impératrice. Écoutez un peu comment je m'y prends; aussi bien, si vous vous rappelez ce que vous me disiez hier, c'est vous qui m'aurez dicté ce placet. J'écrivis donc:

« Je supplie Votre Majesté de vouloir bien considérer qu'en demeurant ici dans l'inaction j'oublierai d'autant plus promptement mon métier d'actrice que je n'ai pas encore cessé de l'apprendre; la générosité de Votre Majesté me sera donc plutôt préjudiciable qu'utile. Aussi serais-je pénétrée d'une profonde reconnaissance pour ses bonnes grâces s'il m'était accordé de partir sur-le-champ. »

— Et vous voulez que je signe cela?

— Pourquoi ne le signeriez-vous pas?

— Mais on pourra croire que je renonce aux frais de voyage, et il n'est pas question du passe-port.

— Je consens à passer pour le plus sot des hommes si vous n'obtenez, outre les frais du voyage, votre traitement de l'année.

— Je ne suis pas si exigeante, et ce serait trop demander à la fois.

— Non pas; l'impératrice comprendra tout. Oh! je la connais.

— Vous êtes plus fin que moi; soit, je copierai cela tantôt; mais d'abord à table!

Après un charmant souper, fin souper digne d'une comédienne et d'un gourmet, la Valville m'accorda autre chose encore sans cérémonie. Dans un intervalle, l'idée des folies de Zaïre me passa par la tête, et je lui envoyai mon cocher avec ordre de l'informer que j'étais parti pour Cronstadt, où je passerais la nuit. Dans ma pensée, c'était donner son congé à cette pauvre fille; car je prévoyais bien qu'une fois l'amant déclaré de la Valville, il ne me serait plus possible de garder ma petite Tartare.

Je trouvai dans la Valville les qualités et les allures des véritables Parisiennes, je veux dire celles qui, jolies et ayant reçu quelque éducation, croiraient déchoir et se souiller en appartenant à plusieurs hommes. J'avais deviné sa vie avant qu'elle me l'eût racontée. C'est Clairval qui l'avait envoyée en Russie. Chargé de recruter des comédiens pour la cour de Saint-Pétersbourg, il avait persuadé à la Valville qu'elle était née *comédienne*, et qu'elle ne pouvait manquer de faire une brillante fortune sur les bords de la Néva. Ce qui nous flatte nous persuade aisément: voilà donc l'engagement signé, détermination hardie pour une jeune personne qui de sa vie n'avait paru sur un théâtre. La chute était probable, et c'est ce qui arriva.

La supplique copiée, je songeai à rejoindre Zaïre; au préalable, il fallut raconter à ma nouvelle maîtresse l'histoire de celle que je quittais. Les dames sont toujours curieuses de ces sortes de récits. Chose peu surprenante, elle approuva la manière dont j'avais fait mon choix; car les dames pétries comme la Valville, n'éprouvant guère que l'entraînement des sens, ne comprennent rien au véritable amour. Tout pour elles est fantaisie et caprice; et ce qu'on en peut attendre, c'est seulement de la complaisance. Par cela même qu'elles sont toujours disposées

à rompre, elles sont faciles à renouer, elles ne font rien qu'à la légère et par badinage. Ce n'est peut-être pas le meilleur système ni le plus profitable, mais c'est le plus commode. Je ne comprends pas pourquoi beaucoup d'hommes s'en plaignent, puisqu'au bout du compte la plupart s'en trouvent bien.

En rentrant, je trouvai Zaïre qui m'attendait tristement, mais sans colère. J'avais compté sur ses larmes et m'était préparé dans cette prévision. Son calme me déconcerta et, faut-il le dire? me peina aussi. Pourquoi? En vérité, je l'ignore : peut-être m'était-elle encore chère. Zaïre, sachant fort bien que je ne pouvais l'emmener en pays étranger, commençait à se résigner. Comme elle prévoyait que je la donnerais à un autre, elle semblait être curieuse de connaître son nouveau maître. Ma décision à cet égard était prise ; un de mes voisins, mon compatriote, l'architecte Rinaldi, était fort épris de la petite ; il m'avait souvent répété que s'il me plaisait de la lui laisser, il me payerait le double de ce qu'elle m'avait coûté. Je lui répondais toujours que je ne laisserai Zaïre qu'à un homme qui lui plairait, et que c'était à elle-même que l'acquéreur payerait le prix de l'acquisition. Ce pauvre Rinaldi était aux champs, car à soixante-douze ans il ne pouvait plus guère se flatter de plaire ; mais il espérait toujours. Je l'avais autorisé à parler à Zaïre de son amour, ce qu'il faisait en termes pathétiques et les larmes aux yeux. D'abord la petite l'avait repoussé ; mais, sachant que c'était avec mon assentiment, elle avait fini par lui dire que j'étais toujours son maître, et que, ne se sentant ni inclination ni aversion pour qui que ce fût, elle se conformerait à mes ordres et appartiendrait à qui je voudrais. Ce jour-là Rinaldi faillit mourir de joie : les septuagénaires sont bien obligés de prendre ces aveux-là pour des bonnes fortunes. Je demandai donc sérieusement à Zaïre si elle était disposée à s'accommoder de ce brave homme ; et, au moment où elle méditait une réponse, on m'apporta une lettre de la Valville, qui me mandait auprès d'elle pour une communication importante.

— Allez donc à vos affaires, me dit Zaïre, vous connaîtrez ma réponse à votre retour.

Je trouvai la Valville au comble de la joie : elle avait attendu l'impératrice sur le chemin qui conduit à la chapelle, et lui avait remis son placet. L'impératrice l'avait lu tout en continuant sa marche, et lui avait fait signe d'attendre. Quelques instants après on avait rendu à l'actrice le placet avec la suscription de *A M. le secrétaire du cabinet Gelaghin*. C'était un ordre pour ce fonctionnaire de remettre à l'actrice ses appointements d'une année, cent ducats pour ses frais de voyage, et son passeport. Elle devait recevoir tout cela sous quinzaine, parce que la police russe ne délivre à un étranger son passeport que quinze jours après qu'il en a fait la demande. La Valville me donna les marques les plus vives de sa reconnaissance, et nous fixâmes le jour du départ. J'en envoyai aussitôt l'annonce à la gazette de la ville : c'est l'usage des personnages de distinction.

Comme j'avais promis à Zaïre un prompt retour, curieux que j'étais de connaître sa détermination, j'allai souper avec elle. Elle me demanda si, dans le cas où Rinaldi l'obtiendrait, il me rendrait les cent roubles que j'avais payés à son père.

— Certainement, ma chère.

— Cependant je vaux davantage aujourd'hui : d'abord tu me laisses tous les cadeaux que tu m'as faits; et puis je parle l'italien.

— C'est juste, et pour qu'on ne puisse pas dire que j'ai fait un calcul d'intérêt personnel en te cédant, mon intention est de te faire cadeau de ces cent roubles.

— S'il en est ainsi, pourquoi ne pas me renvoyer à mon père? Cette conduite serait plus noble et plus généreuse.

— Sans doute, mais Rinaldi! Ce pauvre bon homme, il t'adore.

— Eh bien, qu'il s'adresse à mes parents, il conviendra du prix avec eux... Voudrais-tu par hasard qu'il m'obtînt à bon marché?

— Au contraire, je serais enchanté d'être utile à ta famille; Rinaldi d'ailleurs est fort riche.

— Ainsi, plus d'obstacles; le souvenir de ta dernière action me sera toujours cher : embrasse-moi et allons nous coucher.

C'était notre dernière nuit, puisque le lendemain je devais reconduire Zaïre à Catherinenhoff. Telle est l'histoire de ma séparation avec la petite Moscovite. Si j'ai vécu sage et rangé à Saint-Pétersbourg, c'est à elle que j'en suis redevable. Zinovieff m'avait conseillé de l'emmener avec moi; mais je redoutais l'avenir, car je l'aimais extrêmement, et elle aurait fait de moi tout ce qu'elle eût voulu. Je me suis toujours félicité de ma liaison avec la Valville en pensant jusqu'où ma faiblesse à cet égard eût pu me mener.

Zaïre fut occupée toute la matinée à faire ses paquets. Elle chantait et se désolait, riait et pleurait à la fois. De mon côté, j'étais tout bouleversé, et mes larmes s'échappèrent malgré moi. Le lecteur sait combien il m'en coûte de quitter une maîtresse, alors même que je m'en suis donné une autre. N'est-ce pas porter la fidélité jusque dans l'inconstance? Quand je reconduisis la petite chez ses parents, toute cette famille se prosterna à mes pieds en signe de vénération; et quand Zaïre les eut informés du résultat décisif de la spéculation, c'était à qui de ces braves gens me comblerait de remercîments et de bénédictions. Je contai l'affaire à Rinaldi, qui parut fort satisfait de mes arrangements projetés. Il s'entendit facilement avec le père, et la fille ne résista point. J'eus la satisfaction d'apprendre avant mon départ que Zaïre était *rinaldisée :* pauvre enfant, le vieux richard fit son bonheur, elle l'enterra quelques années après.

Voilà donc la Valville devenue ma seule amie. Tout étant prêt pour notre voyage, je pris à mon service un marchand arménien, fort bon cuisinier, et qui me fit une avance de cent ducats. Notre intention étant de ne pas nous arrêter avant Riga, je mis un matelas dans la voiture, et nous fîmes une espèce de lit de voyageur où nous

nous étendîmes fort à l'aise. L'actrice trouvait cette manière de voyager fort comique; j'avais dans ma voiture des vins fins, une succulente volaille et une femme appétissante, Comus, Momus et Vénus à la fois. Mon voyage ne fut qu'une longue jouissanee en tous sens.

Nous mîmes huit jours à atteindre Riga, tant la pluie avait endommagé les chemins. Le prince Charles de Courlande n'y était plus. Quatre jours après, nous entrâmes dans Kœnigsberg. Là je me séparai de la Valville, attendue à Berlin. Je lui laissai mon Arménien, à qui elle rendit les cent ducats. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde et en gens qui savent vivre. Tel est l'avantage de ces sortes de liaisons: c'est que, n'ayant pas tout donné à l'amour, quand vient le moment de la rupture, il n'y a de mécompte ni d'un côté ni de l'autre et qu'on finit par une tendre et sincère amitié. On le verra deux ans plus tard lorsque je retrouverai la Valville à Paris. En route j'avais rencontré madame Campioni, qui, sachant que je me dirigeais sur Varsovie, me chargea d'une lettre pour son mari: c'était de l'argent qu'elle lui demandait. A mon arrivée à Varsovie, Campioni, chez qui je descendis, dirigeait une école de danse. Il apprit avec plaisir des nouvelles de sa femme, qu'il m'assura n'être pas sa femme, et lui envoya de l'argent, tout en lui recommandant de rester partout où elle se trouverait, excepté près de lui. Le lendemain, je me mis en course pour porter à leurs adresses les lettres de recommandation que j'avais eues à Saint-Pétersbourg. Je commençai par visiter le prince Adam Czartoriski. Je le trouvai dans son cabinet au milieu d'une quarantaine de personnes. Après avoir pris lecture de ma lettre d'introduction, il me fit l'éloge de celui de qui je la tenais et m'invita à souper. J'acceptai, et en attendant je me fis conduire chez l'ambassadeur polonais en France, le comte Sulkowski, homme d'un grand savoir, diplomate enthousiaste, dont la cervelle était farcie de beaux projets, à la façon de l'abbé de Saint-Pierre. Il marqua beaucoup de joie de me voir, et, ayant, disait-il, beaucoup de choses à me conter, il me retint à dîner en tête-à-tête. Je

passai quatre mortelles heures à sa table, où je jouai le rôle moins d'un convive que d'un étudiant qui soutient un examen. Le comte Sulkowski me parla de tout, excepté de ce dont je pouvais l'entretenir. Son côté fort, et je pourrais dire son faible, était la politique : il m'accabla de sa supériorité incontestable sur ce point J'allai chez le prince Adam oublier les élucubrations du diplomate. J'y trouvai nombreuse société : des généraux, des évêques, des ministres, le waiwode de Wilna, et enfin le roi, à qui le prince me présenta. Sa Majesté me questionna beaucoup sur l'impératrice Catherine et les principaux personnages de sa cour. Je fus assez heureux pour pouvoir lui donner des détails qui parurent vivement l'intéresser. Au souper, j'étais placé à la droite du monarque; il ne cessa pas de m'adresser la parole. Lui et moi, nous fûmes les seuls qui ne mangèrent point. Le roi de Pologne était un homme de petite taille, mais bien fait; sa figure était pleine d'expression; il s'exprimait avec beaucoup de facilité, et sa conversation étincelait de saillies et de traits d'esprit. Le prince Adam me conduisit le lendemain chez le puissant waivode de Russie. Je trouvai cet homme célèbre entouré de ses gentilshommes, tous revêtus du costume national, en grandes bottes, en petit justaucorps, la tête et les moustaches rasées. C'est ce même waivode qui avait été le principal instigateur des troubles de la Pologne. Mécontent du peu de crédit dont lui et son frère le grand chancelier de Lithuanie jouissaient à la cour, ils s'étaient mis l'un et l'autre à la tête du complot qui devait détrôner le roi saxon et mettre à sa place, avec l'appui de la Russie, le jeune Stanislas Poniatowski, qu'on appela Stanislas-Auguste.

Malgré ma conduite exemplaire, il n'y avait pas trois mois que j'étais arrivé à Varsovie et déjà je me voyais obéré. Les mémoires des fournisseurs m'arrivaient de tous les côtés, et je n'avais pas un denier. Voici comment la fortune m'envoya deux cents ducats. Un M. Schmidt, à qui le roi n'avait pas donné sans raison un logement au château, m'invita à souper. J'y vis l'aimable évêque Kra-

sinski, l'abbé Gigiotti et deux ou trois autres personnes qui avaient quelque teinture de la littérature italienne. Le roi, toujours en belle humeur lorsqu'il y avait du monde, et qui connaissait ses classiques mieux que roi ne les connût jamais, mit sur le tapis plusieurs poëtes et prosateurs romains. J'ouvrais de grands yeux d'admiration en l'entendant citer une foule de scoliastes manuscrits qui peut-être n'existaient que par le bon plaisir de Sa Majesté. Du reste, j'écoutais sans mot dire, mangeant comme quatre et en homme qui n'a pas dîné par la raison que j'alléguais tout à l'heure. On en vint à Horace, et c'était à qui citerait les sentences les plus remarquables du grand poëte. Chacun approuvait fort sa philosophie. Piqué de mon silence, l'abbé Gigiotti dit :

— Si M. de Seingalt n'est pas de notre avis, que n'émet-il le sien ?

— Puisque vous voulez bien, lui répondis-je, connaître mon opinion sur Horace, je vous avouerai qu'à mon sens il est des poëtes qui ont mieux connu que lui le ton et l'esprit des cours. Quelques-uns de ses poëmes, que vous admirez comme des modèles d'urbanité et de bon goût, ne sont au fond que des satires assez peu délicates.

— Mais c'est le comble de l'art de réunir la délicatesse à la vérité dans une satire.

— Cela devait être facile à Horace, dont l'unique but, même dans ses satires, était de flatter Auguste. Ce qui a immortalisé ce prince, c'est la protection qu'il accordait aux écrivains de son temps : voilà ce qui a mis son nom en vogue auprès de nos têtes couronnées, qui s'en emparent et renoncent au leur.

J'ai dit que le roi avait pris le nom d'Auguste à son avénement. Ma réflexion rendit Sa Majesté fort sérieuse. Elle me demanda quelles étaient ces têtes couronnées qui avaient sacrifié leur nom à celui d'Auguste.

— Le premier roi de Suède, répondis-je, qui s'appelait Gustave.

— Quel rapport y a-t-il entre Gustave et Auguste ?

— L'un est l'anagramme de l'autre.

— Et où avez-vous trouvé cela?

— Dans un manuscrit, à Wolfenbuttel.

Le roi partit d'un éclat de rire en se souvenant qu'il avait cité aussi des manuscrits. Il me demanda ensuite si je ne connaissais pas quelque sentence d'Horace où la satire savait revêtir une forme délicate. Je lui répondis aussitôt :

Coram rege sua de paupertate tacentes plus quam poscentes ferent.

— C'est vrai, dit le roi en souriant, et Mme Schmidt pria l'évêque de lui expliquer ce passage. « Celui qui tait sa pauvreté devant le roi en obtient plus que celui qui demande. » La bonne dame observa que ce passage ne lui paraissait nullement satirique. Je demeurai bouche close, craignant d'en avoir trop dit. Le roi lui-même détourna la conversation en parlant d'Arioste. Il m'exprima le désir de le lire avec moi. Je lui répondis, en m'inclinant, par ces mots d'Horace : *Tempora quœram.*

A quelques jours de là, je me trouvai sur le chemin de Sa Majesté qui, en donnant sa main à baiser, me glissa un petit papier qui me servit à payer mes dettes : c'étaient deux cents ducats.

Depuis ce jour, je ne manquai pas une seule fois de me trouver au lever du roi, au moment où on le coiffait. Nous nous entretenions de toutes choses, je crois, excepté d'Arioste ; il entendait assez bien l'italien, mais il ne pouvait pas le parler. Toutes les fois que je me rappelle les qualités si dignes d'estime de cet excellent prince, j'ai peine à concevoir comment il a pu tomber dans d'aussi grandes fautes, dont la moindre n'est pas d'avoir survécu à sa patrie.

Toutes mes relations à Varsovie n'étaient pas également relevées : ainsi j'eus la visite de la Binetti, qui arrivait de Londres avec son mari, le danseur Pic. Elle venait de Vienne et se rendait à Saint-Pétersbourg. Le roi me dit que son dessein était de l'engager pour huit jours, et de lui donner mille ducats. J'allai aussitôt porter cette nouvelle à la dame, qui n'en voulut rien croire. L'arrivée

du prince Poniatowski, chargé de lui faire connaître les intentions du roi, leva tous ses doutes. En trois jours Pic eut arrangé un ballet. Tomatis se chargea des décorations, des costumes et de l'orchestre. Ces nouveaux venus plurent tellement, qu'on les engagea pour une année, en leur donnant carte blanche, ce qui déplut beaucoup à la Cataï, autre danseuse : non-seulement la Binetti l'éclipsa, mais elle alla jusqu'à lui enlever son amant. La Binetti eut bientôt une maison dans le dernier goût, et nombre d'adorateurs, parmi lesquels figuraient le comte Moczinski et le grand chambellan de la couronne, M. de Branicki, ami intime du roi.

Le parterre était divisé en deux partis, l'un tenait pour la Cataï, l'autre pour la Binetti. Naturellement ma préférence était pour la dernière, mais je ne pouvais la manifester sans m'attirer l'inimitié des Czartoriski, protecteurs ardents de la Cataï : l'un deux, le prince Lubomirski, était l'amant de cette fille, et j'aurais été un grand sot de sacrifier ces hautes relations à l'amitié d'une danseuse. La Binetti m'en fit d'amers reproches et me fit promettre de ne plus aller au théâtre. Son amant favori, Xavier Branicki, le chambellan de la couronne, était colonel de uhlans ; il avait trente-deux ans à peine ; il avait servi en France et revenait de Berlin, où il était ambassadeur de Pologne auprès du grand Frédéric. La Binetti, ennemie jurée de Tomatis, qui la desservait auprès du prince, avait engagé son amant à la venger de cet homme, qui, en qualité de directeur du théâtre, ne laissait échapper aucune occasion de l'humilier. Il est vraisemblable que Branicki promit à sa maîtresse tout ce qu'elle voulut, mais on va voir que la manière dont le jeune Polonais s'y prit pour exécuter sa promesse était au moins singulière.

Le 20 février, Branicki se rendit à l'Opéra. On était au second ballet. Il monta dans la loge de la Cataï. Tomatis s'y trouvait. L'un et l'autre, voyant entrer le chambellan, s'imaginèrent qu'il était brouillé avec la Binetti. Branicki parut fort empressé, et à la porte du spectacle il offrit son bras à la dame. Tomatis les suivait. J'étais précisément

dans le vestibule lorsque le chambellan, qui s'était placé dans la voiture de Tomatis aux côtés de la Cataï, cria au directeur de les suivre dans une autre. Celui-ci répondit imprudemment qu'il ne montait jamais que dans la sienne. Aussitôt Branicki cria au cocher d'avancer, mais Tomatis lui enjoignit de n'en rien faire. Le chambellan, obligé de descendre, ordonna à son hussard d'ordonnance de donner un soufflet au directeur. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pauvre Tomatis en fut si étourdi qu'il ne songea pas à tirer son épée pour en percer l'insolent domestique. Il s'élança dans sa voiture et soupa de son soufflet. Je rentrai chez moi presque aussi désolé que Tomatis, et prévoyant des suites funestes à cette désagréable affaire.

L'aventure fit beaucoup de bruit et Tomatis n'osait plus se montrer. Il s'adressa au roi pour tirer vengeance de cet affront : mais le monarque lui-même était fort embarrassé de la lui procurer, Branicki disant qu'il n'avait fait que répondre à une injure. Tomatis me confia qu'il trouverait bien le moyen de se venger s'il ne craignait pas que cela lui coûtât trop cher. Il avait avancé au théâtre quarante mille sequins, qu'il perdrait infailliblement s'il se mettait dans la nécessité de sortir du royaume. Quant à la Binetti, elle était radieuse. Quand je la vis, elle m'assura qu'elle prenait part à l'infortune du pauvre Tomatis, qu'elle appelait hypocritement son ami; mais sa joie était trop vive pour qu'elle pût la dissimuler. Sa fausseté m'indisposa contre elle, et j'eus un vague soupçon qu'elle me ménageait le même traitement qu'au directeur. Quant à moi, qui n'avais pas quarante mille sequins à perdre, mon parti était bien pris intérieurement et je n'étais pas homme à craindre son amant. D'ailleurs je ne l'avais jamais vu, je ne l'avais jamais rencontré, même chez le roi. Il faut savoir que Branicki était détesté de toute la nation parce qu'il était considéré comme entièrement dévoué à la Russie. Le roi seul lui conservait un reste d'amitié. La conduite de Sa Majesté à l'égard de son chambellan était d'ailleurs dictée par des raisons politiques. Je savais que ma conduite ne pouvait donner lieu à aucune calomnie :

il n'était plus question d'intrigue ni de jeu. Je travaillais assidûment pour le roi dans l'espoir de devenir son secrétaire. Le jour de la Saint-Casimir, il y eut à la cour un grand gala, auquel j'assistai. Au sortir de table, le roi me dit : Venez au spectacle.

Comme on devait pour la première fois jouer un drame national écrit dans la langue du pays et que cette tentative m'intéressait peu, je m'excusai ; mais le roi insista : Venez toujours, me dit-il. Je suivis donc Sa Majesté.

Je passai presque toute la soirée dans sa loge, et lorsque le roi se fut retiré après le second ballet, je me rendis sur le théâtre et j'allai complimenter la Casacci, danseuse piémontaise qui avait beaucoup plu à Sa Majesté. Chemin faisant, je m'arrêtai à la loge de la Binetti, dont la porte était ouverte, et nous avions à peine échangé quelques mots quand le comte Branicki arriva. J'ai déjà dit qu'il passait pour son amant. Je le saluai froidement et m'éloignai tout de suite, réserve que j'eus lieu de me reprocher plus tard, comme l'on verra. La Casacci fut ravie des félicitations que je lui apportais et me fit d'aimables reproches sur mon peu de galanterie à son égard : c'était en effet ma première visite. Nous en étions sur ce chapitre lorsque le comte Branicki, qui me suivait évidemment avec intention, entra brusquement dans la loge, accompagné d'un certain Bininski, colonel en second de son régiment.

— Avouez, M. Casanova, que j'arrive mal à propos. Vous aimez cette dame, à ce qu'il paraît?

— Mais, monsieur le comte, n'est-elle pas fort aimable?

— A tel point que je vous déclare ici que j'en suis éperdument amoureux et que je suis résolu à ne souffrir aucun rival.

— Cela étant, je renonce à toute prétention.

Le comte prit un air hautain et quelque peu insolent en entendant ma réponse.

— Vous êtes un homme prudent, M. Casanova. Ainsi donc vous me cédez?

— Sur-le-champ, monsieur le comte! Qui est-ce qui

serait assez malappris pour entrer en rivalité avec un homme de la qualité de Votre Excellence?

Je crois que j'accompagnai ma phrase d'un sourire qui déplut à Branicki. Il répliqua aussitôt :

— Je tiens pour lâche quiconque abandonne le terrain à la première menace.

Je ne fus pas maître d'un premier mouvement et je portai la main à la garde de mon épée. Mais, me ravisant aussitôt, je me contentai de lever les épaules avec mépris et quittai la loge. Je n'avais pas fait quatre pas dans le couloir lorsque les mots de *poltron de Vénitien* articulés à haute voix me rendirent ma colère.

— Comte Branicki, je vous prouverai en tout temps et en tout lieu qu'un poltron de Vénitien n'a pas peur d'un grand seigneur polonais.

La querelle ainsi engagée, j'étais décidé à ne plus reculer. J'attendis Branicki dans la rue, comptant bien le contraindre à dégainer. Peine inutile, personne ne parut. Après une demi-heure d'attente, je me jetai transi de froid dans la première voiture venue et me rendis chez le waivode de Russie, chez qui le roi devait souper.

En réfléchissant à mon aventure, je me félicitai de ce que ma bonne étoile m'eût préservé de la venue du comte. Nous nous serions peut-être battus, ce que je désirais vivement; mais il est plus probable encore que Bininski, son acolyte, m'eût passé son sabre au travers du corps pendant le combat : les suites de mon affaire autorisent cette conjecture. Sous leurs dehors d'urbanité et de douceur, les Polonais, il faut le dire, ont conservé quelque chose de sauvage et de barbare. Dans les épanchements de leur amitié comme dans l'ardeur de leur ressentiment, on sent encore le Sarmate et le Scythe. Ils n'ont pas l'air de comprendre que les lois de l'honneur empêchent d'accabler son ennemi par le nombre quand l'occasion s'en présente. Il était évident que le comte ne m'avait suivi obstinément que dans l'intention de me traiter comme le pauvre Tomatis l'avait été. Le soufflet n'avait pas été donné, mais je ne m'en sentais pas moins déshonoré, et une ren-

contre entre nous était indispensable. Mais comment l'obtenir ? C'était très-difficile.

Le waivode me reçut avec sa bonté ordinaire et me fit l'honneur de me proposer une partie. Voyant que je perdais toujours, il me demanda où j'avais la tête.

— A dix lieues d'ici, répondis-je.

— Lorsqu'on joue avec une personne de marque, il n'est pas convenable, répondit-il, d'avoir la tête ailleurs qu'à son jeu.

Puis il jeta ses cartes et s'éloigna.

Étourdi de cette apostrophe, j'allais me retirer à mon tour, lorsqu'on annonça le roi. C'était une fausse nouvelle : Sa Majesté ne pouvait pas venir. Ce contre-temps me déchira le cœur, car j'étais résolu à exposer toute l'affaire à Sa Majesté. Le repas fut triste pour les autres comme pour moi. J'étais placé à la gauche du prince, qui affectait de ne pas m'adresser la parole. Heureusement, le prince Lubomirski parla de mon aventure en me témoignant toute la part qu'il y prenait.

— Branicki était ivre, me dit-il, et un homme comme vous ne doit pas se sentir offensé des insolences d'un gentilhomme qui a bu.

Dès ce moment le waivode eut avec moi son ton de bienveillance ordinaire, et lorsqu'on se leva de table il me prit à part et je pus le mettre au fait de tout ce qui m'était arrivé.

— Je ne suis plus étonné de votre distraction, M. Casanova. Je vous plains sincèrement, votre affaire est grave.

— Votre Altesse veut-elle bien me donner un conseil ?

— Ne m'en demandez pas, mon cher Casanova, vous ne sauriez mieux faire que de suivre vos propres inspirations.

Cela était assez clair. Voici ce que je me décidai à faire : tuer Branicki ou l'obliger à me tuer s'il acceptait mon cartel; dans le cas contraire, le poignarder, au risque de porter ma tête sur l'échafaud.

Au point du jour je lui envoyai le billet suivant :

« Votre Excellence m'a insulté hier; j'ignore pour quel

» motif. Aussi dois-je penser que Votre Excellence me dé-
» teste: c'est pour cela que je me mets à sa disposition.
» Veuillez donc, M. le comte, venir me prendre avec votre
» voiture Pour vider cette querelle, je m'engage à vous
» suivre dans un lieu où ma mort ne pourra pas, selon les
» lois du pays, être considérée comme un assassinat et où
» il me sera permis, si le sort me favorise, de tuer Votre
» Excellence sans violer ces mêmes lois. Cette proposition
» doit prouver à Votre Excellence la haute idée que j'ai
» conçue de ses sentiments généreux et de son caractère
» loyal. »

Au bout d'une heure on me répondit:

« J'accepte votre proposition. Veuillez m'indiquer le mo-
» ment où je serai assuré de vous trouver. Choisissez les
» armes et terminons le plus tôt possible. »

Enchanté de ma réussite, je lui envoyai la longueur de mon épée qui était de trois pieds environ, en lui disant que je l'attendrais le lendemain à six heures du matin.

Une heure après ces conventions arrêtées, je suis fort surpris de voir Branicki entrer dans ma chambre. Il laisse ses gens à ma porte et la referme derrière lui au verrou; puis il vient s'asseoir sur mon lit, où j'étais encore occupé à écrire. Sa démarche me parut étrange, et, n'en démêlant pas le but, je m'armai de mes pistolets de poche.

— Je ne viens pas pour vous tuer dans votre lit, me dit-il, mais pour vous déclarer que je ne remets jamais un duel au lendemain. Ainsi, nous nous battrons aujourd'hui ou jamais.

— Impossible aujourd'hui, M. le comte : c'est jour de courrier et j'ai quelque chose à terminer pour Sa Majesté.

— Vous terminerez cela après le combat. Craignez-vous donc de rester sur la place? Rassurez-vous. Dans le cas contraire, voilà une excuse toute trouvée : les morts ne craignent plus les reproches.

— Et mon testament?

— Vous avez donc quelque chose à léguer? Encore un coup, rassurez-vous, vous avez encore cinquante ans pour tester.

— Mais je ne vois pas pourquoi Votre Excellence se refuse à remettre la partie à demain.

— Votre objection est plaisante! Ne comprenez-vous pas qu'en remettant à demain le combat est manqué? Le roi nous fera arrêter aujourd'hui même.

— Vous l'avez donc instruit?

— Vous badinez? Non, certes, je ne suis pas homme à l'instruire, mais je connais la marche des affaires dans ce pays-ci. Bref, je ne veux pas que vous m'ayez provoqué en vain, et je suis prêt à vous donner satisfaction. Mais aujourd'hui ou jamais.

— Eh bien, soit, j'y consens. Un duel avec vous a trop de prix à mes yeux pour que je ne néglige pas tout ce qui pourrait m'en priver. Ayez donc la bonté de venir me prendre après dîner.

— Je comptais vous emmener sur-le-champ.

— Non pas, j'ai besoin de mes forces.

— A la bonne heure. Moi, je me bats à jeun : chacun son goût. Mais que voulez-vous dire avec la mesure de votre épée? Avec un inconnu je ne me bats jamais qu'au pistolet.

— Inconnu! comment l'entendez-vous? Dix personnes à Varsovie vous attesteront que je ne suis pas un spadassin. Je ne me battrai pas au pistolet, j'en ai le droit et votre lettre me laisse le choix des armes.

— C'est vrai, mais vous êtes trop galant homme pour ne point accepter le pistolet du moment que je vous le propose. Je vous dirai aussi que le pistolet est moins dangereux. La plupart du temps on se manque.

— Probablement vous n'avez pas l'intention d'en demeurer là?

— Si nous nous manquons, nous feraillerons ensuite aussi longtemps que vous le voudrez.

— Très-bien, je suis prêt à vous accorder ce cruel plaisir. Ainsi vous viendrez avec deux pistolets, que l'on chargera en ma présence, et j'aurai le choix de l'arme. S'il n'y a pas de résultat au premier coup de feu, nous nous battrons à l'épée, au premier sang; rien de plus, si cela vous convient.

Le comte fit un geste affirmatif. Je repris :

— Vous me promettez aussi de me conduire dans un endroit où je n'aurai rien à démêler avec la justice?

— C'est entendu. Embrassez-moi, car vous-êtes un brave homme; maintenant le plus absolu silence sur tout cela, et portez-vous bien jusqu'à trois heures.

Dès qu'il m'eut quitté, j'enfermai les papiers du roi sous un pli que je cachetai et fis appeler Campioni, qui possédait toute ma confiance.

— Voici un paquet, lui dis-je, que vous me rendrez ce soir si je suis encore de ce monde, sinon vous le remettrez à Sa Majesté. Vous devinez sans peine de quoi il s'agit, songez bien que je ne vous pardonnerais jamais la moindre indiscrétion à cet égard.

— J'ai compris; vous seriez déshonoré si j'ouvrais la bouche, parce qu'on ne manquerait pas de dire que vous m'avez chargé d'instruire des personnes qui s'opposeraient à votre duel. Soyez sans inquiétude : tout ce que je désire, c'est que vous sortiez sain et sauf de cette fâcheuse affaire; n'allez pas surtout ménager votre adversaire, votre générosité vous coûterait la vie.

— Je le sais. Maintenant mettons-nous à table.

J'avais commandé un succulent dîner, j'envoyai chercher des vins fins chez M. Schmidt. Campioni me tint tête, mais en homme préoccupé. Quant à moi, je ne me suis jamais retrouvé pareil appétit : je mangeai de tous les mets et copieusement, je bus de quatre vins avec abondance; cependant je gardai ma tête saine et libre. A deux heures et demie je me plaçai à la fenêtre pour voir venir le chambellan. Je n'eus pas longtemps à l'attendre. Avant trois heures, sa berline s'arrêta devant ma porte. Il y avait six chevaux, ni plus ni moins et deux autres chevaux de main conduits par deux ordonnances; deux hussards suivaient. Branicki s'était fait accompagner de ses aides de camp et d'un général en grand costume : c'était son témoin.

Je pris place dans la voiture à côté de Branicki. Il me fit observer que je pourrais avoir besoin de quelqu'un. Je

lui répondis que, n'ayant à mon service que deux pauvres diables, ils feraient trop piètre mine parmi son escorte, et qu'après tout je préférais me livrer entièrement à lui, convaincu que, si j'avais besoin de quelques services, je n'en manquerais pas. Il me serra énergiquement la main pour toute réponse. Le lieu de notre rencontre était probablement indiqué d'avance, car nous partîmes sans qu'il eût adressé une parole à ses gens. Je me gardais bien de l'interroger à ce sujet; mais comme le silence se prolongeait dans la voiture, je crus que c'était à moi à le rompre.

— Comptez-vous, monsieur, passer l'été prochain à Varsovie?

— Hier c'était mon intention; mais aujourd'hui, qui sait? peut-être allez-vous m'en empêcher.

— Je souhaite que cette affaire ne dérange aucun de vos desseins.

— Je forme les mêmes vœux pour vous. Vous avez été militaire, M. Casanova?

— Oui, monsieur. Mais oserai-je vous demander pourquoi cette question?

— Tout simplement pour ne pas laisser tomber la conversation.

Il y avait un bon quart d'heure que nous roulions, quand la voiture s'arrêta à la porte d'un parc. Nous descendîmes à la hâte et entrâmes dans une charmille, au bout de laquelle il y avait un banc et une table en pierre. sur laquelle un des hussards posa deux pistolets qui avaient près de deux pieds de long. Il tira ensuite de sa poche une poire à poudre et des balles, chargea les armes et les replaça en croix sur la table.

Au moment où Branicki m'invitait à choisir, le général s'écria :

— Comment, diable, vous allez vous battre!

— Certainement.

— Ici c'est impossible : vous êtes encore dans la starostie.

— Eh! qu'importe?

— Beaucoup, en vérité, et je ne vous servirai pas de té-

moin. Comte, vous m'avez trompé ; je reprends le chemin du château.

— Je ne vous retiens pas, général, répondit Branicki, mais je vous demande le secret. Je dois satisfaction à M. de Seingalt.

Alors se retournant vers moi, le général répéta son *Vous ne pouvez pas vous battre ici.*

— Puisqu'on m'y a conduit, je m'y battrais, répondis-je. Je me défendrai partout, fût-ce même dans une église.

— Morbleu ! vous avez tort. Mettez votre démêlé sous les yeux du roi, il jugera ; mais vous battre, c'est impossible !

— Je ne demande pas mieux que de prendre Sa Majesté pour intermédiaire, si Son Excellence veut bien convenir préalablement qu'elle se repent de m'avoir offensé hier.

A ces mots, Branicki me lança un regard enflammé et s'écria en gesticulant qu'il était venu pour se battre et non pour s'accommoder. Alors, me tournant vers le général, je le pris à témoin que j'avais tenté tout ce que mon honneur me permettait pour éviter le duel. Ce brave homme s'éloigna aussitôt, les larmes aux yeux, la tête dans les mains et comme un désespéré. Branicki me dit pour la seconde fois : — Choisissez.

J'écartai ma pelisse et saisis un des pistolets. Branicki prit l'autre en disant : — C'est une bien bonne arme que la vôtre.

— Je vais en faire l'essai sur votre crâne, lui répondis-je froidement.

Je crus le voir pâlir, et, par un geste violent, jetant son épée à un des assistants, il se découvrit la poitrine. C'était m'obliger à en faire autant : je m'exécutai, non sans quelque appréhension, et reculai de cinq pas comme il avait fait ; la largeur du bosquet ne nous permettait pas de mettre entre nous deux plus de dix ou douze pas de distance. Aussitôt que je le vis placé, l'arme dirigée vers la terre, je m'effaçai brusquement en l'invitant à tirer le premier. Il perdit quelques secondes à m'ajuster, et, ma foi, ne me croyant pas obligé d'attendre qu'il eût trouvé

son point de mire, je fis feu à tout hasard et en même temps que lui : c'est au point que les assistants assurèrent n'avoir entendu qu'un seul coup. Branicki chancela, puis il tomba, et je m'élançai vers lui pour le relever. Mais qui peindrait ma surprise à l'aspect de ses gens qui, le sabre en main, se précipitèrent sur moi? Fort heureusement leur maître leur cria : « Arrêtez, canaille! et respectez M. de Seingalt. » A ces mots, tous reculèrent, et je pus soulever mon adversaire du bras droit, étant moi-même blessé à la main gauche. On le porta dans une auberge à cent pas du parc, car il ne pouvait pas marcher. A chaque instant ses regards se fixaient sur moi : il paraissait concevoir difficilement d'où provenait le sang qui tachait ma culotte blanche. Arrivé à l'auberge, on l'étendit sur un matelas, et on visita sa blessure, qu'il jugea lui-même devoir être mortelle. La balle était entrée à droite à la septième côte et était sortie à gauche à la dernière fausse côte, de sorte qu'il était traversé de part en part et que les deux blessures se trouvaient éloignées l'une de l'autre de dix pouces environ. Cette vérification n'était guère rassurante, il y avait lieu de penser que les entrailles étaient traversées. Branicki me dit aussitôt:

— Vous m'avez tué; ainsi sauvez votre tête. Vous êtes dans la starostie, et je suis grand officier de la couronne. Voici mon cordon de l'Aigle Blanc pour sauvegarde, et ma bourse, si vous en avez besoin.

Je remerciai Branicki avec effusion, lui rendis sa bourse et l'assurai que si j'avais mérité la mort j'étais prêt à la recevoir; je ne lui cachai pas toute la douleur que j'éprouvais du résultat de notre combat. Enfin, après l'avoir embrassé, je sortis précipitamment de l'auberge, devant laquelle il n'y avait plus personne. Tout le monde était parti pour aller chercher des chirurgiens, des prêtres, des parents et des amis. J'étais donc seul, blessé, sans armes, sur une route couverte de neige qui m'était inconnue. J'eus le bonheur de rencontrer un paysan monté sur son traîneau. Je lui criai : *Varsovie!* en lui montrant un ducat : il me comprit, m'ouvrit son frêle équipage et nous

voilà partis au galop. Quelques minutes après, je reconnus sur la route un des amis intimes du mourant : c'était Bininski ; le sabre en main, il se dirigeait vers l'auberge ; s'il m'eût aperçu, j'étais mort, comme on va le voir ; mais ma bonne étoile voulut qu'il ne fît pas attention au traîneau. Une fois arrivé à Varsovie, je courus à l'hôtel du prince Adam, mais personne ; alors j'allai demander asile au couvent des cordeliers. Le frère portier, effrayé à la vue du sang qui inondait mes vêtements, et me prenant sans doute pour quelque criminel fuyant la justice, voulut refermer la porte ; mais je l'étendis par terre d'un violent coup de pied et pénétrai dans l'intérieur. A ses cris les autres frères accoururent ; je leur enjoignis de me recevoir, les menaçant de les tuer s'ils s'y refusaient. Par bonheur, le supérieur parla pour moi et me fit conduire dans une cellule qu'on aurait pu prendre pour un cachot : l'essentiel était que je fusse momentanément à l'abri. J'envoyai aussitôt chercher Campioni, un chirurgien et mes domestiques. Avant leur venue, on introduisit dans ma cellule le waivode de Podlachie, singulier personnage qui, sur le bruit du duel, venait m'entretenir des circonstances d'une affaire semblable qu'il avait eue dans sa jeunesse. Bientôt après parurent les waivodes de Kalish et de Wilna, qui commencèrent à réprimander les cordeliers de ce qu'ils m'avaient accueilli comme un criminel et logé comme un condamné. Ceux-ci, pour s'excuser, alléguèrent le traitement que j'avais fait subir à leur portier, ce qui parut fort gai à ces messieurs. Je n'étais pas d'humeur, comme on le pense bien, à partager leur hilarité, d'autant plus que ma blessure commençait à me pincer cruellement. Bref, on me transporta dans un petit appartement, convenablement meublé. Ma blessure était assez grave, la balle m'avait fracassé l'index et avait pénétré dans ma main, où elle s'était arrêtée, amortie par un bouton de ma veste et mieux encore par une blessure légère qu'elle m'avait faite au bas-ventre. Le plus pressé c'était d'extraire cette maudite balle, qui me causait d'atroces douleurs. Un M. Gendron, assez maladroit chirurgien,

m'en fit l'extraction au moyen d'une ouverture qu'il pratiqua au côté opposé à la blessure, si bien que ma main était totalement transpercée. Telle est la vanité humaine, que je m'obstinai à dissimuler ma souffrance : je racontais paisiblement à ceux qui m'entouraient tous les détails de l'affaire; mais que mon cœur était loin de goûter le calme qui se lisait sur mon front !

C'est le prince Lubomirski qui me donna les premiers renseignements à propos de Bininski. A peine informé de l'issue du duel, Bininski partit comme furieux, jurant de me tuer partout où il me trouverait. Il courut d'abord chez Tomatis, où se trouvaient le prince Lubomirski et M. de Moczinski. Tomatis ne pouvant lui dire où j'étais, le furieux lui déchargea son pistolet à bout portant. M. de Moczinski s'étant jeté sur lui, Bininski mit le sabre à la main, et en un tour de main se débarrassa de son adversaire, qui reçut une balafre près de la bouche et y perdit trois dents.

— Et vous pûtes échapper? demandai-je au prince.

— Non pas, reprit Lubomirski : il me saisit au collet, et, me posant un pistolet sur la poitrine, il m'obligea à lui servir d'escorte jusqu'à son cheval, car il craignait à bon droit d'être mis en pièces par les gens de Tomatis. On a fait courir déjà bien des bruits sur votre duel; on dit, entre autres, que les uhlans ont juré de venger leur colonel. Félicitez-vous d'être ici; le grand maréchal a fait cerner le couvent par des dragons, sous le prétexte de s'emparer de votre personne, bien que cette mesure n'eût d'autre but que de vous soustraire à la rage des uhlans, qui font mine de vouloir attaquer le couvent.

— Et Branicki, comment va-t-il? demandai-je.

— Il est perdu si la balle a touché les viscères; les médecins l'appréhendent. Il est chez le chancelier, le roi est auprès de lui. Les témoins de votre duel prétendent que c'est votre menace de frapper Branicki à la tête qui lui coûte la vie et qui a sauvé la vôtre. Cette menace lui fit prendre une position forcée et obligea à couvrir son crâne; sans quoi il vous perçait le cœur, car il a le coup d'œil

sûr; je l'ai vu couper une balle en deux contre une lame de couteau.

— Il est une autre circonstance au moins aussi heureuse pour moi, c'est d'avoir évité sur la route la rencontre de ce fou de Bininski; c'est aussi de ne pas avoir tué le comte sur la place, car ses gens m'auraient massacré. Vous me voyez très-affecté de ce que vos amis ont souffert pour moi; mais si Tomatis n'a pas été touché, c'est une preuve que le pistolet du forcené n'était chargé qu'à poudre.

Dans cet instant, on annonça un officier du waivode de Russie, qui m'apportait un billet adressé par le roi à son maître. J'ai conservé précieusement ce billet, dont voici le contenu :

« Mon cher oncle, Branicki se meurt; cependant je n'oublie pas Casanova : faites-lui dire qu'il a sa grâce, quoi qu'il arrive. »

J'humectai de mes larmes cette lettre si précieuse, et priai qu'on me laissât seul, ayant grand besoin de repos. Au bout d'une heure, Campioni me rapporta le paquet que je lui avais confié; il me répéta le récit que le prince Lubomirski m'avait fait.

Le lendemain, de bonne heure, je reçus nombre de visites et des offres de service de toutes les personnes ennemies de Branicki; elles étaient nombreuses, je dois le dire. Chacun m'ouvrait sa bourse, mais je ne voulus rien accepter. C'était un grand effort de courage, car cinq ou six milliers de ducats m'arrivaient ainsi fort à point. Campioni trouva mon désintéressement ridicule : j'ai pensé depuis cette époque qu'il pouvait bien avoir raison; la vérité est que je me suis repenti sérieusement d'avoir fait le Spartiate. Tout ce que j'acceptai, c'est un couvert pour quatre personnes que le prince Czartoriski mit à ma disposition tout le temps de ma convalescence. C'était uniquement dans le but de retenir quelques amis; car, pour moi, je ne touchais à rien. Mon chirurgien, assez pauvre homme du reste, me prêchait la diète; son aphorisme était : *Vulnerati fame crucientur*; mais, dans ma situa-

tion, ce n'était pas la faim qui me crucifiait. Le premier jour mon bras enfla tout à coup, la blessure noircissait; mes chirurgiens, croyant voir un pronostic de gangrène, avaient arrêté qu'on m'amputerait : j'appris cela par la gazette de la cour, dont le roi corrigeait lui-même le manuscrit. Vingt personnes accoururent pour m'adresser des compliments de condoléance, croyant déjà l'opération terminée; pour toute réponse je leur montrais ma main en riant.

Là-dessus parurent trois chirurgiens.

— Pourquoi trois, messieurs?

— Parce que nous nous proposons de dresser une consultation. Vous le permettez, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur.

— Et vous voudrez bien nous laisser examiner l'état de votre blessure?

— Je me garderai bien de m'y refuser, ce serait vous priver du plaisir de faire une consultation.

Aussitôt mon chirurgien ordinaire enleva l'appareil, examina la blessure et conféra en *polonais* avec ses collègues. Le résultat de la visite fut qu'il était urgent de me couper la main; ces messieurs me firent cette déclaration en latin, le vrai latin de Molière dans *le Bourgeois gentilhomme* et le *Médecin malgré lui*. Dans le but de m'inspirer du courage, mes esculapes me donnèrent tous les détails que nécessiterait l'amputation d'un air merveilleusement leste et dégagé; ils étaient fort gais et jurèrent que la guérison suivrait immédiatement l'amputation. Je leur répondis que, ma main m'appartenant en propre, je croyais être le maître de m'opposer à l'opération, que je qualifiai d'inopportune.

— Mais la gangrène se met déjà dans votre main; avant douze heures elle aura gagné le bras, et il faudra vous le couper.

— Alors vous me couperez le bras s'il le faut, et seulement quand il le faudra; en attendant, je garde ma main.

— Si monsieur en sait plus que nous, il n'y a rien à dire.

— Monsieur n'en sait pas plus que vous, c'est pourquoi il vous prie de le laisser en repos.

Mon refus fit scandale ; j'étais en butte aux reproches de tous ceux qui s'intéressaient à moi. Le prince Adam m'écrivit que le roi s'étonnait de mon manque de courage. « Il est impossible, me disait M. de Lubomirski, que les trois premiers chirurgiens de la capitale se trompent dans un cas pareil. »

— Certainement ils ne se trompent pas, mais ils veulent me tromper.

— Pour quelle raison ?

— Cela est fort délicat à dire, et vous allez me trouver ridiculement méfiant.

— Dites toujours.

— Eh bien, l'*ordonnance* de ces messieurs n'est pas autre chose qu'une fiche de consolation offerte à Branicki.

— Vous êtes un singulier homme.

— Quoi qu'il en soit, j'ajourne l'opération ; ce soir, si la gangrène est dans mon bras, je vous promets de le faire couper demain matin.

Avant la nuit, quatre autres chirurgiens se présentèrent. Nouvelle conférence, nouveau pansement. Mon bras était enflé de moitié et bleu jusqu'au coude ; ils me quittèrent en m'assurant que l'opération ne pouvait plus être différée sans danger pour ma vie.

— Je leur répondis : Eh bien, apportez vos instruments demain matin. Dès qu'ils furent dehors, j'ordonnai à mes gens de défendre ma porte le lendemain à tout le monde. Voilà comment j'ai conservé mon bras.

Je sortis pour la première fois le jour de Pâques, je portais le bras en écharpe. Quant à l'entier usage de ma main, je ne le recouvrai que dix-huit mois plus tard. Tous ceux qui m'avaient blâmé furent les premiers à faire mon éloge, et ma fermeté me valut une certaine renommée. Pendant ma convalescence, je reçus une visite qui me divertit beaucoup. C'était celle d'un révérend père jésuite qui m'était dépêché par l'évêque de Cracovie.

— J'ai ordre de l'évêque, dit-il, de vous absoudre du péché que vous avez commis.

— De quel péché voulez-vous parler?

— Ne vous êtes-vous pas battu en duel?

— Et pour cela vous pensez que j'ai besoin d'absolution?

— On m'a attaqué et je me suis défendu, je ne vois pas de péché là dedans. Cependant absolvez, puisque monseigneur le veut, mais je n'avouerai jamais que je sois en faute.

— Ainsi vous refusez de vous confesser?

— Le voulant, je ne le pourrais pas.

— Permettez que je pose la question.

— Posez.

— Je dis par hypothèse : Vous vous êtes battu en duel, et par hypothèse encore vous demandez l'absolution.

— Très-volontiers. C'est-à-dire que je suis absous si c'est un duel; sinon, non.

— Vous m'avez compris.

Il débita ses patenôtres et me donna sa bénédiction.

Quelques jours après ma première sortie, le roi me fit mander à la cour. Dès qu'il m'aperçut, il me donna sa main à baiser, ce que je fis en mettant un genou à terre : dans cette posture, Sa Majesté m'adressa la question suivante (scène préparée d'avance) :

— Pourquoi portez-vous le bras en écharpe?

— Sire, j'ai un rhumatisme.

— Je vous recommande, monsieur, d'éviter à l'avenir de pareils *accidents*.

L'audience terminée, je me fis conduire chez Branicki. Il avait pris un intérêt très-vif à ma blessure; tous les jours on venait de sa part demander de mes nouvelles. Bref, je croyais lui devoir une visite, d'autant plus que le roi l'avait nommé grand veneur, titre qui obligeait les gens *sachant vivre* à le complimenter. Cette charge était inférieure à celle de chambellan, mais beaucoup plus lucrative. On prétendait que le roi ne l'avait nommé qu'après s'être convaincu que Branicki était un habile tireur ; toutefois on conviendra que j'avais mieux tiré que lui.

Je fus accueilli dans son antichambre par une exclama-

tion de surprise. Officiers et laquais, tous avaient l'air de *tomber des nues*. Je priai l'adjudant de m'annoncer, ce qu'il fit la larme à l'œil et la poitrine oppressée.

Branicki était assis sur son lit, pâle comme la mort. Il me salua de la main.

Je lui dis : — Monsieur, je viens vous demander pardon de n'avoir pas su me mettre au-dessus d'une bagatelle qui n'aurait pas dû fixer mon attention. J'ai reçu plus d'honneur que d'outrage de ce qui s'est passé. Je vous prie donc de vouloir bien prendre ma défense auprès de vos amis, qui, ne connaissant pas la générosité de votre caractère, s'imaginent que vous ne pouvez être que mon ennemi.

— Monsieur Casanova, je vous déclare que je me porte l'ennemi, en toute occasion, de ceux qui ne vous témoigneront pas l'estime que vous méritez si bien. Bininski est proscrit, le roi l'a privé de ses titres de noblesse ; je le plains, mais c'est justice. Vous n'avez nullement besoin de ma protection, vous avez conquis celle de Sa Majesté. Prenez place et soyons amis, ajouta-t-il en me présentant la main. Vous êtes guéri, n'est-ce pas ? Vous avez tenu tête aux chirurgiens, c'était sagement agir. Vous leur avez dit qu'ils pensaient me faire leur cour en vous coupant le bras, c'est à merveille ; ces sortes de gens jugent du cœur des autres d'après le leur. Mais, dites-moi, comment ma balle a-t-elle pu vous toucher la main après avoir frappé au bas-ventre ?

— Permettez-moi de reprendre la position que j'avais alors, vous le comprendrez facilement.

— Il me semble, reprit-il après l'explication, que vous auriez dû tenir votre main derrière votre corps et non devant.

— D'après l'événement, vous voyez bien que j'ai eu raison de faire comme j'ai fait.

— Ah ! monsieur, s'écria une dame fort jolie qui se tenait à ses côtés, vous vouliez tuer mon frère, vous l'ajustiez à la tête !

— Le tuer ! madame, oh ! mon Dieu, non : j'avais intérêt à ce que Son Excellence vécût, pour qu'elle prît ma

défense contre des gens qui, sans elle, m'auraient tué sur la place.

— Cependant vous lui avez bien dit : Je vais faire essai de ce pistolet sur votre crâne.

— Voilà ce qu'on dit, mais ce n'est pas cela qu'on fait. Il vaut toujours mieux viser au corps, il y a plus de surface.

— Et vous m'avez donné une bonne leçon, dit Branicki en riant : on voit que vous vous êtes exercé au tir du pistolet.

— Presque jamais, et c'est le premier coup malheureux que j'ai tiré de ma vie. Si je puis me targuer de quelques avantages, c'est d'avoir la main sûre et le coup d'œil juste. Mais votre blessure va bien, Excellence ?

— Je guérirai, seulement il faudra du temps. Le jour du duel, vous aviez dîné copieusement, m'a-t-on dit.

— Je craignais que ce ne fût mon dernier repas.

— Eh bien, si j'eusse dîné comme vous, j'étais mort, car la balle m'eût infailliblement percé les intestins ; tandis qu'étant à jeun, elle a pu se faire jour.

J'ai su plus tard que, le matin de notre rencontre, Branicki avait entendu la messe et qu'il avait communié. En le quittant, j'allai remercier le grand-maréchal comte Riclinski, juge du royaume : c'est lui qui m'avait protégé contre les uhlans ; il me fit un accueil assez sévère en me demandant ce que je lui voulais.

— Vous remercier de votre intervention généreuse, Excellence, et vous promettre de me montrer plus sage à l'avenir.

— Vous ferez bien, monsieur. Quant à votre grâce, ce n'est pas à moi que vous en êtes redevable, mais au roi ; si Sa Majesté ne l'eût protégée, je n'eusse pas hésité à faire tomber votre tête.

— Votre Excellence aurait donc oublié les circonstances nombreuses qui militent en ma faveur ?

— Lesquelles ? Voyons : oui ou non, vous êtes-vous battu en duel ?

— C'est vrai !

— Eh bien, la loi est formelle.

— Contre un duel offert ou accepté dans les conditions qu'elle indique ; mais ici je me suis battu à mon corps défendant, j'ai repoussé une attaque. Aussi je veux croire que, mieux instruite, Votre Excellence ne m'aurait pas fait exécuter.

— En vérité, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Mais pourquoi parler de cela ? Tout est fini. Puisque Sa Majesté vous a fait grâce, c'est que vous le méritiez, et je vous en félicite. Voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi aujourd'hui ? J'ai à cœur de vous prouver que je n'ai pour vous aucun sentiment qui ne soit à votre avantage.

Ma paix ainsi faite de ce côté, je me rendis chez le waivode de Russie, qui m'accueillit les bras ouverts.

— Je vous fais préparer un logement chez moi, me dit-il ; ma femme aime beaucoup votre société, mais cet appartement ne sera prêt à vous recevoir que dans six semaines.

— Je profiterai de ce temps, Excellence, pour faire une course jusqu'à Kiow, chez le waivode. Son gendre, le staroste, comte de Bruhl, m'a vivement engagé à faire ce petit voyage.

— Partez, vous ferez bien ; cette absence calmera peut-être les ressentiments d'une foule d'ennemis que votre duel vous a suscités. Que le ciel vous préserve jamais d'une pareille affaire ici ! Vous n'en sortiriez plus sain et sauf. En attendant, tenez-vous sur vos gardes, et n'allez pas sortir à pied la nuit.

Une semaine s'écoula ainsi parmi des invitations à dîner et à souper. On me faisait répéter jusqu'aux moindres circonstances de ma rencontre, même en présence du roi, qui faisait semblant de ne rien entendre. Un jour que je recommençais mon récit, pour la dixième fois peut-être devant lui, Sa Majesté m'interrompit brusquement.

— M. Casanova, êtes-vous gentilhomme ?

— Non, sire, je n'ai pas cet honneur.

— Eh bien, si un gentilhomme vénitien vous insultait, oseriez-vous lui demander satisfaction ?

— Non, sire, car il n'accepterait pas. Je saurais bien dévorer ma colère et attendre l'occasion.

— Quelle occasion?

— D'épier mon ennemi sur un territoire étranger, et là je le ferais battre jusqu'à la mort.

Le lecteur voudra savoir peut-être si je revis la Binetti; une seule fois je la rencontrai chez M. Moczinski: mais elle se *sauva* dès qu'elle m'aperçut. Je dis à Moczinski : Voilà une conduite étrange; pourquoi cette dame m'en veut-elle?

— Pourquoi! vous ignorez donc que votre duel, dont elle est la cause, l'a brouillée avec son amant? Branicki ne l'a jamais revue depuis ce temps.

— Je ne puis qu'approuver la conduite du comte. Cette dame se figurait sans doute que son amant m'eût traité comme l'a été ce pauvre Tomatis.

Je partis avec Campioni pour le petit voyage dont j'ai parlé. J'avais deux cents ducats dans ma bourse: la moitié était un don du waivode de Russie; j'avais gagné les cent autres au jeu. Je passe sous silence les détails de mon excursion. J'en viens aux raisons qui me déterminèrent à quitter pour jamais Varsovie et la Pologne.

A mon retour, madame Geoffrin, l'ancienne maîtresse du roi, était fêtée dans la capitale. Sans prétendre aux mêmes faveurs dont cette dame étrangère était l'objet, j'eus lieu d'être fort surpris de la mauvaise réception qu'on me fit partout. Je crois que tous ces nobles polonais s'entendaient pour m'adresser la même phrase sèche et impolie: Nous pensions bien ne plus vous revoir; pourquoi donc êtes-vous revenu?

— Pour payer mes dettes, répondais-je, et je leur tournais le dos.

La froideur la moins cérémonieuse avait succédé à l'empressement dont j'étais naguère l'objet; il est vrai que je recevais encore des invitations, mais personne ne m'adressait la parole à table. Je rencontrai le waivode de Russie qui me rendit à peine mon salut; je revis aussi le roi, mais Sa Majesté ne me regarda seulement pas. Comme je deman-

dais au prince Sulaskowski la cause d'un pareil changement, il me répondit : — C'est un effet du caractère national ; nous sommes très-inconstants, vous le savez : *Sarmatorum virtus veluti extra ipsos* (1). Votre fortune était faite si vous aviez pu saisir l'occasion, à présent il est trop tard, et vous n'avez qu'une chose essentielle à faire...

— C'est de partir, interrompis-je, et je vais me dépêcher.

Comme je rentrais chez moi, on me remit une lettre anonyme de la main d'une personne bienveillante qui m'instruisait de ce qu'elle avait entendu dire au roi sur mon compte Sa Majesté avait su, me disait-elle, que j'avais été pendu en effigie à Paris pour avoir soustrait une somme considérable à la caisse de la loterie; en outre, j'étais coupable de nombreuses escroqueries en Angleterre et en Italie ; enfin, j'avais fait partie d'une troupe de comédiens ambulants : tels étaient les griefs formulés généralement contre moi. Que pouvais-je répondre, sinon : Ce sont autant de calomnies plus faciles à inventer qu'à réfuter. Certes, j'aurais souhaité pouvoir quitter Varsovie sur l'heure, mais j'étais obéré et je ne possédais pas l'argent nécessaire à mon voyage. J'écrivis donc à Venise pour me procurer ce qui me manquait. En attendant, je restai forcément dans la capitale. Voici l'incident qui hâta mon départ.

Un beau matin se présente chez moi ce même général qui avait servi de témoin à Branicki lors de notre combat. Cet officier venait au nom du roi m'enjoindre de quitter Varsovie sous huit jours. Révolté de cet ordre, je chargeai l'émissaire de dire à son maître que je n'étais pas en disposition d'obéir, et que s'il m'y contraignait par la force, je protesterais contre la violence, à la face du monde.

Il me répondit paisiblement : — Monsieur, on ne m'a pas chargé de rapporter votre réponse, mais seulement de vous faire connaître l'ordre du roi. Ainsi, vous ferez ce que bon vous semblera.

(1) Les Sarmates n'ont pas de qualités, il les affectent.

J'écrivis aussitôt une longue lettre à Sa Majesté ; je lui exposai que l'honneur ne me permettait pas de quitter sa capitale, puisque j'avais eu le malheur d'y contracter des dettes. C'est au comte Moczinski que je la remis pour la faire parvenir au roi. Le lendemain, le comte me remit mille ducats de la part de Sa Majesté, qui voulait bien s'excuser de l'ordre qu'elle avait donné, ignorant que j'étais à court d'argent Le comte ajouta : Si Sa Majesté presse votre départ, c'est uniquement dans votre intérêt : elle est impatiente de vous savoir en lieu de sûreté, car elle n'ignore pas que vous recevez journellement des provocations, provocations auxquelles vous avez la sagesse de ne pas répondre : mais il n'en est pas moins vrai que les individus qui vous les adressent ont formé le projet de se venger de ce qu'ils appellent vos mépris, et le roi veut être tranquillisé sur votre sort.

J'étais pénétré de la plus vive reconnaissance : je priai le comte de remercier S. M. et de lui dire que ses ordres allaient être exécutés. Le comte m'offrit sa voiture, que j'acceptai, et me fit promettre de lui donner de mes nouvelles.

Dès le surlendemain, j'avais payé mes dettes et j'étais en route pour Breslau.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Dresde. — Mlle Maton. — Le comte de Bellegarde. — Voyage à Leipsick. — La Castelbajac.— Schwerin.— Mon retour à Dresde avec la Castelbajac. Porchini tente de m'assassiner.

Nous roulâmes nuit et jour jusqu'à Breslau. Campioni m'accompagna jusqu'à Wartenberg, à soixante lieues de Varsovie : s'il n'alla pas plus loin, c'est que des intérêts de cœur l'attachaient à la Pologne. Aussitôt arrivé, j'allai voir l'abbé Bastiani, célèbre Vénitien, dont le roi de Prusse avait fait la fortune. Il était chanoine de la cathé-

drale, et il m'accueillit comme je désire l'être, avec cordialité et sans cérémonie. Il y avait longtemps que nous étions mutuellement impatients de nous connaître. L'abbé était un homme de haute taille, blond, assez bien fait, d'une physionomie spirituelle. C'était un savant dans toute la bonne acception du terme. Je trouvai en lui et chez lui les trois choses que je prise par-dessus tout au monde : un aimable compagnon, une bibliothèque choisie et une excellente table. Il était logé magnifiquement au rez-de-chaussée d'un brillant hôtel dont il avait la libre disposition ; il avait cédé le premier à une dame dont il aimait beaucoup les enfants, probablement parce qu'il en était le père. Malgré son habit, peut-être à cause de son habit, il avait un notable entraînement vers le beau sexe et les plaisirs qu'il procure. Cependant la passion chez lui n'allait pas jusqu'à la faiblesse, et elle n'était pas exclusive de l'amitié. Il aimait surtout à s'entourer de jeunes gens : son favori était alors un jeune abbé, le comte de Cavalcano. Cet estimable Bastiani était le fils d'un tailleur ; jadis frère capucin à Venise, il avait, dit-on, *jeté le froc aux orties*. A La Haye, où il s'enfuit, il trouva l'ambassadeur vénitien, Troni, qui lui prêta cent ducats, au moyen desquels il se rendit à Berlin, où le roi le combla de faveurs.

J'avais une lettre de recommandation pour certaine baronne dont j'ai oublié le nom. Je me présentai à sa porte à onze heures, et on m'introduisit dans l'antichambre en m'invitant à attendre : Mme la baronne s'habillait. Une jeune et jolie demoiselle, fort bien mise, attendait comme moi. Je prends place à ses côtés sur le canapé, et bientôt la conversation s'engage.

— Madame la baronne est sans doute une amie intime de mademoiselle ?

— Du tout, monsieur, je n'ai pas cet honneur ; je viens ici pour offrir mes services à madame.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quelle espèce de services ?

— Je voudrais être gouvernante de ses filles.

— Ah ! la baronne a des filles ?

— Trois petites, belles comme des anges.

— Quand vous serez auprès d'elles, cela fera quatre anges. Mais j'y songe, vous gouvernante ! vous êtes bien jeune, mademoiselle.

— Hélas ! monsieur, la nécessité le veut; je suis orpheline, et mon frère, simple lieutenant, ne peut pas faire de grands sacrifices pour moi. Que dois-je faire, sinon utiliser le peu de bonne éducation que j'ai reçue ?

— Que pensez-vous gagner ici, mademoiselle ?

— Cinquante écus par an.

— C'est bien peu.

Elle leva les yeux au ciel en poussant un gros soupir.

— Mademoiselle, vous m'intéressez beaucoup. Où demeurez-vous ?

— Chez une vieille tante.

— Où vous travaillez beaucoup sans doute, où vous gagnez peu, où vous vous ennuyez excessivement. Tenez, si, au lieu d'être gouvernante d'enfants, un homme d'honneur vous proposait d'être la sienne, accepteriez-vous ?

— J'accepterais.

— Eh bien, mademoiselle, je vous le propose, et vous gagnerez cinquante écus par mois.

— Comment, monsieur, je serais assez heureuse pour être placée dans votre famille ?

— Je n'ai point de famille ; je suis seul, étranger, et je passe ma vie à voyager : demain, si vous le voulez bien, nous partirons ensemble.

— Rien que nous deux ! vous plaisantez. Oh ! cela ne se peut pas !

— Pourquoi donc ?

— Mais, monsieur, c'est la première fois que nous nous voyons.

— Il faut bien qu'on se voie toujours une première fois. Quant à la connaissance, elle sera bien vite faite si vous y mettez autant de bonne volonté que moi.

Mon ton sérieux convainquit bientôt la jeune fille que je ne plaisantais pas ; moi-même je me sentais un peu surpris d'avoir fait si sérieusement pareille proposition, car,

s'il faut dire la vérité, telle n'avait pas été mon intention, et tout ce que j'avais dit d'abord n'était que pour *amuser le tapis*. A force de vouloir persuader la belle inconnue, je finis par me persuader moi-même, par me croire réellement épris, et je pouvais sans trop de suffisance regarder mes affaires comme étant passablement avancées. J'eus le plaisir de lui voir prendre un air pensif et mélancolique; parfois elle me regardait à la dérobée : bref, sans pouvoir me rendre un compte exact de toutes ses pensées, j'en tirais le résumé, et ce résumé était à mon avantage. Je me disais : Voilà une jeune fille que je pourrai conduire dans le grand monde, qui y figurera avec honneur ; car je n'en étais plus déjà à douter de son esprit et de ses sentiments. Ainsi marchent les illusions, et ce n'était pas encore ma dernière. Rempli de ces belles espérances, je tirai deux ducats de ma poche et les lui offris à compte sur le premier mois. Elle les accepta d'un air charmant et timide : c'était bien, comme disent les Français, le commencement de la fin.

Sur ces entrefaites, on m'introduisit chez la baronne ; elle m'invita à diner pour le lendemain et parut fort contrariée de mon refus. En sortant je ne vis plus la jeune fille dans l'antichambre. Telle était la mobilité de mes impressions que, le lendemain matin à cinq heures, je montai en voiture sans lui donner un souvenir. Nous faisons cent pas à peine, et mon cocher s'arrête : on lui jette un paquet, qu'il place sur l'impériale; mon domestique ouvre la portière, et une femme s'élance à mes côtés. C'était mon inconnue. En route elle me conte qu'elle avait arrangé cette petite scène pour ne point causer du scandale à mon hôtel, où l'on n'aurait pas manqué de dire que j'étais parti avec une jeune fille après l'avoir séduite.

— Peut-être même, ajoutai-je, vous aurait-on empêchée de partir avec moi.

— Oh ! que non, ce n'est pas cela que je craignais, mais bien le bavardage des domestiques. Au surplus, je ne me serais jamais décidée à vous suivre, si ce n'était le don de deux ducats que j'ai eu le *malheur* d'accepter : je n'ai pas

voulu, monsieur, vous laisser le droit de me taxer d'imposture.

Me voilà donc tête à tête avec une jeune fille qui m'était tombée du ciel, pauvre ange, à moi vieux démon, et désormais elle était confiée à ma garde. C'était évidemment son bon génie qui me l'adressait, car j'étais persuadé que je ne lui ferais jamais que du bien. Quant à moi, la question pouvait être douteuse encore, mais je ne songeai seulement pas à me la poser. Bien qu'au delà de la quarantaine, je mis tout sur le compte d'une belle passion que j'inspirais, oubliant absolument que la lettre de change à vue que nous portons tous sur le visage était décidément échue.

Je ne fus pas longtemps à me convaincre que ma belle inconnue, en acceptant mes offres, était décidée à se soumettre à tout ce que je pourrais exiger d'elle; mais ce n'était pas mon compte; je voulais, ce que j'avais toujours voulu, *être aimé*, et depuis Zaïre j'avais désappris l'amour. L'actrice Valville n'avait été qu'un caprice ; à Varsovie, pas une seule amourette. L'unique souvenir que je devais emporter de cette ville, souvenir bien doux, c'était d'avoir prouvé au monde, ou, si l'on veut, à mes lecteurs, que l'honneur m'était plus cher que la vie.

Ma compagne s'appelait Maton. Elle s'exprimait en très-bon français. Lui ayant demandé si elle l'écrivait aussi, elle me fit voir une lettre de sa main qui annonçait une brillante éducation. Elle raconta ensuite comment elle avait quitté Breslau sans prévenir personne, pas même sa tante, qui certainement ne voudrait jamais la revoir.

— Et vos effets? lui dis-je.

— Ils ne valaient pas la peine d'être emportés.

— Qu'avez-vous donc dans ce paquet?

— Une chemise, une paire de bas, deux mouchoirs de poche et six robes.

— Mais que dira votre amant? car il est impossible que vous n'en ayez pas.

— Il ne dira rien, car je suis *libre*.

— Et vous l'avez toujours été?

— Je suis trop franche pour vous cacher que j'ai eu deux amants : le premier était un monstre qui me séduisit et m'abandonna ; l'autre est un honnête garçon, un lieutenant sans le sou, qui tient garnison à Stettin depuis une année.

Rien n'était plus simple que cette histoire, qui portait le cachet de la vérité ; c'était absolument comme si ma conquête m'eût dit : Je ne m'attache à vous que dans le but de faire fortune. Mais l'amour-propre m'aveuglait, et j'avais la sottise de découvrir une marque d'affection dans ce qui n'était que le calcul de l'intérêt personnel. A vingt ans, n'étant jamais sortie de Breslau, mademoiselle Maton voulait voir et courir le monde, et cela à mes dépens : c'était fort naturel. Un autre eût sagement supputé la dépense, et se serait abstenu ; mais, pour moi, une jolie femme et l'amour, c'était tout. Cependant je résolus de ne rien exiger d'elle tant que je ne la verrais pas brûler des mêmes désirs que moi.

A la brune, nous nous arrêtâmes à une maison de poste pour y passer la nuit. Je demandai à souper. Maton, qui mourait de faim, mangea avec appétit et but prodigieusement pour une demoiselle déshabituée du vin. En la voyant au moment de tomber sous la table, je l'envoyai au lit. Elle balbutia quelques remercîments et des excuses, luttant sans succès contre le sommeil, besoin qu'elle ne s'expliquait que par la fatigue du voyage. Je me l'expliquais plus naturellement par l'abondance de ses libations. J'appris aussi qu'elle n'avait pas employé sa dernière nuit à dormir, et que depuis deux jours elle n'avait vécu que de pain et d'eau. Elle eut beaucoup de peine à se mettre au lit, et, si je ne l'eusse aidée à se déshabiller, elle y serait encore. Je pris place ensuite à ses côtés, et ne me réveillai qu'à cinq heures du matin. Je demandai aussitôt des chevaux. Maton dormait toujours. Je l'éveillai brusquement : elle fut bientôt sur pied, et me demanda timidement si je voulais bien pour mon bonjour lui donner un baiser. Je lui en donnai deux, et nous continuâmes notre voyage pour Dresde.

A mon arrivée dans cette ville, je courus d'abord chez ma mère; elle était à la campagne; mais je trouvai mon frère Jean et sa femme, la Romaine Teresa Rolando. On pense bien que je n'oubliai pas non plus, dans mes visites, le staroste comte de Brühl, non plus que sa femme, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de son père, le waivode de Russie.

Après le dîner je me rendis a l'Opéra italien, dont le foyer était ouvert aux joueurs: on y tenait un pharaon. Je jouai, mais en homme précautionné et qui ne veut pas aventurer ses ressources; car j'avais tout au plus huit cents ducats à mon service, et il fallait les faire durer longtemps. C'est là que je fis la connaissance du malheureux Aidolo, alors si jeune, si brillant, si animé, déjà major, et qui aujourd'hui serait général si, pour son malheur, il n'eût pas été mêlé dans une intrigue qui lui a valu l'exil, où il gémit depuis trente ans et où il doit mourir.

La beauté de Maton et les excitations du voyage brusquèrent un dénoûment que ma bonne étoile me disait d'ajourner. Je pressai Maton très-tendrement ce soir-là, et notre union fut consommée. A notre réveil, nous étions les meilleurs amis du monde. Je perdis ma journée dans des emplettes pour elle : chemises, bonnets, jupons, chaussures, etc., je lui procurai tout, car elle ne possédait rien. M'arrivait-il des visites, je la renvoyais dans sa chambre, et je répondais aux curieux que je la leur présenterais dès qu'elle serait ma femme. Lorsque je sortais, elle avait pour consigne de ne recevoir personne. Parfois je la menais à la promenade hors des murs de la ville : alors seulement je lui permettais de parler aux personnes qui nous abordaient.

Ces précautions assez minutieuses de ma part donnèrent l'éveil à la foule des jeunes officiers de Dresde, et surtout à l'un d'entre eux, le comte de Bellegarde, cavalier à bonnes fortunes qui se flattait de réussir et d'emporter la place à la première sommation. Jeune, beau, riche et prodigue comme il l'était, je ne le vis pas sans déplaisir se présenter chez moi au moment où j'allais me mettre à

table. Il me demanda la permission d'assister au repas, ce que je ne pouvais pas lui refuser. J'aurais pu envoyer Maton dans sa chambre, mais c'eût été une inconvenance : d'ailleurs je fus fort content d'elle pendant le dîner. Bellegarde, tout en se tenant dans les bornes d'un entretien à peu près honnête, se permettait de temps en temps quelques saillies militaires. Maton n'y répondit que par un sourire réservé, et sut garder sa dignité, qui était un peu la mienne.

J'avais pour habitude de sommeiller au sortir de table : ainsi invitai-je sans façon le comte à nous laisser.

— Est-ce que mademoiselle fait aussi la sieste? demanda-t-il en riant.

Sur ma réponse affirmative, il prit ses gants et son épée et m'invita à dîner pour le lendemain

Je lui répondis que je ne conduisais pas encore ma maîtresse dans le monde, mais que, s'il voulait bien se contenter d'un repas frugal, je le traiterais toujours avec plaisir et qu'il pourrait voir Maton.

Il ne trouva rien à répliquer, prit un air grave et se retira froidement. Pendant huit jours je n'en entendis plus parler.

Ma mère étant de retour de la campagne, j'allai la voir. Elle habitait au troisième dans une maison voisine de la mienne, et de ses fenêtres on pouvait voir ce qui se passait dans ma chambre. Qu'on se figure ma surprise quand j'aperçois Maton à sa croisée, s'entretenant avec M. de Bellegarde, appuyé lui-même à la croisée d'une chambre voisine dépendant de l'hôtel que j'habitais, mais qui ne faisait pas partie de mon appartement. Cette découverte me fit rire, parce que j'étais persuadé qu'on ne me voyait pas : néanmoins je pris mon parti sur-le-champ, n'étant pas d'humeur à être trompé.

Je rentrai pour dîner à mon hôtel. J'avais l'air enjoué comme Maton. La conversation tomba sur le comte, et je dis négligemment à la demoiselle :

— Je crois que M. de Bellegarde est amoureux de toi.

— Bah! vous savez bien que les jeunes officiers courent

après les demoiselles, c'est leur habitude. Je ne crois pas le comte plus épris de moi que de toute autre.

— Comment donc! mais n'était-il pas ici ce matin?

— Lui! point du tout. Et d'ailleurs, fût-il venu, pensez-vous que je l'eusse reçu?

— Tu ne l'as donc pas vu se promener devant les fenêtres après la parade?

— En vérité, non.

Il n'en fallait pas davantage pour me mettre au fait. Maton mentait impudemment : il était clair que j'allais être sa dupe si je ne prévenais le coup sur-le-champ. Je n'insistai pas ; je gardai ma bonne humeur et fis à Maton quelques cajoleries ; puis j'allai au théâtre, où je fus parfaitement heureux au jeu. A la fin du second acte je me retirai. Voilà qu'à la porte de mon logis je rencontre un des domestiques de l'hôtel, et je lui dis :

— Y a-t-il au premier d'autres chambres que les quatre que j'occupe?

— Oui, monsieur, il y en a encore deux sur le devant.

— Dites à votre maîtresse que je les veux aussi.

— Impossible, monsieur, nous les avons louées hier.

— A qui donc?

— A un officier suisse.

M. de Bellegarde était Suisse.

Je tournai le dos au domestique et me mis à examiner les lieux. Rien de plus facile que de passer de la fenêtre voisine sur mon balcon. En outre, les deux chambres, celle de Maton et celle de l'officier, communiquaient par une porte verrouillée devers moi, mais dont la clef était de l'autre côté.

Arrivé chez moi, je trouvai la demoiselle assise auprès de la fenêtre. Après quelques mots insignifiants je lui dis : Quel air frais ici, tandis que chez moi l'on étouffe. Si nous changions de chambre?...

Elle ne répondit pas.

— Voudrais-tu me faire ce plaisir? ma chère Maton?

Motus encore.

— Si tu tiens à cette chambre, repris-je, n'en parlons plus.

— Monsieur sait bien qu'il est le maître.

— Eh bien, je coucherai ici.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Comme il vous plaira. J'espère du moins que cela ne m'empêchera pas de venir travailler ici dans la matinée?

Je compris à cette réponse que Maton ne me le cédait pas en finesse, et dès ce moment elle me devint odieuse.

Aussitôt je fais porter mon lit dans sa chambre, je place mon bureau vis-à-vis de la fenêtre. Maton regardait en dessous toutes ces nouvelles dispositions ; cependant elle fit *contre mauvaise fortune bon cœur*, et fêta mon souper. Il est vrai que le bon vin la déridait. Au moment de me coucher, elle me demanda la permission de partager mon lit : je la laisse faire. J'entendais distinctement la voix de Bellegarde et de ses amis, et je comptais être témoin de quelque tentative de mon voisin pour entrer chez moi; mais personne ne bougea. Je sus plus tard que l'amoureux avait été informé (je ne sais par qui ni comment) du changement de gîte de sa belle.

Le lendemain je me réveillai avec un horrible mal de tête, et je gardai la chambre. Mon indisposition se prolongeant, je fis appeler un médecin, qui me saigna : peine inutile, mon mal ne fit qu'empirer. Ma mère accourut fort inquiète, car elle m'aimait tendrement. La saignée ne m'ayant procuré aucun soulagement j'avalai une médecine, qui ne réussit pas mieux que le premier remède. Le troisième jour, certains indices me révélèrent clairement que j'étais atteint d'une maladie galante. Ainsi mademoiselle Maton m'avait trompé de plus d'une manière : impossible d'attribuer ma mésaventure à une autre femme, car depuis mon retour de Pologne je n'avais *connu* qu'elle. J'eus une nuit fort agitée qui me permit de méditer un plan de vengeance. La colère est mauvaise conseillère, elle me criait d'avoir recours aux moyens violents : heureusement la

raison prit le dessus, et pour toute punition, je résolus de chasser cette indigne créature.

J'allai la secouer rudement dans son lit au point du jour et je lui dis :

— Malheureuse, tu vas tout m'avouer.

Elle fondit en larmes et s'écria :

— Mon Dieu, qu'avez vous? vous paraissez irrité.

— Ta conduite est infâme.

— Pardonnez-moi, monsieur, et je vous jure que je ne recommencerai jamais.

— Ni moi non plus.

— Cependant c'est une bagatelle...

— Ah! tu appelles cela une bagatelle!

— Cette petite croix d'or ne vous servait à rien.

— Que me parles-tu de croix d'or?

— Et je l'ai mise de côté...

— Tu es donc aussi une voleuse? J'en apprends de belles, mais il s'agit d'autre chose.

— En vérité, ma conscience ne me reproche rien de plus.

— Tu m'as ravi le plus précieux trésor que j'aie au monde.

— Quoi donc?

— Ma santé, malheureuse! tu m'as empoisonné. Lève-toi sur-le-champ, fais un paquet des hardes que je t'ai données et va-t-en.

Ses pleurs recommencèrent, mais elle n'essaya plus de se justifier.

— Mon Dieu! si vous m'abandonnez, que deviendrai-je!

— Peu m'importe; prends ces cinquante écus, et que je ne te revoie plus ; mais comme je ne veux pas donner à penser que je te délaisse après t'avoir séduite, tu vas me donner quittance de la somme, en mentionnant dans l'écrit les causes de notre séparation. Elle obéit sans mot dire. Quand il fallut quitter la place, ses gémissements recommencèrent, et elle se jeta à mes genoux dans le but de m'attendrir, si bien que je fus obligé de la mettre dehors.

Ainsi pincé, je ne me souciai nullement de rester dans l'hôtel : j'en sortis deux jours après et louai le premier étage de la maison habitée par ma mère. La sotte obstination de Maton à cacher un mal que je devais découvrir tôt ou tard me rendit tellement malade, que si les symptômes eussent tardé de huit jours à se manifester, il y allait de ma vie. J'étais aussi maltraité que je le fus autrefois à Augsbourg et Wesel, si le lecteur s'en souvient. A tous ceux, et ils étaient nombreux, qui m'accablaient de questions au sujet de ma princesse, je répondais simplement :

— C'était une gouvernante infidèle, et je l'ai mise à la porte.

Mon frère Jean fut le premier à se payer de ces raisons; mais, à quelques jours de là, je le vois entrer d'un air moqueur dans ma chambre, et il me dit :

— Le comte de Bellegarde et quatre de ses amis sont malades comme toi et par le fait de ta gouvernante.

— Tant pis pour eux ; pourquoi s'y sont-ils frottés?

— Pourquoi t'y frottais-tu toi-même?

— Je te réciterai mon *meâ culpâ* tant que tu voudras. Tu vois que ces jeunes fous auraient grand tort de m'en vouloir, et qu'ils sont fort mal avisés en publiant leur honte. J'ai tout mis en œuvre pour les préserver de Maton.

— Rusé compère, tu voulais la garder pour toi seul.

— Il est vrai qu'aucun d'eux, le comte de Bellegarde excepté, ne peut se vanter d'avoir possédé Maton pendant le temps qu'elle demeurait ici; mais ils sont peu clairvoyants s'ils n'ont pas compris le motif pour lequel j'ai mis à la porte cette maudite grisette.

— Le moyen de le soupçonner? tout le monde est convaincu que tu n'as pas de mal.

— Eh bien, tu peux les consoler maintenant et leur apprendre en quel état tu m'as trouvé; mais dis-leur bien que je n'aurais jamais été assez fou pour proclamer mon triste état sans nécessité.

Une fois guéri, j'allai voir la brillante foire de Leipsick.

Les bonnes chances du pharaon et du biribi m'avaient procuré à Dresde un gain de quatre cents ducats, et je partis avec un crédit de trois mille écus sur le banquier Hoffman. J'avais pour compagnon de voyage un vieillard fort aimable, directeur des mines de Saxe. Il me conta une anecdote, peu importante en elle-même, mais qui a son côté intéressant en ce qu'elle resta toujours ignorée des Russes ; c'est que l'impératrice Catherine, que tout le monde croyait brune, était blonde. Le directeur la voyait tous les jours dans son enfance à Stettin. Depuis l'âge de treize ans on la coiffaît avec des peignes de plomb, parce qu'elle était destinée à Pierre III, et qu'en Russie on voulait autant que possible que les princesses du sang impérial fussent brunes, la couleur blonde étant très-commune dans le pays. C'est une singularité digne d'être recueillie par l'histoire, qu'une famille régnante se faisant teindre les cheveux pour se distinguer davantage de ses sujets.

Je me souviens avec le plus grand plaisir d'une aventure qui m'advint à cette foire de Leipsick. La belle et spirituelle princesse A***, autrefois maîtresse de l'empereur François Ier, venait d'arriver de Vienne et habitait le même hôtel que moi. Un jour elle eut l'étrange fantaisie de se promener incognito à la foire. Voici comment elle s'y prit : une de ses femmes de chambre reçut l'ordre de faire la princesse, tandis que la véritable princesse la suivrait déguisée en femme de chambre Instruit de cette mascarade, je résolus d'y jouer mon rôle. Je suivis les deux dames à leur sortie de l'hôtel, et pendant que la prétendue princesse était à examiner les curiosités d'un magasin d'orfévrerie, je m'approche de la prétendue soubrette et lui adresse familièrement la parole.

— Est-il vrai, mademoiselle, que cette dame que vous suivez soit réellement la princesse A***?

— C'est elle-même.

— Je n'en crois rien, car elle n'est pas belle et ne ressemble guère à une princesse.

— Il paraît, monsieur, que vous savez mal reconnaître l'air que doit avoir une princesse.

— Au contraire, mademoiselle; et je le sais si bien que je donnerais volontiers cent ducats pour une heure de tête-à-tête avec vous.

— Cent ducats! vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Essayez.

— Vous vous dédiriez.

— Non pas. Tenez, je demeure dans l'hôtel où vous êtes descendue : réfléchissez à ma proposition, et, si vous l'acceptez, je vous compte l'argent d'avance : à une condition encore, c'est que vous me donnerez votre parole; sans cela vous pourriez bien me jouer un tour de soubrette.

— C'est à merveille! soyez discret, ct venez me trouver après le dîner. Si vous vous sentez le courage de braver quelques petits dangers, l'heure du berger ne se fera pas attendre.

— Vous êtes adorable. Comment vous appelez-vous?

— Caroline.

Enchanté d'avoir entretenu la princesse et d'avoir pu lui dire combien elle me plaisait, je me disposais à jouer mon rôle jusqu'au bout sans m'abuser sur la conclusion de l'intrigue, qui ne pourrait avoir celle que j'avais souhaitée. A la nuit tombante, me voilà dans le couloir des femmes de la princesse, faisant des *hum!* des *psitt!* Enfin l'une d'elles me dit ;

— Que cherchez-vous?

— Une de vos camarades que j'ai rencontrée à la foire.

— Ce doit être Caroline, qui sert la princesse à table. Revenez dans une demi-heure.

La demi-heure écoulée, la même soubrette me dit :

— Caroline est venue et m'a chargée de vous cacher dans ce cabinet.

En même temps elle me poussait dans un cabinet assez sombre, où j'attendis Caroline très-peu de temps. La porte fermée, je voulus aller au fait vigoureusement, mais elle se défendit en criant :

— Non pas, non pas! attendez au moins que ma maîtresse soit couchée.

— Que j'attende ici, et sans lumière! c'est bien triste.

— Se cache-t-on avec des flambeaux? Les gens de la maison qui vont et viennent vous auraient bientôt découvert.

— Mais, ma belle, sans lumière je suis un corps sans âme; en outre, cet endroit n'est pas commode pour ce que nous avons à faire ici.

— Certainement je ne vous introduirai pas dans ma chambre.

— Qui vous empêche de venir dans la mienne? Je suis seul, et personne ne nous dérangera. Venez donc, voici les cent ducats.

— Je n'oserais pas pour un million.

— Et moi pour un million je ne passerais pas la soirée dans ce cachot, où il n'y a de place que pour une chaise. Adieu donc, cruelle Caroline.

— Alors, monsieur, ne sortons pas ensemble, et laissez-moi passer la première.

Elle voulut s'échapper de mes mains. Heureusement j'eus la présence d'esprit de saisir le bout de sa robe et de l'empêcher par là de me fermer la porte au nez, comme c'était bien son intention. Elle de tourner à gauche vers sa chambre, et moi à droite vers la mienne. De deux choses l'une, ou l'on voulait me soutirer de l'argent, ou, ce qui est plus probable, me claquemurer pour la nuit dans le cabinet. La satisfaction d'avoir échappé à ce double danger me procura le sommeil le plus paisible.

Le lendemain j'essayais des gants dans un magasin, lorsque parut la princesse, accompagnée du comte de Zinzendorf : je l'avais connu douze ans auparavant à Paris. Il ne me reconnut pas d'abord; mais, jugeant à ma tournure que j'étais étranger, il me demanda si j'avais des nouvelles d'un certain Casanova, célèbre pour son duel avec le comte Branicki.

— Ce Casanova, c'est moi-même.

La comtesse m'entendit, et se tournant vers moi :

— Vous êtes le brave Casanova! me dit-elle, je serais ravie de faire votre connaissance.

Elle prononça ces mots naturellement et comme si, en effet, c'eût été notre première rencontre. J'imitai son silence; elle m'invita à sa soirée, la dernière qu'elle dût donner, son départ étant fixé au surlendemain. Elle me fit répéter tous les détails de ma malheureuse affaire, en se tenant toujours sur la même réserve. Je remarquai aussi que ses femmes de chambre feignaient de ne rien connaître de notre entrevue.

Le dernier jour de la foire, au moment où j'allais me mettre à table, une jolie femme entre à l'improviste dans ma salle à manger : c'était la Castelbajac.

— Vous ici, chère dame?

— Hélas! oui, pour mon malheur; je suis arrivée depuis quinze jours.

— Et vous me le faites savoir aujourd'hui seulement!

— Ce n'est pas faute de vous avoir vu souvent, mais nous évitions votre rencontre.

— Qui donc, nous?

— Schwerin est ici.

— Il est à Leispsick, ce bon diable?

— Oui, et en prison.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il a escompté une lettre de change reconnue fausse. Le malheureux, que va-t-il devenir? Il pouvait fuir, mais non, il préfère aller à l'échafaud.

— Vous ne l'avez pas quitté depuis l'époque où je vous trouvai en Angleterre, il y a bien trois ans?

— Sans doute : un temps bien employé, en vérité! Toute sa vie n'est qu'un tissu de vols et de friponneries. Il n'y a pas au monde une femme plus malheureuse que moi.

— Je vous l'avais prédit.

— O mon cher Casanova, ayez pitié de nous, oubliez le passé et sauvez d'une mort infâme le malheureux qui déshonore le nom qu'il porte. Il s'agit d'une misérable somme de trois cents écus.

— Je ne ferai rien pour Schwerin. C'est un gueux, il a failli me conduire à la potence avec ses faux billets de banque.

— Mais n'aurez-vous pas pitié de moi?

— Vous, c'est autre chose. Voulez-vous me suivre à Dresde? Je vous donnerai les trois cents écus dès que la justice en aura fini avec le coquin. En vérité, j'ai peine à concevoir comment une femme aimable et jolie comme vous l'êtes a pu s'attacher à un misérable qui n'a ni esprit, ni talent, ni tournure, et qui n'a qu'un nom de prince pour toute fortune.

— Mais je ne l'ai jamais aimé : je vivais avec lui malgré moi, trop faible devant ses larmes ou son désespoir. C'est pourtant à ce vilain Castelbajac, qui n'a jamais été mon mari, que je dois cette belle connaissance, qui me laisse sans pain et sans asile.

Ses pleurs revinrent de plus belle, car les femmes ne sont jamais plus émues que lorsqu'elles racontent leurs peines. Cette Castelbajac, à peine âgée de vingt-six ans, était l'épouse d'un pharmacien de Montpellier, à qui Castelbajac l'avait enlevée. A Londres, sa beauté ne m'avait pas touché, parce que j'étais dans les filets d'une autre; mais présentement j'étais libre. Aussi je lui promis tout ce qu'elle voulut. Le domestique de l'hôtel qui me servait à table avait été témoin de toute la scène, qui l'intéressait vivement; quand il vit l'heureux dénoûment, il courut de lui-même chercher un couvert pour la dame et préparer un nouveau lit dans ma chambre, attention naïve qui me fit beaucoup rire. Le bon appétit et les larmes sitôt séchées de la pauvre Castelbajac me rappelèrent la *Matrone d'Ephèse* de la Fontaine. Elle ne fit aucune difficulté de me suivre à Dresde, d'autant plus que le séjour de Leipsick lui était devenu insupportable. Sans compter quelques dettes, ses hardes se trouvaient entre les mains du propriétaire de l'hôtel qu'elle habitait. Le créancier des trois cents écus avait fait aussi haro sur les nippes de la pauvre dame, mais elle me dit qu'en désintéressant son hôte elle pourrait tout reprendre. En attendant, elle s'in-

stalla ce soir-là dans ma chambre. Au moment où nous allions nous mettre au lit ensemble, elle me dit tristement:

— Mon cher Casanova, j'ai une confidence à vous faire.

— Qu'y a-t-il encore, chère amie?

— Je prévois que vous allez mettre à vos bienfaits un prix que je voudrais pouvoir vous accorder, mais cela ne m'est pas possible aujourd'hui.

— J'attendrai jusqu'à demain.

— Demain, pas davantage.

Et elle se mit à pleurer.

Je la pressai vivement de s'expliquer : alors la malheureuse souleva son jupon, et me découvrit une nouvelle turpitude de Schwerin.

Je fis un geste d'impatience et de désappointement, et lui dis doucement :

— Couchez-vous, madame, je vous plains. Vous méritiez un meilleur sort.

Dans la disposition où j'étais, j'aurais pu fort bien m'exposer au danger de compromettre une fois encore ma santé : aussi, toutes réflexions faites, je lui sus gré de son avis, qui me sauvait peut-être d'un dégoût irremédiable pour les plaisirs de l'amour. Ce n'était plus là une Maton me trompant avant de la connaître et après connaissance faite : celle-ci était véritablement honnête, remplie de qualités contraires même à ses désordres, douée surtout d'un excellent cœur, le présent le plus funeste que la Providence puisse nous faire, et qui causait toutes les souffrances de la pauvre Castelbajac.

J'avisai au moyen de retirer ses effets des mains du propriétaire de l'hôtel. J'en fus quitte pour soixante écus. Elle se confondit en remercîments au sujet de ma générosité, et me témoigna combien il lui en coûtait de ne pouvoir me témoigner sa reconnaissance comme je l'aurais souhaité et comme elle le souhaitait elle-même. C'était bien naturel : une femme au cœur sensible s'imagine n'en faire jamais assez pour l'homme qui l'a servie, sa reconnaissance est au-dessus du bienfait, et elle est toujours disposée à se livrer tout entière. Les hommes pensent

autrement, cela tient à leur organisation. C'est qu'*en un certain sens* l'homme est né pour donner, la femme pour recevoir.

Nous eûmes des nouvelles de Schwerin et du sort qui l'attendait, par le banquier qu'il avait trompé : celui-ci avait envoyé un exprès à Berlin pour savoir si le roi s'opposait à ce qu'on traitât le faussaire selon toute la rigueur de la loi.

— C'est le coup de la mort pour ce malheureux! s'écria Castelbajac. Maintenant il est perdu : le roi payera pour lui, mais il mourra prisonnier à Spandau.

— Voilà quatre ans qu'il devrait y être, répondis-je. Nous nous en trouverions mieux l'un et l'autre, ma chère, et lui n'en serait pas plus mal.

Je ne causai pas peu de surprise à la société de Dresde lorsque j'y parus avec ma nouvelle conquête. C'était un contraste frappant avec Maton, et chacun m'en félicitait. Outre qu'elle possédait la dignité et l'aisance d'une femme du monde, Castelbajac était d'une humeur charmante dans notre intérieur. Aussi n'hésitai-je pas à la baptiser d'un titre : je la présentai sous le nom de comtesse de Blasin à ma mère et à tous mes amis.

Cependant je ne pouvais séjourner longtemps à Dresde, ne possédant plus pour toute fortune que quatre cents écus : la chance avait tourné contre moi au jeu, et mon voyage à Leipsick et ses suites m'avaient enlevé trois cents ducats. On pense bien que je ne fis pas à ma belle confidence de toutes ces bagatelles : il ne faut pas (c'est ma méthode) initier les femmes aux embarras d'argent qu'on peut éprouver. Je m'étudiai donc à ne la laisser manquer de rien. Nous nous dirigeâmes vers Vienne, et, après un court séjour à Prague, nous arrivions, le huitième jour de notre départ de Dresde, dans la capitale des États autrichiens. C'était la veille de Noël : nous descendîmes à l'hôtel du *Bœuf-Rouge*. Mademoiselle Blasin, et non plus comtesse de Blasin, s'intitula modiste et prit une chambre voisine de la mienne. Voilà que le surlendemain de notre installation deux individus se présentent chez la

demoiselle au moment où nous déjeunions fort tranquillement en tête-à-tête.

— Qu'êtes-vous? lui dit l'un d'entre eux.

— Modiste.

— Votre nom?

— Blasin.

— Et ce monsieur, quel est-il? ajouta l'autre en me désignant.

— Que ne le lui demandez-vous vous-même?

Alors cet intrus commence à me questionner; il ne s'informe ni de mon nom ni de ma qualité, mais il me dit brusquement :

— Que faites-vous à Vienne?

— Vous le voyez bien, je prends du café au lait.

— Madame, reprend l'autre, ce monsieur n'est pas votre mari : ainsi vous allez quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

— Monsieur est un ami, répond Blasin; nous partirons quand bon nous semblera, ou du moins nous ne céderons qu'à la force.

— A la bonne heure. Nous savons fort bien que monsieur habite une autre chambre.

— C'est la vérité, mais qu'en concluez-vous?

— Qu'il faut que je visite votre chambre, monsieur.

Et l'individu s'esquiva.

— Je me hâtai de le suivre, et j'arrivai chez moi au moment où il visitait mon lit.

— Vous n'avez pas couché ici cette nuit, monsieur.

— Que vous importe?

— La preuve, c'est qu'il n'est pas défait.

— Mêlez-vous de vos affaires.

Ma réplique était faite fort mal à propos : cet homme se mêlait de ses affaires en mettant le nez dans les miennes. Lui et son compagnon étaient des sbires de la police. Dès qu'ils nous eurent quittés avec une nouvelle injonction de déguerpir dans les vingt-quatre heures, je dis à la belle :

— Habillez-vous et allez trouver l'ambassadeur de

France, vous l'instruirez de tout ce qui vient de se passer. Il faut garder le nom de Blasin; vous direz que vous êtes demoiselle ou veuve, et marchande de modes. Ajoutez simplement que vous vous rendez en France.

Au bout d'une heure je la vis revenir à peu près rassurée. La police de Vienne est fort ombrageuse et d'une morale exemplaire. Son office est de surveiller les mœurs et principalement les mœurs des étrangers. Un homme ne peut coucher avec une femme à moins qu'ils n'exhibent leur contrat de mariage en même temps que leur passeport. C'est de la vigilance tant soit peu tracassière. L'hôte s'en mêla aussi, ou plutôt la police l'obligea à s'en mêler : il signifia à ma compagne de choisir une chambre qui ne fût pas contiguë à la mienne. Je lui dis :

— Est-ce que mademoiselle doit aussi souper seule?

L'hôte poussa un gros sourire et répondit :

— Non pas; je vais chercher deux couverts.

Malgré la surveillance, et peut-être à cause d'elle, je passai quatre nuits de suite avec Blasin. La diligence de Strasbourg partant le 30 décembre, je fis retenir une place pour ma belle; je voulais lui donner cinquante louis pour son voyage, elle n'en accepta que trente. Je reçus de ses nouvelles de Strasbourg; ensuite je n'en entendis plus parler jusqu'au moment où je la retrouvai à Montpellier, comme on le verra plus tard.

Le jour de l'an, je changeai de logement et me mis à courir dans Vienne, chargé de mes lettres de recommandation. J'en avais pour la comtesse de Strakrenberg et pour M[me] de Salmor, la gouvernante de la jeune archiduchesse. Je retrouvai à Vienne Calsabigi l'aîné, attaché au premier ministre, M. de Kaunitz. J'y vis aussi le célèbre Métastase, mon compatriote, et M. de Lapeyrouse, jeune officier de la marine française. Je consacrais mes soirées à l'Opéra, où dansait Vestris, et à mon ami Campioni, qui se rendait à Londres en qualité de directeur des ballets de Covent-Garden.

Un soir que nous sablions ensemble de l'excellent vin du Rhin, je vois entrer une jeune fille de douze à treize

ans, qui me salue d'une manière leste et dégagée: cette petite n'avait pas l'air d'ignorer qu'elle portait écrite sur le visage cette lettre de recommandation qui humaniserait l'homme le plus farouche.

A une question fort simple que je lui adresse, elle répond par des vers latins emphatiques qui signifiaient: Faites-moi la charité. Elle me dit aussi dans le même langage que sa mère l'attendait dans l'antichambre et qu'elle entrerait si je l'ordonnais.

Je lui réponds en prose latine:

— Ce n'est pas ta mère que je me soucie de connaître.

Là dessus, elle me réplique par quatre vers qui ne concordent nullement avec ce que je viens de lui dire; d'où je conclus que tout ce latin dont elle fait parade, elle l'a débité sans y comprendre un mot. Cependant elle continue à répéter (toujours en vers) qu'il fallait absolument que sa mère entrât, parce que les *préposés au maintien de la décence publique* l'enverraient coucher en prison s'ils apprenaient qu'elle est venue chez moi *ad fornicandum!*

Le mot, dit en latin beaucoup plus vert, me fit éclater de rire, et je lui en donne l'explication dans sa langue maternelle (c'était une Italienne). J'apprends qu'elle est de Venise, ce qui pique ma curiosité.

— A ton âge, lui dis-je, qu'as-tu à craindre des espions?...

Elle me répond (toujours en latin) que le fruit vert est meilleur que le fruit mûr.

Bref, me voilà enflammé; Campioni s'en aperçoit et il nous laisse seuls. Alors la petite me raconte assez longuement comme quoi et pourquoi son père est à Vienne; mais, occupé de tout autre chose, je prête peu d'attention à son récit, sans qu'elle apporte aucun obstacle à mon occupation. Au moment le plus vif, elle se met à chanter des vers érotiques. La farce jouée, je lui donne deux ducats, et elle de me remercier très-vivement (toujours en latin).

Je trouvai bizarre l'invention de ce Vénitien, qui avait

ainsi dressé sa fille pour vivre à ses dépens. Elle m'avait paru *neuve* et elle était fort jolie; mais il y a trop de jolies filles à Vienne: aussi sont-elles pauvres presque toutes.

Cette petite m'avait laissé son adresse, et le lendemain, à la brune, j'eus la fantaisie de la revoir. C'était bien la plus sotte idée, à quarante-deux ans, que de s'en aller chercher, à pied, au diable, le taudis d'une petite p....., qui, toute flétrie qu'elle était, ne comprenait peut-être rien ni aux vers polissons qu'elle avait récités ni à l'autre jeu qu'elle avait joué avec moi. Je pense qu'elle s'attendait à ma venue, car elle m'appela aussi loin qu'elle m'eut aperçu, en me désignant l'entrée de la maison. J'escalade à la hâte l'escalier. Je pousse une porte et me voilà face à face avec... qui le croirait? avec ce brigand de *Porchini!* Il était là avec sa prétendue femme, Cattina, et deux Esclavons armés jusqu'aux dents; la petite fille mangeait tranquillement des noisettes dans un coin de la pièce. Ma surprise fut grande et mon ardeur était tout à fait calmée. Il était trop tard pour fuir, je feignis donc une assurance que j'étais bien éloigné d'avoir.

Porchini m'accueillit avec un sourire ironique. Comme je me tenais rapproché de la porte le plus possible, il se mit à crier :

— Allons, un peu de courage! il est malhonnête de se défier des gens à qui l'on demande l'hospitalité.

— Il est pâle comme un pierrot, dit Cattina en ricanant. L'un des Esclavons traçait des lignes imaginaires sur la table avec un couteau qui me parut d'une longueur démesurée; l'autre chargeait des pistolets avec un marteau de bois. L'objet charmant qui m'avait séduit la veille chantait ses vers érotiques (toujours en latin) tout en mangeant ses noisettes. Depuis ma fuite de Londres, après l'affaire du baron Stenau, je n'avais pas eu pareille alerte. Je pris l'attitude de rigueur en pareille occurrence, et le plus paisiblement du monde je dis à Porchini :

— Que me voulez-vous?

— Ce que je te veux! J'éclaterais de rire si je n'étais

pas en colère. Dis donc plutôt ce que tu veux, infâme! Est-ce que je t'ai fait demander, scélérat?

— S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire et je vais me retirer.

— A d'autres! Je te tiens et je ne te lâcherai pas. Cher ami, vous souvenez-vous de Londres et d'un officier que vous voulûtes assommer? Vous n'eûtes pas pitié de sa position, je n'ai pas pitié de la vôtre, moi! Tu voulus te venger, et moi je veux me venger à mon tour! tu voulais me tuer, et moi je te tuerai!

En prononçant ces derniers mots, il saisit un des pistolets que l'Esclavon avait placés sur la table, et le dirigea vers ma poitrine: je me crus mort. Heureusement l'un des bandits lui fit tomber l'arme des mains, tandis que l'autre prenait l'assassin par le milieu du corps et le faisait asseoir sur une chaise. Porchini n'opposa aucune résistance.

— Point de bruit, dit Cattina; et faites tous deux la paix.

Il y avait des bouteilles sur la table; Cattina versa à boire et dit en me regardant:

— A votre santé, Casanova!

Je m'inclinai avec un geste négatif.

— Ah! tu refuses! cria Porchini, qui sembla reprendre toute sa colère; et cela pour ne rien payer! Mais, morbleu! tu payeras.

— Je payerai, soit; je ne demande pas mieux.

Et, en effet, je portai la main à ma poche pour y prendre un ducat, sans tirer ma bourse.

— Avez-vous peur pour votre bourse? dit un de ces brigands, remarquant ma réticence: nous sommes d'honnêtes gens, nous autres.

Et il fit une grimace à épouvanter l'équipage d'un corsaire.

Que pouvais-je faire, sinon tirer ma bourse? Mais ma main malade ne me permit pas de délier les cordons. Alors l'Esclavon me l'arrache brusquement et la jette à Porchini, qui s'écrie:

— Elle est à moi, et je la garde en dédommagement de tout le mal que le scélérat m'a fait.

— Gardez-la, lui dis-je en m'efforçant de sourire, je ne demande pas mieux; mais laissez-moi partir.

— Oui, mais pas de rancune; et embrassons-nous tendrement, dit le plus laid des Esclavons.

Et en même temps il me tendait les bras. J'hésitais à accepter l'offre, quand mon homme, changeant d'intention, tire son sabre; son camarade en fait autant; Porchini arme son pistolet : je me crus arrivé à ma dernière heure, et je courus me jeter au cou du bandit, qui me serra la gorge à m'étouffer. Je reçus la même accolade des deux autres; après quoi la porte s'ouvrit. J'arrivai plus mort que vif à mon logis, et me mis au lit sans trop savoir ce que je faisais.

CHAPITRE VIII.

Suites de l'aventure. — Je reçois l'ordre de quitter Vienne. — Le rédacteur du journal à Cologne. — Arrivée à Aix-la-Chapelle. — Les eaux de Spa. — Le poing de mademoiselle Merci. — Je retrouve Santa-Croce. — Charlotte. — Je la conduis à Paris. — Sa mort prématurée.

La plus grande sottise qu'on puisse faire lorsqu'on châtie un brigand, c'est de le laisser survivre au châtiment, car la vengeance survit avec lui. Si j'eusse été armé, je me serais défendu à outrance, quitte à laisser là mon cadavre et ma défroque, montre, tabatière, hardes et bijoux; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, car les trois brigands m'eussent probablement mis en pièces et la justice n'en eût probablement rien su.

Tiré d'affaire, je couchai ma mésaventure sur le papier, en commençant par l'épisode de la petite fille et de ses vers érotiques, bien décidé à mettre mon exposé sous les yeux du chef de la police.

Mais voilà qu'au moment où je monte en voiture pour

me rendre au bureau de police, un agent se présente et m'enjoint de le suivre par-devant M. le gouverneur, comte de Schrotembach. Je pris l'individu dans ma voiture et nous voilà partis.

Je ne m'attendais guère à la réception qui m'était réservée. J'entre et j'aperçois un homme d'une obésité remarquable entouré d'individus à mine suspecte qui semblent attendre des ordres. Il me présente une montre et me dit :

— Vous voyez l'heure qu'il est ; eh bien, si demain à pareille heure vous êtes encore à Vienne, je vous fais jeter hors des murs par mes agents.

— Qu'ai-je fait pour m'attirer un ordre si sévère, monsieur ?

— D'abord vous n'avez pas le droit de m'interroger et je n'ai pas de comptes à vous rendre ; je veux bien vous dire néanmoins qu'on vous laisserait tranquille si vous ne vous étiez pas permis d'enfreindre les lois de l'empire qui défendent les jeux de hasard et envoient les fripons aux galères.

J'étais stupéfait.

— Cette bourse, poursuivit-il, la reconnaissez-vous ? ces cartes ne vous appartiennent-elles pas ?

Je ne savais ce qu'il voulait me dire avec ces cartes grasses et jaunes qu'il me présentait ; mais je reconnus ma bourse; elle contenait encore une partie de l'argent que Porchini m'avait volé. L'indignation m'ôtant la parole, je me contentai de remettre entre les mains du gouverneur la dénonciation que j'avais préparée. Cet homme la lut en riant, ce dont je me sentis mortifié ; puis, me regardant avec insolence, il me dit :

— On connaît votre génie inventif : il n'y a qu'une petite chose qui manque à tous ces mensonges, c'est de paraître vraisemblables. Nous savons fort bien pourquoi et comment vous avez quitté Varsovie ; aussi préparez-vous à sortir de Vienne. Quelle route comptez-vous suivre ?

— Je vous le dirai, répondis-je, quand je serai décidé à partir.

— Ah ! ah ! vous vous refusez à obéir !

— Mais vous m'avez laissé cette faculté de vous-même, monsieur, en déclarant que vous feriez exécuter par la violence ce que je ne veux pas faire volontairement.

— Très-bien, on connaît votre mauvaise tête ; mais ici tout cela ne vous servira à rien. Je vous engage à partir sans nous obliger à recourir aux moyens violents.

— Eh bien, veuillez me rendre ma lettre.

— Je ne rends rien. Retirez-vous.

Cher lecteur, mettez-vous à ma place, et jugez de ma fureur! Ce fut un des plus affreux moments de ma vie, qui, hélas! en compte de si cruels. Quand je me retrace toutes les circonstances de cette entrevue, je me dis: Il n'y a qu'un lâche attachement à la vie qui ait pu t'empêcher de tuer cet indigne gouverneur.

J'écrivis aussitôt au prince de Kaunitz, bien que lui étant absolument inconnu, et je portai moi-même ma lettre chez lui. Il était cinq heures; un domestique me dit d'attendre le prince dans l'antichambre, Son Excellence devant la traverser pour se mettre à table. En effet, le prince paraît bientôt, suivi de plusieurs personnes, parmi lesquelles je reconnais l'ambassadeur de Venise, M. Polo Renieri. Le prince m'aborde poliment et s'informe du motif de ma visite. Je lui raconte toute mon affaire à haute voix devant tout le monde, et je termine par ces paroles:

— On m'a ordonné de partir, mais je suis décidé à ne pas obéir; et je viens implorer la protection toute-puissante de Votre Altesse pour faire parvenir ma réclamation jusqu'au pied du trône.

— Écrivez un placet, répond le prince, et je me charge de l'envoyer à l'impératrice. Seulement je vous engage à réclamer le retrait de l'ordre de départ, car Sa Majesté ne verrait pas avec plaisir que vous refusez de lui obéir.

— Je ferai ce que Votre Altesse veut bien me prescrire; mais, si Sa Majesté tarde à m'accorder cette grâce, je serai victime des violences de la police.

— D'ici là il faut réclamer la protection de votre ambassadeur.

— Ah! mon prince, je n'ai plus de patrie. Un arrêt

inique m'a privé de mes droits d'homme et de citoyen.

— Qui êtes-vous donc?

— Casanova, de Venise.

A ces mots, le prince de Kaunitz se tourna en souriant vers l'envoyé vénitien; et, après s'être entretenu à voix basse quelques instants avec lui, il reprit :

— Il est fort malheureux pour vous, monsieur Casanova, que vous ne puissiez pas réclamer la protection d'un ambassadeur.

— Je le prends sous la mienne, répliqua aussitôt un personnage de haute taille, qui sortit du cercle, et je le fais d'autant plus volontiers, que M. Casanova et toute sa famille ont été au service de mon souverain.

Ce galant homme était l'envoyé de Saxe, comte de Witzthum.

— Hâtez-vous donc, reprit le prince, d'écrire votre placet. Si la réponse de Sa Majesté se fait attendre, vous pourrez vous retirer chez le comte.

Son Altesse me fit donner du papier et de l'encre et j'écrivis aussitôt :

« *A Sa Majesté l'Impératrice-Reine.*

» Madame,

« Si un insecte, au moment d'être écrasé par le pied de
» Votre Majesté Impériale et Royale, implorait sa pitié,
» je suis convaincu que Votre Majesté épargnerait la
» pauvre créature. Je suis cet insecte, et je vous supplie,
» madame, d'ordonner au gouverneur, comte de Schro-
» tembach, d'attendre encore huit jours avant de m'écraser
» avec la pantoufle de Votre Majesté. Ce délai expiré, il
» est probable que le comte ne pourra plus me faire de
» mal; il est possible même qu'alors Votre Majesté
» veuille lui retirer la redoutable pantoufle que vous lui
» avez confiée pour écraser les malfaiteurs, et non un
» honnête et paisible Vénitien qui, malgré sa fuite des
» Plombs, a toujours respecté les lois. CASANOVA.

» 21 janvier 1767. »

Ceci fait, j'attendis les événements avec confiance. A sept heures le comte de Witzthum vint me voir; il me fit répéter les détails de mon aventure : je ne lui cachai rien. En même temps il prit copie de ma supplique et des maudits vers latins, que j'avais retenus tant bien que mal.

— Ces vers, me dit-il, sont suffisants pour votre justification; ils prouvent que vous avez eu affaire à des fripons : néanmoins je doute que vous obteniez justice.

— Comment donc! on pourrait me contraindre à sortir de Vienne dès demain?

— Il est difficile que l'impératrice consente à vous accorder un délai de huit jours.

— Pourquoi difficile?

— Relisez un peu votre supplique. Est-ce là un style de pétition? Le prince avait peine en la lisant à retenir des éclats de rire; l'ambassadeur de Venise a fait des observations, il a demandé d'un air solennel s'il était convenable de mettre un pareil écrit sous les yeux de Sa Majesté.

— Et le prince, qu'a-t-il répondu?

— Qu'on n'écrirait pas autrement au bon Dieu : ainsi, au moment où nous parlons, votre sort doit être fixé; mais, je le répète, je redoute pour vous la fin de cette affaire.

Le lendemain, l'excellent comte, dont l'obligeance ne se lassait pas, m'envoya dire de ne pas sortir à pied dans la ville. Quelque temps après il me fit informer que je n'avais plus rien à craindre. Ainsi donc l'ordre du gouverneur Schrotembach était annulé, du moins je devais le croire. J'avais ma grâce, si l'on peut appeler grâce un acte de stricte justice. Je me disais : Rien ne m'empêche plus de poursuivre les brigands qui m'ont dévalisé, il faut que je reprenne la bourse et les deux cents ducats. Ensuite on ne manquera pas de me donner une satisfaction, celle de les punir et de destituer l'inique gouverneur. Voilà un échantillon des *châteaux en Espagne* que je bâtissais et qui devaient bientôt crouler. Je dois dire que les personnes dont je recevais la visite me berçaient de ces douces idées. M. de Lapeyrouse, le comte de Las-Cases, le secrétaire de l'ambassade de Venise, M. Necelli, m'assuraient que ma

supplique avait eu le plus grand succès à la cour. Bref, je ne doutais plus de mon triomphe. Aussi me présentai-je avec assurance chez la comtesse de Salmor, l'amie de l'impératrice, pour laquelle j'avais, comme on sait, des lettres de recommandation. Ici va se dérouler pour moi une nouvelle chaîne de tribulations. J'entre chez cette dame, qui ne daigne pas me saluer à mon approche et qui me dit lestement :

— Comment, M. Casanova, vous portez encore le bras en écharpe?

— Vous savez, madame, à quel sujet...

— En vérité, non, je l'ignore ; et vous seriez fort embarrassé de donner une raison plausible...

— Pourtant, madame, cette affaire a fait quelque bruit.

— Oh! vous avez un *génie inventif*.

C'était l'expression propre dont le directeur de la police s'était servi.

— Mais, madame, lui dis-je, me croyez-vous capable d'en imposer à ce point?

— Bon ! bon! vous autres, Vénitiens, vous n'y regardez pas de si près. Vous jouez toujours la comédie, pour peu que vous y trouviez votre profit.

— Vous êtes la seule qui révoquiez en doute ma rencontre avec M. Branicki. Mais je viens vous entretenir d'une affaire plus importante.

— Je sais tout, et j'en ai assez.

Là-dessus, je tournai les talons, et m'esquivai rouge d'humiliation. Repoussé par les gens de qualité, en butte aux attaques des fripons, n'ayant la faculté ni de me justifier devant les uns ni de me défendre contre les autres, quelle position ! On m'insultait, on outrageait jusqu'à mon courage, on me volait, on m'assassinait : et pas une sympathie, pas un mot d'intérêt pour moi ! personne même à qui je pusse demander satisfaction !

Le seul M. de Witzthum ne m'avait pas abandonné. Il vint me dire que le gouverneur avait eu une audience de l'impératrice, et qu'il était parvenu à lui faire partager son opinion.

— Quelle opinion, l'infâme ?

— Je ne sais comment vous répéter tous ses propos.

— Dites, de grâce !

— D'abord vous avez tenu un pharaon, vous avez joué avec des cartes fausses, des dés pipés, ensuite vous avez *taillé* des deux mains...

— Et mon bras en écharpe ?

— C'est une jonglerie, dit-il ; pris sur le fait, on a eu le droit de s'emparer de votre bourse ainsi que de la banque.

— Et la preuve, grand Dieu ! la preuve ?

— Le gouverneur a montré votre bourse et les cartes. L'impératrice a l'air d'être convaincue de la vérité de son rapport ; peut-être simule-t-elle cette conviction, vu qu'en vous donnant gain de cause il faudrait destituer le comte, et l'on ne sait qui voudrait se charger de son emploi. Et puis, on tient à ce Schrotembach, qui est un habile homme pour découvrir les fripons.

— Et même ceux qui ne le sont pas.

M. de Witzthum m'engagea, en outre, au nom du prince de Kaunitz, à oublier mes deux cents ducats. Il finit par me dire :

— Étouffez cette affaire et quittez la ville : c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

— Non, je ne partirai pas. Je comprends que l'impératrice peut vouloir, par des raisons politiques, étouffer le scandale d'un procès public ; mais moi, qui m'arrêterait ? Je n'ai plus rien à perdre, puisqu'on m'a tout ravi, argent, considération, honneur.

Cependant une petite anecdote qui circulait alors dans Vienne ne contribua pas peu à changer mes résolutions. Il s'agissait d'une demoiselle de la noble famille des Salis qui était arrivée dans la ville quelques jours avant moi, suivie d'un seul domestique. Le gouverneur lui ayant envoyé l'ordre de quitter la ville sous deux jours, cette dame avait répondu comme moi :

— Je quitterai Vienne quand il ne me plaira plus d'y rester.

Deux jours après elle était confinée dans un cloître.

Malgré l'intérêt que tout le monde lui portait, elle resta en prison ; elle y était encore au moment de ma mésaventure. Le jeune empereur lui-même allait la voir. C'est au sortir d'une de ces visites que l'impératrice lui ayant demandé :

— Que pensez-vous de cette jeune personne?

Il répondit :

– Je pense qu'elle a dix fois plus d'esprit que le comte de Schrotembach.

Comme Régulus, cette jeune demoiselle se sentait libre dans sa prison, grâce à sa bonne conscience. Sans être précisément aussi innocent qu'elle, je n'étais pas du moins plus coupable qu'elle ne l'était en pareille circonstance, mais j'étais incapable de partager son courage, qui lui laissait sa liberté entre les quatre murs d'une prison.

Me voilà donc décidé à quitter Vienne pour Augsbourg, jurant bien de publier à la face du monde entier toutes les vexations dont j'avais été l'objet dans cette capitale, et de pendre Porchini de ma propre main partout où je le trouverais. Je fis ces deux serments sur l'Évangile, et pourtant, je dois l'avouer, je n'ai tenu ni l'un ni l'autre. O faiblesse du cœur humain!

Avant mon départ, je fulminai une lettre d'imprécations, en manière de lettre d'adieu, à l'indigne gouverneur. Je laissai ma chambre à Campioni et montai dans la voiture que M. de Moczinski m'avait donnée, dans une grande détresse, et Campioni, *panier percé*, n'avait pu m'aider. J'aurais eu honte de m'adresser à M. de Witzthum. Aussi, en arrivant à Munich, je courus chez le comte Gaëtan Zavoïski, à qui j'avais rendu autrefois des services pécuniaires. Sur le récit de mon aventure, il m'offrit vingt-cinq louis d'or : c'était le tiers à peu près de ce qu'il me devait, si toutefois son intention était de me rendre ce que je lui avais donné à Venise. Mais comme alors la mienne n'avait pas été de lui faire un prêt, j'acceptai son don avec reconnaissance. Il me remit aussi une lettre de recommandation pour le comte Maximilien de Lamberg, écuyer du prince-évêque d'Augsbourg. Campioni vint me

rejoindre dans cette ville au commencement du carême. Nous y fîmes assez joyeuse vie pendant un mois. A Augsbourg, personne n'avait eu vent de mes récents désagréments, du moins personne ne m'en parla, pas même le comte de Lamberg, que ses correspondances avec différents personnages des cours d'Allemagne devaient mettre au fait de toutes sortes d'histoires.

Que le lecteur ne s'attende pas à de longs détails sur mes promenades successives à Augsbourg, Louisbourg, Schwetzingen et Mayence, bonnes villes allemandes où je vécus tout doucement sans trop m'égayer. Les villes d'Allemagne, j'entends celles d'un ordre secondaire, sont des séjours d'innocence et de paix : là des mœurs patriarcales, une vie simple et monotone, point d'agitation ni de bruyants plaisirs; la sensualité s'y éteint, ou du moins on n'y connaît guère que celle des festins. Il me tarde d'arriver à Aix-la-Chapelle et de parler de ma visite aux eaux de Spa; mais d'abord je dirai ce qui m'arrêta quelques jours à Cologne. J'y retrouvai la femme du bourgmestre, cette belle personne qui, sept ans auparavant, m'avait rendu si heureux pendant quinze jours, je crois. Je la trouvai plus appétissante que jamais, et lui proposai de renouveler connaissance. Elle m'accorda un rendez-vous. J'y volai sur les ailes de l'Amour; mais quel changement! Au lieu de cet accueil empressé sur lequel j'avais dû compter, la belle me reçut très-froidement. Je mis cela sur le compte de sa pudeur, et voulus brusquer un dénoûment. Alors on me repousse avec humeur et l'on me dit :

— Monsieur, si je vous ai fait appeler, c'est pour vous prier de cesser vos poursuites; je veux oublier le passé.

— On veut une chose, et l'on en fait une autre.

— J'ai été trop malheureuse après votre départ, et je ne m'exposerai pas deux fois aux mêmes chagrins.

— C'est-à-dire que vous ne m'aimez plus.

— Je ne dois pas m'interroger là-dessus. Vous êtes un homme d'honneur, n'est-ce pas? ainsi tout est fini entre nous.

Je tâchai d'opposer des arguments décisifs à cette lo-

gique de femme trop sensible, mais j'y perdis ma peine. Après un quart d'heure de tentatives, je la quittai, épuisé de fatigue, couvert de sueur et presque battu, la vouant au diable. J'ai su depuis qu'elle était tombée dans la dévotion.

Une autre affaire nécessitait encore ma présence à Cologne : à Dresde, j'avais lu un article dans la *Gazette de Cologne*, article qui me concernait et où le rédacteur disait :

« L'aventurier Casanova, qu'on avait perdu de vue à Varsovie, y a reparu subitement ces jours derniers : mais on a appris des choses si scandaleuses sur son compte, que le roi lui a défendu de jamais revenir à la cour. »

Cet article prêtait à une correction, je me promis de l'administrer. Le jour de mon départ, j'envoyai donc ma chaise et mon domestique en avant, avec ordre de m'attendre aux portes de la ville, et, muni de pistolets et d'un bâton, je vais trouver mon rédacteur, qui s'appelait Jacquet. J'entre dans un taudis au quatrième étage, et j'aperçois un homme d'une quarantaine d'années, d'une corpulence remarquable, qui noircissait du papier. C'était M. Jacquet.

— Je suis, lui dis-je, l'aventurier Casanova : comprenez-vous?

Il me regarda sans répondre et sans changer de visage.

— Vous avez fait figurer mon nom dans votre journal, il y a dix mois.

— C'est possible.

— Et cela, monsieur, d'une manière outrageante : je viens vous demander satisfaction.

Pour toute réponse, il lève les épaules et se remet à écrire. Alors je lui applique deux coups de canne sur les reins, et me voilà parti.

Le soir j'entrai à Aix-la-Chapelle, où je retrouvai mes anciennes connaissances. Toutes me revirent avec plaisir. On partait pour les eaux de Spa, je ne fus pas un des derniers à me mettre en route. Ma première course dans Spa fut chez un chapelier, à qui je demandai, en achetant

un chapeau, s'il ne connaîtrait pas quelque chambre en location dans la ville, car tous les logements étaient déjà retenus. Après s'être consulté avec sa femme, il m'offrit sa propre chambre, « pourvu, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas de domestique. »

— Je suis seul, mais combien voulez-vous pour le service?

— Rien, monsieur, et en outre je vous offre ma table.

J'acceptai avec de grands remercîments, et la dame me conduisit dans sa chambre. Le lit était excellent.

— Mais, madame, lui dis-je, où coucherez-vous?

— Dans la boutique.

— Je ne le souffrirai pas, vous feriez mieux de coucher dans ce petit cabinet.

Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait moins d'embarras qu'eux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles. Ah! il y a une nièce, et le cabinet n'a pas de porte! Très-bien! Ce cabinet n'était qu'un trou sans fenêtre, tout juste suffisant pour le lit qu'il contenait. Le lecteur doit se mettre de lui-même sur la voie de mes espérances et de mes projets. Toutefois j'observai avec chagrin que la femme du chapelier était laide comme un diable : Si la nièce lui ressemble, adieu à mes intentions érotiques; et cette nièce doit être laide, sans cela on n'exposerait pas sa vertu aux attaques du premier venu. Cependant je ne me permis aucune question sur elle et sortis toute la soirée. Cette première nuit, je n'aperçus seulement pas le bout du nez de la nièce, qui ronflait fort quand je rentrai. Dans la matinée, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma toutes les beautés que nous trouvions sur notre chemin à la promenade. Le nombre d'aventurières que l'on rencontre aux eaux de Spa est incroyable; c'est un vrai tripot que cette petite ville : aussi, marchands et joueurs y abondent. L'affluence des visiteurs procure l'aisance à tous les habitants, qui gagnent pendant trois mois l'argent nécessaire à attendre, durant les neuf mois suivants, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec vingt louis gagnés au jeu. J'avais, en outre, quatre cents sequins dans ma bourse. En entrant dans la boutique, j'aperçus une jolie brunette de dix-huit ans qui aunait du ruban; ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet voisin de ma chambre : elle ne me regarda seulement pas, et c'est à peine si elle me rendit mon salut. La servante vint dire que le dîner était prêt; je lui remis de l'argent pour m'avoir du vin, mes hôtes ne buvant que de la bière, détestable boisson. Avant le repas, le chapelier me prit à part et me montrant une montre à répétition, façon de Paris, avec une chaîne en or, il me demanda ce qu'elle pouvait valoir.

— Quarante louis.

— Un étranger veut me la vendre vingt louis, mais à condition que je la lui rendrai demain s'il me rapporte vingt-deux louis.

— Faites hardiment ce marché.

— Je n'ai pas d'argent.

— Je ne veux pas que vous perdiez l'occasion de ce petit profit, voici la somme.

A table, j'étais placé entre le chapelier et sa femme. J'avais la petite nièce pour vis-à-vis. Elle avait l'air fort sérieux et ne m'adressa pas la parole; j'observai la même réserve à son égard. Soupe, bœuf, rôti, entremets, tout était excellent. La maîtresse me dit que le rôti et les entremets seraient à mon compte, parce qu'ils n'étaient pas riches.

— C'est bien comme je l'entends, et j'espère aussi que vous ferez honneur à mon vin.

— Hélas! je voudrais bien être assez riche pour en boire tous les jours.

— Est-ce que votre commerce ne prospère pas?

— Nos marchandises ne nous appartiennent pas et nos frais sont considérables.

— Ne vendez-vous que des chapeaux?

— Nous avons aussi des mouchoirs des Indes, des bas de Paris et des manchettes; mais tout cela est trouvé trop cher.

Moi, je vous en achèterai et je vous trouverai des acheteurs.

On envoya Merci (c'est le nom de la nièce) chercher les marchandises. Je trouvai les mouchoirs très-beaux, ainsi que les bas; j'en pris une douzaine. Après le café, que je payai, la tante recommanda à sa nièce d'avoir pour moi les plus grands égards et de ne pas me troubler pendant mon sommeil. Je trouvai cette dernière recommandation assez plaisante.

Après dîner, j'entrai chez un armurier pour acheter des pistolets dont je voulais faire cadeau à mon frère de Paris. Je lui dis:

— Connaissez-vous la personne chez qui je demeure?

— C'est un brave homme, nous sommes cousins.

— Est-il riche?

— Ah! oui, riche... en dettes! il n'a pas plus de bonheur que n'en ont ordinairement les honnêtes gens.

— Et sa femme?

— Une perle pour le ménage.

— Et la nièce?

— Celle-là, c'est une sotte.

— Comment l'entendez-vous?

— Elle éloigne tous les chalands. Ça a de la mine, mais ni tenue ni esprit.

— Elle a des principes, dis-je en riant.

— Faites donc de l'argent avec cela!

— Mais que devrait-elle donc faire?

— D'abord elle pourrait se dispenser de jouer la prude quand on veut l'embrasser, ou seulement lorsqu'on lui dit qu'elle est jolie.

— Vous exagérez.

— Essayez et vous verrez. Dernièrement elle a sanglé un bon soufflet à un officier qui lui prenait la taille par plaisanterie.

— C'est un dragon de vertu, il faut la laisser tranquille.

Je fis mon profit du renseignement, et me résolus à quitter la maison. Mademoiselle Merci me plaisait beaucoup, mais je n'ai jamais aimé les soufflets, pas même

ceux donnés par les femmes. Cependant mon hôte m'intéressait toujours et je lui conduisis plusieurs de mes amis qui, par complaisance pour moi, le débarrassèrent de ses marchandises. Le jour suivant, il vint reprendre la montre qu'il m'avait laissée en garantie de mes vingt louis; il voulait que j'en acceptasse vingt-deux, ce à quoi je me refusai en lui disant que ma bourse était à son service. Je dînai ce jour-là chez Tomatis, que j'avais rencontré à Spa, et je ne revis mes hôtes qu'au souper. Je fis venir du vin de Bourgogne. Merci n'y goûta seulement pas, et quitta la table avant le dessert.

— Votre nièce est jolie, leur dis-je, mais d'où vient sa tristesse?

— Nous l'ignorons ; il faut qu'elle change ou nous la renverrons.

— J'en serais désolé : peut-être se sent-elle intimidée par la présence d'un étranger.

— Elle est la même avec tous les hommes.

— Elle n'a jamais aimé personne?

— Elle le dit, mais je n'en crois rien.

Merci parut avec un bougeoir à la main et nous souhaita le bonsoir. Je voulus l'embrasser en plaisantant, mais elle me repoussa rudement. Quand j'arrivai dans ma chambre, je m'aperçus qu'elle avait barricadé l'entrée du cabinet avec des chaises. Diable! me dis-je, la place s'est mise sur la défensive : veut-on réellement se défendre ou ne serait-ce pas une secrète provocation? Je faisais toutes ces réflexions tout en me mettant au lit, et elles se prolongèrent si bien, que je m'endormis sans avoir pris aucun parti. Quand je m'éveillai, au point du jour, la petite n'était déjà plus là. Pendant toute une semaine, Merci éleva ponctuellement ses barricades, et je la laissai faire. Cependant, comme l'hôte usait de ma bourse, je voulus chercher un dédommagement, et, un beau matin, réveillé avant la petite, je m'enveloppe dans ma robe de chambre, je démolis les remparts avec précaution, et je vais déposer un ardent baiser sur ses lèvres roses. Elle se réveille et me demanda ce que je lui veux.

— Je veux vous souhaiter le bonjour.

— Eh bien, bonjour.

— Je veux aussi vous embrasser.

En parlant ainsi je place mon visage auprès du sien; mais au même instant elle sort son bras de la couverture et me détache un coup de poing sur le nez. Il était si vigoureusement appliqué, que le sang jaillit avec violence. Je tournai les talons et courus me laver la figure. Pendant ce temps-là, Merci s'habilla à la hâte et descendit. Quand mon hôtesse entra pour me souhaiter le bonjour, elle ne put retenir une exclamation.

— Que vous est-il donc arrivé? Vous avez la figure décomposée!

— Vous voulez dire que mon nez est très-enflé.

— Vous avez fait une chute?

— Sur le poing de votre aimable nièce.

— Comment! c'est ma nièce qui s'est permis... Je vais la mettre à la porte.

— Gardez-vous-en bien, je n'ai attrapé que ce que je mérite, tous les torts sont de mon côté.

Et je sortis sans faire attention à ses excuses. Le visage couvert d'un mouchoir, j'allai arrêter un logement que je savais vacant de la veille. Un Anglais m'indiqua un moyen efficace pour faire disparaître ma contusion: c'était de me frictionner la partie malade avec de l'esprit de vin; j'ai eu l'occasion de faire usage de ce remède pour des blessures de toute autre espèce, et je m'en suis bien trouvé. Le soir, mon nez était si gros qu'on ne voyait plus mes yeux, et moi je ne voyais plus que mon nez; mais une heure après il reprit son état naturel, il s'aplatit tout à coup comme une vessie dégonflée. Cette matinée me fut doublement désagréable, d'abord parce que je craignais de garder ce *concombre* au milieu du visage, et ensuite parce que la femme du chapelier vint se lamenter à ma porte; elle m'appelait avec des sanglots et des cris de douleur; une amoureuse n'en fait pas tant.

— De grâce, revenez chez nous, me disait-elle, ma nièce vous donnera toute espèce de satisfaction.

— Vous ne songez pas, chère dame, que si j'écoutais votre prière, tout le monde apprendrait ma mésaventure, ce qui me couvrirait de ridicule; votre maison serait discréditée et votre nièce fort compromise. Au lieu de passer pour une fille honnête et sage, on la prendrait pour une p....., et ce n'est pas votre intention. Savez-vous qu'après les preuves d'intérêt que je vous ai données, j'ai le droit de me plaindre de vous? car vous m'exposiez aux violences d'une furibonde.

— Je ne croyais pas, monsieur, qu'elle dût se porter à des voies de fait.

— Il me semble que je ne suis pas le premier maltraité par elle; n'a-t-elle pas souffleté un officier? Tenez, sans être trop soupçonneux, je commence à croire que tante et nièce s'entendent parfaitement.

Ces derniers mots réduisirent la pauvre femme au désespoir, si bien que, pour la calmer, je me vis obligé de lui demander pardon de mes soupçons.

Le lendemain matin, à mon réveil, je ne suis pas peu surpris de trouver mademoiselle Merci au chevet de mon lit. Elle s'excuse de la liberté grande et me demande pardon de son coup de poing.

— En effet, mademoiselle, j'ai peine à comprendre votre manière d'agir vis-à-vis les gens qui proclament le pouvoir de vos charmes.

— Oh! monsieur, je n'aspire pas à ce que tous ceux qui me voient perdent la raison; j'aime beaucoup mieux qu'ils m'estiment; et vous avouerez que si votre devoir était de me respecter, le mien m'obligeait à me défendre lorsque vous paraissiez l'oublier.

— C'est très-juste, et vous raisonnez à merveille. Du reste, je vous ai prouvé que je savais vivre en recevant sans murmurer le coup que vous m'avez porté. En outre, vous devez regarder mon éloignement subit comme une preuve de l'estime que je vous conserverai toujours. Sans doute, le but de votre visite était d'obtenir cette explication, et je vous la donne volontiers; mais avouez-moi maintenant que vos excuses sont au moins singulières.

— Qu'ai-je donc dit ?

— Que votre devoir vous imposait de me casser le nez. Vous avez l'air de croire que l'on doit s'excuser d'une action que le devoir impose.

— Je reconnais que ma défense eût dû être moins violente.

— Je ne vous en veux pas et je ne vous en ai jamais voulu.

— Je le sais, et c'est ce qui me touche. Ah ! ne vous fiez pas aux apparences, car la vérité est que je vous aime !

Nouvelle conclusion à laquelle je ne m'attendais pas, et que la petite noya dans un déluge de pleurs. Il est évident qu'un peu de résolution de ma part m'eût assuré une victoire nouvelle ; la victoire même était bien facile, car la victime venait se présenter au sacrifice. Une femme attendrie est déjà vaincue, je l'ai toujours pensé ; mais sa défaite même est son premier pas vers un triomphe d'un autre genre. Je fus assez bien inspiré pour ne pas céder à la tentation. Je ne la repoussai pas, mais je l'éconduisis en l'assurant qu'une fois rétabli je la reverrais avec plaisir. Le fait est que je ne l'ai jamais revue. C'est un beau trait de continence, n'est-ce pas, cher lecteur ? et Scipion l'Africain eut moins de vertu devant la beauté de cette captive que des soldats lui amenèrent, car Scipion n'était pas amoureux, et je l'étais.

Je ne sais si j'ai dit que dans l'appartement voisin du mien habitait un marquis italien. Un jour le concierge prononça son nom devant moi : il s'appelait le marquis Antonio *della Croce*.

Ne serait-ce pas Santa-Croce ? me dis-je en moi-même. Je poussai plus loin mes informations, et j'appris qu'il avait avec lui sa femme, un secrétaire, une femme de chambre et deux domestiques, ce qui piqua davantage ma curiosité. Je demandai à le voir, et sur mon nom il accourut aussitôt, Je ne m'étais pas trompé, c'était Santa-Croce ! Nous nous racontâmes mutuellement nos aventures depuis notre séparation à Milan. Depuis six ans, il parcourait l'Europe, luttant toujours contre la fortune, et assez mal favorisé par elle, nonobstant les apparences. Il avait

gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles, mais il en avait perdu dans d'autres villes : somme toute, il aurait vécu assez joyeusement, sans l'éternel *qui-vive* des créanciers, criailleries qui l'obligeaient à voyager beaucoup plus qu'il ne s'en sentait le goût. C'est à Bruxelles que Santa-Croce était devenu éperdument amoureux d'une demoiselle de haute condition. L'histoire de ses amours était une vieille histoire ; la demoiselle, éprise aussi, s'était vu enfermer dans un couvent d'après les ordres d'un père barbare. Pour que rien ne manquât au dénoûment de la tragi-comédie, Santa-Croce avait enlevé la belle : il la faisait passer pour sa femme en attendant mieux.

Madame la marquise de Santa-Croce était une jeune personne de dix-sept ans, blonde, bien faite, la peau blanche, les traits délicats et fins, en un mot belle de tous points. Elle avait en outre ce qui n'accompagne pas toujours la beauté et ce qui, à mon sens, vaut mieux qu'elle, je veux dire beaucoup de distinction dans les manières, dans l'air, dans le regard et jusque dans le son de la voix. Ses frères et sœurs existent encore : aussi je ne la nommerai pas. Santa-Croce l'appelait Charlotte, de son nom de baptême. Quand je la vis, elle était enceinte de six mois. L'impression qu'elle me causa fut tellement profonde qu'aujourd'hui encore je ne suis pas sans émotion au souvenir de notre première entrevue. A table, j'avais la tête ailleurs, il me fut impossible de trouver une réponse convenable à toutes les questions qu'elle m'adressa.

Je m'expliquais difficilement comment une jeune personne aussi séduisante avait pu s'éprendre de ce Santa-Croce, qui n'avait ni figure, ni éducation, ni esprit, dont le ton était des plus communs et l'existence des plus problématiques. Il est vrai que l'amour ne raisonne pas ; mais sur dix femmes qui deviennent amoureuses, il y en a neuf qui sont *prises par les yeux*, et en vérité Santa-Croce n'avait aucune des qualités capables de séduire la dixième. Du reste, c'était la seconde fois que j'étais amené à chercher le mot de pareille énigme. L'histoire de ce second amour de Santa-Croce n'était qu'une imitation très-

exacte du premier ; mais j'étais loin de penser qu'il me laisserait celle-ci comme il m'avait abandonné l'autre, et qu'il était dans ma destinée de recueillir les seuls legs qu'il pût jamais faire.

Après le dîner, je crus devoir faire la morale à Croce : je lui parlais *devoirs*, langue qu'il entendait difficilement.

Je lui dis :

— Tu n'as pas réfléchi avant d'enlever cette jeune personne, première sottise ; mais ne vas pas en faire une autre en l'abandonnant ; songe combien tu serais coupable de vouer à la misère et par conséquent à la prostitution une jeune personne aussi distinguée par sa naissance que par son mérite personnel.

Santa-Croce me répondit par des protestations d'amour éternel, ce qui de sa part ne signifiait rien.

— Ton amour pour cette jeune fille dépendra beaucoup de l'état de ta bourse, lui dis-je ; es-tu riche ?

— Comme un joueur.

— Et connaît-elle la source de ton apparente fortune ?

— Peut-être la soupçonne-t-elle, mais elle m'aime.

— C'est beaucoup, mais ce n'est point assez.

— Elle n'a pas d'autres volontés que les miennes.

— C'est-à-dire que jusqu'à présent elle a fait de toi ce qu'elle a voulu.

— Nous allons à Varsovie, où je l'épouserai avant ses couches.

— C'est un grand et digne projet. Mais comment l'exécuteras-tu ? As-tu les poches pleines ?

— Oh ! si tu as besoin d'argent, tu peux puiser dans ma bourse. Ne crois pas que la misère m'oblige à te laisser celle-ci comme l'autre.

Je lui sus gré de son offre d'argent, mais je n'en usai pas ; je lui fis observer que j'avais cessé de jouer avec un bénéfice de quatre cents louis, et que puisqu'il était bien nanti, je lui conseillais de m'imiter.

Grâce à cette rencontre, je négligeai toutes mes autres connaissances, car j'étais amoureux de la marquise et je ne la quittais pas. Croce, de son côté, cherchait des dupes

et n'en trouvant point, il se risqua sur le tapis vert des grandes banques et perdit beaucoup. Sa bonne humeur ne se ressentait pas de sa position : il mangeait de bon appétit, buvait sec et caressait sa belle qui ne se doutait de rien.

Trois semaines après son secrétaire le quitta : c'était la déroute qui commençait; le surlendemain la femme de chambre eut son congé ; les deux domestiques avaient décampé les premiers. Je restai donc seul avec Croce et sa femme, dont j'entrevoyais la destinée et dont il ne m'était plus possible de me séparer. En peu de jours Croce eut perdu jusqu'à son dernier écu. Bagues, montres, argenterie, bijoux de toute espèce, tout y passa. Il vendit jusqu'à ses hardes, jusqu'aux robes de la pauvre femme, pour tenter une dernière fois la fortune, et il perdit tout, malgré ses *tricheries* évidentes, car ceci se passait en ma présence. Alors il se leva, et, me faisant signe de le suivre, nous sortîmes de la ville.

Nous marchâmes dix minutes, la tête basse et sans nous adresser une parole. Puis Croce me dit tout à coup d'un air désespéré :

— Des deux choses l'une, il faut que je me brûle la cervelle ou que je m'éloigne sur-le-champ de ma maison.

— Où iras-tu?

— A Varsovie. Je sais que tu auras soin de ma femme, car tu apprécies ses qualités. Ne lui cache rien de mes désastres; dis-lui que je vais tenter la fortune ailleurs, et que, si elle me sourit, je reviendrai sur-le-champ.

— Mon dessein était d'aller à Paris.

— Elle t'y suivra, je vous y écrirai à l'adresse de ton frère.

— Mais, malheureux ! tu n'as rien. Que deviendras-tu à Varsovie?

— Je l'ignore encore, et je ne possède rien, c'est vrai ; mais j'aimerais mieux mourir que de recevoir de toi un écu. Ces quatre louis, voilà tout ce qui me reste : eh bien, il me semble que je suis plus riche avec ce peu d'or que je ne l'étais il y a deux mois. Adieu, je te recommande

Charlotte; la malheureuse enfant, pourquoi m'a-t-elle connu!

Il m'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna. Il partait sans linge, sans manteau, en bas de soie et la canne à la main, comme pour une promenade, et il allait à Varsovie! C'était bien là mon Santa-Croce. Pour moi, je demeurai muet d'étonnement et de douleur. Comment porter cette triste nouvelle à la jeune femme sur le point d'accoucher? comment lui dire qu'elle ne reverrait peut-être jamais ce malheureux qu'elle adorait? Cependant je remerciai le ciel qui avait permis que je la connusse avant la catastrophe, ce qui me laissait les moyens de la sauver.

Je lui dis à mon retour que nous serions obligés de dîner sans son mari, parce qu'il était au plus chaud d'une partie qui ne finirait pas avant minuit. Après le repas, je lui offris mon bras pour un tour de promenade. Elle accepta, ne se doutant de rien, mais le cœur gros et les larmes aux yeux. Chemin faisant, je lui demandai, pour la préparer à la fâcheuse nouvelle, ce qu'elle penserait de son amant si, compromis par hasard dans une affaire d'honneur, il s'exposait à périr plutôt que de prendre la fuite.

— Il devrait fuir, monsieur, et sans hésiter. Vous me parliez de Santa-Croce, ah! mon Dieu! qu'il s'éloigne tout de suite! Qu'il songe avant tout à sa vie, qui est la mienne! Le coup est affreux, mais je le supporterai : n'ai-je pas d'ailleurs un ami?

Elle me prit la main.

— Oui, vous avez un ami véritable, et je n'ai plus rien à vous apprendre au sujet de Croce, car vous avez tout deviné. Il a fui, et ses dernières paroles ont été : *Je te recommande Charlotte, elle serait plus heureuse si elle ne m'eût jamais connu.*

Pendant que je parlais, je voyais couler ses larmes: l'azur de ses beaux yeux en était obscurci. L'émotion l'empêchait de parler; enfin elle put me dire :

— Ah! du moins je suis encore heureuse dans mon infortune, puisque vous ne m'abandonnerez pas.

— Je jure, belle Charlotte, de ne pas vous quitter avant de vous avoir rendu à l'époux de votre choix.

— Et moi, je vous promets une reconnaissance éternelle et la soumission d'une fille dévouée.

Je fis vendre le peu de linge qu'avait laissé Santa-Croce ainsi que sa voiture, et nous partîmes pour Paris. Ma charmante pupille me témoignait une entière confiance; j'y répondais par une tendresse paternelle, ce qui la rassurait beaucoup : car, avant de mieux me connaître, ma réputation était faite pour lui inspirer des craintes. C'était sans doute pour me confirmer davantage dans la pureté de mes intentions qu'elle me répétait souvent :

— Je n'ai jamais aimé que Croce, et tant qu'il vivra je n'appartiendrai à aucun autre.

Quelquefois son dévouement allait plus loin, et elle ajoutait :

— Et quand bien même je deviendrai libre, jamais je n'oublierai ce que je me dois à moi-même et à la mémoire d'un homme que j'ai aimé par-dessus tout.

Ses sentiments de reconnaissance pour moi étaient aussi sincères que son affection pour Croce, et la conscience que je les méritais me causait un plaisir qui jusqu'alors m'avait été inconnu. J'ai rarement éprouvé que les chastes plaisirs du cœur effaçassent en délices les jouissances des sens ; mais enfin cela m'est arrivé, et Charlotte en est la preuve. Quelquefois je rêvais des jouissances plus matérielles, un bonheur plus positif auprès d'elle, et je me laissais aller avec ivresse à l'espoir d'un avenir plus heureux ; mais le sort en avait autrement décidé, et le moment approchait où nous allions être séparés pour toujours.

Charlotte touchait au terme de sa grossesse ; dans les premiers jours d'octobre, je la mis en pension chez une sage-femme du faubourg Saint-Denis. Cela me répugnait, mais elle l'avait exigé. Comme je la conduisais à sa nouvelle demeure, notre voiture fut arrêtée assez longtemps par un convoi funèbre. Charlotte devint rêveuse, et, appuyant son joli visage sur mon épaule, elle me dit avec un sourire triste :

— Vous allez me trouver bien enfant, mais il m'est impossible de ne point voir dans cette rencontre un mauvais présage pour moi.

Je mis le pronostic sur le compte d'une superstition assez ordinaire chez les femmes enceintes, et je lui dis :

— Ce n'est point au terme d'une grossesse où vous êtes que la vie d'une femme est en danger ; si l'on meurt à cette période, c'est d'une autre maladie.

— Hélas ! ajouta-t-elle les larmes aux yeux, je me sens bien malade !

— Oui, chez vous le cœur est malade, il vous faut des distractions et des plaisirs. Nous partirons ensemble pour Madrid après votre délivrance ; quant à l'enfant, nous le confierons à une nourrice.

— Pauvre enfant !

Elle ne prononça que ces deux mots, mais avec un accent déchirant dont je me sentis douloureusement ému. Je la portai chez la sage-femme, car elle était évanouie. Le 13 octobre, elle eut un violent accès de fièvre, fièvre qui dès lors ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha d'un garçon que je fis baptiser le lendemain. Elle écrivit elle-même les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine della Croce et de Charlotte de L... — Par un motif que je ne compris pas, elle exigea impérieusement que la sage-femme portât elle-même l'enfant à l'hospice des *Enfants-Trouvés* avec son extrait de naissance enveloppé dans les langes. C'est en vain que je la conjurai de me laisser son fils, elle s'y refusa obstinément en répétant :

— Croce viendra chercher son fils, et il le retrouvera.

Le même jour, la sage-femme me remit un certificat d'admission à l'hospice des Enfants-Trouvés, certificat délivré le 20 octobre 1767 par J.-B. Dorival, conseiller du roi et commissaire au Châtelet. Si quelqu'un est tenté de connaître le nom de la mère, je viens de lui en procurer les moyens.

Depuis ce moment, Charlotte eut un redoublement de fièvre ; le délire la prit le 24, son agonie commença le lendemain soir, et le 26 elle expira dans mes bras à cinq

heures du matin. Avant de fermer les yeux pour jamais, elle me dit adieu. « C'est pour la dernière fois ! » ajouta-t-elle. De sa main glacée par la mort, elle s'efforçait de prendre la mienne et de l'attirer vers ses lèvres. Cette scène de muette douleur se passa devant l'ecclésiastique qui l'avait confessée. Ah ! les larmes que je verse encore en écrivant ces lignes ne seront pas les dernières que je donnerai à la mémoire de cette douce et charmante femme, si digne d'un meilleur sort !

CHAPITRE IX.

L'Espagne. — Arrivée à Madrid. — Le comte d'Aranda. — M. de Mocenigo. — Le savetier-gentilhomme. — Dona Ignazia.

J'avais négligé pour Charlotte toutes mes vieilles connaissances de Paris, assez difficiles à reconnaître et à retrouver. La ville avait, comme mon monde, singulièrement changé : partout des constructions nouvelles ; rues et habitations avaient pris dans beaucoup de quartiers un air de jeunesse et de nouveauté. Pour mes anciens amis, c'était le contraire. « Ce monde, a dit un vieux philosophe français (1), est un *bransle continuel :* » je retrouvais riches ceux que j'avais vus pauvres la veille, et *vice versâ*.

J'allai successivement chez Mme du Rumain et chez mon frère : c'est mentionner deux bons accueils. J'eus l'honneur d'être présenté à la princesse Lubomirska, et, mon intention étant de me rendre en Espagne avant de faire ma course en Portugal, j'acceptai avec empressement ses offres de lettres de recommandation pour le comte d'Aranda, ce ministre alors tout-puissant. Caraccioli, que je rencontrai dans la capitale, me donna trois lettres pour des personnages de la cour de Lisbonne.

Je ne sais quelle fatalité me poursuivait dans les capi-

(1) Montaigne.

tales d'Europe, mais il était écrit que je sortirais de Paris à peu près comme j'avais quitté Vienne et Varsovie. Dans ce temps-là on donnait à Paris des concerts dans le cul-de-sac situé près de l'orangerie des Tuileries. Je me promenais seul dans la salle, lorsque mon nom sortit de la bouche d'un petit jeune homme. J'eus la sotte curiosité de prêter l'oreille, et je l'entendis s'exprimer sur mon compte de la manière la plus offensante. Il se permit de dire que je lui coûtais un million volé par moi à la marquise d'Urfé. Aussitôt j'allai droit au calomniateur, et lui dis :

— Vous êtes un blanc-bec, à qui je répondrais par un coup de pied au derrière si nous étions ailleurs.

Mon jeune inconnu se leva pâle de fureur, et très-disposé à se jeter sur moi si les dames qui l'entouraient ne l'eussent retenu. Je quittai la salle aussitôt, et, jugeant de son courage d'après sa colère, j'allai l'attendre à la porte pendant un quart d'heure; mais, ne le voyant pas paraître, je regagnai mon logis. Le lendemain mon domestique vint me dire qu'un chevalier de Saint-Louis demandait à me remettre un ordre *au nom du roi*. Cet ordre, c'était de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. Sa Majesté voulait bien me signifier pour toute raison de ce brusque congé que *tel était son bon plaisir;* et l'écrit finissait par ces mots, que j'aurais trouvés plaisants en toute autre circonstance: *sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde*. C'était m'envoyer au diable en me recommandant à Dieu !

— J'irai, dis-je tranquillement à Buhot (car c'était Buhot le chevalier de Saint-Louis), je m'empresserai de procurer cette satisfaction à S. M. Si cependant le hasard voulait que je ne fusse pas en état de partir dans vingt-quatre heures, S. M. ferait de moi ce qu'elle voudrait.

— Ces vingt-quatre heures sont tout simplement une formalité, monsieur; signez cet ordre, après quoi vous partirez quand bon vous semblera. Seulement donnez-moi votre parole d'honneur de ne point vous montrer au spectacle ni dans les promenades publiques.

— Je vous le promets pour faire plaisir au roi.

L'ordre signé, je conduisis Buhot vers mon frère, qu'il connaissait beaucoup et lui appris le motif de la venue du chevalier.

— A quoi bon cet ordre, dit mon frère en riant, puisque tu pars dans deux ou trois jours? Mais à quel sujet un pareil congé?

— On parle, reprit Buhot, de menaces de coups de pied faites à un personnage qui, tout jeune qu'il est, n'est nullement accoutumé à en recevoir.

Ce personnage a tenu le langage d'un enfant : je devais le mépriser, je n'ai pas été le maître de ma colère.

— Vous pouvez avoir raison, mais la police n'a pas tort de prévenir des scènes semblables.

La bonne Mme du Rumain voulait partir pour Versailles dans le but de faire révoquer l'ordre : c'était une satisfaction fort inutile, puisque mon départ était décidé. Seulement je ne quittai Paris que le 20 novembre et mon congé m'avait été signifié le 6; du moins on y avait mis des formes, et la police française savait vivre. Je m'éloignai de Paris sans regret ; j'étais en bonne santé et *j'avais du foin dans mes bottes*, c'est-à-dire une centaine de louis en poche et une lettre de change de 8,000 livres sur Bordeaux. Arrivé dans cette dernière ville, je changeai ma lettre de change contre une autre de même valeur sur Madrid. A Saint-Jean-Pied-de-Port, je vendis ma chaise et pris un muletier qui me servit de guide jusqu'à Pampelune. A Pampelune, un autre muletier se chargea de me conduire jusqu'à Madrid. Cette manière de voyager comme voyagent les bêtes de somme me parut fort incommode. S'il m'en souvient bien, je couchai la première nuit dans une mauvaise hôtellerie où l'hôte, me désignant une espèce de bouge, me dit :

— Vous pourrez coucher là, si vous vous procurez de la paille en guise de matelas; vous y aurez chaud si vous trouvez du bois pour faire du feu...

— Et probablement, ajoutai-je, je pourrai faire cuire quelque chose pour ma nourriture si je trouve ici de quoi manger.

La vérité est que, même avec mon argent, je ne trouvai

rien. Je passai toute la nuit sur pied, faisant la guerre aux moustiques. Le lendemain je donnai à mon paysan quelques maravédis, plus une *pezetta por el ruido* (1). Il va sans dire que ces déplorables hôtelleries n'étaient fermées que par un loquet. Je signifiai à mon conducteur qu'à l'avenir je ne voulais plus coucher dans ces auberges ouvertes au premier venu où il serait impossible de se défendre contre une attaque nocturne.

— Vous ne trouveriez pas, seigneur, me répondit-il, un seul verrou dans toutes les auberges des Espagnes.

— Est-ce là un effet du bon plaisir du roi?

— Notre roi n'a rien à faire ici : c'est l'office de la sainte inquisition, qui a le droit de venir à toute heure de la nuit dans la chambre des voyageurs.

— Et de quoi s'inquiète votre maudite inquisition ?

— De tout.

— C'est beaucoup de choses. Citez un exemple.

— En voici deux. Elle s'inquiète surtout si l'on ne fait pas gras les jours maigres et si hommes et femmes ne couchent pas mêle-mêle, et c'est pour veiller au salut de nos âmes...

— Qu'on ne met pas de verrous aux portes? ajoutais-je.

Dans la journée, j'étais en butte à d'autres désagréments. Si quelque prêtre portant le viatique à un mourant se trouvait sur notre passage, j'étais obligé de m'agenouiller, et, ce qui arrivait souvent, au beau milieu de la boue. Une grande question occupait alors les orthodoxes des deux Castilles : c'était de savoir si l'on pouvait ou non porter des hauts-de-chausses à *braguettes*. La négative l'emporta, et les prisons étaient pleines de pauvres diables qui avaient porté de ces culottes; car l'édit qui les défendait avait un effet rétroactif. On alla jusqu'à punir les tailleurs qui les avaient confectionnées. Cependant le peuple continuait, en dépit des moines et de leurs anathèmes, à se montrer avec ce vêtement proclamé immoral par la sainte inquisition; peu s'en faut qu'une révolution

(1) Une piécette pour le bruit... que j'avais fait.

n'ait éclaté à propos de *braguettes*. C'eût été une révolution fort heureuse pour l'Espagne, parce qu'elle en eût entraîné d'autres; en outre, c'était une affaire à divertir l'Europe pendant dix ans. L'inquisition, pour l'éviter, publia un édit que je vis affiché à la porte des églises, édit qui défendait à chacun, excepté aux exécuteurs des hautes-œuvres, de porter ces hauts-de-chausses. Les inquisiteurs étaient bien dignes de se comprendre dans l'exception. Dès ce moment personne ne voulut plus passer pour un privilégié.

A mon arrivée dans Madrid, je me vis assujetti à une visite des plus minutieuses. On s'assura d'abord si je n'étais pas porteur de ces fameuses culottes ; on tâta mon linge et on le visita ; on secoua mes hardes ; on ouvrit mes livres, ou, pour mieux dire, mon livre, car je n'apportais en Espagne qu'une *Iliade* en grec. Cette langue, aux caractères diaboliques, parut suspecte aux commis de la douane. Ils se signèrent dévotement devant le volume, le portèrent à leurs oreilles, à leurs narines, et bref ils le confisquèrent : cependant mon *Iliade* me fut restituée trois jours après au café de la rue de la Cruz, où j'allai loger. Une autre cérémonie qui me déplut encore passablement fut occasionnée par mon tabac. Le douanier, qui sauf mon *Iliade*, ne trouvait rien de suspect de contrebande parmi mes effets, s'avisa de me demander une prise (ma tabatière ne contenait que du tabac de Paris).

— Senor, ce tabac est défendu chez nous.

Et mon homme saisit la boîte, jeta son contenu, et me la rendit vide.

Je fus assez content de mon appartement de la rue de la Cruz ; seulement il n'y avait pas de cheminée. Les froids sont plus vifs à Madrid qu'à Paris, nonobstant la différence des degrés de latitude ; mais aussi Madrid est la capitale la plus élevée de l'Europe. Les Espagnols sont tellement frileux qu'au moindre vent du nord, même en pleine canicule, ils ne sortent pas sans manteau. Je ne connais pas de peuple plus rempli de préjugés que celui-là. L'Espagnol est, comme l'Anglais, l'ennemi des étrangers ;

cela provient du même motif, d'une vanité extrême et exclusive. Les femmes, moins revêches et sentant d'ailleurs toute l'injustice de cette haine, vengent les étrangers en les aimant. Leur entraînement pour eux est bien connu, toutefois elles ne s'y livrent qu'avec prudence; car l'Espagnol n'est pas seulement jaloux par tempérament, il l'est aussi par calcul et par orgueil.

Une démarche inconsidérée de la part de sa femme, fût-elle même insignifiante, semble une offense faite à son honneur. Il couvre cette faiblesse d'âme du manteau de la religion. La galanterie est sombre et inquiète dans ce pays, parce qu'elle a pour but des plaisirs qui y sont absolument défendus. Dans un sens, cela rend les jouissances plus vives et plus piquantes, parce que l'amour s'enveloppe de mystère. Les Espagnols sont petits, assez mal bâtis, et leurs traits ne sont pas beaux; les femmes, au contraire, sont charmantes, pleines de grâce et de gentillesse, et d'un tempérament de feu. Elles sont toujours prêtes à entrer dans les intrigues les plus périlleuses; tout leur esprit est tendu vers un but, celui de tromper la surveillance de leurs maris ou de leurs duègnes. Entre plusieurs soupirants elles préféreront toujours celui qui ne reculera pas devant les dangers multipliés qui accompagnent leur possession; elles vont volontiers au-devant de l'*occasion* et semblent tout entières au désir de la faire naître.

Au spectacle, dans les promenades, surtout aux églises, elles ont des œillades pour l'homme qui les regarde, et, pour peu qu'il veuille saisir adroitement l'occasion, le succès est au bout. On ne lui opposera pas la moindre résistance, on ira même au-devant de ses désirs les plus libertins, mais tant pis pour lui s'il est assez maladroit pour manquer le moment propice: ce moment une fois perdu, on ne le lui procurera plus.

J'ai dit que ma chambre était dénuée de cheminée; ne pouvant supporter la chaleur suffocante du *brasero*, je voulus me donner un poêle. Après beaucoup de peines et de démarches, je trouvai un ouvrier qui me monta un poêle en tôle. Si Madrid possède un poêlier, c'est à moi

que Madrid le doit, car je fus obligé d'apprendre à cet homme son métier. On m'avait indiqué *la Puerta del Sol* pour chauffoir : c'est l'endroit, en effet, où les habitants vont, enveloppés de leurs manteaux, s'exposer aux rayons du soleil; mais je voulais simplement me chauffer, et non pas me rôtir.

Il me fallait aussi un domestique qui sût parler français. Je trouvai un de ces gueux, appelés ici *pages*, dont les femmes de distinction se font suivre quand elles courent par la ville. C'était un homme d'une trentaine d'années, assez bien tourné, fier selon l'usage de son pays, et qui n'eût jamais consenti, même moyennant de gros gages, à monter derrière ma voiture ou à porter un paquet en ville.

Puis je songeai à la lettre d'introduction que m'avait donnée la princesse Lubomirska auprès du comte d'Aranda, alors président du conseil de Castille et plus roi que le roi lui-même. C'était lui, en effet, qui, d'un trait de plume, avait purgé de jésuites le sol d'Espagne. Redouté de la nation entière, il en était par conséquent abhorré; mais il s'en moquait. C'était un homme d'État d'une grande capacité, très-entreprenant, très-actif, et par-dessus tout, homme de plaisir. Quant à son extérieur, je n'ai jamais vu de laideur plus hideuse et même plus dégoûtante. Je le trouvai à sa toilette,

— Pourquoi, me dit-il froidement après m'avoir toisé de la tête aux pieds, pourquoi êtes-vous venu en Espagne?

— Pour m'instruire, monseigneur.

— Vous n'avez pas d'autre but?

— Nul autre, si ce n'est encore celui de mettre mes faibles talents au service de Votre Altesse.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour vivre en paix. Sachez seulement vous conformer aux prescriptions de la police, personne ne vous inquiétera. Quant à l'emploi que vous désirez faire de vos talents, adressez-vous à l'ambassadeur de votre gouvernement, M. de Mocenigo : c'est à lui de vous présenter, car nous ne vous connaissons pas.

— J'espère que le rapport de l'envoyé de Venise ne me sera pas défavorable; cependant, je ne vous cacherai pas, monseigneur, que je suis en disgrâce auprès des inquisiteurs de mon pays.

— S'il en est ainsi, n'attendez rien de la cour, puisque vous ne pouvez être connu du roi que par votre ambassadeur. Instruisez-vous comme il vous plaira, et passez votre temps le plus doucement possible, voilà tout ce que je puis vous dire.

L'ambassadeur de Naples, que je visitai ensuite, me tint exactement le même langage. Le marquis de Moras, auquel j'étais adressé par Caraccioli, me donna le même conseil, et le duc de Lassada, le favori du roi, renchérit sur le tout en ajoutant que, malgré tout son désir de me servir, cela ne lui était pas possible. Il me conseilla de voir l'ambassadeur de Venise et de réclamer sa protection.

— Ne peut-il pas, ajouta le duc, cacher ce qu'il sait sur votre compte?

J'écrivis dans ce but une lettre pressante à Dandolo à Venise, en lui demandant quelques lignes de recommandation pour l'ambassadeur. Cela fait, j'allai me présenter à l'hôtel de M. de Mocenigo. Je fus reçu par son secrétaire, Gaspardo Soderini, homme d'esprit et de talent, qui ne put s'empêcher de m'exprimer combien il trouvait ma *liberté grande*.

— Ne savez-vous pas, monsieur Casanova, que le territoire de Venise vous est interdit? Et l'hôtel de l'ambassadeur, c'est un territoire vénitien.

— Je ne l'ignore pas, monsieur; mais veuillez bien ne prendre ma démarche que pour ce qu'elle est, une marque de déférence pour M. l'ambassadeur et un acte de prudence : car, avouez qu'il serait assez téméraire de ma part de rester à Madrid sans m'être présenté ici. Si, cependant, Son Excellence croit ne pas devoir m'accueillir, parce que je suis brouillé avec l'inquisition par des raisons que Son Excellence ignore, j'aurai le droit de m'étonner d'une pareille conduite; car M. de Mocenigo est le repré-

sentant de la république et non celui des inquisiteurs. D'ailleurs, comme je n'ai commis aucun crime qui me rende indigne de la protection de mon souverain, je dois penser qu'il est du devoir de son représentant de m'accorder sa protection quand je la réclame.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas tout cela à l'ambassadeur lui-même?

— Parce que je voulais savoir s'il me recevrait ; puisqu'il s'y refuse, je vais lui écrire.

— Votre raisonnement de tout à l'heure me paraît assez plausible ; mais Son Excellence pensera-t-elle comme moi? C'est ce que j'ignore. En attendant, écrivez-lui toujours.

Séance tenante, je répétai par écrit, pour M. de Mocenigo, tout ce que je venais de dire à son secrétaire.

Le lendemain on m'annonça le comte de Manucci, jeune homme de la plus séduisante tournure. Il était envoyé par l'ambassadeur pour me dire que des motifs politiques empêchaient Son Excellence de me recevoir publiquement, mais qu'elle aurait beaucoup de plaisir à *causer* secrètement avec moi.

Ce nom de Manucci me m'était pas inconnu, et sur l'observation que j'en fis au jeune comte, il me dit qu'il se rappelait fort bien avoir entendu parler beaucoup de moi par monsieur son père, qui, disait-il, me donnait les plus grandes marques d'intérêt. Ceci me mit sur la voie : ce beau Manucci était le fils de Jean-Baptiste Manucci, le même qui, par ses dépositions hostiles, avait contribué à mon incarcération sous les Plombs. Je gardai pour moi cette découverte, car c'étaient des souvenirs également fâcheux à rappeler pour tous deux. Je savais que sa mère avait été servante, et qu'avant d'être espion et titré son père n'était qu'un pauvre manœuvre. Aussi demandai-je à Manucci si on lui donnait le titre de comte chez l'ambassadeur.

— Sans doute, me répondit-il, puisque j'ai mon brevet.

Il me confia aussi les rapports singuliers qui existaient entre l'ambassadeur et lui.

— Je sais depuis longtemps, lui dis-je, combien Son

Excellence a d'attachement pour les personnes de *votre mérite*.

Bref, il me quitta en m'embrassant, avec promesse de s'employer pour moi de tout son pouvoir. C'était beaucoup, car pareil *Alexis* était bien fait pour obtenir tout ce qu'il désirait de son *Corydon*. Il revint sur ses pas pour me dire :

— N'oubliez pas que vous prenez le café avec moi demain à midi ; M. de Mocenigo sera là.

Je fus exact au rendez-vous. L'ambassadeur me fit l'accueil le plus empressé. Il me témoigna tout son regret de ne pouvoir se déclarer hautement mon protecteur, tout en reconnaissant qu'il pouvait ignorer ou ignorait, en effet, quels torts j'avais eus aux yeux des inquisiteurs. C'était me dire : Je crains, en me montrant avec vous, de me faire des ennemis. Aussi lui répondis-je :

— J'espère bientôt vous présenter une lettre qui vous autorisera, de la part des inquisiteurs eux-mêmes, à m'accueillir comme j'entends l'être.

— Ayez donc cette lettre, et je vous présenterai aussitôt à tous les ministres.

Le Mocenigo était assez bien vu à Madrid, quoique ses goûts *baroques* ne fussent un mystère pour personne. Manucci le suivait partout, ou plutôt c'était lui qui suivait Manucci. Il ne manquait à ce mignon que le titre de maîtresse.

Faisons trêve un moment à mes relations diplomatiques et parlons des lieux de plaisir de Madrid.

La première fois que j'allai au spectacle, je vis en face de la scène une grande loge grillée occupée par les pères de l'inquisition qui exercent sur les pièces représentées une espèce de censure, ainsi que sur les acteurs, et même, m'assura-t-on, sur les spectateurs. Tout à coup j'entendis la sentinelle placée à la porte du parterre s'écrier : *Dios!* et au même moment, tout le monde, sans distinction d'âge ni de rang, se prosterna face contre terre jusqu'à ce qu'on n'entendît plus le son d'une cloche qui venait de la rue. Cette cloche annonçait qu'un prêtre passait devant

la porte du théâtre avec le saint viatique qu'il allait administrer à un mourant. On voit que les Espagnols ne sauraient laisser de côté leurs habitudes de dévotion, même parmi leurs plaisirs. Plus tard j'en citerai des exemples plus singuliers encore.

Après le spectacle, j'allai seul, affublé d'un domino, au bal masqué. Je voulais tout voir, tout connaître en ma qualité d'étranger, et ma curiosité me coûta plus d'un doublon. Il est très-vrai, néanmoins, que cette première soirée passée au bal masqué fut pour moi bien moins coûteuse que toutes celles que j'y passai depuis, et j'en suis redevable à la conversation que j'engageai avec un vieillard que j'avais trouvé dans la salle des rafraîchissements. Me voyant seul, éloigné de la foule, il me dit :

— Est-ce que vous avez perdu votre dame?

— Je n'ai point de dame.

— Cependant vous me paraissez bâti pour la danse.

— Effectivement, je l'aime beaucoup.

— Eh bien, si vous venez seul ici, vous ne danserez jamais ; car toutes les femmes que vous voyez ont chacune leur danseur (*parejo*), qui ne leur permet pas d'accepter l'invitation d'un autre.

— S'il en est ainsi, je dois renoncer à ce séduisant plaisir; car je ne connais pas à Madrid de dame qui consentît jamais à m'accompagner au bal masqué.

— Vous vous trompez, vous trouverez de fort jolies danseuses, et même plus facilement que n'en trouverait un habitant de Madrid, puisque vous êtes étranger. Depuis que notre ministre, le comte d'Aranda, a autorisé ces joyeuses réunions, elles sont devenues la passion de toutes les femmes et filles de la ville. Indépendamment des spectatrices qui garnissent les loges, il y a ici environ trois cents danseuses ; mais ce que vous n'y voyez pas, ce sont quatre mille jeunes personnes, pour le moins, qui, n'ayant point d'amant, se lamentent à cette heure dans leur chambre.

— Ces dames et ces demoiselles ne sauraient venir seules ici, je le vois.

— La police le leur défend.

— Serait-il donc permis au premier venu d'inviter quelqu'une de ces demoiselles ?

— Aucun père, aucune mère ne vous refusera, si vous lui demandez sans détour l'honneur d'accompagner sa fille au bal.

— C'est un singulier usage.

— L'essentiel, c'est d'offrir à la demoiselle un costume, un masque et des gants, et de mettre une voiture à sa disposition.

— Mais, mon cher *senor*, qu'aurais-je à faire si on me refusait ?

— Vous n'auriez qu'à tirer votre révérence et à vous adresser ailleurs. Mais, soyez tranquille, partout on acceptera.

Séduit d'avance par le merveilleux d'une pareille aventure, je me promis bien de suivre le conseil du vieillard et je lui demandai son adresse pour lui faire connaître les résultats. Il me répondit :

— Vous me trouverez ici tous les soirs dans cette loge, aux premières ; et même, si vous le trouvez bon, je vais sur-le-champ vous présenter à la dame qui l'occupe.

Je me nommai et le suivis.

Je fus très-bien reçu dans cette loge, qui était occupée par deux dames et un vieillard. Une d'entre elles, qui conservait encore quelques traces d'une grande beauté, me demanda quelles étaient les *tertullias* (sociétés) que je fréquentais. Je lui répondis qu'étant étranger je n'étais reçu nulle part.

— Venez chez moi, répondit-elle en français ; je suis la senora Pichona.

Cette dame avait de nombreuses connaissances puisqu'elle ajouta :

— Tout le monde me connaît.

Vers la fin du bal, on dansa le *fandango*, danse dont je croyais pouvoir me faire une idée pour l'avoir vu exécuter en Italie et en France ; mais ce n'était qu'une pâle copie, dont le modèle ne saurait être reproduit aussi vivement

ailleurs. Attitudes, gestes, regards, poses, là-bas tout était froid et mort, ici tout palpitait, tout parlait au cœur et aux sens. Ce spectacle me jeta dans un véritable délire. Chaque cavalier danse vis-à-vis de sa dame en accompagnant ses mouvements au bruit des castagnettes ; les gestes du danseur annoncent d'abord les désirs ; ceux de la danseuse, le consentement ; puis le danseur s'anime et devient lubrique, la danseuse tombe dans une molle langueur, puis dans l'extase, jusqu'à ce que la fatigue les arrache des bras l'un de l'autre. On pense bien que spectateurs et spectatrices prennent un intérêt extrême à cette danse, et cet intérêt est si ardent que, en vérité, si la salle n'était pas aussi brillamment éclairée, je crois qu'on traduirait le *fandango* dans les loges. Mon extrême émotion n'échappa pas à la senora Pichona, qui me dit :

— Vous voilà transporté. Que serait-ce donc si vous pouviez voir le *fandango* que dansent les *gitanos* (bohémiens) !

Je lui témoignai mon étonnement de voir exécuter cette danse en présence de la sainte inquisition. Elle me répondit :

— Les pères noirs ont défendu qu'on la dansât, mais le comte d'Aranda l'a autorisée. Il redoutait une émeute.

Cela me rappela les paroles de Montesquieu adressées aux gouvernants, paroles si justes : « Vous pouvez changer les lois d'un peuple, attenter à sa liberté, mais ne vous avisez pas de toucher à ses plaisirs. »

Dès le lendemain je me mis à la recherche d'un *professeur de fandango*, et je le trouvai dans la personne d'un acteur qui me donna aussi quelques leçons d'*espagnol*. Au bout de trois jours je dansais le *fandango* dans la perfection, et j'avisai au moyen de me procurer une danseuse. Je ne pouvais pas m'adresser à une demoiselle de la haute société, parce que j'aurais été refusé net ; d'un autre côté, je ne voulais ni d'une femme mariée ni d'une courtisane. C'était justement le jour de la Saint-Antoine, ce saint Antoine qui, indépendamment de sa canonisation, est sur-

nommé le Grand et qu'on nous montre toujours dans la société d'un cochon. J'entre dans l'église de la Soledad pour y voir célébrer l'office, pensant toujours au moyen de me procurer une *pareja* pour le lendemain. Au même instant j'aperçois une jeune fille sortant, les yeux baissés, d'un confessionnal. Persuadé, d'après sa tournure, qu'elle devais danser le *fandango* comme un ange ou comme un démon, je résolus de débuter avec elle aux *scannos del Peral*. On voyait bien qu'elle n'appartenait pas à une famille d'une condition élevée ; mais elle était belle, elle avait le maintien décent, la tournure assez élégante. Elle s'agenouilla, après confesse, au milieu de l'église, puis s'en alla communier. J'entendis à son intention une seconde messe, car toutes ces patenôtres qu'elle débitait prenaient leur temps. Enfin elle quitta l'église, tourna la rue et entra dans une maison d'un seul étage. Je monte résolûment, et me voilà frappant à la première porte.

— Qui est là ?

— *Gente de paz*.

C'est l'usage à Madrid de répondre ainsi. Un créancier qui se présente chez vous, un homme de police qui vient vous arrêter, vous répondra toujours : *Homme de paix*. La porte s'ouvrit et je reconnus dans la pièce ma jeune personne auprès d'un homme et d'une femme ; c'étaient le père et la mère. Je dis au premier :

— Senor, je suis un étranger, grand amateur de bal ; mais je n'ai point de *pareja*.

Le père se tourna vers sa femme, celle-ci vers sa fille, et la fille me regarda.

Je continuai :

— Je viens donc à tout hasard vous prier de me permettre d'y conduire votre jeune demoiselle. Je suis un homme d'honneur, et je vous la ramènerai après le bal.

— Senor, nous n'avons pas l'avantage de vous connaître, et j'ignore si ma fille consentira à vous accompagner.

La demoiselle devint rouge comme une cerise et répondit aussitôt :

— Je m'estimerai heureuse de pouvoir accompagner monsieur au bal.

Là-dessus le père, qui s'appelait don Diégo, me demanda mon nom et mon adresse, promettant de se consulter et de me rendre réponse avant midi.

Dans la matinée, ce brave homme vint me dire qu'il acceptait l'invitation au nom de sa fille ; mais qu'il y mettait une condition, c'est que la mère attendrait la fin du bal dans ma voiture.

En *jasant* avec mon homme, j'appris qu'il confectionnait des chaussures.

— Eh bien, lui dis-je, prenez-moi donc mesure d'une paire de souliers.

— Impossible, senor, je suis gentilhomme (*hidalgo*) ; si je vous prenais mesure pour une paire de souliers, je dérogerais.

— C'est pourtant une obligation à laquelle votre état vous assujettit.

— Si j'étais *cordonnier*, à la bonne heure ; mais je ne le suis pas.

— Qu'êtes-vous donc ?

— *Zapatero de viejo* (savetier). Je ne prends le pied à personne, si ce n'est aux nobles comme moi.

— Eh bien, hidalgo, ne me prenez pas mesure, mais raccommodez-moi mes vieilles bottes. Votre Grâce y consent-elle ?

— Elle y consent, et je vous les arrangerai si bien, qu'elles vous paraîtront neuves.

— Noblesse à part, vous êtes un habile homme ?

— Nous exerçons de père en fils, depuis cinq générations, au plus juste prix. Il vous en coûtera un *pezzo duro* (environ un écu de 6 livres de France).

Là-dessus mon homme me quitta sans vouloir accepter l'invitation que je lui fis de dîner avec moi. Respectable savetier, qui regardait avec mépris les cordonniers, de leur côté fort peu respectueux de son titre de noblesse. Cela me fit songer aux laquais de France, qui n'ont que du dédain pour les valets de chambre de leurs maîtres. Ils

servent la personne, disent-ils ; nous autres nous sommes serviteurs de la maison.

Le lendemain, ma *pareja* reçut de ma part un domino, un masque et des gants. Le soir j'étais à sa porte avec une voiture de remise : on m'attendait avec impatience. La mère nous accompagna enveloppée dans un vaste manteau, et s'endormit presque aussitôt. Quand j'arrivai avec dona Ignazia dans la salle, les quadrilles étaient déjà formés. Pendant deux heures nous ne manquâmes aucune contredanse ; ensuite je lui offris à souper. Tout cela se passa sans que nous échangeassions aucune parole. Il est vrai que je ne savais pas trois phrases en espagnol. A onze heures, un coup de grosse caisse nous avertit qu'on allait danser le *fandango*. Cette danse ardente, dont toutes les passes sont autant d'images brûlantes de la volupté, délia ma langue et m'inspira la déclaration d'amour la plus étrange que j'aie jamais formulée de ma vie : c'était une macédoine de mots italiens, français et espagnols. La petite comprit tout : il est vrai que mes yeux suppléaient aux lacunes de mon vocabulaire. Elle me fit entendre qu'elle devait se consulter avant de répondre à mon amour, et qu'un billet cousu dans la doublure de son domino m'informerait de ses sentiments. Je devais l'envoyer chercher chez elle le lendemain matin. En regagnant notre voiture, nous trouvâmes la mère qui dormait ou plutôt qui ronflait toujours. Notre arrivée la réveilla et elle nous salua par un « Déjà ! Je n'ai pas eu le temps de faire mon somme. » Grâce à l'obscurité de notre maison roulante, je gardai dans mes mains les blanches *menottes* de dona Ignazia, et c'est dans cette position, qui m'en faisait rêver de plus agréables, qu'elle raconta à sa mère tout le plaisir qu'elle avait pris au bal. A quelque distance de la maison de son noble époux, la mère d'Ignazia cria au cocher d'arrêter, et gagna son logis à pied, pour ne pas donner prise aux *mauvaises langues*.

Le jour suivant, j'étais fort impatient de voir arriver le domino d'Ignazia. Je trouvai effectivement, cousu dans la doublure, le billet qu'elle avait promis ; il ne contenait

que ces deux lignes : « Don Francisco de Ramos, qui est mon amant, ira vous voir et vous dira ce que vous devez faire pour me rendre heureuse. »

L'amant ne se fit pas attendre et fut moins laconique que le billet. Il me conta l'histoire de ses longues amours avec la belle, combien de nuits passées sous ses fenêtres, combien de sérénades commencées et interrompues par l'arrivée subite des *barbares* parents, etc., etc.; puis venait la litanie de ses tourments et de ses peines. Je l'arrêtai court pour lui demander à quelle *cause* je devais l'honneur de sa confidence.

— N'êtes-vous pas l'ami de dona Ignazia?

— Je suis son danseur d'hier.

— Vous êtes en relation d'affaires avec son père?

— En relation de *chaussures* tout au plus.

— Enfin ses parents ont beaucoup d'estime pour vous, et vous pouvez faire mon bonheur. Dona Ignazia m'a dit que vous m'accueilleriez comme un fils; eh bien, prêtez-moi 100 doublons, cela me servira à acheter un petit ménage : Ignazia et moi nous vous en aurons une reconnaissance éternelle.

La conclusion me parut singulière; je ne me sentais pas dans la disposition de doter toutes celles que je pourrais faire danser, aussi répondis-je à don Francisco :

— Mon cher senor, merci de la bonne opinion que vous avez prise de ma personne; quant à l'argent dont vous avez besoin, il m'est impossible de vous le remettre.

Il demeura stupéfait.

— Tout ce que je puis vous promettre, repris-je, c'est de vous garder le plus inviolable secret sur votre amour, vos peines et votre misère. Adieu.

Il partit *désappointé*, comme disent les Anglais, et maugréant de sa mauvaise réussite. Ce Francisco était un jeune homme de vingt-trois ans, à qui on en aurait donné trente-six; il était petit, replet, louche et couperosé. Il est présumable que dona Ignazia, en le prenant, ne voulait qu'un *mari*; mais je ne voulais pas m'exposer à lâcher 200 pistoles pour le plaisir de *doubler* M. Francisco.

On se souvient de la dona Pichona qui m'avait laissé son adresse à ma première visite au bal. J'allai la voir, et elle me reçut fort bien. Je lui demandai pourquoi elle n'avait pas paru à la dernière réunion dansante des *scannos del Pareja*.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, ignorez-vous que *j'ai perdu* le duc de Medina-Celi?

— O ciel ! le duc de Medina-Celi est mort !

— En quatre heures.

— Peut-être ce seigneur était-il bien vieux?

— Du tout, soixante et quelques années ; et encore on ne lui donnait pas son âge, n'est-il pas vrai?

— Mais, madame, je n'avais pas l'honneur de le connaître.

— Comment donc? c'est lui qui vous amena dans ma loge.

— Alors je regrette qu'il ait gardé l'anonyme vis-à-vis de moi.

— Un homme si bon, si généreux, qui m'aurait tant donné s'il eût vécu !

— Du moins, madame, il vous aura donné des consolations à ses derniers moments?

— Hélas ! non; il n'a pu proférer une seule parole.

— C'était une attaque d'apoplexie?

— Non, monsieur une attaque d'indigestion.

Je quittai cette dame, à laquelle je ne pouvais, vu son âge, offrir de notables consolations, et, en rentrant chez moi, voilà que je trouve à ma porte le père de dona Ignazia. Cet hidalgo me rapportait mes bottes. Il me sauta au cou, par faveur singulière, et me dit :

— Vous avez enchanté ma fille, elle parle de vous du matin au soir.

J'aimerais mieux, pensai-je, l'occuper du soir au matin. Et tout haut :

— Ma foi, honoré senor, votre fille est une jeune personne très-aimable, très-jolie et très-honnête.

— Noble race ! cria mon homme.

— Tellement honnête, repris-je, que je me suis abs-

tenu d'aller la voir, dans la crainte de la compromettre.

— Monsieur, sa réputation de fille sage la met à l'abri de toute atteinte, et je serai charmé de vous recevoir.

C'était comme si le brave homme m'eût dit : Faites-lui la cour !

— Pensez-vous, ajoutai-je, qu'elle soit disposée à m'accompagner encore au bal? S'il en est ainsi, j'irai me mettre à ses ordres.

Je courus chez dona Ignazia le jour même. Je la trouvai assise à côté de sa mère; elle tenait une couronne de roses à la main, tandis que sa mère lavait la vaisselle et que l'*hidalgo* vaquait à ses hautes fonctions de *zapatero de viego*. Je fis à la belle mon petit compliment au sujet du bal, elle le reçut à merveille et s'engagea d'elle-même à m'y accompagner dans la soirée. Aussitôt je tire un doublon et le présente aux nobles parents pour acheter un domino et des gants, et je reste seul avec Ignazia. Mon intention bien formelle était de brusquer un dénoûment ; mais Ignazia avait des principes, et elle opposait à toutes mes tentatives une résistance de vierge. Cependant je lui arrachai un demi-aveu : Il est de mon *devoir* de m'opposer à vos désirs, même contre mon propre entraînement. Du moment que je n'avais plus que son *devoir* à combattre, il était probable que je viendrais à bout de ce faible ennemi

Le soir j'eus la précaution de mettre dans ma voiture deux bouteilles de *ratafia*, et j'emplis les poches de ma danseuse de bonbons *diaboliques*. Comme je lui offrais un doublon d'or, elle me dit :

— Donnez-le plutôt à Francisco.

— Mais il est gentilhomme, il me refusera.

— Du tout. Dites-lui que c'est un à-compte sur la centaine qu'il vous a demandée. Au surplus, le pauvre garçon en a bien besoin, il est si pauvre !

— Et si amoureux, ajoutai-je en riant.

— Un amoureux transi, qui passe la nuit dans la rue à m'attendre, quand je suis au bal avec vous.

— Si je le croyais, j'irais lui proposer d'aller tenir compagnie à votre mère dans la voiture.

Grâce à mes bonbons et au fandango, je crus m'apercevoir que ma danseuse s'humanisait de plus en plus. Les œillades, les voluptueuses pressions allaient leur train; mais nous n'en étions pas encore aux baisers, je n'avais pas mon compte.

Quand nous nous quittâmes au point du jour, elle me donna rendez-vous pour le lendemain à l'église *de la Soledad*. A l'heure convenue j'allai me clouer dans l'angle d'un confessionnal; et bientôt je la vois paraître en compagnie d'une fille de son âge, mais fort laide. Je ne m'étais pas attendu à ce surcroît de société; et je me tins tranquille, ne voulant pas compromettre ma belle. En sortant de l'église je me trouve face à face avec don Francisco, qui m'aborde d'un air ironique et me dit :

— Senor, je vous fais mes compliments, vous avez eu le bonheur de conduire Ignazia au bal; j'y étais aussi, et je vous ai vus tous deux dansant le fandango : vos regards et vos gestes, j'ai tout compris.

— Moi, je ne vous comprends pas.

— Point de ruse, vous me trompez.

— Mon cher ami, l'amour crée des fantômes; et, pour un homme d'esprit comme vous l'êtes, vous me paraissez bien prompt à croire des sottises. Une autre fois retournez à ce bal et observez-nous bien, du diable si vous découvrez entre votre maîtresse et moi autre chose que des échanges de simple politesse.

— J'irai bien certainement, mais...

— Mais... qui vous en empêche? Si vous manquez d'argent, acceptez ce doublon de *ocho*.

Et je fis luire le doublon à ses yeux. Aussitôt son visage s'éclaircit, il empocha la pièce en m'appelant son père et en jurant qu'un procédé si délicat lui ouvrait les yeux. Pauvre garçon! mon procédé les lui fermait, au contraire.

Le soir je contai à dona Ignazia ce qui s'était passé entre son prétendu et moi, et elle approuva ma conduite. Elle s'invita d'elle-même à une nouvelle soirée au bal et

me demanda si je consentirais à y conduire deux de ses cousines qui n'avaient jamais paru au *Prado*.

— Sont-elles aussi jolies que vous?

— Belles ou non, faites cela pour moi.

— Je le ferai. Où demeurent ces dames?

— Prenez cette dentelle et descendez la rue Neuve; au milieu, vous verrez une petite boutique surmontée de l'enseigne : *A sainte Thérèse*. C'est là. Vous direz que vous venez de notre part, j'arrangerai le reste.

— Ces demoiselles sont blanchisseuses?

— Et nobles.

— Comme votre père, je le sais.

Je suivis les instructions d'Ignazia, et, mon morceau de dentelle à la main, j'entrai chez les cousines. Leur visage et leur tournure n'avaient rien de bien engageant; tout au contraire : l'aînée ressemblait au portrait que Cervantès nous a laissé de la fameuse *Dulcinée du Toboso;* quant à l'autre, figurez-vous un dragon en habits de femme.

Cependant, de la part d'Ignazia, le choix qu'elle avait fait de ces laiderons ne m'était pas désagréable; mon amour-propre y vit le présage de mon triomphe auprès d'elle. Une femme, me disais-je, peut mettre l'homme qui lui est indifférent aux prises avec une belle personne; mais à celui qu'elle peut être tentée d'aimer elle ne montrera jamais que des laides.

Nos conventions arrêtées, les deux cousines et Ignazia vinrent dîner chez moi à midi. A table et au plus fort de nos libations, une idée pour le moins burlesque me passa par la tête. Je dis à ces dames : Je vois avec regret que vous ne pourrez profiter chacune que d'une contredanse sur trois, mais il y aurait moyen d'y remédier.

— Voyons votre moyen.

— Il faudrait que la plus *grande* de ces demoiselles se résignât à prendre un costume d'homme.

A ces mots, la cadette se récria. — Je ne commettrai pas, dit-elle, ce péché mortel. Ignazia, qui savait par cœur toutes les légendes, la rassura en lui citant l'exem-

ple de la bienheureuse *sancta Marina*, qui s'était montrée toute sa vie sous les habits masculins.

— Mais, reprit la pauvre fille, qui est-ce qui m'habillera?

— Je suis le seul, mademoiselle, qui puisse ici vous rendre ce service.

— Oh! je n'oserai jamais.

— Va donc, dit Ignazia, *don Jaime es el mas honesto de todos los hombres de Espana* (1).

Ses scrupules apaisés, je l'habillai si bien des pieds à la tête que son sexe était méconnaissable. L'autre cousine m'ayant demandé si je m'entendais aussi bien à la toilette des dames, je saisis cette occasion pour dire que, si dona Ignazia voulait bien y consentir, je lui donnerais un échantillon de mon savoir-faire. Elle y consentit, et nous passâmes dans une pièce voisine, que je fermai au verrou.

La toilette se prolongea, on devine pourquoi, mais le temps me parut fort court; je fus prompt à déshabiller la belle et très-lent à l'ajuster. Les cousines s'impatientaient : dona Ignazia crut devoir, en rentrant dans leur chambre, leur donner une excuse de son retard; c'était, dit-elle, le domino qui s'était déchiré et qu'il avait fallu recoudre. Les cousines sourirent, j'étais radieux.

Le soir nous allâmes donc au bal. Mais impossible de danser, tant la foule était grande. J'offris à souper à ces dames, souper qui se prolongea jusqu'aux environs de minuit; du moins nous avions le spectacle de la danse, si nous n'en goûtions pas le plaisir. Je comptais me signaler au *fandango* avec ces dames, mais tout à coup l'orchestre fit silence, les quadrilles se rompirent, et danseurs de décamper. Je demandai la raison de ce brusque dénoûment, et l'on me répondit :

— Nous sommes au mercredi des cendres, on ne danse pas dans le carême.

Je reconduisis les cousines d'Ignazia, et les remis sans

(1) Don Jacques est le plus honnête cavalier de toutes les Espagnes.

tache sous le toit paternel. Quant à elle, elle voulut bien accepter quelques rafraîchissements; et je la conduisis chez moi, me promettant le plus doux des tête-à-tête. Mais voilà qu'en entrant dans le café où j'allais commander nos rafraîchissements j'aperçois don Francisco, qui vient à ma rencontre, et me dit sans façon :

— Je vous ai vu rentrer avec Ignazia, permettez-moi d'aller lui souhaiter le bonjour.

— Soit, répondis-je en dissimulant mon impatience; vous lui ferez plaisir.

Dona Ignazia devint pâle de colère à l'aspect de son amant :

— Il est indécent, lui dit-elle, d'importuner les gens à l'heure qu'il est.

Je pris la défense de notre *intrus*, et j'observai à Ignazia qu'elle avait bien peu d'indulgence pour un homme qui lui donnait cette marque d'amour. Elle comprit ma retenue, et invita le pauvre Francisco à s'asseoir; il s'assit un instant, se versa à boire et partit.

Alors Ignazia me dit d'un air triste :

— La présence de Francisco m'a ôté tout le plaisir que je me promettais avec vous; je suis convaincue qu'il est resté dans les environs pour m'épier, et il est bien capable de se venger de mes mépris. Moi je me vengerai aussi du tour qu'il m'a joué, et je suis décidée à le renvoyer tout à fait; car, à vrai dire, je n'entretiens son amour que par la fenêtre, pour m'assurer un mari. Je n'aime que vous, don *Jaime*.

— J'en suis persuadé, Ignazia, et je vous estime trop pour penser autrement.

Puis je reconduisis Ignazia chez son père, après lui avoir juré que je l'aimerais aussi longtemps que j'habiterais Madrid. On sait que j'ai pour habitude de ne jamais engager l'avenir; si vive que fût ma passion pour Ignazia, elle laissait encore dans mon cœur quelque place au caprice, et, pour mon malheur, j'allais l'éprouver.

CHAPITRE X.

Aventure tragique. — On me prévient que je serai arrêté. — La police me fait prendre chez Mengs. — Prison espagnole. — Comment j'en sors.

En face de la maison où je demeurais, il y avait un assez bel hôtel habité par un seigneur riche et distingué. Je ne le nommerai pas, peut-être vit-il encore. A l'une des fenêtres du premier étage, j'avais souvent remarqué une petite main blanche qui se laissait voir en dehors de la jalousie. Là-dessus mon imagination fit des siennes, comme il arrive toujours; elle inventa une de ces belles Castillanes à l'œil noir, à la peau blanche, à la taille souple. La vérité est que mon imagination avait deviné juste; car un beau jour on écarta la jalousie, et j'aperçus une fort jolie personne, pâle et rêveuse. Me voilà tombé dans une contemplation amoureuse, mais on s'obstine à ne pas me voir; cependant la fenêtre est toujours ouverte, et la senora reste à son poste. Je porte la main sur mon cœur, puis à mes lèvres, et je prends l'attitude d'homme frappé d'admiration; mais je ne découvre sur ce visage virginal ni émotion ni sympathie. Pendant un quart d'heure, je m'épuise en protestations muettes; tout à coup, le visage de l'inconnue s'anime, son œil étincelle, je crois la voir en proie à une profonde émotion, et elle abaisse la jalousie. Étonné de cette conclusion imprévue, je cherche à m'assurer si la crainte d'avoir été surprise ne l'a pas déterminée à se retirer; mais la nuit est venue, nuit toujours brillante et étoilée en Espagne, la rue est silencieuse, je n'y vois qu'un homme enveloppé d'un manteau brun, qui ouvre avec précipitation une petite porte en face, et disparaît aussitôt. Cette porte appartient à la maison voisine de l'hôtel : qu'en conclure, sinon que la visite n'était pas faite à mon inconnue? Cependant, comment expliquer sa disparition subite, et cela au moment où le cavalier en man-

teau s'est montré sous ses fenêtres ? Je me perdais en conjectures, lorsque, à ma grande surprise, au bout d'un quart d'heure, la jalousie se lève de nouveau, et la jeune fille, plus pâle que jamais, vient s'accouder à la balustrade. Cette fois, elle attache sur moi des regards obstinés ; je recommence mes protestations d'amour, je crois démêler un vague sourire sur ses lèvres ; enfin je hasarde un geste significatif, on y répond ; un autre signe me prescrit le silence et la discrétion, puis on me montre une clef et un billet, et la jalousie s'abaisse de nouveau. En un clin d'œil j'arrive dans la rue ; je vais me placer sous la fenêtre de l'inconnue, la clef et le billet tombent dans mon chapeau. Rentré chez moi, je lis ces lignes écrites en français : « Êtes-vous gentilhomme ? Êtes-vous brave et discret ? Peut-on se fier à vous ? Je le veux croire. Venez donc à minuit ; au moyen de cette clef vous pouvez ouvrir la petite porte sculptée de la maison voisine : je serai là. Le plus profond mystère, et ne venez pas avant minuit. »

Je couvris ce billet de baisers, je le portai à mon cœur ; bien que la jalousie fût abaissée, je pensais que j'étais observé : un nouveau signe d'intelligence, envoyé par la jolie main de la senora, m'apprit que l'on comptait sur ma venue. J'étais ivre de joie et d'amour, et ce soir-là j'oubliai complétement dona Ignazia. J'avais deux heures pour ma toilette, j'y mis tout le soin et toute la recherche nécessaires en pareille circonstance. Cependant mon enthousiasme, quelque grand qu'il fût, ne me laissait pas sans inquiétude. Le procédé de la jeune fille ne me paraissait nullement suspect, mon amour-propre y trouvait d'ailleurs son compte ; mais je me disais avec effroi : Si le père ou quelque parent me surprend dans cette maison, je suis mort. Il y a là de quoi réfléchir. L'impression du danger que j'allais courir fut un moment si vive, que j'aurais renoncé à ma *bonne fortune* si le *point d'honneur* ne m'eût retenu. Il est vrai que j'avais donné ma parole et qu'on l'avait acceptée ; il n'y avait plus à reculer. Je pris mes pistolets de poche et m'armai de mon poignard véni-

tien, dont la lame triangulaire n'avait pas moins de six pouces de longueur; et, au moment où minuit sonnait, j'allai ouvrir la petite porte. J'attendis, dans une obscurité complète, la venue de la senora; bientôt une voix douce articula très-bas :

— Êtes-vous là?...

Puis des vêtements de femme frissonnèrent à mes côtés, on me prit la main, et je me laissai conduire. Nous suivîmes un long corridor dont les vastes fenêtres donnaient sur des jardins. La vue de mon inconnue m'ôta jusqu'à l'appréhension du danger; jamais expression plus noble n'avait animé plus gracieux visage. J'étais encore ému et troublé, mais c'était d'ivresse et de bonheur, en pensant aux voluptés qui m'attendaient. Nous montâmes un escalier qui me parut magnifiquement orné; puis je me trouvai dans un appartement à lambris noirs et surchargés de plaques d'argent où brillait le chiffre de la noble famille, c'était l'appartement de mon inconnue. Deux bougies éclairaient la place où nous nous trouvions; dans le fond, j'aperçus un lit fermé par les rideaux de tous les côtés. L'inconnue, que j'appellerai Dolorès, m'invita à m'asseoir à ses côtés; je me précipitai à ses genoux et couvris sa main de baisers.

— Vous m'aimez? s'écria-t-elle.

— Si je vous aime! pouvez-vous en douter? Mon cœur, ma vie, tout ce que je possède est à vous?

— Je n'en doute plus. Eh bien, vous allez jurer sur ce crucifix de m'accorder le service que je vais vous demander.

— Je le jure.

— Vous êtes un digne gentilhomme, venez.

Et elle m'attirait vers son lit. J'allais entr'ouvrir les rideaux en même temps qu'elle, lorsque son regard m'arrêta : jamais regard n'exprima plus de douleur, d'angoisses et de désespoir

— Qu'avez-vous? lui dis-je en l'étreignant contre mon cœur; vous tremblez?

— Oh! ce n'est pas de peur. Mais vous, ne tremblez-vous point? Non. Eh bien, voyez!

Et elle écarta violemment les rideaux : il y avait un cadavre sur le lit, un cadavre d'homme jeune et d'une figure charmante; le désordre de ses vêtements et sa position sur le lit indiquaient que la mort lui avait été donnée dans une de ces situations où on l'attend le moins.

— Qu'avez-vous fait? criai-je.

— J'ai fait justice; ce cavalier était mon amant, et je l'ai tué. J'en mourrai, mais j'ai dû agir ainsi. Écoutez, un mot me justifiera : il m'a trompée!

— C'est une horrible action.

— Vous êtes gentilhomme, vous m'avez promis le secret; songez-y, songez aussi que vous avez juré tout à l'heure, sur le corps de Jésus-Christ, de m'accorder le service que je vais vous demander.

— Qu'exigez-vous, madame?

— Otez-moi ce cadavre de devant les yeux; la rivière passe derrière les murs de cette maison, traînez-le jusque-là, que je ne le voie plus, je vous en supplie!

Et elle se jeta à mes pieds. Quelle scène! Elle, l'œil fixe, le désespoir au cœur, plus belle que jamais; moi, glacé d'horreur, merveilleusement paré, et ce cadavre sanglant entre nous deux!

— Madame, lui dis-je paisiblement, car l'extrême danger me rendait le sang-froid dont j'avais besoin; madame, vous demandez ma vie, prenez-la!

— Cette parole est belle, je ne t'aimais pas tout à l'heure et maintenant je t'aime... Mais, ajouta-t-elle tristement, je suis maintenant indigne de vous. Et, fondant en larmes, elle se jeta sur le lit.

Chaque moment de retard pouvait nous perdre; aussi lui dis-je :

— Madame, point de faiblesse, et hâtons-nous.

Je soulevai résolûment le cadavre; mais la vue du manteau dont la jeune fille le couvrit me rappela l'homme que j'avais vu entrer quelques heures avant par la petite porte, et je chancelai d'effroi et d'horreur. C'est alors que Dolorès, touchée sans doute du péril où j'allais m'exposer pour elle, voulut s'opposer à mon dessein.

— Arrêtez ! cria-t-elle ; vous êtes perdu si on vous rencontre.

— Et vous êtes perdue, vous, si ce cadavre reste ici.

Et, chargé de mon affreux fardeau, je me dirigeai vers la porte. Dolorès me suivit une bougie à la main. En un clin d'œil je gagnai la rue, puis les bords de la rivière. Après m'être débarrassé du cadavre, je tombai épuisé et presque évanoui. Mes vêtements étaient ensanglantés, je ne m'en aperçus qu'après être rentré chez moi ; là je me mis à effacer les souillures du meurtre et je passai toute la nuit dévoré d'inquiétude, ne songeant plus qu'aux moyens de m'enfuir de Madrid le plus promptement possible.

Je ne quittai pas ma chambre le jour suivant ; continuellement sur le *qui-vive*, j'épiais de ma fenêtre les allants et venants de la rue : j'étais fort inquiet aussi de Dolorès ; sa jalousie ne s'abaissa point. Le lendemain j'étais invité à dîner chez Mengs. J'y allais pour prendre congé, comptant bien quitter la ville ; mais voilà qu'à deux heures de l'après-midi, au moment où j'arrivais chez Mengs, un individu à mine suspecte m'aborde et me dit : Vous êtes l'étranger qui habite la maison du café de la rue de la Cruz ; eh bien, tenez-vous sur vos gardes, car l'alcade Messa et des alguazils sont à vos trousses.

Ce renseignement me fit frémir.

— Merci de l'avis, lui dis-je ; mais je n'ai rien à craindre, puisque je n'ai rien à me reprocher. Au surplus, qui êtes-vous ?

— Un alguazil. Nous savons que vous avez chez vous des armes prohibées. L'alcade croit aussi avoir connaissance de diverses circonstances qui lui donnent le droit de se saisir de votre personne et de vous jeter en prison en attendant l'instruction de votre procès.

Je pâlis à ces derniers mots, l'alguazil s'en aperçut et me dit :

— Ne vous troublez pas, puisque vous êtes innocent ; mais profitez du renseignement que je vous donne.

— Vous êtes un brave homme, prenez ce doublon.

Il l'empocha après s'être signé avec.

Il est trop vrai qu'outre mon poignard et mes pistolets de poche, j'avais d'autres armes cachées sous le tapis de ma chambre : c'était une épée et une carabine. Je rentrai chez moi pour enlever ces objets, et courus les porter chez Mengs, où je me savais en sûreté, puisque son appartement dépendait de la demeure royale.

Mengs me donna asile pour la nuit, mais en me priant de chercher un autre domicile pour le lendemain, parce qu'il ne voulait pas être compromis.

— Du reste, me dit-il, comme vous le prétendez, vous n'avez pas autre chose à vous reprocher que d'avoir en votre possession des armes prohibées, vous pouvez mépriser l'avis de l'alguazil : chacun est maître chez soi, et tout à fait libre d'avoir même des canons si bon lui semble.

— Je suis convaincu qu'il y a du vrai dans l'avertissement qu'on m'a donné, répondis-je à Mengs, et, si je suis venu vous demander asile, c'était pour m'éviter le désagrément de coucher cette nuit en prison ; toutefois je conviens que j'aurais pu laisser mes armes dans ma chambre.

— Que n'y restiez-vous aussi ? vous n'êtes ni crédule ni poltron.

Au même instant, mon hôte de la rue de la Cruz vint nous dire que l'alcade Messa, suivi d'une douzaine d'alguazils, s'était présenté pour faire une visite domiciliaire dans mon appartement. Il en avait fait ouvrir la porte, et, après avoir fouillé partout, les scellés avaient été apposés sur les serrures ; ensuite l'alcade s'était emparé de mon page, disant que sans lui je n'aurais pu lui échapper : mais qu'on n'ignorait pas que je fusse chez le chevalier Mengs.

Que le lecteur se figure l'invincible terreur qui s'empara de mes esprits au récit de mon hôte ; je le pressai de questions sur l'alcade et ses gens. Il répéta qu'il les avait suivis dans chacune de leurs visites, et que sur mes hardes mêmes on n'avait rien trouvé de suspect. Je lui demandai d'une manière détournée si la justice avait pris l'éveil à

propos de quelque crime commis dans la ville, et si cette visite domiciliaire avait eu lieu dans d'autres endroits. Il me répondit que pareille descente de la police avait eu lieu dans d'autres logis publics, mais qu'il n'était question d'aucun attentat.

Mengs m'engagea à voir le comte d'Aranda pour lui exposer l'injuste procédé de l'alcade qui s'était emparé de mon page, et, comme il persistait à s'intéresser au sort de mon domestiqne sans s'occuper beaucoup du mien, je lui dis avec quelque vivacité :

— Ce page est un traître, c'est lui qui m'a dénoncé; c'est lui qui a instruit la police de la circonstance des armes cachées, car lui seul la connaissait.

Je passai la nuit chez Mengs; sur les huit heures du matin il entra dans ma chambre accompagné d'un officier, celui-ci me dit :

— Vous êtes le chevalier Casanova, veuillez donc me suivre de bonne grâce jusqu'au corps de garde de *Buen-Retiro*.

— Je m'y refuse absolument.

— Je sais, monsieur, qu'il m'est interdit de recourir à la force, puisque cette maison est une propriété de S. M.; mais je vous préviens que d'ici à une heure M. le chevalier Mengs recevra l'ordre de vous mettre dehors, et qu'alors vous serez conduit en prison sous escorte : c'est ce que vous pouvez éviter : je vous conseille donc de me suivre sur-le-champ.

— Puisque tout moyen de résistance m'est ôté, je vais vous suivre, monsieur, mais permettez-moi d'écrire deux ou trois lettres.

— Il ne m'est pas permis de vous attendre et encore moins de vous laisser écrire; en prison seulement vous aurez toute liberté à ce sujet.

En même temps cet officier, dont les formes étaient d'ailleurs fort honnêtes, réclama les armes prohibées que l'alcade avait inutilement cherchées chez moi : je les lui remis, et, après avoir embrassé Mengs, qui paraissait fort peiné, je montai en voiture.

Je fus conduit à la prison de *Buen-Retiro*, autrefois château royal; car Philippe V s'y retirait souvent avec sa famille pour y passer le temps du carême. C'était, comme on voit, toujours un lieu de pénitence. On me confina dans une salle commune à tous, au rez-de-chaussée, et mon supplice commença. D'abord je fus suffoqué de l'atmosphère épaisse et grasse de cet endroit où quarante prisonniers étaient entassés sous la garde d'une vingtaine de soldats. J'y vis quatre ou cinq lits de camp et plusieurs banquettes, mais ni tables ni chaises. Je remis un écu à un soldat pour qu'il me procurât des plumes et du papier; il prit la pièce en souriant, partit et ne revint plus : les autres soldats, à qui je demandai de ses nouvelles, me riaient au nez. Je retrouvai mon page parmi mes compagnons d'infortune; je lui adressai de vifs reproches, et, selon la coutume, il protesta de son innocence. Dans la foule je reconnus aussi un chevalier d'industrie, Marazzani, qui s'était souvent présenté chez moi à l'heure du dîner, et à qui j'avais fait l'aumône; il m'apprit qu'il était en prison depuis deux jours, et qu'un certain pressentiment lui avait révélé que je ne tarderais pas à le rejoindre. Mais, ajouta-t-il, de quoi êtes-vous coupable?

— Je vous le demande.

— Vous l'ignorez! c'est précisément ma position; cela n'empêche pas qu'avant huit jours nous serons conduits sous escorte dans quelque bonne forteresse où nous travaillerons pour l'État.

— J'espère qu'on ne me condamnera pas sans m'entendre.

— Détrompez-vous; l'alcade viendra demain vous interroger et mettra toutes vos réponses par écrit, telle est du moins la marche qu'on a suivie hier pour mon affaire. On m'a demandé quels étaient mes moyens de subsistance, j'ai répondu que provisoirement je vivais chez mes amis en attendant mon incorporation dans les gardes de Sa Majesté. A cela, on m'a répondu que Sa Majesté me donnerait une place pour la servir, et que je n'avais plus besoin de solliciter. Voilà où j'en suis; et cette place, je la tiens

maintenant. Eh bien, il vous en pend autant au nez, si votre ambassadeur ne vous réclame pas.

J'étouffai ma colère et n'eus que la force de me jeter sur le lit voisin; mais au bout d'un quart d'heure la vermine m'en chassa.

Marazzani m'aborda de nouveau et me dit : Nous sommes jolis garçons ! vous du moins vous êtes bien nanti; mais moi, je n'ai pas le sou et depuis deux jours je n'ai vécu que de pain et d'ail. Quand il vous prendra fantaisie de demander à dîner, mettez-moi de la partie; ce sera une bonne action : moyennant quelque argent, un de ces soldats nous procurera tout ce qui nous est nécessaire.

— Je ne donnerai pas un sou à qui que ce soit; on m'a déjà volé.

Marazzani se récria contre cet abus de confiance; mais tout le monde se moqua de lui. Mon page vint me dire qu'il mourait de faim et réclamer quelque monnaie de ma pitié; je répondis à ce drôle que je ne lui devais rien et qu'il n'était plus à mon service.

Sur les trois heures le domestique de Mengs m'apporta un dîner pour trois personnes : et, par un mouvement d'insensibilité et d'égoïsme que je me reproche, je ne voulus le partager avec personne; je mangeai comme je pus c'est-à-dire fort peu, et je fis remporter mes restes. Marazzani me supplia de conserver au moins le vin : je l'envoyai promener; l'inquiétude me dévorait et j'étais suffoqué de douleur et de colère.

Dans la soirée je reçus la visite de Manucci; il était accompagné de l'officier qui m'avait arrêté. Après mille témoignages de regret, Manucci me dit : — Du moins vous ne manquez de rien, puisque vous avez de l'argent.

— Au contraire je manque de tout; il ne m'est pas même permis d'écrire à mes amis.

— C'est une indignité ! s'écria l'officier.

— Que feriez-vous, lui dis-je, à un soldat qui aurait volé l'argent qu'un prisonnier lui confiait pour un achat ?

— Il serait condamné aux galères; nommez ce soldat.

Tout le monde se taisait, je tirai trois écus de ma po-

che et promis de les remettre au premier qui nommerait l'auteur du vol. Marazzani le désigna aussitôt, et d'autres prisonniers attestèrent qu'il disait vrai. L'officier nota l'individu sur ses tablettes, tout en riant de me voir donner trois écus pour en retrouver un ; on m'apporta plumes, papier et une chandelle, et, ces messieurs partis, je me mis à écrire.

Séance tenante, et malgré l'incommodité de ma situation, car tout le monde venait se coucher jusque sur mon papier, je rédigeai quatre lettres : la première au ministre de la justice, dans laquelle j'exhalais mon indignation contre l'alcade; la seconde était adressée à M. de Mocenigo. « Il est de votre devoir, lui disais-je, de prendre sous votre protection un malheureux compatriote injustement opprimé. Et n'alléguez point que les ordres de notre gouvernement vous défendent de m'accorder votre intercession ; si vous ignorez encore le motif de ma brouille avec les inquisiteurs, je vais vous le dire : c'est uniquement parce que la Sozzi me préférait à *monsignor* Condulmer, qui par jalousie me fit mettre sous les Plombs. »

J'écrivis aussi au duc de Lassada en le conjurant d'intercéder en ma faveur directement auprès du roi. La dernière et la plus sanglante de mes lettres était adressée au comte d'Aranda ; la voici dans tout son contenu, si ma mémoire est fidèle :

« Monseigneur,

» A l'heure qu'il est on m'assassine, et on m'assassine en prison. Il m'est impossible de ne pas croire que vous êtes l'auteur de cette mort lente que j'endure, puisque c'est vainement que j'ai déclaré à mes bourreaux que je suis venu à Madrid avec des lettres de recommandation pour Votre Excellence. Quel crime ai-je commis ? Qu'on me le dise. J'en appelle à vos sentiments d'humanité : quelle satisfaction pourrez-vous me donner jamais pour tous les tourments que j'ai déjà subis ? Ordonnez donc sur-le-champ qu'on me mette en liberté, ou terminez mon ago-

nie; cela m'épargnera de me donner la mort de mes propres mains. »

Je tirai copie de ces quatre lettres et pliai les originaux pour les remettre le lendemain au domestique de Manucci. Ma nuit fut affreuse; l'œil toujours ouvert, je la passai sur mon banc. A six heures, Manucci parut. Je l'embrassai avec effusion et en versant des larmes de rage. Je le suppliai de m'emmener un instant au corps de garde, car j'étais plus mort que vif; il m'y conduisit aussitôt et m'y fit apporter du chocolat. Il prit connaissance de mes lettres et parut effrayé de mon langage. Ce jeune homme, qui n'avait pas encore souffert, ignorait qu'il est dans la vie des situations où il est impossible de maîtriser son indignation : cependant, il me jura que mes quatre lettres seraient fidèlement remises à leur adresse dans le courant de la journée; il ajouta que M. de Mocenigo devait dîner chez le comte d'Aranda, et que l'ambassadeur lui avait positivement promis de parler en ma faveur au ministre.

Dans la matinée je reçus la visite de dona Ignazia et de son père. Leur aspect me perça le cœur, et cette fois je versai des larmes d'attendrissement. Ignazia pleurait aussi; quant à don Diégo, il me fit un long discours, bienveillant au fond, mais emphatique dans la forme. Il me dit qu'il ne serait pas venu me voir s'il n'était pas convaincu de mon innocence; que j'étais regardé par tout le monde comme la victime d'une infâme calomnie, et que je ne tarderais pas à obtenir réparation complète pour l'affront qui m'était fait. L'allocution terminée, le brave homme me serra dans ses bras et glissa furtivement dans la poche de mon gilet un rouleau de doublons en me disant à voix basse : — Vous me rendrez cela plus tard. J'étais confondu de reconnaissance et d'admiration; je lui répondis également à voix basse : Gardez ces doublons, j'en ai cinquante en poche; et je n'ose pas vous les montrer, parce que nous sommes entourés de voleurs. Il reprit le rouleau et partit en me faisant promettre de l'aller voir aussitôt que je serais libre. Don Diégo ne s'était pas

nommé ; il était fort bien mis, et il avait ce jour-là tous les dehors d'un homme de distinction. Tel est le caractère castillan, mélange de grands défauts et de grandes qualités ; mais il est juste de dire que presque tous les vices des Espagnols tiennent à leur esprit, tandis que leurs vertus leur viennent du cœur.

Après mon dîner, je fus informé de l'arrivée de l'alcade. On me conduisit dans une salle voisine, où je l'aperçus devant une table chargée de papiers, sur laquelle se trouvaient aussi mes armes. L'alcade était assisté de deux greffiers ; il m'invita à m'asseoir et à répondre d'une manière convenable aux questions qui me seraient faites.

— Songez bien, ajouta-t-il, que vous ne direz pas un mot que je ne le fasse consigner au procès-verbal.

— Alors vous voudrez bien m'interroger en italien ou en français ; car je m'exprime fort mal en espagnol, et je ne l'entends guère mieux. Je ne veux pas m'exposer à commettre quelque non-sens.

L'alcade se fâcha et parla avec violence pendant un quart d'heure. J'entendais à peu près tout ce qu'il me disait ; mais je m'entêtai dans ma détermination. Alors il me présenta une plume en m'invitant à écrire en *italien* mon nom, ma profession et les motifs qui m'avaient amené à Madrid. Je pris la plume et j'écrivis :

« Je suis Jacques Casanova de Seingalt, Vénitien, savant par goût, indépendant par habitude, et suffisamment riche pour ne rien demander à personne. Je voyage pour mon plaisir ; je suis connu de l'envoyé de mon pays, du comte d'Aranda, du marquis de Moras et du duc de Lassada. Je suis venu avec confiance en Espagne, et je ne crois pas avoir enfreint aucune des lois de cette monarchie ; cependant j'ai été arrêté et emprisonné avec des bandits : il est vrai que c'est le fait de gens plus dignes que moi d'un pareil traitement. N'ayant rien à me reprocher, je dois apprendre à ceux qui me persécutent qu'ils n'ont aucune autorité sur moi, si ce n'est celle de me faire sortir d'Espagne, ce à quoi je suis tout préparé. On me reproche d'avoir en ma possession des armes prohibées ;

je réponds que depuis quinze ans ces armes ne m'ont pas quitté : la raison, c'est que je voyage beaucoup et qu'il y a des malfaiteurs partout. D'ailleurs les commis de la douane ont vu ces armes à la porte d'Alcala et on me les a laissées. Si aujourd'hui on me les confisque, c'est qu'on veut un prétexte pour me persécuter. »

Je remis le papier à l'alcade, qui le fit traduire sur-le-champ. Après avoir lu, il se leva plus furieux que jamais en s'écriant : « *Vous vous repentirez de cela !* » Puis il ordonna qu'on me reconduisît dans la salle commune.

Manucci vint me voir dans la soirée ; il m'apprit qu'il avait été question de moi entre le comte d'Aranda et l'ambassadeur. M. de Mocenigo avait fait mon éloge, tout en convenant qu'il lui était impossible de s'intéresser en ma faveur autant qu'il l'aurait voulu, à cause de ma brouille avec l'inquisition. L'ambassadeur transmit ensuite au ministre tout ce qu'il connaissait de ma position. Le comte d'Aranda convint qu'on avait agi indignement, mais qu'après tout il n'y avait pas de quoi ôter la raison à un homme d'esprit, et il donna lecture de la lettre que je lui avais écrite.

— Il en dit autant, ajouta-t-il, à don Emmanuel de Roda et au duc de Lassada, or on n'écrit pas de ce style à des gens comme il faut.

— Parbleu ! dis-je à Manucci, chaque position a son style. Voyez dans quel état on m'a mis : dans une salle infecte, sans lit, sans siége, entouré de bandits ; n'y a-t-il pas là de quoi pousser un homme au désespoir ? Mais votre récit m'a fait du bien, parce que je vois qu'on est disposé à me rendre justice.

En me quittant, Manucci crut pouvoir m'assurer que je serais libre le lendemain. Je passai donc cette seconde nuit comme j'avais passé la première, accablé de sommeil, mais n'osant pas m'y abandonner, dévoré par la fièvre, et tremblant pour ma bourse, ma montre, ma tabatière et mieux encore, pour ma vie.

Sur les sept heures du matin, parut un officier supérieur suivi de deux adjudants ; il me dit :

— S. E. le comte d'Aranda déplore le traitement que avez subi; elle n'en a eu connaissance que par votre lettre d'hier.

— Son Excellence ne sait pas tout. Et je contai l'histoire de mon *voleur d'écu*.

L'officier fit aussitôt demander le capitaine de la compagnie dont ce soldat faisait partie; il lui raconta le fait en lui ordonnant de payer cet écu de sa poche; le capitaine s'exécuta d'assez mauvaise grâce, et je pris la pièce en souriant. Cet officier, qui n'était autre que le comte de Rojas, colonel du régiment caserné au Buen-Retiro, me donna sa parole d'honneur qu'avant la fin du jour on me rendrait mes armes et ma liberté.

— Si vous n'êtes pas libre sur-le-champ, ajouta-t-il, c'est que Son Excellence veut que vous receviez satisfaction pour cette bévue de la police. Toutefois, je dois vous dire que le bon alcade a été la dupe d'un faux témoignage. Il s'est trop facilement confié au rapport d'un vaurien qui est à votre service.

Ainsi je ne m'étais pas trompé, c'était ce maudit *page* qui m'avait dénoncé; mais qu'avait-il pu dire? En songeant à l'étrange événement de la nuit qui précéda mon arrestation, je ne me sentais pas complétement rassuré.

— J'espère, dis-je à M. de Rojas, que je n'aurai plus rien à redouter des calomnies de ce drôle, et j'avoue que sa présence me pèse.

Aussitôt le colonel appela deux soldats qui emmenèrent le coquin, dont je n'ai plus entendu parler.

Lorsqu'on me conduisit au corps de garde pour ma confrontation avec mon voleur, j'aperçus le comte d'Aranda dans la cour du château; j'en témoignai ma surprise au colonel, qui me dit: — Son Excellence est venue uniquement pour vous. Puis ce brave officier m'invita à dîner pour le jour même.

En attendant, je regagnai provisoirement ma prison. On avait fait dresser pour moi, dans la salle, un lit de camp très-propre; je trouvai là Manucci, qui m'attendait et qui me sauta au cou: nous nous embrassâmes de bon cœur.

Je dois dire que ce jeune homme me donna en cette circonstance des preuves de l'amitié la plus dévouée, aussi regretterai-je toute ma vie l'indiscrétion dont je me rendis coupable à son égard; il ne me l'a jamais pardonnée, et le lecteur jugera bientôt si Manucci n'a pas poussé trop loin la vengeance.

L'heureux dénoûment de ma mésaventure devint bientôt le sujet de la conversation des prisonniers. La plupart m'accablaient d'obsessions: si je les eusse écoutés, j'aurais eu fort affaire. Marazzani était le plus pressant, il voulait que j'adressasse incontinent une pétition au comte d'Aranda en sa faveur. Tout ce qu'il obtint de moi, ce fut de partager mon dîner. Nous étions encore à table, lorsque l'alcade Messa se présenta pour me reconduire à mon domicile ; il me restitua mes armes, et l'officier qui m'accompagnait me rendit mon épée. Ma sortie de prison ne se fit pas sans cérémonie : plusieurs soldats ouvraient la marche de ce que j'appellerai mon cortége; j'étais placé entre l'alcade revêtu de son grand costume, et l'officier dont j'ai parlé; derrière nous marchaient une vingtaine d'alguazils. C'est avec cette escorte que je rentrai dans mon appartement, d'où les scellés avaient été enlevés. Avant de se retirer, l'alcade me dit avec quelque émotion :

— Vous pouvez vous assurer, monsieur, qu'on ne vous a rien dérobé pendant votre absence, et sans votre coquin de domestique vous n'auriez jamais eu lieu de traiter les magistrats de Sa Majesté Catholique comme des voleurs et des assassins.

— Monsieur l'alcade, lui répondis-je, la colère fait faire bien des sottises, elle en fait dire aussi, convenez-en. Oublions tout ce qui s'est passé : je pense que vous me trouverez de bonne composition; car, si ma voix n'eût pas été entendue, il y allait pour moi des galères.

— Ma foi, c'est fort probable; mais je vous aurais plaint.

— Bien obligé !

Je pris un bain, je fis un peu de toilette et courus chez mon savetier-gentilhomme. Il ne me félicita pas de me

voir libre; mais il se félicita lui-même de sa perspicacité, qui lui avait fait deviner que mon arrestation ne pouvait être que l'effet d'une de ces erreurs si ordinaires aux gens de police. Quand je lui appris quelle éclatante satisfaction j'avais obtenue, il m'assura qu'un grand d'Espagne n'aurait pu s'attendre à mieux. Je me rendis ensuite chez Mengs, qui ne comptait pas me revoir sitôt. Il me reçut avec quelque embarras. En effet, n'avait-il pas quelque reproche à se faire? ne m'avait-il pas mis à la porte comme un homme suspect? Je regardai comme une excuse indirecte le projet qu'il me dit avoir eu de faire des démarches, à mon intention, auprès du ministre de la justice. Je trouvai chez lui une lettre qui me causa plus de plaisir que toutes ses protestations. Cette lettre était de Dandolo et en contenait une autre adressée à M. de Mocenigo.

Le bon Dandolo me marquait qu'après cet envoi l'ambassadeur ne craindrait plus de déplaire à l'inquisition en me faisant bon accueil, puisque cette lettre me recommandait de la part même des inquisiteurs. Mengs voulait que je la portasse sur-le-champ à Mocenigo; mais j'étais accablé de sommeil et je me contentai de l'envoyer à Manucci, qui, le lendemain, vint m'inviter à dîner de la part de l'ambassadeur. Il y aura grande réunion, me dit-il, et votre triomphe n'en sera que plus complet. Néanmoins je n'étais pas encore débarrassé de toute inquiétude; il est probable que j'aurais quitté Madrid, et même l'Espagne, sans l'entrevue que m'accorda le ministre, entrevue qui dissipa toutes mes craintes.

CHAPITRE XI.

Mon entrevue avec le comte d'Aranda. — Dîner chez l'ambassadeur. — Campomanès. — Anecdotes sur Mengs. — Le roi Charles III. — Histoire d'un abbé et d'une madone.

On me retint assez longtemps dans l'antichambre du comte d'Aranda, ce qui me fit augurer que Son Excellence, ne s'attendant pas à ma visite, se *préparait à me recevoir*. On m'introduisit auprès d'elle au bout de trois quarts d'heure.

Dès que le comte m'aperçut, il vint à ma rencontre d'un air animé, et me remettant une liasse de papiers : Voici vos quatre lettres, dit-il ; je vous engage à les relire, présentement que vous êtes de sang-froid.

— Pourquoi relirais-je ces lettres, monseigneur ?

— Pourquoi ? ne vous souvenez-vous plus du langage que vous y tenez ?

— Pardon, monseigneur, mais tout homme décidé, comme je l'étais, à en finir, même aux dépens de ses jours, n'est pas d'humeur à modérer ses expressions. Je devais penser que tout ce qui m'arrivait était ordonné par Votre Excellence.

— C'est bien mal me connaître ; c'est plus mal encore apprécier votre position et la mienne.

— Je sais tout ce que je dois de respect et de considération à la vôtre dans des circonstances ordinaires ; mais je me voyais en dehors de la loi et du droit des gens, mon emportement est excusable.

— Peut-être ; mais ce qui l'est moins, c'est l'opinion que vous avez cru pouvoir prendre de mes dispositions à votre égard. Vous êtes injuste et vous soutenez mal votre réputation d'homme d'esprit.

Je m'inclinai comme pour le remercier de son compliment satirique.

Il reprit d'un ton moins sévère : — M. Casanova, êtes-

vous bien sûr de n'avoir rien à vous reprocher, et de n'avoir pas, ainsi que vous le prétendez, violé les lois du gouvernement de Sa Majesté Catholique?

La manière dont le comte articula ces derniers mots me fit trembler; les souvenirs de l'aventure tragique se dessinèrent dans mon esprit en traits sanglants. Le comte s'aperçut de mon trouble et me dit avec bienveillance :

— Remettez-vous; tout est connu et tout vous est pardonné, parce que votre conduite a été celle d'un digne et vaillant homme; mais avouez que les apparences étaient plus que suffisantes pour vous faire pendre. Au surplus, le plus beau rôle dans cette affaire n'est pas celui que vous avez joué; vous avez agi en Espagnol, mais la senora Dolorès s'est comportée en Romaine.

— Qu'a-t-elle fait?

— Elle a tout avoué.

— Au risque de me perdre?

— C'était l'unique moyen qu'elle eût de vous sauver; en cherchant à vous disculper entièrement, elle eût fait croire à une complicité, car vous aviez été vu. Le cavalier que la senora a tué était un assez mauvais sujet; cependant pareil attentat méritait une punition, et elle eût été terrible si le crime eût été connu du public; mais le mystère dont on l'a couvert et plus encore les motifs de l'action de Dolorès faisaient une loi de l'indulgence. Dolorès est libre, et sa famille a quitté avec elle le sol de l'Espagne. Pour vous, soyez désormais sans inquiétude; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur toute cette affaire, vous y êtes intéressé le premier.

Je fus tenté de me jeter aux genoux du comte; mon émotion dut lui faire juger de la vivacité de ma reconnaissance.

En quittant le ministre, je me rendis chez M. de Rojas. Sous l'influence de la scène qui venait d'avoir lieu, je ne lui cachai pas les sentiments dont mon cœur était plein pour Son Excellence. M. de Rojas, qui ne pouvait en soupçonner le véritable motif, me dit brusquement :

— Comment donc! on vous étrille et vous dites merci!

— On m'a rendu justice, je n'ai point de rancune; et d'ailleurs, quelle autre satisfaction pourrais-je exiger?

— D'abord, la destitution de l'alcade, et ensuite une forte indemnité en argent.

— L'alcade a outre-passé ses instructions, j'en conviens, mais il a été plus malheureux que coupable; quant à l'indemnité, je rougirais de mettre un prix aux souffrances que j'ai endurées.

— C'est très-bien, mais votre générosité passera pour de la faiblesse; vous êtes dans un pays où il est permis de tout dire impunément, si ce n'est en parlant de l'inquisition et du roi.

En rentrant chez moi, je trouvai Mengs qui m'attendait avec sa voiture; il était invité au dîner de M. de Mocenigo et il venait me prendre. L'ambassadeur m'accueillit les *bras ouverts*, et félicita Mengs de l'hospitalité qu'il m'avait donnée. Mengs devint rouge, et je ne pus m'empêcher de sourire. A table, il fut question de mes quatre lettres, et la manière différente dont chaque convive les jugea me donna lieu d'observer à quel point les positions des hommes règlent et déterminent leur façon de voir et de penser. Outre Mengs et l'ambassadeur, les notabilités que je distinguai étaient : l'abbé Bigliardi, le consul de France, le savant don Pablo Olivarès et le célèbre Rodrigo de Campomanès. Avec une franchise plutôt bienveillante que sévère, l'ambassadeur blâma hautement le ton de ma missive au comte d'Aranda; Campomanès prit vivement ma défense, en soutenant qu'elle était faite, au contraire, pour m'attirer la considération de tout le monde, même celle du roi et de son ministre; Olivarès fut du même avis, et l'appuya d'une foule de citations; Mengs, homme de cour, se rangea du côté de M. de Mocenigo; quant à l'abbé Bigliardi, il dit que l'ambassadeur avait raison et que Campomanès n'avait pas tort.

Campomanès, qui a laissé dans son pays une grande réputation d'esprit, de savoir et de courage, était un petit homme brun, d'une laideur non équivoque, mais qu'on était tenté de trouver beau, à l'entendre parler. Son élo-

cution, vive et impétueuse, était pleine d'autorité et de séduction. Ennemi de l'Église, dont il connaissait à fond les intentions perfides, il se prononçait, en toute occasion et ouvertement, contre les abus qu'en dépit de tous les efforts elle éternise dans la malheureuse Espagne. Tout cédait à l'incisive ironie de son raisonnement; que de préjugés ce Voltaire espagnol a démolis du bec de sa plume! C'est à lui que son pays fut redevable de l'arrêt d'exclusion des jésuites : il avait dévoilé au comte d'Aranda toutes les intrigues de cette société pestifère; il lui avait fait toucher au doigt tous les fils de cette trame si habilement ourdie dont le réseau, tendu d'un bout de l'Europe à l'autre, menace toujours d'envelopper les peuples. Campomanès louchait, le comte d'Aranda et le général des jésuites louchaient aussi. J'amenai la conversation sur le terrain de cette guerre que se faisaient ces trois personnages au regard louche, guerre dont je redoutais le dénoûment pour Campomanès. Il passait pour l'auteur de tous ces petits pamphlets anonymes qui, dirigés contre les jésuites, inondaient alors presque toutes les cours de l'Europe. Ses relations suivies avec l'envoyé de Venise l'avaient mis à même de connaître toutes les mesures que notre sénat avait prises contre les moines, communication dont il aurait pu se passer s'il eût pris connaissance des écrits de notre célèbre Paolo Sarpi. Plein de courage, de persévérance et de sagacité, Campomanès passait pour un homme sincère et désintéressé dans son opposition : c'était le seul amour de la vertu et de la patrie qui l'inspirait : aussi jouissait-il de l'estime des personnes les plus éclairées; en revanche, les moines, les prêtres, les faux dévots et la vile populace, dont toute cette prêtraille nourrissait la corruption, portaient une haine mortelle à ce courageux écrivain. L'inquisition avait juré sa perte, et il se disait assez hautement que Campomanès était destiné à périr dans les cachots du saint-office : prophétie qui s'est malheureusement accomplie, ou peu s'en faut. En effet, quatre ans plus tard, Campomanès, jeté dans les prisons de l'inquisition, n'en sortit qu'après avoir fait amende honorable. Olivarès, son

ami et notre convive, s'en tira encore plus mal: tous ses biens furent confisqués, et il mourut dans l'exil. Le comte d'Aranda lui-même, appui de ces deux hommes, n'eut point échappé aux fureurs de cette canaille enfroquée, si le roi, pour le soustraire à la vengeance de ses ennemis, ne lui eût donné l'ambassade de Paris.

Charles III, qui est mort fou, a fait des choses prodigieuses pour un roi d'Espagne et pour un homme faible de caractère, fantasque et bigot. Il croyait au diable autant qu'à Dieu, croyance qui devait le rendre l'instrument des volontés de son confesseur. Néanmoins ce confesseur n'était pas jésuite, car c'est lui qui disposa la conscience royale au grand acte de l'expulsion de leur ordre; mais le bon père, dont j'ai oublié le nom, était fermement attaché aux statuts de l'inquisition. S'il parut d'abord prêter son appui aux plans de réforme du comte d'Aranda, son but était, ainsi que les événements l'expliquèrent plus tard, de replonger plus sûrement le roi dans les abîmes de la superstition et du despotisme. L'histoire fourmille de ces exemples de tentatives de réforme autorisées par leurs adversaires mêmes, convaincus qu'ils sont que ces tentatives doivent tourner contre leurs propres auteurs, et que le joug, un instant relâché, retombera plus pesant sur des peuples abrutis et crédules.

Le lendemain, je me présentai chez don Emmanuel de Roda, homme d'esprit et d'une instruction profonde; rareté par tous pays, et notamment en Espagne. Il avait beaucoup de goût pour la poésie latine et la poésie italienne, mais il mettait l'une et l'autre fort au-dessous de celle de son pays. C'est une faiblesse fort ordinaire chez les hommes les plus distingués. Je laisse au lecteur à décider si je la partage moi-même, en déclarant hautement que je ne connais pas de poésie et même de littérature plus belles que la littérature et la poésie de mon pays. Je ne vois pas dans le monde entier de poëte comparable à Dante, à Pétrarque, au Tasse et à l'Arioste; je ne parle que des modernes. On peut même aller jusqu'à dire qu'exception faite des Grecs, toute la grande et sévère littérature européenne appartient presque exclusivement à l'Italie. Les Romains

ont brillamment ouvert la ronte que les Italiens de la renaissance ont parcourue avec tant d'éclat. L'Italie moderne a cet avantage sur l'ancienne, c'est qu'elle a brillé dans des arts à peu près inconnus à la civilisation romaine. Quoi de plus beau, de plus élevé, de plus parfait que la peinture et la musique de mon pays! Les écoles flamande, espagnole et française ne sont que des reflets de la nôtre. En outre, l'Italie a produit les plus grands architectes, les plus grands sculpteurs et, ce que les autres peuples semblent trop oublier, les plus grands hommes de guerre; on peut les compter depuis César, la liste en est longue. Enfin, dans les sciences exactes, je ne sais pas de noms plus imposants que ceux d'Archimède et de Galilée.

Voilà les noms que j'opposais à don Emmanuel de Roda, qui croyait répondre à tout par le nom de Cervantès. *Don Quichotte* est un ouvrage admirable sans doute, mais qui m'a toujours paru un peu futile dans son but; les épisodes de ce roman ne sont pas suffisamment variés, et la forme générale est monotone. Quelle que soit la bonne volonté du lecteur, il a peine à s'expliquer aujourd'hui l'inébranlable folie de don Quichotte. Le grand précepte de toute littérature et de toute œuvre d'art est écrit dans un sonnet de Michel-Ange : « L'écrivain et l'artiste ne doivent pas s'attacher à reproduire ce que le temps détruira. » Or, l'œuvre satirique de Cervantès est continuellement dirigée contre un ridicule qui ne lui a pas survécu.

Malgré mes frais d'éloquence, don Emmanuel garda sa conviction et moi la mienne; c'est le dénoûment ordinaire de toute discussion. Du reste, il me reçut de la manière la plus amicale, et me témoigna ses regrets des avanies que j'avais essuyées au *Buen-Retiro* : mêmes marques d'intérêt me furent données par le duc de Lassada et le prince de la Catolica. Pendant les trois semaines que je passai chez Mengs, j'eus l'occasion de voir les personnages les plus considérés et les plus considérables de l'Espagne; aussi songeai-je sérieusement à me procurer quelque emploi dans le gouvernement, d'autant plus que Pauline, ma dame portugaise, ne m'écrivait plus. Sans négliger pré-

cisément dona Ignazia, nos relations étaient moins suivies, parce que toutes mes visites avaient pour témoins l'*hidalgo* et sa femme; d'ailleurs l'obligation pour Ignazia de se soumettre à une foule de pratiques religieuses était un obstacle à nos plaisirs.

Quelques jours avant la semaine sainte, le roi quitta Madrid et se rendit avec toute la cour à Aranjuez. M. de Mocenigo m'avait invité à l'y accompagner, car il comptait me présenter au monarque. Mais, la veille de notre départ, je fus attaqué d'une fièvre violente qui me retint au lit. Le vendredi saint, quoique très-faible encore, je pris une voiture et partis pour Aranjuez; en arrivant j'étais plus mort que vif. Dans cet état, je reçus de Mengs la lettre suivante :

« Je dois vous prévenir qu'hier le curé de ma paroisse a fait afficher aux portes de l'église les noms de celles de ses ouailles qui ne croient pas en Dieu et qui n'ont pas fait leurs pâques; le vôtre se trouve sur la liste. Le pasteur m'a réprimandé à ce sujet; il s'étonne de ce que j'ai reçu sous mon toit un païen. Vous auriez dû rester un jour de plus à Madrid et remplir vos devoirs de chrétien, ne fût-ce qu'à ma considération. Le soin de ma bonne renommée et la sûreté de mon avenir m'obligent donc à vous déclarer qu'à dater de ce moment ma maison vous est fermée. Mes domestiques remettront vos effets à la personne que vous enverrez pour les prendre. »

Lecture faite de cette inconvenante missive, je dis au messager qu'il pouvait s'en retourner comme il était venu. Comme il voulait une réponse ou un reçu de la lettre, je la mis en pièces, et lui jetant les morceaux au visage :

— Voilà ma réponse, lui dis-je.

Aussitôt, je me fis conduire en chaise à porteurs à l'église d'Aranjuez, et me confessai à un capucin. Le lendemain, je communiai, et je tirai de lui une attestation des formalités que j'avais remplies, attestation que j'envoyai au curé en le priant de faire disparaître mon nom de sa liste de proscription. J'écrivis à Mengs :

« J'ai mérité l'affront que vous me faites, puisque j'ai

été assez mal avisé pour vous faire l'honneur d'accepter un appartement chez vous. Quelque grossier que soit votre procédé, néanmoins je vous le pardonne, c'est le devoir d'un chrétien qui sort de la sainte table ; mais permettez-moi de vous rappeler un proverbe que tous les honnêtes gens savent par cœur, et que vous ignorez : « *Turpius ejicitur quam non admittitur hospes* (1). »

Ma lettre expédiée, je contai l'affaire à l'ambassadeur, qui me dit que Mengs n'était estimé que pour ses talents ; quant à son caractère, il était peu sociable : c'était un homme perdu d'orgueil.

— S'il vous a offert un asile, c'était par pure vanité et afin de faire croire à tout Madrid que c'est par égard pour lui, Mengs, qu'on vous a traité avec tant de distinction.

Mengs parlait quatre langues, mais il les parlait incorrectement, ce dont il ne voulait pas convenir. Sa langue maternelle ne lui était même pas très-familière. Un jour qu'il rédigeait un placet au roi, j'eus toutes les peines du monde à lui faire changer sa formule de salutation, dans laquelle il s'intitulait *el mas inclito*, s'imaginant que ces trois mots signifiaient *le plus humble*, lorsqu'ils signifient, au contraire, *le plus renommé*. Il m'a toujours gardé rancune du service que je lui rendis en cette occasion. Quand on lui écrivait, il fallait que la suscription de la lettre portât : A M. le *chevalier* Mengs ; sans cette formalité nobiliaire, il ne répondait pas. Il tenait beaucoup aussi à ce qu'on fît mention de ses prénoms, et il étayait sa prétention d'un raisonnement au moins bizarre. Je m'appelle Antoine-Raphaël Mengs, disait-il, et comme je suis peintre, ceux qui suppriment mes deux prénoms me refusent l'honneur d'en porter qui me soient communs avec Antoine de Corrége et Raphaël d'Urbin, dont je réunis en moi les qualités. Il avait une habitude insupportable dans la conversation, c'était de traiter tous les sujets *métaphysiquement*.

(1) « Il est honteux de refuser l'hospitalité, mais il est plus honteux encore de chasser celui à qui on l'a accordée. »

Il se croyait profond parce qu'il avait recours au vocabulaire des généralités, qui m'ont toujours paru des banalités. Ses discours étaient farcis de considérations empruntées à ceux qui ont écrit sur la peinture et la statuaire, Léonard et Vasari entre autres ; et comme il confondait leurs préceptes et transposait l'application qu'ils en ont faite, cela produisait les plus ridicules conclusions. Comme presque tous les artistes de troisième ou quatrième ordre, il avait un penchant déclaré à diviniser tout ce qu'il faisait; il était dans une perpétuelle adoration de sa personne et de son talent : tout en lui, jusqu'à ses difformités, était des beautés. Je me souviens qu'un jour je pris la liberté de lui faire observer, en voyant un de ses tableaux, que la main d'une certaine figure me paraissait manquée. En effet, le quatrième doigt était plus court que le second.

— Voilà une plaisante observation, me dit-il, voyez ma main ! et il l'étendit.

— Voyez la mienne, répondis-je ; je suis convaincu qu'elle ne diffère pas de celle des autres enfants d'Adam.

— De qui donc me faites-vous descendre? répliqua-t-il.

— Ma foi ! lui dis-je après avoir examiné sa dextre, je ne sais à quelle espèce vous rattacher, mais vous n'appartenez pas à la mienne.

— Alors votre espèce n'est pas l'humaine, car la forme manuelle de l'homme et de la femme est bien celle que voilà.

— Je parie 100 pistoles que vous vous trompez, lui dis-je.

Furieux de mon défi, il jette palette et pinceaux, sonne ses gens, et leur fait à tous exhiber leurs mains : sa coère fut grande quand il reconnnt que chez tous le doigt annulaire était plus long que l'index. Cependant il voulut bien sentir le ridicule de sa conduite, et termina la scène par cette plaisanterie :

— Je suis charmé du moins d'être unique en mon genre sur un certain point.

Cependant cet homme, vaniteux outre mesure, et dont le

talent a été beaucoup trop vanté, selon moi, avait parfois le sentiment du beau et de la perfection. Il me le prouva un jour ; c'était au sujet d'une *Madeleine* qu'il avait peinte, figure vraiment belle. Depuis un mois il me disait chaque matin : — Mon tableau sera terminé demain ; et, bien qu'il y travaillât jusqu'à la nuit, l'œuvre ne s'achevait pas. Je finis par lui demander s'il ne s'était pas trompé, en m'annonçant la veille que son tableau serait terminé dans la journée.

— Non, certes, je ne me suis pas trompé, car il peut paraître achevé à quatre-vingt-dix-neuf amateurs sur cent ; mais je ne tiens compte que du jugement de ce centième que je ne saurais découvrir. Cette Madeleine ne sera donc jamais achevée, si ce n'est *de fait*, c'est-à-dire quand je cesserai d'y travailler. Aucune œuvre humaine ne peut être considérée comme achevée, parce qu'aucune n'est parfaite. Dans votre Pétrarque même, que vous aimez tant, il n'y a pas un sonnet qui soit parfait.

— C'est vrai, lui dis-je, et je lui sautai au cou en signe d'adhésion.

Comme tous les gens de sa profession, il prisait bien plus haut le génie du peintre que celui du poëte : par exemple, en comparant le mode de travail d'un poëte composant une tragédie avec celui du peintre, qui, dans un seul cadre, représente les différentes scènes de cette tragédie, il donnait la préférence au dernier. Je lui répondais : — Je n'oserais décider entre le génie d'un Raphaël et celui d'un Euripide ; mais quant au mode d'exécution, j'oserai dire que l'œuvre du peintre est plutôt celle de ses mains que de son esprit. Tout en dessinant des contours ou disposant ses couleurs, il est libre de faire voyager son esprit à cent lieues de sa toile ; mais le poëte tragique ne saurait distraire un seul instant son imagination de son sujet ; il a besoin de toute sa verve, de toutes ses forces et de toute son application. Montrez-moi le poëte tragique qui ait jamais commandé le menu de son dîner au moment de son travail ; ce que vous venez de faire vous-même, tout en travaillant à votre *Madeleine*.

Quand Mengs se sentait battu sur son propre terrain, il grommelait entre ses dents ; ce fut là toute sa réponse. Je pourrais citer encore quelques anecdotes relatives à Mengs, mais j'aime mieux reprendre le fil de mes aventures.

Je fis, en société de Manucci, une petite excursion à Tolède. On voit, dans cette capitale de la Nouvelle-Castille, le fameux *Alcazar*, palais où résidaient les rois maures. La cathédrale est aussi un très-bel édifice ; le tabernacle qui renferme le saint-sacrement est d'une dimension telle que, dans les processions, il faut trente hommes pour le porter. Le chanoine qui nous montrait les curiosités de l'endroit nous fit remarquer un petit vase en mauvaise terre de pipe, et comme je m'étonnais de voir pareil ustensile au milieu des autres somptuosités du culte : — Ce vase, nous dit-il, est celui où Judas cacha les trente deniers qu'il reçut pour trahir Notre-Seigneur. J'allais porter la main sur cette relique afin de l'examiner de plus près ; mais le chanoine m'arrêta en disant que le roi lui-même n'oserait y toucher.

Nous allâmes ensuite visiter le cabinet d'histoire naturelle, également rempli de reliques ; mais du moins nous pouvions rire de celles-là. L'administrateur nous montra une espèce de paquet empaillé qu'il nous dit renfermer le squelette d'un dragon : — preuve, ajouta-t-il, que le dragon n'est pas un animal fabuleux. Il nous fit voir aussi un tablier de franc-maçon, qu'il tenait d'un ami de son père, lequel de son vivant était franc-maçon : — preuve, ajouta-t-il, que cette secte existe. Toutes ces preuves ne me donnèrent pas une haute idée de l'esprit de l'administrateur.

A mon retour à Aranjuez, l'ambassadeur me présenta au marquis de Grimaldi, qui m'entretint longuement de la colonie suisse que le gouvernement espagnol avait établie dans la Sierra-Morena. L'entreprise était loin de prospérer ; tous les colons périssaient dans cette plate et aride solitude. Je dis au marquis : Ce projet est irréalisable ; voilà une colonie qui, dans vingt ans, se sera

fondue jusqu'au dernier homme. Cela tient à des causes physiques et morales. De tous les peuples d'Europe, le Suisse est celui qui tient le plus profondément non-seulement aux usages de son pays, mais au sol même. Je le comparerais volontiers à une plante qui, transplantée sur un terrain étranger, y dépérit insensiblement jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Ces gens-là sont sujets à ce qu'ils appellent le mal du pays, mal connu des anciens Grecs sous le nom de *nostalgie*. Le seul remède peut-être à employer serait de les mêler, par des alliances, à des colons des autres contrées ou à des Espagnols ; il faudrait aussi leur laisser des prêtres et des magistrats du pays, et, par-dessus tout, les mettre à l'abri des tracasseries de l'inquisition, car le Suisse a des habitudes tenaces et invincibles : tel est certain usage qui précède la solennité des noces, et qui répugnerait certainement à l'Église d'Espagne. Bref, j'engageai M. de Grimaldi à renoncer à sa colonie suisse, et à la composer de familles espagnoles. Il m'objecta que la population de l'Espagne était déjà trop faible, qu'il faudrait ainsi dégarnir un canton pour le repeupler aux dépens d'autres localités aussi peu populeuses. — Point du tout, répliquai-je ; car dix colons, qui, dans les Asturies, meurent de faim, produiraient cinquante enfants avant dix ans, lesquels en donneraient deux cents dans la génération suivante, et mille dans la troisième.

On commença l'essai de mon projet, et le marquis m'assura que s'il réussissait je serais nommé gouverneur de la colonie ; récompense qui me souriait peu, vu que, pour longtemps encore, cette colonie ne devait être qu'une réunion de gueux.

J'étais occupé de la rédaction de ce projet, lorsque le maître de chapelle de la cour, Vénitien protégé de M. de Mocenigo, vint me demander si je ne connaissais pas quelque canevas à mettre en musique. C'était pour le spectacle de la cour, et le temps avancé ne lui permettait pas de faire venir un *libretto* d'Italie. Je lui propose de composer un opéra en un acte ; il me prend au mot ; me

voilà à l'ouvrage, et, au bout de trente-six heures, j'avais fini. Il mit quatre jours à composer sa musique ; les répétitions avaient lieu à l'hôtel de l'ambassade, en présence des ministres espagnols et étrangers. Le succès fut complet, seul bénéfice que je retirai de mon ouvrage, et le seul que j'ambitionnais. La composition de cet opéra m'avait mis en relation avec les cantatrices du théâtre d'Aranjuez; c'est là que je fis la connaissance de la signora Pellicia, *prima donna*, Romaine de naissance, d'un talent médiocre, plutôt laide que belle, mais pleine d'esprit. Engagée pour donner des représentations à Valence, elle me pria de lui procurer une lettre de recommandation pour cette ville. Je l'envoyai au duc d'Arcos, qui la satisfit au moyen d'une lettre cachetée à l'adresse d'un banquier de Valence nommé don Diégo ; j'aurai plus tard l'occasion de parler de cette singulière lettre.

Parmi les personnages que je fréquentais assidûment à Aranjuez, je ne dois pas oublier don Domingo Barneri, premier valet de chambre du roi. De ses fenêtres je voyais Sa Majesté partir tous les matins pour la chasse et en revenir épuisée de fatigue. Le roi était de petite taille, mais alerte et robuste, au rebours de presque tous les rois d'Espagne, qu'on se représente d'ordinaire comme énervés et languissants. Charles III avait pour favori un certain Gregorio Squillace, homme de basse extraction, et qui, pour tout mérite, avait une fort belle femme. Comme tout le monde, j'attribuais à la senora Squillace les faveurs dont le roi comblait son époux. J'augurais qu'il devait y avoir réciprocité. Barneri me détrompa en ces termes : Ces propos ont couru, me dit-il, mais ce sont pures calomnies ; le roi est la chasteté même, il n'a jamais connu que sa femme notre feue reine, et il agissait auprès d'elle plutôt par devoir de chrétien que par entraînement conjugal. Ce bon prince ne voudrait pas, au prix de ses jours, souiller son âme d'aucun péché mortel, et, le croiriez-vous? uniquement pour n'avoir pas à l'avouer à son confesseur. Vigoureux et dispos, de sa vie il n'éprouva la moindre indisposition, et son tempérament est tel que,

du vivant de la reine, il ne laissa guère passer de nuit sans lui donner des marques de sa tendresse. C'est pour donner un autre cours aux émotions charnelles qui le dévorent qu'il s'adonne aux plaisirs ou plutôt aux fatigues de la chasse ; il croit y trouver un remède efficace contre les impulsions d'un sang trop ardent.

— Voilà un homme admirable ! m'écriai-je.

— Quand la reine mourut, la réforme n'était pas facile, et il lui en coûta beaucoup, car Sa Majesté n'aime ni la lecture, ni la musique, ni la conversation.

Il devenait nécessaire qu'elle s'imposât des occupations qui ne lui laissaient ni loisirs, ni repos. Voici donc le *train* de vie de Sa Majesté, ce qu'elle fait et fera sans doute jusqu'au tombeau ; à sept heures, le roi se lève et passe dans son cabinet de toilette, puis il dit ses prières ; à huit heures il entend la messe et prend son chocolat ; après quoi il bourre son nez d'une énorme prise de tabac, la seule qu'il prenne dans toute la journée. Il travaille jusqu'à onze heures avec les ministres, et, le travail terminé, il dîne copieusement. Au sortir de table, il fait une visite à la princesse des Asturies, et part pour la chasse. Il y reste jusqu'à huit heures, et fait collation tout en courant. Quand Sa Majesté rentre au château, on la porte dans son lit, car la fatigue l'a endormie. Tel est le cercle immuable de ses habitudes.

— C'est une vie triste pour un roi. Pourquoi ne se marie-t-il pas?

— Il avait jeté les yeux sur l'une des filles de Louis XV, la princesse Adélaïde ; il fit demander son portrait, et sur son inspection, il ne voulut plus entendre parler d'union. Depuis ce temps on n'ose pas lui parler de mariage, et malheur à qui lui proposerait de prendre une maîtresse.

Charles III devint victime de sa rigoureuse abstinence, et l'on sait qu'il mourut fou : avec mes idées d'homme encore jeune et très-facile sur l'article des mœurs, je jugeai alors qu'il l'était déjà.

L'austérité n'est bonne que pour les prêtres ; de la part d'un monarque, ce n'est qu'une folie blâmable, parce que,

dans ce haut rang, les macérations des sens produisent à la longue l'insensibilité du cœur, et finissent, comme on le voit, par attaquer le siége de l'intelligence. Le roi aimait beaucoup l'infant, son frère, prince d'une laideur remarquable ; il lui laissait prendre des maîtresses à tort et à travers, et procréer des bâtards tout à son aise : Barneri ne pouvait s'expliquer cette contradiction. Cet infant avait dans la tête un grain de la folie qui germait dans le cerveau de son auguste frère, mais c'était une folie beaucoup plus mondaine.

Ainsi, il ne voyageait jamais sans emporter dans sa voiture l'image d'une Vierge peinte par Mengs. Cette sainte était représentée assise sur l'herbe, les pieds en croix, à la manière des Arabes, et la robe retroussée, de manière qu'on lui vît les jambes jusqu'au genou ; tout, dans cette peinture, avait été calculé pour éveiller l'émotion sensuelle : tel était son effet sur le prince espagnol, dont l'esprit mystique mettait tout sur le compte de la pure dévotion. Cette image voluptueuse, ces formes mondaines avaient pour lui un caractère céleste qui ajoutait à l'exaltation de son imagination. Son illusion était complète, et il tenait d'autant plus à cette Madone, qu'il croyait y découvrir, en la regardant, le secret de l'amour que la mère du Rédempteur lui avait inspiré. Tous les Espagnols sont bâtis sur ce modèle ; voulez-vous captiver leur cœur, commencez par toucher leurs sens. Les Italiens leur ressemblent passablement sous ce rapport, mais ils ont une finesse de tact qui ne leur permet pas de confondre les choses du monde réel avec les idoles d'une croyance fantastique.

Avant mon départ pour Aranjuez, j'eus un nouvel exemple de ce mélange de mysticité et de concupiscence qui fait bouillonner un cœur espagnol. Au-dessus du maître-autel de la chapelle *San-Geronimo*, il y avait une image de la Vierge allaitant le Sauveur. La gorge, admirablement peinte, était bien faite pour émouvoir tous ceux qui la voyaient ; et ils étaient nombreux, car la chapelle ne désemplissait pas de fidèles qui venaient s'agenouiller de-

vant la *Vierge au beau sein*. Les dons déposés sur son autel, accumulés depuis un siècle, étaient devenus si considérables, qu'on en avait tiré toute la matière des lampes d'or, du tabernacle et des vases sacrés qui décoraient ce sanctuaire, indépendamment du gros revenu affecté à leur entretien.

Un poste d'honneur, composé de grenadiers royaux, veillait jour et nuit sur les *beata ubera quæ lactaverunt æterni Patris Filium* (1). Ceci, comme je l'ai dit, se passait avant mon départ pour Aranjuez. A mon retour à Madrid, j'ordonnai à mon cocher d'éviter la rue *San-Geronimo*, afin d'éviter l'encombrement de voitures et de piétons que la belle Vierge y occasionnait toute l'année ; mais le cocher me répondit que la rue était déserte, et en effet, nous passâmes librement devant la chapelle.

Je demandai la raison de ce brusque changement, et l'on me répondit en riant : Allez à la chapelle, et vous l'apprendrez. J'y courus aussitôt, et j'eus, au premier coup d'œil, le mot de l'énigme. La Vierge y était toujours, mais le *beau sein* avait disparu. Un mauvais peintre avait couvert ces voluptueux contours d'une couche bistreuse qui en dérobait la vue. Le pinceau brutal du barbouilleur n'avait pas épargné la tête de l'enfant divin. Les regards langoureux de la Madone, qui naguère étaient attachés sur l'objet de sa tendresse, se dirigeaient maintenant sur ce malencontreux voile, contre toutes les lois de la vraisemblance et de l'art : travestissement ignoble, imaginé dans le temps du carnaval, dont il semblait être l'indécente continuation.

Il faut savoir que, l'ancien chapelain étant mort, son successeur, plus austère et plus bête, avait ainsi mutilé la sainte image : il avait tort comme Espagnol, comme chrétien, et surtout comme spéculateur, car son incartade menaçait de le ruiner.

Plus de visiteurs, plus de génuflexions, plus d'adorations, partant plus d'offrandes. Un idiot eût compris cela ;

(1) Sur les bienheureuses mamelles qui allaitèrent le fils du Père éternel.

le nouveau chapelain ne le comprit pas. Mon désir d'observer les hommes et de les faire causer sur les motifs de leurs actions me suggéra l'idée d'aller voir cet ecclésiastique : je me le figurais, d'après son action, vieux et d'une humeur sombre; mais, à ma grande surprise, je trouvai un abbé de trente ans à peine, le teint frais, les yeux doux et d'une humeur ouverte et sémillante. Il me reçut en souriant, et, avant de savoir mon nom, il m'offrit une tasse de chocolat, que je ne crus pas devoir accepter. J'entrai sur-le-champ en matière.

— M. l'abbé, je viens en ma qualité d'amateur de bonnes peintures, vous témoigner la peine que m'a causée la vue de la Vierge si horriblement mutilée de votre chapelle *San-Geronimo*. Quel motif a pu vous porter à cette action, dont vos pauvres seront les premières victimes, car cette belle Vierge était une source d'aumônes pour eux?

— Cela peut être, monsieur, mais c'est précisément la beauté de cette image qui la rendait indigne de représenter la mère du Sauveur.

— J'espère, monsieur, que vous ne faites pas à la Vierge Marie l'injure de croire qu'elle fût laide.

— Certainement non; mais elle ne faisait pas parade de ses perfections.

— Ignorez-vous que les plus grands peintres ont toujours laissé voir dans les portraits de la Vierge ce que vous cachez dans la vôtre?

— Ces peintres ont eu tort. Périssent tous leurs tableaux plutôt que de donner lieu à un seul péché mortel!

— Vous faites votre religion beaucoup plus ennemie des sens qu'elle ne doit l'être. D'ailleurs, si votre conscience est tranquille sur ce point, ne craignez-vous pas qu'on ne vous accuse de vandalisme? A Venise, les inquisiteurs d'État, le terrible M. Barbarigo lui-même, vous eussent mis sous les Plombs pour pareille équipée. Le désir d'aller au ciel n'implique pas nécessairement la destruction des chefs-d'œuvre de l'art qui élèvent l'âme et la rapprochent de la Divinité. Tenez, je suis convaincu qu'en

ce moment saint Luc vous accuse auprès de la sainte Vierge.

— Pourquoi saint Luc, monsieur?

— Ignorez-vous qu'il était peintre et qu'il a peint la Vierge avec trois couleurs seulement : un vrai miracle !

— Monsieur, je n'ai pas pour habitude de consulter autrui sur mes propres actions. Je dis chaque jour la messe à cet autel, et je n'ai aucune honte à confesser que la vue de cette peinture m'occasionnait de dangereuses distractions, et portait le trouble dans tous mes sens.

Avec une brusquerie que je me reproche, car elle n'avait rien de charitable, je lui dis :

— Eh ! qui vous forçait de la regarder?

— Je la regardais malgré moi à l'élévation.

— Il fallait alors faire ce que fit Origène, *qui se castravit propter regnum cœlorum;* vous savez assez de latin pour traduire cela. Croyez-moi, mon cher abbé, en imitant ce grand saint, ce que vous eussiez sacrifié ne vaut pas ce que valait cette image.

— Vous m'offensez, monsieur.

— Ce n'est point mon intention ; l'intérêt de l'art non moins que le vôtre a motivé ma démarche. Je vous engage très-sérieusement à prier M. Mengs de vous faire une nouvelle Madone ; c'est le seul moyen qui vous reste de ranimer la piété de vos ouailles.

— C'est ce que je ne ferai jamais.

Là-dessus, le petit abbé se leva brusquement de son siége, me conduisit jusqu'à la porte et me tourna le dos. Je sortis fermement convaincu qu'il méditait, à la faveur de la sainte inquisition, une vengeance digne d'un prêtre espagnol et d'un prêtre irrité.

CHAPITRE XII.

Les confidences d'Ignazia. — Je me brouille avec Manucci. — Départ pour Saragosse. — Combats de taureaux. — Excursion aux ruines de Sagonte. — Les *revenants* espagnols. — Arrivée à Valence. — Une nouvelle connaissance.

Ma démarche auprès de l'abbé *iconoclaste* était fort imprudente, car rien de plus facile que de connaître mon nom et mon adresse, et dans le pays où j'étais on ne plaisante pas sur l'article du culte et des desservants. Une petite histoire que je me rappelle me fit pressentir ce que je pouvais redouter de la colère de mon chapelain. J'étais lié avec un jeune Français, du nom de Ségur, récemment sorti des cachots de l'inquisition, où il demeura trois ans; voici quel était son crime. Il avait dans son cabinet un bassin de pierre qui lui servait de *lavabo*. Ce bassin était surmonté d'une statuette d'enfant, laquelle, creuse en dedans, était remplie d'une eau pure que l'enfant évacuait par le canal ordinaire, qui, en effet, figure assez exactement un robinet. Aux yeux des dévots, qui ont la manie de tout rapporter à la religion, cette figure pouvait passer pour celle du Rédempteur, parce que le sculpteur avait ceint la tête d'une auréole. M. de Ségur fut dénoncé aux inquisiteurs, qui voulurent voir dans cette eau pure l'emblème de l'urine de l'Enfant-Jésus. Voilà ce qui valut à ce grand coupable trois ans de prison. *Aliena spectans doctus evasi mala.* C'était un avis à mon adresse. Aussi, pour conjurer le danger, j'allai tout droit chez le grand inquisiteur, évêque de Samosate *in partibus infidelium.* Je lui contai ponctuellement mon entretien avec le jeune chapelain, et, donnant à cette plaisanterie une tournure tout à fait sérieuse, je demandai l'absolution à S. E. Cet évêque, à l'aspect sévère et imposant, était au fond un homme fort spirituel et fort aimable. Mon récit l'égaya beaucoup. Il trouva le chapelain répréhensible. Sa con-

duite, me dit-il, est de nature à porter préjudice aux intérêts de l'Église; mais vous avez eu tort de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. — C'est une vieille habitude que mes amis me reprochent, et, à mon âge, il est difficile de s'en défaire. — Puis, sur sa demande, je déclinai mes noms et qualités. Le révérend ayant accueilli ma déclaration par un sourire j'osai lui en demander le motif, et il me dit : Ce n'est pas le premier démêlé que vous ayez avec nos ecclésiastiques, vous avez été dénoncé déjà plusieurs fois; mais on sait vous rendre justice, si bien que le curé qui a fait afficher votre nom comme celui d'un excommunié a été chassé. — C'est une satisfaction que je n'aurais jamais demandée. — Et vous ne l'auriez pas obtenue pour vous personnellement, car il ne vous en doit pas ; mais il en devait une à la *discipline* pour avoir outre-passé ses pouvoirs. Sur ce, je baisai la main du grand inquisiteur, et le quittai aussi content de lui que de moi-même.

En entrant dans Madrid, je m'attendais à loger à l'ambassade; mais M. de Mocenigo ne m'ayant point offert d'appartement, j'écrivis à mon gentilhomme-savetier que j'avais besoin d'une chambre meublée avec des cabinets, ainsi que d'un domestique et d'une voiture de louage; je lui marquais mon prix. Sur quoi, le brave homme me répondit que, sous deux jours, je serais servi selon mon choix, et qu'en outre j'aurais une servante biscaïenne pour cuisinière. Je reçus effectivement le surlendemain l'adresse de ma nouvelle demeure, située rue d'Alcala. Le logement était fort propre, et la servante assez avenante et très-habile. Ayant demandé au domestique où demeurait le maître du logis, il me répondit qu'il habitait le deuxième étage, et au même instant on l'annonça. C'était... qui? mon brave hidalgo lui-même, accompagné de sa fille. Il avait loué toute la maison uniquement pour me recevoir. Je lui rendis sa visite. Le local, véritable galetas, se composait d'une seule grande pièce que mon hôte avait distribuée en quatre compartiments. Il travaillait et couchait dans l'un; deux, plus petits, servaient de chambre à coucher à Ignazia

et à sa sœur cadette; la cuisine occupait le quatrième: c'est lui-même qui, de ses nobles mains, avait arrangé tout cela. Je lui offris ma table, n'aimant pas à manger seul; après bien des objections, il se rendit à mes instances, mais sous la réserve de se faire remplacer par sa fille quand ses occupations l'empêcheraient de me tenir compagnie, condition qui me parut fort agréable.

Le lendemain je visitai la belle église de *Buen-Suceso*, alors rendez-vous des plus jolies femmes de Madrid et de leurs amants. J'ai déjà dit qu'en ce pays le mysticisme et la galanterie ont des rapports tellement intimes, qu'ils semblent découler l'un et l'autre du même sentiment. Au surplus, j'ai observé que partout les dévotes sont plus sensibles que les autres femmes aux plaisirs corporels; cela résulte peut-être de l'obligation où on les met de se tenir toujours en garde contre les sollicitations de leurs sens. La beauté du spectacle que je vis dans cette église, où toutes les femmes se rendent en grande toilette, l'exécution supérieure des musiciens, la magnificence déployée pour la célébration de la sainte messe, tout ce délicieux ensemble me suggéra l'idée d'y conduire Ignazia. J'en demandai l'autorisation au père en présence de la fille qui apostilla ma supplique du plus tendre regard. Mon gentilhomme me dit : — Si j'étais bigot, je n'aurais pas de peine à trouver des inconvénients à la proposition que vous me faites, parce qu'on s'imagine qu'une jeune fille qui accepte le bras d'un homme pour aller à la messe s'occupera plutôt de la créature que du Créateur; mais je ne partage pas ces sots préjugés: je sais, d'ailleurs, que vous êtes la probité et l'honneur mêmes, bien que vous n'ayez pas, comme moi, le bonheur d'être né Espagnol: ma fille vous accompagnera toutes les fois que vous le souhaiterez.

Don Diégo parti, je restai seul avec Ignazia, et nous eûmes un entretien dont les circonstances furent trop caractéristiques pour les avoir oubliées. Dans des termes délicats et indirects j'avais fait l'éloge de ses charmes.

— Je ne sais, me dit-elle, si je suis jolie ou non, mais

on me fait la cour de tous les côtés, et je mets mes soins à éviter les surprises de mon propre cœur, sans quoi mon âme courrait de grands risques, il est des hommes contre lesquels il n'est possible de se défendre que par la fuite.

— Vous ne me mettez pas au nombre de ces hommes-là, chère amie !

— Il est certain que je devrais fuir votre présence. Tenez, il y a des moments où je voudrais être laide ; et, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai été voir une de mes amies atteinte de la petite vérole, uniquement dans le but de gagner son mal.

— Mais savez-vous bien que, pour vous soustraire à l'apparence du péché, vous commettiez un crime ?

— C'est ce que mon confesseur m'a dit, et il m'a infligé une pénitence à laquelle je ne me serais pas attendue.

— L'avis suffisait, la pénitence est de trop. Mais quelle est cette pénitence ?

— Il m'a d'abord expliqué pourquoi il fallait préserver son visage de toute souillure. Une belle figure, a-t-il dit, est l'indice d'une belle âme et un présent du ciel dont il faut chaque jour le remercier, car la beauté est une lettre de recommandation pour qui la possède. A son avis, je suis coupable d'ingratitude envers le Seigneur ; et en expiation du péché, mon confesseur m'a prescrit de mettre un peu de rouge sur les joues parce qu'il me trouve pâle.

— Vous lui avez désobéi aujourd'hui, chère amie.

— J'ai acheté un pot de fard, mais je n'ose en faire usage ; mon père ne manquerait pas de s'apercevoir de la mascarade, et que lui dirais-je pour excuse ?

— Votre confesseur est-il jeune ?

— Il a soixante-dix ans.

— Lui racontez-vous jusque dans leurs moindres détails toutes vos charmantes faiblesses ?

— Je n'ai pas de secret pour lui ; la plus légère dissimulation, dans une affaire de cette importance, serait un péché mortel.

— Ainsi, quand vous commettez quelque joli péché, il en est informé ?

— Tout de suite.

— Et quand vous *péchez à deux*, connaît-il le nom du complice?

— Certainement; sans cela je n'obtiendrais pas l'absolution.

— Peut-être méconnaît-il ses devoirs en vous faisant des questions qui concernent d'autres que vous?

— Il ne me questionne jamais; c'est moi qui lui dis absolument tout. Du reste, on ne se résout pas à faire ces sortes d'aveux sans beaucoup de honte; mais on y vient bon gré mal gré, car l'enfer est là.

— Pauvre ange.

— Il y a deux ans que j'ai ce confesseur; l'autre était insupportable et d'une curiosité révoltante.

— Il était jeune, sans doute?

— Vingt-six ans.

— Et que voulait-il savoir?

— Dispensez-moi de vous l'apprendre.

— Il est présumable que ce sévère jeune homme vous infligeait d'autres pénitences que celles de votre vénérable septuagénaire.

— Il m'ordonnait des mortifications...

— Qu'il prétendait administrer lui-même, n'est-ce pas?

— C'est pour cela que je l'ai quitté.

— Si vous êtes exposée à de pareils dangers, pourquoi allez-vous si souvent à confesse?

— Pourquoi? Vous m'étonnez! Suis-je donc une sainte? Plût à Dieu que je pusse m'en dispenser? Je n'y vais que tous les quatre jours.

— Quand comptez-vous y aller?

— Ce soir même.

— Et avez-vous un péché mortel sur la conscience?

— Aucun.

— Vous n'aurez donc rien à dire ce soir à votre confesseur; si vous le vouliez bien, néanmoins...

Là-dessus elle posa ses jolis doigts sur ma bouche. Je les pressai amoureusement contre mes lèvres, et, en vertu des lois de l'attraction, elle fut bientôt sur mes genoux.

— Mon Dieu ! que dira le père Augustin !

— Votre confesseur s'appelle Augustin ? C'est un nom qui doit le disposer à l'indulgence ; son saint patron a beaucoup péché.

— Par amour ?

— Uniquement pour ce motif. Cette éloquence enflammée, ces inspirations du divin enthousiasme qui animent tous ses écrits, où les a-t-il puisées ? Dans les yeux de femmes jeunes et belles comme vous l'êtes.

— Oui, mais il s'est converti.

— C'était l'usage de son temps ; n'ayant plus rien à *faire*, il a voulu *dire*.

— Vous êtes bien loin de lui ressembler, vous ne vous convertirez jamais ; je suis persuadée que vous n'allez jamais à confesse.

— Il n'y a pas huit jours que j'ai reçu l'absolution.

— Vous m'enchantez.

Je profitai du moment d'enchantement, et, toujours en vertu de la loi d'attraction, notre position changea : ce n'était plus Ignazia qui était sur mes genoux.

Mais voilà qu'au moment décisif Ignazia se relève par un effort violent, et court s'agenouiller devant une petite image de la Vierge, placée dans un coin de l'appartement. Il faut savoir que chaque chambre espagnole est garnie de sa madone ; cette madone est ordinairement nichée dans une petite guérite de gaze sur laquelle s'abaisse un rideau d'étoffe brune. Après sa prière faite devant l'image de la Vierge, qui était restée découverte durant notre entretien, Ignazia abaissa le rideau et vint se placer à mes côtés ; elle était fort émue.

— Pourquoi ce trouble, chère enfant ?

— Je ne suis pas seulement en état de péché mortel, j'ai commis un sacrilége. Je n'oserai jamais avouer à mon confesseur tout ce que j'ai fait avec vous devant la sainte Vierge.

Elle entrecoupa ces paroles naïves de larmes et de sanglots, et tout ce que je tentai pour la ramener à la raison fut inutile. Le lendemain soir elle me dit qu'elle avait

tout avoué la veille à son confesseur, et qu'il ne lui avait pas refusé l'absolution, mais à une condition, c'est qu'elle eût à se pourvoir d'une autre madone, puisque la sienne avait été profanée. Je lui promis ce petit cadeau, et elle m'assura, les larmes aux yeux, que dorénavant elle n'oublierait jamais, quand je viendrais la voir, de voiler l'image de la mère du Rédempteur. Cela dit, elle fit disparaître la trace de ses pleurs, et nous montâmes en voiture pour nous rendre à l'église de *Buen-Suceso*. L'église était encombrée de fidèles, la plupart répartis par couples, et qui s'occupaient visiblement de tout autre chose que de l'office divin. Je reconnus dans la foule la duchesse de Villa-Dorias, qui m'avait été signalée pour son *andromanie*, maladie que les Français nomment *fureurs hystériques*. Toutes les fois que cette bonne dame, qui n'était plus jeune, mais encore assez jolie, éprouvait un de ces accès, elle s'emparait de vive force de l'objet de ses désirs. On me dit que cela lui était arrivé souvent en pleine église. Elle me fit l'honneur de me remarquer et de se rapprocher de moi vers la fin du service divin. Le visage en feu, elle me demanda pourquoi je ne m'étais pas encore présenté chez elle; je répondis qu'au premier jour j'irais lui porter mes hommages, et elle me quitta en me lançant une œillade tout à fait lubrique.

J'allai voir M. d'Aranda lors de son retour d'Aranjuez; il m'accueillit poliment, mais plus froidement qu'à l'ordinaire. Au sujet de mon altercation avec Mengs et le curé intolérant, il me dit que cette dernière aventure eût pu devenir des plus sérieuses et que sa protection eût été inefficace.

— Mon crédit, me dit-il, n'est pas des mieux établis auprès de ces messieurs de l'inquisition. En ce moment même leurs affidés pensent m'intimider par des placards menaçants.

— Qu'exige-t-on de Votre Excellence?

— Une bagatelle, mais je ne céderai pas. On veut que j'autorise de nouveau les longs manteaux et les chapeaux à bords rabattus.

— Et, sur ce prétexte frivole, on ose vous menacer?

— Si bien que je vous engage à ne pas vous présenter chez moi dimanche prochain; car, s'il faut en croire le placard affiché ce matin à ma porte, ma maison doit sauter en l'air ce jour-là.

— Je suis curieux de voir si elle sautera bien haut, et j'aurai l'honneur de faire ma cour à Votre Excellence dimanche à midi.

En effet, je me rendis au jour désigné chez le comte d'Aranda. Ses appartements n'avaient jamais réuni plus nombreuse société; la maison ne bougea pas. Le placard par lequel on menaçait de mort le ministre, s'il ne rapportait pas ses ordonnances sur le costume, était rédigé en vers; j'en citerai deux qui ont une énergie singulière dans la langue espagnole :

Si me cogen, me horqueran,
Pero no me cogeran (1).

J'eus plusieurs conférences avec le ministre au sujet de la colonie de la Sierra Morena, et l'affaire marchait si bien, contre mon attente, que je fis mes préparatifs pour me rendre sur les lieux. Manucci, qui ne cessait de me donner des témoignages de la plus vive amitié, se proposait d'être du voyage; il avait mis de la partie une jeune aventurière qui se faisait appeler Porto-Carrero, et se donnait pour la fille naturelle de feu le cardinal de ce nom; elle ne désignait jamais Son Éminence que par le terme filial de *mio padre*. On la signalait alors comme étant la maîtresse de l'abbé Bigliardi.

Sur ces entrefaites, ma mauvaise étoile amena à Madrid le baron de Fraiture, de Liége, joueur et fripon de profession. J'avais eu le malheur de faire sa connaissance aux eaux de Spa; et, ayant appris que je me proposais d'aller en Portugal, il s'était mis en route pour Lisbonne, comptant m'y retrouver et remplir sa bourse sous mes auspices. Dans ma longue et douloureuse carrière, j'ai

(1) S'ils me prennent, ils me pendront,
Mais jamais ils ne me prendront.

toujours été le point de mire d'une foule d'intrigants et de vauriens, cause unique des nombreux désagréments que j'ai essuyés. A peine arrivé à Madrid, Fraiture, informé que j'y séjournais, s'empressa de me rendre visite. Il m'obséda de ses prévenances, et je me crus obligé à le recevoir civilement. Je ne pensais pas pouvoir me compromettre par les connaissances que je lui procurai ; mais j'ai toujours été la dupe de ma facilité d'humeur et de mon caractère bienveillant.

Dès le surlendemain de son arrivée, mon Fraiture montra le bout de l'oreille. Il m'avoua qu'il était sans le sou, et me pria de lui ouvrir ma bourse ; il n'avait besoin, disait-il, que d'une bagatelle, quarante pistoles. Je les lui refusai net, tout en le remerciant de la marque de confiance qu'il me donnait.

— Vous êtes à sec, mon cher Casanova ; parbleu ! ceci m'enchante ! Nous pourrons faire de bonnes opérations ensemble.

Je compris qu'il entendait parler des ressources du jeu, et je lui dis :

— J'ignore si l'entreprise dont vous voulez parler réussirait ; dans le doute, je m'abstiens.

— Diable ! je n'ai pas de quoi tenir le premier enjeu, et mon hôte parle déjà de me présenter son mémoire. Ne pourriez-vous pas lui glisser deux mots sur mon compte ?

— Cela vous ferait plus de tort que de bien.

— Comment l'entendez-vous ?

— Parce que votre hôte ne manquerait pas de me demander de vous cautionner, et, sur mon refus, il supprimerait ses crédits.

Fraiture avait eu l'occasion de voir Manucci chez moi : au bout d'une semaine ils étaient en grande liaison, et l'intrigant baron parla de sa gêne au jeune comte. Celui-ci, joueur de profession, ne donna pas l'argent qu'on lui demandait, mais il envoya le postulant à un homme serviable qui lui procura quelque argent sur gages. Tous deux se mirent à jouer de compagnie.

A la même époque Querini arriva à Madrid ; il venait

remplacer M. de Mocenigo, appelé à l'ambassade de Paris. Querini, homme d'esprit et d'une grande instruction, me témoigna les dispositions les plus favorables. Quelques jours me suffirent pour m'en faire un ami.

Cependant le baron de Fraiture se trouvait dans une position qui l'obligeait à quitter l'Espagne. Il avait joué et tout perdu; son hôte le tourmentait, il se voyait au moment d'être mis à la porte, et pas un maravédis pour gagner la frontière. Ma bourse, excessivement plate, ne pouvait seconder les inspirations de mon bon cœur. Sans doute c'est notre devoir de compatir aux misères d'autrui, mais les nôtres nous touchent de plus près; ma situation ne me permettait pas le moindre sacrifice. Cette situation, déjà fort critique, allait s'empirer encore, et par l'effet d'une indiscrétion que je me reprocherai toujours.

Un beau matin Manucci entre brusquement dans ma chambre; il était pâle et fort ému.

— Je suis sur les épines, me dit-il; Fraiture, à qui j'ai fermé ma porte, parce qu'il m'obsédait de demandes d'argent, m'a écrit hier qu'il se brûlerait la cervelle si je ne lui procurais cent pistoles pour aujourd'hui.

— Voilà ce qui vous trouble?

— Je suis convaincu que le malheureux tiendra parole.

— Et moi je suis convaincu du contraire. Il n'y a pas quatre jours qu'il m'a fait la même demande sous même menace, et j'en attends encore les effets. Il est vrai qu'il m'a provoqué en duel, trouvant ce moyen plus décent de sortir de la vie; mais je lui ai répondu que, dans les dispositions où je le voyais, la partie ne pouvait être égale entre nous, et je n'en ai plus entendu parler. S'il vous provoque, faites-lui la même réponse ou ne répondez pas du tout.

— C'est impossible. Voici cent pistoles; veuillez les lui porter de ma part, et qu'il souscrive un billet en bonne et due forme, payable à Liége, où il a des propriétés.

Je me rendis aux désirs de Manucci et courus chez le baron. Je trouvai un homme anéanti; il reçut les cent pistoles très-froidement, et me fit une lettre de change de

pareille somme : c'est tout ce que je voulais. Je dînai ce jour-là chez l'envoyé, et je remis l'effet à Manucci. Le lendemain je me présentai chez l'envoyé pour ma *visite de digestion*, comme disent les Français ; mais, à ma grande surprise, le concierge répond : — Il n'y a personne. — J'insiste, et alors celui-ci ne me cache pas qu'il a reçu l'ordre positif de me fermer l'entrée de l'hôtel. Je rentre chez moi frappé de stupeur, et, par un billet écrit à la hâte, je demande à Manucci l'explication de son procédé. Mon domestique court à l'ambassade, et me rapporte mon billet intact : le comte Manucci avait donné la consigne de refuser mes lettres. Que s'était-il donc passé? C'est en vain que je mettais mon esprit à la torture pour trouver la clef de cette étrange conduite, lorsqu'un laquais de l'ambassade parut, une lettre à la main. Cet écrit de Manucci en contenait un autre du baron de Fraiture adressé au comte. Cet intrigant lui demandait cent pistoles, et s'engageait, en échange de ce service, à signaler un ennemi secret que lui, Manucci, regardait comme un des hommes les plus dévoués à ses intérêts. La lettre de Manucci nommait cet ennemi ; c'était moi, le lecteur l'aura deviné. J'étais coupable d'indiscrétion, il est vrai, puisque j'avais confié au baron les relations intimes qui existaient entre l'ambassadeur et son favori ; mais le traître avait exagéré les confidences que je lui avais faites étourdiment. Chacune des phrases de la missive de Manucci était un tissu d'injures, et il terminait par cette injonction :

— Je veux que vous quittiez Madrid sous huit jours.

Mes torts étaient réels, je répondis à Manucci par un aveu complet et des excuses, tout en lui offrant telle autre satisfaction qu'il jugerait convenable ; mais je lui signifiai que, dans tous les cas et à tous risques, j'étais décidé à ne pas quitter Madrid. Pour être plus sûr que ma réponse parviendrait à son adresse, j'en fis écrire la suscription par mon domestique; et je la portai moi-même au bureau de poste du *Prado*. Manucci la reçut et n'y répondit jamais. La colère me confina chez moi pendant deux jours. Le troisième, je monte en voiture et me fais conduire

chez le prince de la Catolica; mais le concierge m'arrête tout net, et me dit poliment à l'oreille que Son Excellence avait des motifs pour me fermer sa porte. De là je courus chez l'abbé Bigliardi : même affront. Je remonte en voiture, et me voici dans l'antichambre de Domingo Barneri. Celui-ci me reçoit, mais c'est pour m'apprendre que M. de Mocenigo allait disant partout que j'étais un *drôle*, et que je ne méritais pas d'être reçu chez des gens de bonne compagnie. Tous ces coups de poignard, qui me perçaient le cœur, me laissèrent le triste courage d'aller jusqu'au bout. Bref, je fus successivement repoussé par le marquis de Grimaldi et par don Emmanuel de Roda. Le duc de Lassada, ennemi de l'ambassadeur, me donna accès auprès de sa personne; mais c'était pour me prier de discontinuer mes visites. — Il m'en coûte beaucoup, me dit-il, de me priver d'une société aussi agréable que la vôtre, mais c'est un sacrifice qui m'est imposé par les convenances. Il ne me restait plus que le comte d'Aranda. J'augurais très-mal de notre entrevue; cependant Son Excellence m'accueillit avec empressement; je me souviens même qu'elle me fit asseoir à ses côtés, faveur que je recevais pour la première fois. Ceci me rendit courage, et je contai mes aventures.

— Monsieur Casanova, vous avez eu tort; seulement M. de Mocenigo pousse trop loin la vengeance. Je vois avec peine que nous devons renoncer à notre projet de colonisation; car, du moment qu'il faudra vous présenter, Sa Majesté, informée que vous êtes Vénitien, interrogera l'ambassadeur de votre république.

— Mais, monseigneur, faut-il donc aussi que je quitte l'Espagne ?

— M. de Mocenigo l'exigeait, je m'y suis refusé ; malheureusement, c'est là désormais tout ce que je puis faire pour vous. Restez sans crainte parmi nous, mais je vous demande en grâce de vous taire sur l'ambassadeur et son protégé.

A dater de cette entrevue et pendant un mois, je ne vis plus personne à Madrid, si ce n'était mon brave savetier

et sa fille ; c'est la seule maison de gentilhomme qui me restait ouverte. Malgré les complaisances d'Ignazia, mon voisinage me devint bientôt insupportable, et je songeai à me remettre en route. Un honnête libraire génois, *il signor* Corrado (que Dieu ait son âme !), consentit à m'avancer trente doublons, sans exiger d'autre nantissement que ma parole, bien que je lui eusse offert une montre à répétition et ma tabatière d'or. C'est la seule dette que je n'aie pas payée dans tous le cours de ma vie, parce que le pauvre homme mourut quelque temps après, sans laisser d'héritiers.

Muni de cet argent, de quelques louis et de mes bijoux, je me dirigeai vers Saragosse. Les réformes du comte d'Aranda n'avaient pas encore pénétré jusque dans cette vieille capitale de l'Aragon. Nuit et jour on rencontrait dans les rues des gens affublés d'énormes chapeaux à bords rabattus et de manteaux noirs qui leur tombaient depuis le visage jusqu'aux talons, costume bizarre qui les faisait ressembler à autant de masques, ou plutôt à autant de sacs de charbon. Ils portaient sous le manteau une épée (*spadino*), plus longue de moitié que celle que les gens de distinction ont coutume de porter en France et en Italie. On avait beaucoup de considération pour les sectateurs de cette mascarade, bien que la plupart fussent des bandits. Mon séjour à Saragosse me fournit l'occasion d'observer en détail les cérémonies du culte rendu à *Notre-Dame-du-Pilier* ; ces cérémonies consistent principalement en processions, dans lesquelles on promène des statues de la Vierge d'une dimension colossale. Toutes les sociétés particulières, tous les cercles de la haute classe étaient infestés de moines. Dans une de ces réunions, j'obtins l'honneur d'être présenté à une grande et grosse dame dont la généalogie, parfaitement en règle, remontait jusqu'au bienheureux Palafox. Mon introducteur tenait, j'ignore pour quel motif, à ce que je déposasse une offrande aux pieds de la béate : je jugeai plus convenable et plus économique de m'en tenir à une simple génuflexion. Je recueillis de singuliers renseignements sur le révérend Pinatelli, président du tribu-

nal de l'inquisition. Ce bon père avait une habitude invétérée et invariable : c'était de faire jeter chaque matin dans les cachots du saint-office les pauvres créatures qui, la veille, avaient servi à ses ébats terrestres. Le saint homme regardait ses cruelles équipées comme des expiations nécessaires ; puis il se levait frais et dispos, se baignait, allait à confesse, disait sa messe et dînait abondamment ; après quoi le diable lui amenait de nouvelles victimes. Tel était son régime habituel ; régime dont il paraissait se trouver fort bien, car il était dodu et de belle prestance.

Je fus témoin des fameux combats de taureaux dont j'avais eu un échantillon à Madrid. Qu'on se figure un long et large espace fermé de barrières et entouré de gradins ; c'est l'arène. On y lâche un vigoureux taureau, qui s'élance en mugissant, les cornes baissées, fournit une course, puis s'arrête tout à coup et regarde à droite et à gauche, comme s'il cherchait à découvrir son adversaire. Au même instant un homme à cheval (*picadero*) se précipite et au moment où la bête furieuse fond sur lui, le picadero détourne prestement son cheval, évite le taureau et le frappe. Tout cela se fait avec la rapidité de l'éclair. Quelquefois le taureau tombe mort sous le coup de lance de l'adroit picadero, mais il arrive le plus souvent qu'il n'est que blessé. Alors il s'acharne à la poursuite du cheval, et le perce de ses cornes ; assez souvent aussi le picadero est tué en même temps que son coursier. Quelques-uns de ces picaderos combattent à pied. J'admirais la légèreté et la hardiesse dont ils font preuve en attaquant ainsi l'animal. Quoique retenu par les cordes engagées dans ses cornes, le taureau se précipitait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre ; mais ceux-ci, tout en se dérobant à sa poursuite, ne lui tournent jamais le dos, ce qui leur attirerait les huées des spectateurs. Le picadero a, pour toute arme offensive, une pique surmontée d'un morceau d'étoffe rouge ou noire. Voit-il le taureau près de lui, il lui porte l'étoffe aux naseaux et se jette de côté. L'animal s'élance, tête baissée, sur le simulacre, et laisse l'homme, qui, la plupart du

temps, se réfugie derrière les barrières, à moins qu'il ne soit assez hardi pour frapper le taureau entre les cornes. À Saragosse les combats de taureaux sont plus brillants que dans la capitale, parce que l'animal est tout à fait libre dans l'arène ; aussi arrive-t-il souvent que les luttes se terminent par la mort de quelque combattant. Je ne vois pas l'intérêt qu'on peut prendre à ce spectacle : il faut être Espagnol pour en goûter le charme ; aux yeux d'un étranger il paraîtra toujours plutôt triste que réjouissant. Ces représentations ont beaucoup d'attrait pour les dames du pays, et on me montra, à cette occasion, les *Aspasies* de Saragosse : quelle que soit la réputation des beautés aragonaises, aucune de celles que je vis ce jour-là ne me parut pouvoir soutenir la comparaison avec l'image des différentes femmes que j'aimai le plus.

Saragosse est fortifiée ; seulement l'église de *Nuestra-Senora-del-Pilar* (Notre-Dame-du-Pilier), située sur les remparts mêmes, interrompt la ligne des fortifications. Les habitants n'en regardent pas moins leur ville comme imprenable de ce côté ; ils sont fermement persuadés qu'en cas d'attaque l'ennemi pourrait peut-être pénétrer dans la place, mais jamais par ce point-là.

Bien que je ne me pique pas d'être antiquaire, j'aime assez les antiquités, surtout les antiquités romaines; aussi, partant pour Valence, je me promis de visiter chemin faisant, les ruines de Sagonte.

Eminet excelso consurgens colle Saguntus.

Sagonte s'élève sur une éminence. J'y monterai, dis-je au conducteur, qui, se proposant d'arriver ce jour-là à Valence, poussa un gros soupir. Dans l'intérêt de ses mulets, le pauvre diable aurait pris fait et cause contre toutes les antiquités du monde. J'avais pour compagnon de voyage un petit abbé, qui crut devoir mettre son éloquence au service de mon muletier.

— Senor, me dit-il, en se signant, qu'iriez-vous faire à-haut ? il n'y a qu'un monceau de ruines.

— C'est vrai; mais ce monceau de ruines m'en dit plus que les plus beaux édifices modernes.

Le petit prêtre, dont la défroque racontait bien des misères, ouvrit de grands yeux, et me regarda comme un pétitionnaire regarde un ministre. Le muletier levait les épaules, et nonobstant la présence de l'ecclésiastique, il allait en venir aux blasphèmes quand il s'arrêta tout net en voyant que je portais la main à la poche. J'en tirai un écu.

— Tenez, leur dis-je, partagez-vous cet écu.

— Vous êtes un *hombre* (homme de bien), répondirent-ils en s'inclinant.

— Cela veut dire qu'il n'y a plus d'obstacle à ce que j'aille voir Sagonte; au fait, rien ne nous oblige à entrer dans Valence aujourd'hui.

Je trouvai les creneaux des murs d'enceinte de cette forteresse dans un état parfait de conservation, et pourtant leur construction remonte à la seconde guerre punique. J'y vis nombre d'inscriptions, malheureusement indéchiffrables pour moi comme pour tant d'autres, mais qui ne l'eussent pas été pour un La Condamine ou un Séguier. Mon abbé parut surpris de l'émotion qui mouillait mes paupières à la vue de ces glorieux débris.

— Ignorez-vous, lui dis-je, le trait de dévouement sublime qui a sanctifié ces ruines?

— Absolument, senor.

— Vous n'avez donc jamais ouvert un livre?

— Je n'ouvre guère que mon bréviaire.

— C'est ici que la population de l'antique Sagonte aima mieux périr tout entière dans les flammes que de manquer de foi aux Romains en livrant la ville à Annibal.

— Vous vous trompez senor, il n'y a pas de Sagonte ici; cet endroit s'est appelé de tout temps *Murviedro*.

— Bien que ce dernier nom vienne du latin *muri veteres* (anciens murs) et qu'il établisse d'une manière exacte cette antiquité qui vous semble douteuse, il eût été plus sage néanmoins de conserver à la nouvelle ville le nom de Sagonte; mais le temps, *tempus edax*, est un monstre qui détruit tout.

Et comme j'étais en veine de citer du latin, j'ajoutai :

— *Mors etiam saxis nominibusque* (1).

— Cette Sagonte, objecta judicieusement le muletier, n'a-t-elle pas d'autres ruines ailleurs ?

— Pourquoi cette demande ?

— Oh ! c'est que nous irions les voir si ce n'est pas trop loin, et vous nous donneriez un autre écu. Et il ajouta d'un air gouailleur : — Si votre Seigneurie aime tant Sagonte, il faut venir demeurer à *Murviedro*.

— Senor, s'écria tout à coup l'abbé, qui avait paru réfléchir profondément, je ne comprends rien à l'intérêt que vous portez à cette Sagonte : quant à moi, je ne dirais pas une messe pour posséder un lieu qui a perdu jusqu'à son nom. Je ne suis peut-être pas aussi savant que vous, mais je vous soutiens, encore un coup, que cet endroit s'est toujours nommé *Murviedro*.

— Impossible, car ce mot ne présenterait aucun sens. Comment expliquez-vous qu'on eût donné l'épithète de vieux à un objet qui, à son origine, a dû être nécessairement nouveau ? C'est exactement comme si vous souteniez que votre Nouvelle-Castille n'est pas ancienne, et cela uniquement parce qu'on l'appelle *Nouvelle*.

— Il est du moins certain que la Vieille-Castille est plus ancienne que la Nouvelle.

— C'est le contraire, monsieur l'abbé.

A partir de ce moment, mon homme, me prenant sans doute pour un fou, ne m'adressa plus la parole. Je cherchai, mais en vain, l'effigie d'Annibal, ainsi que l'inscription latine faite en l'honneur de l'empereur Claude, qui succéda à Gallien ; en revanche, je parvins à découvrir des traces de l'amphithéâtre. Le lendemain, de bon matin, nous poursuivîmes notre route vers Valence. Si mon abbé ne disait mot, le muletier était grand bavard, et au demeurant bon compagnon. Il était voleur comme tous les gens de sa profession, et je me souviens encore qu'il fit des frais prodigieux d'éloquence pour me tirer

(1) La mort n'épargne ni la pierre ni les noms. (HORACE.)

quelques maravédis, en considération de la nuit passée à l'auberge.

— Mais, mon cher, je vous ai donné un demi-écu.

— C'est un don de la générosité de Votre Seigneurie, et non pas le payement d'une dette.

La distinction me parut fort juste, et je m'exécutai. Il eut aussi le talent de me faire acheter quelques bagatelles sur la route, bagatelles fort gênantes, et dont je me débarrassai en lui en faisant cadeau. Rien n'était plus amusant que de l'entendre parler religion avec l'abbé ; l'un et l'autre étaient fort dévots, et probablement très-orthodoxes en intention ; mais le fait est qu'il existait des différences radicales entre les deux croyances. Comme la plupart des ecclésiastiques, tous les hommages et toutes les adorations du jeune abbé étaient pour Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est à peine s'il mentionnait Dieu le Père. Le muletier, au contraire, n'en parlait pas plus que s'ils n'existaient pas ; toutes ses prières étaient pour la Vierge. On sait qu'en Espagne il y a Vierge et Vierge : chaque province, on pourrait dire chaque localité, a la sienne, et fait des gorges chaudes sur celle de ses voisins. Mon muletier aragonais tenait pour Notre-Dame-du-Pilier : à l'entendre, elle valait mieux que toutes les autres ensemble. Il croyait aussi aux revenants, et, tout adroit et fripon qu'il était, on va voir à quel point sa finesse naturelle s'émoussait, dans l'occasion, devant cette absurde croyance.

Chemin faisant, comme nous passions devant une hôtellerie, je voulus faire arrêter pour m'y rafraîchir ; mais mon homme me dit avec une expression d'effroi :

— Maison damnée ! allons plus loin.

— Pourquoi damnée ? demandai-je.

— Parce qu'il y a un *duende* (revenant).

— Qui vous l'a dit ?

— J'ai des yeux.

— Vous avez vu un revenant ?

— A telles enseignes qu'il m'a mangé un mulet, pas plus tard que le mois dernier.

— Je pensais, lui dis-je d'un air sérieux, que les revenants ne mangeaient point.

— Ils mangent comme des diables qu'ils sont; pourtant celui dont je parle était un beau garçon dans son temps.

— Ah! ah! vous l'avez connu?

— Je crois bien; du temps qu'il vivait, c'était mon cousin Pérez.

— Voilà qui est surprenant; mais pourquoi défunt votre cousin Pérez *revient-il* dans cette auberge pour vous manger vos mulets?

— Pourquoi il vient dans cette auberge? Mais je vous l'ai dit, parce que c'est la maison du diable; on n'y croit pas à Notre-Dame-du-Pilier, ce sont des païens d'Amérique qui tiennent cette maison; leur Vierge, à eux, est couleur de brique, tandis que la véritable était blanche; vous le savez bien, senor.

— Ma foi, je n'en sais rien; mais pourquoi alliez-vous dans cette auberge?

— On m'avait bien dit qu'il valait mieux rester toute la nuit à la belle étoile plutôt que de la passer chez ces maudits *gitanos*. Pérez est revenu et m'a emporté mon mulet noir.

— Je suis sûr que ce Pérez pour emporter votre mulet sera monté dessus.

De son vivant il avait une vieille *pique* contre moi, parce que mon oncle le sacristain m'a favorisé dans son testament; pourtant on ne peut pas dire que Pérez n'avait pas de bons moments: croiriez-vous, senor, que, jusqu'au pied de la potence, il a pensé à son cousin Juanito?

— Il est donc bien mort?

— Puisqu'on l'a pendu!

— Juanito, lui dis-je, vous ne contez pas tout. Je gage qu'on n'a pas retrouvé le corps du pendu à la potence.

— Sitôt qu'il fut mort, le diable vint le décrocher et l'emporta sur ses cornes. Depuis ce temps, Pérez est *duende* (revenant) et mange les mulets.

Je demandai à l'abbé, qui avait prêté aux contes du

muletier une grande attention, ce qu'il pensait de cette bizarre croyance. Il me répondit froidement et sérieusement qu'il n'avait point pour habitude de discuter les choses de religion.

Le même jour, sur les onze heures, nous entrâmes dans Valence. Je dus m'y contenter d'un mauvais gîte, attendu que le Bolonais Marescalchi, entrepreneur de l'Opéra, avait retenu tous les logements passables pour ses acteurs et actrices qu'il attendait de Madrid. J'allai le voir, et nous sortîmes ensemble pour nous promener par la ville. Comme je lui proposais d'entrer dans un café, il se mit à rire. Il n'existe point dans tout Valence, me dit-il, un seul endroit où un étranger puisse décemment aller se rafraîchir, pas même un lieu où il puisse se reposer. Les cabarets sont malpropres et insalubres; la société en est ignoble et repoussante, et le vin détestable ; véritable poison, regardé comme tel par les Espagnols eux-mêmes qui, ayant du bon vin chez eux, ne boivent que de l'eau dans ces auberges.

— Comment donc, répondis-je, dans un pays qui produit des vins délicieux, dans une ville voisine d'Alicante et de Malaga, on ne saurait trouver un verre de vin potable, et cela parce que les détaillants, empiriques et fripons dans tous pays, empoisonnent les marchandises? S'ils ont un talent, c'est celui de faire de mauvais vin avec du bon.

Valence est la patrie du pape Alexandre VI, ce célèbre Borgia, à qui le père Pétau, jésuite, donne l'épithète indulgente de *non adeo sanctus* (1). En ma qualité de curieux, je visitai tout ce que la ville présente de remarquable, mais je fus loin de partager les admirations banales de tant d'écrivains qui en ont parlé ; c'est ce qui arrive toujours quand on se résigne à voir les choses de près et en détail. En effet, Valence, placée dans une position magnifique, non loin de la mer, baignée par le Guadalaviar, entourée de sites riants, sous un ciel toujours bleu et limpide ; Valence, riche surtout des plus belles productions végétales, où réside un archevêque, avec un clergé

(1) Pas plus saint qu'il ne faut.

dont les revenus dépassent 1,000,000 d'écus; Valence, qui possède une noblesse nombreuse et distinguée, et les femmes, sinon les plus belles, du moins les plus spirituelles de l'Espagne, n'en est pas moins un séjour désagréable pour tout étranger. Même pour son argent, on ne saurait s'y procurer les premières commodités de la vie : mauvais gîte, mauvaise nourriture, point de société, partant nulle conversation. Dans les rares réunions privées de la noblesse, il n'est question que de frivolités; car cette ville, n'ayant pas d'université, ne possède pas un seul homme de vrai mérite. Quant à la ville même, ses édifices publics et ses églises, sa maison de ville, sa bourse et son arsenal, ses cinq ponts sur le Guadalaviar et ses douze portes, tout cela n'eut aucun attrait pour moi, parce qu'il fallait payer la vue de ces curiosités au prix d'une extrême fatigue. Les rues ne sont point pavées, et il n'y a point de promenades; il est vrai qu'en sortant de l'enceinte des murailles, on trouve amplement à se dédommager; les environs de Valence réalisent le fabuleux paradis terrestre. La seule chose qui me plut dans Valence, ce sont les moyens de transport rapides et peu coûteux qu'elle offre aux voyageurs. Une multitude de petites voitures, attelées d'un cheval, sont disséminées dans tous les quartiers; on s'en sert, soit pour la campagne, soit pour des tournées de trois ou quatre jours. Ces voitures vont jusqu'à Barcelone, qui est à cinquante lieues de là. Sans les incommodités locales que je prévoyais, j'eusse visité avec empressement les provinces de Murcie et de Grenade, dont les points de vue surpassent en beauté, dit-on, nos merveilleux sites d'Italie. Peuple espagnol, que tu es à plaindre! Dans les biens mêmes que la nature t'a prodigués, tu trouves la cause de ton éternelle misère; la beauté de ton pays et ses richesses naturelles sont précisément les causes de ton indolence et de ton incurie, de même que les mines du Mexique et du Pérou ont nourri ton orgueil et tes préjugés. Voilà une opinion qui, au premier coup d'œil, semblera paradoxale; c'est au lecteur à y réfléchir et à l'apprécier. Qui doute que l'Espagne ait besoin d'une régénération qui ne

peut être que le résultat d'une invasion étrangère, seule capable de ranimer dans le cœur de tout Espagnol ce foyer de patriotisme et d'émulation qui menace de s'éteindre tout à fait? Si l'Espagne reprend jamais son glorieux rang dans la grande famille européenne, nous craignons pour elle que ce ne soit au prix du plus terrible bouleversement. La foudre seule peut réveiller ces esprits de bronze.

Informé de l'arrivée prochaine de dona Pellicia, j'allai au-devant d'elle jusqu'à une certaine distance de la ville. Sa première représentation devait avoir lieu le lendemain; ce qui n'était pas difficile, puisqu'on ne pouvait donner que les mêmes opéras joués dans les résidences de la cour. Le comte d'Aranda n'avait pas osé prendre sur lui d'autoriser la représentation d'un opéra-buffa sur le théâtre de Madrid; c'eût été une innovation trop téméraire, et l'inquisition n'eût pas manqué d'en prendre ombrage. Déjà les bals masqués donnés au *Scannos del Peral* l'avaient vivement alarmée, au point que, deux ans après, on fut obligé de les supprimer. Sitôt descendue de voiture, la signora Pellicia envoya au banquier Diégo la lettre de recommandation qu'elle tenait du duc d'Arcos. Depuis son séjour à Aranjuez, elle n'avait pas revu le duc. Nous étions à table, elle et son mari, lorsqu'on nous annonça le banquier.

— Madame, lui dit-il, je me félicite de l'honneur que m'a fait S. Exc. en vous adressant à moi; je me mets à votre disposition. J'ai en outre à vous communiquer les ordres de Sa Seigneurie, mais peut-être en avez-vous connaissance.

— Je me flatte, monsieur, que la recommandation de M. le duc ne vous sera pas à charge.

— Pas le moins du monde. S. Exc. est assez riche pour suffire à tout, Elle m'a donné l'ordre de tenir à votre disposition 25,000 doublons.

— 25,000 doublons! — Tout autant, madame. Veuillez lire vous-même sa lettre.

Cette lettre ne contenait que trois lignes, les voici:

« Don Diégo, vous remettrez pour mon compte, à la

signora Pellicia, sur sa première demande, la somme de 25.000 doublons.

» *Signé* : Le duc D'ARCOS. »

Nous demeurâmes tous fort surpris de cette aventure. Ces sortes de traits ne se font guère qu'en Espagne; c'est le pays des fables et de l'extraordinaire. J'avais eu déjà l'exemple d'un procédé semblable de la part du duc de Medina-Celi envers la Pichona. Ailleurs, en Angleterre par exemple, de pareils procédés sont plutôt l'effet de l'ostentation : dans un cœur espagnol, ils émanent d'une source plus pure, la gloire d'obliger magnifiquement.

Le banquier parti, la lettre du duc fut mise sur le tapis ; chacun en cherchait les motifs sans les trouver ; au fait, on n'en pouvait guère donner qui fussent plausibles et vraisemblables. La Pellicia fut d'avis que le duc avait voulu simplement lui montrer ce qu'était une lettre de recommandation de sa part. Sa Seigneurie, ajouta-t-elle, me témoigne par là combien elle me croit incapable d'abuser de sa confiance; aussi, plutôt que de recevoir un seul de ces doublons; j'aimerais mieux m'exposer à mourir de faim. Le mari pensa que M. le duc se trouverait offensé par un refus, et qu'il valait mieux accepter quelque chose. Je crus devoir leur dire qu'il n'y avait pas de milieu, qu'il fallait tout accepter ou tout refuser.

— Eh bien, je refuse tout.

— Je suis convaincu, répliquai-je, que le duc, touché d'une pareille délicatesse, se fera désormais un devoir de vous honorer de ses bienfaits.

Au bout de quinze jours dona Pellicia s'en retourna à Madrid sans avoir rien touché, ce dont le banquier parut fort scandalisé. Bientôt le bruit de l'aventure se répandit dans la capitale, et comme il arrive toujours, on y ajoutait un commentaire peu charitable. Le moyen, en effet, de croire à la pureté de pareilles faveurs ! Le roi, prenant l'affaire au sérieux, et croyant prévenir la ruine du duc d'Arcos, fit signifier à la signora qu'elle eût à quitter Madrid. La même mesure atteignit la danseuse Ca-

sacci, de Lucques, favorite d'un autre grand d'Espagne.

Ce dernier, dont les relations avaient été plus directes, remit à sa maîtresse, en prenant congé d'elle, une lettre de change de 100,000 francs sur Lyon. Plus offensé que lui, le duc d'Arcos envoya à dona Pellicia 100 doublons de *ocho*, d'or, pour ses frais de voyage, et une lettre cachetée pour la banque de *Santo-Spirito* à Rome. La Pellicia crut d'autant moins devoir refuser ce cadeau qu'elle en connaissait le motif honorable. Quant à la lettre, dont elle ignorait le contenu, elle ne l'apprit qu'à Rome, lorsque le gouverneur Belloni lui compta, de la part du duc, 25,000 écus romains.

Je sus depuis que, le lendemain du départ de la Pellicia, le roi, ayant rencontré le duc d'Arcos dans le Prado, voulut bien lui conseiller de se guérir d'une passion qui avait failli lui coûter toute sa fortune. — Votre Majesté, lui répondit le duc, est l'unique cause de ce qui est arrivé; elle m'a obligé, par ses rigueurs, à changer en réalité une simple politesse. Nous ne nous connaissions, dona Pellicia et moi, que pour avoir échangé en public quelques paroles insignifiantes, et jamais je ne lui fis aucun cadeau. — Mais tu l'as gratifiée de 25,000 doublons! — Oui, sire, mais cela n'a eu lieu sérieusement qu'avant-hier; et la vérité est que si Votre Majesté n'eût cru devoir chasser cette cantatrice, elle ne me coûterait pas un seul maravédis. Ce fut une leçon pour le roi, qui apprit à connaître le degré de confiance que méritent les bruits publics.

J'assistais un jour au combat de taureaux, quand je distinguai sur la banquette une jolie femme d'une tournure distinguée et parfaitement mise. Sur ma demande, un voisin me dit son nom : — C'est la fameuse Nina!

— Pourquoi fameuse?

— Si vous ignorez son histoire, elle est trop longue pour que je vous la raconte ici.

Quelques instants après, un individu de bonne mine vint parler bas à mon voisin; celui-ci m'annonça que dona Nina désirait savoir qui j'étais. Alors, m'adressant au messager, je lui dis que, si cette dame voulait bien le per-

mettre, j'aurais l'honneur d'aller la saluer après la représentation.

— Si j'en juge d'après votre accent, monsieur, vous êtes Italien.

— Oui, monsieur, je suis de Venise.

— C'est aussi la patrie de cette dame. Et, me prenant à part, il ajouta : La signora Nina est une danseuse dont le comte de Riela, capitaine général de la Catalogne, est vivement épris; elle habite Valence depuis quelques semaines, sous la protection spéciale du comte.

— Pourquoi n'est-elle pas à Barcelone, auprès de Son Excellence?

— Parce que l'évêque a exigé qu'elle s'en éloignât, au nom de la décence publique.

— Cette dame mène grand train?

— Sans doute; le comte lui alloue, par jour, 50 doublons pour son entretien; mais, malgré toutes ses folies, il lui est impossible de les dépenser.

— A Valence, je le crois bien.

Flatté d'avoir été distingué par cette femme et curieux de la voir le plus près possible, j'attendis avec impatience la fin du spectacle; j'étais loin de croire qu'une liaison avec elle me mettrait à deux doigts de ma perte.

CHAPITRE XIII.

La signora Nina. — Jalousie espagnole. — Je suis conduit à la citadelle. — Départ de Barcelone.

Au moment où les spectateurs se retiraient, j'allai présenter mes hommages à la belle. Elle y répondit par une gracieuse œillade et en posant familièrement sa main sur mon bras. Je la conduisis jusqu'à son équipage, attelé de six mules magnifiques, et, comme je prenais congé d'elle, elle me répondit par un : Je vous attends à déjeuner pour demain matin. On pense bien que je fus exact à l'heure in-

diquée. Nina habitait un très-bel hôtel entre cour et jardin : meubles somptueux, laquais en livrée, grand luxe partout, mais tout cela dépourvu de goût. Je m'efforçais de percer l'essaim d'une demi-douzaine de femmes de chambre, toutes plus élégantes les unes que les autres, lorsqu'une voix éclatante se fit entendre dans la pièce voisine : c'était celle de la signora. Elle accablait d'invectives un pauvre marchand qui lui apportait des modes. Après les premiers compliments, qu'elle m'adressa en italien et en style de b....l, la dame me demanda mon sentiment sur les dentelles que cet imbécile d'Espagnol, articulà-t-elle en le montrant, voulait lui vendre comme fines et belles. Je me récusai, alléguant mon ignorance, et j'ajoutai que, pour ces objets, les dames étaient meilleurs juges que les hommes. — Ce rustre n'est pas de votre avis, chevalier, car il me tient tête. Là-dessus le marchand témoigna quelque humeur, et dit brusquement que, si les dentelles ne convenaient point, on pouvait les laisser pour d'autres personnes. — Personne ne portera de pareils haillons, répliqua la Nina ; et, en parlant ainsi, elle saisit une paire de grands ciseaux et mit la dentelle en pièces. Le marchand la regardait faire en souriant; mais l'espèce de *sigisbée* qui, la veille, accompagnait la dame aux combats de taureaux, lui fit observer que c'était grand dommage de détruire d'aussi belles choses. — Que t'importe, musicien? (Ce sigisbée n'était autre qu'un certain Molinari, guitariste de son métier, Bolonais et intrigant.) Madame, reprit-il, vous passez déjà pour folle à Barcelone; que penseront de vous les Valenciens? — Que t'importe! nigaud! Et en même temps elle lui appliqua un soufflet à poing fermé. Molinari ne perdit pas la tête, et lui répliqua par l'épithète qui désigne si énergiquement une femme de mauvaise vie. Le croirait-on? Nina éclata de rire, et, se tournant vers le marchand, fort surpris d'une pareille scène, elle lui dit : Fais ta facture. Le marchand, homme habile, qui savait que la colère ne raisonne pas et calcule encore moins, *sala* son mémoire d'importance, et la signora, après l'avoir revêtu de son paraphe, mit le mar-

chand à la porte avec un coup de pied au derrière, en lui criant : Va te faire payer chez mon banquier. La figure de cet honnête homme, qui exprimait fort bien la satisfaction que lui causait le marché et le désagrément éprouvé par la bourrade, était d'un comique achevé. Molinari sortit sur ses pas, pour s'épargner sans doute un pareil traitement.

Dès que nous fûmes seuls, la signora fit servir le chocolat. Je ne savais quelle contenance observer. J'étais stupéfait, et pourtant je pouffais de rire. — Ne soyez pas étonné, me dit-elle fort paisiblement, de la manière dont j'ai traité tout à l'heure mon racleur de guitare. C'est un drôle que le comte de Riela a placé auprès de ma personne en qualité d'espion. J'ai mon but en le maltraitant, et les horions que je lui administre lui servent à vivre ; car, sans cela, qu'aurait-il à rapporter à son maître? Son office serait une vraie sinécure.

Singulière femme, dont je ne retrouvai jamais la pareille dans mes courses vagabondes ! Elle voulut bien me mettre au fait de sa biographie, qui n'avait guère d'intéressant que le ton qu'elle mettait à la conter. Elle était fille d'un certain Pelandi, charlatan fameux que je dois avoir connu, et qui, si j'ai bonne mémoire, débitait des drogues et des onguents sur la place Saint-Marc, côte à côte avec *il signor Pulcinella*, et les pieds majestueusement plantés sur un tréteau. A en croire la Nina, son père l'avait sacrifiée à un danseur, Bergonzi, glouton fieffé, que je me rappelai aussi, et dont on disait trivialement qu'il était plus sur sa bouche que sur ses jambes ; c'était, en effet, un assez mauvais sauteur. Après ces communications confidentielles, la Nina me congédia en m'invitant à souper. « C'est mon repas favori, ajouta-t-elle, nous nous griserons ! »

Cette femme, à n'envisager que les grâces extérieures, était vraiment séduisante ; mais j'ai toujours pensé que la beauté seule n'est pas suffisante pour inspirer de l'amour. Je ne pouvais m'imaginer comment le vice-roi de la Catalogne était devenu passionnément épris d'une semblable

créature. Jusque-là, comme on voit, Nina, toute belle qu'elle était, ne m'avait pas tourné la tête. Cependant, je me rendis chez elle à la brune, par curiosité et désœuvrement. Nous étions au commencement d'octobre, et cependant il faisait aussi chaud qu'en Italie au mois d'août. La signora dormait dans son jardin auprès de son sigisbée. Leur toilette était des plus négligées et leur position passablement indécente : les jambes de la signora se trouvaient plus haut placées que sa tête, et le sigisbée montrait cette partie de notre corps où le marchand de modes avait reçu un si violent coup de pied. Jusqu'au moment du souper, Nina m'entretint d'anecdotes scandaleuses où elle jouait souvent le rôle principal, et elle n'avait pas encore vingt-deux ans ! Enfin, nous nous mîmes à table. La chair était exquise, le vin excellent, le service somptueux. Les propos grivois recommencèrent, et je vis bien qu'on ne tarderait pas à passer de la parole à l'action ; mais je ne me sentais pas dans les dispositions qui sont nécessaires pour payer convenablement de ma personne, et, au dessert, je tirai ma révérence à la dame.

En me reconduisant, elle me dit : Vous paraissez soucieux, on vous prendrait pour un confident de tragédie. Je n'aime pas qu'on se gêne avec moi, rappelez-vous cela ; demain soir, je vous attends.

— Impossible ! ma place est retenue ; je quitte Valence demain.

— C'est une erreur, mon cher ; vous ne partirez que dans huit jours, quand je serai moi-même en route pour Barcelone.

— Des affaires pressantes...

— La belle raison !... Vous ne vous éloignerez pas, j'en réponds. Non, point de réplique ; c'est m'offenser, et je ne le souffre pas.

Néanmoins, je me retirai avec la ferme résolution de quitter Valence, quoi qu'elle pût faire et dire.

Je lui fis, le lendemain soir, une visite, laquelle devait être la dernière. Elle me reçut avec un *désappointement* affecté.

— Molinari, me dit-elle, est malade Nous souperons en tête-à-tête, puis nous jouerons aux cartes : on prétend que vous êtes grand joueur, nous verrons bien. Ensuite nous ferons un tour de promenade dans le jardin, et demain...

— Demain, madame, j'aurai le regret de vous quitter.

— A d'autres !

— Ma place est retenue pour sept heures du matin.

— Comptez là-dessus. J'ai gagné le voiturier ; sa voiture est à ma disposition pendant huit jours : voici sa quittance.

Tout cela fut dit d'un ton de tyrannie leste et aimable qui ne pouvait me déplaire. Qu'avais-je à faire, sinon à en passer par son caprice ?

Cependant la prudence me conseillait de me tenir sur mes gardes, et je lui dis :

— Votre argus ne manquera pas sûrement d'avertir le comte de Riela que nous avons soupé en tête-à-tête.

— Tant mieux.

— C'est-à-dire tant pis.

— Monsieur trouve peut-être que cela le compromet, ou monsieur a peur ?

— Si j'ai peur, c'est pour vous ; je ne voudrais pas être la cause d'une rupture qui vous serait préjudiciable.

— C'est très-délicat, mais rassurez-vous. Plus j'irrite le vieux comte, plus il m'aime, et chacun de nos raccommodements lui coûte cher.

— Ah çà ! vous ne l'aimez donc pas ?

— Moi l'aimer ! pour qui me prenez-vous ? Un homme qui *m'entretient !*

— Qui vous comble de cadeaux, qui vous témoigne tous les égards, et qui tient tête, en votre faveur, à toutes les puissances des Espagnes.

— C'est sa folle passion qu'il satisfait par cette conduite, et vous croyez que je lui en sais gré !

— Vous allez passer pour une ingrate.

— Que m'importe l'opinion publique ! J'aime le comte... pour le ruiner. Malheureusement il est si riche, que la *chose* me paraît impossible.

Elle fit apporter des cartes, et nous jouâmes à la *primera*, jeu de hasard, mais tellement compliqué qu'il n'y a ni finesse ni habileté qui y tienne ; il faut tout abandonner au hasard. Je perdis une vingtaine de pistoles, que je payai *en riant jaune*, vu l'état de mes finances. Nina prit son gain en riant et en me promettant ma revanche. Nous fîmes un délicieux souper, entremêlé d'incidents érotiques. Cette femme étrange n'avait pas plus de sens qu'elle n'avait de cœur ; elle se prêtait à tout froidement et brutalement : véritable phénomène féminin qui, grâce à la démoralisation croissante, devient tous les jours moins rare. Toute la journée du lendemain, je la passai auprès d'elle, et nous nous remîmes à jouer. En peu de jours ma bourse se gonfla de 300 pistoles. On sait que j'en avais grand besoin.

Enfin, la signora reçut de son amant l'avis qu'elle pouvait, en toute sécurité, venir le rejoindre à Barcelone. Le roi avait ordonné à l'évêque de regarder Nina comme une personne attachée au théâtre de la ville ; elle était libre d'y passer l'hiver, pourvu qu'elle évitât de donner lieu à aucun scandale. En me faisant part de cette nouvelle, Nina me dit : — Maintenant vous pouvez partir, et ne manquez pas de venir me voir tous les soirs à Barcelone. Ayez soin de ne vous présenter qu'après dix heures ; c'est le moment où le comte me débarrasse de sa présence.

Il est présumable que je n'aurais pas usé de l'autorisation sans la circonstance des pistoles qu'elle perdait de si bonne grâce. Je quittai Valence un jour avant elle, et, suivant nos conventions, j'allai l'attendre à Tarragone où nous passâmes la nuit ensemble. Nous entrâmes séparément dans Barcelone, et j'allai descendre à l'hôte Santa-Maria. L'hôte, déjà prévenu de mon arrivée, me fit l'accueil le plus empressé, en m'informant avec mystère qu'il avait reçu l'ordre de ne me laisser manquer de rien. Ce procédé de la dame me parut fort imprudent. L'hôtel avait, il est vrai, l'extérieur d'un homme accoutumé à ces sortes de tripotages, il possédait toutes les apparences de la discrétion ; mais enfin Nina était la *protégée* du capitaine général, qui avait à sa dévotion tous les limiers de

la police. Il est probable que cet honnête gentilhomme, esprit à part, n'était pas d'humeur à entendre raillerie sur l'objet de ses amours. Nina elle-même me l'avait dépeint comme étant d'un caractère violent, jaloux et vindicatif.

L'hôte m'ayant dit qu'une voiture était mise à ma disposition, je lui demandai de quelle part.

— De la part, répondit-il en souriant, de dona Nina.

— Je suis étrangement surpris, répliquai-je, de toutes les peines que cette dame veut bien se donner pour moi ; cette dépense est de trop pour ma bourse.

— Tout est payé, monsieur.

— C'est ce que je ne souffrirai pas.

— Il est certain toujours que je ne recevrai rien de vous.

Cette déclaration péremptoire me donna beaucoup à penser, et m'inspira de sinistres pressentiments. J'avais une lettre de recommandation pour don Miguel de Cevallos, qui, le surlendemain de mon arrivée, me présenta au vice-roi. Le comte était de petite taille; ses manières étaient roides et communes. Il me reçut debout, apparemment pour ne pas se voir obligé à m'offrir un siége. Je lui adressai la parole en italien, et il me répondit en espagnol, ce qui produisit le plus étrange amalgame. Le sachant très-vain, je lui prodiguai le titre d'Excellence pendant toute la durée de notre entretien. Il me parla beaucoup de Madrid et des plaisirs de cette capitale, ce qui ne me donna pas une haute idée de Barcelone sous ce rapport. Il se répandit en plaintes sur M. de Mocenigo, qui, au lieu de passer par Barcelone pour se rendre à Paris, ainsi que le comte l'y avait amicalement engagé, avait pris la route directe de Bordeaux. Son Excellence m'invita à dîner; invitation qui me fit plaisir, en ce qu'elle témoignait que le comte n'avait aucun soupçon de mes relations avec Nina. Il y avait huit jours que je n'avais entendu parler de la signora, et, comme il avait été convenu entre nous que je ne me présenterais chez elle qu'après qu'elle m'aurait donné l'avis de venir, cet avis ne venant pas, je me perdais en conjectures. Mieux

avisé, j'aurais deviné que le comte usait de sa *lune de miel*, et qu'il occupait sa belle toutes les nuits. Enfin, je reçois un billet de la princesse; elle me donnait rendez-vous pour dix heures. Notre entrevue fut assez cérémonieuse. J'attribuai la réserve dont elle fit preuve à la présence de sa sœur, femme de quarante ans, et qui avait tous les dehors d'une duègne. Au fond, je ne fus pas fâché de ce que Nina appelait un contre-temps, car je ne me sentais aucune inclination pour cette fille; mais je crus devoir, par ménagement pour elle, ne pas discontinuer mes visites. Une petite circonstance, dont je vais parler, eût bien dû me déterminer à les cesser.

Je me promenais tranquillement dans la ville, lorsqu'un officier des gardes wallonnes m'aborde poliment et me dit :

— Monsieur, j'ai à vous entretenir d'un objet qui ne me concerne nullement, mais qui vous intéresse au plus haut degré.

— Expliquez-vous, monsieur, je ne puis que vous savoir gré de ce que vous voudrez bien me dire.

— A merveille! Vous êtes étranger, et peut-être ne connaissez-vous pas très-bien les mœurs espagnoles; par conséquent vous ignorez à quoi vous vous exposez en allant voir tous les soirs la signora Nina, après la sortie du vice-roi.

— A quels dangers m'exposerais-je, monsieur? Le comte est instruit de mes visites, et probablement ne trouve-t-il pas mauvais que je les continue.

— Vous pourriez vous tromper. Le comte sait que vous allez chez sa maîtresse; s'il ne lui témoigne pas son mécontentement de ces visites nocturnes, c'est qu'il la craint encore plus qu'il ne l'aime. Mais sachez qu'il est impossible à un véritable Espagnol d'aimer sans être jaloux. Croyez-moi, monsieur, dans l'intérêt de votre sûreté, ne revoyez plus Nina.

— Merci pour votre conseil; mais je ne saurais le suivre, ce serait payer la bienveillance que me témoigne cette dame par une grossièreté inexcusable.

— Ainsi, vous persistez à vous présenter chez elle?

— Jusqu'au moment où le comte croira convenable de me faire connaître que mes assiduités lui déplaisent, j'aurai l'honneur de faire ma cour à la signora.

— Le comte croirait s'avilir en vous faisant donner l'avis que je vous donne ici, faites donc, comme vous l'entendrez.

Et mon officier s'éloigna.

Le 14 novembre, en arrivant chez Nina, je trouve auprès d'elle un individu à mine suspecte, qui lui montrait un portrait en miniature; cet individu n'était autre que l'infâme Passano, dont le nom se trouve, malheureusement pour moi, écrit à presque toutes les pages de ces mémoires. Le sang me monte au visage, mais j'ai assez de force pour me contenir. Je fais un signe à Nina de me suivre dans la pièce voisine, et, là, je lui enjoins de mettre sur-le-champ ce mauvais sujet à la porte. Nina m'objecte que c'est un peintre qui se propose de faire son portrait. — C'est un drôle que je connais à bonnes enseignes; chassez-le, vous dis-je, ou je me retire à l'instant. Alors Nina appelle sa sœur, et lui remet le soin de cette commission. L'ordre fut exécuté: Passano sortit furieux en criant que *je m'en repentirais*. Effectivement je m'en suis repenti, comme on va le voir. La porte de la maison de la signora aboutissait à une avenue assez étroite et sombre, défilé qu'il fallait traverser avant de se trouver dans la rue. Il était minuit. Je venais de prendre congé de ces dames, et j'avais fait à peine vingt pas dans ce passage, lorsque je me sens saisi violemment au collet. Je me débarrasse de mon adversaire au moyen d'un violent coup de coude, et, sautant promptement en arrière, je mets l'épée à la main, et je porte une botte vigoureuse à un autre individu qui, le bâton levé, allait se ruer sur moi; puis je me hâte d'escalader le mur de clôture, et me voilà dans la rue. Un coup de pistolet, qui part à mes oreilles, me fait fuir à toutes jambes; mais, dans ma précipitation, je me laisse choir, et me relève tout aussitôt, oubliant de ramasser mon chapeau. Éperdu, l'épée à la main, je rentre à mon

auberge, et je conte tout à l'hôte. En même temps je m'assure avec plaisir que je ne suis pas blessé; je l'avais échappé belle, car mon habit était percé de deux balles, tout auprès de la poitrine.

— Voilà une fâcheuse affaire, me dit l'hôte en secouant la tête.

— Il est présumable que j'ai tué l'un de ces scélérats, mais du moins saura-t-on que c'était pour ma défense. Gardez mon habit, c'est un témoin que personne ne récusera.

— Il vaudrait mieux quitter Barcelone.

— Me prendriez-vous pour un imposteur?

— Dieu m'en garde! Je crois sans peine à tout ce que vous m'avez dit, et c'est pour cela que vous ferez bien de décamper.

— Je ne crains rien et je reste.

Cependant j'avais quelque appréhension de ce qui m'arriva à mon réveil. Mon lit était entouré de sbires: on fait main basse sur mes papiers; on s'empare de ma personne, et me voilà à la citadelle. On me dresse un mauvais lit: mon portemanteau m'est remis; puis les verrous sont tirés, et je reste plongé dans mes réflexions. J'avais peine à établir quelque rapport entre l'attaque nocturne dont j'avais failli être la victime et mon incarcération dans une prison militaire. Quel parti prendre? Faut-il écrire à Nina, ou attendre? Je m'arrête à ce dernier parti. Moyennant un *pezzo duro* (5 livres de France), je fais venir un bon dîner, et mon désastre ne m'empêche point d'y faire honneur. Je dirai même, à ma louange, que je ne me trouvai jamais meilleur appétit. Pendant deux jours je me vois traité avec assez de distinction. Ma bourse m'avait été fidèlement remise, et elle contenait 300 doublons. Il y a des personnes plus à plaindre.

Le troisième jour, en mettant le nez à ce que le geôlier appelait la fenêtre, sorte de trou percé dans la muraille et garni de barreaux, je reconnais dans la cour ce coquin de Passano, qui me salue avec un compliment ironique. Ce fut un trait de lumière. C'était donc lui qui m'avait

dénoncé : il devenait évident qu'il avait joué son rôle dans le guet-apens. Mais comment Passano avait-il accès dans les cours de la prison? Il s'entretenait avec les officiers, et paraissait donner des ordres aux soldats. Quelle était donc cette maligne influence qui me faisait retrouver mon mauvais génie dans tous les lieux où je portais mes pas? Je n'étais pas au bout.

Sur les neuf heures du soir, un officier entre d'un air consterné dans mon cachot.

— Veuillez me suivre, monsieur.

— Qu'y a-t-il de nouveau?

— Vous le saurez tout à l'heure.

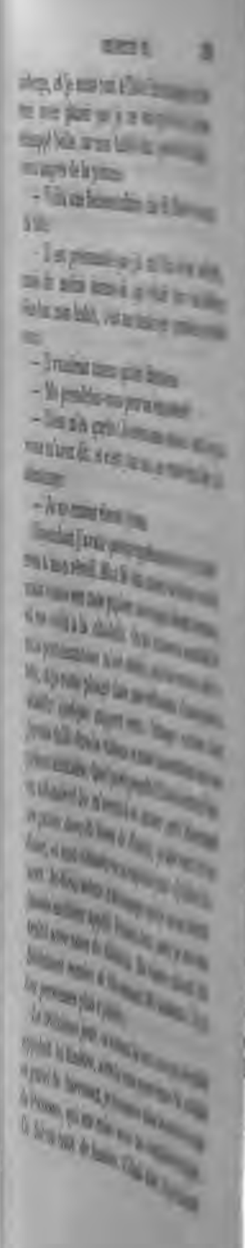
— Mais où me conduisez-vous?

— Sur les glacis.

Je le suivis. Le froid était assez vif, et il tombait une neige menue et serrée; circonstance rare en Espagne, où l'automne se prolonge jusqu'en décembre. A peine arrivé, un soldat veut me dépouiller de mon manteau, que j'avais pris à tout hasard. Je résiste, et cet homme me dit d'une voix brève et émue :

— Vous n'en avez plus besoin.

Ces paroles me firent frémir. Je lève les yeux et je vois en face de moi, à quelque distance, spectacle horrible! sept ou huit soldats rangés sur deux lignes, l'arme au bras. Les grandes murailles noires de la forteresse jetaient sur cette scène une teinte plus lugubre encore. A la lueur de quelques lanternes, je voyais se consommer les apprêts de mon supplice, car nul doute que j'allais être fusillé. J'étais glacé de crainte, et en même temps mon cœur bondissait d'indignation. Par quel étrange mépris du droit des gens et de l'humanité allait-on m'exécuter, sans aucune forme de procès? Quel était mon crime? de quel attentat digne de mort étais-je donc coupable? Absorbé dans ces réflexions, j'étais appuyé, anéanti, contre la muraille, quand l'officier, qui paraissait aussi consterné que moi, vint me demander si je n'avais pas quelques dispositions à faire, et qu'il était là pour s'en charger. En entendant ces paroles, qui m'annonçaient si clairement mon sort, la



ıs. Je protestai énergiquement contre tais la victime, et, élevant la voix, je le de mon supplice devant Dieu tous n être les instruments. Bref, je termil'assistance d'un prêtre. Alors un indiiie dans le collet d'un vaste manteau, cier, et lui parla à voix basse. Celui-ci bras, et me conduisit dans un autre de cave, pavé en pierre, recevant d'en t d'air, véritable tombe, où il me laissa us la garde d'un nouveau geôlier. Cet les dehors concordaient merveilleusetions, me signifia qu'il fallait demander a nourriture qui me serait nécessaire lendemain; car personne, excepté lui, er dans ma prison, qu'il appelait, je

, toute réservée qu'elle était, me délivra uiétude. Dans ma situation, ce répit de es était suffisant pour me sauver.
un prêtre, dis-je à mon argus.
faire?
ıs me préparer à la mort?
rêtre n'est entré ici; cette prison n'est evoir les condamnés à mort.
pas connaissance de la scène qui a préon ici?
je sais, c'est qu'on ne m'a donné aucune ui me sont prescrites pour les condameuve, c'est que vous avez les pieds et les que j'ai l'ordre de vous fournir, moyennt, tout ce que vous pouvez souhaiter.
donc prévenu de mon arrivée?
natin.
n simulacre de supplice qu'on m'avait e devais probablement à l'esprit infernal le moyen d'imaginer que le vice-roi se atroce aggravation de peine!

— Puisque vos instructions, dis-je au geôlier, vous obligent à m'accorder tout ce dont j'ai besoin, vous me procurerez d'abord des livres.

— Impossible ! cela n'est pas permis.

— Alors donnez-moi du papier, des plumes et de l'encre.

— Du papier seulement, car il n'est pas permis d'écrire.

— Au moins pourrai-je avoir des crayons pour dessiner des plans d'architecture ?

— Tant que vous voudrez.

— Vous me procurerez aussi de la bougie ?

— Non pas : voici une lampe qui brûle nuit et jour ; cela doit vous suffire.

— Ces restrictions me concernent-elles personnellement ?

— C'est l'usage de la maison.

— Et vos fonctions vous obligent-elles à me tenir compagnie ?

— Non pas. J'ai les clefs de votre cachot, et je suis responsable de votre personne : voilà tout. En outre, vous serez gardé à vue par une sentinelle placée à la porte ; si bon vous semble, vous pourrez causer avec elle par le guichet.

— Quel est le régime des prisonniers ?

— Du pain et de la soupe ; mais ils sont libres de demander tels autres mets, en s'astreignant à certaines formalités. Ainsi, je dois visiter les volailles, pâtés, etc.

Sur ce, mon homme se retira, en me prêchant la patience comme s'il dépendait de nous d'en avoir. Cependant les paroles de mon geôlier m'avaient fait du bien ; et, accoutumé à ces vicissitudes, je dormis paisiblement. Je fis, le lendemain, un succulent déjeuner en présence de mon geôlier, qui enfonça ponctuellement la fourchette dans tous les mets, pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas de lettres cachées. Sur l'invitation que je lui fis de partager mon repas, il me répondit que la nature de ses fonctions ne lui permettait pas d'accepter mon offre.

Je restai quarante-trois jours confiné dans ce donjon ; c'est là que je rédigeai de mémoire, au crayon, la *Réfuta-*

tion complète de l'Histoire de Venise par Amelot de la Houssaye, laissant en blanc les citations, puisque le texte de l'ouvrage me manquait.

Le 28 décembre, le même officier qui avait procédé à mon arrestation se fait ouvrir le cachot, et m'ordonne de m'habiller et de le suivre. Il m'accompagne jusqu'au palais de justice, où un greffier me fait remise de ma malle et de mes papiers ; il me remet aussi mes trois passe-ports, qui, ajoute-t-il, sont *véritables*.

— Est-ce donc pour vérifier cette circonstance qu'on m'a détenu pendant quarante-trois jours dans un cachot?

— Uniquement pour ce motif, monsieur ; mais présentement vous êtes justifié. Toutefois, il ne vous est pas permis de rester à Barcelone. Vous avez trois jours pour faire vos préparatifs.

— Je ne veux pas savoir quel est l'ennemi secret et puissant qui me persécute; mais cette conduite est odieuse : convenez-en, monsieur. Un scélérat avéré peut se défendre, et l'on m'a refusé jusqu'à cette consolation.

— Vous vous trompez ; libre à vous de porter plainte au conseil de Madrid.

— Cette expérience me suffit, et Dieu me garde d'avoir recours à la justice espagnole! Je vais en France.

— Bon voyage!

— Du moins vous voudrez bien me notifier par écrit l'ordre que vous me donnez.

— C'est inutile. Je suis Emmanuel Badillo, secrétaire de l'administration. On va vous conduire à l'hôtel Santa-Maria : vous y retrouverez tout ce que vous y avez laissé; ensuite vous serez libre, et demain vous aurez un passe-port.

Arrivé à l'hôtel, on me rendit ma redingote et mon épée, ainsi que le chapeau que j'avais laissé tomber dans ma fuite; singulière trouvaille, puisque en mon absence ma chambre n'avait été ouverte qu'aux agents de police. On me remit aussi fidèlement cinq ou six lettres à mon adresse, et qui n'avaient pas été ouvertes ; nouvelle preuve que ma détention était le résultat d'une haine particulière. Avant

de partir, je voulus régler mes comptes avec l'hôte ; mais il me répondit par la formule en usage :

— Tout est payé, ainsi que votre dépense présumable de trois jours.

— Et qui vous a payé ?

— Vous le savez bien.

— Mon aventure a-t-elle fait du bruit ?

— Beaucoup.

— Que disait-on ?

— Ceci et cela ; vous vous fâcherez si je parle.

— Me fâcher ! que m'importe l'opinion ? Ce sont les sots qui la règlent, et les sots seuls la redoutent.

— Eh bien, on assure que le coup de pistolet est parti de votre main, et que vous aurez tué quelque lapin pour rougir votre épée, puisqu'on n'a découvert ni mort ni blessé à l'endroit désigné par vous.

— Voilà qui est plaisant. Et mon chapeau ?

— Un agent l'aura trouvé dans la rue.

— Vous êtes crédule. Mais dit-on pour quel motif j'ai été incarcéré ?

— Mille bruits ont couru : selon les uns, vos papiers n'étaient pas en règle ; selon d'autres, vous passiez pour l'amant de dona Nina.

— Vous pouviez dire qu'il ne m'est jamais arrivé de découcher.

— Si vous m'en croyez, monsieur, ne revoyez jamais cette dame.

— Soyez tranquille.

J'appris que Nina se vantait hautement de m'avoir prodigué de l'argent, et qu'elle avait été jusqu'à avouer au comte de Riela que j'étais son amant. Le soir même, je fournis un nouvel aliment aux caquets de la ville. J'avais chargé mon hôte de retenir une loge à l'Opéra. La représentation annoncée promettait d'être brillante, lorsqu'une heure avant le spectacle l'affiche fut enlevée ; vu l'indisposition de deux chanteurs, il devait y avoir relâche jusqu'au 2 janvier. Cet ordre ne pouvait qu'émaner du vice-roi ; je le pris pour moi, ainsi que toute la ville.

Je quittai Barcelone le dernier jour de l'année 1768, me dirigeant sur Perpignan. Je voyageais dans une bonne calèche, allant à petites journées, ne m'arrêtant dans les auberges que pour les collations. Le lendemain de notre départ, mon cocher me demande si je n'ai pas des ennemis dans Barcelone.

— Pourquoi cette question?

— Parce que, depuis hier, trois individus à mine suspecte ne nous perdent pas de vue. Ils ont passé la nuit dans la même auberge que nous; ces gens-là évitent de parler à qui que ce soit et méditent sans doute un mauvais coup.

— Que faire pour nous garantir de leur attaque?

— Dans ce moment ils ont une avance de trois quarts d'heure sur nous; mon avis est de partir un peu plus tard, et d'aller coucher dans une auberge éloignée de la station ordinaire, où ces brigands ne manqueront pas de nous attendre. Si nous les voyons revenir sur leurs pas, point de doute qu'ils n'aient de mauvais desseins sur vous.

Je suivis le conseil de mon cocher, et descendis à l'auberge en question. Nous n'y trouvâmes point les bandits. Je commençais à me rassurer, lorsque en jetant les yeux dans la cour je les aperçus à la porte de l'écurie. Un frisson mortel courut par tous mes membres; je me crus perdu. La réflexion me rendit mon courage. J'ordonnai à mon domestique de ne témoigner aucune défiance, et de m'envoyer le cocher aussitôt que ces hommes seraient endormis. Celui-ci ne se fit pas attendre. Il accourut en criant qu'il fallait nous mettre en route sur-le-champ. J'ai fait causer ces vauriens après les avoir grisés, ajouta-t-il, et je suis persuadé maintenant qu'ils en veulent à votre vie. Profitons de leur sommeil pour nous éloigner; nous sommes tout près de la frontière, et je sais un chemin détourné qui nous y conduira en peu d'heures.

Assurément, si j'avais pu me procurer une escorte de deux hommes armés, j'aurais méprisé les conseils de mon conducteur; mais dans ma position, n'ayant qu'une paire de pistolets et mon épée, comment me serais-je

défendu contre trois assassins dont la mine annonçait l'audace et la résolution, et qui étaient armés jusqu'aux dents ! Nous levâmes le pied à la hâte. En six heures de temps nous avions franchi onze lieues; si bien que les bandits dormaient probablement encore quand nous touchâmes le territoire français. J'étais loin de deviner alors par qui ces hommes avaient été chargés de m'assassiner. Le lecteur verra bientôt comment, trois semaines après, j'appris toutes les circonstances de cette vilaine affaire.

Arrivé à Perpignan, je congédiai mon domestique. Le lendemain je couchai à Narbonne et le jour suivant à Béziers. La situation de cette dernière ville est magnifique, et le séjour en est enchanteur. Les habitants en sont spirituels, les femmes jolies et serviables ; on y mange bien, on y boit encore mieux. J'en dirai autant de Montpellier, où je retrouvai une demoiselle *Blasin* dont le lecteur se souviendra peut-être. Je ne fis que traverser Nîmes, pressé que j'étais d'arriver à Aix, où j'allais revoir plusieurs amis.

CHAPITRE XIV.

Séjour à Aix. — Le marquis d'Argens. — Henriette. — Départ pour Turin. — Vieilles connaissances que j'y retrouve. — Séjour à Livourne. — L'amiral Orloff. — Voyage à Rome. — Miss Betty.

Me voilà donc installé à Aix, à l'hôtel des Trois Dauphins. J'y trouvai un cardinal espagnol qui allait à Rome faire un nouveau pape en remplacement de Rezzonico (Pie V), qui venait de mourir. Ma chambre n'était séparée de celle de Son Éminence que par une simple cloison; aussi je ne perdais pas un mot de ce qui s'y disait. C'est ainsi que je devins l'invisible témoin d'une scène que le saint prélat fit à son intendant. L'Éminence gourmandait l'intendant sur sa lésinerie. Vous nourrissez donc mes gens comme des muletiers? lui disait-il; vous ferez passer

votre maître pour un gueux. Qu'est-ce que cela signifie? Nous dépensons ici quatre fois moins qu'en Espagne!

— Monseigneur, il est impossible de dépenser davantage dans ce pays. La bonne chère y est à vil prix.

— En vérité? C'est à dégoûter de la bonne chère.

— Voulez-vous que je contraigne l'hôte à exiger le double du prix de ce que vous demandez pour votre table, si splendidement servie en gibier, volaille, poisson, etc., etc.?

— S'il en est ainsi, j'entends que vous commandiez des repas dans tous les endroits des environs où nous devons passer; on payera et on n'y touchera pas. Vous ferez bien de les commander pour douze personnes.

— Mais nous ne sommes que dix.

— N'importe! En outre, vous donnerez de meilleurs pourboires aux postillons. Vous leur jetez un petit écu; c'est à me faire rougir. Rappelez-vous aussi que vous ne devez jamais recevoir la monnaie qu'on vous rend sur une pièce d'or. Vous me faites une jolie réputation avec vos lésineries de procureur! A Madrid, à Versailles, à Rome, on dira que le cardinal de la Cerda est un cancre.

Tous les grands d'Espagne sont taillés sur ce patron. Le cardinal de la Cerda, quand je le vis, avait une soixantaine d'années. C'était un petit homme aux yeux gris, au nez saillant, d'une tournure grotesque. Grâce à son embonpoint, on l'eût pris pour Sancho Pança costumé en cardinal.

Le marquis d'Argens habitait, aux environs d'Aix, la maison de campagne de son frère, le marquis d'Aiguilles, président du parlement. On sait qu'il s'était acquis une assez belle réputation par l'amitié que lui portait le grand Frédéric plutôt que par ses écrits, qu'on ne lit plus. C'était alors un vieillard touchant à la décrépitude, mais encore très-friand des plaisirs terrestres. Épicurien consommé, il coulait des jours sans nuages dans les bras de la comédienne Cauchois, qu'il venait d'épouser. Sauf la différence des conditions, ce lien ressemblait assez à celui qui unissait J.-J. Rousseau à sa Thérèse. La Cauchois,

bien qu'épouse légitime, se regardait comme la servante du vieux marquis. Sur la recommandation qui lui avait été faite par milord maréchal, son ami intime, il me reçut avec beaucoup de bonté, et me présenta à son frère. Jamais je ne vis deux hommes plus différents de caractère et de penchants, et cependant leur fraternelle amitié était admirable. Rien ne troubla jamais leur union, pas même les controverses religieuses. Le président était dévot et partisan tellement prononcé des jésuites, qu'on ne le désignait que par la qualification de *robe courte*. Le marquis d'Aiguilles ne parlait jamais de son frère qu'avec les marques d'une tendre pitié. Il gémissait de ses péchés et le plaignait de son aveuglement, comptant bien sur sa conversion, qu'il demandait au ciel ardemment. Du reste, le bon président se bornait à faire des vœux, abandonnant le soin et la direction de sa maison à d'Argens, qui s'y entendait. Table somptueuse, concerts, théâtre de société, les visiteurs, gens de distinction, trouvaient au château tous les plaisirs. Chacun des repas réunissait au moins trente convives. La conversation y était du meilleur ton, point satirique, mais nullement rigide, quoiqu'il n'y fût jamais question d'amour. Quand, par hasard, le marquis d'Argens effleurait un sujet trop délicat, les dames se couvraient le visage, et le confesseur de la maison s'empressait de donner une autre tournure à l'entretien. Au premier abord, on n'aurait jamais pris ce confesseur pour ce qu'il était : un jésuite. Son extérieur était celui d'un abbé dameret ; mais *l'habit ne fait pas le moine*. J'eus l'occasion de l'éprouver. Comme on m'interrogeait sur mon voyage en Espagne, je contai, entre autres anecdotes, celle de la madone si méchamment barbouillée par le chapelain de *San-Geronimo*. Quoique mon récit fût fait en termes mesurés, le sévère confesseur fronça le sourcil, et m'interrompit pour savoir comment on appelait, en Italie, un fort pâté dont Mme d'Argens nous distribuait des tranches. *Una crostata*, répondis-je ; seulement je ne saurais vous dire, ajoutai-je, le nom de toutes les *béatilles*, telles que boulettes, boudins, boudinelles, tripettes, culs d'artichauts

qui farcissent l'intérieur de la *crostata*. Tout le monde éclata de rire, à l'exception de mon jésuite, qui m'entreprit sur le mot *béatilles*. Il est indécent, s'écria-t-il, de s'égayer ainsi sur une locution qui s'applique à l'état des bienheureux. Puis, par une transition facile à concevoir, le jésuite me demanda lequel des cardinaux serait, à mon avis, élu pape.

— Ganganelli ; c'est le seul cardinal qui en même temps soit moine.

— Et pourquoi pensez-vous que le sacré collége choisisse un religieux ?

— N'est-ce pas le seul moyen de satisfaire les exigences du gouvernement espagnol ?

— Vous voulez parler de la suppression de l'ordre des jésuites ? C'est ce que la cour de Madrid n'obtiendra jamais.

— Je le souhaite, car j'aime les jésuites, mes anciens maîtres ; mais je redoute pour eux une mauvaise fin. Toutefois Ganganelli n'en sera pas moins élu pape, et par un autre motif qui vous paraîtra peut-être risible, mais qui n'en est pas moins très-sérieux.

— Lequel ?

— C'est qu'il est le seul cardinal qui porte perruque, et vous conviendrez que jamais le saint-siége n'a été encore occupé par un pape en perruque.

— Les choix du sacré collége ont toujours été déterminés par de plus graves motifs. Il est possible que la majorité soit hostile à notre ordre, mais jamais le pape n'oserait le supprimer.

— Il semblerait, repartis-je aussitôt, que vous oubliez le principe fondamental de votre ordre.

— Veuillez donc me le rappeler.

— C'est que le pape peut tout et même davantage.

Là-dessus mon homme se leva de table, rouge de colère. Je réfléchis trop tard que je m'étais fait un nouvel ennemi. On devait donner le soir même une représentation de *Polyeucte* sur le théâtre du château; mais je pris congé de la compagnie. Je serais parti le lendemain pour Marseille si

un jeune Polonais, du nom de Schusloski, parent du marquis d'Argens, ne m'eût procuré à Aix des connaissances de toutes sortes. Nous passâmes gaiement ensemble le temps du carnaval ; je dis gaiement, sans songer que le carême allait me faire expier ces plaisirs et devenir pour moi un véritable temps de pénitence.

Neuf jours après la soirée du mardi gras, au bout d'un sommeil de six heures, je me réveillai très-malade. Le mal empira au point qu'on jugea à propos de m'administrer les derniers sacrements. Ma convalescence fut longue : une femme qui m'était inconnue me soigna tout le temps qu'elle dura. Cette femme, qui n'avait plus ni jeunesse ni beauté, ne me quitta que lorsqu'elle me vit complétement guéri. En lui payant son salaire, je lui demandai qui l'avait placée auprès de moi. —Votre médecin, répondit-elle.

Quelques jours après, je remerciai le docteur de m'avoir procuré une si bonne garde-malade —Elle vous a trompé, me dit-il; je ne la connais pas. Mon hôtesse, à qui j'en parlai aussitôt, me fit la même déclaration. Bref, cette femme était étrangère à tout le monde. — Qui donc l'avait introduite auprès de moi? Je ne l'ai su qu'après mon départ d'Aix.

Sitôt guéri, j'allai retirer mes lettres à la poste. L'une d'elles, datée de Paris, était de mon frère en réponse aux nouvelles que je lui avais données de mon arrivée à Perpignan. Mon frère me félicitait d'avoir échappé aux trois assassins ; il m'écrivait : «Le bruit de ta mort a couru ici ; ce funeste événement m'a été communiqué à moi-même par un de tes amis intimes, le comte Manucci, attaché à l'ambassade de Venise. »

Ainsi par cette confidence indiscrète, Manucci se désignait lui-même comme l'auteur de cette lâche tentative. Ce cher ami avait poussé la vengeance bien loin ; mais il s'y prit très-maladroitement avant comme après. Lorsque, plus tard, je le revis à Rome, je lui reprochai son indigne action. Il nia effrontément, et s'entêta à dire que tout ce qu'il avait divulgué on le lui avait mandé de Barcelone, Je reviendrai sur ce sujet en temps et lieu.

Je revis le marquis d'Argens pour ma visite de congé. Nous eûmes un entretien de trois heures qui roula presque entièrement sur son auguste ami le roi de Prusse. J'avais fait présent au marquis d'une *Iliade* et d'une *Énéide*. L'*Iliade*, enrichie des scolies de Porphyre, était un exemplaire rare, à riche reliure. D'Argens, à son tour, me fit présent de la collection de ses œuvres. Comme je lui demandais si je pouvais me flatter de les posséder complètes, il me répondit : Vous avez là tout ce que j'ai écrit, si ce n'est une partie des mémoires qui concernent ma jeunesse, volumineux griffonnage que j'ai brûlé.

— Et pour quelle raison?

— Parce qu'avec mon amour pour la vérité je me serais rendu la risée de tout le monde.

— Si par hasard l'envie me prenait, à moi Casanova, de lever le voile qui couvre les actions de ma vie, que diriez-vous?

— Je vous dirais que vous avez tort : pareille publication ne vous laisserait que des regrets. Un homme qui monte ainsi de son propre mouvement sur les tréteaux de la publicité s'expose à tous les désagréments. Outre que son honneur est continuellement en jeu, il doit s'attendre à des humiliations sans nombre pour son amour-propre d'auteur. Qu'est-ce que des mémoires où l'auteur ne dit pas toute la vérité? et qui aura jamais le courage de la dire?

— Ce courage, je l'aurai!

— Prenez-y garde, tous vos aveux ne tourneront pas au profit de la vérité, et de la vraie morale par conséquent; mais on s'en fera une arme contre vous. On suspectera les louanges que vous vous donnerez, et on exagérera le mal que vous direz de vous-même. En outre, vos révélations vous susciteront partout des ennemis.

— Je tairai beaucoup de noms.

— La belle avance! On les devinera, et puis ne se reconnaîtront-ils pas eux-mêmes? Croyez-moi, s'il n'est pas séant à un homme de parler de soi, il lui est encore beaucoup moins permis de se faire le héros de son livre, de se placer ainsi sur un piédestal.

Convaincu de la justesse de ses observations, je jurai au marquis que je ne ferais jamais pareille folie. Et cependant je la commets chaque jour depuis sept ans; bien plus, j'en suis venu à croire que j'ai contracté la rigoureuse obligation d'aller jusqu'au bout, quelque repentir que j'en puisse éprouver. Je continue donc à écrire, mais en nourrissant le secret espoir que l'histoire de ma vie ne verra pas le jour, et que, grâce à quelque accès de sagesse, je brûlerai tout ce barbouillage. Si par hasard cette espèce d'auto-da-fé n'avait pas lieu, je supplie le lecteur de me pardonner en songeant que j'ai eu la *main forcée* par la foule des mauvais sujets qui fréquentent le château du comte de Wadstein, à Dux, que j'habite en ce moment.

Le lendemain de la Fête-Dieu, je partis d'Aix pour Marseille. Avant de parler de ce voyage, il m'est impossible de passer sous silence la procession qui a lieu ce jour-là à Aix, ainsi que dans tous les pays catholiques. On sait que, dans cette solennité, tous les fonctionnaires des ordres ecclésiastique, civil et militaire ont ordre de suivre le saint-sacrement. Ceci a lieu partout, et n'est susceptible d'aucune observation particulière; mais ce qui mérite d'être remarqué, ce sont les mascarades et les scènes burlesques dont on égaye ici la piété des fidèles. Là vous voyez, accoutrés d'une manière grotesque, des mannequins représentant la mort, le diable et le péché originel, lutter et se battre dans les rues. Cantiques, cris de joie, quolibets, hymnes, refrains bachiques, tout cela forme le plus bizarre concert. Jamais le paganisme, qui honorait aussi ses dieux par des saturnales, n'imagina rien de plus dissolu et de plus diabolique. Les paysans viennent de six lieues à la ronde en l'honneur du Seigneur. Le saint-sacrement n'est porté processionnellement que ce seul jour de l'année, et c'est précisément l'époque que le peuple célèbre par les plus scandaleuses bouffonneries. On dirait qu'il se propose d'égayer le Père Éternel lui-même par le spectacle de ces folles orgies. Quiconque aurait l'audace de fronder un tel usage passerait pour

impie. Un membre du parlement d'Aix m'assura gravement que cette fête était une excellente institution, puisqu'elle procurait à la ville un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs.

Pendant mon séjour à Aix, je n'avais cessé de penser à Henriette. Je connaissais son véritable nom, et j'espérais toujours la rencontrer. Plus d'une fois ce nom avait été prononcé devant moi dans différentes sociétés ; mais je m'étais bien gardé de demander des informations sur son compte, puisqu'elle m'avait commandé d'être discret. Cependant, impatient d'avoir de ses nouvelles, je me décidai à lui écrire, et j'allai remettre moi-même la lettre au concierge du château qu'elle habitait dans les environs. Il me répond : — Madame aura votre lettre ce soir.

— Elle n'est donc pas chez elle?

— Elle est chez elle, à la ville.

Au même instant j'aperçois ma garde-malade.

— Vous demeurez ici? lui dis-je. Et depuis quand?

— Depuis dix ans.

— Qui vous a placée auprès de moi pendant ma maladie?

— C'est ma maîtresse. Ne l'avez-vous pas vue à Aix?

— Non, car elle ne reçoit personne.

— C'est vrai, mais elle va partout. Au surplus, il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas reconnu ma pauvre maîtresse ; elle a tellement changé !

— Pauvre Henriette ! m'écriai-je. Et je remontai en voiture pour cacher mes larmes.

En arrivant à Marseille, la première personne que je rencontre dans l'auberge, c'est la sœur de Nina, la signora Schizza. Elle avait quitté Barcelone avec son mari, et se disposait à partir pour Livourne.

— Votre sœur serait-elle ici? lui dis-je.

— Non, elle est encore à Barcelone ; mais elle n'y restera pas longtemps. L'évêque ne veut pas qu'elle demeure plus longtemps dans la ville ; il faudra donc qu'elle finisse par déguerpir. Du reste, elle s'inquiète peu des persécutions de M. l'évêque, persuadée qu'elle est que l'amour du comte de Riela la suivra partout.

— Et que partout, ajoutai-je, elle trouvera le moyen de travailler à sa ruine.

— En attendant, elle l'a déshonoré dans le pays.

— Il est impossible cependant que votre sœur déteste le comte, qui a tout sacrifié, qui l'a comblée de bienfaits, et qui a assuré pour jamais son existence.

— Pour cela, vous vous trompez. Elle n'est pas riche ; elle ne possède que des diamants et des colifichets. Sur l'article des sentiments, ma sœur est incapable d'éprouver de la reconnaissance pour qui que ce soit. C'est l'ingratitude même : tout ce que j'ai fait pour elle n'a servi qu'à me perdre, moi et mon mari ; il était au service avec un assez beau grade, et elle l'a fait destituer. Mais vous savez bien à quoi vous en tenir vous-même sur le compte de ce monstre.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle a agi magnifiquement à mon égard.

— Sa générosité n'était qu'affectée ; le vrai but de Nina était d'afficher la honte du comte, et elle y est parvenue. Tout Barcelone sait qu'on a tenté de vous assasiner à sa porte, et que l'assassin est mort d'une blessure que vous lui avez faite.

— Pourriez-vous croire que Nina ait trempé dans ce meurtre, ou du moins qu'elle en ait eu connaissance avant son exécution ? Cela ne serait pas naturel.

— Eh ! mon Dieu ! est-il rien de naturel dans les actions de cette fille ? Seulement, voilà ce que j'ai vu et entendu : chaque fois que le comte venait la voir, elle ne tarissait pas sur votre esprit et vos manières, dans l'intention de l'humilier. Le comte, irrité de cette affectation offensante, l'avait priée plusieurs fois de changer de conversation ; Nina ne lui répondait qu'en riant. Enfin, deux jours avant l'événement, le vice-roi, poussé à bout, sortit en s'écriant qu'il vous ferait donner une leçon de politesse. Lorsque, le soir de votre dernière visite, nous entendîmes le coup de feu, Nina ne laissa pas échapper la moindre émotion ; seulement elle me dit en plaisantant : — Voilà la leçon de politesse ! Je lui fis observer que sans doute

vous étiez tué. A cela elle éclata de rire, en ajoutant que c'était là toute la sensation que votre mort causerait dans la ville. Le lendemain elle était encore de très-bonne humeur quand le domestique vint l'informer de votre arrestation. Elle écrivit à votre hôte un petit billet dont elle fit mystère ; c'était probablement l'ordre de ne vous laisser manquer de rien en prison.

— Et revit-elle le comte ce jour-là ?

— Il ne revint que le lendemain soir. Nina l'accueillit avec de bruyants éclats de rire. En lui parlant de votre conversation, Nina l'en félicita ironiquement.

— Cette mesure, lui dit-elle, va mettre le chevalier à l'abri des attaques de ses ennemis. Le comte répondit sèchement que votre arrestation n'avait rien de commun avec l'aventure nocturne en question. Toute la ville ayant bientôt appris que vous étiez incarcéré à la tour, on chercha à en deviner le motif. Nina le demanda tout net au vice-roi, qui répondit que vos passe-ports étaient faux.

— Mais si le comte n'a pas trempé dans cette affaire, sur quelle dénonciation pensez-vous que j'aie été arrêté ?

— Sur la dénonciation de Passano, puisqu'on l'emprisonna presqu'en même temps que vous. Quand vos passeports eurent été reconnus valables, on envoya Passano à Vienne pour le soustraire sans doute au châtiment qu'il méritait. Le jour même de votre mise en liberté, Nina se proposait d'aller à l'Opéra, comptant bien vous y trouver ; mais nous apprîmes en même temps qu'il y avait relâche pour trois jours, et qu'il vous était enjoint de quitter l'Espagne. Nina jugea bien que vous ne vous exposeriez pas à la revoir, et elle s'imagina qu'on vous avait interdit toute espèce de communication avec elle ; mais elle assura que si vous aviez le courage d'arriver jusqu'à elle, elle prendrait volontiers la fuite avec vous. Lorsqu'elle apprit votre arrivée en France, et par quel miracle vous aviez échappé au triste sort qui vous attendait à la frontière, elle conta tout au vice-roi, qui fit l'ignorant. Remerciez donc le ciel, qui vous a tiré sain et sauf de ce vilain pays, car vos relations avec Nina vous auraient

infailliblement coûté la vie. Pour moi, je suis plus à plaindre, et Dieu me punit tous les jours d'avoir mis au monde un pareil monstre.

— Comment? Nina serait votre fille?

— Hélas, oui!

— Elle passerait pour votre sœur.

— Elle l'est aussi.

— Je ne vous comprends pas.

— Nina est la fille de mon père. J'avais seize ans quand je lui donnai le jour; c'est une séduction abominable. Ah! plût au ciel que j'eusse étouffé au berceau le fruit de ces horribles amours.

Tel fut le récit de la signora Schizza. Nous la retrouverons, elle et sa fille, à Bologne, dans quelques années

Le même jour, je reçus d'Henriette la réponse à la lettre que je lui avais portée. « Mon vieil ami, me disait-elle, rien n'est plus romanesque et plus bizarre que l'histoire de notre entrevue, il y a cinq ans, à ma maison de campagne, si ce n'est celle de notre rencontre actuelle, vingt-deux ans après notre séparation à Genève. Nous avons bien vieilli l'un et l'autre depuis cette époque; mais croirez-vous que, malgré cela ou peut-être à cause de cela, je vous aime encore? Cependant je suis charmée que vous ne m'ayez point reconnue; n'en concluez pas que je sois devenue laide. Un embonpoint précoce a pu seul me rendre méconnaissable. Je suis veuve, et j'ai suffisamment de fortune pour pouvoir vous engager à puiser sans crainte dans ma bourse, si l'envie vous en prend; mais gardez-vous de revenir tout de suite à Aix, votre retour ne manquerait pas d'exercer les mauvaises langues si communes en tous pays. Que si le hasard vous ramenait dans ce pays, nous nous reverrions certainement, mais non comme d'anciennes connaissances. Que je me sens heureuse en songeant que j'ai pu contribuer au rétablissement de votre santé, en plaçant auprès de vous une garde-malade dont le dévouement m'était connu! Elle ne vous a rien caché, et j'en suis contente. Si vous me jugez digne d'entrer en correspondance suivie avec vous, je vous raconterai l'histoire des événe-

ments de ma vie jusqu'à notre réunion à Césène, ainsi que les circonstances qui déterminèrent mon retour dans ma patrie. En revanche, vous me ferez le récit de votre fuite miraculeuse des Plombs. Je suis très-reconnaissante de votre attention délicate à n'interroger personne sur mon compte. Marcoline doit vous avoir fait part, dans le temps, de tout ce que je l'ai chargée de vous dire. Si vous savez ce qu'est devenue cette chère enfant, veuillez m'en instruire. »

Déterminé à ne point rentrer dans Aix, où ma présence eût pu nuire à la renommée d'Henriette, je me contentai de lui écrire une lettre fort longue, puisqu'elle contenait en substance l'histoire de mes aventures principales. Dans une trentaine de missives, qui seront peut-être ajoutées à ces mémoires, Henriette me retraçait le tableau entier de sa vie depuis notre séparation. Rien ne me retenant plus à Marseille, j'en partis immédiatement, dans une voiture de louage, pour gagner directement Turin par Antibes et Nice.

Mes amis de Turin saluèrent mon arrivée par un mauvais compliment : à les entendre, *j'avais prodigieusement vieilli*. Il est vrai que j'étais dans ma quarante-cinquième année ; c'est en général l'âge du repos, mais pour moi c'était encore l'âge des plaisirs et de l'activité : il y a des hommes qui se sentent jeunes toute leur vie ; mon heureuse organisation m'a mis de ce nombre, aussi ne goûtai-je guère l'avis qu'ils me donnaient de songer à la retraite. Je leur fis part de mon projet d'aller en Suisse pour y faire imprimer à mes frais la réfutation en italien de l'ouvrage d'Amelot de la Houssaye ; tous s'empressèrent d'y souscrire : le comte de Lapérouse retint cinquante exemplaires qu'il me paya d'avance ; c'est chez lui que je fis la connaissance du chevalier L......, l'envoyé d'Angleterre, homme aimable, très-riche, gourmet renommé, généreux, et en cette qualité cher à tout le monde et surtout à une danseuse, une certaine *Carpioni*, très-belle, mais passablement cat...

Je ne fis donc que traverser Turin et me dirigeai vers

Lugano, dans le Tessin. L'imprimerie de cette ville et son directeur jouissaient d'une grande réputation, et puis je n'avais pas à redouter les griffes d'une censure. Aussitôt mon arrivée, j'allai trouver le directeur, M. Agnelli; nous réglâmes les conditions pécuniaires de l'impression. En six semaines l'ouvrage fut prêt et livré au public, qui enleva l'édition dans le courant de l'année. Mon principal but en composant cet ouvrage avait été de me réconcilier avec les inquisiteurs d'État de Venise. Après avoir erré dans toute l'Europe, j'éprouvais le désir bien naturel de revoir ma patrie. Cette envie était parfois tellement violente, que je m'imaginais ne pouvoir plus vivre ailleurs. L'*Histoire de Venise* d'Amelot de la Houssaye fut écrite en haine des Vénitiens; c'est un tissu de grossières calomnies entremêlées de quelques recherches savantes. L'ouvrage circulait depuis quatre-vingts ans, et personne n'avait songé à le refuter; il est vrai qu'un Vénitien qui se serait dévoué à cette besogne, n'aurait pas obtenu de son gouvernement la permission de publier son livre, parce que notre paternel gouvernement a pour principe de ne rien laisser dire sur son compte, soit en mal, soit en bien. J'osai enfreindre la défense, persuadé que tôt ou tard les inquisiteurs d'État me sauraient gré de mon courage, sinon de mon talent, et lèveraient l'injuste interdit qui pesait sur ma personne. On verra que j'avais deviné juste; mais pourquoi m'a-t-on dispensé de la reconnaissance en me faisant attendre le bienfait pendant cinq ans!

Pendant que je travaillais à mon ouvrage, travail qui me prenait quatorze heures par jour et m'astreignait ainsi à une vie exemplaire, je reçus la visite du *barigel* ou chef de la milice de la ville. Lugano ainsi que son territoire fait partie des treize cantons; mais les usages, les mœurs, la langue, tout en est italien, et la police aussi. Ce *barigel* se présenta fort honnêtement et vint m'offrir ses bons offices.

— Quoique vous soyez étranger, me dit-il, vous pouvez habiter *ma* ville en toute sûreté; vous y trouverez

protection contre vos ennemis du dehors, et principalement contre les puissants seigneurs de Venise.

— Je sais, monsieur, que je n'ai rien à redouter, me trouvant sur un sol suisse.

— Vous n'ignorez pas non plus, monsieur, que les étrangers admis à profiter du bienfait de notre protection doivent acquitter certaine rétribution hebdomadaire ou mensuelle...

— Et s'ils ne veulent pas se soumettre à cet impôt, interrompis-je.

— Alors ils ne peuvent pas se considérer comme étant en lieu de sûreté.

— Pour moi, monsieur, je me regarde ici comme dans un asile; jusqu'à ce que ma conviction ait changé, je ne payerai rien.

— Libre à vous, mais songez que vous n'êtes pas en paix avec la république de Venise.

Le menace indirecte contenue dans cet adieu du barigel ne me causa pas grand effroi; néanmoins la prudence m'obligeait à quelque démarche, et j'allai rendre une visite de politesse au gouverneur de la place. On m'introduit et j'aperçois, qui? M. de ..... et sa belle épouse, que j'avais connus dix ans auparavant à Soleure. Madame de ..... n'avait rien perdu de ses charmes, et je vis à son accueil qu'elle ne m'avait pas tout à fait oublié. Je racontai à M. de ..... la tentative du barigel; il me répondit qu'il le tancerait d'importance, et que je n'avais rien à craindre dans son gouvernement; bref, il me retint à dîner; il ajouta qu'obligé de vaquer à ses fonctions il me priait de tenir compagnie à sa femme. Dès qu'il fut parti, madame de ..... vint se jeter à mon cou. Le moyen de n'être pas touché de cette sensible marque de souvenir qu'elle me donnait après une absence de dix ans! Si le lecteur se souvient des tristes circonstances qui accompagnèrent notre séparation, il doit se figurer de quels voluptueux plaisirs notre réunion fut scellée.

— Pourquoi, divine amie, lui dis-je, ne m'avez-vous pas procuré ce bonheur dix ans plus tôt?

— Parce qu'alors mon mari était jaloux.

— Et il ne l'est plus ?

— De vous du moins ; votre conduite prudente d'autrefois a détruit tous les soupçons qu'il aurait pu concevoir, et la preuve c'est qu'il nous laisse seuls.

Je demandai à madame de ..... des nouvelles de la veuve dont les dégoûtantes intrigues avaient mis fin à nos amours ; elle me répondit :

— Cette femme est morte, et précisément du vilain mal qu'elle vous avait donné.

— Votre mari n'a-t-il pas eu quelque connaissance de l'affaire.

— Il en a été informé par cette indigne femme ; mais l'opinion de M. de ..... était arrêtée sur votre compte, et il a pris vivement votre défense et la mienne.

M. de ....., si jaloux autrefois, était alors la confiance même, et je l'éprouvai pendant mon séjour à Lugano. Nous fîmes ensemble un petit voyage aux îles Borromées, magnifique habitation du comte Frédéric Borromeo, qui était un de mes plus anciens amis. Ce gentilhomme avait une existence de prince souverain, quoiqu'il fût à peu près ruiné. Je renonce à parler de la beauté de ces îles vraiment fortunées, mon récit paraîtrait sec et froid aux nombreux voyageurs qui ont vu cette enivrante réalité. Le comte Borromeo, bien qu'arrivant à la décrépitude, et renommé de tout temps pour sa laideur, avait encore le secret de plaire. Les jardins de son palais étaient remplis d'un essaim de jeunes beautés, et l'on m'en cita quelques-unes auxquelles mon vieil ami inspirait une vive passion.

A mon retour à Turin, je trouvai une lettre du Vénitien Girolamo Juliani, le même qui, sur l'ordre des inquisiteurs, m'avait recommandé à M. de Mocenigo. Cette lettre me recommandait chaudement à M. de Berlendis, envoyé de la république auprès du gouvernement sarde. Ce Berlendis avait une haute réputation de capacité comme diplomate, et par une raison unique, c'est qu'il était homme de plaisir; il y avait chez lui table ouverte, on y adorait publiquement le beau sexe ; tout le talent de l'ambassadeur consistait à

traiter magnifiquement son monde : en général, les gouvernements n'en demandent pas davantage à leurs envoyés; la véritable supériorité d'esprit, l'étude, la science, les goûts simples et paisibles sont des qualités peu prisées dans un diplomate, elles ne sont bonnes qu'à vous fermer le chemin de ces fonctions, et je sais plus d'un personnage qui a dû sa disgrâce précisément à son mérite. Les gouvernements veulent toujours avoir sous la main des instruments aveugles et dociles; sous ce rapport la république de Venise était servie à souhait par M. de Berlendis, qui n'avait ni esprit, ni caractère, ni talent.

Je lui parlai de la publication de mon ouvrage, et il consentit à l'envoyer officiellement aux inquisiteurs d'État. La réponse qu'il en reçut était des plus singulières : le secrétaire du terrible tribunal lui mandait qu'il avait adressé mon ouvrage à la cour de justice, et que le titre seul suffisait pour attester l'étourderie ou les mauvaises intentions de son auteur; qu'on allait l'examiner, et qu'en attendant il était chargé de recommander à M. de Berlendis de me surveiller et de se refuser à toute démarche ultérieure qui pourrait faire croire que j'étais placé sous sa protection : aussi, craignant de compromettre Berlendis par ma présence à ses fêtes, je n'allai plus le voir que le matin, et en secret. Le précepteur de son fils était un certain Andreis, petit abbé corse, assez instruit; c'est le même, je crois, qui habite présentement l'Angleterre, où il a produit quelque sensation par ses ouvrages. Vers cette même époque, une modiste française, maîtresse du comte de Lapérouse, mourut étouffée par le portrait de son amant, qu'elle avait avalé dans un moment d'ivresse amoureuse. Je composai sur cet événement tragique deux sonnets dont je fus et dont je suis encore très-content; si je ne craignais de rendre trop volumineux le compte rendu de mes aventures, je joindrais ici ces différentes compositions comme éclaircissements et pièces justificatives; mais je suis peu touché de ce que l'on appelle la gloire d'auteur, et, si mon nom est destiné à quelque célébrité, je la devrai plutôt à mes actions qu'à mes écrits.

Mon travail terminé, n'ayant alors aucune *affaire de cœur*, dégoûté du jeu à cause de ses mauvaises chances, et ne sachant à quelle idée me vouer, j'eus la fantaisie d'aller offrir mes services au comte Alexis Orloff, qui commandait l'escadre russe mouillée à Livourne et en destination pour Constantinople. Ceux de mes amis à qui je parlai de mon projet s'empressèrent de me donner des lettres de recommandation pour Livourne ; j'eusse préféré des lettres de change, car je quittais Turin avec fort peu d'argent en poche. Si l'expédition dans les Dardanelles avait été dirigée par un Anglais, nul doute qu'elle n'eût réussi à forcer le passage ; mais le comte Orloff n'avait pas la réputation d'un marin. Il va paraître au moins bizarre au lecteur que je me sois figuré alors que j'étais destiné à prendre Constantinople. Dans l'exaltation de mes idées, je me persuadais que sans moi le comte russe ne parviendrait jamais à s'en emparer ; il est vrai qu'il y échoua, mais je suis moins sûr aujourd'hui que cet échec ait été le résultat de mon absence.

Je passai par Parme et soupai chez M. Dubois, directeur des monnaies de l'infant, homme ridiculement vaniteux, malgré tout son esprit. Notre liaison datait de loin, car je le connus en même temps que cette Henriette que j'ai tant aimée. Après nos embrassades, je lui fis part de mes projets. Voici, lui dis-je, des lettres pour le comte Orloff, qui m'attend avec impatience, et j'ai hâte d'arriver, car on dit que sa flotte est au moment d'appareiller. A ces mots, Dubois, me regardant comme un homme de grande importance politique, s'inclina profondément. Il fit mine de vouloir parler de cette expédition, qui mettait l'Europe entière en rumeur ; mais sa réserve diplomatique lui imposa silence. Alors il mit sa propre personne sur le tapis ; j'augurai que nous en aurions pour longtemps, mais, comme il avait eu la précaution de me faire servir un excellent dîner, je pris mon mal en patience ; il n'ouvrait la bouche que pour parler, moi que pour manger ; il me regardait faire et je ne l'écoutais pas. Son entretien, qui par conséquent se réduisait aux proportions d'un simple

monologue, roula sur les souverains de l'Europe : il se plaignait de tous sans exception ; même dans le nombre, il y en avait qui étaient morts depuis quinze ans ; mais j'avais un appétit qui m'eût fait supporter bien d'autres anachronismes. Je me souviens qu'il se plaignit avec une violente amertume des ministres de S. M. Louis XV, qui, disait-il, lui avaient refusé jusqu'à *un verre d'eau :* ceci me parut étrange et l'était en effet. Ce verre d'eau consistait dans le cordon noir de Saint-Michel, qui, disait-il, avait été prodigué à des ânes.

— Certainement, lui dis-je, on vous a fait une injustice en vous le refusant. Au dessert, ses doléances terminées, j'entamai le chapitre des miennes : je me plaignis de la fortune et ne lui cachai pas ma gêne ; j'avais besoin de cinquante sequins, il me les offrit généreusement ; je ne les lui ai jamais rendus, et probablement ne les lui rendrai-je jamais : *l'homme propose, Dieu dispose !*

Je trouvai à Livourne la flotte russe retenue encore par les vents contraires. Le consul d'Angleterre me présenta sur-le-champ au comte Orloff, qui habitait son hôtel. Il m'avait connu à Saint-Pétersbourg, et il voulut bien me déclarer qu'il se réjouirait de m'avoir à son bord ; il m'engagea à y faire porter mes malles, se proposant de lever l'ancre au premier vent favorable. Resté seul avec le consul, celui-ci me demanda en quelle qualité je comptais accompagner l'amiral.

— C'est ce que je voudrais bien savoir avant de m'embarquer, lui dis-je, et je vais m'expliquer nettement sur ce point.

La négociation était épineuse ; mais j'aime les situations nettes, et, pour établir la mienne, j'allais tout droit au comte Orloff. Son Excellence étant occupée à écrire, me fit prier d'attendre *une minute*. Cette minute dura deux bonnes heures, au bout desquelles je vois sortir du cabinet M. de Loglio, envoyé de Pologne à Venise. Je l'avais connu à Berlin.

— Que faites-vous ici ? me dit-il.

— J'attends.

— L'audience de l'amiral peut-être? Il est extraordinairement occupé.

— Voilà deux heures que je m'en aperçois.

Cependant les visiteurs se succédaient et étaient admis. Cette inconvenance me choqua : n'était-ce pas me dire que l'amiral n'était pas extraordinairement occupé pour eux?

Cependant ma patience triompha de sa mauvaise volonté. Après quatre heures de station dans son antichambre, il sort, accompagné de toute sa suite, et, à ma demande d'une audience que j'attendais depuis le matin, il veut bien répondre par une invitation à dîner. Je fus ponctuel, et pris place à sa table, où tout le monde s'assit pêle-mêle. Je fus étrangement choqué encore du nombre des convives, qui dépassait du double le nombre des couverts mis. Je vis le moment où, mon voisin et moi, nous serions obligés de manger dans la même assiette. Jamais plus mauvais repas ne fut servi à convives plus avides. Le vin sentait l'eau de mer ; les mets étaient avariés. La conversation pouvait passer pour le plus discordant des charivaris ; c'était un résumé de tous les patois tartares en usage depuis la Néva jusqu'au pied des Balkans. Orloff, pour stimuler l'appétit des convives, criait de temps en temps : Mangez donc! Et chacun de s'étouffer. Quant à lui, il dîna de l'œil, occupé qu'il était à noter au crayon les passages des lettres qu'il lisait. Au dessert on apporta du rhum et de l'eau-de-vie, boissons qui firent flamboyer ces yeux tartares. Après le café le comte me mena dans une embrasure de fenêtre, et voici, mot pour mot, le court entretien que nous eûmes ensemble.

— Eh bien, mon cher ami, vos effets sont-ils à bord? Nous partons demain.

— Permettez-moi, monseigneur, de vous demander à quelles fonctions vous me destinez.

— Je n'en ai aucune à vous donner. Vous me suivrez en ami.

— J'apprécie cette faveur, et je regarderais comme honorable toute destination qui m'imposerait le devoir de

défendre vos jours au prix des miens; mais quel gré m'en saurait-on pendant ou après l'expédition? Votre Excellence aura beau m'honorer des marques de sa considération, je n'en resterai pas moins étranger aux affaires. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un parasite, bon tout au plus à égayer votre suite par des quolibets. J'ai besoin d'un emploi auquel soient attachées des obligations positives, et qui me donne le droit de porter votre uniforme.

— Impossible! mon cher, que ferais-je de vous?

— Mettez-moi à l'œuvre, et vous verrez! J'ai du courage et de la bonne volonté, quelques talents peut-être, et je parle couramment la langue du pays où vous allez.

— Décidément, je n'ai point d'emploi à vous confier.

— Dans ce cas je vous souhaite bonne chance, et je m'en vais à Rome. Puissiez-vous n'avoir jamais lieu de vous en repentir! Je vous le déclare, privé de mon assistance, vous ne franchirez jamais les Dardanelles.

— Qu'est-ce que vous me dites-là! est-ce un oracle ou une prophétie?

— L'un et l'autre.

— Nous verrons bien, cher Calchas!

Le jour suivant, l'escadre russe mit à la voile. Quant à moi, je revins à Palerme, où j'oubliai ce camouflet dans la société du père Streafico. C'est ce même moine qui deux ans plus tard devait, par une démarche aussi hardie que périlleuse, escamoter un évêché.

Aux obsèques du père Ricci, le dernier supérieur des jésuites, Streafico fut chargé de l'oraison funèbre du défunt. Ce discours, panégyrique ardent, écrit d'un style nerveux, mettait le pape Ganganelli dans l'alternative de punir l'orateur, ou de donner un bel exemple de modération en le récompensant pour son talent oratoire. Le saint-père prit ce dernier parti, et Streafico fut nommé évêque. Lui-même m'avoua depuis que, connaissant à fond le cœur humain et la nécessité politique des temps, il était persuadé d'avance que le souverain pontife lui infligerait cette punition rémunératoire.

Streafico réunissait chaque soir dans son oratoire des jeunes personnes de distinction qu'il exerçait à improviser, et, chose singulière pour un moine! il accompagnait leur poétique prose des sons de sa guitare. Il les initiait ainsi aux secrets de l'art pratiqué alors par la célèbre Corinne, qui, quatre ans plus tard, fut couronnée dans le Capitole, lieu illustré par les plus grands poëtes de l'Italie, qui y reçurent leur plus beau laurier. L'espèce de sensation que causa, dans Rome, ce couronnement nocturne dut mêler quelque amertume à l'enivrement du lauréat femelle. Les talents de Corinne, quelque transcendants qu'ils fussent dans leur genre, étaient d'un ordre tout à fait secondaire. Les improvisateurs italiens, qui pullulent dans toutes nos villes, ont un langage de convention et de parade qui ressemble à la vraie poésie à peu près comme le cuivre ressemble à l'or. Leur inspiration est toute factice; leurs idées, quand par hasard ils en expriment, sont communes, et font depuis longtemps partie du domaine public. Quant aux ornements qu'ils donnent à ces prétendues idées, ce ne sont que paillettes, oripeaux et pierres fausses. Pour en revenir à Corinne et à son triomphe, les satires et les poëmes burlesques éclatèrent de toutes parts contre elle. Dans ces épanchements d'un fiel amer, qui ne respectaient pas la vie privée de la femme, on insistait surtout sur ce que la chasteté sévère, si recommandée à son sexe, n'était pas au nombre des qualités de la virtuose. Elle aurait pu jeter au nez de ses détracteurs leur grossière ignorance, à meilleur droit sans doute que ceux-ci lui reprochaient son inconduite. Toutes les femmes qui, depuis Homère, se sont fait un nom dans la poésie, ne doivent-elles pas leur illustration à l'amour qui dicta leurs chants? Sans cette passion féconde, sans ce stimulant aigu et doux à la fois, qui fouette notre sang, fait vibrer nos nerfs et élève notre âme en l'échauffant, la gloire de ces femmes se serait éteinte en même temps que leur vie. La meilleure part de l'immortalité qui leur est acquise leur fut décernée par les écrits de leurs adorateurs. La veille du jour fixé pour le couronne-

ment de Corinne, on trouva ces vers latins affichés à la porte du temple où la cérémonie se préparait :

Arce in Tarpeia, Caio regnante, sedentem
  Nunquam vidit equum ; Roma videbit equam.
Corinnam patres obscura nocte coronant.
  Quid mirum ? Tenebris nox tegit omne nefas (1).

Il est bien vrai qu'on eût dû la couronner en plein jour. ou ne la point couronner du tout.

Choisir la nuit pour pareille solennité, c'était une insigne maladresse. Le lendemain, nouveaux vers plus injurieux que les précédents.

Corinnam patres turba plaudente coronant,
  Altricem memores geminis esse lupam.
Proh scelus ! impuri redierunt sæcla Neronis,
  Indulget scortis laurea serta Pius (2) !

Ce scandale porta un coup terrible au gouvernement papal ; il devint évident pour tous qu'à l'avenir aucun poëte digne de ce nom n'ambitionnerait l'honneur d'être couronné à Rome, où cette gloire avait été décernée à deux des plus grands génies de l'Italie (Pétrarque et Torquato). Puisque je suis en veine de citations, je citerai encore des vers écrits sur les portes du Vatican :

Sacra fronde vilis frontem meretricula cingit ;
  Quis vatum tua nunc præmia, Phœbe, velit (3) !

Ces deux mauvais vers latins ont le mérite d'exprimer

(1) Caligula régnant, son cheval favori ne put siéger au Capitole ; la Rome d'aujourd'hui décerne ces honneurs à une jument. Pour couronner Corinne, nos sénateurs profitent des ombres de la nuit. Ne vous en étonnez point, la nuit est un voile jeté sur toutes les sottises.

(2) Le sénat couronne Corinne aux applaudissements de la populace ; il se ressouvient que jadis une louve allaita les jumeaux fondateurs de Rome. Temps honteux qui rappelle celui de Néron ! Quoi ! le saint-père couronne une prostituée !

(3) Quand le front d'une courtisane est ceint du rameau sacré, quel poëte, ô Apollon, ambitionnerait désormais tes lauriers !

d'une manière assez exacte le sentiment populaire à cette époque.

Enfin, pour comble de scandale, au moment où Corinne, tremblante, pénétrait dans la salle où l'attendait le cortége des cardinaux et des sénateurs, un jeune abbé lui glissa un papier dans la main. Elle le reçut en rougissant et avec de grands remercîments, comme s'il s'agissait d'un hommage rendu à son triomphe. Les vers étant toujours en latin, le cardinal Gonzague les lui traduisit à haute et intelligible voix. J'épargnerai l'original à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices ; on se contentera de la traduction.

« Femme, pourquoi cette pâleur sur tes joues? L'effroi fait chanceler tes pas. Pourquoi trembler en entrant dans le Capitole? Les filles d'Hélicon applaudissent à ton triomphe : quant à Apollon, s'il te fait défaut, tu peux dire : Priape, accours à mon aide. »

L'impudent et imprudent abbé avait disparu avant la lecture de sa sanglante missive. Corinne, rouge de honte, quitta Rome aussitôt après la cérémonie, et le saint gardien des divines arcades, l'abbé Pizzi, en butte aux quolibets et aux sarcasmes, se renferma dans son hôtel, où il resta confiné pendant plusieurs mois.

Pendant mon voyage de Parme à Rome, il m'arriva une aventure qui vaut la peine d'être racontée. Par un contrat passé, suivant l'usage, entre mon conducteur et moi, il avait été convenu qu'il ne pourrait disposer, sans mon consentement, de la seconde place de sa voiture. Au moment où nous partions, il me demanda la permission de faire monter à mes côtés un compagnon de voyage.

— Je t'ai dit que j'entendais être seul.

— Mais ce sera une économie de trois ducats au moins pour Votre Seigneurie.

— Ma Seigneurie ne calcule pas comme toi.

— Oh! signor, vous avez un grandissime tort.

— Pourquoi?

— *Perche!* Parce que ce n'est pas un compagnon, mais

une compagnonne, belle comme la Vierge du *Campo Santo*.

L'eau me vint à la bouche.

— Tu t'intéresses donc beaucoup à cette dame?

— *Per Dio!* elle est si belle!

— Est-elle seule?

— Oui et non. Un jeune homme l'accompagne, mais il est à cheval. Il suivra la voiture.

— Dans quel équipage sont-ils venus?

— A cheval tous les deux; mais la signora est rompue de fatigue. Elle s'est mise au lit, et ne veut plus poursuivre sa route qu'en voiture. Le cavalier m'a promis quatre sequins si je voulais lui donner place dans ma calèche. Signor, êtes-vous catholique?

— Pourquoi cette question?

— C'est qu'alors vous avez un patron, et je lui ferai une prière pour qu'il vous ordonne de recevoir cette dame.

— Laisse là mon patron, et écoute-moi. Ce cavalier nous accompagnera à cheval, et il est bien entendu qu'il n'exigera pas place à nos côtés; ensuite tu t'engages à ce que la dame soit jeune et jolie. L'as-tu vue?

— Je mentirais si je disais oui; mais le cavalier est beau, et il m'a dit qu'elle était belle. Il l'a dit en italien, et c'est le seul mot de notre langue qu'il sache, car il est étranger.

— Je ne veux rien conclure avant d'avoir vu l'un ou l'autre. D'ailleurs, où sont leurs bagages?

— Dans un petit coffre qui tiendra aisément derrière la voiture.

— Et le cheval qui amena cette dame, où est-il?

— Le monsieur l'a vendu.

— Ceci me paraît louche.

— Tenez, le voilà; parlez-lui donc vous-même.

Au même instant, je vois paraître un jeune Français d'une jolie tournure; il portait un costume d'officier. Il vient me confirmer les paroles du conducteur, et ajoute que je suis trop galant pour refuser une place à sa femme.

— Votre femme ! dis-je en français.

— Vous êtes Français, monsieur? répondit-il. Que je suis heureux ! Oui, ma femme, Anglaise de naissance, d'une rare beauté, très-riche, et qui certainement ne vous sera pas à charge.

— Je serai trop heureux de lui rendre ce léger service; cependant je ne voudrais pas retarder mon départ.

— Je ne vous demande que le temps de l'habiller.

— Je suis plus accommodant. Madame votre épouse est fatiguée; qu'elle repose cette nuit, et nous partirons demain matin à cinq heures.

Le lendemain, nous étions en route à l'heure dite. L'étrangère était blonde, jeune, jolie, vêtue avec élégance et à l'anglaise : la robe blanche, le spencer vert, et un petit chapeau garni d'un voile. Son sein, à peine recouvert d'un léger tissu de gaze, me parut avoir des proportions tout à fait virginales. Son maintien et ses manières étaient modestes. Mon imagination fit bientôt des siennes; je me voyais embarqué dans une nouvelle aventure dont je croyais pouvoir présager les différentes crises, grâce à ma longue habitude. Il est vrai que j'avais quarante-cinq années sur le chef, mais c'est la dernière réflexion qu'on fasse en pareille circonstance; j'avais aussi deux cents sequins en poche, ce qui ne contribuait pas peu à mon égarement, car l'or est un véhicule qui double les forces et un prisme qui décuple les illusions. Quant au beau sexe, malgré certaines restrictions, je l'aimais encore; mais, mon expérience étant à peu près consommée, mon ardeur était moins vive, et je me sentais moins d'entrain pour les entreprises hardies. Ce qui m'affectait le plus sensiblement, c'était mon extérieur, dont l'ensemble me reléguait dans la classe respectable des pères de famille. Je descendis les différents échelons de cet aparté mental plus rapidement que je ne les signale; trois minutes me suffirent pour envisager le fort et le faible de ma position, relativement à mes intentions érotiques. Le bizarre, c'est qu'il ne me vint pas dans l'esprit de prendre le jeune Français comme mon terme de comparaison. Sa qualité

de mari, qui me paraissait incontestable, le mettait dans une sphère à part ; mon état de célibataire me donnait, à mes propres yeux, un avantage immense sur lui, et me semblait devoir effacer entre nous la différence de quelque vingt ans qui nous séparait. Ainsi procède l'imagination, faisant des rêves à tort et à travers, rêves que la fortune et l'occasion changent souvent en réalités.

Cependant nous cheminions, et ma compagne gardait le plus profond silence. Je le rompis par cette question, dont le ton n'était pas très-poli. Je lui dis : — J'espère bien, madame, que vous parlez français.

— Oui, monsieur, un peu : et l'italien aussi.

— Alors je suis heureux de cette rencontre.

— Peut-être suis-je plus heureuse que vous.

Ici je lui lâchai la plus stupide des répliques.

— Pourquoi, madame?

Elle sourit et me dit : — Parce qu'on est mieux dans une voiture qu'à cheval.

— C'est juste. Mais pourquoi, si jeune et si délicate, monter un mauvais cheval?

— C'est une folie que je ne ferai plus.

— Il me semble que votre mari aurait pu vendre son cheval pour vous procurer à tous les deux une voiture commode.

— Il ne peut pas s'en défaire ; c'est un cheval de louage. Il le déposera à Rome.

D'après cette réponse, je ne conçus pas une haute idée des ressources pécuniaires du jeune comte, qui allait à Rome uniquement peut-être pour y reconduire une rosse.

— Comptez-vous, repris-je, séjourner à Rome?

— Nous allons à Naples.

— Je vois que vous êtes passionnée pour les voyages.

— Extrêmement, mais j'aimerais mieux les faire d'une manière plus commode.

Nous nous arrêtâmes un moment à Buon-Convento. L'époux de ma jeune Anglaise, qui s'appelait Betty, devait nous y attendre; mais l'aubergiste vint nous dire qu'il était reparti depuis une demi-heure après avoir vidé une

bouteille de vin. Il ajouta que le cavalier avait poursuivi sa route, en le chargeant de nous prévenir qu'il nous attendrait à *San-Quirico*, où il commanderait un bon souper. Ce procédé me parut un peu leste; toutefois je n'en témoignai rien.

En entrant dans la salle de l'hôtellerie, l'aubergiste se mit à crier : — Qui est-ce qui paye la dépense?

— Je paye la mienne, répondis-je.

Alors, se tournant vers le conducteur, miss Betty le pria de la défrayer pendant la route; mais celui-ci lui prouva, par les termes d'un marché signé *comte de l'Étoile*, qu'il n'était pas obligé à cette dépense.

Ma jeune Anglaise rougit beaucoup. Je vis son embarras, et je demandai à dîner pour deux. Au moment de partir, l'aubergiste m'apporta sa note. Outre le prix de notre dîner, la note portait deux paoli pour les rafraîchissements du comte de l'Étoile. Ceci m'éclaira tout à fait. Je payai pour le cavalier, et l'Anglaise rougit de nouveau.

Nous arrivâmes à sept heures à San-Quirico. Le comte de l'Étoile avait, en effet, commandé un excellent souper. Le repas fut assez triste : mes deux compagnons ne s'adressèrent pas la parole. Le lendemain, je suis réveillé, au point du jour, par des cris et des jurements. J'ouvre la fenêtre, et j'aperçois le comte de l'Étoile aux prises avec notre conducteur, qui l'empêchait d'emmener son cheval. Je ne pouvais deviner la cause du tapage ; mais je trouvai singulier que l'époux de Betty décampât sans nous en prévenir. Aux gros mots que les champions échangeaient, je compris que le voiturier voulait de l'argent, et que le comte n'avait pas le sou. Je descends, et il me prie de lui prêter deux sequins, qu'il me rendrait à Rome.

— Le hasard, ajoute-t-il , fait que je suis sans argent. Pourtant ce coquin ne risque rien : il est nanti de mon coffre.

— Joli nantissement! répond le conducteur. La serrure, qui ne tenait guère, a sauté; et tout ce que j'ai vu dans le coffre, c'est une vieille paire de guêtres et une douzaine de cailloux.

— Ce sont des échantillons, dit le comte de l'Étoile.

— Des échantillons de pierres!

Et le voiturier levait les épaules. Je l'apaisai en lui donnant les deux sequins. Pendant ce temps le comte de l'Étoile sauta sur son cheval, et partit au galop.

De retour auprès de Betty, je la trouvai fondant en larmes.

— Calmez-vous, ma chère, lui dis-je, et ne me cachez plus la vérité. A cette condition, je promets de pourvoir à tous vos besoins et de vous conduire à Rome.

— Que puis-je faire pour vous témoigner toute ma reconnaissance?

— Me dire sincèrement si le comte est votre époux ou votre amant.

— Il doit m'épouser à Rome.

Il ne vous épousera pas, madame, et je vous en félicite. Il vous aura séduite et enlevée, et il vous abandonne.

— C'est impossible. Quelle horreur!

— Il vous a dit qu'il était riche, qu'il était comte, qu'il ferait votre bonheur, et cent autres balivernes : tout cela, autant de faussetés.

— Comment le savez-vous?

— C'est l'expérience que j'ai des hommes qui me l'indique. Croyez-moi, le prétendu comte est un fou, un misérable sans doute, qui pourra vous épouser, mais pour trafiquer de votre personne.

— Vous le calomniez, monsieur. Il m'aime, j'en suis sûre, il me l'a juré.

— Il vous aime, pauvre enfant! il vous abandonne sur la route, sans argent, sans ressources ; il vous expose à tous les dangers. C'est un misérable, vous dis-je. Eh! que deviendriez-vous, si j'étais homme à me prévaloir de votre fâcheuse position!

La pauvre petite ne me répondit que par de nouvelles larmes.

— Betty, repris-je, il est un autre aveu que j'exige de vous. Qui avez-vous quitté à Livourne? un père ou un frère?

— Hélas ! ni l'un ni l'autre, mais un maître, un amant, honnête négociant, de votre âge et de votre tournure. Obligé de quitter Livourne pour les affaires de son commerce, il devait être de retour aujourd'hui même. Pendant son absence, il m'avait confiée à un ami, et c'est de la maison de cet ami que j'ai déserté pour suivre le comte.

— Betty, vous êtes au bord d'un abîme. Le parti que vous allez prendre va décider de votre sort. Comprenez-vous enfin que vous avez été trompée ?

— Hélas ! oui, mais que faire ? De grâce, aidez-moi de vos conseils. Je vous aime et vous révère comme un père.

Ces paroles filiales m'auraient déplu la veille, alors que je nourrissais d'autres desseins qui n'avaient rien de paternel ; mais, à force d'entendre répéter ce mot de père, je finis par prendre l'esprit et le langage de mon nouveau rôle.

— Betty, croyez-vous pouvoir compter sur le pardon de votre ami de Livourne ?

— Il est si bon !

— Eh bien, je vais vous reconduire dans cette ville.

Aussitôt je fais rebrousser chemin. Arrivé à Buon-Convento, je dis à mon Anglaise d'écrire à son protecteur une lettre de repentir et de l'informer de notre retour. Elle achevait sa lettre, lorsqu'un grand bruit retentit dans l'escalier. La porte est ouverte violemment, et un homme furieux se précipite sur Betty le pistolet au poing Je m'élance, prompt comme l'éclair, au moment où l'inconnu va faire feu. Alors sa fureur se tourne contre moi ; mais je l'étreins avec force et le renverse, tandis que Betty, suppliante, lui crie qu'il s'abuse, que le complice qu'il cherche est en fuite et que je suis son libérateur. La lettre achève d'expliquer tout, et l'inconnu me saute au cou et pardonne à sa maîtresse. Nous passâmes le reste de la journée ensemble, et le brave négociant voulut me rembourser toutes les dépenses que j'avais faites pour Betty. J'acceptai avec plaisir, heureux d'une bonne action qui avait failli me coûter cher.

CHAPITRE XV.

Goudar à Naples. — Le cardinal de Bernis. — La princesse de Santa-Croce. — Medini. — Je retrouve Manucci. — Menicuccio et sa sœur.— Armelline et Émilie.

Je m'étais proposé de passer quelques jours à Rome; mais, sur la nouvelle que mon frère l'abbé s'y trouvait, je partis aussitôt pour Naples.

La première personne que je rencontrai à Naples, ce fut le chevalier Goudar, dont j'avais fait la connaissance à Londres chez lord Baltimore. Goudar, établi à Naples depuis longtemps, habitait un fort bel hôtel au Pausilippe. Il avait épousé son ancienne maîtresse, l'Irlandaise Sarah, qui avait été servante de cabaret, jolie personne que je connaissais de près.

La métamorphose de Sarah Goudar était complète : air réservé, manières aisées, mise de grande dame italiennne; j'avais quelque peine à la reconnaître. Elle me reçut poliment et froidement. Goudar m'invita à dîner. La table était de trente couverts; les convives étaient tous des étrangers de la plus haute distinction. Je comptai trois princes, huit ducs, sept marquis; le reste était baron ou tout au moins chevalier. Je crois que toutes les décorations européennes figuraient au banquet, présidé par Mme Sarah Goudar.

L'étrange, c'est qu'une si haute noblesse venait chez Goudar et que sa femme n'allait nulle part. Mon vieux roué me mit dans le secret, il m'avoua qu'il ne vivait que du jeu. Sa fortune avait pour base le pharaon et le biribi.

— Si je juge d'après ton train, lui dis-je, tes gains sont considérables.

— Mets-toi de la partie, répondit-il, et tu verras ! J'acceptai son offre, qui promettait à ma bourse une restauration dont elle avait grand besoin. Le soir même je mis

un fort enjeu dans la banque de M. Goudar. La partie était considérable; 600 onces étaient engagées. A une heure du matin la banque sauta par l'effet d'une fraude ; car le baillant était le comte Medini, filou fieffé. Resté seul avec Goudar et Medini, je déclare au premier que j'exige la restitution de mon enjeu. Goudar dit à Medini de s'exécuter, mais celui-ci l'envoie promener.

— Arrangez-vous, dis-je à Goudar; il me faut mon argent, sans quoi je vous déclare une guerre à mort. Comme je me retirais, Sarah me rappelle et me dit: — Mon mari a tort, ce Medini est un fripon. Veuillez patienter : il est à sec aujourd'hui, mais nous attendons quelques rentrées et il vous satisfera.

— Le seul moyen de me satisfaire est de me payer tout de suite; sinon, madame, je ne remettrai plus le pied dans votre maison, que je regarde comme un coupe-gorge.

Aussitôt Sarah tire de son doigt une magnifique bague qui pouvait valoir le double de ma créance et me l'offre en nantissement. Je prends le joyau, tire une belle révérence, et me voilà parti.

Dans le nombre des anciennes relations que j'avais renouées à Naples, je dois compter la petite danseuse de Turin, Agathe, autrefois ma maîtresse. Un avocat âgé s'était amouraché d'elle et l'avait épousée. J'allai trouver cet honnête homme et le priai de m'indiquer quelque prêteur sur gages qui pût me procurer 200 onces sur la bague de Sarah. L'avocat me les compta aussitôt et écrivit à Goudar pour l'informer de la transaction.

En rentrant à mon hôtel j'aperçus de nouveaux visages qui m'étaient connus; c'étaient lord Hamilton et miss Chodeleigh, devenue duchesse de Kingston. Après le dîner on joua. La chance était contre moi, je perdis. Le lendemain, le prince de Francavilla, riche seigneur espagnol établi à Naples, donna une fête splendide à tous les étrangers de distinction. C'était un franc épicurien, plein d'esprit, de grâce et d'impertinence ; son humeur libérale lui procurait de nombreux amis, malgré ce grave défaut. Il avait fait construire au bord de la mer des bains magnifiques. Il

nous donna le spectacle d'une joute natatoire exécutée par ses pages, jeunes et beaux garçons de quinze à dix-huit ans, qui, sous les yeux des dames, prenaient leurs ébats dans l'eau. J'ignore si les accouplements érotiques qu'ils simulaient dans le bain faisaient partie du programme ordonné par le prince; tout ce que je sais, c'est que les dames s'en amusèrent beaucoup. Francavilla avait été en grande faveur à la cour d'Espagne, mais le roi l'avait envoyé à Naples par égard pour la morale, et de peur que l'exemple du favori ne perdît le prince des Asturies.

Pendant quatre jours ce ne furent que festins, concerts, fêtes nautiques, etc. J'eus le déplaisir de trouver le comte Medini dans le nombre des nouveaux invités qui se présentèrent. Nous nous saluâmes à peine. Un certain Rosbury, qui connaissait Medini pour joueur de profession, lui proposa, le soir, de tenir la banque au pharaon. Celui-ci s'excusa, alléguant son manque d'argent. Alors je me chargeai de la banque. Je vide ma bourse sur la table; mon avoir était là, environ 200 onces: je taillai jusqu'à une heure du matin. A l'exception de Rosbury, qui, au lieu d'or, plaçait des billets de banque d'Angleterre sur les cartes, tous les pontes gagnaient plus ou moins. Le jeu terminé, chacun de me remercier pour ma complaisance. Et moi de m'esquiver avec un bénéfice de 500 livres sterling.

Le lendemain j'étais de retour à Naples, lorsqu'un jeune homme se présente à ma porte et se fait annoncer sous le nom de Joseph. C'était le fils de madame Cornelis.

— Qui vous a amené à Naples, mon ami?

— Je voyage seul, ma mère m'en a procuré les moyens. J'ai parcouru déjà toute l'Italie, et je me propose de traverser, au retour, la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas.

— Et combien de temps mettrez-vous à faire cette grande tournée?

— Trois mois.

— Vous appelez cela voyager?

— Sans doute! Je visite toutes les villes l'une après l'autre. Je suis resté deux jours à Milan, un jour et une

nuit à Venise; j'ai passé une matinée entière à Florence, et douze heures à Rome. Maintenant me voilà à Naples depuis hier, et je repars ce soir. J'espère que ma mère pourra se flatter que son argent n'a pas été dépensé en pure perte.

— Combien vous a-t-elle donné ?

— Cent livres sterling.

Joseph avait alors vingt-deux ans ; il était si mince et si joli qu'on l'eût pris pour une fille. Tous mes efforts pour le retenir plus longtemps à Naples furent inutiles. Sa mère lui avait tracé un programme dont il ne s'écartait pas ; elle avait réglé les stations, le séjour, la dépense, et le petit bonhomme s'y conformait avec une probité et une bêtise exemplaires.

Goudar, qui, selon l'expression française, *tirait toujours le diable par la queue*, entre un matin chez moi en criant qu'il venait de faire une excellente découverte, et que, pour peu que je m'y prêtasse, ma fortune et la sienne étaient faites.

— Cher Goudar, lui dis-je, je suis arrivé à un âge où la crédulité n'est plus de mise. Je gage que votre découverte n'en est pas une.

— Vous avez passé huit jours chez le prince de Francavilla ?

— Ceci ne vous enrichira pas.

— Et vous n'aurez pas négligé de vous assurer de brillantes relations, car le palais du prince ne s'ouvre qu'à des étrangers de la plus haute distinction.

— M. Goudar, je ne vous comprends pas.

— C'est bien clair. Ces étrangers sont riches.

— J'en suis certain.

— Ils sont joueurs.

— Je le présume.

— Eh bien ?

— Eh bien, est-ce là toute votre découverte ? En ce cas, je réclame la priorité.

— Mon idée est bien simple : vous les inviterez chez vous.

— Le repas me coûtera cher.

— Nous tiendrons la banque ensemble.

— C'est ce que je ne souffrirai pas. Je vais inviter ces messieurs, et vous ferez leur connaissance si bon leur semble; mais on ne jouera pas chez moi.

Goudar, qui se chargeait de tout, porta mes lettres d'invitation pour le lendemain. J'eus nombreuse société. Ce qui me déplut, c'est que Goudar m'amena Medini. Vers la fin du souper, mon homme engagea tous mes convives pour le jour suivant à sa maison de Pausilippe. Il avait fait, pour éblouir ces étrangers, une dépense gigantesque. A dix heures Medini prit place devant une table et saisit les cartes, mais personne ne ponta. On lui déclara d'une voix unanime qu'on ne jouerait qu'autant que la banque serait tenue par madame Goudar ou par moi. Alors j'éloignai son enjeu, et ne laissai sur le tapis que la part de Goudar. Je plaçai 200 onces pour mon compte. Au bout d'une heure la banque avait sauté. Goudar et moi, nous étions complétement à sec.

— Voici les suites de votre découverte, lui dis-je.

J'ignore comment je me serais tiré de ma mauvaise situation sans un expédient qui valait mieux que l'idée de Goudar. A ma dernière visite chez Agathe, elle m'avait insinué, en usant de tous les ménagements convenables, combien il leur serait agréable, à son mari et à elle, que je voulusse bien reprendre les diamants que je lui avais donnés autrefois à Turin. L'offre était tentante, et pourtant j'avais rejeté sur-le-champ la proposition. La nécessité me renvoya chez Agathe dans des intentions très-différentes; je lui fis part de ma mésaventure, et ne lui cachai pas que j'accepterais avec reconnaissance la restitution qu'elle m'avait offerte. Je lui déclarai en même temps qu'une somme ronde me serait plus utile que les diamants. A l'instant même son mari me compta 3,000 ducats. Deux jours après Medini donna aux Goudar un dîner pour lequel je reçus une invitation. Je m'y rendis à contre-cœur. Il y avait une table de jeu préparée, et je remuais machinalement les cartes, lorsque Medini se permit de dire

qu'il y aurait trop de mauvaises chances pour tous les joueurs si je tenais la banque. Je me levai sans mot dire, pris mon chapeau, et descendis au bord de la mer. En sortant, j'ordonnai à un laquais d'avertir son maître que je désirais un mot d'explication de sa part, et qu'il eût à venir sur l'heure, sans rien laisser soupçonner à la société. Au même instant, je vois paraître Medini, tête nue, portant son épée sous le bras.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez insulté grossièrement.

— Je pourrais vous dire que telle n'a pas été mon intention; mais je ne le dirai pas, parce que je vous donnerais le droit de suspecter mon courage.

— Je vous tiendrai pour homme de cœur, lui dis-je, pourvu que vous consentiez à répéter sans restriction la déclaration que vous venez de faire.

— Volontiers, mais à une condition : c'est qu'à votre tour vous jurerez sur l'honneur que vous êtes étranger à l'affront qui m'a été fait, il y a trois jours, chez Goudar.

— Prenez garde, monsieur ; ceci pourrait me faire croire que vous avez eu l'intention de m'offenser.

— Eh bien, oui, et je n'ai fait qu'user de représailles.

A ces derniers mots, je tirai mon épée, et d'autant plus promptement que la sienne n'avait pas de fourreau. Ma botte droite, qui n'a jamais manqué, produisit encore son effet : Medini eut le bras droit traversé à la hauteur du sein.

Je rentrai chez moi aussitôt, et à sept heures du matin j'étais en route pour Salerne, où je savais qu'habitait une de mes plus vieilles connaissances, dona Lucrezia Castelli. Le lecteur se souviendra peut-être qu'en la quittant je l'avais confiée au frère de l'abbé Galiani. Sa fille, ou plutôt notre fille, était marquise de C.... Dona Lucrezia se jeta dans mes bras avec effusion. Elle était à peu près de mon âge, mais on lui aurait donné dix ans de moins ; je la trouvai très-appétissante encore.

— Léonilda, me dit-elle, est auprès de son époux, qui est très-pressé de te connaître.

— Qui donc lui a parlé de moi?

— Qui? Moi d'abord, et aussi notre chère fille. Il n'ignore pas que tu lui as donné 25,000 livres pour son établissement.

— Hâtons-nous : je brûle de voir ces chers enfants. A propos, est-elle mère?

— Hélas! non.

— Et voilà pourtant cinq ans qu'elle est mariée! A quoi pense donc son époux?

— Son aspect te dira tout. Sans doute Léonilda n'est pas à plaindre, puisque le marquis lui a assuré un douaire de 80,000 ducats ; mais, pour une jeune femme, son sort est bien triste.

Ma Léonilda avait alors vingt-cinq ans; je fus paternellement touché de sa beauté vraiment éblouissante. J'aperçus auprès d'elle un vieillard à tête chauve, étendu sur un sofa, et en proie à une attaque de goutte; c'était son époux. Le bon marquis voulut me presser dans ses bras et m'invita à baiser ses vénérables joues. Certainement il pouvait passer pour mon grand-père, et c'était mon gendre! Je compris pourquoi, de ce côté, toute espérance de rejetons m'était interdite, sauf le cas d'un veuvage ou bien encore d'un cocuage; mais Léonilda était aussi vertueuse que belle.

Le cuisinier du marquis entendait parfaitement son métier, et je fus régalé splendidement pendant les huit jours que je consacrai à ces épanchements de famille. Au moment de les quitter, mon vieux gendre me prit la main avec attendrissement, et me dit :

— Vous avez été trop généreux pour Léonilda, car je sais que vous n'êtes point riche; veuillez donc accepter la restitution des 25,000 livres ; c'est une faible marque de son attachement et de ma considération. Un sentiment de délicatesse n'a pas permis à votre fille de vous faire elle-même cette offre.

— De sa main j'eusse refusé, mais de la vôtre j'accepte.

Je ne sais lequel était le plus satisfait, de l'obligeant ou

de l'obligé. Les deux femmes m'embrassèrent à m'étouffer ; je m'arrachai de leurs bras, plein d'une douce émotion.

Naples, pendant les quatre séjours que j'y fis à différentes époques, avait été le théâtre de mes bonnes fortunes les plus brillantes; si je m'avisais d'y retourner aujourd'hui, assurément j'y mourrais de faim. Cruelle fortune, tu abandonnes la vieillesse!

J'allai à Rome, bien résolu d'y passer six mois dans le repos, et de ne m'y occuper que de travaux littéraires. Aussitôt arrivé, je louai un petit appartement vis-à-vis l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, le même précisément qu'occupait vingt-huit ans auparavant le maître de langue qui me donnait des leçons pour le compte du cardinal d'Acquaviva.

Mon hôtesse avait une fille de seize ans, qui n'eût pas été désagréable sans les ravages de la petite vérole, dont son visage portait des traces trop sensibles. Cet affreux mal lui avait enlevé l'œil gauche, qu'elle remplaçait par un œil postiche, ce qui achevait de la défigurer. Je conduisisis cette pauvre jeune fille chez un nommé Taylor, chirurgien anglais, de mes amis : moyennant 6 sequins, il lui ajusta un œil de porcelaine, et cet acte de bienveillance fut pris par la petite Marguerite pour une déclaration d'amour. C'est ce que j'appris plus tard.

Possesseur de 3,000 sequins, sans compter un crédit qui m'était ouvert chez le banquier Belloni, je pouvais vivre à Rome avec tous les dehors de l'opulence. J'avais des lettres de recommandation pour Erizzo, l'envoyé de Venise auprès du pape, et pour la duchesse de Fiano, sœur de ce diplomate. Ces relations m'en procurèrent d'autres, si bien que je conçus l'espoir de parvenir, à l'aide de mes connaissances, à me rapprocher du cardinal de Bernis, mon ancien protecteur.

Tous les soirs il y avait petit souper chez la duchesse de Fiano. Soit aversion pour ces sortes de réunions, soit tout autre motif, son époux n'y paraissait jamais. La duchesse n'était pas belle, mais elle avait un esprit enjoué et orné;

seulement elle le gâtait par de l'affectation. Le prince Ottoboni, son époux, ne s'était marié que pour avoir un héritier; mais il était ce que les Italiens appellent *babilano.* C'était la chère dame elle-même qui me fit cette confidence, ajoutant que, pour satisfaire les vœux du prince, elle s'était mise à l'œuvre avec ardeur, et qu'elle n'avait aucun reproche à se faire. Elle avait pour ami intime le prince de Santa-Croce, dont la femme régnait en souveraine sur le cœur du cardinal de Bernis. Jeune, belle, spirituelle, la princesse, fille du marquis Falconieri, séduisait tous ceux qui l'approchaient; mais, contente d'enchaîner le cardinal, elle n'accordait rien au troupeau de ses adorateurs. Le prince était un homme jeune encore et d'une tournure distinguée; pétri de vanité, mais sans préjugés, puisqu'il se livrait à des spéculations commerciales. Quand d'autres seigneurs, ses amis, lui reprochaient le scandale de ses opérations marchandes, il leur répondait que, sans les bénéfices de son industrie, il ne pourrait soutenir son rang, et que dans ce cas-là seulement il dérogerait. Ennemi du faste et des dépenses inutiles, il avait pris la duchesse de Fiano pour maîtresse, afin de se mettre à l'abri des folies d'argent où l'amour nous précipite trop souvent. D'ailleurs, c'était un homme dévot, sinon pieux, et couvrant son dérèglement mondain du manteau de la religion; comme le président d'Aiguilles, frère du marquis d'Argens, il était de *robe courte.* C'est par lui que j'eus accès à la belle bibliothèque des jésuites, ainsi qu'à celle du Vaticon. Les portes m'en étaient ouvertes toute-la journée et à toute heure. Puisque j'en suis encore à l'article des jésuites, je dirai qu'en tout temps ces bons pères se distinguèrent par la politesse et l'aménité de leurs manières. A cette époque, et grâce au danger qui les menaçait, ils redoublaient de prévenances pour tout le monde, et leur obséquiosité ressemblait beaucoup à de la bassesse. Le roi d'Espagne ayant juré leur ruine, ils n'ignoraient pas les engagements contractés envers lui par le pape. Toutefois, ils paraissaient convaincus que Sa Sainteté n'oserait jamais frapper ce

grand coup ; ils en appelaient d'ailleurs à un concile, mais leur sort était décidé. L'irrésolution de Ganganelli, sa lenteur à fulminer l'ordre de suppression, ne tenait qu'à une crainte facile à concevoir : il sentait que signer l'arrêt de leur suppression, c'était signer son arrêt de mort. S'il s'y détermina enfin, c'est que son honneur et celui de la papauté eussent été gravement compromis par un plus long délai. Le roi d'Espagne, le plus obstiné des monarques, lui avait écrit que, s'il ne se hâtait de prendre un parti, son gouvernement ferait publier dans toutes les langues de l'Europe les engagements que lui, Ganganelli, n'étant que cardinal, avait pris pour obtenir la tiare. Tout autre eût pu répondre que les engagements du cardinal ne liaient pas le pape, et cette doctrine, appuyée par les jésuites, eût certainement triomphé ; mais il avait trop peu d'énergie pour ne pas redouter la publication dont on le menaçait, et il s'exécuta.

N'a-t-on pas dit que Ganganelli s'était empoisonné lui-même avec ses contre-poisons ? Ce bruit me paraît ridicule. Il est mort empoisonné, j'en suis convaincu, mais non du contre-poison qu'il prenait habituellement. Ma conviction est fondée sur le fait suivant :

Pendant mon séjour à Rome, on mit en prison une femme de Viterbe qui se piquait de posséder le don de prophétie, et à bon droit, car ses prédictions s'accomplissaient avec une merveilleuse exactitude. Ainsi, elle avait, depuis longues années, prédit la destruction de l'ordre des jésuites, sans indiquer toutefois l'époque fixe, en ajoutant à son pronostic cette indication précise : « Les jésuites seront supprimés par un pape qui régnera cinq ans trois mois et trois jours, comme Sixte XI, ni plus ni moins. » On se moqua longtemps de la pythonisse, mais quelques jours avant la publication de l'arrêt de suppression, elle fut enfermée. Or, la prédiction s'accomplit strictement. Est-il possible, après cela, de douter de l'empoisonnement de ce pape ? La certitude morale n'a-t-elle pas ici toute l'autorité de la certitude matérielle ? On dira que les jésuites auraient pu assassiner Ganganelli avant que l'ordre

de dissolution fût connu ; mais il n'en est pas moins vrai que si le pape ne l'eût pas donné, il ne serait pas mort du poison ; et, le cas arrivant, la prophétie était juste encore, puisque la compagnie restait debout. Or, je le demande, quel intérêt pouvait avoir le pape à accomplir aussi ponctuellement la prédiction de cette femme ? Le hasard seul a tout fait peut-être ; mais ce hasard servait merveilleusement les jésuites dans leur vengeance, et toutes les chances sont du côté de l'opinion, qui les désigne comme les auteurs du crime.

Le prince de Santa-Croce m'ayant demandé un jour pourquoi je ne me présentais pas chez le cardinal de Bernis, je lui répondis que mon intention était d'aller voir S. E. le lendemain. — N'y manquez pas, ajouta-t-il. Le cardinal vous aime beaucoup ; il m'a parlé de vous avec éloge. Quand je témoignai au cardinal ma gratitude pour son bon souvenir : Ce qui me plaît en vous, me dit-il, c'est votre discrétion. J'espère que vous vous tairez ici sur mes relations. Cette recommandation était au moins superflue, et le secret que réclamait le cardinal était bien celui de la comédie.

S. E. était encore aussi fraîche et bien portante qu'elle l'était treize ans auparavant, lors de mon séjour à Paris ; aussi lui fis-je compliment sur sa bonne santé.

— Je paye encore de mine, me répondit-il. La vérité est que je ne suis plus le même ; les dames en savent quelque chose. Je suis toujours leur serviteur, mais le plus humble de tous. Hélas ! j'ai cinquante-cinq ans.

— On a l'âge que l'on pourrait avoir, et point d'autre.

— Le cœur est toujours jeune et la tête saine, mais mon pauvre estomac est bien délabré. C'est à peine si je digère des légumes, et le jeûne est pour moi une cruelle pénitence.

Le soir du même jour, à la réunion de la duchesse de Fiano, je priai le prince de Santa-Croce de me présenter à sa femme. C'était le cardinal qui m'avait conseillé cette démarche. Le prince voulut bien m'engager une fois pour toutes à aller voir sa femme, qui recevait de onze heures à deux. Quand j'arrivai, la dame était encore au lit fai-

sant la sieste. Je n'eus besoin que de dix minutes pour la connaître à fond. Elle était de ces femmes rares qui ont le cœur sur les lèvres. Sa démangeaison de parler était telle, que jamais elle n'attendait la fin d'une réponse. Son esprit brillant, mais peu solide, voltigeait d'un sujet à un autre avec une grâce et une aisance pleines de charmes. Inestimable trésor pour M. de Bernis, qui, accablé d'affaires, avait grand besoin de distraction. Le cardinal venait la voir trois fois par jour : d'abord à son lever, et c'était la plus courte et la plus remplie de ses visites ; ensuite il prenait chez elle le café, à trois heures ; enfin, il se trouvait le soir à son cercle. Il y faisait régulièrement son piquet, disposant son jeu de manière à perdre six sequins. Le prince de Santa-Croce était fort jaloux de sa femme, mais son avidité naturelle lui faisait fermer les yeux sur une liaison qui lui procurait un revenu annuel de 2,000 sequins, et qui, suivant lui, n'entachait pas son honneur. En effet les entrevues étaient publiques, sauf celle du matin peut-être. Indépendamment de ces avantages en espèces, le prince recevait de Lyon, sous le couvert de l'ambassadeur, toutes sortes d'étoffes de soie, dont la vente lui procurait de gros bénéfices. Je crois que ce mari spéculateur et jaloux n'était pas fâché non plus de trouver, dans la liaison du cardinal et de sa femme, une sauvegarde contre les poursuites d'autres galants. Le connétable Colonne était un de ceux qui trouvaient la princesse digne de leur hommage. Un jour qu'ils étaient engagés dans un tendre entretien, le prince arriva à l'improviste, évinça rudement le connétable et signifia à sa femme qu'elle eût à se préparer à partir pour la campagne. La pauvre dame se récria contre un ordre déshonorant pour elle ; mais le mari persistait, et il eût fallu céder, sans l'intervention du cardinal de Bernis, qui convainquit le jaloux prince que l'unique moyen de mettre à couvert la réputation de la princesse, c'était de la laisser à Rome libre de toute surveillance. Santa-Croce se rendit à de si bonnes raisons,. par amour pour la paix et partit seul pour sa villa.

J'avais été le confident des trois acteurs principaux de ce petit drame. S'il y avait contestation entre eux, je m'abstenais d'y prendre part; je me contentais d'observer et d'écouter en silence en ayant l'air d'approuver tout; et, quand la querelle était terminée, je me déclarais pour le plus fort. Cette conduite prudente et raisonnable me fit prendre en affection par eux; on vanta mon esprit de conciliation et je me vis fêter comme un homme à qui l'on a de grandes obligations. La duchesse de Fiano, enorgueillie d'avoir pour cavalier servant le mari de celle qui s'était donnée au cardinal, ne me pardonnait pas de voir ces tripotages sous un jour aussi favorable. Il fallait être bien borné, selon elle, pour ne pas convenir que la jalousie seule empêchait la princesse de la voir; elle s'emporta même au point que je dus redouter la perte de ses bonnes grâces. Taillée sur le patron des autres femmes, qui sont les dernières à reconnaître la supériorité de leurs rivales, la duchesse ne comprenait pas comment le cardinal se montrait si fort épris de la princesse. Ce n'est pas une femme, disait-elle, c'est un échalas habillé. Elle lui attribuait certains défauts physiques qui éloignent ordinairement les hommes, et, comme la passion ne raisonne pas, elle l'accusait en même temps d'un libertinage effréné. Tout ce que je sais, c'est que la Santa-Croce était un trésor pour le cardinal, et que jamais femme ne laissa un homme plus tranquille en le rendant plus heureux. La vue de ce bonheur éveillait parfois ma sensualité, et, dans ces moments-là, j'étais amoureux de la princesse; mais je l'aimais sans espérance, et je n'étais plus d'humeur à risquer de perdre, pour la satisfaction d'un caprice, l'agréable position que mes prévenances m'avaient acquise dans la maison du prince. Toute tentative de ma part eût sans doute blessé la fierté de la princesse et la délicatesse de son amant; car tout philosophe insouciant qu'il semblait être, l'âge et les honneurs avaient fait de M. de Bernis un tout autre homme; ce n'était plus là le petit abbé qui partageait sans façon avec plusieurs autres les bonnes grâces d'une M. M.

Sauf cette contrainte, la vie que je menais à Rome m'était fort agréable. Grâce à ma disette d'intrigues amoureuses, les attentions de Marguerite finirent par m'intéresser. Matin et soir je la trouvais dans ma chambre, sous différents prétextes. Comme elle aimait beaucoup la parure, je lui faisais de petits cadeaux. Je la faisais jaser, et bientôt je lui tirai tous ses secrets. Elle et sa bonne amie Buonacorsi subissaient la loi d'un même vainqueur ; c'était un garçon tailleur de dix-sept à dix-huit ans, véritable Adonis. Ses sentiments le mettaient bien au-dessus de son état, et il sut m'inspirer une sincère amitié. Il me prit aussi pour son confident. Ce n'était pas la belle Buonacorsi qu'il aimait, et la laide Marguerite encore moins ; son cœur brûlait pour une autre fille qui était au couvent. Le mariage seul pouvait l'en tirer, mais comment ce pauvre enfant, qui gagnait à peine un paolo par jour, aurait-il pu songer à se marier ? Son désespoir me toucha. Il me parlait en termes si enflammés de sa maîtresse, que la fantaisie me prit de la voir, et je la vis en effet. Mais, avant de nous engager dans ce nouveau roman, je reviens à Marguerite.

J'avais rencontré sur mon palier un petit abbé piémontais, nommé Cerutti, qui la pourchassait souvent. J'interrogeai Marguerite, et elle m'assura qu'il n'existait entre elle et l'abbé aucune relation.

— Ta cruauté m'étonne, ma chère ; ce jeune homme a un extérieur très-prévenant.

— Oh ! sans doute, et c'est un beau parleur ; mais il ne me plaît pas. C'est un gueux.

— Ah ! il est pauvre ?

— Et, en outre, criblé de dettes.

Ce Cerutti travaillait aux *Ephémérides romaines*, dont Bianconi était le rédacteur principal. A titre de voisin et de confrère en littérature, il m'emprunta un jour une vingtaine d'écus, qu'il a toujours oublié de me rendre. Toutefois, je ne lui rappelai jamais la dette qu'il avait contractée, et je lui aurais fait de nouvelles avances sans une circonstance qui nous brouilla sans retour.

Lorsque je passais la soirée chez la duchesse de Fiano, Marguerite m'attendait. Sa mère étant couchée, nous passions une heure ou deux à folâtrer, sans songer au déplaisir de l'ami Cerutti, dont la chambre n'était séparée de la mienne que par une cloison. La mère de Marguerite vint donc me trouver, et me dit que mon voisin se plaignait.

— De quoi ?

— Du tapage que vous faites la nuit.

— Pourquoi ne va-t-il pas coucher ailleurs ?

— Je le mettrais volontiers à la porte, mais je crains qu'il ne fasse quelque rapport à mon mari.

— Il ne dira rien, je vous en réponds, et il sortira de votre maison de son propre mouvement. Je me charge de tout.

J'allai aussitôt signifier à l'abbé de déguerpir, ou de me rendre sur-le-champ mes 20 écus. Il sortit à l'instant même, et je ne l'ai plus revu. Dans la matinée, un autre abbé, en haillons, vint me demander l'aumône, et, à ma grande surprise, je reconnus mon frère.

— Pourquoi as-tu quitté Venise ?

— La misère m'en a chassé.

— Te trouves-tu mieux du séjour de Rome ?

— Puisque je t'ai retrouvé, cher frère, je ne manquerai plus de rien.

— Tu te trompes, mon ami; je ne suis pas riche, et je n'ai pas l'intention d'encourager ta paresse. N'as-tu pas quelques ressources ?

— J'ai mes talents.

— Lesquels ?

— Je dis la messe et je montre ma langue maternelle.

— Toi, professeur d'italien en Italie !

— J'ai deux écolières, les filles de mon aubergiste.

— Et tu oses paraître devant ces demoiselles dans cet accoutrement ? Malheureux! prends au moins cet habit et cette chemise.

— A la bonne heure ! mais il me faut de l'argent.

— Va-t'en au diable, tu n'auras rien.

En sortant, le misérable alla se présenter chez la duchesse de Fiano, qui l'accueillit par curiosité. Il la supplia de s'intéresser en sa faveur, puisque je l'abandonnais, et la dame le lui promit. Qu'on juge de ma confusion quand elle me mit sur ce chapitre. Je lui demandai comme une grâce de ne pas perdre son temps à s'occuper de ce drôle; ensuite je lui fis le récit des mauvais tours qu'il m'avait joués. Je lui avais fait fermer cette maison, mais il eut accès dans beaucoup d'autres. Chaque personne que je rencontrais me parlait de lui, et chacun de plaider sa cause. Il alla jusqu'à déterrer l'abbé Guasco, qui demeurait à un troisième étage, près de la *Trinità del Monte*. Celui-ci vint me dire que je ne pouvais, sans honte, abandonner ainsi mon frère sur le pavé de Rome. Il me proposa ensuite d'assurer son existence au moyen de trois paoli que je lui donnerai par jour. — Qu'il s'en aille, dis-je, et je consens à tout. Je remis à l'abbé Guasco une petite provision de hardes, et lui promis de payer régulièrement cette pension, qui s'élevait ainsi à près de 9 écus par mois. Dans ma position précaire, c'était tout ce que je pouvais faire.

Medini était arrivé à Rome presque en même temps que moi. Inutile de dire que nous ne nous voyions pas. Il habitait rue des Ursulines, chez un officier du pape, et ne vivait que du jeu. Dès qu'il se sentit quelques louis en poche, il fit venir à Rome sa maîtresse accompagnée de sa mère, ainsi qu'une autre petite fille d'une douzaine d'années. Le jeu lui étant de plus en plus favorable, il loua un bel appartement sur la place d'Espagne, de sorte qu'il était mon voisin, mais je n'en savais absolument rien. Autre rencontre. Il faut savoir qu'à un dîner de l'ambassadeur de Venise, celui-ci m'annonça la venue du comte Manucci, récemment arrivé de France, et qui, ajouta l'envoyé, serait enchanté de me voir. — Puisque vous le connaissez, mon cher Casanova, dites-moi franchement votre opinion sur lui: j'ai besoin de renseignements, puisque je dois le présenter à Sa Sainteté.

— J'ai vu ce jeune homme chez M. de Mocenigo. Il est

bien tourné, il ne manque pas d'esprit; c'est un homme comme il faut. Voilà tout ce que je puis dire.

— A-t-il été présenté au roi d'Espagne?

— Je le crois.

— Et moi j'en doute. Son titre de comte n'est probablement qu'un titre de fabrique, quoiqu'il attribue à sa généalogie une notoriété de quatre siècles. Il a la prétention de descendre du célèbre voyageur Manucci et des Manucci (Manuces), imprimeurs milanais qui, au seizième siècle, rendirent de si grands services aux lettres.

J'avoue que je me sentis irrité de ce qu'un homme qui avait poussé la lâcheté jusqu'à soudoyer mes assassins eût le front de se donner comme un de mes amis intimes; mais je n'en laissai rien paraître; et lorsque Manucci lui-même vint m'embrasser, je lui ouvris les bras, bien décidé néanmoins à lui demander une explication quand nous serions seuls.

Je fis ce même soir la connaissance d'un fort aimable mauvais sujet, le comte ou chevalier de Neuville. Français de naissance, il avait épousé à Mantoue une jeune personne qu'il aimait éperdument et qu'il croyait riche. Au bout de trois mois, il fit de tristes découvertes: il sut que sa femme n'avait pas le sou et qu'elle le faisait cocu. Alors il la fit enfermer, et il était venu à Rome pour demander la cassation de son mariage. Malgré ses disgrâces récentes, Neuville me parut fort bon convive. Il était plein d'esprit; il traitait tous les sujets avec une facilité merveilleuse. Je n'ai jamais entendu conter plus agréablement. En sortant de chez l'envoyé, il me fit monter dans son carrosse avec Manucci, et nous engagea à l'accompagner chez une dame aimable qui donnait à souper. La voiture s'arrêta place d'Espagne, à dix pas de mon domicile. Nous montons trois étages, et nous voilà introduits, chez qui? Chez Medini. L'aimable dame en question, c'était sa propre maîtresse, dont la beauté était des plus ordinaires. Medini me fit bonne mine, je le payai de la même monnaie. On prit bientôt place autour d'une grande table de jeu. Medini joua jusqu'à six cents écus d'or, et perdit tout.

Manucci m'emprunta cent sequins, qu'il perdit aussi. Neuville avait la chance; il fit sauter la banque. Le lendemain matin, Manucci vint me voir et m'apporter les cent sequins. Il me fit des offres de service, mettant libéralement à ma disposition tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. Je voulais obtenir une explication; mais sa volubilité était telle, qu'il me fut impossible de placer une syllabe. Il voyait bien où j'en voulais venir et donnait un tour enjoué à notre conversation, Bref, il me quitta après m'avoir persuadé que nous devions rester amis jusqu'à la mort. A quelques jours de là, j'appris que Manucci avait aidé Medini à sortir d'une prison pour dettes. A Rome, on ne badine pas sur cet article, car, à moins d'être cardinal, on ne peut s'endetter impunément. Du fond de sa prison, le détenu m'avait adressé les lettres les plus pathétiques; il me suppliait de m'intéresser à son sort. Je me contentai de procurer quelques secours à sa famille, et d'autant plus que c'étaient des femmes. Je dois dire qu'elles me prouvèrent l'une et l'autre leur profonde gratitude.

J'en viens maintenant au petit roman du jeune Menicuccio et de sa maîtresse. J'ai déjà dit que l'innocent amoureux m'entretenait si souvent des charmes de sa belle, qu'il avait fini par me communiquer quelque étincelle de la passion qui le dévorait. Je lui témoignai le désir de la voir. Ce n'était pas facile; voici pourquoi. Cette jeune personne était claquemurée dans une espèce de couvent où on l'avait recueillie, par commisération, dès l'âge de douze ans. Elle ne pouvait le quitter que sur un ordre du cardinal-administrateur, et seulement quand un parti convenable se présenterait pour elle. Celles qui en sortaient de cette manière recevaient une gratification de deux cents écus; c'était leur dot. Mon jeune ami, ayant une sœur dans ce couvent, allait la voir de temps en temps; mais une surveillante accompagnait toujours la demoiselle; car, bien que l'entrevue eût lieu entre frère et sœur, la règle du couvent prohibait tout tête-à-tête. Chemin faisant, Menicuccio me répéta ce qu'il m'avait déjà dit vingt fois, mais les amoureux n'en finissent pas, à savoir : qu'il

avait vu la jeune personne en compagnie de sa sœur, et qu'il s'en était subitement épris. Malheureusement il ne pouvait pas la voir aussi souvent qu'il l'aurait souhaité; car sa sœur, bien que confidente de ses amours, n'était pas libre d'amener son amie.

Le couvent était situé dans la partie la plus déserte de la ville; c'était un édifice mal construit et de triste apparence. L'aspect d'une prison m'émeut toujours péniblement; mais quand c'est une prison de femmes, mon cœur se serre plus douloureusement encore. Rien ici n'avait été disposé pour ménager la sensibilité des visiteurs : hautes murailles, grilles, verrous, tout proclamait d'une manière barbare la destination de la maison. Quand nous entrâmes dans le parloir, une senteur de tombe me prit à la gorge; l'indignation me saisit.

— Comment es-tu parvenu, lui dis-je, à distinguer les traits de ton amie au milieu de ces ténèbres?

— A la faveur d'une bougie.

— Ainsi ta sœur viendra avec de la lumière?

— Non pas, car la tourière est prévenue que je ne suis pas seul.

— Il fallait te munir d'un rat-de-cave.

— Dieu m'en garde! Sous peine d'excommunication, il est défendu à tout étranger d'apporter ici de la lumière.

Les deux recluses parurent bientôt en compagnie de leur surveillante. Je fus averti de leur présence par le frôlement de leur robe de bure, car il était impossible de rien distinguer dans ces ténébreuses horreurs. C'est en vain que je suppliai la surveillante de ne point nous traiter en aveugles; elle m'objecta la sévérité de la supérieure, qui ne manquerait pas de la punir. Ainsi je privais le pauvre Menicuccio de la consolation de voir sa maîtresse; je voulais me retirer, mais il me retint et je passai une heure entière devant la maudite grille. Cependant cette entrevue à tâtons ne fut pas dépourvue d'un certain intérêt, et je jugeai en cette circonstance qu'un aveugle n'est pas plus qu'un autre à l'abri des séductions de l'a-

mour, et que la voix de la beauté exerce autant d'empire que la vue de ses charmes.

La surveillante, qui pouvait avoir trente ans, me donna sur le régime et la tenue du couvent tous les renseignements désirables. Il y avait cent pensionnaires, et ce nombre diminuait rarement, à moins que la mort ne s'en mêlât.

— Et le mariage, ajoutai-je.

— Il y en a si peu qui se marient! Voilà vingt ans que je suis ici, ajouta-t-elle, et je n'en citerais pas quatre qui soient sorties pour prendre un époux. Nous ne trouvons que des soupirants plus pauvres que nous, et le directeur n'autorise le mariage qu'autant que le poursuivant justifie d'une profession lucrative.

— C'est une précaution louable; il est juste qu'on vous assure dans le monde le bien-être dont vous jouissez ici.

— Hélas! nous ne connaissons guère le bien-être. Qu'est-ce que trois mille écus de revenu pour procurer à cent personnes la nourriture et les vêtements? Heureuses les filles qui gagnent leur vie en travaillant!

— Toutes ces demoiselles sont-elles orphelines?

— La plupart appartiennent à des parents pauvres ou dévots, lesquels enferment leurs enfants de peur qu'elles ne deviennent dans le monde des objets de scandale et la proie du démon. C'est pour cela qu'on n'admet guère ici que des filles d'une beauté remarquable.

— A qui appartient-il d'en juger?

— Au confesseur, au curé et à monseigneur le cardinal. Celui-ci repousse sans pitié toute fille laide, sous prétexte que le monde est sans danger pour elle. Aussi maudissons-nous toute notre vie ceux qui nous ont trouvées jolies.

— Je vous plains toutes, et vous, mademoiselle, vous m'intéressez vivement. Pourquoi ne puis-je pas vous voir? Cela m'autoriserait peut-être à demander votre main. Pauvres jeunes filles, ainsi enterrées vivantes! Votre fondateur mérite d'être à jamais tourmenté dans les abîmes de l'enfer.

— Il est trop vrai que notre supplice est horrible, et

Sa Sainteté devrait bien remédier à tant de maux.

Je donnai 10 écus à la pauvre fille, et me retirai avec Menicuccio.

— Il est fâcheux, mon ami, lui dis-je, que je ne puisse me promettre le plaisir de voir ta maîtresse et ta jeune sœur à la voix si douce. N'y a-t-il donc pas un autre parloir?

— Certainement, mais il faut être moine ou abbé pour y entrer.

Pareil établissement n'aurait pas dû être toléré; on y reconnaissait toutes les intentions jésuitiques de ses fondateurs. Il était évident que les dispositions intérieures avaient été combinées de manière à rendre les mariages impossibles. En outre, j'acquis la preuve morale que, chaque fille ayant 200 écus de dot à sa majorité, il existait un spoliateur secret qui s'enrichissait aux dépens de celles de ces malheureuses qui pourrissaient dans le célibat.

Le soir même je rencontrai M. de Bernis chez la princesse, et je lui parlai de ma visite au couvent. La princesse m'invita à rédiger un placet qu'on ferait signer par toutes les recluses, et elle s'engagea à le remettre au pape; de son côté, le cardinal promit de lui parler en leur faveur. Je me mis à ce travail avec ardeur. Je retraçai l'historique de l'établissement, et m'attachai à démontrer combien peu il répondait à sa véritable destination. Je terminais par demander la levée de l'excommunication contre les visites faites et reçues dans le parloir éclairé. Huit jours après, l'excommunication fut révoquée. Ganganelli ne se borna pas à cette première mesure; il fit examiner les comptes de l'administration, ainsi que l'emploi des économies qui avaient dû être faites dans l'établissement depuis un siècle, il porta la dot à 400 écus, et décida qu'à l'avenir toute recluse âgée de vingt-cinq ans, et qui n'aurait pas trouvé un mari, recevrait le montant de sa dot avec sa liberté.

Menicuccio avait été informé de la réforme par un billet de sa sœur. Il s'empressa de me l'apporter, et nous nous

acheminâmes vers le couvent, impatients tous deux de voir face à face ces charmantes petites. En arrivant dans le parloir, présentement éclairé, je vis que plusieurs places étaient déjà occupées, l'une par l'abbé Guasco, et deux autres par le comte Schouwaloff et le père Jaquier, minime de la Trinità-del-Monte et célèbre astronome, qui ne venait pas là toutefois pour examiner l'état du ciel. Ces messieurs tenaient tête à de fort jolies interlocutrices. Nous nous entretînmes à voix basse avec nos jeunes belles, car il n'était pas nécessaire de mettre les voisins dans la confidence de ce que nous avions à nous dire. La maîtresse de Menicuccio était une assez jolie brunette, mais quelle différence avec sa sœur! Armelline (c'est son nom), à peine âgée de seize ans, était une beauté accomplie. Jamais je ne vis de plus frais visage, des yeux plus brillants, des cheveux d'un plus beau noir de jais, une plus jolie petite bouche rose, et des sourcils mieux dessinés. Sa taille élégante avait acquis tout son développement. La surveillante, Émilie, plus âgée de douze ans, était une belle personne, un peu pâle, aux traits délicats et amaigris : image attendrissante de ces pauvres filles vouées aux macérations du célibat, tandis qu'un tempérament de feu les entraîne vers les joies célestes de l'hymen. Elle me raconta ce qui s'était passé dans la maison depuis l'heureuse réforme dont elle m'attribuait tout l'honneur. Toutes les jeunes filles étaient dans le délire, délire partagé par leur respectable supérieure : on ne rêvait plus que folâtreries et amourettes, sauf les dévotes et les vieilles, qui se disaient tout à fait scandalisées, et qui tremblaient pour leur vertu. Malgré les criailleries de ces sempiternelles, la supérieure avait poussé son zèle d'innovation jusqu'à faire enlever les grilles du parloir. Ces sages dispositions me donnèrent le désir de faire sa connaissance. C'était une femme d'un certain âge, mais encore aimable, et d'un grand sens, ni prude, ni envieuse, ni médisante. Nous badinâmes ensemble; mais je n'allai pas trop loin, respectueux pour sa guimpe et ses quarante-cinq ans. Depuis cette première visite, elle vint d'elle-

même au parloir quand elle sut que j'y étais. Elle m'accablait de compliments et de marques de déférence, se félicitant de la réforme, qu'osaient toujours contrarier les vieilles et le confesseur de la maison, sévère dominicain. Ce rigide ecclésiastique contraignait ses jeunes pénitentes à communier tous les dimanches et les jours de fête, sorte de jeûne qui pouvait devenir fatal à leur santé. En outre, il leur imposait à titre de pénitence, et c'en était une grande en effet, l'obligation d'apprendre par cœur une série de balivernes qu'il décorait du nom d'homélies. Je dis à la supérieure que je me chargeais de la correction du dominicain, et, sur mon rapport, le cardinal-directeur le renvoya du couvent.

Notre première entrevue avec nos belles se passa en tendres propos. Dès la seconde j'y ajoutai d'autres accessoires ; seulement un grave inconvénient me choqua, c'est que la porte restait ouverte, afin que la pièce fût plus éclairée. Or, à chaque instant les vieilles matrones se succédaient dans le corridor et nous épiaient d'un regard jaloux, ce qui empêchait la belle Armelline de m'abandonner sa main. Aussi demandai-je à la supérieure l'autorisation de placer un paravent dans le parloir, afin, ajoutai-je, de nous garantir contre les coups d'air. La bonne dame m'octroya l'autorisation, en me faisant comprendre par un sourire malicieux qu'elle n'était pas ma dupe. Je lui sus gré de sa discrétion et de sa complaisance, et je lui envoyai une bonne provision de sucre et de café.

Dans les premiers jours de l'année 1771, je reçus la visite inattendue de Marietta. Peut-être se souvient-on que je l'avais mariée, dix ans auparavant, à un brave barbier qui m'avait servi dans mes amours avec la fille de Momolo, le majordome du palais de Sa Sainteté. J'avais cherché inutilement Marietta dans Rome. Sa venue me fut d'autant plus agréable que sa beauté n'avait pas subi d'altération notable. Elle venait, selon l'usage, me renouveler l'expression de sa reconnaissance, et j'acceptai tous les témoignages qu'elle voulut bien m'en don-

ner. Cela terminé, elle m'apprit qu'elle habitait Frascati, où son mari avait une boutique. J'appris aussi par elle que mon coquin de valet de chambre, Costa, était revenu à Rome quelque temps après mon départ; qu'il menait grand train, et qu'enfin il avait épousé la fille de Momolo; mais qu'au bout de quelques mois d'hymen il avait abandonné sa femme, réduite aujourd'hui à l'indigence par la mort de son père. Ces renseignements ne me donnèrent pas grande envie de la revoir. Ma présence, d'ailleurs, n'aurait pu que l'affliger. Qu'aurais-je pu lui dire, si ce n'est que mon intention formelle était de faire pendre son mari partout où je le trouverais!

Mes fréquentes visites au couvent avaient eu un résultat que le lecteur devine sans doute : j'étais éperdument amoureux d'Armelline, et ma passion était d'autant plus vive, que je ne voyais pas d'espoir de la satisfaire. J'entretenais si souvent le cardinal et la princesse de mes souffrances amoureuses, qu'ils voulurent bien aviser à un moyen qui me permettrait de voir Armelline en tête-à-tête : c'était tout simplement de la conduire à l'Opéra. — Mais, avant de faire à votre belle une proposition de cette nature, il faut que je la voie, me dit le cardinal. En l'écoutant, je croyais rêver. Je compris que le cardinal avait envie de lorgner les belles de près; mais sa curiosité ne m'inspirait aucune inquiétude, la princesse devait l'accompagner dans sa visite au couvent. L'ordre obtenu du cardinal-directeur, nous nous rendîmes tous au couvent une après-midi; la duchesse de Fiano était de la partie. Le cardinal de Bernis avait déposé les marques de sa dignité; il reconnut Armelline au portrait que je lui en avais fait, et lui adressa quelques paroles flatteuses. La pauvre enfant devint écarlate, et je vis le moment où elle allait s'évanouir; la princesse l'embrassa tendrement. Émilie et la maitresse de Menicuccio ne furent pas oubliées, non plus que la bonne supérieure. Après avoir parcouru les salles d'étude et les cellules, la compagnie revint au parloir, et la princesse prévint Armelline qu'elle avait obtenu la permission de la conduire à l'Opéra pen-

dant le temps du carnaval. A ces mots, les vieilles dévotes poussèrent un cri d'effroi, et se signèrent, comme si on leur eût annoncé la venue du diable. La supérieure leur imposa silence, et nous remontâmes en voiture au milieu des acclamations des jeunes pensionnaires. Dans le transport de ma reconnaissance pour la princesse, j'osai l'embrasser. Le lendemain, la supérieure me dit que madame de Santa-Croce lui avait envoyé 50 écus pour habiller Armelline et Émilie. Sa surprise fut grande quand je lui dis que le gros monsieur vêtu en simple abbé n'était autre que Son Éminence le cardinal de Bernis. Elle ne soupçonnait pas qu'un cardinal pût jamais quitter la pourpre. Le soir, la princesse envoya chercher les deux demoiselles dans son équipage, et nous les conduisîmes au théâtre de la *Torre-di-Nona*. Il y eut souper après le spectacle, et mes petites commencèrent à se dérider, car jusque-là elles avaient fait preuve d'une inconcevable gaucherie. A deux heures du matin, la princesse me chargea de les reconduire, moment précieux pour un amant. J'étais dans une agitation qui ne me permit pas de calculer mes démarches, et j'en fus pour mes avances. Décidément, Armelline était une vertu.

A notre arrivée la tourière vint ouvrir, et, comme elle ne se pressait pas de me fermer la porte au nez, j'en franchis le seuil, à sa grande surprise, j'accompagnai les pensionnaires jusqu'à la chambre de la supérieure. Cette dame était au lit, et ma présence ne parut pas l'embarrasser. Quand je lui eus fait la remise de ce précieux dépôt, la supérieure me pria de sortir sans bruit. Au moment de remonter en voiture, la tourière s'approcha comme pour me demander l'explication de mon étrange conduite : je lui glissai un sequin dans la main, et le renseignement lui parut satisfaisant. Le soir j'allai chez la princesse, où je rencontrai, selon l'usage, M. de Bernis. Tous deux s'attendaient à m'entendre chanter victoire ; aussi furent-ils très-étonnés de mon échec, et surtout de l'insouciance avec laquelle j'en prenais mon parti. Que pouvais-je faire en effet, n'étant plus à l'état des folles passions, des tendres

langueurs et des mutines bouderies, sinon donner à mon aventure une tournure comique ! Je déclarai donc nettement que je n'aimais point les Pamélas, et que je renonçais à toute entreprise. Le cardinal m'assura qu'avant trois jours il me ferait compliment de mes succès. Armelline, ne m'ayant pas vu de la matinée, envoya chercher son frère pour savoir ce que j'étais devenu. Le pauvre garçon accourut chez moi, tout ému des inquiétudes de sa sœur.

— Dis à Armelline que je ne cesserai pas de m'intéresser à elle et de la recommander à la bienveillance de la princesse, mais que je ne la reverrai jamais.

— Et pourquoi ?

— Parce que je veux oublier ma malheureuse passion. Ta sœur ne m'aime pas, elle me l'a trop bien prouvé ; je suis trop vieux pour elle.

— Où avez-vous vu cela ?

— Dans ses yeux : c'est un miroir qui trahit la plus réservée. Ah ! si ta sœur m'aimait, elle ne me traiterait pas avec cette froideur. Croirais-tu qu'elle m'a refusé la faveur la plus insignifiante, un baiser ? Il faut en finir.

— Tout ceci m'afflige, et j'ai peine à vous en croire. C'est peut-être la présence d'Émilie qui la gêne.

— Eh non ! je lui ai demandé cette faveur en tête-à-tête. Tu vois bien qu'il faut que j'étouffe cette passion ; plus tard, je pourrais faire quelque sottise, dont nous serions victimes tous les deux.

— Hélas ! pourquoi êtes-vous marié ?

Il faut savoir que je m'étais donné pour tel. Je ne me pardonnais pas alors cet innocent mensonge ; car, dominé comme je l'étais par mon amour, j'aurais probablement promis à Armelline de l'épouser, et le diable sait si j'aurais jamais tenu parole ! Cependant la princesse de Santa-Croce me répétait chaque jour que la clef de sa loge était à ma disposition pour y conduire ma belle. Je laissai s'écouler une semaine sans profiter de ses offres ; elle s'imagina que j'avais sérieusement rompu. Le cardinal, mieux clairvoyant, sentait bien que j'étais toujours amoureux ; toutefois il approuvait ma conduite. Il augura qu'avant peu je rece-

vrais un billet de la supérieure, billet provoqué par Armelline ; il avait deviné juste. Je me rendis à l'invitation de cette dame, qui me demanda aussitôt pourquoi j'avais cessé brusquement mes visites.

— Parce que j'aime Armelline.

— Ceci n'explique guère votre éloignement,

— Veuillez m'écouter, madame. Aimer une femme, c'est désirer sa possession ; et désirer sans espérance, désirer en vain, c'est s'infliger mille tortures. Vous voyez bien que je dois tout faire pour m'en délivrer.

— Je vous plains sincèrement, et votre conduite est prudente ; mais convenez qu'en ce cas cette jeune fille a droit à vos respects et à vos égards.

— Qui en doute ?

— Alors vous êtes blâmable, car votre retraite subite l'expose aux traits de la médisance. Vous êtes cause d'un grand scandale. On pense que votre affection pour elle n'était qu'un caprice, et que vous abandonnez la malheureuse après l'avoir satisfait.

— C'est une horreur, mais que puis-je faire ?

— La voir, et vous guérir.

— C'est impossible : ce serait jeter du feu sur la plaie.

— Je n'ai jamais bien connu le mal dont vous parlez ; cependant je pense qu'à la longue l'amour peut devenir amitié, et rien de plus calme que ce sentiment.

— Fort bien. Mais, madame, pour en venir là, il faut se sentir bien traité. Or, si l'objet aimé n'éprouve aucune pitié pour nous, nous voilà réduits au désespoir ; ou bien l'orgueil prend le dessus, l'amour s'éteint dans l'indifférence. Tout cela ne peut me convenir ; je ne veux ni me désespérer ni me brouiller avec Armelline : donc je ne la verrai plus. Vous comprenez cela, et elle aussi.

— C'est-à-dire que nous y perdrons toutes. Armelline m'a dit qu'elle n'avait aucun reproche à se faire, et elle ne sait à quel motif attribuer votre éloignement.

— Que ce soit pudeur ou prévoyance de sa part, elle ne vous a pas dit vrai ; l'honneur me prescrit de ne vous rien cacher.

Là-dessus, je lui racontai avec détail tout ce qui s'était passé entre nous.

— J'ai pour principe, me dit-elle, de ne croire le mal qu'à la dernière extrémité ; mais je connais la faiblesse humaine, et je n'aurais jamais pensé que, dans un intervalle de deux mois et pendant le cours de vos longues entrevues, vous vous soyez renfermé dans les bornes d'une telle réserve. Après tout, dix baisers me scandaliseraient moins que cette rupture.

— Mais, madame, la petite ne souffre pas.

— Au contraire, elle pleure jour et nuit.

— Si elle pleure, c'est parce qu'on interprète mon absence injurieusement pour elle.

— Que d'enfantillages ! Finissons-en, et venez demain les prendre l'une et l'autre pour le spectacle.

— Vous l'exigez, je me soumets ; mais ne leur cachez pas que si elles me revoient, c'est à votre sollicitation.

A l'heure convenue, je fis demander Armelline au parloir ; Émilie parut la première, et me reprocha ma conduite.

— Un homme qui aimerait sincèrement n'en agirait pas ainsi : vos aveux à la supérieure sont un autre tort.

— Vous vous méprenez, ma chère ; aurais-je donc fait mes confidences à cette dame, si elles eussent eu quelque apparence de sérieux ?

— Ainsi c'est un jeu.

— Un badinage, si vous le voulez.

— Mais vous êtes un monstre ! Armelline est malheureuse depuis qu'elle vous connaît.

— A d'autres. Et pourquoi malheureuse ?

— Parce qu'elle tient à observer ses devoirs, et qu'elle a compris que votre but était de l'en détourner.

— Rassurez-vous, je la laisserai parfaitement tranquille.

— J'entends : vous cesserez de la voir.

— Justement. Peut-être ce sacrifice me coûtera-t-il, mais on s'accoutume à tout.

— Ainsi, elle peut, dès à présent, se persuader que vous ne l'aimez plus ?

— Libre à elle.

— Vous autres hommes, vous êtes bien cruels ; vous nous punissez de nos devoirs, devoirs que vous n'avez pas.

Armelline parut au même instant. Elle était très-pâle.

— Armelline, lui dis-je, reprenez votre aimable gaieté ; que le sourire reparaisse sur vos lèvres, et souffrez que j'essaye de me guérir, par la fuite, d'un mal qui m'expose à vous faire oublier vos devoirs. Je serai toujours votre ami, ne le voulez-vous pas ?

Elle essuya ses larmes pour toute réponse.

— En outre, comme je ne veux pas que vous soyez soupçonnée, vous si vertueuse, je viendrai vous voir une fois par semaine.

— Il ne fallait pas, monsieur, commencer par vous présenter ici tous les jours.

— Je me punis assez d'une faute dont votre beauté est complice. En revanche, aidez-moi à revenir à la raison. Il faut, pour cela, que je vous voie le plus rarement possible ; c'est le parti le plus sage que je puisse prendre, celui qui s'accorde le mieux avec mon honneur et tout le respect qui vous est dû.

— Ah ! monsieur, pourquoi ne pouvez-vous pas m'aimer comme je vous aime !

— Tranquillement, n'est-ce pas ? sans éprouver de désir, sans ardeurs ni tourments ! Ce n'est pas ma manière à moi ; j'aime avec passion, avec ivresse, c'est-à-dire avec tourments.

— Eh ! qui vous a dit que je ne souffrais pas ?

— Alors vous aimiez mieux vos devoirs que votre amour. Parlez franchement, ce soi-disant amour vous causerait-il quelque souffrance ?

— Je souffrirais beaucoup s'il me fallait réprimer les désirs que je forme en pensant à vous ; au contraire, je les nourris et je les aime. Je voudrais que vous fussiez mon père ou mon frère pour vous couvrir d'innocentes caresses ; dans l'agitation de mes rêveries, je voudrais même que vous fussiez de mon sexe et enfermé comme moi

dans ces murs, nous ne nous quitterions pas un seul instant.

Cet entretien d'Armelline me causa une bien douce ivresse; je me retirai le cœur léger et plein d'espérance, comme un amant aimé.

Après une soirée délicieuse, pendant laquelle je filai le parfait amour, nous fîmes un petit souper fin et je les remis dans leur loge. La bonne tourière qui nous ouvrit reçut deux sequins de ma libéralité, ce qui lui fit bénir hautement la réforme.

— Êtes-vous décidé, me demanda la supérieure quand je la revis, à vous guérir de votre amour pour Armelline ?

— Sans doute, lui répondis-je; cependant j'attendrai le carême pour cesser mes visites.

— Oh bien ! reprit-elle, le carnaval est heureusement fort long cette année.

CHAPITRE XVI.

Le Florentin. — Armelline au bal. — Zanowitsch. — Zéno. — Départ forcé. — Arrivée à Bologne. — Le *général* Albergati.

Quelle démence que l'amour, surtout quand il est sérieux et non satisfait ! L'incertitude d'être aimé, les impatiences du désir, les tourments de l'absence, les brouilleries sans compensation, les raccommodements sans délices, voilà les fruits que je recueillais de ma passion pour Armelline. Cet amour allait finir comme finiront toujours les amours impossibles, dans lesquelles il n'y a convenance ni d'âge, ni d'éducation, ni d'habitudes. Une rencontre fortuite allait m'enlever Armelline en me livrant à toutes les tortures de la jalousie. Qu'on juge si la vieillesse est un état supportable quand l'âge mûr d'un homme à bonnes fortunes reçoit de la main d'une jeune fille le soufflet mortel que j'en reçus !

Je ne sais pas si j'ai dit qu'Émilie, étant possédée de la rage du mariage, reçut les hommages d'un jeune marchand de Civita-Vecchia, et me pria de m'intéresser à leurs amours. Ce jeune homme avait eu quelque intrigue avec certaine veuve qui croyait avoir des droits sur sa main et qui le menaçait d'un éclat et d'un procès. Il s'agissait de parer le coup. Le cardinal de Bernis s'y prêta volontiers. La joie d'Émilie parlait au cœur d'Armelline, et, quoiqu'elle me donnât toujours d'innocentes marques d'affection, je la voyais plongée souvent dans de vagues rêveries; je lui surprenais certains battements de cœur qui voulaient dire: Quand donc se présentera un mari? Les femmes, qui, en général, aiment l'amour toute leur vie, aspirent au mariage comme à une grande émancipation. C'est leur liberté qu'elles gagnent au prix de la nôtre; une jeune fille comprend confusément cela, et sait gré à l'homme qui lui fait cet immense sacrifice. C'était un autre que moi qu'Armelline aimait dans ma personne; j'allais l'éprouver.

J'étais un soir au théâtre de la *Capranica* avec mes deux jeunes amies, quand j'aperçus dans la loge voisine la marquise d'Aoste; trois personnes l'accompagnaient : d'abord son inévitable époux, puis un abbé, et enfin un jeune homme d'un extérieur très-distingué. La marquise me demanda quelles étaient les jeunes filles ainsi confiées à ma garde.

— Ce sont, répondis-je, des parentes de l'ambassadeur de Venise,

— Elles sont fort jolies, surtout la plus jeune.

— Je n'ai vu de ma vie une plus belle personne, ajouta le jeune homme avec exaltation; et, en parlant ainsi, il offrit à Armelline un cornet de dragées qu'il la pria de partager avec sa voisine.

A son accent, je l'avais reconnu pour Florentin, et je lui dis :

— Ces bonbons viennent de Florence?

— Non, monsieur, de Naples, d'où je suis arrivé il y a trois jours. Il ajouta : Je viens de vous entendre nommer, et, puisque vous êtes M Casanova, veuillez me donner

votre adresse, j'aurai l'honneur de vous porter demain une lettre que je suis chargé de vous remettre...

— De quelle part?

— De la marquise de C...

— Effectivement, j'attends une réponse d'elle.

— Eh bien, la lettre que voici renferme la réponse que vous attendez.

— Je suis impatient de la lire.

— Je puis vous la remettre à l'instant, monsieur, sans toutefois renoncer au plaisir d'aller vous voir. Permettez-moi d'entrer dans votre loge.

Il aurait bien pu me la passer comme il avait passé le cornet de dragées, mais je n'osai pas l'éconduire. Il entre donc, et se place auprès d'Armelline. J'ouvre la lettre, mais à la vue de quatre pages d'écriture je la referme, sous prétexte que cette loge était mal éclairée; ce n'était pas le vrai motif. Le Florentin m'apprend qu'il se propose de rester à Rome jusqu'à Pâques, afin d'en voir toutes les merveilles, tout en désespérant, ajoute-t-il, d'y trouver rien de plus beau que ce qu'il voit en ce moment de si près. A ces derniers mots, Armelline le regarde et rougit; de mon côté, je me sens horriblement piqué et garde le silence. Il s'aperçoit de mon mécontentement et quitte la loge après avoir balbutié je ne sais quoi.

Quand il est parti, je dis à Armelline d'un air enjoué:

— Eh bien, ma chère, voilà une conquête?

Armelline ne répond pas.

— Que pensez-vous de ce jeune homme?

— Je pense que ses dragées sont excellentes.

— Il ne s'agit pas de cela, mais de son compliment.

— C'est un compliment hasardé, mais qu'il aura fait à bonne intention.

— Je n'en doute pas.

— Peut-être aussi est-ce l'usage du beau monde que de faire rougir une jeune fille la première fois qu'on la voit.

— Et qu'elle vous plaît, ajoutai-je. Non, ma chère, ce n'est pas l'usage, ou du moins la politesse le défend, et

tout individu qui sait le monde et qui aime la bonne compagnie ne se le permettra jamais.

Je n'ajoutai plus une syllabe et parus prêter toute mon attention à la musique ; le fait est que j'envoyais musique et spectacle au diable, car la jalousie me suffoquait. Je me sentais humilié dans mon amour et dans ma vanité. Ce Florentin, me disais-je, s'est bien aperçu que j'étais l'amant d'Armelline ; pourquoi s'est-il donc permis cette déclaration à brûle-pourpoint? Il paraît que peu lui importe de me déplaire ; il me considère sans doute comme un simple cavalier servant ou comme un pauvre bonhomme. O rage! j'ai quarante-sept années sur mon chef! Je crois que je prononçai ces derniers mots de manière à être entendu, car la sensible Armelline m'envoya un touchant regard, en m'invitant à me calmer, avec sa naïveté ordinaire.

— Pourquoi cet avis, lui dis-je brusquement.

— C'est que vous semblez croire que les flatteries de cet étranger ont pu me toucher.

La pauvre enfant ne sentait pas que cette prétendue consolation qu'elle m'offrait devait produire un effet contraire à son intention.

— Je ne crois rien, lui répondis-je plus brusquement ; mais, encore un coup, ce monsieur pouvait se taire : il m'a offensé.

— Quel enfantillage! Je suis persuadée que ce jeune homme a cru vous adresser un compliment ; il m'aura prise pour votre fille.

Lecteur de mon âge, et qui n'êtes pas père de famille, mettez-vous à ma place et imaginez ma confusion!... Que pouvais-je répondre à une observation si naturelle, et pourtant si cruelle? J'aurais tordu le cou au Florentin s'il était resté dans la loge. Ne pouvant me procurer cette satisfaction, je rongeai mon frein en silence ; mais bientôt, n'y tenant plus, je dis aux deux demoiselles : Sortons. Elles se regardèrent un instant sans mot dire et sortirent sans hésiter. Je croyais m'être procuré un soulagement, c'était un poids de plus que je me mettais sur le cœur, le

poids d'un mauvais procédé. J'essayai une explication.

— Comprenez-vous, leur dis-je, pourquoi je vous ai fait sortir ?

— Mon Dieu, non.

— C'est bien simple, à la porte, tout le monde nous aurait vus monter dans l'équipage de la princesse.

— Ce ne serait pas la première fois.

— A la bonne heure, mais cela peut faire jaser.

— Nous n'y comprenons rien.

— C'est que vous ne voulez rien comprendre. Au surplus, nous irons voir la fin du spectacle après-demain.

Il était dix heures ; je les menai souper, et, pour leur faire oublier ma mauvaise humeur, je leur parlai bal. C'était la maladie des jeunes filles de Rome, et mes recluses en étaient atteintes. On sait que Pie VI avait interdit ce divertissement pendant les dix années de son règne. Il autorisait les lieux de débauche et de prostitution, les jeux de hasard, toutes les licences du carnaval, mais il proscrivait la danse. Son successeur fit tout le contraire ; il laissa ses sujets et surtout ses sujettes sauter tant qu'ils le voulurent. Je promis donc à mes amies de les conduire au bal dès que j'aurais trouvé, dans quelque quartier éloigné, une réunion où je pusse les présenter décemment et sans qu'elles fussent exposées au danger d'être reconnues. Le lendemain, à dix heures, j'appris qu'un jeune et beau monsieur s'était présenté de bon matin pour me voir, mais il n'avait pas voulu que Marguerite m'éveillât.

— C'est l'homme le plus aimable que je connaisse, ajouta-t-elle.

— Il t'a donc donné quelque chose ?

— Je crois bien ! une belle pièce d'or.

— Et il a promis de revenir ?

— Sans doute, demain à onze heures.

C'était mon Florentin. La lettre de Léonilda m'apprit que ce phénix toscan était un négociant de Londres, maître d'une fortune assez considérable, magnifique et bien élevé, en un mot, un homme fort aimable, dont la

la société ne pouvait que m'être agréable. Léonilda m'informait qu'enfin elle était enceinte. Effectivement, au mois de mai suivant, elle accoucha d'un garçon, que je vis vingt ans plus tard, à Prague, lors du couronnement de l'empereur Léopold. On le nommait le marquis de C..., comme son père, qui atteignit l'âge heureux de quatre-vingts ans. Quoique mon nom n'eût jamais été prononcé devant ce jeune homme, je me fis présenter chez lui. Il voyageait beaucoup à cette époque, en compagnie d'un gouverneur, personnage dont il aurait pu se passer; car, à vingt ans, mon vertueux petit-fils était plus sage qu'on ne l'est souvent à soixante. J'avais d'autant plus de plaisir à le voir que c'était le vivant portrait de sa mère. Il n'y a pas longtemps encore que Léonilda, qui a marié ce fils, m'a écrit de venir traîner auprès d'elle mon reste de vie. Quoique la solitude seule me convienne, peut-être prendrai-je un jour ce parti.

Je reviens à mon histoire. Le cardinal de Bernis m'ayant demandé devant la princesse pourquoi, la veille, j'avais quitté brusquement le spectacle :

— J'aurais, lui répondis-je, un assez long récit à vous faire, mais il faudrait y mettre les couleurs convenables.

— Le tableau serait-il donc dans le genre de nos soirées chez M. M.?

Je fis signe que oui.

— Allons, mon cher, vous me direz cela une autre fois.

Le cardinal me remit ce soir-là la dispense que j'attendais pour le futur d'Émilie.

Mon Florentin fut exact au rendez-vous qu'il s'était donné. Je le trouvai tel que la marquise me l'avait dépeint, mais j'avais toujours sur le cœur le mauvais compliment qu'il m'avait attiré. Comme il me demandait si la jeune personne qu'il avait vue dans ma loge était mariée ou promise, je lui répondis sèchement qu'il eût à cesser ses informations ou qu'il les prît ailleurs, cette dame étant venue au spectacle incognito. Il rougit et s'excusa. Je craignis d'avoir été trop loin, et, par manière d'excuse, je lui demandai à déjeuner pour le lendemain. Il habitait

la maison de Roland, où demeurait alors la cantatrice Gabrielli, maîtresse du prince Baptiste Borghèse.

Après le départ du Florentin, je courus chez les vestales. Émilie était rayonnante de joie, car c'était son contrat de mariage que je lui apportais. Armelline, au contraire, était plongée dans la désolation.

— Hélas ! que ferai-je ici quand Émilie n'y sera plus ? Que deviendrai-je encore quand vous serez parti ?

— Je ne quitterai pas Rome, ma chère, sans vous avoir vue mariée et dotée.

Sa figure s'épanouit aussitôt. Je vis clairement qu'elle ne m'aimait pas, ou du moins qu'elle ne m'aimait plus. Dînant chez la marquise d'Aoste, j'étais assuré d'y rencontrer le Florentin. Elle m'accueillit aussi par l'insipide question :

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté jusqu'à la fin du spectacle ?

— Mes compagnes étaient fatiguées.

— Nous savons de bonne part qu'elles ne sont pas parentes de l'envoyé de Venise.

— C'est un mensonge que je vous prie de me pardonner.

— Vous êtes un vrai loup-garou, qui cachez obstinément ces demoiselles et leur état. On le connaît cependant.

— Tant mieux pour les curieux !

— La plus jeune est charmante ; il y a longtemps que vous vous en êtes aperçu, n'est-ce pas ?

— D'autres s'en sont aperçus aussi.

Ici mon Florentin poussa un gros soupir.

— Puisque vous avez quelque empire sur elle, dites-lui donc de mettre un peu de fard et de porter de la poudre.

— Pourquoi cela, madame ? Elle est fraîche et potelée ; ses cheveux sont magnifiques. Attendez qu'elle ait trente ans pour lui donner ces conseils. Au surplus cela ne me regarde pas, et Dieu me garde d'exiger d'elle quoi que ce soit !

Je lui jetai ces derniers mots avec une sorte de fureur.

Le Florentin ne souffla pas, et sa discrétion le mit assez bien dans mon esprit Dans la conversation j'appris qu'il cherchait à se marier en Italie, et qu'il partirait pour Londres aussitôt qu'il aurait trouvé une femme. Il me combla de marques d'estime et d'amitié, et me fit toutes les offres de services imaginables. Il fallait bien qu'il eût un motif secret pour en agir ainsi. N'était-ce pas un beau parti pour Armelline? Mais ma sotte jalousie était toujours là.

Tout était disposé pour le mariage d'Émilie ; le jour de sa sortie du couvent fut celui de ses noces. Elle partit ensuite avec son mari pour Civita-Vecchia. Trois jours après, Menicuccio épousa sa maîtresse, et je vis Armelline en compagnie d'une nouvelle pensionnaire. Cette jeune fille, nommée Scolastique, était charmante. Je serais devenu amoureux d'elle si je ne l'avais pas été d'Armelline. La supérieure m'apprit que la fureur du mariage tournait aussi la tête de cette demoiselle, et que je lui rendrais un grand service si je pouvais lui obtenir une dispense.

— A quel sujet?

– C'est son neveu qu'elle aime, jeune garçon de son âge.

— Je m'en occuperai, ou plutôt le cardinal de Bernis s'en occupera.

J'étais alors, comme on voit, dans un paroxysme de matrimoniomanie inconcevable. Autrefois, j'avais marié nombre de jeunes filles ; mais elles avaient passé par la gueule du loup, et je leur avais donné mon coup de dent. Mais présentement tous ces jolis morceaux me passaient devant le nez. La fin du carnaval approchait, et Armelline brûlait d'envie d'aller au bal, surtout pour un motif qu'on va deviner. J'étais parvenu à découvrir un de ces bastringues où je pouvais me flatter de n'être pas connu. Je fis prendre aux deux petites des costumes de matelots napolitains : et voilà qu'en arrivant je trouve dans la salle la marquise d'Aoste, son imbécile mari et M. l'abbé. L'un de ces messieurs donnait le bras à une grande et belle personne à qui j'allais présenter mes hommages, quand je reconnus sous ce travestissement mon beau

Florentin. Le marquis s'empara de Scolastique : la marquise et l'abbé me prirent par le bras, et le Florentin s'esquiva avec Armelline. Jaloux comme un tigre, je maudissais à la fois bal, recluses et couvent. Vers minuit, je retrouvai Armelline dans la salle; elle ne daigna pas faire attention à ma mauvaise humeur. Je la reconduisis chez la supérieure, en lui signifiant qu'il n'y aurait plus à l'avenir ni spectacle ni divertissement pour elle; et j'allai me mettre au lit, plein de honte et de dépit. Le lendemain, sur les dix heures, un billet de la supérieure m'informa que ma belle avait été enlevée dans la nuit par un inconnu; j'appris seulement plus tard que tout le monde m'avait joué dans cette circonstance, et que la fuite du Florentin avec Armelline avait été complotée par mes amis. Dans mon égarement, je quittai Rome à l'improviste pour courir après les fugitifs; mais, arrivé à Florence, la raison avait repris son empire, et là s'évanouit mon désespoir amoureux.

Dans le théâtre du Français Regnard, il y a une charmante comédie intitulée *le Joueur*, où le personnage principal, abandonné par la fortune, change de passion, et songe alors à sa maîtresse. Abandonné par Armelline, moi aussi je changeai de passion, et je me livrai ardemment à l'étude, jusqu'à ce qu'un nouveau caprice vînt distraire mes longs ennuis. Chez le libraire qui me procurait les ouvrages dont j'avais besoin, je rencontrai un étranger de bonne mine avec qui je liai conversation. Je lui dis que j'avais entrepris une traduction de l'*Iliade*; il m'apprit à son tour qu'il traduisait en latin *l'Anthologie grecque*. Nous échangeâmes nos cartes, charmés l'un et l'autre de nous communiquer nos travaux respectifs. Notre liaison dura tout le temps de mon séjour à Florence, sans qu'aucun de nous éprouvât le désir de partager les plaisirs de la table ou d'autres distractions : c'est que deux hommes unis par le pur amour de la science renoncent volontiers à toute communauté de plaisirs qui enlèveraient des moments précieux. Mon ami s'appelait ou s'appelle, s'il vit encore, Everardo Medici. J.-A. Allegranti, chez qui

je demeurai alors, avait une nièce jeune et fort jolie : ennemi présentement des distractions amoureuses et des plaisirs mondains, je louai deux chambres chez une vieille femme qui n'avait pas de nièce. Cette Madeleine Allegranti, dont la beauté me décidait à prendre la fuite, comme autrefois le vertueux Joseph, devint célèbre comme comédienne. A la même époque, le comte Stratico vint à Florence avec son élève, le jeune Morosini. Le pauvre comte s'était cassé la cuisse, et, craignant d'abandonner le jeune homme à lui-même, il me pria de le suppléer et de partager, s'il était possible, ses plaisirs, afin d'empêcher que l'étourdi ne tombât en trop mauvaise compagnie. Voilà donc mes études interrompues, et mon plan de vie bouleversé. Par pure amitié pour le comte, je me fis pendant quelque temps le compagnon de débauche de son élève. Dans les sociétés que nous fréquentâmes, je retrouvai le comte Medini, cet intrépide habitué de tripots, dont le lecteur se souvient sans doute. Un beau matin, il vint solliciter ma compassion ; il n'avait pas d'autre titre que celui de m'avoir contraint à le châtier pour son excès d'adresse au jeu. Toutefois sa situation m'inspirait de la pitié, et j'étais disposé à l'aider s'il m'offrait quelque garantie. Il me montra une liasse énorme sur laquelle il fondait de grandes espérances de fortune : c'était une traduction de *la Henriade* en strophes italiennes. J'en lus quelques morceaux qui me parurent assez bien tournés ; l'expression était nette et ornée, la phrase claire et harmonieuse. L'intention de Medini était d'y mettre la dernière main, et d'en faire hommage au grand-duc. Il se flattait d'arriver, au moyen de cette dédicace, aux honneurs et à la fortune. Un sourire dubitatif fut toute ma réponse : Léopold n'avait aucune inclination pour la littérature et les beaux-arts ; pour lui ce n'était qu'un assemblage de voyelles et de consonnes, indignes de captiver l'attention et les sympathies d'un homme sérieux, et surtout d'un prince. Il s'occupait quelquefois d'histoire naturelle avec l'abbé Fontana ; hors de là, il n'ouvrait jamais un livre : c'était un des mille potentats à ranger dans la classe si

nombreuse des gens qui ne savent pas lire. Il n'avait de passion décidée que pour l'argent et les femmes.

Je déclarai à Medini que sa traduction lui ferait honneur, et pourrait lui devenir lucrative; mais qu'il m'était impossible de la prendre en garantie de l'argent dont il avait besoin. A ces mots, il me saisit au collet; moi je lui saute au cou, je le terrasse et le jette à la porte. Ma vengeance n'alla pas plus loin. Heureusement pour lui, son bon ange amena à Florence un étranger qui le tira d'embarras : c'était Premislas Zanowitsch, qui acquit dans la suite une aussi grande réputation que son frère. Pour escroquer plus sûrement les négociants d'Amsterdam, il s'était donné lui-même le titre pompeux de prince de Scunderberck. Je parlerai plus tard de ces deux aventuriers, qui ont fait une fin déplorable.

Premislas Zanowitsch, alors âgé de vingt-cinq ans, était le fils d'un gentilhomme de Budna. Cette ville, située sur les frontières de l'Albanie et de la Dalmatie, avait jadis appartenu à Venise; dans l'antiquité, elle faisait partie de l'Épire; aujourd'hui c'est une dépendance de la Porte. Élevé à Venise, Premislas, dès son entrée dans le monde, avait pris goût aux plaisirs faciles qu'offre ma belle patrie. Pendant un séjour de cinq ans qu'il y fit, Premislas gagna au jeu des sommes considérables; et lorsque la police jugea convenable de le renvoyer dans sa patrie, Premislas, qu'effrayait toute accointance tartare et dalmate, se mit à courir les aventures, de concert avec son frère. Seulement ils évitaient de se trouver ensemble dans les mêmes lieux : l'un opérait dans le nord, l'autre dans le midi, tendant leurs filets partout et partout faisant bonne pêche.

Qu'on ne s'étonne pas que Premislas fit grand étalage à Florence. Il arriva dans la ville précédé d'un courrier et flanqué de deux grands laquais et de sa maîtresse. Il arrêta un magnifique appartement, un équipage, des chevaux, et une dame de compagnie pour ses amours; puis je le vis arriver au *casino dei Nobili*, étincelant de diamants. Tous les étrangers sont admis dans ce casino, sans qu'il

soit besoin d'être présenté par personne, mais malheur à celui qui, prétendant y être admis, ne serait pas doué des qualités nécessaires pour vivre dans ce monde de gens *comme il faut*. Les Florentins s'en aperçoivent au premier abord, avec cette finesse de tact qui les distingue : on tourne le dos à l'intrus, personne ne lui parle, et il n'ose plus se montrer. On lit à ce casino les gazettes, on joue tous les jeux de hasard ; on y dîne, on y boit, on y fait la cour aux dames. Toutes ces occupations, comme on voit, sont l'apanage de la haute société.

Zanowitsch, qui connaissait le monde, et qui pour parler n'attendait jamais qu'on lui adressât la parole, salua la société avec grâce, se félicita hautement d'être parmi des personnes de si haute distinction, parla beaucoup de Naples et de Florence, abaissant l'une, exaltant l'autre ; joua gros jeu, et perdit mille louis sans rien perdre de sa bonne humeur. Il plut généralement ; je n'assistai pas à sa première venue, mais ces détails me furent donnés, quelques jours après, par le marquis Caponi. Le marquis m'apprit qu'on avait demandé à Premislas s'il me connaissait, et qu'il avait répondu qu'il était encore enfant à l'époque de mon départ de Venise, mais qu'il avait toujours entendu parler de moi avec la plus haute estime. J'avais fait la connaissance du marquis Caponi chez la danseuse Denis, qui vivait à Florence dans l'obscurité depuis qu'elle avait quitté le théâtre. Nous étions à peu près du même âge ; néanmoins elle conservait quelques beaux restes : la bonté de son caractère et l'élégance de sa toilette augmentaient les charmes de sa personne. Mademoiselle Denis ayant eu la fantaisie de connaître Zanowitsch, le chevalier Pizzi le lui amena. L'entrevue eut lieu en ma présence ; je trouvai dans le jeune aventurier un homme d'un excellent ton, qui ne pouvait manquer de réussir dans le monde. Sans être précisément beau, il avait une physionomie des plus agréables, des manières distinguées, assez d'esprit dans la conversation, et cet enjouement qui donne de la grâce à tout ce qu'on dit. Il avait une sorte de bon sens assez rare, celui de ne jamais parler de sa personne. En revanche, il

était intarissable sur l'article de sa sauvage patrie ; mais c'était pour la tourner en ridicule, et il s'y entendait fort bien. Il nous fit beaucoup rire avec la description de ses domaines, dont une partie était située sur le territoire hongrois, une autre en Russie, et la troisième en Turquie ; de sorte qu'il trouvait parmi ses vassaux trois langues, trois cultes et trois gouvernements différents. L'entretien que j'eus avec lui me mit à même de tirer son horoscope : je vis qu'avec le temps et la pratique il irait fort loin dans sa carrière. Sauf un goût trop prononcé pour la dépense, je retrouvai dans ce jeune homme mon propre portrait quand j'avais quinze ans de moins, et je le plaignis de me ressembler si bien, parce qu'il était loin d'avoir mes ressources.

A la première visite que me fit Zanowitsch, il ne me parla guère que de Medini.

— Touché de sa misère, me dit-il, je me propose de payer toutes ses dettes.

— Vous aurez fort à faire, lui répondis-je.

— Cela se *borne* à quelques milliers d'écus d'or, c'est une *bagatelle*. Au surplus, c'est une obligation pour moi, car dès ce moment il devient mon associé.

On devine que cette société naissante avait pour base le jeu ; Zanowitsch m'offrit une *quote-part*, mais je refusai tout net. Quand je lui rendis visite, il était à table avec sa maîtresse, une de mes vieilles connaissances que je devais à lord Baltimore. Nous avions fait jadis plus d'un souper fin à Londres ; c'était une de mes demoiselles hanovriennes. J'aurais feint de ne pas la reconnaître si elle ne m'eût salué du nom familier de *Giacomo*. Alors je lui rendis son vrai nom, Hippolyta. — Vous ne vous trompez pas, me dit-elle, quoique j'aie bien grandi depuis que nous nous sommes vus. Hippolyta me parut plus jolie et plus p... que jamais. J'avais refusé l'invitation de Zanowitch pour dîner ; mais sur les instances d'Hippolyta, qui me vanta le mérite de son cuisinier, je fus exact le lendemain. Medini et sa maîtresse, deux dames étrangères avec leurs amants, et un autre inconnu d'une quaran-

taine d'années, tels étaient les convives. Zanowitsch me présenta ce dernier sous le nom de Zeno. Comme on me le donnait pour noble, je demandai au personnage quel titre je devais lui attribuer, puisqu'il est d'usage, dans la bonne société, de se parer d'un titre que parfois on n'a pas.

— Je n'en veux point d'autre, répondit-il, que celui de votre ancien ami.

— A la bonne heure, mais c'est la première fois que je vous vois.

— Est-ce que mon nom n'aide pas votre mémoire? Je suis le fils du capitaine Marco Zeno.

— Voilà, ma foi! vingt-huit ans que j'aurais pu vous oublier, mais je vous remets parfaitement, quoique vous ayez eu la petite vérole.

Il devint rouge de colère; c'était bien mon intention : je lui rendais son coup de boutoir. A quoi bon, en effet, me faire souvenir qu'il était le fils de ce Marco Zeno, mon geôlier au fort Saint-André? sa noblesse n'était pas mieux constatée que son origine : on le disait bâtard d'un patricien de Venise. Au fond, il n'y avait pas de plus mauvais sujet que ce petit Zeno : c'était un croupier et un escroc. Je ne fus pas flatté de la reconnaissance, si reconnaissance il y a. Il se flattait d'être beau parleur et de connaître toutes les langues : la vérité est qu'il estropiait deux mots sur trois. Sans éducation ni culture, il avait l'air d'un laquais endimanché; cependant il raffolait de sa propre personne, il se regardait comme un homme fort habile parce qu'il avait le talent de corriger les injustices de la fortune. Medini et Zanowitch lui ressemblaient seulement sous ce rapport. Quant aux deux étrangers, c'était le gibier qu'ils avaient fait tomber dans leur sac. Ces honnêtes imbéciles paraissaient fort impatients de vider leur bourse dans celle de mes trois filous. Aussi, dès que je vis Zeno répandre sur la table des monceaux d'or, je me hâtai de prendre congé. Pourtant une conduite aussi sage ne me mit pas à l'abri d'un coup terrible. Il se disait, à Florence, que ces trois filous avaient escroqué une somme de douze mille livres sterling

au lord Lincoln, le fils du duc de Newcastle. Une danseuse vénitienne nommée Lamberti, dont le jeune lord était épris, avait coopéré à la spoliation. J'en étais à me féliciter d'avoir rompu avec cette société de fripons, lorsqu'un beau matin je reçois inopinément l'ordre de quitter la ville sous trois jours. C'était le 28 décembre, l'anniversaire de mon départ forcé de Barcelone : l'approche des étrennes m'a toujours porté malheur. Étourdi de la sommation qui m'était faite par un sbire, je cours au bureau de police, et je reconnais, dans le magistrat auquel je m'adresse, le même individu qui, dix ans auparavant, m'avait fait sortir de la ville pour un faux dont le comte Iwan était l'auteur. Je lui demande le motif de cet acte de rigueur. Il me répond sèchement :

— Je l'ignore. Allez le demander au grand-duc.

— Mais Son Altesse est à Pise.

— Prenez une voiture.

— Fort bien, mais qui payera mes frais de voyage?

— Vous-même, à moins que le grand-duc ne soit disposé à les payer ; mais j'en doute.

— Alors je vais écrire à Son Altesse, si vous me promettez de faire parvenir la lettre à son adresse.

— Son Altesse l'aura ; mais qu'elle la lise, je n'en réponds pas.

— N'importe, j'écrirai ce soir, et, avant le lever du soleil, je serai dans les États du pape.

— A quoi bon vous hâter de partir?

— C'est qu'il me tarde d'être hors du territoire d'un gouvernement assez infâme pour méconnaître à ce point le droit des gens.

— Je vous conseille d'écrire en ces termes au grand-duc.

— Je n'y manquerai pas.

En sortant, je rencontre Medini sur l'escalier. Il avait reçu la même injonction et venait en chercher les motifs.

— On vous répondra comme à moi, lui dis-je : Adressez-vous au grand-duc

— Quoi ! l'ordre vous concerne aussi ? qu'avez-vous donc fait ?

— Rien.

— Ni moi non plus. Allons, partons ensemble pour Pise.

— Non pas, s'il vous plaît. Je vais à Bologne.

Avant mon départ j'adressai au grand-duc la lettre suivante :

« Jupiter vous a remis sa foudre pour frapper, dans votre petit État, les hommes pervers et non les innocents. Quand vous m'écrasez injustement, je fais comme le Christ, je vous pardonne, parce que je dis comme lui : Vous ne savez ce que vous faites. Le chef de votre police m'a dit, il est vrai, que j'étais libre d'adresser mes réclamations à Votre Altesse ; mais le ciel me préserve de tenter une pareille démarche, elle ne pourrait que déplaire à un prince qui oublie que le premier de ses devoirs est d'entendre un accusé avant de le condamner ! »

Mademoiselle Denis m'apprit que l'ordre d'exil s'appliquait aussi à la danseuse Lamberti et à un petit bossu d'abbé vénitien qui couchait avec elle : c'était donc le renvoi en masse de tous les Vénitiens que le grand-duc avait fulminé dans un accès d'humeur, et tout cela au sujet de la mésaventure du jeune lord. Le gouverneur de celui-ci, que j'informai de mon départ, m'apprit que Son Altesse avait enjoint au lord de ne pas payer ce qu'il avait perdu ; mais le jeune Anglais, fort délicat sur l'article du point d'honneur, avait répondu vivement qu'il était indécent de ne point payer ses dettes, et à plus forte raison celles du jeu.

La veille du premier jour de l'an, je descendis à l'hôtel Saint-Marc, à Bologne. Après une visite de précaution faite au comte Marulli, le chargé d'affaires toscan, je me rendis chez le cardinal-légat Brancaforte. Je l'avais connu à Paris lors d'une mission qui n'avait rien d'apostolique. A l'époque de la naissance du duc de Berry, petit-fils de Louis XV, Benoît XIV avait chargé le cardinal de présenter à la cour de Versailles des langes bénits pour l'en-

fant royal. Le petit prince (depuis Louis XVI) reçut ce jour-là la bénediction des deux plus grands paillards de l'univers, l'un son aïeul, et l'autre mon bon cardinal Brancaforte, qui ne sortait pas des b....ls.

Dès qu'il m'aperçut, il me sauta au cou et me dit en jurant :

— *Per Dio !* je vous attendais.

— Votre Éminence avait tort, et le hasard seul m'amène ici.

— Vous aviez oublié votre compère Brancaforte ! Vous êtes un ingrat. Ah çà ! comment menons-nous les amours ?

— *Pianissimo*, Éminence.

— Comme moi ; je voudrais bien encore, mais je n'ose.

— Votre Éminence a trop osé.

— C'est vrai, j'ai été un grand polisson, vous en savez quelque chose, mais ici soyons discrets, pas un mot de notre vie de jeunes gens. A propos, vous avez fait des vôtres à Florence ; quelle part avez-vous touchée sur les douze mille livres sterling du petit Anglais ?

Le rouge me monta au visage, et je répondis à l'Éminence en lui montrant une copie de la lettre que j'avais envoyée au grand-duc.

— Il est fâcheux, dit en riant le cardinal, que vous soyez innocent ; car, étant puni comme vous l'êtes, tout le monde vous croira coupable.

Le cardinal Brancaforte, étranger à ces sentiments plus ou moins sincères que tout le monde décore pompeusement du nom de principes, avait un vice qui m'a toujours paru ignoble : il était véhémentement soupçonné de *pédérastie*, vil penchant qui s'accroît avec l'âge. A Bologne, la maison de monseigneur foisonnait de bambins. Je me souviens que, lors de son séjour à Paris, une jeune Padouane, qui l'avait pour confesseur, lui avoua, au tribunal de la pénitence, que son mari avait pris avec elle certaines privautés rigoureusement défendues par le code nuptial. Le luxurieux cardinal tint fort longtemps sa pénitente sur ce sujet scabreux. Avant de donner l'absolution, il voulut avoir les détails les plus circonstanciés. A chaque renseigne-

ment, dévoré de concupiscence, il s'écriait : C'est énorme, c'est monstrueux. Ah! ma fille, vous avez commis un péché abominable, mais c'est une bien jolie chose.

Voici une autre aventure dont il est le héros et dont je fus le témoin; aventure qui causa, toute innocente qu'elle est, un assez grand scandale. Pendant la semaine sainte, Brancaforte confessait chez lui, de concert avec son secrétaire, l'abbé Barnetto. Un jour il fut fort étonné de voir qu'une dame tout en larmes, sortant du confessionnal de Barnetto, venait se jeter à ses pieds. L'émoi de la dame provenait d'un refus d'absolution. Elle s'était accusée d'avoir laissé son époux user de ses droits dans une certaine posture sévèrement défendue par les statuts de l'Église catholique. L'abbé Barnetto, le plus innocent et le plus borné des hommes, et d'ailleurs sourd comme un pot, avait mal entendu ou mal compris, et, s'imaginant à tort que sa pénitente était coupable de la *jolie chose*, il l'avait renvoyée sans absolution. Après une confession qui fut longue, Brancaforte, mis au fait, et trouvant le cas fort innocent, sortit comme un furieux de son confessionnal, et, s'approchant de Barnetto qui venait de quitter le sien, il lui cria aux oreilles :

— Apprends donc à f....., grosse bête; c'était le bon.

Mon intention était de continuer, à Bologne, la vie paisible et retirée que je menais à Florence. Il n'est point de ville, dans toute l'Italie, où l'on jouisse de plus de liberté et de bien-être qu'à Bologne; les logements y sont à bon marché, ainsi que les vivres et l'entretien. La ville est charmante; elle a l'air d'être peinte plutôt que bâtie, tant elle est propre et ornée. Quant à la société, je ne devais pas y songer; la noblesse bolonaise est très-fière et se boutonne volontiers, surtout pour les étrangers; le petit peuple, connu, en Italie, sous le nom de *i Birichini*, est un fac-simile des lazzaroni de Naples; quant aux bourgeois, ils sont honnêtes et bons, mais bornés et communs. Que m'importait, après tout? Je voulais me consacrer à l'étude et ne chercher de relations que dans le cercle des savants. A Florence, la science est l'apanage de certains

hommes, la masse de la population est fort ignorante; à Bologne, au contraire, tout le monde a le vernis littéraire. La ville possède une université qui compte à elle seule autant de professeurs que toutes les villes d'Italie ensemble. Mal rétribués par le gouvernement, ils trouvent une ressource suffisante dans le grand nombre de leurs élèves. On s'y fait imprimer à bon marché, et, quoique l'inquisition sévisse comme partout ailleurs, il n'est pas difficile de la tromper.

Je m'attendais à voir bientôt arriver Medini avec son monde; il vint descendre justement à l'hôtel que j'habitais. Suivant son habitude, il était sans le sou. Ainsi que je l'avais prévu, le grand-duc s'était refusé à lui accorder audience, et il avait été obligé de partir sans délai, ayant vendu toutes ses hardes. Il me dépeignit sa misère en termes de mendiant, mais je fis la sourde oreille. Je n'ai jamais connu d'homme plus besoigneux et plus constamment à la charge de ses amis; il aurait fallu l'entretenir comme une femme : aussi se trouvait-il toujours dans des positions désespérées dont il ne se tirait que par des moyens peu légitimes. Cependant il eut le bonheur de rencontrer à Bologne un certain Dominis, moine franciscain, Esclavon de naissance, qui s'amouracha de sa maîtresse. Medini ferma les yeux, et le moine ouvrit sa bourse. Rassasié de cette femme, Dominis convoita la petite nièce, et Medini lui vendit le pucelage de l'enfant. Ces tripotages le mirent à même de reprendre son train. Quelques semaines après, je sus qu'il était parti subitement pour l'Allemagne, laissant ces deux femmes dans la besace du moine; mais ce n'était pas un moine mendiant. L'incorrigible Medini erra pendant une dizaine d'années dans tous les coins de l'Europe, et finit par aller mourir en prison à Londres. S'il m'en avait cru, il n'aurait jamais mis le pied en Angleterre, détestable pays pour les gens de sa trempe. Medini, bien élevé, spirituel, instruit, eut un double malheur, celui d'être né sans patrimoine et d'aimer la dépense. C'est un de ces hommes qui, toute leur vie, meurent de faim au sein de l'opulence. Que n'a-

t-il suivi mes conseils! il vivrait heureux; mais que peuvent les conseils à l'encontre du caractère? J'ai un certain instinct qui m'a révélé la destinée finale de bien des personnages. Je disais, il y a vingt ans, au fameux Cagliostro, qui se faisait appeler alors le comte Pellegrini : N'allez pas à Rome, ce sera votre perte. Et, en effet, on le coffra au fort Saint-André, dont il n'est pas sorti vivant.

Un petit abbé, dont j'avais fait la connaissance dans la boutique du libraire Tarruchi, me présenta à la famille Severini, et j'y perdis le goût de l'étude. Ce Severini avait une sœur de trente-trois ans qui s'en donnait vingt-quatre, assez avenante sans être une beauté, très-fière de sa virginité, qui commençait à lui peser terriblement. Objet de son attention, elle captiva la mienne, et je fis connaître à cette vierge un peu mûre des délices qu'elle n'avait fait que rêver encore; cela m'acoquina à cette famille : j'y portai mes dieux pénates. Elle habitait la maison de la veuve Carnali, le célèbre ténor. La pension me coûtait une dizaine de sequins par mois, et la maîtresse ne me coûtait rien. Severini, libertin de profession, me conduisit chez toutes les nymphes chantantes et dansantes de la ville. Nous fîmes quelques parties fines à l'insu de sa sœur, jalouse à l'excès, comme on l'est à un premier amour.

Il était alors grandement question, à Bologne, d'un certain Albergati, riche particulier, grand amateur de spectacle, et qui avait ouvert au public son théâtre particulier. Il jouait lui-même les premiers rôles avec un talent distingué. C'est ce même Albergati qui fit rompre son mariage avec une demoiselle de bonne maison pour épouser une fille de théâtre dont il avait trois enfants. Par une de ces contradictions où la justice tombe si souvent, l'arrêt du divorce était motivé sur l'impuissance d'Albergati, et, au su de chacun, il avait trois enfants. Je voulus voir cet original, et, sur ma demande, Dandolo m'envoya de Venise une lettre de recommandation signée Zaguri à l'adresse d'Albergati. M. Zaguri m'était alors inconnu.

Le ton de sa lettre m'inspira la plus sincère reconnaissance; je la lui témoignai par écrit, et nous nous liâmes plus tard. Ce fut un grand bonheur pour moi, comme on le verra dans la suite.

Arrivé à l'hôtel d'Albergati, ma lettre d'introduction en main, je demande Son Excellence au concierge. Je dis *Excellence*, parce qu'à Bologne le dernier gentillâtre s'intitule ainsi. Le concierge répond : Son Excellence est à la campagne. Je remonte en voiture, et me fais conduire à la *villa* de l'Excellence J'arrive, point de concierge; j'entre, point de laquais. Je monte l'escalier, pousse une porte, et me voilà en présence d'un monsieur et d'une jeune et jolie dame qui se disposaient à dîner en tête-à-tête.

— Le marquis Albergati?

— C'est moi. De quoi s'agit-il?

— Une lettre que je suis chargé de remettre à Votre Excellence.

Il la prend et la met dans sa poche sans l'ouvrir, et il ajoute : — J'ai pour principe de ne jamais lire une lettre au moment de me mettre à table.

C'est un principe très-malhonnête, pensai-je.

Tout en mangeant son potage, mon homme ajoute encore :

— Vous direz à Zaguri que je me conformerai à ses ordres.

Cela dit, je m'esquive, et me voilà parti. J'étais resté debout pendant cet entretien, car l'Excellence ne m'avait pas invité à prendre un siége, et je me serais bien gardé d'en prendre un, mon intention étant de mettre tous les torts de son côté. Mais voilà qu'au moment, où, mon cocher ayant attelé, j'allais rebrousser chemin, un domestique vient me prier, de la part de Son Excellence, de reprendre le chemin du château. Convaincu qu'Albergati me prépare un nouveau camouflet, je tire une carte de ma poche, et je dis au laquais : Voici mon nom et mon adresse, c'est tout ce que je puis faire pour votre maître.

En rentrant, j'écrivis à Zaguri au sujet de la réception

qui m'avait été faite. Je le priais de mander à l'Excellence que, me trouvant grossièrement insulté par elle, j'exigeais satisfaction.

Le lendemain mon hôtesse me remit une carte ainsi tournée : *Son Excellence le général Albergati*. Severini entra au même instant, et je la lui montrai. Je ne comprenais rien à ce titre de général, lorsqu'il me dit qu'Albergati avait été décoré par le roi de Pologne de l'ordre de Stanislas et du titre de chambellan. Je comprends parfaitement, interrompis-je ; l'usage veut que les chambellans aient le rang d'adjudants-généraux, et Albergati trouve commode d'effacer le titre d'adjudant et de ne laisser subsister que celui du général. C'est la plume de paon dont il se pare aux yeux des sots. Eh bien, je vais lui donner une leçon de modestie. Je pris la plume et je rédigeai un petit écrit sous forme de dialogue. Un de mes interlocuteurs demandait à l'autre si un commissaire général pouvait se faire appeler général, si un maréchal de camp était maréchal, etc. ; je finissais par cette question adressée au public : Peut-on tenir pour un homme sensé celui qui préfère au titre que lui ont transmis ses ancêtres un titre d'honneur acheté à beaux deniers comptants? Albergati eut du moins le bon esprit de garder le silence sur mon dialogue, qui eut le privilége d'égayer la ville à ses dépens. C'est l'unique vengeance que je tirai de son méchant procédé.

CHAPITRE XVII.

Farinelli. — Encore Nina. — La sage-femme Thérèse. — L'abbé Bolini.— Viscioletta. — Le marquis Mosca de Pesaro. — Le juif Mardochée et ses filles. — Séjour à Trieste. — M. Zaguri.

Sur ces entrefaites, l'électrice de Saxe arriva à Bologne, uniquement pour voir le célèbre soprano Farinelli. Il donna à la princesse un très-beau déjeuner, à la suite

duquel il exécuta au piano un air de sa composition, J'assistai à l'exécution du morceau, et je vis, non sans quelque surprise, l'électrice, enchantée, se précipiter dans les bras du chanteur; elle lui dit avec exaltation que désormais elle mourrait contente, puisqu'elle l'avait entendu.

On sait que Farinelli, ou plutôt Carlo Broschi, car tel est son véritable nom, avait fait une brillante fortune en Espagne ; pendant quelque temps il y fut plus roi que le roi lui-même ; mais la reine, femme de Philippe V, née princesse de Parme, le fit exiler lors de la disgrâce du marquis de la Ensenada. Farinelli, à cette époque, était un barbon aux environs de soixante-dix ans ; il jouissait d'une bonne santé, mais l'oisiveté le rendait ennuyé et ennuyeux.

Un jour que je lui parlais de l'Espagne, il se mit à fondre en larmes ; la belle position qu'il avait perdue lui tenait encore au cœur ; l'ambition est une passion plus vivace encore que l'avarice. Cependant les chagrins de Farinelli avaient une autre cause, et celle-là il la cachait si bien, qu'à la fin il en mourut. Il avait marié son neveu, l'héritier de tous ses biens, à une jeune personne de grande maison et de grande beauté. Tout vieux et cassé qu'il était, le pauvre Farinelli devint amoureux de la femme de son neveu, et, qui pis est, jaloux de lui. La belle nièce prit fort mal cette passion en cheveux blancs; une créature éteinte et ridée comme le soprano oser aller sur les brisées d'un époux jeune et fringant qui la servait de toutes les manières au gré de ses souhaits, n'était-ce point très-ridicule ? Ce qui le fut davantage encore, c'est que Farinelli, furieux du dédain qu'on lui témoignait, fit voyager son neveu et claquemura la jeune épouse dans son appartement ; de peur de la perdre de vue, il ne sortait jamais.

C'est à Bologne que je retrouvai Nina Bergonzi, recommandée particulièrement au cardinal-prélat, qui allait la voir en secret.

Nina menait grand train ; le comte de Riela l'entretenait toujours avec la même magnificence, et, de son côté, Nina

trompait toujours le comte avec la même effronterie. Elle était alors enceinte, et l'époque de sa délivrance approchant, un des familiers du capitaine-général arriva de Barcelone afin de reconnaître l'enfant en son nom.

Cette fille faisait un scandaleux étalage de sa grossesse; on la rencontrait dans les spectacles et les promenades publiques, suivie d'un cortége de nobles bolonais. Je sus qu'elle leur avait parlé de moi, ignorant sans doute ma présence dans la ville.

L'un d'entre eux, le comte Zini, me rapporta les discours que Nina tenait sur mon compte; quoique son récit fût véridique en plusieurs points, je me crus obligé de la désavouer, mais je m'ouvris entièrement au cardinal-légat.

A quelques jours de là, vers minuit, j'entends dans la rue et sous mes fenêtres de violentes clameurs. Je regarde, et j'aperçois une femme nue jusqu'à la ceinture, assise sur un âne, et suivie des valets du bourreau qui la frappaient de verges ; une foule de *Birichini* bolonais l'accompagnaient en poussant des cris de joie. Severini m'apprit que c'était une sage-femme à qui le cardinal-légat faisait appliquer ce châtiment pour un crime dont on faisait mystère. Ce mystère fut bientôt connu.

Cette accoucheuse avait délivré Nina d'un gros garçon mort en naissant ; or une pauvre veuve avait porté plainte contre la sage-femme, l'accusant de lui avoir soustrait un beau petit enfant qu'elle venait de mettre au monde. La mère demandait vengeance à l'archevêque, s'engageant à prouver qu'on avait substitué son propre fils à l'enfant mort-né de Nina. Information prise, on acquit la certitude du crime, et justice fut faite.

Ce scandale ne troubla point la maîtresse du comte ; elle menaça le cardinal de sa vengeance ; mais à la fin elle dut obéir à un ordre du pape qui lui enjoignait de quitter la ville. La coupable sage-femme se tira d'affaire, grâce à de puissants protecteurs. On publia même une brochure anonyme où l'auteur essayait de prouver que l'archevêque était punissable pour avoir condamné une *bourgeoise* à la plus infamante des peines sans avoir observé les formes de

la procédure criminelle. On y présentait la sage-femme comme l'innocente victime d'une vengeance personnelle, et l'on finissait par l'engager à présenter requête à la cour de Rome pour obtenir satisfaction.

De son côté, le cardinal publia un petit écrit où il exposait les faits et gestes de la complice de Nina ; il prouvait que cette odieuse femme, qui en était quitte alors pour le fouet, avait encouru la peine de mort, et qu'elle l'aurait subie pour d'autres méfaits si l'honneur d'une des premières familles de Bologne ne l'avait empêché de soumettre l'examen d'un crime avéré au cours ordinaire de la justice.

Il ajoutait qu'au nombre des actes déposés à la chancellerie se trouvaient des preuves évidentes d'avortements que des mères coupables avaient payés de leur vie ; il parlait d'échanges d'enfants morts contre des enfants vivants, de la substitution d'un garçon à une fille, lequel se trouvait alors en possession d'un héritage illégitime : c'en fut assez pour imposer silence aux protecteurs de la sage-femme, car tous les jeunes gens dont elle avait délivré les mères tremblaient qu'on en vînt à des découvertes qui auraient rendu suspecte la légitimité de leur naissance.

Je vis à la même époque la danseuse Marucci, bannie d'Espagne presque en même temps que moi. Je retrouvai aussi la signora Soavi, qui, à Venise, avait été jadis la maîtresse de Marcello ; elle venait de s'établir à Bologne avec sa fille Adélaïde, âgée de douze ans, et d'une beauté accomplie. La Soavi rencontra à Bologne son mari, qu'elle avait perdu de vue depuis une quinzaine d'années, et lui présenta Adelaïde comme un bien dont il pouvait réclamer sa part.

— Si vous tenez compte des dates, il n'est pas possible que cette enfant soit ma fille, répondit l'époux débonnaire.

— Pourquoi pas, imbécile, du moment que je te la présente comme telle ? Apprends qu'elle jouit d'un revenu de 2,000 écus, et que je les toucherai jusqu'au moment de son mariage.

— Que ne me parlais-tu de cela ?

— Ainsi, tu seras dorénavant son mentor et son guide, tu la conduiras dans le monde...

— Et sous quel nom la présenterai-je ?

— Sous le tien, puisque c'est ta fille et que ta femme te la donne.

— Je ne comprends pas bien.

— Tu auras besoin de quelques voyages pour te former, car tu n'as rien perdu de ta bêtise primitive.

Après tout, la Soavi n'était pas plus impudente que la loi civile et religieuse qui dit: *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, ce qui signifie qu'on est toujours l'enfant du mari de sa mère. Présent à cet édifiant dialogue, je demandai comme une faveur l'emploi que Soavi paraissait refuser, m'engageant à développer les dispositions qu'Adélaïde ne pouvait manquer d'avoir ; mais la *maman* me répondit qu'elle craignait que sa fille ne fît auprès de moi des progrès trop rapides. Adélaïde devint la merveille de Bologne. Deux ans après mon départ, le comte Jean Dubarry, le frère de la favorite de Louis XV, passant par là, offrit à la Soavi 100,000 écus de sa fille. La mère, qui espérait mieux, repoussa l'offre du comte Jean, qui enleva Adélaïde. Au bout de trois semaines, il l'avait plantée là. Cinq ans plus tard, je retrouvai la belle Adélaïde sur les planches d'un théâtre de Venise ; elle était danseuse.

Je revis aussi à Bologne le comte de Filomarino, ce libertin émérite, autrefois la joie des femmes et la terreur des maris. Il était présentement goutteux, asthmatique, apoplectique, perclus des jambes, privé d'un œil, chauve et dans la misère. Je lui fis mes compliments de condoléance. Il n'avait rien perdu de son esprit, et sa langue mordante, le plus sûr de ses organes, ne lui refusait pas le service. Il dénigrait et méprisait tout le monde, maudissant le ciel, sa famille, ses amis et lui-même comme eux.

Comme contraste au comte Filomarino, je citerai l'abbé de Bolini, que je rencontrai chez la danseuse Sabatini. Ce jeune homme de vingt-six ans n'avait d'abbé que l'habit. Bien tourné, spirituel, instruit, son modique revenu suffisait à la simplicité de ses goûts. Je n'ai jamais vu de mor-

tel plus insouciant que celui-là, quoiqu'il n'en laissât rien paraître, car son commerce était fort agréable ; avec un fond de caractère ainsi trempé, la modération était pour lui une vertu facile. Il cherchait la tranquillité, tout le reste l'intéressait médiocrement ; quoique savant, peu lui importait qu'on le crût tel. Chrétien orthodoxe par éducation, il écoutait sans déplaisir les controverses impies. Il ne louait ni ne blâmait personne, et ne se plaignait jamais. Indifférent à l'égard du beau sexe, il fuyait les laides, mais les plus belles ne lui auraient pas fait faire un pas. Ce dernier trait de son caractère m'étonna à tel point qu'un jour je pris la liberté de lui demander comment il accordait ses principes avec l'inclination évidente qu'il portait à la demoiselle Brigitte Sabatini. En effet, il soupait chez elle chaque soir, et tous les matins Brigitte allait déjeuner chez lui. A cette question, l'abbé sourit, soupira et rougit. Je crus d'abord que c'était de honte, car la demoiselle était bien son aînée de douze ans ; mais il finit par m'avouer que cet attachement faisait le malheur de sa vie.

— Comment donc ! m'écriai-je, vous laisserait-elle soupirer en vain ? Que ne renoncez-vous à elle ?

— Ce n'est pas sa sévérité qui me désole, puisque je ne l'aime pas. C'est elle, au contraire, qui, en m'accablant des marques de sa passion, compromet ma liberté et ma conscience.

— Qu'exige-t-elle ?

— Que je l'épouse.

— Laissez-la exiger.

— Le malheur, c'est que la compassion m'a arraché certaine promesse qu'elle me rappelle sans cesse. Elle prie, elle pleure, elle m'adjure de remplir un engagement que je n'ai contracté qu'afin d'éviter les éclats de son désespoir ; à chaque nouveau délai que je lui oppose, elle s'écrie que je veux la tromper. Voilà ma position.

— Lui avez-vous de grandes obligations ?

— Aucune.

— Elle s'est livrée à vous ?

— Entièrement.

— Peut-être est-elle enceinte?

— Je me suis bien gardé de l'exposer à ce malheur, et voilà précisément la cause de ses chagrins; elle maudit ma retenue, et n'y veut voir qu'une preuve de mon éloignement pour le mariage. Que lui répondre? Je suis à bout de faux-fuyants.

— Ainsi, vous vous sentez bien déterminé à ne l'épouser jamais?

— Le moyen d'y songer? Pareille union nous mettrait dans la misère; et puis que de moqueries n'aurais-je pas à essuyer dans mon pays lorsqu'on m'y verrait, moi, abbé défroqué, avec une femme de trente-huit ans, sans naissance ni fortune!

— S'il en est ainsi, la raison et l'honneur vous commandent de briser ce lien.

— J'en suis convaincu, mais la force et le courage me manquent. Si je m'avisais de laisser passer une seule soirée sans visiter Brigitte, vous la verriez accourir, et vous comprenez qu'il m'est impossible de lui fermer la porte.

— Je comprends mieux encore que votre situation n'est pas tenable. C'est un nœud gordien qu'il faut trancher avec l'épée d'Alexandre. Bref, il faut quitter Bologne sans mot dire; elle ne fera pas la folie de courir après vous.

— C'est le seul parti qui me reste, encore présente-t-il des difficultés insurmontables.

— Suivez mon conseil, et vous sortirez facilement de Bologne; elle n'apprendra votre départ qu'en venant vous chercher ici.

— Je m'abandonne à vous; si nous réussissons, vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais. Ah! la malheureuse Brigitte, la douleur la tuera, ou elle deviendra folle!

— Mon ami, je connais les femmes : elle vous oubliera. Au surplus, je vous défends de vous occuper de sa douleur; c'est tout ce que je vous demande, le reste me regarde.

— Quand partirai-je?

— Demain. Nous ferons route ensemble. Avez-vous besoin d'argent?

— J'en ai suffisamment.

— Et ne laissez-vous pas quelques dettes?

— Aucune.

— Vous êtes un jeune homme exemplaire.

— Mais partir demain, j'y songe, c'est impossible. Il me faut au moins trois jours; j'attends des lettres de ma famille.

— La belle raison pour différer votre voyage! Je vous enverrai vos lettres là-bas.

— Mais où allons-nous?

— C'est mon secret; vous ne connaîtrez votre nouvelle résidence qu'au moment de nous mettre en route.

— Partir sans savoir où l'on va, c'est bizarre.

— Cela m'est arrivé cent fois.

Tous les obstacles étaient levés, j'embrassai mon jeune abbé, qui rayonnait de joie. Il est certain que ce qu'il y a de plus doux pour un homme, c'est de briser des nœuds qui lui pèsent. Je ne parle pas des passions grandes et sérieuses; celles-là, on ne s'en débarrasse pas impunément.

Mon intention étant d'expédier le jeune abbé pour Venise, j'écrivis à Dandolo, je lui recommandai chaudement mon protégé; je remis à Bolini une copie de ma lettre, et j'envoyai l'original par la poste.

Brigitte vint voir son amant le lendemain, sans se douter que c'était pour la dernière fois. Je le conduisis jusqu'à Modène, et le même soir j'étais de retour à Bologne.

On se figure sans peine les lamentations de la pauvre Ariane. Il y aurait eu trop de cruauté à feindre d'en ignorer la cause; je tâchai de la calmer, et lui fis un long discours. Elle prétendit que je ne pouvais pas comprendre sa douleur.

— Je la comprends, ma chère, et je la partage; mais je devais rompre des nœuds qui eussent fait votre malheur et celui de votre ami. Il aurait voulu vous épouser, mais il ne le pouvait pas.

— Est-ce pour cela qu'il m'a quittée? Ah! monsieur, écrivez-lui de revenir; je vous promets de ne jamais prononcer le mot de mariage.

Elle me demanda ensuite où il était allé. — A Venise. — Elle n'en crut rien, et je m'y attendais. Il y a, en effet, dans la vie des circonstances où, pour faire prendre plus sûrement le change aux femmes désolées, il faut leur dire la vérité. Cette vérité devient un mensonge contre lequel la morale la plus légère n'a rien à réclamer. Nous retrouverons en temps et lieu le cher abbé Bolini dans ma ville natale.

Le lecteur, à qui je conte en ce moment une foule d'aventures qui ne me concernent pas personnellement, s'imaginera sans doute que j'étais devenu plus sage. Il n'en est rien. Je m'épris follement, à Bologne, d'une petite fille pour laquelle je dus réparer, à force de largesses, les torts de l'âge, puisque j'étais incapable de maîtriser la violence de mes passions. Aussi mes défaites successives m'ont-elles porté à l'indulgence pour tous ceux qui seraient tentés de m'imiter. Je rirais volontiers au nez des innocents qui, sur ce point comme sur tant d'autres, me demanderaient des conseils, sachant par avance qu'ils ne sauraient être suivis. L'homme est un animal qui ne s'instruit que par sa propre expérience. C'est en vertu de cette disposition générale que le monde, aussi longtemps qu'il durera, est voué au désordre et à tous les excès. Sur les milliers d'hommes que j'ai rencontrés dans mes courses vagabondes, combien en est-il de sages et d'expérimentés?

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer.

Et je ne suis pas du nombre.

La petite Viscioletta demeurait sous le toit d'une vieille tante qui la gardait avec des yeux d'Argus. J'en fis la connaissance chez Severini, où la respectable duègne conduisait sa nièce pour faire de la musique. Un jeune tonsuré, dont la véritable destination n'était pas le cloître, demeurait dans la maison de ces dames. Par ses at-

tentions et ses complaisances, il avait su gagner le cœur de la tante. J'étais loin de me figurer qu'il eût jeté les yeux sur la petite nièce, du moins n'en faisait-il rien paraître. La jeune Viscioletta le recevait de ce ton froid et poli, marque certaine de l'indifférence chez les femmes. Jamais on n'avait mieux dissimulé de part et d'autre, ainsi que je l'appris à mes dépens. Depuis quinze jours j'accablais la belle de mes attentions : les bonbons, les cadeaux se succédaient, et je croyais marcher à une victoire certaine. La tante, qui d'abord s'était formalisée de mes poursuites, commençait à les tolérer, grâce au mot mariage, qui ne manque jamais son effet sur les esprits crédules. Je n'attendais plus que l'occasion d'un tête-à-tête pour amener un dénoûment. Les difficultés étaient grandes et ne faisaient qu'irriter mon amour. La belle paraissait consentante, mais il fallait, dans la maison même, trouver un gîte favorable à nos entrevues. Je connaissais la misère du petit tonsuré, et, sans lui donner aucune raison, je lui offris 4 louis s'il voulait consentir à aller demeurer ailleurs pour une quinzaine. Il rougit beaucoup et refusa. J'élevai le chiffre de la somme graduellement jusqu'à 20 louis. Même obstination de sa part. Bref, il finit par me dire que, pour un million, il ne céderait pas sa chambre. Il avait pour voisine sur le même palier une Padouane, personne assez avenante, mais déjà sur le retour. J'augurai qu'ils étaient bien ensemble.

Je lui dis : Ce sont des intérêts de cœur qui vous attachent à ce logis. Le même motif m'a engagé à vous faire cette proposition ; gardez donc votre chambre, mais ne pourriez-vous pas me la céder pour une nuit seulement ?

Mon tonsuré rougit de nouveau, mais cette fois c'était de colère. Je crus l'avoir offensé, et je n'insistai plus.

Cependant, le lendemain il me prit à part en souriant, et me dit que si je pouvais me contenter d'un galetas il y en avait un au troisième étage de la maison.

— Galetas ou chambre, peu m'importe ! lui dis-je ; mais que faire pour en avoir la clef ?

— Cette pièce sert de garde-manger à Mme Visciolettа.

Sur-le-champ j'allai me munir d'un rossignol et de fausses clefs. J'ouvris aisément la porte du réduit, et je vis qu'il était possible d'y placer un matelas. Je fis part de ma découverte à la belle, qui parut légèrement surprise. Elle m'opposa quelques scrupules, dont je triomphai aisément. Nous convînmes qu'elle viendrait me trouver aussitôt que la tante serait endormie. A dix heures, je prends congé de ces dames, et, au lieu de gagner le chemin de la rue, je grimpe à tâtons jusqu'au galetas, dont la porte me parut être celle du ciel. Au bout d'une heure, j'entends du bruit dans le couloir. Je ne doute plus de la présence de la demoiselle, et je m'apprête à lui ouvrir. Mais une clef s'introduit dans la serrure, et, *cric-crac*, me voilà enfermé. Évidemment j'étais la dupe du petit clerc; aussi je me promis de lui administrer une correction exemplaire. En attendant, je m'arrangeai de manière à passer la nuit le plus commodément possible dans ce bouge, qui exhalait une odeur suffocante, fort inquiet de savoir comment j'en sortirais. Un moment après, on frappe doucement à la porte, et je reconnais la voix de ma belle; mais que lui dire? Je la prie de me conserver sa bonne volonté pour la nuit suivante, et elle me répond par un éclat de rire. Lecteur, admirez mon aveuglement! il ne me vint pas à l'idée que Mlle Viscioletta pût être la complice du tonsuré dans ce guet-apens. Ma situation étant ridicule, je trouvai ce mouvement d'hilarité très-naturel. Après une nuit fort désagréable, je parvins, au point du jour, à ouvrir la porte ou plutôt à la démolir. J'allai réveiller mon voisin, qui fit la sourde oreille. Rentré chez moi, je me mis au lit et dormis jusqu'au soir. De retour chez les Viscioletta, je trouve la tante dans une agitation épouvantable. Elle m'apprend que la nuit dernière des voleurs se sont introduits dans la maison; qu'ils ont mis son garde-manger au pillage, et qu'elle est décidée à veiller toute la nuit. — Je veillerai pour vous, lui dis-je en lançant une œillade à la nièce. La bonne dame prépara un lit pour moi auprès du sien. Je la prévins qu'à minuit j'irais faire une ronde dans la maison, et elle s'endormit tranquille Aussitôt je me

glisse à tâtons dans la chambre de la petite, et vais droit à son lit ; mais il n'y a personne. Pensant alors qu'elle m'attendait dans le galetas, dont je lui avais donné la clef, je me hâte d'y aller. Je frappe, j'appelle ; personne. Ce fut un trait de lumière. Je descends à la hâte chez le petit tonsuré, et, collant mon œil à la serrure, j'aperçois mon jeune couple *jouant à la bête à deux dos*. Comme supplément à leurs jouissances, ils avaient eu la précaution de rallumer la chandelle. Suffoqué de colère et de honte, je vais secouer la vieille dans son lit, et je lui crie aux oreilles : J'ai découvert le voleur, il est enfermé chez votre abbé. La pauvre femme ne comprend rien au motif de ma fureur. Je l'entraîne sur mes pas, et je menace les amants d'enfoncer la porte s'ils ne l'ouvrent à l'instant même. Il fallut s'exécuter. On pense bien que je dis adieu pour toujours aux Viscioletta. Ce fut la plus sotte de mes dernières folies.

A la même époque, Severini, sans emploi, trouva une place de gouverneur auprès d'un jeune comte napolitain ; il quitta Bologne, et je songeai à l'imiter. Zaguri avec qui j'étais en correspondance depuis mon aventure avec le soi-disant général Albergati, avait l'espoir de me faire rappeler à Venise. Dandolo m'écrivit aussi ; il lui paraissait convenable que je vinsse m'établir près des frontières de la république, afin de mettre le tribunal de l'inquisition à portée d'observer ma conduite, et de se convaincre qu'elle était irréprochable. Le provéditeur Zuliani, le frère de la duchesse de Fiano, appuya cet avis, et promit d'employer tout son crédit en ma faveur. Mais dans quelle ville devais-je porter mes pas? Mes antécédents de Ferrare et de Mantoue ne me souriaient guère ; je me décidai pour Trieste. Ne pouvant gagner cette ville par la voie de terre, puisqu'il eût fallu traverser le territoire vénitien, je résolus donc de me diriger par Pesaro vers Ancône pour m'y embarquer. J'avais une lettre de recommandation pour le marquis Mosca, de Pesaro, savant distingué que je désirais connaître depuis longtemps. Il venait de publier son *Traité sur l'aumône;* la cour de Rome crut voir dans

cet ouvrage une satire dirigée contre le clergé, et mit le livre à l'index. Savant théologien, non moins qu'habile linguiste, Mosca était un fervent disciple du grand saint Augustin, dont la doctrine se rapproche beaucoup du jansénisme. Le marquis possédait une riche bibliothèque; elle contenait surtout, trésor inestimable pour un helléniste, une quantité immense de commentaires sur tous les poëtes grecs et latins, depuis les temps d'Eschyle et d'Ennius jusqu'au XIIe siècle; Mosca avait fait imprimer tous ces ouvrages à ses frais, dans le format in-folio; l'édition était bonne, mais affreux sous le rapport typographique. J'osai le lui dire, et il en convint; pour s'épargner une dépense de 20,000 livres en sus, il s'était privé d'un bénéfice de 50,000 écus; il me fit présent d'une de ces collections, ainsi que d'un autre in-folio, *Marmora pisaurentina;* si j'avais eu le temps de lire ce dernier ouvrage, il m'aurait fait connaître tous les monuments d'antiquité que renferme l'antique cité de Pesaro.

Le marquis me présenta à sa femme et à sa famille au moment du dîner; il avait trois fils et deux filles, tous parfaitement beaux et bien élevés. Ce tableau de famille me procura une des plus douces impressions que j'aie éprouvées de ma vie. La marquise, belle encore quoique au delà de la maturité, était une femme du meilleur ton; tout en elle était distingué, manières, tenue, langage; elle savait dans quelle mesure il faut parler de chaque chose, et comment cette chose doit être dite selon la personne à laquelle on parle. L'art de la conversation est peut-être le plus difficile de tous, parce qu'il présuppose toutes les sortes d'esprit. Son mari lui était inférieur sous tous ces rapports; c'était un savant dans toute la brutalité du terme, et ce n'était que cela. Ils ne passaient pas pour être toujours d'accord, et leur intérieur en souffrait, bien qu'ils n'en laissassent rien voir aux étrangers; si cela ne m'avait pas été dit, je n'en aurais rien su. Le philosophe français La Bruyère a dit, je crois, qu'on joue dans chaque famille une espèce de comédie qui en trouble l'harmonie; d'où il s'ensuit que chaque famille a quelque secret à gar-

der : c'est à la prudence du chef à faire en sorte que le secret ne s'évente pas, car personne n'aime à servir de risée à la foule toujours ignorante, médisante et avide de scandale. Le marquis, à peu près de l'âge de sa femme, portait vingt ans de plus qu'elle ; froid par nature, méthodique par éducation, il n'avait de goût que pour l'étude; l'étude était un peu sa manie et son *dada*, car il n'avait pas cette élévation d'esprit et cette rectitude de jugement qui imposent des bornes nécessaires à cette passion comme à toute autre. Il avait fondé une académie qu'il présidait et qu'il présida souvent de fait, même en l'absence de tous ses membres. Il aimait beaucoup en cette qualité les rapports, les procès-verbaux et les discours; sans l'assistance officieuse de la marquise, il m'aurait accablé de ses lectures. Il avait placé une mouche dans ses armoiries de famille, avec ce mot latin et cette initiale pour légende : *Deme C.* C'était une allusion à son nom de famille ; en effet, en ôtant le *c* du mot latin *musca*, restait *musa*. Ces niaiseries l'occupaient beaucoup ; son excellente femme souriait et levait les épaules. Le seul défaut que le marquis portât à l'excès, c'était la dévotion et l'orthodoxie ; c'était le plus rigide des catholiques. Il se flattait de n'avoir jamais dépassé la limite au delà de laquelle *nequit consistere rectum*. Reste à savoir s'il n'y a pas plus d'inconvénients à rester en deçà de la limite qu'à la franchir. Je n'ai pas, moi indigne, la prétention de le décider. Les esprits les plus sages, les intelligences les plus étendues ont toujours fait preuve, à cet égard, d'une réserve très-significative. Horace a dit quelque part : *Nulla est mihi religio* (1), et cependant il s'élève avec force, dans une de ses plus belles odes, contre les philosophes qui ont attaqué le culte de la Divinité. Qu'en conclure, sinon que tout excès est nuisible, et qu'il n'y a point de vertu en dehors d'un juste milieu ?

Pendant mon séjour à Ancône, je feuilletai la collection du marquis. J'y cherchai vainement les poëmes fescenniens,

(1) Il n'y a point de religion pour moi.

les priapées, et nombre d'autres fragments de l'antiquité qui se trouvent en manuscrit dans presque toutes les bibliothèques de l'Italie, et notamment au Vatican. L'ouvrage prouvait bien moins l'érudition et la sagacité de son collecteur que son goût pour les recherches savantes ; car tout son travail s'était borné à recueillir et rassembler tous les poëmes, et à les classer par ordre chronologique. Point de notes, point de commentaires, peu d'éclaircissements ; c'était une véritable compilation. En outre, l'impression, comme je l'ai dit, laissait beaucoup à désirer : les caractères étaient empâtés et grimaçants, le papier grossier, les marges étroites, les fautes typographiques nombreuses. L'ouvrage n'obtint pas de succès ; il ne se vendit point, et, le marquis n'étant point riche, je m'expliquai la mésintelligence de son intérieur et ce *secret de famille* que toutes les familles gardent si bien.

En revanche, le *Traité sur l'aumône* et la défense de cet ouvrage me donnèrent une assez bonne idée de sa science et de son talent. Il avait dit, sans s'en douter, d'assez grosses vérités à la cour de Rome. Au fond il avait raison, mais qui aura jamais raison contre Rome? Pour obtenir son suffrage et celui du monde chrétien, il faut adopter tous ses principes et applaudir aux abus qu'elle a convertis en usages.

On me demandera peut-être pourquoi, me rendant à Trieste, je ne m'embarquai point à Pesaro, d'autant mieux qu'aucune affaire de cœur ou autre ne m'appelait à Ancône. Je répondrai que je séjournai à Ancône parce qu'un *je ne sais quoi* me poussait vers cette ville. J'ai toujours été fort superstitieux; ma carrière le prouve suffisamment. Comme Socrate, j'ai mon démon familier qui me détourne de prendre un parti encore plus qu'il ne m'y décide. Ce bon ou mauvais génie me domine à tout instant et comme à mon insu; il influence chacune de mes actions et détermine l'ensemble de ma conduite. J'ai toujours été persuadé que ce génie ne voulait que mon bonheur; aussi ai-je été en toute circonstance docile à ses ordres, à moins que l'occasion n'en ait décidé autrement.

Au moment d'entrer dans Ancône, le conducteur de la voiture vint me prier de laisser monter à mes côtés un uif qui le payerait bien.

— Peu m'importe qu'on te paye bien! la voiture est à moi. Je n'y recevrai personne, et encore moins un juif.

— Mais, signor, c'est un juif fort honnête, tout à fait digne d'être chrétien.

— J'aimerais mieux faire la route à pied que de voyager en pareille compagnie.

Alors, se tournant vers l'inconnu:

— *Povero*, lui dit le conducteur, point de place pour toi.

Mais aussitôt j'entends cette voix secrète, la voix de mon bon génie, qui m'ordonne de recevoir ce juif en dépit de ma mauvaise humeur. J'appelle le conducteur, et l'israélite prend place à mes côtés. Sa physionomie était douce quoique laide, son air timide et bienveillant.

— Je tâcherai, dit-il, de ne point gêner Votre Seigneurie.

— Vous ne me gênerez pas si vous vous taisez.

— Je vois que ma nation ne vous *revient* pas.

— Votre nation, non pas; mais bien votre religion, dont les principes abominables vous font un devoir de détester les chrétiens et de les tromper. D'ailleurs, qui dit juif dit usurier, et j'ai mes raisons pour ne point aimer cette engeance.

— Je pourrais vous répondre que nous vous rendons haine pour haine, mais je calomnierais ma race. Allez donc dans nos synagogues, monsieur, et vous nous entendrez priant l'Éternel pour nos frères les chrétiens.

— C'est-à-dire pour leur salut comme vous l'entendez. La prière est sur vos lèvres, mais le cœur exhale le blasphème et la malédiction; votre modération n'est qu'apparente, elle prouve votre abjection et votre faiblesse. Allons, convenez que vous nous détestez, sinon je vous fais sortir de la voiture.

Le pauvre juif n'ouvrit plus la bouche.

J'eus honte de cette apostrophe, et, par manière d'excuse, je lui dis: Tenez, je ne vous en veux pas; vous avez

sucé cette aversion avec la lecture de l'Ancien Testament, qui enjoint aux israélites de maudire leurs ennemis en toute occasion et de leur faire tout le mal possible. — De surprise, il ouvrit ses grands yeux, et, en branlant la tête, car il n'osait plus parler, il avait l'air de dire : — Notre religion ne nous ordonne pas cela.

— A la bonne heure, donnez-moi la main et dites-moi votre nom.

— Mardochée.

— Eh bien, mon ami Mardochée, avez-vous des enfants ?

— Cinq garçons et sept filles.

— J'irai loger chez vous pendant mon séjour à Ancône.

La famille de l'honnête israélite me traita comme un patriarche. En reconnaissance de ce bon accueil je la régalai de vin de Chypre : j'en avais demandé au consul vénitien, homme de la vieille roche, qui, sans me connaître, mais sur le bruit de ma renommée, s'était beaucoup occupé de moi et avait grand désir de me connaître. Ce bon consul était gai comme un *Pantalon* et grotesque comme Polichinelle ; diplomate consommé, ses facultés s'exerçaient dans un emploi bien au-dessus d'elles ; fin gourmet, il me procura de véritable vin de Scopolo ; il tomba de son haut quand je lui appris que la liqueur bachiqne était destinée à un juif. Ce Mardochée, me dit-il, est fort riche, mais c'est un usurier ; je vous préviens qu'il vous écorchera jusqu'à l'os si vous avez besoin de son argent.

Le juif Mardochée ayant plusieurs filles, les deux aînées, Lia et Rachel, captivèrent mon attention. L'une et l'autre étaient promises à deux jeunes marchands de la ville, juifs comme leur père, petits, cagneux et laids comme lui. Lia et Rachel détestaient leurs prétendus ; dès notre première réunion du samedi, jour du sabbat, j'acquis des preuves suffisantes de cette aversion, et je dressai mes plans en conséquence. Moi, barbon, supplanter des adolescents ! car ces jeunes juifs n'avaient pas vingt ans, le lecteur va me trouver bien téméraire ou bien suffisant ; ce n'était pourtant ni par vanité ni par audace que j'en agis-

sais ainsi, c'était un peu par tempérament et beaucoup par habitude ; je n'attendais plus que l'occasion. On connaît mes maximes de conduite relativement au beau sexe, comment je pense qu'il faut ourdir la toile pour l'enlacer, comment l'audace doit disposer les plans de séduction que la patience fait réussir ; mais, je l'ai déjà dit, ayez affaire à des demoiselles novices, et la tâche se simplifie. Les jeunes filles n'ont pas ce que le monde appelle des principes : sont-elles abandonnées à elles-mêmes, elles n'agissent à peu près que par instinct ; sont-elles réunies, elles agissent par imitation. Hors de là leur liberté d'action est enchaînée, c'est-à-dire que, sous l'œil maternel ou sous la direction d'une matrone, leur fonction est celle de la mécanique qui obéit et se prête à l'impulsion qu'on lui donne ; cela a lieu plus ou moins volontairement, mais cela a lieu.

Rachel et Lia ne se quittant jamais, se faisant toutes sortes de petites confidences, ayant juste ce qu'il faut de liberté pour en abuser, me parurent deux proies faciles. Vieux renard établi dans le colombier, je tendis mes piéges aux colombes ; tout autre à ma place en eût fait autant : je ne parle que des libertins. Pères et mères qui me lirez, car c'est pour vous que j'écris, je ne me lasserai pas de vous donner ce conseil : ne laissez pas vos filles ensemble ; ne confiez pas votre fille unique à une amie : envoyez-la plutôt à la promenade, au bal, au spectacle, que sais-je ? avec un jeune homme ; le danger existe, mais il est moindre. Une fille, en tête-à-tête avec celui qu'elle aime, lui opposera toujours certains obstacles ; si elles sont deux et qu'un galant se présente, est-il adroit, les deux vierges sont perdues. Que l'une d'elles se laisse dérober quelque faveur, elle sera la première à encourager son amie à l'imiter ; c'est le meilleur moyen d'échapper à la honte que de la faire partager. D'ailleurs la vue de jouissances et de délices goûtées par une compagne excite les sens d'une fille bien plus que ne le feraient les attouchements les plus libres exercés sur sa personne : elle ne voit pas le danger, elle n'a des yeux que pour le plaisir dont son imagination décuple les charmes. Qu'on n'allègue

pas l'innocence de la jeune personne; plus elle ignorera le but de la séduction, plus la séduction sera certaine. Le tempérament l'attire, le plaisir l'amorce, la curiosité s'en mêle, et puis, vienne l'occasion, tout est fini.

Rachel avait seize ans, une petite taille rondelette, un petit pied, des yeux à fleur de tête, et langoureux et pudiques néanmoins, une petite bouche, de longs et noirs cheveux et une gorge qui promettait. Mettez deux ans de plus, une taille plus haute, des formes plus arrêtées, un regard plus ardent, un sourire plus agaçant, une bouche plus sensuelle, et vous aurez le portrait de Lia. Toutes deux me convenaient, mais sans l'une je n'aurais pas eu l'autre. Lia, la plus avancée et la plus instruite, l'aînée d'ailleurs, servit tous mes desseins sur la cadette, sans le vouloir et presque sans les avoir; l'une se donna par tempérament, l'autre par surprise de ses propres sens; Lia était ardente et coquette, Rachel naïve et crédule : le sacrificateur les immola dans la même journée. Ce fut une double et dernière bonne fortune, j'en eus le pressentiment. C'est à cette époque, et peut-être pour la première fois de ma vie, que je fis un triste retour sur moi-même, déplorant ma conduite passée, maudissant la cinquantaine vers laquelle je voguais à pleines voiles, ne me berçant plus d'aucune illusion, et désolé de n'avoir pour perspective que les dégoûts de la vieillesse, sans emploi ni fortune, avec une réputation équivoque et de vains regrets pour toute pâture. C'est pour donner le change à ces douloureuses réflexions, et aussi dans un but moral, que j'ai écrit ces mémoires, tableau peut-être trop sincère de ma vie; on les publiera si l'on veut, peu m'importe, car je suis désabusé de tout.

Je quittai Ancône le 14 novembre, après un séjour de deux mois; au bout de vingt-quatre heures de navigation, j'entrais dans Trieste. Je descendis dans le premier hôtel de la ville; l'hôte me demanda mon nom, parut réfléchir, et m'assura que je serais bien traité. Le lendemain j'allai retirer mes lettres à la poste. Je trouvai dans la correspondance de mon ami Dandolo un billet ouvert du patricien Marco Dona au baron Pittoni, chef de la police à

Trieste, auquel ce personnage me recommandait chaudement. Je cours aussitôt chez Pittoni et lui remets moi-même le billet. Cet homme sans me regarder ni m'écouter, prend froidement la lettre, la met en poche, se dit prévenu de mon arrivée et me congédie. De là je me rends chez le juif Moïse Lévi, correspondant de mon ami Mardochée, qui m'avait pareillement muni d'une lettre de recommandation dont j'ignorais le contenu. Ce Lévi était un richard, sans façon, très-aimable et très-gai; j'avais laissé la lettre sur son bureau sans même demander qu'on m'introduisît; bientôt je le vois entrer chez moi, il venait m'offrir ses services et 100 sequins que Mardochée mettait à ma disposition. Je devais des remercîments à Mardochée, aussi lui témoignai-je ma reconnaissance dans une longue épître, lui offrant d'employer à Venise tout mon crédit en sa faveur. Quelle différence entre la démarche cordiale du juif Lévi et la politesse glacée du chrétien baron Pittoni!

Néanmoins ce Pittoni, mon cadet de dix ans, ne manquait pas d'esprit et de savoir-vivre. Il était comme moi garçon par système, grand pourchasseur de femmes, déterminé convive et ami de tous les bons vivants; j'ai toujours attribué son accueil à une distraction. Généreux jusqu'à la prodigalité, il avait une horreur manifeste pour la sotte loi du *tien* et du *mien*, et abandonnait le soin de sa maison et de ses finances à une espèce d'intendant qui le volait outrageusement. Pittoni ne l'ignorait pas et laissait faire. Paresseux avec délices, il avait contracté une telle habitude de négligence et d'oubli, qu'on lui reprochait à juste titre de manquer aux premiers devoirs de son emploi; on lui reprochait aussi de mentir à tout propos et sciemment: ceci est une calomnie dont il faut laver sa mémoire. Il ne mentait pas, il disait seulement ce qui n'était pas la vérité, et cela par négligence et oubli: voilà l'homme tel que j'ai pu le connaître pendant un mois d'intimité, car nous nous liâmes; il m'avait rendu justice, et reconnu sincèrement l'inconvenance de son premier accueil.

Débarrassé de mes visites les plus pressées, je songeai

à mettre en ordre tous les documents que j'avais rassemblés à Varsovie, relativement aux événements de la Pologne, depuis la mort de l'impératrice de Russie, Élisabeth Pétrowna, car je voulais écrire l'histoire des troubles de cet État depuis leur origine jusqu'au premier partage du royaume, partage injuste, qui menaçait alors d'embraser l'Europe. J'avais prédit cet événement dans un petit écrit imprimé à l'époque où la diète, en plaçant Poniatowski sur le trône, avait reconnu la feue czarine comme impératrice de toutes les Russies, et l'électeur de Brandebourg comme roi de Prusse. Mon but principal était de faire connaître au monde les conséquences que ce partage devait avoir; l'ouvrage fut fait conformément à ce plan, mais je ne pus donner au public que les trois premières parties, parce que mon imprimeur manqua à ses engagements. On trouvera dans mes manuscrits, après ma mort, les trois autres parties; peu m'importe aussi qu'on les publie ou non! Je n'ai de ma vie songé à l'avenir, à quoi bon y songer aujourd'hui?

Le royaume de Pologne, qui n'existe plus, durerait encore, et avec toute la splendeur dont il brillait à la mort d'Auguste III, sans l'ambition ardente de la maison Czartoriski. Le comte de Bruhl, premier ministre de l'électeur de Saxe, avait blessé cette ambition et humilié la vanité de cette famille. Pour se venger des dédains d'un ministre orgueilleux, Auguste Czartoriski, palatin de Russie, n'hésita pas à précipiter son pays dans l'abîme. Il ne manquait pas de lumières; mais, aveuglé par la passion et le besoin de se venger, il réprouva tout sentiment de patriotisme et méconnut ainsi la saine politique. Non seulement il se proposa d'exclure du trône de Pologne la maison électorale de Saxe, il voulut encore détrôner le prince régnant. Pour l'exécution de ce plan, il fallait pouvoir compter sur l'amitié de l'impératrice et de l'électeur de Brandebourg; aussi les fit-il reconnaître l'un et l'autre par la diète. A cette condition seule, les deux princes étrangers consentaient à s'entendre avec la république. Cependant elle avait d'excellentes raisons pour leur refuser la

sanction de sa reconnaissance, puisqu'elle possédait les provinces les plus considérables de l'empire russe, et qu'elle était véritablement maîtresse du royaume de Prusse, l'électeur ne régnant que sur le duché de ce nom. Sourd à la voix de la raison et n'écoutant que les inspirations de la vengeance, le prince Czartoriski vint à bout de persuader à la diète que cette reconnaissance était une affaire de forme; que les monarques se contenteraient du titre, et qu'ils s'obligeaient même à ne jamais le faire valoir. Ces explications furent jugées satisfaisantes, et le sénat signa la fatale reconnaissance Cinq ans après, le palatin eut la satisfaction de voir couronner roi de Pologne le fils de sa sœur Constance, Stanislas Poniatowski. Quand cela eut lieu, je déclarai à Czartoriski que les cours de Russie et de Prusse ne tarderaient pas à se faire un droit des titres prétendus illusoires qui leur avaient été si légèrement accordés, et qu'il ne fallait pas compter sur la promesse faite à la diète de les laisser dans l'oubli; j'ajoutai même que l'on n'aurait jamais songé à réclamer ce titre si l'on n'eût pas dès lors formé le projet d'y attacher plus tard de l'importance. Je lui prédis en souriant (car je ne pouvais me permettre de parler au prince de ces graves intérêts que sur le ton de la plaisanterie), je lui prédis donc qu'à dater de ce jour l'Europe entière regarderait la couronne de Pologne comme simple dépositaire des provinces de la Russie blanche, rouge et noire et du royaume de Prusse, et que les successeurs immédiats des princes alors reconnus ne manqueraient pas de débarrasser le royaume de Pologne du fardeau de cette garantie. Pourtant je dois dire que mon hypothèse ne se réalisa pas, puisque ces princes se partagèrent eux-mêmes la Pologne, sans faire mention de leurs titres. Ce démembrement amena la dissolution entière du royaume, qui a eu lieu l'an dernier (1767).

La diète de Pologne, que Czartoriski présidait et dont il était l'âme, commit encore une faute impardonnable : au sujet de la protection, elle oublia la fable de l'Homme et du Cheval. Les aventureux Polonais oublièrent aussi

leur histoire romaine; ils auraient dû savoir que si les Romains devinrent maîtres du monde, c'est qu'ils commencèrent toujours par le protectorat pour finir par la domination. Aussi tout monarque dont quelque pays que ce soit réclame la protection doit-il, dans son propre intérêt, s'empresser de l'accorder. C'est un premier pas qui mène à la tutelle : de tuteur on devient père, et qui dit père, en pareil cas, dit maître et seigneur. C'est ainsi que Venise est arrivée à la possession de Chypre, que le sultan lui a enlevée depuis, afin de récolter l'excellent vin qui y croît, en dépit de Mahomet et de son Coran qui en interdit l'usage aux musulmans. Venise elle-même n'est plus, car on la protége; mais quand son nom aura été rayé de la carte, il n'en restera pas moins gravé dans le souvenir des hommes comme un souvenir d'oppression et de honte.

Ainsi donc l'ambition, la soif de la vengeance et le défaut de bon sens d'un seul individu perdirent la Pologne. Né de l'indolence et de la crédulité, c'est ce défaut de sens, ce manque de prévoyance et de suite dans les idées et les projets qui a toujours causé la chute des trônes. Que d'exemples ne pourrais-je pas citer de cet axiome de politique générale! C'est que tout souverain détrôné a fait un accroc au bon sens. La sagesse du gouvernant fait seule la force des États, et leur force est la garantie de leur durée.

Le 1er décembre, le baron Pittoni me fait dire de passer chez lui pour affaire qui presse. L'avis, venant de la police, me fait dresser les oreilles, car, elle et moi, nous ne fûmes jamais bons amis. Redoutant donc quelque nouveau désagrément, j'arrive chez Pittoni. Le laquais me prévient que quelqu'un est là qui désire vivement de me voir. J'entre et je vois un fort bel homme, mis avec une suprême élégance, et qui m'ouvre les bras. Je m'y précipite aussitôt, car mon cœur me disait : C'est M. Zaguri.

— C'est bien vous, lui dis-je fort ému, car je retrouve sur vos traits l'expression de vos lettres.

— Oui, mon cher Casanova, c'est votre ami Zaguri.

Dès que Dandolo m'eut appris que vous étiez à Trieste, j'ai pris la résolution d'y venir pour vous embrasser et vous féliciter de votre retour dans votre patrie, sinon cette année, du moins l'année prochaine. J'ai tout lieu d'espérer qu'avant trois mois on nous donnera de nouveaux inquisiteurs d'État qui ne soient ni muets ni sourds comme les nôtres.

— Je suis pénétré de reconnaissance pour votre bienveillante démarche.

— Au fait, vous m'en devez un peu; car, pour vous voir, j'ai oublié mes devoirs d'avocador qui m'obligent à ne pas quitter la ville; aussi je vous donne cette journée et celle de demain, après quoi je me remets en route pour Venise.

Témoin de la manière dont m'accueillait M. Zaguri, le baron parut confus; il balbutia des excuses, se plaignit de son manque de mémoire, et me promit sa visite. Le malheureux était, en effet, si oublieux qu'il ne me reconnaissait même pas.

— Comment! s'écriait M. Zaguri, voilà douze jours que le *célèbre* Casanova est à Trieste, et mon ami Pittoni ne le connaît pas! Mais vous, Marco Monti, reprit-il en s'adressant à un vieillard qui me regardait avec curiosité, vous l'aurez reçu?

— J'ignorais son arrivée.

— Consul de Venise, vous n'étiez pas informé de la présence dans Trieste d'un de vos nationaux!

— C'est ma faute, dis-je avec empressement; je craignais que ma visite ne fût mal reçue. Vous savez que je suis regardé souvent par vos délégués de Venise comme un article de contrebande.

— Quant à moi, répondit spirituellement le consul, je vous tiens, dès ce moment, pour une marchandise qui fait quarantaine à Trieste avant d'entrer à Venise, et ma maison vous est ouverte.

Cette réponse de Marco Monti me prouva qu'il connaissait ma véritable position. C'était un homme plein d'esprit, éprouvé par de longs malheurs qui ne lui avaient

rien ôté de sa gaieté naturelle, parlant mieux qu'un livre bien écrit, et possédant l'inappréciable don d'amuser chacun par ses récits, et le talent plus rare encore de ne jamais rire de ce qu'il racontait. Si j'ai moi-même un talent, c'est celui-là. C'était à qui de nous deux ferait les récits les plus plaisants et le plus sérieusement articulés. Quoiqu'il fût mon aîné de trente ans, il me tenait tête, en quelque lieu que nous fussions, excepté au jeu, qu'il détestait. J'eus le bonheur de gagner l'amitié de cet excellent homme, et cette amitié me fut grandement utile pendant les deux années que je passai à Trieste. C'est à lui et à M. Zaguri que je dus ma grâce et mon rappel, l'unique objet de mes vœux. Sans ces deux vrais amis, le *mal du pays* m'eût tué. Heureux si j'avais pu m'en guérir et renoncer pour jamais à revoir mon ingrate patrie !

CHAPITRE XVIII.

Je retrouve M. Morosini. — Madame Léo. — Services que je rends au tribunal des inquisiteurs d'État. — Gœrtz.

J'accompagnai M. Zaguri à Gœrtz, où il fut obligé de rester trois jours, ne pouvant se dérober aux honneurs que la noblesse de la ville s'empressait de lui rendre. Je fus reçu partout avec lui. Les marques d'amitié que me prodiguait un avocador de Venise me donnèrent tout à coup une grande considération : je n'étais plus un exilé ordinaire, je devenais un personnage d'importance qui fixait l'attention du gouvernement vénitien.

Il était généralement reconnu que, si j'avais quitté ma patrie, c'était uniquement pour échapper à une injuste captivité, et le gouvernement, dont je n'avais violé les lois en aucune manière, n'était plus en droit de me regarder comme un coupable.

Je fus reçu, à Trieste, chez le gouverneur de la ville, comte d'Auersberg, et chez le comte de Cobentzel, qui peut-être vit encore ; c'était un sage dans l'acception la

plus élevée du mot, unissant l'instruction la plus vaste aux plus belles qualités de l'âme, et tout à fait exempt de prétentions. Il donna à M. Zaguri une fête où je rencontrai le comte Torrès, dont le père, né en Espagne, avait été lieutenant-général au service d'Autriche. Il avait épousé, à soixante ans, une femme spirituelle et jolie qui lui donna cinq enfants aussi laids que leur père : sa fille aînée me parut assez aimable, en dépit de sa laideur; elle avait le caractère et l'esprit de sa mère.

Le fils aîné était un gros louche, d'une imagination bouffonne et folle, grand hâbleur, et libertin par tempérament et par principes. Quoiqu'il fût passablement bavard et méchant, on le voyait avec quelque plaisir dans la société, parce que, contant bien, il faisait rire. Doué d'une mémoire prodigieuse, s'il avait eu quelque application au travail, nul doute qu'il n'eût acquis de véritables lumières. Il voulut bien se porter garant du contrat que je passai avec le libraire Valerio Valeri pour la publication de mon *Histoire des troubles de Pologne*. Je fus présenté aussi au comte Coronini, qui s'était fait un nom dans le *Journal des savants;* c'était un de ces vieux piocheurs en *us*, auxquels on s'empresse de reconnaître le titre de savants afin de s'épargner la peine de lire leurs écrits. Les ouvrages de ce Coronini étaient fabriqués en latin, et traitaient du droit des gens et de la diplomatie.

Un jeune homme de qualité, nommé, je crois, Morelli, avait écrit l'histoire de Gœrtz. Il m'envoya le premier volume en épreuves, me priant de le parcourir pendant mes moments de loisir et de lui donner mon avis. Je pris le paquet et ne l'ouvris point, et je dis au jeune homme que son ouvrage était bon. Il me jura une amitié à toute épreuve. C'eût été probablement tout le contraire si je me fusse avisé d'ouvrir son volume et de joindre en marge mes observations.

L'une des personnes qui m'inspirèrent, à Trieste, un vif intérêt, c'est le comte François Coronini, qui ne ressemblait au savant que de nom.

Marié dans les Pays-Bas et ne pouvant s'accommoder à

l'humeur de sa femme, il l'avait abandonnée pour s'occuper librement de chasse et de littérature. Il vivait en épicurien modéré, tournant en ridicule ceux qui prétendent qu'il ne saurait exister un homme parfaitement heureux sur la terre. Il se citait comme un vivant exemple de l'assertion contraire, et prétendait que ce bonheur ne lui manquerait jamais.

Cependant la mort est venue bien vite le détromper : il mourut d'un abcès à la tête, au milieu de souffrances horribles, dans la trente-cinquième année de sa vie fortunée. Il est certain que personne n'est jamais également heureux ou malheureux : qui pourrait juger du bonheur de son semblable ? C'est un objet purement relatif, et qui dépend du caractère autant que du concours des circonstances, c'est-à-dire du hasard. Vous ne prouverez pas davantage que la vertu seule rende heureux ; il faut laisser cette croyance consolante, mais absurde, à des pythagoriciens encroûtés, car il est des vertus dont la pratique exige des combats et cause de la douleur : or douleur et bonheur sont deux termes qui s'excluent.

Pittoni et moi nous conduisîmes le digne M. Zaguri jusqu'à la limite du territoire de Venise, et nous revînmes ensemble à Trieste.

L'abbé Pinochi, avocat ecclésiastique, célèbre par son habileté à dissoudre les mariages, avait accompagné M. Zaguri dans son voyage à Trieste, et ce fut lui qui régla le degré de considération que les habitants me témoignèrent jusqu'au moment de mon départ. Pittoni me présenta dans toutes les maisons recommandables et m'introduisit au casino. Cette réunion, ouverte à toutes les personnes de distinction, avait lieu dans l'hôtel même qu'habitait ce directeur de police. J'y vis la maîtresse de Pittoni, Vénitienne protestante, fille d'un marchand allemand et femme de David Picheling, négociant de Souabe. Pittoni était amoureux d'elle et le fut jusqu'à son dernier soupir ; il l'aima, pendant treize ans, de cet amour qui embrasait Pétrarque pour Laure, soupirant et espérant comme lui, mais sans succès.

Cette femme extraordinaire, plus connue sous le nom de Zanetta, et dont le mari était la confiance même, me parut fort jolie. Elle avait deux qualités qui ne se rencontrent guère réunies, bonne ménagère et excellente musicienne. Une sérénité inaltérable, une douceur d'ange surpassaient en elle les autres dons de la nature. Je voulus m'assurer par moi-même si sa vertu était aussi rigide qu'on le disait, et je reconnus qu'elle était inattaquable.

Je confiai à Pittoni le résultat de mes observations en lui prédisant qu'il n'obtiendrait jamais rien d'elle. Il n'en tint pas compte. Il est vrai qu'elle le distinguait dans le troupeau de ses adorateurs, sans jamais s'écarter cependant de l'inviolable fidélité qu'elle avait jurée à son époux et qu'elle s'était promise à elle-même.

Quelques jours après le départ de M. Zaguri, j'appris que le procurateur Morosini venait d'arriver et qu'il demeurait dans mon hôtel. C'est le bon Marco Monti qui m'en fit donner avis, en m'engageant à lui faire ma cour. C'était bien là mon intention, car je savais quelle influence donnaient à M. de Morosini, et la charge publique qu'il exerçait, et ses talents politiques ; d'ailleurs il me connaissait depuis mon enfance. Le lecteur n'a pas sans doute oublié que Morosini me présenta au maréchal de Richelieu à Fontainebleau, en 1750, à l'époque où madame Querini captivait S. M. Louis XV.

Je fis grande toilette, comme s'il s'agissait de ma présentation à un monarque, et j'entrai chez M. de Morosini, qui ne put s'empêcher de rire en voyant tous mes frais de costume. A peine lui eus-je exposé les raisons de mon séjour à Trieste et mon désir de revoir Venise, qu'il me promit de s'employer de tout son pouvoir pour m'obtenir le pardon du redoutable tribunal ; il ne croyait pas qu'un homme comme moi fût obligé de l'attendre longtemps encore après dix-sept années d'exil. Il me remercia des peines que je m'étais données pour son neveu à Florence, peines fort agréables, et me retint chez lui jusqu'au soir pour connaître les différents événements de ma vie. Le récit fut long ; mais M. de Morosini ne se lassait pas de

m'entendre. Il fut charmé d'apprendre que M. Zaguri m'avait pris sous sa protection, et il m'engagea à lui écrire, afin qu'ils pussent s'employer pour moi de concert; enfin il me recommanda au bon consul dans les termes les plus affectueux. Celui-ci s'en réjouit avec d'autant plus de raison qu'étant en correspondance officieuse avec le secrétaire du tribunal, il pouvait l'informer des témoignages d'intêret que m'avait donnés le procurateur, et le prévenir qu'en conséquence de ces dispositions il aurait pour moi les plus grands égards.

Je me trouvai parfaitement bien à Trieste après le départ de Morosini. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour perpétuer les agréments de mon séjour et pour vivre avec toute l'économie que comportait l'état de mes affaires. Je n'avais plus que quinze sequins de fixe par mois, mais j'avais renoncé absolument au jeu, et je mangeais régulièrement chez ceux de mes amis qui m'avaient invité une fois pour toutes : c'étaient particulièrement les consuls de Venise et de France.

Vers la fin du carnaval, me trouvant au bal qui se donnait dans la salle du théâtre, je fus abordé par un masque déguisé en arlequin.

— Tu es Giacomo Casanova, me dit-il.

— Tu ne m'apprends rien de nouveau.

— Pourquoi es-tu venu ici?

— Pour te faire parler.

Au même instant, sa Colombine, me tirant par le bras, me dit en me menaçant du doigt :

— Ah! je te reconnais!

— Par Dieu! ce n'est pas difficile. Lève un peu ton masque. peut-être en dirai-je autant.

— Tu es un vieux *drôle* qui viens ici pour séduire quelque fille.

— Certainement; mais je n'en vois pas de séduisante.

— De la discrétion, c'est très-bien. Parle franchement : quelle est la donna qui t'amène ici?

— Ce sera toi, si tu le veux.

— Tu serais bien attrapé si je te prenais au mot.

— Essaie.

Alors s'approchant de mon oreille, la Colombine me dit :

— Dans une demi-heure, sous le grand lustre.

Au moment où le couple me quittait, Saint-Sauveur, le consul de France, m'aborde en riant :

— Vous connaissez ces deux masques? la fille est fort jolie.

— Tant mieux, car elle m'a donné un rendez-vous.

— Quant au jeune homme, c'est un cavalier fort aimable ; que vous a-t-il dit à l'oreille?

— Comment! arlequine est l'homme, et arlequin la femme! Jamais métamorphose ne fut plus trompeuse.

— Je vous assure qu'arlequin est fait pour vous intéresser sous ses habits de fille.

Effectivement, j'eus l'occasion de m'en convaincre avant la fin du bal. Le consul m'ayant offert de me présenter dans la famille de ces jeunes gens, qui étaient frère et sœur, je m'y fis conduire le second jour de carême. C'est ainsi que je fis la connaissance de Mme Léo, femme d'esprit et fort aimable avec toutes ses jolies faiblesses. Elle était mariée ou veuve, et avait cinq filles fort agréables. Arlequin fixa toute mon attention. J'en devins amoureux ; vieille histoire, mais cette fois sans épisode. Ne pouvant me dissimuler que j'avais trente ans de plus que cette jeune personne, je me bornai à lui témoigner toute la tendresse d'un père. Je crois cependant que les caresses que je lui prodiguais n'avaient pas essentiellement le caractère paternel; toutefois je me gardai de lui donner des preuves de ma passion d'amant, et mes exigences, très-pudiques, n'eurent rien de ridicule.

Après les fêtes de Pâques de l'année 1773, le comte d'Auersberg, alors gouverneur de Trieste, fut appelé à Vienne, et le comte de Wagensberg vint commander la place. La comtesse Lantieri, fille aînée du nouveau gouverneur, était belle comme un ange : elle alluma dans mon cœur un amour qui certainement eût fait mon malheur si je n'avais pas eu assez de force pour le déguiser sous les

apparences du plus profond respect. Je célébrai l'arrivée du comte dans un poëme que je fis imprimer, et qui me coûta trois mois de mon chétif revenu. Je mettais sous le couvert du père tous les hommages que j'adressais à la fille. Cet opuscule lui plut, et elle m'admit à son cercle. Le comte me donna hautement le nom d'ami, et cette amitié il me la prouva par une confiance dont je tirai quelques avantages notoires. C'était son désir, et, quoiqu'il n'en témoignât rien, il était facile de voir qu'il voulait m'être utile pécuniairement.

Le consul me dit un jour que depuis quatre ans il faisait des démarches infructueuses pour obtenir du gouverneur autrichien que la diligence qui allait une fois par semaine de Trieste à Mestre fît une seule poste de plus, et qu'elle passât par Udine, capitale du Frioul vénitien. Ce changement était nécessité par les intérêts du commerce des deux États ; mais le magistrat de Trieste ne voulait pas y consentir, par la seule raison que Venise le désirait : « Ce que la république désire, disaient ces profonds politiques, lui est avantageux, et ce qui lui est avantageux nous est nécessairement nuisible. » Le consul ajouta que mon succès dans cette négociation avancerait mes affaires auprès de messieurs du tribunal, et me donnerait le droit de compter, sinon sur ma grâce entière, du moins sur la bienveillance de mes juges ; que, du reste, je pouvais me reposer sur lui du soin de faire valoir mes services et de m'en laisser tout l'honneur.

Aussitôt j'allai trouver le gouverneur, et mis cette affaire sur le tapis. Il en était instruit et désapprouvait l'entêtement de la chambre de commerce ; mais il ne pouvait m'être d'aucun secours, cet objet se trouvant hors de ses attributions. Il m'apprit que l'opposition venait du conseiller Rizzi, qui avait entraîné ses collègues par une foule de raisonnements spécieux ; enfin il voulut bien me conseiller de rédiger un mémoire dans lequel, après avoir examiné la cause sous toutes ses faces, je démontrerais que le changement proposé devait tourner à l'avantage de Trieste, qui est un port franc, tandis qu'Udine n'a qu'un

commerce insignifiant. Il s'engagea, en outre, à adresser ce mémoire à la chambre, sans dire quel en était l'auteur, d'en adopter les conclusions en sa qualité de gouverneur, et de sommer la chambre de présenter des objections, déclarant en même temps que, s'il ne les trouvait pas péremptoires, il renverrait toute l'affaire au conseil de Vienne avec son approbation motivée.

A peu près certain du succès, je rédigeai mon mémoire de manière qu'on ne pouvait lui opposer que des chicanes, et pas une seule bonne raison. La chambre prit le sage parti de céder, et il fut décidé qu'à l'avenir la diligence passerait par Udine. A peine cette résolution eut-elle été prise, que le comte de Wagensberg m'envoya copie du décret. Je la portai au consul, et d'après son avis et sous ses yeux j'écrivis au secrétaire du tribunal des inquisiteurs que je m'estimais heureux d'avoir pu réussir à faire quelque chose d'agréable à Leurs Excellences ; que c'était désormais à elles à juger si, par ce service, je m'étais rendu digne de rentrer dans ma patrie. Le gouvernement ne publia le nouvel arrêté que dix jours plus tard, de sorte que le consul d'Udine en fut informé par le tribunal avant qu'on le connût à Trieste. Je ne reçus moi-même aucune réponse du secrétaire de la cour silencieuse ; mais, au bout d'un mois, le consul reçut l'ordre de me donner une gratification de 400 ducats. Cette circonstance ayant été connue, des malintentionnés répandirent le bruit calomnieux qu'on s'était servi de la clef d'or pour pénétrer dans la conscience des juges, et que la nouvelle disposition était le fruit d'une intrigue. Marco Monti, chargé de remettre les 400 ducats, si bien gagnés, me communiqua la lettre du secrétaire du tribunal : il y était dit que cette gratification avait pour but de m'encourager à persévérer dans mon dévouement à la république, et que je pouvais tout espérer de l'indulgence du tribunal, si je parvenais à me tirer avec le même succès de l'affaire des Arméniens, que le consul était autorisé à me confier.

Monti me mit à l'instant même au fait de cette nouvelle affaire. Je devinai, dès l'abord, que je ne réussirais pas ;

toutefois cela ne me dispensait pas d'agir. Voici de quoi il était question :

Quatre moines arméniens du couvent de Saint-Lazare à Venise, las de la tyrannie de leur supérieur, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés sur le territoire autrichien. Nés, tous les quatre, de familles riches et distinguées de Constantinople, ils bravaient les menaces et l'excommunication du prieur, qui les traitait d'apostats. Ils s'étaient rendus à Vienne pour y demander asile dans les États de l'empereur, promettant, si l'on voulait le leur accorder, d'établir une imprimerie arménienne dans la capitale de l'empire; ils s'engageaient à fournir 100,000 florins, tant pour la fondation de l'établissement que pour l'acquisition de la maison où, sous la protection de l'empereur, ils se constitueraient en société indépendante de l'autorité d'un supérieur. Non-seulement le gouvernement autrichien leur octroya ce qu'ils demandaient, mais, en outre, il leur conféra différents priviléges. Le but principal qu'on se proposait était d'enlever à la république cette importante branche de commerce; on envoya donc les moines arméniens de Vienne à Trieste, avec les lettres de recommandation les plus pressantes. Lors de mon arrivée, il y avait déjà six mois qu'ils séjournaient dans la ville. Il était assez naturel que les inquisiteurs d'État désirassent vivement de les voir revenir à Venise ; mais toutes les sollicitations directes ayant échoué, les inquisiteurs leur proposèrent de leur procurer satisfaction complète du prieur s'ils consentaient à rentrer dans le couvent. En même temps on fit jouer mille ressorts secrets pour les détourner de leur entreprise.

Marco Monti m'avoua qu'il avait évité jusqu'alors de se mêler de cette affaire, dont le succès lui semblait douteux ; il m'avertit que j'y perdrai mon temps et ma peine. J'en étais convaincu.

Raisonnablement, je ne pouvais pas espérer que le gouverneur m'accordât le secours de son crédit et de sa bienveillance, comme il avait fait pour l'autre affaire. Je sentis qu'il ne fallait même pas lui laisser soupçonner que je

travaillais à détourner les Arméniens de l'exécution de leur plan. J'allai voir ces moines, sous prétexte de visiter l'établissement pour lequel ils avaient fait fondre un grand nombre de caractères. En une semaine, j'avais gagné leur confiance. Un jour qu'ils me parlaient de leurs différends avec le supérieur, je leur dis qu'ils feraient bien de s'en retourner à Venise, afin d'éviter les effets de l'excommunication qu'ils s'étaient attirée.

— Tout ce que nous gagnerions à cette démarche, répondit le plus obstiné, c'est une absolution et un autre supérieur; mais tel n'est plus notre désir. Nous attendons d'autres lazaristes de Constantinople pour former un nouveau couvent à Trieste.

— Mais à quelle condition consentiriez-vous à rentrer dans votre couvent de Venise?

— Il faudrait d'abord que le prieur retirât le trésor de notre ordre, qu'il a confié au marquis Serpos: il n'a pas le droit de disposer de cette somme sans notre consentement. Il suffit que ce Serpos, marchand arménien, fasse banqueroute pour que l'établissement soit ruiné.

— Voulez-vous bien me charger de la poursuite de vos réclamatious? En avez-vous d'autres à former?

— Le reste ne concerne que quelques points de discipline, sur lesquels nous nous entendrons facilement.

C'est ainsi que j'entamai la négociation; j'en fis un rapport, que je remis au consul. Il l'envoya au tribunal, qui me répondit longtemps après que le prieur trouverait moyen de déposer à la banque la somme en litige, mais qu'au préalable il désirait savoir quels étaient les points de discipline dont les quatre réfugiés se plaignaient.

Cette réponse mettait mes conclusions à néant. Aussi, je me déterminai à ne pas aller plus loin : il était évident que les parties ne s'accommoderaient pas. Ce qui acheva de me décider à abandonner l'affaire, c'est que le comte de Wagensberg me fit entendre qu'il était surpris et affligé de mes demandes; il ajouta que je ne pouvais réussir sans porter préjudice aux intérêts d'un pays qui m'avait bien

accueilli, et qu'il était de mon devoir de traiter comme j'en avais été traité moi-même.

D'après ces ouvertures, je me crus obligé à faire au comte un aveu complet. Je lui jurai que jamais il ne me serait venu dans l'idée d'entamer cette négociation si je n'avais été convaincu qu'elle échouerait, puisqu'on m'informait de Venise que Serpos était dans l'impossibilité de restituer le capital. Il goûta mes raisons, et l'affaire en resta là. Les Arméniens achetèrent la maison du conseiller Rizzi et s'y établirent. Je les revis, mais sans qu'il fût question de Venise.

Vers cette époque, le comte me donna une nouvelle preuve de sa bienveillance. J'étais un jour dans son cabinet lorsqu'il me dit tout à coup en me montrant une longue dépêche : Il est fâcheux que vous n'entendiez pas l'allemand; voici une affaire dont la conduite pourrait vous faire honneur. Voici en peu de mots ce dont il s'agit, mais ne dites à personne que c'est moi qui vous ai instruit; du reste, quel que soit le succès, vous pourrez tirer parti pour vous-même de ma confidence. Je lui promis tout ce qu'il voulut, et il reprit :

— Toutes les marchandises qui nous arrivent maintenant de la Lombardie touchent le territoire vénitien, ou vont directement à Venise. Là, après avoir subi la visite de la douane, elles sont déposées dans les magasins comme articles de transit. Voilà ce qui s'est fait jusqu'à présent, mais ce qui n'aura plus lieu, à moins que le gouvernement vénitien ne consente à diminuer de moitié le droit de transit : 4 p. c. que nous payons, c'est exorbitant! On a proposé à ma cour de négocier pour obtenir un changement de tarif; le projet a été approuvé, et voici l'ordre qui m'en informe. Il m'est enjoint de l'exécuter sans en donner avis à messieurs de Venise; c'est une mesure purement administrative, et qui n'exige aucune négociation préliminaire entre des puissances amies; car vous n'ignorez pas qu'en fait de tarif chaque État est indépendant : ou l'on paye ce qu'il faut payer, ou l'on évite le passage sur le territoire étranger; personne n'a le droit de se plaindre.

Telle est notre position. A l'avenir, les marchandises que nous expédierons en Lombardie ne traverseront plus le territoire de la république: nous les transporterons à Mezzola, petit port qui appartient au duc de Modène, situé dans l'Adriatique, vis à vis de nous, et qu'on peut aborder en une seule nuit; on y construira des magasins. De la sorte nous abrégerons le chemin de moitié, et nous payerons au duc de Modène un droit qui équivaut à peine au tiers de ce que nous payons à Venise. Ajoutez l'économie de temps et d'argent, et vous comprendrez les avantages de notre plan. Je suis convaincu néanmoins que si votre gouvernement se montre disposé à réduire son droit de moitié, les choses resteront sur l'ancien pied, car toute mesure nouvelle, en ce genre surtout, offre de grandes difficultés, occasionne des frais et des déboursés, et expose le commerce à des embarras impossibles à prévoir. Je ne porterai cette affaire à la chambre de commerce que dans quatre ou cinq jours; nous ne nous presserons pas : c'est à vous d'agir avec rapidité. Je voudrais qu'au moyen de votre entre ise on me fît parvenir de Vienne l'ordre de suspendre l'exécution de la mesure au moment où je me dispose à la commencer.

En un clin d'œil j'embrassai tous les détails de cette affaire, et je m'applaudis du service que j'allais rendre à messieurs les inquisiteurs, en les informant sans délai d'une mesure si menaçante pour leurs intérêts. On connaît les étranges prétentions de ce tribunal, qui s'est toujours piqué d'avoir su d'avance ce dont on l'informe. Son but a toujours été de donner une haute idée de l'étendue d'action et des ressources de sa police secrète. Je remerciai énergiquement le comte du service qu'il me rendait; je lui promis de me mettre à l'œuvre incontinent, et d'expédier mon rapport aux inquisiteurs après le lui avoir communiqué. Je ne dînai pas ce jour-là, circonstance extraordinaire; en cinq heures tout était fini, rapport, mise au net et copie. Je portai cette copie au gouverneur, qui loua beaucoup ma célérité; il ne trouva rien à changer à mon travail, que je mis ensuite sous les yeux du consul. Marco Monti

en fut tout étourdi, et me demanda si j'étais bien sûr d'être dans mon bon sens. Il lui paraissait impossible qu'on agitât à son insu une question aussi importante, et que je fusse le seul dans Trieste qui en fût instruit. Je lui répétai de vive voix ce que j'avais mentionné par écrit à la fin de mon rapport, à savoir, que je répondais sur ma tête de l'exactitude du fait, mais qu'en même temps je le priais de ne pas me demander comment je l'avais appris. Il réfléchit quelques instants, et finit par me dire qu'il ne pouvait envoyer ce rapport directement aux inquisiteurs, mais qu'il l'adresserait aux cinq prud'hommes de Venise, dont il était le mandataire.

— Il est indispensable, lui dis-je aussitôt, que les inquisiteurs soient directement informés par moi de la mise à exécution d'une mesure qui menace de les ruiner; vous comprenez le motif de ma persistance, et combien je dois tenir à leur rendre ce service.

— Alors veuillez m'envoyer votre rapport sous pli fermé et cacheté, en y joignant un billet à mon adresse, par lequel vous me ferez sommation de l'adresser directement au tribunal.

— Pourquoi donc voulez-vous, mon cher Monti, que je vous témoigne pareille défiance ?

— C'est que je n'entends pas me porter garant de l'authenticité du fait; je veux ignorer absolument cette affaire jusqu'au moment où je l'apprendrai par la voix publique. Si vous avez dit vrai, comme je n'en doute pas maintenant, le gouverneur en est informé, et, avant huit jours, ce ne sera plus un secret pour personne. Alors je ferai mon rapport, et j'aurai rempli mon devoir.

— Mais ne pourrais-je pas envoyer le mien directement au tribunal ?

— Gardez-vous-en bien : d'abord on ne vous croirait pas, et puis vous me nuiriez : on ne manquerait pas de dire que je néglige mon service; enfin, le tribunal ne vous donnerait pas un sou; c'est tout au plus s'il vous enverrait un *accusé de réception*. Vous êtes sûr du fait, n'est-ce pas ? eh bien, ce que vous avez de mieux à faire, c'est que votre

rapport arrive au tribunal par l'intermédiaire du consul; c'est tirer à vue sur une gratification, et vous assurer à jamais l'estime de nos gouvernants. Mais prenez bien garde, car si votre avis est chimérique, vous êtes perdu: vous exposez le terrible tribunal à une fausse démarche qui vous coûtera cher.

Docile aux avis de mon prudent ami, j'écrivis le billet qu'il exigeait, et cachetai le billet à l'adresse de S. E. le comte Antonio-Felipo Bu...i, président du conseil, parent du gouverneur sous l'administration duquel je m'étais évadé des Plombs.

Le lendemain, M. de Wagensberg fut charmé d'apprendre que tout avait été terminé la veille. Il me répéta que le consul de Venise ne recevrait pas d'avis officiel avant le samedi suivant. Il n'en disait rien par délicatesse; et de mon côté, je gémissais de ne pouvoir le tranquilliser sur mon compte.

Dès que la nouvelle mesure fut décrétée, le conseiller Rizzi vint me dire qu'il la regardait comme un coup terrible porté aux intérêts de la république; il ne pouvait maîtriser sa joie, et me laissa convaincu qu'avant peu elle aurait ruiné le commerce de Venise et assuré la prospérité de Trieste. Marco Monti fut d'un avis contraire: il soutint que Venise perdrait fort peu à ce nouvel arrangement, et qu'un naufrage dans le golfe coûterait à Trieste plus que l'impôt ne pourrait lui rapporter en dix ans; que du reste les expéditeurs allemands souffriraient de la réduction du tarif, parce que les frais de transport leur devenaient plus coûteux. Il couvrit ses explications d'un immense éclat de rire, qui me parut tout à fait diplomatique. Dans toutes les petites places de commerce comme Trieste, ajouta-t-il d'un air méprisant, on a le talent de transformer des misères et des vétilles en objets de la plus sérieuse importance, et l'on néglige les grands intérêts pour s'occuper de bagatelles.

Je dînai chez lui ce jour-là, mais alors ses accès d'hilarité avaient cessé, et il m'ouvrit son cœur. Il me fit part de ses doutes et de ses inquiétudes.

— Que pensez-vous, lui dis-je, qu'on fasse à Venise pour parer le coup?

— Rien.

— C'est impossible.

— Rien, vous dis-je. On assemblera le conseil, on parlera beaucoup, mais on ne prendra aucune décision. En attendant, l'Autriche enverra ses marchandises à Mezzola.

— Tant pis pour la république et pour moi.

Monti avait deviné juste. Il avait adressé le jour même à ses supérieurs communication de la nouvelle mesure; on lui répondit que Leurs Excellences en avaient été déjà informées par voie extraordinaire, et qu'en conséquence il eût à tenir note des résultats et à en donner avis au conseil. Un mois après, il me montra une lettre du secrétaire général qui lui enjoignait de me remettre une gratification de cent ducats et une pension mensuelle de dix sequins, pour m'engager à bien mériter toujours de l'État. C'était un demi-succès qui me présageait ma grâce pour la fin de l'année. Je me trompais, comme on le verra, car je ne l'obtins que l'année suivante. Le lecteur comprendra que je n'étais pas fâché de me voir tout à coup à la solde de mes ennemis, et l'objet des attentions du terrible tribunal qui m'avait persécuté et dont j'avais bravé la puissance. C'était un véritable triomphe dont je devais être fier; c'était d'ailleurs le seul que je pusse légitimement ambitionner : je me crus donc engagé d'honneur à servir dorénavant la république dans tout ce qui n'était pas en opposition avec l'imprescriptible droit des gens.

Au commencement de l'été, je fus le héros d'une petite aventure qui amusa beaucoup la ville. J'avais fait connaissance, chez Monti, d'un comte Strasoldo, assez joli garçon, ami du plaisir et de la dépense, mais fort pauvre, et par conséquent criblé de dettes; c'est au point qu'il ne se montrait plus qu'à cheval dans les rues de Trieste, pour échapper plus promptement aux poursuites de ses créanciers. Aimable d'ailleurs, spirituel, poli et sachant fort bien vivre, le comte recevait souvent; j'avais dîné plusieurs fois chez lui en compagnie du consul et de Pittoni. Il avait à son service

une jeune paysanne de Carinthie que nous trouvions tous charmante, mais dont je me serais bien gardé d'approcher, sachant qu'il en était amoureux et fort jaloux. Malgré mes désirs d'en conter à la demoiselle, je m'étais plié à la circonstance; je l'admirais et la complimentais devant son maître, en le félicitant de posséder un tel trésor, mais je ne lui avais jamais rien dit en tête-à-tête. Strasoldo fut mandé à Vienne par le comte d'Auersberg, son parent, qui l'aimait et qui le fit nommer capitaine de cercle, en Pologne; il avait fait vendre son mobilier en secret, et se trouvait à la veille de partir en brûlant la politesse à ses créanciers. Nous pensions tous qu'il emmènerait sa belle Carinthienne; mais quelle est ma surprise lorsque en rentrant le soir chez moi je la trouve dans ma chambre!

Dès qu'elle m'aperçoit, elle vient à ma rencontre et me dit naïvement: — C'est moi; je vous attendais.

— Et le comte?

— Eh bien, il partira sans moi; je ne veux pas le suivre dans le vilain pays où il va; j'aime mieux rester à Trieste, et chez un honnête seigneur. Je suis venue chez vous : j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de me renvoyer.

— Dieu m'en garde! ma belle; tu es faite pour être bien reçue partout. Te voilà en sûreté ici, et je te jure que personne ne pénétrera dans cette chambre tout le temps qu'il te conviendra d'y rester. Je te sais gré de m'avoir choisi pour ton protecteur; mais, s'il est vrai, comme on le dit, que le comte soit amoureux de toi, il ne se résoudra jamais à partir seul. Il est probable du moins qu'il restera encore demain à Trieste et qu'il te cherchera partout. — Partout, excepté ici. Promettez-moi, monsieur, de ne pas me contraindre à quitter cet asile, quand bien même mon mauvais génie lui inspirerait la pensée de venir m'y chercher.

— Je t'en donne ma parole; mais, lui dis-je, je n'ai qu'un lit; comment nous arrangerons nous? — Elle sourit et baissa les yeux. C'était encore une bonne fortune que je devais à ma bonne étoile et à l'occasion. Je passai une

nuit délicieuse, et cette belle personne me fit goûter des jouissances dont j'étais sevré depuis longtemps.

Ainsi que je l'avais prévu, Strasoldo était dans la maison à neuf heures du matin; Pittoni le suivait. Je sors à leur rencontre au moment où ils s'entretenaient avec mon hôte. L'hôte m'apprend par un signe qu'il a été discret; mais le jeune comte n'en poursuit pas moins ses investigations avec l'aide de Pittoni; ils entrent dans le casino, dans la salle commune; ils parcourent les cuisines, l'office et jusqu'aux greniers; enfin ils font prier les locataires de leur donner accès dans les chambres particulières. Je dis à ma Carinthienne, qui s'appelait Lenzica, qu'on ne manquerait pas de nous rendre visite.

— Je me suis placée sous votre protection.

— Je le sais, chère amie; aussi vous allez voir comment je recevrai votre persécuteur.

Un instant après, Strasoldo vient frapper à ma porte.

— Je n'ouvre pas.

— Pourquoi?

— Il y a ici de la contrebande.

— Est-ce ma Carinthienne?

— Précisément.

— La voilà trouvée.

— Pas encore.

— J'espère que vous ne la retiendrez pas malgré moi?

— Vous voulez que je vous la livre malgré elle, c'est impossible; je lui ai donné ma parole d'honneur que personne ne lui ferait violence chez moi, et je tiendrai mon serment.

— Eh! qui vous parle de lui faire violence? Ouvrez-moi, seulement, je lui parlerai, et aussitôt elle me suivra d'elle-même; vous allez voir.

Lenzica entendait tout; elle me dit : — Laissez-le entrer, je vais bien le recevoir.

Les voilà donc en présence : le comte furieux, mais dévorant sa colère; Pittoni souriant, moi impassible. Alors Lenzica demande à Strasoldo si elle l'a volé, si elle a contracté quelque engagement avec lui, enfin si elle a le

droit de le quitter. Le comte répond non aux deux premières questions, et oui à la dernière. — Eh bien, je vous quitte ! s'écrie la jeune fille.

— Monsieur le comte, lui dis-je d'un ton solennel, vous avez vous-même dicté votre arrêt.

— Mais la raison ? Qu'elle donne une raison !

— Ma volonté, répond Lenzica. Je ne veux pas aller à Vienne ; voilà huit jours que je vous le dis. Si vous êtes un homme d'honneur, vous me rendrez ma malle ; quant à mes gages, vous n'avez rien aujourd'hui, vous me payerez plus tard.

A ces derniers mots, la colère du comte tomba tout à coup ; il prit un air repentant, qui ne m'inspira aucune pitié. Il descendit jusqu'aux supplications et même jusqu'aux larmes pour fléchir sa servante ; je ne pensais pas qu'un gentilhomme pût s'avilir à ce point. J'envoyai promener Pittoni, qui, avec sa légèreté accoutumée, prétendait que je devais chasser cette fille de ma chambre.

— Cette fille est dans son bon sens, et mieux que vous n'y êtes vous-même, car vous vous mêlez de m'apprendre ce que j'ai à faire.

— Ne vous fâchez point; cela n'en vaut pas la peine. Je ne vous savais pas aussi éperdûment amoureux d'elle ; il faut que vous ayez fait bien du chemin cette nuit.

Enfin Pittoni entraîna le comte, qui s'obstinait à obséder la Carinthienne. Dès qu'ils furent dehors, celle-ci se confondit en remercîments. Le secret de notre liaison étant connu, je fis servir à dîner pour deux. Le plaisant, c'est que le pauvre comte ne s'éloigna pas de la maison ; il demeura jusqu'à six heures devant la porte, enfermé dans sa voiture et l'œil au guet. Je promis à ma belle de ne la point quitter avant son départ.

Le soir je reçus la visite de Marco Monti, à qui le comte s'était ouvert ; le bon consul venait s'offrir comme médiateur.

— Malgré vos talents diplomatiques, votre négociation échouera, lui dis-je ; et je lui contai toute l'aventure. Il me donna raison et traita Strasoldo de fou. Après tout, sa

folie était excusable, car Lenzica était vraiment charmante. Je me séparai d'elle avec peine; elle voulut retourner à Laybach auprès de sa tante, et je l'accompagnai jusqu'à deux lieues hors la ville, que Strasoldo avait déjà quittée.

Ce pauvre jeune homme eut une fin déplorable : convenablement placé à Vienne, il contracta de nouvelles dettes; sa manie d'emprunt lui fit mettre la main sur les deniers publics. Ses protecteurs n'ayant pu parvenir à étouffer l'affaire, Strasoldo fut obligé de prendre la fuite jusqu'en Turquie; il s'y coiffa du turban, visita le tombeau du prophète à La Mecque, tout comme un vrai croyant qu'il n'était pas; il finit par devenir pacha à deux ou trois queues, et fut étranglé pour quelques méfaits que je n'ai jamais bien connus.

A la même époque, le général vénitien Palmanova, noble patricien de la famille des Rota, vint à Trieste faire une visite au gouverneur comte de Wagensberg. Le procurateur Erizzo l'accompagnait. Je leur fus présenté par le gouverneur, et ils furent très-surpris de me rencontrer là.

Dans ce moment, le consul vint annoncer que la felouque était prête pour une promenade. Madame Lantieri m'invite, ainsi que son père, à être de la partie, et les trois nobles vénitiens, dont l'un m'était inconnu, se joignent à eux dans leurs supplications. Je ne répondis à la politesse que par un mouvement de tête qui n'était ni un *oui* ni un *non*, et je demandai au consul quelle était la partie dont on parlait.

— On se propose d'aller voir un vaisseau de guerre de la république mouillé à l'entrée du port.

— Et monsieur, ajoutai-je en désignant l'inconnu, en est probablement le capitaine?

Alors, me tournant vers la comtesse : Madame, lui dis-je, une obligation impérieuse me prive de l'honneur de vous accompagner. Il m'est sévèrement interdit de mettre le pied sur le territoire vénitien.

Aussitôt, tout le monde de se récrier : Que pourriez-

vous craindre? Personne ne vous dénoncera; il n'y a parmi nous que des gens d'honneur, et vos inquiétudes sont offensantes.

— C'est très-bien, répliquai-je, pourvu qu'une des Excellences ici présentes veuille bien me répondre que les inquisiteurs de l'État ne seront pas informés de cette promenade et de la part que j'y aurai prise.

Les Excellences se turent, tout le monde se regarda, et l'on n'insista plus. Le capitaine, qui, comme je l'ai dit, ne me connaissait pas, prit ces messieurs à part et s'entretint avec eux à voix basse. Nous nous saluâmes cérémonieusement et l'on partit.

Le lendemain, Marco Monti m'apprit que le capitaine avait approuvé ma conduite, et que certainement il ne m'eût pas laissé sortir de son vaisseau si par hasard il eût entendu prononcer mon nom. Le procurateur Erizzo confirma ce rapport, en ajoutant qu'il porterait ce trait de bonne conduite et de sagesse à la connaissance de messieurs du tribunal.

Les dames de Trieste ayant grande envie d'essayer leurs talents pour la comédie française, on s'adressa à moi pour le choix des pièces; cela fait, on me chargea de la distribution des rôles. Cet emploi de directeur officieux me donna beaucoup de peine et peu d'agréments, car la *troupe* se composait de femmes honnêtes. Ayant affaire à des acteurs et actrices inexpérimentés, il fallait les *styler*, les mettre d'accord, leur apprendre à parler, à écouter, à marcher, courir de l'un à l'autre, étudier le rôle de chacun et les rôles de tous, et, enfin, les *souffler*. C'était un enfer, et je maudissais ma sotte complaisance. Je tiens un souffleur pour le plus malheureux des hommes; toujours mécontents de lui, les comédiens sont les derniers à reconnaître tout ce qu'ils lui doivent. S'il vient à leur manquer, lui seul est coupable; chargé d'aider leur mémoire en défaut, il semble qu'il soit encore responsable de leur plus ou moins d'intelligence. Il est rare qu'un acteur sifflé ne s'en prenne pas au souffleur. En un mot, sa destinée est aussi triste que celle du médecin d'Espagne : le

malade guérit-il, c'est à la protection de quelque saint qu'il le doit; s'il meurt, ce sont les remèdes, et, par conséquent, le médecin, qui l'ont tué.

Une de mes belles actrices, à laquelle je donnais des soins tout à fait particuliers, mais malheureusement inutiles, avait à son service une jeune négresse, qui me fit un jour certaine observation singulière.

— Je ne comprends pas, me dit-elle, comment vous pouvez être amoureux de ma maîtresse ; elle est *blanche comme le diable.*

— Tu veux dire comme un ange. Tu n'as donc jamais aimé un blanc ?

— Si fait ; mais si un nègre lui eût disputé mon cœur, celui-ci aurait obtenu la préférence

Cette dame, blanche comme le diable, c'était la comtesse de Bourghausen. C'est chez elle que je vis l'abbé Casti, connu par ses poëmes licencieux. Il était venu à Trieste en compagnie de M. de Rosenberg, grand chambellan de l'empereur. L'abbé remplissait auprès du chambellan les hautes fonctions de bouffon ; il était chargé d'amuser l'Excellence et sa société. On conte que ce Casti vient d'être nommé tout récemment poëte de la cour impériale : quel outrage à la mémoire du grand Métastase, cet homme si aimable et si vertueux, ce cœur si simple et si élevé ! L'abbé Casti n'était qu'un ordurier qui, pour tout talent, savait tourner un vers avec facilité ; envieux, cupide, jaloux, libertin à l'excès, sans tempérament ni passion, il faisait parade de tous les vices. Je n'ai jamais vu plus de cynisme uni à plus de bassesse. Comme poëte, si poëte il y a, ses productions sont communes et dénuées d'intérêt : il ne connaît pas la scène, il n'entend pas les ressorts de la composition non plus que le mécanisme du style : son expression est inégale et faible. Je citerai pour preuve les opéras qu'il a fait représenter : autant de niaiseries mal agencées et mal dites ; le ton est plein d'inconvenance ; ce ne sont que des sorties injurieuses contre Venise, entées sur de grossiers mensonges. L'abbé Casti a mis le sceau à la déconsidération qui pèse sur lui depuis sa publication

de l'*Antre de Trophonius*, ouvrage dans lequel il déploie une érudition bizarre qui l'a couvert d'un ridicule ineffaçable. Voilà l'homme qu'on a donné pour successeur à Métastase, et qui même a osé supplanter le vieux et grand poëte de son vivant. Quant à la vogue qui a couronné plusieurs des ouvrages de Casti, je ne la conteste pas. Des sots ont obtenu cette vogue, quand de grands écrivains restaient méconnus; mais tôt ou tard la voix des connaisseurs se fait entendre, et la postérité finit par décerner la gloire à ceux-là seuls qui l'ont méritée.

CHAPITRE XIX.

Le comte Torriano. — Mésaventures à Spessa. — Comment je me sépare du comte. — Nouveau séjour à Trieste. — J'y retrouve Irène.

Au nombre des personnages de distinction qui venaient de Gœrtz à Trieste pour assister à notre spectacle, il y avait un certain comte Louis Torriano; c'était un jeune homme de trente ans, dont la figure exprimait l'orgueil, l'insociabilité, la dissimulation et la cruauté. L'occasion nous lia malgré moi; il m'invita à aller passer l'automne à sa maison de campagne, et j'eus la sottise d'accepter: je dis sottise, eu égard au dénoûment, car alors, bien que la physionomie du comte m'inspirât quelque défiance de sa personne et de son caractère, les renseignements que l'on me donna étaient tous à son avantage. On le disait généreux et serviable, grand amateur du beau sexe, et chatouilleux sur le point d'honneur, qualités qui conviennent à un gentilhomme.

Lorsque nous nous séparâmes, il me dit qu'il m'attendait sans faute à Gœrtz le premier septembre. Nous devions nous rendre le lendemain à sa terre de Spessa. Je pris donc congé pour quelques mois de toutes mes connaissances, et particulièrement du comte de Wagensberg; il était tombé malade, et il mourut pendant mon absence.

Parti le lendemain pour Trieste, je dinai à Profezo, et j'arrivai d'assez bonne heure à Gœrtz, où je descendis dans la maison du comte Torriano. Il était absent, mais, dès qu'on sut qu'il m'avait invité à sa terre, on me débarrassa de mon petit bagage. J'allai passer la soirée chez Torrès, et je revins à la maison du comte. En arrivant, je ne suis pas peu surpris d'apprendre qu'il est à la campagne, qu'il ne sera de retour que le lendemain ; enfin, qu'on a transporté mon bagage à l'hôtel de la Poste, et qu'on y a commandé un souper et un lit pour moi Le procédé était un peu vif, mais qu'y faire? A la Poste, je fus mal traité et mal couché ! Ainsi donc, un seigneur comme M. le comte de Torriano n'avait pas une chambre à donner à celui qu'il appelait son ami ! Du moins aurait-il pu me prévenir ; mais encore un coup, je devais passer sur ce désagrément, le prélude de bien d'autres.

Le comte revint le lendemain ; il me remercia de mon exactitude, et se félicita du plaisir qu'il se promettait dans ma société à Spessa.

— J'espère, me dit-il, que vous me donnerez au moins six semaines ; chasse, pêche, musique, nous aurons tous les plaisirs. Vous êtes un bon vivant, je le sais ; vous aimez la bombance, soyez tranquille : j'ai un intendant un peu fripon, mais qui entend son métier. Quant au beau sexe, n'y songeons pas : toutes mes Spessiotes sont des laiderons.

— J'imiterai votre abstinence. D'ailleurs, j'ai toujours su me conformer à ma position. Mais quand partons-nous?

— Après-demain, seulement, car je suis forcé d'attendre le jugement d'un maudit procès que j'ai intenté à un coquin de fermier qui me doit, et ne veut pas me payer ; et ces rustres de juges n'en finissent pas avec leur grimoire. Voilà six mois que nous allons d'un tribunal à l'autre. Enfin, l'affaire sera décidée demain en dernière instance.

— Avez-vous bon espoir?

— J'ai gagné, j'en suis convaincu : est-ce que je pourrais perdre contre un paysan?

— Je serai charmé d'assister à votre triomphe et d'entendre votre avocat.

La vérité est que ce retard me contrariait passablement; mais on dit ce qu'on peut, et non ce qu'on pense. Le comte me quitta brusquement, sans même s'informer où je dînerais ce jour-là, et sans s'excuser de n'avoir pu me recevoir chez lui. Je voulus me persuader que, dans son opinion, c'était moi qui avais des torts à ses yeux. En effet, il m'avait invité à sa maison de campagne, et non à sa maison de ville : je passai donc l'éponge sur le tout. Peut-être aussi était-ce par délicatesse qu'il ne m'en avait rien dit : car si j'avais tort, c'était à moi à lui faire des excuses. Je raisonnais en dupe, ainsi qu'on le verra bientôt.

Je dînai et soupai chez Torrès, et lui parlai du procès qui allait se juger le lendemain.

— J'irai, me dit-il, afin de voir la mine que fera Torriano.

— Mais il doit gagner.

— Il s'en flatte, mais moi, qui connais l'affaire, je vous dis qu'il perdra. Il a falsifié les livres de compte d'après lesquels le fermier serait son débiteur. Le malheureux, victime de cette fraude, a perdu en première instance; il en a appelé; il a même payé les frais, quoiqu'il soit pauvre. S'il perd demain, non-seulement il est ruiné, mais il sera condamné aux fers. Mais, je vous le répète, c'est impossible, et, bien que notre justice soit aussi boiteuse que partout ailleurs, elle ne fermera pas les yeux devant l'évidence. Dans ce cas, malheur à Torriano : il est déshonoré; et malheur à son avocat, qui ira aux galères et qui mérite bien d'y aller.

Sachant l'excellent Torrès très-mauvaise langue, je ne pris pas ses propos pour paroles d'Évangile. Quand je me rendis à la salle d'audience, juges et parties étaient réunis. L'avocat du paysan était un vieillard vénérable, celui du comte avait la mine d'un fripon. Torriano, assis à ses côtés, affectait le sourire dédaigneux de l'homme puissant et fort qui veut bien lutter une seconde fois contre l'im-

prudent qu'il a déjà terrassé. Toute la famille du malheureux fermier était là : femme, frères, sœurs, enfants. Ce pauvre diable avait deux filles qui me parurent faites pour gagner les plus mauvais procès du monde, et cependant leur père avait été condamné. C'était un spectacle attendrissant que celui de ces infortunés en haillons, les larmes aux yeux et la poitrine oppressée. Intérieurement je formais des vœux pour eux. On me dit que chacun des avocats avait le droit de parler pendant deux heures; cependant l'appelant termina sa plaidoirie en vingt-cinq minutes; il parla peu et bien. Il mit sous les yeux des juges les quittances signées par le comte jusqu'au moment où il avait congédié son client, parce que celui-ci, honnête père de famille, ne voulait pas que ses filles allassent au château de M. le comte. Ensuite, avec un sang-froid et une netteté admirables, il appela l'attention des juges sur les livres du comte, livres dont les experts jurés avaient prouvé la mauvaise tenue et l'inexactitude. Il leur fit toucher au doigt les doubles emplois et les transpositions frauduleuses; il conclut en déclarant qu'au nom de son client il était prêt à traduire au criminel les deux individus qui s'étaient prêtés à cette fraude par l'ordre de Torriano. Bref, il finit par réclamer la décharge de tous les frais que sa partie avait dû payer, et des indemnités pour le temps perdu et le dommage fait à sa réputation.

La réplique de l'avocat de l'honnête comte aurait duré plus de deux heures si le tribunal ne l'eût interrompu en lui ordonnant de conclure. Son plaidoyer était un tissu d'injures et de diffamations; il s'attaquait à tout le monde : au paysan d'abord et à son avocat, et aux juges eux-mêmes, qu'il osa menacer de je ne sais plus quelle peine s'ils étaient assez intègres pour condamner son noble client. Cet homme était ivre ou en démence, et je serais mort d'ennui pendant qu'il pérorait si j'eusse été aveugle; mais la physionomie des auditeurs, des juges et des parties était curieuse à observer : cela me servit à tuer le temps.

Quand tout fut terminé, et, au moment où les juges se

retiraient dans la salle des délibérations, Torriano vint me demander mon sentiment sur son affaire.

— Peut-être avez-vous raison, lui dis-je; mais vous perdrez, ne fût-ce qu'en expiation du plaidoyer de votre avocat.

Au bout d'une heure, le greffier du tribunal vint remettre un petit écrit aux avocats de l'une et l'autre partie. Torriano prit vivement le papier, le parcourut des yeux, et partit d'un éclat de rire. Je crus qu'il avait gagné; au contraire, l'original avait perdu. Lui-même il donna lecture de sa sentence à l'auditoire : il était condamné à reconnaître le paysan pour son créancier, à lui rembourser les frais, et, enfin, à lui payer une année de ses gages à titre d'indemnité. En outre, la sentence réservait au gagnant de se pourvoir en réparation pour dommages faits à son honneur. Le comte avait beau rire, c'était un rire forcé; la colère rugissait là-dessous. Quant à son avocat, il faisait la plus triste des mines, comme un homme qui a grand besoin de consolations; le comte lui glissa dans la poche une dizaine de sequins. Je dis à Torriano :

— Il vous reste un refuge, vous pouvez en appeler à Vienne.

Il répondit en frémissant de rage :

— J'en appellerai d'une autre manière.

Le lendemain nous quittâmes Gœrtz. L'aubergiste m'apporta sa note, en me faisant observer que j'étais libre de payer, et que, dans le cas où je ne payerais pas, le comte alors, mais alors seulement, acquitterait mon mémoire. Trois épreuves de ce genre suffisaient pour me faire présumer que j'allais passer mes six semaines dans la compagnie d'un dangereux original.

Nous arrivâmes à Spessa en deux heures. Le château du comte, situé sur une montagne, était un vaste donjon dont l'architecture n'offrait rien de remarquable; rien à dire non plus des appartements, meublés dans le goût gothique. Torriano me montra tout en détail; il ne me fit pas même grâce de la cave et du grenier. L'inspection terminée, il me conduisit dans une petite pièce au rez-de-

chaussée, pièce qui s'ouvrait sur la cour par une lucarne, et, par conséquent, dépourvue d'air et de soleil; il y avait un lit dont l'intégrité me parut suspecte, un fauteuil à roulettes sans roulettes, des chaises boiteuses, et un secrétaire de rebut.

— Voilà votre chambre, me dit-il ; comment la trouvez-vous ? Passionné, comme vous, pour l'étude, mon père l'affectionnait.

— Votre père avait bon goût ! dis-je en souriant du bout des lèvres.

— Ce logement présente deux grands avantages : on n'y voit personne, et personne ne vous y voit.

— Je le crois bien, c'est à peine si la lumière y pénètre.

— Aussi y jouirez-vous de la plus profonde tranquillité.

— Bien obligé !

Je le remerciais ironiquement, en étouffant de colère; mais l'*animal* ne comprenait pas.

On dîna tard, et, par conséquent, on ne soupa pas. Les mets étaient passables, mais le vin ne valait rien. Torriano me l'ayant vanté, je lui en avais fait compliment sur parole. Je bus de l'eau; c'était une manière de retirer mon éloge.

— Vous buvez peu, me dit-il, mais vous mangez trop.

L'observation était choquante, toutefois je n'en témoignai rien. Un moment après, le comte se leva subitement, en disant qu'il avait suffisamment dîné, mais que je pouvais demeurer à table, et que nous nous reverrions le lendemain. Ce nouveau procédé me coupa l'appétit, et je me retirai, furieux, dans ma chambre. Je passai cette après-dînée à mettre mes papiers en ordre. J'en étais à la seconde partie de mon *Histoire des troubles de Pologne*. A la brune, je sors pour demander de la lumière; j'appelle, je crie, personne ne répond. Me voilà rentré en maugréant dans mon taudis. Quelle soirée ! Et le maudit Torriano appelait cela une réception ! Enfin, au bout d'une demi-heure un valet de ferme m'apporte une chandelle puante. Ceci me parut une nouvelle inconvenance; ne pouvait-on me

donner de la bougie ou du moins une lampe? Toutefois je ne dis mot, mon parti étant pris de ne point me plaindre; seulement je demande à ce rustre si l'on avait chargé quelque domestique de mon service.

— Oh bien! monsieur, oui.

— Est-ce toi qu'on a désigné pour cela?

— Oh bien! monsieur, non.

— Alors, envoie-moi celui de tes camarades que M. le comte m'a destiné.

— Cela va tout seul, monsieur, et nous serons tous prêts dès que Votre Seigneurie appellera.

— Mais Ma Seigneurie a appelé pendant un quart d'heure, et personne n'est venue.

— C'est que vous n'avez pas crié assez fort.

— Enfin, je veux savoir qui sera chargé de faire ma chambre demain matin.

— C'est la servante, parce que le matin nous sommes à la charrue.

— C'est donc la servante qui a ma clef.

— Monsieur a perdu sa clef?

— Eh oui! la clef de la chambre.

— Monsieur veut rire, il n'y a point de clef ici.

— Comment donc ferme-t-on les portes?

— On les laisse ouvertes.

— Ce n'est point ma manière.

— Alors monsieur n'a qu'à rouler son lit en travers, ou bien je lui achèterai un cadenas.

Je fus tenté de rire, car la proposition était plaisante. Décidément je tombais de mal en pis; pourtant je me contraignis encore, et je dis au valet de charrue de se retirer. Je barricadai la porte et me mis à travailler. N'ayant point de mouchettes et voulant suppléer à l'instrument au moyen d'un canif, j'eus le malheur d'éteindre la chandelle. Me voilà donc obligé de gagner mon lit à tâtons; l'obscurité était complète. Le lit me parut passable; mais, ô douleur! il n'y avait qu'un drap. Cependant la fatigue m'eut bientôt endormi. Éveillé à huit heures, je passe ma robe de chambre, et, le bonnet de nuit sur le chef, je vais sou-

haiter le bonjour à mon hôte : il se faisait coiffer ; un autre domestique le rasait. Je lui conte ma mésaventure de la nuit au sujet du seul drap ; il en rit, et les valets imitent leur maître ; et moi je fais comme eux par pique et faux point d'honneur. Certes, j'aurais dû envoyer le comte et ses gens à tous les diables, mais il était écrit que j'irais jusqu'au bout. Pourquoi ? Mon démon familier m'inspirait ainsi. Quand la toilette du comte fut terminée, je lui dis gaiement :

— Je viens déjeuner avec vous.

— Ah ! ah ! vous déjeunez ?

— Mais tous les jours, et ponctuellement.

— C'est que je ne déjeune jamais ; mes coquins de paysans ne m'en laissent pas le temps.

— Quant à moi, qui n'ai pas le bonheur d'avoir affaire à des coquins de paysans, vous trouverez bon que je fasse ce repas.

— Certainement, et, puisqu'il vous faut un déjeuner, je ferai dire qu'on vous prépare tous les matins une tasse de café au lait.

Je fis la grimace : une tasse de café, à la campagne, quand l'air est vif et qu'on se sent un appétit robuste ! c'était encore une inconvenance, et pis encore, c'était une espèce d'assassinat. Je rongeai mon frein et repris :

— Aurez-vous la bonté de dire à votre domestique de venir me coiffer lorsque vous n'aurez plus besoin de lui ?

— Vous n'avez donc pas de domestique à vous ?

— J'en aurais amené un si j'avais pensé que le service que je réclame pût vous gêner.

— Cela ne me gêne point, mais je crains que vous ne soyez obligé d'attendre.

— J'ai de la patience. A propos, je vous prierai encore de me procurer une clef pour fermer la porte de ma chambre. J'ai chez moi des papiers importants qui ne m'appartiennent pas et dont je réponds.

— N'avez-vous pas une malle ?

— Il ne m'est pas possible d'ouvrir et de fermer ma malle à chaque instant.

— Mais, M. Casanova, tout est en sûreté chez moi.

— Je n'en doute pas. Cependant je n'oserais jamais vous rendre responsable d'une lettre qui peut s'égarer, et telle de ces pertes pourrait causer ma ruine.

Il sourit et parut réfléchir; enfin il ordonna à son coiffeur de dire à l'intendant qu'on mît un cadenas à ma porte, et qu'on m'en donnât la clef.

Pendant qu'il donnait cet ordre, j'aperçois sur la table de nuit une bougie et un livre.

Il brûle de la bougie, me dis-je, et il m'empoisonne avec sa chandelle.

Je feuilletai le livre machinalement; il renfermait des gravures qui n'étaient pas dénuées d'intérêt.

— Diable! dit-il, ne touchez pas à cela.

— Sans doute, répondis-je, cela est sacré, c'est votre livre de prières; mais je n'en dirai rien à personne.

Là-dessus je le quittai en lui insinuant de me faire envoyer du chocolat et un bouillon, si par hasard sa cuisinière n'avait pas de café prêt.

Rentré dans ma caverne, car c'en était une, je fis de tristes réflexions snr mon agréable séjour; je me sentais violemment tenté de partir, peu m'importait que ma bourse fût plate; mais je rejetai ce parti, qui, injurieux pour Torriano, aurait pu amener de fâcheuses conséquences. Mon principal grief contre lui, c'était son odieuse chandelle. Je me déterminai donc à demander au domestique si on ne lui avait pas ordonné de m'apporter de la bougie; cette précaution me parut indispensable, car tout dépendait peut-être de cet homme.

Une heure après je les vois arriver; il m'apportait la malheureuse tasse de café versée et sucrée à sa manière. J'éclatai de rire, car il n'y avait pas de milieu entre rire ou lui jeter la tasse au visage.

— Imbécile! lui dis-je, ce n'est pas ainsi qu'on sert le café.

— Pourtant la cuisinière le prend toujours ainsi.

— A la bonne heure; mais une autre fois j'entends que vous apportiez le café, la crème et le sucre dans des vases à part.

— C'est que la cuisinière le fait pour tout le monde dans la même casserole, et chacun y trempe son pot.

J'écumais de rage en l'entendant donner froidement tous ces détails. Je lui demandai avec impatience, pourquoi il m'avait apporté, la veille, une chandelle et non pas une bougie comme à son maître. Il répondit que l'intendant tenait les bougies sous clef, et qu'il n'en donnait jamais que pour l'usage du comte. C'était donc auprès de l'intendant que je devais prendre des informations à ce sujet. Au même instant, je vois venir l'intendant suivi d'un serrurier. Celui-ci n'ayant point de serrure prête, attache un cadenas à ma porte, et m'en remet la clef. Pendant ce temps, je demande à l'intendant pourquoi il m'a envoyé de la chandelle et non de la bougie.

— Parce que M. le comte ne m'en a pas donné l'ordre formel.

— Mais cela allait de soi-même.

— Rien ici ne va comme vous l'entendez. J'achète les bougies, mon maître me les paye pièce à pièce, comme elles sont portées sur son compte, et chaque fois qu'il en a besoin.

— Vous pourrez donc m'en céder une livre, si je vous la paye le prix coûtant?

— C'est le moins que je puisse faire pour Votre Seigneurie : mais d'abord je dois prendre les ordres de M. le comte, car vous sentez bien....

— Oui, je sens tout, mais peu m'importe!

Ainsi, je lui achetai une livre de bougies, et j'allai faire un tour de promenade jusqu'au moment du dîner, qui avait été fixé pour une heure; mais quelle fut ma surprise lorsque, rentrant à midi et demi, je trouve Torriano à table! Quelle pouvait être la raison de cet enchaînement d'inconvenances? Je n'y comprenais plus rien. Je me contraignis encore, et lui dis que son intendant m'avait assuré qu'on ne dînait jamais avant une heure de l'après-midi.

— C'est mon usage; mais je dois rendre aujourd'hui quelques visites dans les environs, et j'ai trouvé commode

de me mettre à table à midi. Allons, prenez place, vous pouvez réparer le temps perdu.

Et il ordonne qu'on replace sur la table les plats desservis. Mourant de faim, je ne dis mot, et me mets à manger de bon appétit; seulement je renvoie la soupe et le bouilli.

— Vous vous gênez, me dit-il; mais j'attendrai.

— Du tout, monsieur le comte; je me prive d'un plat; c'est ma manière de me punir quand j'arrive trop tard pour dîner avec un seigneur tel que vous.

Après dîner, je l'accompagnai dans ses visites. Il me conduisit d'abord chez son plus proche voisin, à une lieue de Spessa, un certain baron de Mestre, qui passait l'année entière à la campagne, tenait bonne maison, et qui avait une nombreuse famille. Nous passâmes chez lui toute la journée, après quoi nous revînmes à Spessa. Le soir, l'intendant me restitua le prix des bougies. M. le comte, ajouta-t-il, avait oublié d'ordonner qu'on vous servît comme lui-même. Je pris cette défaite pour argent comptant; après tout, la faute se trouvait réparée tant bien que mal. On servit un assez bon souper, auquel je fis honneur en mangeant comme quatre; le comte me regardait faire et ne toucha à rien. Le laquais qui me suivit jusqu'à la porte de ma chambre me demanda poliment à quelle heure je déjeunerais. Le lendemain, on me servit le café dans une cafetière et le sucre dans un sucrier; un autre laquais me coiffa convenablement, et la servante fit ma chambre; en un mot, tout avait changé de face. Je me flattais d'avoir appris à vivre au cher comte et d'être au bout de mes désagréments : erreur complète!

Un beau jour, au moment où je travaillais à ma longue *Histoire des troubles de la Pologne*, l'intendant vient me demander à quelle heure je compte dîner.

— Comme à l'ordinaire; mais c'est à M. le comte à vous donner des ordres.

— C'est que vous dînerez seul.

— Et pourquoi?

— Parce que M. le comte est parti pour Gœrtz, sans dire à quelle époque il reviendra.

Ceci est un peu fort, me dis-je. Que chacun soit libre, à la bonne heure ; mais la politesse la plus vulgaire exigeait qu'il m'informât de son voyage. Il fut huit jours absent. Il m'avait parlé de chasse, de musique, de pêche, de promenades; le fait est qu'il n'y avait en ce maudit château ni fusils, ni chiens, ni chevaux, rien ; pas de société, nulle distraction. Je serais mort d'ennui si je n'avais eu la bonne idée d'aller tous les jours chez le baron de Mestre. L'intendant était un ignorant, les autres serviteurs grossiers et malappris ; pas une jolie paysanne. Il ne me parut pas possible de passer encore un mois dans cette caverne. Quand Torriano fut de retour, je lui dis sérieusement ma façon de penser; je lui représentai que j'étais venu à Spessa pour lui tenir compagnie, mais que je le priais de me dégager et de permettre que je m'en retournasse à Gœrtz, puisque cette compagnie ne lui était plus nécessaire. J'ai eu tort de vous quitter, me dit-il, j'en conviens; mais cela ne m'arrivera plus. Je suis amoureux d'une petite chanteuse de l'Opéra-Buffa de Trieste, venue tout exprès pour moi à Gœrtz. Je voulais rester deux jours seulement auprès d'elle, j'y suis resté huit jours malgré moi. Vous connaissez les femmes : elle l'exigeait; mettez-vous à ma place.

Il m'apprit aussi qu'il avait eu différents arrangements à terminer avec un propriétaire du Frioul vénitien dont il devait épouser la fille au carnaval prochain. Bonnes ou mauvaises, ces raisons m'apaisèrent, et je me décidai à demeurer avec ce fou.

Des vignes de raisins blancs faisaient toute sa fortune. Le vin qu'il en tirait était passable, et lui rapportait annuellement 1,000 sequins ; mais comme mon Torriano en dépensait 2,000, il se ruinait. Convaincu que ses gens le volaient, on le rencontrait à chaque instant dans les chaumières, où il entrait, le bâton levé, distribuant des coups partout où il trouvait une grappe de raisin. Je fus témoin de plusieurs de ces scènes révoltantes. Ainsi, un jour je le

vis aux prises avec deux paysans robustes qui frappaient sur ses épaules à grands coups de manche à balai. Très-maltraité par eux, il se retira tranquillement, emportant ses coups; mais dès que nous fûmes dehors, il me reprocha avec colère ma neutralité pendant la bataille. Je lui prouvai que j'avais eu de bonnes raisons pour m'abstenir : premièrement, parce qu'il avait tort, et, en second lieu, parce que je ne savais pas manier un manche à balai, sorte d'arme dont les paysans se servent bien mieux que nous autres gentilshommes. Dans sa fureur, il osa me traiter de lâche; à l'entendre, nos relations m'obligeaient à le défendre en toute occasion jusqu'à la mort. Je ne répondis à sa sortie grossière que par un geste et un regard qu'il eût compris s'il avait eu du cœur.

Le bruit de cette aventure se répandit bientôt dans le village : les paysans qui l'avaient battu, craignant sa vengeance, quittèrent le pays. Dès qu'on apprit qu'il n'entrerait plus dans les chaumières qu'avec des pistolets chargés dans sa poche, la commune se rassembla, et lui députa deux émissaires chargés de lui déclarer que tous les paysans abandonneraient le village dès la semaine suivante, s'il ne prenait l'engagement de ne jamais entrer dans leurs chaumières, soit seul, soit en compagnie. Le discours de ces pauvres révoltés renfermait un principe philosophique dont la profondeur et la justesse me frappèrent, bien que le comte le trouvât impertinent et ridicule : ils soutenaient que le paysan a le droit de goûter au fruit d'une vigne, qui n'en rapporterait pas si lui, paysan, ne la cultivait de ses propres mains, de même qu'un cuisinier est autorisé à goûter le ragoût qu'il prépare pour son maître, même avant de le lui servir.

Menacé d'être abandonné avant la vendange, le comte rentra dans son bon sens. Les paysans triomphèrent de lui avoir fait entendre, une fois dans sa vie, de bonnes vérités.

Un dimanche, j'allai avec le comte à la chapelle pour assister à l'office divin. Le prêtre se trouvait déjà à l'autel et terminait le *Credo:* voilà Torriano furieux; à la fin de

la messe, il suit l'ecclésiastique dans la sacristie et lui donne quelques coups de canne, sans égard pour son ministère et les habits sacerdotaux dont il est encore revêtu. Celui-ci, tout aussi peu patient, mais à meilleur droit, crache au visage du comte, et, par ses cris et ses menaces, attire tous les assistants autour de lui. Je vis le moment où nous allions être assommés, car on me comprenait dans la vengeance, moi neutre. Nous sortîmes précipitamment de la chapelle, et je prédis à Torriano que l'ecclésiastique outragé se rendrait infailliblement à Modène, et que cette affaire aurait des suites fâcheuses. Cet avertissement lui fit comprendre de deux choses l'une : ou qu'il fallait réparer ses torts par de bons procédés, ou s'opposer par force à ce que le prêtre irrité sortît du village.

Aussitôt il fait venir ses gens, et leur ordonne de se saisir du prêtre et de le lui amener : on court, on le trouve, on l'entraîne. Le pauvre diable écumait de rage, et Dieu sait quels saints blasphèmes j'entendis ! Il traita le comte d'hérétique, et lui lança les foudres de l'excommunication, tout en l'accablant du torrent de ses injures : ni lui ni aucun autre ecclésiastique ne dirait plus jamais la messe dans la chapelle du château, et l'archevêque vengerait son affront. Le comte le laissa parler tant qu'il voulut, et se contenta de le retenir dans une salle. Il eut ensuite l'impudence de l'engager à dîner à sa table, comme si rien ne s'était passé ; et l'autre eut l'impudence et la gloutonnerie d'accepter. Non-seulement l'ecclésiastique mangea comme quatre, mais il but comme huit, et, bref, s'enivra. Cette action crapuleuse ramena la paix ; le bon prêtre laissa tomber dans le vin la mémoire des injures qu'on lui avait faites, et y puisa le pardon du pécheur.

Quelques jours après, Torriano reçut, à l'heure de son dîner, la visite de deux capucins. Voyant qu'ils ne disaient mot et qu'ils ne répondaient rien aux signes qu'on leur faisait, il fit mettre deux couverts pour nous et leur tourna le dos. Ceci rendit la parole aux deux moines, et l'un fit observer qu'ils n'avaient pas encore dîné. Aussitôt Torriano leur fit apporter une assiettée de riz ; les capucins lui

refusèrent, objectant que leur place était à sa table, puisqu'ils étaient admis aux banquets mêmes des têtes couronnées. Le comte, en train de rire, répliqua que leur vœu d'humilité leur défendait d'ambitionner un tel honneur. Alors les moines battirent en retraite. Torriano ayant cette fois raison contre son habitude, je pris hautement son parti, et je représentai à ces vaniteux mendiants qu'ils devaient rougir d'avoir violé leurs vœux par excès d'orgueil, et peut-être de gourmandise. L'un d'eux me répondit par des injures de mauvais lieu ; alors le comte se fit donner une paire de ciseaux, afin, dit-il, de couper la barbe à ces gueux. A cette annonce, il eût fallu les voir fuir comme si le diable eût été à leurs trousses. Nous en rîmes toute la soirée.

J'aurais volontiers pardonné au comte ses folies si elles avaient été toutes du genre de celle-ci ; malheureusement pour ses entours, son humeur était insupportable ; sa bile, toujours échauffée, s'allumait, et le jetait dans des accès de fureur ; aû moment de sa digestion, il devenait cruel et comme altéré de sang. Son appétit était parfois extraordinaire ; il mangeait vite et comme un désespéré ; je l'ai vu avaler une bécasse tout entière. Il digérait ensuite comme il pouvait. Il m'arrivait quelquefois de faire éloge de sa table, plutôt par complaisance que pour tout autre motif ; mais il se permit un jour de me dire sans façon et d'un ton presque sévère que mes compliments le contrariaient, et que je ferais bien de manger et de me taire. Je portai aussitôt là main sur une bouteille pour..., mais la raison me revint à propos, et je me versai à boire.

La petite Costa, cette chanteuse dont il était épris, me dit trois mois plus tard, à Trieste, qu'avant de connaître le comte elle n'aurait jamais pu croire qu'il y eût au monde un homme tel que lui, et qu'elle plaignait l'infortunée qui serait sa femme. L'aventure que je vais raconter m'obligea enfin à ne plus garder aucune mesure, et m'arracha pour toujours aux griffes de cette bête féroce.

Pendant l'ennui de mon séjour à Spessa, je m'étais lié secrètement avec une jeune paysanne, veuve et très-égril-

larde. Elle me donnait de l'amour, et je lui donnais de l'argent. Elle venait chez moi toutes les nuits à peu près : c'était mon unique passe-temps à Spessa. Quoique très-ardente dans l'occasion, elle était douce et soumise, ce qui n'est pas commun parmi les paysannes du Frioul. Nous étions d'autant plus charmés de notre union, qu'elle semblait être un mystère pour tout le monde, et que nous n'avions ni jaloux ni envieux à redouter; erreur complète! Sgualda (c'est son nom) me quittait ordinairement à la pointe du jour, et sortait par une petite porte qui donnait sur la route. Voilà qu'un beau matin, au moment où elle venait de partir, je l'entends pousser des cris ; j'ouvre précipitamment, et que vois-je? le terrible Torriano la rouant de coups. Je m'élance sur lui, et nous tombons ensemble, lui dessous, moi dessus. Ma veuve s'esquive pendant la lutte. J'étais en chemise, ce qui rendait le combat inégal; en outre il était armé d'un bâton, et je n'avais que mes poings, encore l'un était-il malade. D'une main je contiens mon homme, et de l'autre je lui presse le cou jusqu'à l'étrangler à moitié. Il m'avait pris aux cheveux de sa main gauche, mais il lâcha prise bien vite en perdant la respiration. Furieux et ne me connaissant plus, je lui arrache la canne des mains, et lui rends avec abondance ce qu'il avait donné à la pauvre Sgualda. Mes coups lui rendent ses sens; il se lève, prend la fuite à toutes jambes, et, s'arrêtant à certaine distance, il m'envoie une nuée de pierres. Que faire? Le poursuivre eût été ridicule : donc je bats tranquillement en retraite, et rentre dans ma chambre sans savoir si cette belle équipée avait eu des témoins. Après m'être reposé, je charge mes pistolets, puis je m'habille, dispose mes hardes dans ma malle, et je sors avec l'intention de chercher une voiture et un paysan pour gagner Gœrtz. Précisément, sans le savoir, je prends un sentier qui me conduit à la maison de Sgualda. La pauvre femme était triste, et, comme je parais inquiet, elle me rassure en disant que les coups sont tombés sur ses épaules, et non sur sa tête; mais elle ajoute que l'affaire fera du bruit, parce que deux paysans nous ont vus aux prises.

Je lui donne deux sequins, et l'invite à venir me voir à Gœrtz, où je compte passer trois semaines: Je partirai, lui dis-je, dès que j'aurai une voiture. Sa sœur me propose de me conduire à une ferme où je trouverai tout ce qu'il me faut. Cette fille me dit en chemin que Torriano persécutait Sgualda, qui avait repoussé ses propositions.

Marché conclu avec le maître de la ferme, à qui je remis un demi-écu d'arrhes, je reprends le chemin du château, où la voiture devait venir me chercher à midi. Au même instant, un domestique m'invite, de la part du comte, à me rendre auprès de lui. Je réponds par écrit à Torriano, et en bon et intelligible français, qu'après ce qui s'est passé entre nous je ne puis plus le rencontrer que hors de ses domaines. Deux minutes après le départ du domestique, arrive Torriano en personne.

— Puisque vous ne voulez pas me parler chez moi, je viens vous parler chez vous, monsieur.

Et il ferme la porte. Je me mets sur la défensive.

— Point d'éclat, me dit-il; votre départ précipité m'offenserait, et vous ne partirez pas.

— Je serais curieux de voir comment vous m'en empêcherez. Vous ne voulez pas sans doute me retenir ici malgré moi?

— Je veux et je dois m'opposer à ce que vous partiez seul; mon honneur exige que nous sortions ensemble du château.

— Fort bien Je vous comprends: alors prenez votre épée ou vos pistolets, comme vous voudrez, me voilà à votre disposition. Il y aura assez de place pour nous deux dans la voiture que j'attends.

— Du tout, c'est dans la mienne que vous partirez, quand nous aurons dîné ensemble.

— N'y comptez pas. Je m'estimerais fou si, après un événement qui est déjà la fable du village et qui sera bientôt connu à Gœrtz, je mangeais une bouchée de votre pain.

— Eh bien, nous dînerons ensemble et tête à tête. Tout le monde, jusqu'à mes domestiques, l'ignorera. Vous

voulez, n'est-ce pas, prévenir tout nouveau scandale? L'unique moyen, c'est de renvoyer votre voiture.

Après mille raisonnements, il fallut céder. Je congédiai le voiturier, et ce brigand de Torriano resta jusqu'à une heure à m'accabler de ses excuses ; il voulut me persuader que je n'avais aucun droit de l'empêcher de bâtonner une coquine de paysanne qui ne m'intéressait pas.

L'étrangeté de ce raisonnement m'arracha un grand éclat de rire ; mais, reprenant mon sang-froid, je lui répondis :

— De quel droit, monsieur, vous permettez-vous de frapper une personne libre? Je serais un monstre comme vous si j'étais assez lâche pour vous laisser assommer une malheureuse femme, et une femme qui sortait de mon lit ; car vous ne l'ignorez pas.

Il joua la surprise; et, comme s'il voulait en finir, il s'écria que cette aventure ne ferait honneur à aucun de nous deux, quand bien même l'un ou l'autre resterait sur le terrain.

— Et vous savez, monsieur Casanova, que je ne me bats jamais qu'à mort.

— Nous verrons bien. Au surplus, vous vous battrez si vous voulez et comme vous voudrez; quant à moi, je me déclare satisfait. Vous voyez donc bien que vous allez rester au nombre des vivants.

— Je l'espère; néanmoins nous nous battrons.

— Soit. Allons, choisissez de l'épée ou du pistolet.

— L'épée.

Je tombai de mon haut en voyant tout à coup cet homme fougueux devenir prévenant et poli devant l'imminente chance d'un duel à mort fait pour porter le trouble dans ses idées, car il me semblait impossible qu'un original de cette espèce pût être brave. Quant à moi, je gardai mon sang-froid et ma liberté, certain d'avance que je le terrasserais au moyen de ma *botte* secrète; je me promis de le blesser seulement au genou.

Nous partîmes après avoir bien dîné, lui sans bagage et ma malle derrière la voiture. Il avait dit au cocher de

prendre la route de Gœrtz, et à chaque instant j'attendais qu'il lui donnât l'ordre de tourner à droite ou à gauche afin de chercher un champ de bataille dans l'épaisseur du bois; mais Torriano gardait le plus grand silence. Quand nous fûmes en vue de Gœrtz, il me dit :

— Tenez, il vaut mieux rester bons amis; promettons-nous réciproquement le secret sur cette vilaine affaire.

— Soit, lui dis-je, mais n'y revenez plus.

Il poussa la lâcheté jusqu'à vouloir que nous nous embrassassions au moment de notre séparation.

Je pris un petit logement dans la rue la plus tranquille de Gœrtz; mon intention était d'y terminer la seconde partie de mon *Histoire des troubles de Pologne*. Toutefois le temps que j'y consacrais ne m'empêcha pas de paraître dans les cercles jusqu'au moment que j'avais fixé pour mon retour à Trieste, où je devais attendre la grâce que M. Zaguri m'avait promise. L'aventure de Spessa était dans toutes les bouches; on en parlait sans cesse devant moi pendant les premiers jours de mon arrivée. Je traitais ces bruits de *cancans* et l'affaire de *bagatelle*; bref on finit par n'en plus rien dire, quand on vit surtout Torriano me donner les mêmes marques d'affection. Il chercha à m'attirer encore chez lui, mais je m'excusai toujours : c'était un de ces êtres déraisonnables qu'il faut fuir du plus loin qu'on les voit venir. Il épousa la jeune dame dont j'ai parlé et la rendit fort malheureuse. J'ai appris que Torriano était mort dans la misère et *fou à lier*, après quinze ans de mariage.

A mon arrivée à Gœrtz, j'appris que le nouveau conseil des Dix était entré en fonctions au commencement d'octobre; les neuf inquisiteurs d'État avaient également remplacé leurs prédécesseurs dans le gouvernement de la république. M. de Morosini, le sénateur Zaguri et mon fidèle et sincère ami Dandolo, mes protecteurs zélés, me mandèrent qu'ils espéraient toujours obtenir ma grâce, mais que, s'ils ne réussissaient pas à me faire rappeler à Venise dans le courant de l'année, il faudrait y renoncer pour toujours. Indépendamment de ces nouveaux magis-

trats, le tribunal se trouvait composé, par un heureux hasard, des personnes qui les honoraient le plus de leur confiance et de leur amitié. Sagredo, l'un des inquisiteurs, était l'intime ami du procurateur Morosini; enfin M. Zaguri répondait d'un troisième que la loi rangeait au nombre des six conseillers appartenant au conseil des Dix, dont ils formaient une partie intégrante. En effet, ce conseil des Dix se composait constitutionnellement de dix-sept personnes, outre les six conseillers; le doge avait le droit d'y siéger. On voit que je devais être impatient de retourner à Trieste : là seulement j'étais en mesure de rendre quelques services à la république; je pouvais stimuler le zèle de ceux qui s'intéressaient à moi, et arracher enfin ce rappel tant désiré que j'avais si bien mérité par un pèlerinage de vingt années dans toutes les contrées de l'Europe. A l'âge de quarante-neuf ans, que j'atteignais, hélas! je comprenais parfaitement qu'il n'y avait plus rien à demander à la fortune, déesse impitoyable pour l'âge mûr. Vivant à Venise, je pensais pouvoir désormais braver ses rigueurs, et, grâce à mes talents, me suffire à moi-même. Ma longue expérience me mettait désormais à l'abri des prestiges de la vanité : je n'ambitionnais plus ni titres, ni honneurs, ni la splendeur d'une grande existence; tout ce qu'il me fallait, c'était un emploi obscur dont les revenus m'eussent procuré le strict nécessaire, car désormais j'étais résolu à m'en contenter.

Je travaillais alors, et toujours sans relâche, à mon *Histoire des troubles de Pologne;* la première partie était déjà imprimée, la seconde à peu près terminée, et il me restait suffisamment de matière pour compléter une édition en sept volumes. Cet ouvrage terminé, je me proposais de mettre la dernière main à ma traduction de l'*Iliade* en stances italiennes, prélude d'une suite d'autres travaux analogues; au pis-aller, je n'avais pas à redouter l'indigence dans une ville qui présente mille ressources à bien des gens qui seraient réduits à mendier dans toute autre.

C'est à Gœrtz que je vis mourir le comte Charles Coronini de son abcès à la tête. Il avait fait son testament en

vers italiens de huit syllabes; il me le légua; legs pour legs, j'aurais autant aimé sa fortune. J'ai conservé religieusement ce legs du comte comme un monument de saine philosophie et de bonne humeur : rien de plus original que cette pièce, pleine de verve, de finesse et d'ironie; on n'a jamais parlé de sa propre mort avec une plus grande liberté d'esprit. Il est vrai que le comte Charles ne se doutait guère, quand il écrivit, qu'il mourrait avant la fin du mois; il avait plus d'un grain de folie dans la tête, car quel autre qu'un fou décidé pourrait rire en songeant à la mort!

Je partis de Gœrtz pour Trieste le dernier jour de décembre 1773, et le 1er janvier 1774 je me logeai à la grande auberge située sur la plus belle place de la ville.

Je fus encore mieux reçu que je ne m'y attendais. Le baron Pittoni, le consul de Venise, tous les membres de la chambre de commerce, tous les habitués du Casino, et jeunes gens, dames, demoiselles parurent tous enchantés de me revoir. Je passai fort agréablement le carnaval, bien que travaillant sans relâche à mon histoire, dont la seconde partie fut imprimée avant le carême.

Il y avait alors à Trieste une troupe de comédiens, au nombre desquels je retrouvai Irène, cette Irène que j'avais aimée, la fille du prétendu comte Rinaldi. Je l'avais précédemment connue à Milan et à Gênes, puis je l'avais négligée, et bref abandonnée par considération pour M. son père; depuis cette époque, je lui avais été très-utile à Avignon, où j'avais contribué à la tirer d'un fort mauvais pas. Séparé d'elle depuis douze ans, je reconnus cependant au premier coup d'œil qu'elle pouvait encore me plaire; mais je sentis en même temps qu'il fallait me tenir sur mes gardes, n'étant plus en position de faire des folies. O mes beaux jours, qu'êtes-vous devenus!

La bonne Irène m'accueillit avec des cris de joie; elle comptait sur ma visite, car, me dit-elle, je t'avais reconnu au parterre. Je n'étais donc pas tout à fait défiguré. Elle me présenta son mari, qui jouait les rôles de Scapin, et sa fille, qui, à peine âgée de huit ou dix ans, était déjà

citée comme danseuse. En deux mots, voici l'histoire d'Irène. Dans le courant de l'année qu'elle avait passée à Avignon, elle était allée à Turin avec son père. Là, elle s'amouracha de Scapin, abandonnant sa famille pour le suivre, et prenant, comme lui, la carrière du théâtre. Elle savait que son père était mort d'indigestion et sa mère de chagrin, vu la profonde misère où la pauvre femme était tombée. Irène m'affirma qu'elle avait toujours respecté la foi conjugale, malgré les écueils de sa profession, sans toutefois désespérer pour jamais par une rigueur injuste les quelques amants qui valent la peine d'être écoutés. Cette espèce, si rare en tous pays, l'était encore plus à Trieste, malheureusement pour elle. Aussi tout son plaisir dans cette ville consistait-il à recevoir à souper quatre ou cinq amis intimes; le souper était un repas pour rire et servait de prétexte au jeu. Irène tenait la banque et s'en acquittait fort bien. Elle me mit au nombre de ses invités; je lui promis de venir le soir même après le spectacle, me proposant de jouer petit jeu, car c'était un divertissement sévèrement proscrit par la police de Trieste.

Tous les convives, sept ou huit jeunes gens, je crois, étaient amoureux d'elle, ce qui les empêchait de voir avec quel heureux à-propos pour elle la princesse faisait sauter la banque. Je fus tenté de rire en m'apercevant qu'elle exerçait aussi son talent sur moi; néanmoins je ne soufflai pas le mot, et me retirai tranquillement comme les autres, avec une perte de quelques florins. C'était une bagatelle, mais Irène m'avait traité en novice, et cela me déplaisait. Le lendemain j'allai la trouver à la répétition, et lui fis compliment sur son adresse. Elle feignit d'abord de ne pas comprendre; puis, comme j'insistais, elle affirma que j'étais dans l'erreur.

— S'il en est ainsi, ma belle, vous vous repentirez de m'avoir fait ce mensonge.

Là-dessus elle changea de ton et voulut me rendre l'argent que j'avais perdu, en m'offrant de me mettre de moitié dans sa banque. Je repoussai ces deux propositions,

et lui signifiai que je ne paraîtrais plus à son cercle.

— Prenez garde de saigner trop abondamment vos amis, lui dis-je, car un scandale aurait pour vous de fâcheuses conséquences; le métier que vous faites porte malheur.

A quelques jours de là Irène vint me voir; elle était accompagnée de Pittoni, qui s'en était épris. Ce fut un bonheur pour elle, car peu de temps après un de ses amis intimes l'accusa d'escroquerie, et Irène eût été jetée en prison sans l'intervention toute-puissante de Pittoni, qui était toujours directeur de la police.

Elle quitta Trieste avec toute la troupe vers le milieu du carême. Le lecteur la retrouvera cinq ans plus tard à Padoue, lors de mes relations intimes avec sa fille... *matre pulchrâ filia pulchrior*.

Les *Mémoires de Casanova* écrits par lui-même, finissent ici. Soit qu'il n'ait pas continué son récit, soit qu'il ait jugé à propos d'en retrancher la dernière partie, voilà tout ce qu'il a laissé. Des recherches actives nous ont procuré quelques renseignements qui se rapportent aux derniers événements de sa vie. Ces renseignements devaient trouver leur place dans une édition complète, et nous les donnons au lecteur.

LETTRES

A M. FAULKINHER,

A OBERLENTERSDORF,

ÉCRITES PAR SON *meilleur* AMI,

JACQUES CASANOVA DE SEINGALT (1).

(Janvier 1792.)

Est hoc pro certo, quoties cum stercore certo,
Vinco seu vincor, semper ego maculor.
Si je me débats contre la fange, il est certain que,
vainqueur ou vaincu, j'en sortirai souillé.

PREMIÈRE LETTRE.

D'après le cours ordinaire des choses, vous sentez, mon cher monsieur Faulkinher, que jamais il n'aurait dû exister de relations entre nous pendant notre commun séjour au château du comte de Waldstein, où je suis employé en qualité de bibliothécaire, vous comme intendant des marmitons; mais les choses les plus extraordinaires étant devenues les plus ordinaires de nos jours, il faut bien s'y habituer

(1) Les lettres qu'on va lire ont été trouvées dans les papiers de Casanova. Celui à qui elles ont été adressées était l'intendant du comte de Waldstein, et l'ennemi du célèbre aventurier. Nous avons cru devoir transcrire ces lettres pour deux raisons : d'abord elles ont fait plus de bruit qu'elles n'en méritaient; peut-être ensuite ne lira-t-on pas sans quelque intérêt le seul écrit de Casanova qui jette quelque jour sur les derniers moments de sa vie. (*Note de l'éditeur.*)

Vous avez porté trois graves atteintes à mon honneur, et, en attendant que je demande aux tribunaux la juste réparation qui m'est due, vous me permettrez de mettre nos différends sous les yeux du public. C'est un juge impartial et sévère que vous tenteriez vainement de corrompre; d'ailleurs, la cave entière de M. le comte ne contient pas assez de vin pour vous en donner les moyens. Ainsi, c'est donc le public qui va décider si vous êtes ou non un vaurien, si vous êtes un lâche ou un homme d'honneur. Allons! mon cher monsieur Faulkinher, un peu de courage! Mettez-vous à la besogne, s'il est possible, et répondez à mes lettres. Seulement soyez assez aimable pour me faire parvenir vos réponses en français, en italien, en espagnol ou en latin, car les miennes seront écrites dans votre langue maternelle, que vous baragouinez Dieu sait comme! Je ferai les frais d'un traducteur, vous pouvez bien en payer un de votre côté; croyez-moi: n'ayons pas honte d'avouer notre ignorance, moi dans la langue allemande, vous dans toutes les langues du monde. Ceci n'est qu'une peccadille en comparaison de vos autres méfaits. Vous vous êtes permis de me tourner en ridicule; c'est bien le moins que j'use de représailles. Je pourrais certainement m'en dispenser, car il est des gens dont le ridicule n'a pas besoin d'être démontré; mais j'aime la vengeance, et votre punition sera terrible, je vous en avertis. En attendant, je suis, selon la formule banale qu'on met au bas des lettres et qui ne signifie rien, votre bien dévoué, etc.

DEUXIÈME LETTRE.

Je suis, mon cher monsieur Faulkinher, fort embarrassé pour commencer, car, à vrai dire, nous n'avons jamais pu nous entendre ensemble, en aucun sens ni dans aucune langue. Vous savez mieux que moi que l'allemand que vous parlez est un allemand incompréhensible, et que vous êtes d'une ignorance *crasse* dans tout autre langage humain. C'était là cependant un motif pour que nous vécussions en paix; mais en fait de tenue, de sentiment, d'honnêteté,

vous en êtes aussi à l'*a b c*; vous êtes un véritable pourceau, et le malheur pour vous, c'est que vous ne pouvez être que cela. Il y a des raisons qui pourraient vous justifier, car enfin on ne vous a jamais rien appris, et vous n'avez jamais pu savoir ce qui s'apprend de soi-même. A l'âge où j'étudiais encore, on fit de vous un petit soldat, et ce n'est pas au corps de garde que vous pouviez acquérir de bonnes manières et quelque teinture honnête. Où diable auriez-vous pris le temps de vous occuper de l'alphabet et de la grammaire, quand il vous fallait jouer du tambour ou servir à boire aux soldats? Je vous en plains plus encore que je vous en blâme, et je remercie la fortune, qui m'a donné les avantages qui vous manquent absolument. Mais enfin cela n'aurait pas dû vous empêcher de parvenir, et je vous citerai des généraux qui, sur l'orthographe, n'étaient pas plus forts que vous. Cependant comptons un peu : au bout de cinquante années de service, vous voilà passé d'emblée sous-lieutenant. Satisfait de ce haut grade, vous avez pris le parti d'en rester là : vous vous êtes dit : Il est temps que je me repose sur mes lauriers. Vous avez donc demandé votre retraite, et l'on s'est empressé de vous l'accorder. Les mauvaises langues prétendent que vous étiez aussi mauvais soldat que méchant baragouineur, et qu'une terrible maladie vulgairement nommée *paresse* vous procurait toujours quelque moyen d'échapper aux obligations de votre service. Si le conseil de guerre n'avait pas été indulgent, je ne sais ce que serait devenue la pension de 200 florins que vous touchez; vous ne pourriez pas faire parade de votre uniforme de sous-lieutenant qui, par parenthèse, sied si bien à l'intendant de la cuisine d'un particulier. Je sais bien que vous payez ce privilége au prix de quelques petites complaisances; ainsi, messieurs les officiers de la garnison dégustent tous les jours le vin de M. le comte, et vous leur en faites bon marché; ces messieurs n'ignorent pas que vous faites là un métier de voleur, et n'attendent qu'une occasion pour vous le dire au nez. Prenez garde de leur déplaire, et surtout faites en sorte que le scandale de vos prodigalités ne parvienne

pas aux oreilles du Jupiter et de son Olympe, car alors il faudrait déposer l'épaulette et prendre une veste de marmiton.

TROISIÈME LETTRE

Si j'ai bonne mémoire, mon cher monsieur Faulkinher, voilà cinq grandes années que vous arrivâtes à Dux. Aussitôt vous vous ingérâtes de fourrer votre nez partout; intendant de la cuisine, vous vous figurâtes que la bibliothèque était de votre compétence, et, apprenant que j'avais 1,000 florins de traitement, vous voilà en campagne pour me faire congédier. Ignorant ce que c'est qu'une bibliothèque, il n'est pas surprenant qu'un bibliothécaire fût pour vous un être imaginaire, qu'il était fort inutile de loger, de nourrir et de payer. Vous exposâtes donc vos idées à M. le comte qui vous renvoya à votre cuisine. Alors, changement de batteries : tous vos marmitons furent lâchés à mes trousses, et vous me fîtes une véritable guerre de casseroles ; c'est tout ce que vous pouviez faire. Pendant deux années, vos mauvais procédés me trouvèrent impassible. Le comte était absent, je mangeais à mes frais ; mais depuis mon désastre de Leipzig, quand le libraire H... m'eut enlevé 4,000 florins, obligé de renoncer à la moitié de mon traitement, je dus partager la table des officiers du comte. C'est là que vous m'attendiez, et je dus en avaler de terribles. Malgré votre sottise, vous avez l'art de colorer la pilule, et vous savez vous revêtir à propos de la peau de brebis, et vous donner pour un tout autre animal que vous n'êtes : mais votre grognement vous trahit et votre queue est visible. Sachez donc que jamais je ne fus votre dupe, et qu'au contraire vous avez été la mienne. Vous avez toujours cru que je vous estimais, et pour votre courage ! bref, que j'avais peur de vous. Mais, *bone Deus!* pouvez-vous ignorer que, si je ne vous ai pas demandé satisfaction l'épée ou le pistolet au poing, c'est que, sans parler du dégoût que j'éprouverais à me battre avec un personnage tel que vous, votre poltron-

nerie notoire m'en ôtait la faculté. Cela, d'ailleurs, pouvait vous donner l'idée de vous débarrasser de moi, et votre cher ami Viderol n'eût probablement pas reculé devant pareille commission, Toutes les méchancetés dont vous vous êtes rendu coupable depuis le mois de septembre 1790 m'autorisent à le penser. A propos de ce Viderol, voulez-vous savoir ce que tout le monde en pense, et de quel œil on voit les relations intimes qui vous unissent? On sait que cet individu, à la mine patibulaire et niaise, fut garçon d'écurie jusqu'à vingt ans, et qu'il reçut en cette qualité plus d'un coup de fouet qui n'était pas destiné aux chevaux. A son retour d'Angleterre, M. le comte en fit son courrier et l'autorisa à manger avec ses officiers. Ce fripon, généralement méprisé, comme bien vous savez, s'avisa de séduire ma cuisinière, fort peu séduisante d'ailleurs, et lui donna la v....e, que cette vilaine femme communiqua ensuite à notre respectable inspecteur des forêts, qui en mourut. Ce n'est pas tout : on sait encore qu'il a en sa possession un passe-partout au moyen duquel il pénétra maintes fois dans les appartements du château, et notamment dans ma bibliothèque, d'où il a emporté tous les livres qui y manquent. Voilà ce qui se dit, et si le monde se trompe, si Viderol est innocent, vous, vous ne sauriez l'être. La figure du drôle dit assez qu'il est l'*exécutant* et vous le *conseiller*. Cachez donc mieux votre jeu.

QUATRIÈME LETTRE.

Quand donc cesserez-vous de me persécuter, monsieur le sous-lieutenant? — Il y a dans le château de Dux certaine chapelle où le comte et ses amis seuls ont le droit d'entendre la messe; en cette qualité, j'ai ma place marquée auprès de lui. Le comte ayant permis aux officiers d'avoir des siéges dans l'église, il a consenti aussi à ce que vous eussiez le vôtre ; mais il a défendu à Viderol de s'y montrer. Malgré cette défense, l'effronté y est venu avec sa Caroline, qui se croit luthérienne. A l'aspect de ce couple, je sortis aussitôt de l'église, et j'appris que Viderol avait

tenu bon jusqu'à la fin, ayant l'air de suivre l'office dans un livre de messe, quand l'imbécile ne connaît seulement pas ses lettres. A table, Viderol s'est avisé de rire au sujet de ma fuite précipitée. Cette incartade, vous la lui avez soufflée; vous auriez bien voulu que je lui jetasse mon assiette au visage afin qu'il me répondît avec la sienne. Furieux de ma modération, à la vérité exemplaire, vous voilà maintenant complotant quelque nouvelle turpitude; je suis prévenu.

CINQUIÈME LETTRE.

Vous, intendant du comte Waldstein, vous vous êtes permis un nouvel outrage, que vous n'auriez pas osé faire à une recrue quand vous étiez caporal au régiment de Waldeck. Vous saviez que ce scélérat de Viderol, parmi les livres volés à la bibliothèque, avait dérobé un volume de mes œuvres. Il arracha mon portrait qui en décorait le frontispice, ajouta une épithète grossière à mon nom qui se trouve gravé au bas, couvrit l'effigie d'ordures et l'afficha sur le mur de la principale rue de Dux, à un endroit visible pour tout le monde; l'outrage était cette fois bien public, et chacun se disait que le châtiment ne manquerait pas d'être proportionné au crime. C'était à vous, intendant du château, à l'infliger. Je vais donc vous trouver dans la chambre de Caroline, dont vous ne sortez guère: je vous apportais les preuves du crime, mon portrait souillé! Mais vous eûtes l'insolence de me l'arracher des mains en riant, et de dire que je ne devais pas faire attention à d'*innocentes* plaisanteries, ou me résoudre à attendre le retour du comte pour porter plainte. Je vous fis observer qu'il n'y avait rien là de plaisant, que le crime était patent; mais, dans votre sotte ignorance vous me répondîtes que tout cela ne valait pas la peine qu'on s'en occupât, et que Viderol n'était qu'un étourdi. Comme vous n'en démordiez pas, je vous priai de m'envoyer mon dîner chez moi, et de ne pas m'obliger à m'asseoir à la même table que l'infâme; vous vous y êtes

refusé obstinément, et par là vous vous êtes déclaré le complice de Viderol et le fauteur de sa coupable action. Dorénavant, je dois redouter tout de votre part; je dis tout, car, après pareille conduite, qui pourrait répondre que vous n'iriez pas jusqu'à m'assassiner? Je vous sais trop ami de votre personne pour vous exposer jamais au danger de recevoir de mon épée une punition si bien méritée.

SIXIÈME LETTRE.

Vous vous souvenez peut-être qu'il y a trois ans le *bourggraf* de Prague m'accorda une belle satisfaction contre ces brigands de douaniers, qui m'avaient traité cavalièrement; mais sur l'exposé de mes plaintes, vous déclarâtes avec votre effronterie accoutumée que tout cela était de ma part pure fiction. Que pouvais-je faire, sinon que de vous prier d'aller à Prague vérifier la vérité du fait! A votre retour, vous convîntes du fait, tout en blâmant l'arrêté de l'honnête bourggraf. Assurément, si pareille affaire vous était arrivée, à vous, ce haut fonctionnaire l'eût autrement prise, il aurait renvoyé les douaniers de la plainte : cela va sans dire, car le moyen d'ajouter foi à ce que vous dites! D'ailleurs, vous ne payez pas de mine, et vous avez bien l'air de ce que vous êtes : un vrai rustre.

Si vous pouviez savoir combien vous êtes ridicule toutes les fois que vous vous donnez les airs d'entendre quelque chose aux sciences! Quelle pitié vous m'inspiriez dernièrement à table, lorsque, d'un ton capable, vous vous avisâtes de dire que quelque beau jour, sans doute, je parviendrais à démontrer *mathématiquement* la multiplication du cube, mais que, *géométriquement*, je n'en viendrais jamais à bout. Ignorant perroquet que vous êtes, vous ne faisiez que répéter ce qu'avait dit devant vous, mais en meilleurs termes, quelque géomètre incrédule. Lorsque plus tard, à Carlsbad, vous sûtes que mon invention avait obtenu le suffrage de plusieurs académies et que le prince électeur de Saxe m'avait fait cadeau d'un bijou de prix, alors vous demeurâtes bouche béante. Signe d'imbécillité!

SEPTIÈME LETTRE.

Mon cher monsieur le sous-lieutenant, si vous aviez la moindre connaissance du cœur humain, si surtout vous pouviez vous figurer ce que c'est qu'un sentiment d'honneur, jamais vous n'auriez élevé le plus léger doute au sujet des dix florins que je vous soutiens encore avoir déposés sur la table de M. le comte. Ce gueux de Viderol le coiffait précisément dans cet instant, et quand le comte mit la main sur l'argent, au lieu de dix florins, il ne s'en trouvait plus que neuf. Quel autre que votre cher ami aurait pu commettre ce vol? Quelque autre que lui serait-il assez bête pour s'imaginer que pareil larcin puisse demeurer caché? Il ignore absolument que les hommes d'honneur ne sont pas taillés sur le même patron que les garçons d'écurie. Un respectable vieillard tel que moi, qui préféra toujours l'honneur à la vie, ne se trompe pas en pareille occurrence; il a pris toutes ses précautions et il a dû s'assurer de ce qu'il dit: j'irai plus loin, et je prétends que quand il a parlé on doit l'en croire; toute vérification ultérieure l'offenserait. Vous ignorez cela, n'est-ce pas? et votre Viderol l'ignorait comme vous, je m'en doute; ces sortes de procédés, en effet, si faciles à pratiquer pour les gens du monde, ne sont pas en usage dans les étables. Lorsque vous me dites que Viderol n'avait pas pour habitude de voler, et qu'ainsi il était innocent, je vous tournai le dos bien vite, car la main me démangeait, et je ne sais qui m'a retenu de vous sangler un soufflet à travers votre face de polichinelle. Et voyez un peu la stupidité! trois jours après vous allez dire au chevalier Lamotte que rien n'est plus facile que de voler M. le comte, qui a confiance en tout le monde et qui ne se défie que de sa mémoire. Pauvre soldat aux gardes, comment avez-vous le front de parler de quoi que ce soit et d'émettre une opinion?

HUITIÈME LETTRE.

Enfin, monsieur, vous avez donc mis le comble à votre grossièreté! Vous avez commandé à votre valet de m'assommer à coups de bâton, et il s'est acquitté de votre commission, en pleine rue de Dux, sous les yeux de tous. Affaibli par l'âge, sans armes, que pouvais-je faire, sinon demander réparation au syndic? Mais voilà que l'ignorant juge répond (à votre instigation) qu'il ne peut poursuivre Viderol sans l'autorisation de M. le comte et M. le comte est absent! Quoi! infâmes traîtres que vous êtes tous, avez-vous pu penser que je me laisserais impunément écraser sans recourir à la protection de ces lois décrétées par notre magnanime empereur Léopold II? Quoique le syndic ne soit ici que votre instrument, M. Faulkinher, et qu'en agissant ainsi il se soit montré encore plus bête que vous n'êtes, je ne laisserai pas que de le poursuivre au criminel. En attendant, triomphez! vous avez tout fait pour me rendre le séjour de Dux insupportable, et pour me contraindre à le quitter. Croyez néanmoins que votre triomphe ne sera pas de longue durée; je remets ma cause entre les mains d'un juge incorruptible.

NEUVIÈME, DIXIÈME, ONZIÈME LETTRES.

Vous êtes le plus ignorant des hommes, je ne me lasserai pas de vous l'écrire, et un ignorant incapable de connaître son état de stupidité; ce qui vous range nécessairement dans la classe des animaux. Comme ignorant, vous me portez envie; comme envieux, vous me détestez; comme ennemi, vous me calomniez, et, comme calomniateur, vous méritez la corde, ou tout au moins qu'on vous arrache votre langue empoisonnée.

Le petit Luser, ce phénix des syndics, m'écrit dans son jargon soi-disant latin, incompréhensible dans tous les cas, que c'est vous, Faulkinher, le véritable auteur de

l'outrage qui m'a été fait. Il n'ose pas vous le dire en face, car il n'a pas avec vous son franc-parler, et pour cause. Il vous craint, et à bon droit : l'homme qui a un séide imbécile à ses ordres est en effet redoutable. Mais venons à quelque chose de moins lugubre. Luser me mande que vous lui aviez soufflé de me jeter au nez deux de mes antécédents, qui seraient, selon vous, 1° que j'avais été chassé de Paris en 1767 ; 2° que je suis l'auteur d'un libelle infâme, publié à Tœplitz en 1790 : deux calomnies du même coup. Oh! que je vous reconnais bien là! Au sujet du libelle, qui est-ce qui vous en a parlé? Je vous défie de le dire, et bien certainement vous n'aurez jamais rien lu de semblable ; la preuve, c'est que vous ne savez pas lire. Quant à mon bannissement de Paris, je vous donne le plus formel des démentis, et je vous déclare (rendez ceci public si bon vous semble) que j'ai entre les mains un écrit signé de la propre main du roi de France, par lequel S. M. m'invite à quitter sa capitale par *des raisons politiques à elle seule connues*. L'ordre me fut transmis par un chevalier de Saint-Louis, qui me dit que, nonobstant cette signification, j'étais libre de demeurer à Paris, pourvu que je m'abstinsse de reparaître à l'hôtel d'Elbeuf, où j'avais imprudemment, je l'avoue, provoqué en duel le jeune marquis de L'Isle. Si j'avais été exilé de la capitale, aurais-je donc pu y retourner en 1783? aurais-je visité Fontainebleau dans la société de M. le comte de Vergennes, premier ministre? Voulez-vous avoir des renseignements sur tout ce que je vous dis? consultez un peu mon frère le peintre, qui habite Vienne en ce moment, et qui partage la table de S. Exc. M. le prince de Kaunitz ; seulement, si vous entreprenez le voyage, je doute fort que le prince vous réserve le même honneur, car vous savez que vous n'êtes à votre place qu'à la cuisine.

FRAGMENTS

DU PRINCE DE LIGNE

SUR

JACQUES CASANOVA

Ce Casanova était un homme de beaucoup d'esprit, de caractère et de connaissances. Il s'avoue dans ses *Mémoires,* comme aventurier, fils d'un père inconnu et d'une mauvaise comédienne de Venise. On trouvera son portrait dans mes écrits, sous le nom d'*Aventuros* (1). Je ferai mon possible pour me ressouvenir de ses *Mémoires* dont le cynisme est le plus grand mérite, mais que cette raison empêchera malheureusement de voir le jour. Il y a du dramatique, de la rapidité, du comique, de la philosophie, des choses neuves, sublimes et inimitables. Casanova eut dans sa patrie des aventures de très-bonne heure. La plus célèbre eut lieu au couvent où l'abbé de Bernis, alors ambassadeur de France à Venise, avait aussi une religieuse. Leurs parties carrées étaient des assauts d'esprit et de volupté. J'ai vu des vers du pontife qui la respiraient tout au moins et qui inspiraient beaucoup plus.

Quoique Casanova m'ait lu ses *Mémoires*, je n'ai pas observé la date de tous les singuliers événements de sa vie ; ainsi point de chronologie de ma part dans son histoire. Bien reçu des ministres étrangers qui demeuraient à Péra il était au moment d'être pris par l'un d'eux pour secrétaire de légation ; point du tout : le Grand-Seigneur fait une de ces promenades ridicules dans les rues de Constan-

(1) Voir à la fin de ce volume.

tinople; Casanova se met à rire. Il est empoigné par des janissaires : on parle de l'empaler. Il est leste, les Turcs lents; avant d'être garrotté il s'échappe, court au port, saute dans un navire qui fait voile pour Venise. Il y arrive très-vite avec un bon vent, et est caressé par ses amis de collége, et surtout par les jésuites qui l'avaient élevé et qu'il avait pourtant bien fait enrager.

Il n'avait pas oublié ses tours d'espièglerie. En voici un de la plus grande force. On parlait, on criait, on racontait apparitions, revenants, lutins. Un de ses amis qui faisait l'incrédule, se moquait des autres. Casanova se cache sous son lit et lui tire ses couvertures. Il s'en doute et lui dit : Je te reconnais et t'attraperai. Dans l'instant il se met à l'affût pour lui saisir un bras. Il s'en empare, à la vérité; mais le bras lui reste dans la main : c'était celui d'un mort, que Casanova avait fait couper à l'hôpital. L'incrédule jette un cri, et, d'une sueur froide qui lui prend dans l'instant, passe au froid éternel de la mort.

Ses deux frères reviennent dans ce moment des pays étrangers : Qu'avez-vous appris? leur dit Casanova. A notre première conversation, me dit-il, je jugeai que l'un ne serait qu'un sot et l'autre qu'un fou. Mais cette folie se trouva être le génie de la peinture, qui, se développant ensuite, l'a rendu le plus célèbre peintre de batailles de son temps. Pour la prédiction du premier, mort à Dresde, elle se vérifia bien.

Il va voir jouer sa mère, la trouve actrice détestable, monte à sa loge, l'embrasse, tout étonnée de revoir un fils dont elle ignorait depuis longtemps la destinée. Il lui fait quitter le théâtre. — Vous pouvez, lui dit-il, vous en passer, parce qu'une de mes petites maîtresses, lorsque je n'avais que quinze ans, a épousé un procurateur dont je partage la fortune et les plaisirs. La petite n'a pas oublié son premier amant.

Epigrammes, chansons, propos légers, indiscrétions, bavardage sur le gouvernement...., Casanova ne se refuse rien : amour, jalousie, imprudences, échelles de soie, gondoliers gagnés, aventures de toute espèce. Casanova fait le seigneur et a un habit de lustrine grise à ramages avec un grand et large point d'Espagne en argent, comme sur son chapeau à plume, veste jaune, culotte de soie cramoisie, tel enfin qu'il est représenté en tête de son ouvrage de la *Fuite des Plombs*.

Cet ouvrage date du jour qu'il fut enfermé dans cette

horrible prison. Son style bizarre, mais rapide et intéressant, donne chaque jour un événement, à cet événement un prix infini : l'empreinte de la vérité. D'ailleurs, tout m'a été attesté même par des Vénitiens. Fatigué de fuir à pied, il entre dans une maison de campagne et se dit un des parents du noble à qui elle appartient. On lui répond qu'en ayant été requis par la république, il est avec des sbires à la poursuite d'un grand gueux qui s'est sauvé des Plombs de ce côté-là. Il a la hardiesse d'y dîner, donne son habit à un paysan qui, séduit par le point d'Espagne, ne balance pas. et est arrêté un instant après pour lui. Il ignore s'il n'a pas passé sa vie dans les Plombs à sa place.

Casanova se sauve donc en Allemagne, trouve de l'argent partout, tantôt en faisant le chansonnier, l'improvisateur, le sorcier et puis le joueur. Trop délicat pour tromper, il n'est pas fâché de s'associer avec un grand tricheur que j'ai vu il y a six ans à Dux, où il est venu le voir. Leur entretien, le récit de tout ce qui leur était arrivé depuis ce temps-là, a été pour moi la chose la plus comique. Il s'appelle Lacroix, ou Cruce, ou della Croce, tout comme on veut, suivant l'occasion.

Casanova se brouille, se raccommode avec lui, le délivre de la prison, sauve plusieurs familles de la misère, se fait quelquefois l'avocat de quelques autres, prend un secrétaire nommé Costa; impatienté par lui, il veut le battre, l'embrasse, tombe à ses genoux, et le plus grand reproche qu'il lui fait, c'est d'avoir écrit la ville de Trente en chiffres : 30!

Les plaintes des parents de jeunes gens de Nuremberg, qui avaient perdu leur argent, font arrêter l'honnête ou le malhonnête associé; avec son gain il se tire de prison; va, toujours sans aveu, sans projet, porter sa fortune ailleurs, jusqu'à ce qu'elle soit assez dissipée pour en chercher une nouvelle. Ses gens se battent à Augsbourg, il bat ses gens pour les séparer; il est mis en prison, on ne l'en tire que pour le prier de sortir de la ville.

Sa voiture se brise près du château d'un baron allemand : il est bien avec une de ses filles; mais, enchanté de l'autre qui l'adore, il l'y encourage, devient son instituteur; il en est aimé au point de l'épouser, et, loin de la corrompre pour l'amour ou de la séduire pour l'hymen, il s'arrache de ce séjour pour ne pas la rendre malheureuse par un mariage inégal, et poursuit sa carrière d'aventu-

rier. Il s'échappe un beau jour sans qu'on sache au château ce qu'il est devenu, laisse les deux sœurs en larmes, et, revenant quelques années après, il apprend avec le plus grand plaisir que son écolière de vertu, fidèle à ses principes, faisait le bonheur d'un mari jeune et intéressant, et que son écolière de volupté trompait le sien sans qu'il s'en aperçut, et se montrait difficile sur le choix de ses amants, parce qu'il ne lui était pas aisé d'en trouver un aussi aimable que lui, Casanova : ce qu'il ne dit pas, par modestie ; mais ce qu'il a la bonté de faire entendre.

Il repasse par Nuremberg, et se donne à la poste le nom de Seingalt, qui lui vint à la bouche dans ce moment et qu'il a ajouté depuis ce temps-là à celui de Casanova pour se faire gentilhomme, m'a-t-il dit, et n'en avoir lui-même obligation à aucun souverain. On le reconnaît, on l'arrête, le bourgmestre l'interroge d'un air terrible : Qu'est-ce que ce faux nom ? — Il ne l'est pas, répond Casanova, il est bien à moi, puisque je l'ai pris ; je n'ai pas dit que je n'étais pas Casanova, puisque je le suis. — Quel droit avez-vous de porter l'autre nom ? — Je le porte de par l'*alphabet*. — Puisqu'il en est ainsi, passez.

Il va en France : il se souvient du cardinal de Bernis, le seul homme qu'il y connaisse ; il en est reçu à merveille : ils se rappellent mutuellement leur aventure de religieuses, il allait chez lui quand il voulait, ne songeait à rien demander. Son argent était parti. Le cardinal lui demande s'il en a, et lui fait donner une place à la loterie qui lui vaut huit ou dix mille livres. Qu'est-ce que cela à Paris ? Casanova en dépense trente mille. Filles d'Opéra, équipage, livrée, soupers, maison montée, etc., il fallait bien que quelqu'un se chargeât de payer tout cela. Il rencontre par hasard une des plus grandes dames du royaume, à qui ses grands yeux, son nez singulier et le teint rembruni de son pays plaisent beaucoup. Il soupe chez elle ; on parle magie, astrologie, cabale ; avec un air raisonnable il combat les deux premières choses, et dit qu'il est fort dans la troisième. En voulez-vous une preuve ? dit-il ; avez-vous quelque chose à demander à la cour ? Je parie vous dire ce que le ministre vous répondra. Il fait des chiffres, calculs, écritures, cercles, etc., etc., et l'assure que le cardinal de Bernis lui permettra de parler au roi de son affaire et de la faire réussir, malgré les difficultés que lui-même lui en présentera. Casanova court

chez lui, l'en prévient, lui conte son histoire, en rit comme un fou et attend la dame avec impatience.

Son affaire avait réussi avant l'exil du cardinal : voilà Casanova comblé de présents ; il lui apprend la cabale, le voilà écrasé de bienfaits. Moitié adresse de maître, moitié hasard, elle devine quelquefois, et serait la plus heureuse des femmes si son âge et sa figure lui permettaient de passer une nuit dans les bras de son espèce de sorcier. Il fallait cependant mériter les cent mille écus qu'il en avait reçus, et autant encore qu'il était sûr d'en avoir.

Casanova n'avait pas autant de rigueur pour une de ses femmes, et lui confie son projet. Il sera piquant, dit-il, de passer une nuit avec vous et avec elle en même temps ; j'introduirai un soldat aux gardes qui passera pour moi. — Il dit à la dame : Mon génie me menace de me quitter si vous me rendez heureux sous ma forme naturelle ; je vous parlerai sans la reprendre, et nos désirs seront satisfaits. Le soldat est introduit ; Casanova se met avec la jolie femme à côté du sanctuaire des plaisirs de la dame ; elle est ravie au troisième ciel, cause quelquefois avec lui, et, lorsque le génie lui permet de reprendre sa figure, un petit bout de bougie est le signal de la fuite de son représentant et de la petite suivante.

Le bruit de tant de dépenses extravagantes que faisait la dame se répand dans Paris ; et Casanova échappe à la police, et sans doute à la Bastille, en partant de Paris au plus vite. Il voyage en grand seigneur, et est traité à merveille partout ; il fait quelquefois une banque pour doubler sa fortune, il en perd la moitié. Il doit être arrêté à Stuttgard, il se sauve et va à Ferney.

La première chose qu'il fait, c'est de se brouiller avec M. de Voltaire pour lui avoir fait entendre que *la Henriade* est autant au-dessous de *la Jérusalem délivrée* qu'il est au-dessous de l'Arioste dans *la Pucelle*. Néanmoins il l'intéresse un moment, mais il lui vante Jean-Jacques dans le moment où celui-ci venait de soulever Genève contre lui ; et ils se séparent très-mécontents l'un de l'autre. Il paraît suspect aux deux partis qui ont toujours divisé cette petite république, et part pour l'Angleterre. Il y a la plus piquante aventure d'amour et de bienfaisance que je connaisse ; mais je ne m'en souviens pas assez pour la raconter (1) ; bref, il va en Espagne. Quel pays pour Ca-

(1) C'est probablement l'histoire de Pauline, contenue dans le chap. IX de ce volume.

sanova ! sérénades données, doutes sur la religion, moqueries sur les grands d'Espagne, toujours petits de figure, qu'il regardait du haut de la grandeur de la sienne ; rivalité d'amour avec les moines..... c'était dix fois plus qu'il ne fallait pour un auto-da-fé; mais une fille de savetier-gentilhomme chez qui il logeait, et qui était amoureuse de lui, employa son confesseur à savoir du grand inquisiteur quand toutes les preuves contre Casanova seraient rassemblées, et il se sauva chez un secrétaire d'ambassade, qui le prit à temps dans sa voiture. Il y a vingt choses plaisantes sur Madrid dont je ne me souviens pas, et beaucoup de piquant sur la noblesse du savetier son hôte, qui dédaignait tous les métiers, et mettait son épée le dimanche. La chaleur du climat et celle de l'âme de la fille lui procurent bien du plaisir et des réflexions ; elle était dévote comme un ange et réparait ses actions par ses discours ; elle le prêchait avant et après, et le menaçait de lui retirer ses preuves d'amour s'il ne se convertissait pas : c'était un mélange de mysticisme, de volupté, de Marie de la Greda et de Thérèse philosophe, de théologie et de l'*Arétin*. Son esprit était aussi ardent et ses yeux aussi vifs que son cœur.

Il est à remarquer que Casanova, depuis qu'il courait le monde, n'avait jamais eu de passe-port, ni de lettres de change et de recommandation. Ses aventures de Madrid ne pouvaient pas engager le ministre, qui lui avait permis d'accompagner son secrétaire, à lui en donner. « Allons, disait-il, me voici au bout du monde, allons du pays le plus chaud au plus froid. » Et puis sa devise était : *Volentem ducit, nolentem trahit* (1). Je serai, peut-être, disait-il, attaché à la cour de Catherine ; son bibliothécaire, son amant, son secrétaire, son chargé d'affaires, ou gouverneur de quelque prince. Pourquoi non? on a pris pour cet emploi le cuisinier du marquis de l'Hospital, ambassadeur de France, avec qui il s'était brouillé ; il y a aussi quelques coiffeurs de ce pays-là et un pâtissier du mien qui élèvent des enfants impériaux. Casanova est fait pour toutes les meilleures places ; Casanova sera aimé de la mère de son jeune homme; il s'enrichira, et il gardera maintenant ce qu'il aura ; il ne voyagera plus en berline à six chevaux ; il ne dotera plus de filles, il n'en refusera plus par délicatesse ; il ne mettra plus mille ducats

(1) Quand je veux j'y vais; quand je ne veux pas j'y cours.

sur une carte ; il n'offensera plus les magistrats et les préjugés.

A la fin d'un de ces jours méridionaux du Nord, une de ces nuits où il ne fait presque pas nuit, l'impératrice, se promenant avec toute sa cour au jardin d'été, aperçoit une figure et une tenue assez extraordinaires, italienne à ce qu'elle juge, et qu'elle devine, à sa mine, être celui dont elle avait vu le nom dans le rapport de la garde et de la police.

Casanova regardait une statue d'un air moqueur. Après l'avoir interrogé, l'impératrice passa son chemin, riant plutôt des réponses bizarres de l'homme qu'elle ne s'en fâcha ; mais ayant appris qu'avec le peu d'argent qui lui restait il faisait une banque dans un café, elle lui fit dire que ce n'était pas le moyen de se recommander auprès d'elle et qu'elle ne pouvait pas se le donner comme attaché. Les courtisans russes n'eurent garde, après cela, de se l'attacher non plus. Il partit pour Berlin (1). Je parlerai au roi, se dit Casanova ; je parlerai d'Algarotti comme si je le connaissais ; je dirai du mal de la littérature allemande, que je n'aime et ne connais pas plus que lui ; je lui demanderai une place. Il arrive, se fait présenter au roi comme l'homme de la fuite des Plombs, et cause longtemps avec lui. — Mais, lui dit le grand Frédéric, cette histoire est-elle bien vraie ?

— Vraie ! Tout autre que Votre Majesté ne m'adresserait pas cette question impunément ; je n'ai jamais menti !

— Vous devez abhorrer votre patrie ?

— Pas du tout.

Et voilà des paradoxes sans fin dont il régale le roi sur les gouvernements et les lois. Les auteurs classiques, sur lesquels je n'ai jamais trouvé personne de plus fort que lui, furent mis en revue. Il est au moment d'être bien accueilli par Frédéric ; mais il s'avise de lui dire que Maupertuis était peu physicien, d'Alembert peu géomètre, Voltaire peu poëte, d'Argens peu philosophe, Lamettrie mauvais médecin, Labeaumelle mauvais critique, Diderot mauvais écrivain, et Kœnig un pédant.

Le roi trouva que ce n'était pas là son homme, mais il se dit :

(1) On ne doit pas oublier que le prince de Ligne cite de mémoire, et ses souvenirs s'en ressentent. Le voyage à Berlin précéda la visite de Casanova à la grande Catherine.

— Tâchons de l'employer ; il a bien de l'esprit et des connaissances, peut-être serait-il utile à quelqu'un de mes établissements. Il l'envoie chercher le lendemain.

— Avez-vous de la patience et de l'ordre ?

— Très-peu, sire.

— Et de l'argent ?

— Point.

— Tant mieux ! vous vous contenterez de faibles appointements.

— Il le faut bien, j'ai mangé plus d'un million.

— Comment vous l'êtes-vous procuré ?

— Par la cabale.

— Qu'est-ce que cela ?

— J'ai su le passé, j'ai prédit l'avenir.

— Vous êtes donc un aventurier ?

— Oui, sire, et si jamais je rattrape la Fortune par son toupet, je ne la lâcherai plus.

— Ce n'est pas chez moi qu'on la trouve, je vous en préviens. Suivez-moi à l'établissement des Cadets ; j'y ai une quantité considérable de misérables, de cochons, de bêtes pour gouverneurs, précepteurs, instituteurs, je ne sais comment les appeler. Je voudrais les mieux composer ; venez.

Casanova accompagne le roi.

Il demande au premier qu'il rencontre :

— Quels sont vos gages ?

— Trois cents écus.

— Miséricorde ! ce n'est pas mon fait.

Le roi passe en revue sur une ligne les gouverneurs, les trouve cochons comme il l'avait annoncé, mal peignés et mal tenus ; il lève sa canne sur eux. Il visite les chambres et les trouve dans un état dégoûtant, les jeunes gens mal rangés et le regardant d'un air hébété, et, dans une de leurs salles, un pot de chambre sur une table. Il fait prendre par la tête le gouverneur qui en était le chef et le fait mettre au *prévôt*.

Casanova tremble de toutes ses forces d'y aller lui-même s'il refuse une place aussi agréable, et, lorsque le roi se retourne pour la lui proposer, il ne le trouve plus. Il part le même jour pour Varsovie et fait dire à Frédéric qu'il n'aime pas mieux les fers que les plombs.

A Varsovie il trouve un appui : Tomatis le présente au roi de Pologne. La conversation de Casanova, chargée d'événements et animée par l'originalité, le fit recevoir et

réussir dans toutes les grandes maisons. La générosité de Stanislas-Auguste soutenait bien des inutiles; Casanova en profita aussi. Le prince palatin de Russie l'aimait; il fut peut-être de moitié dans quelque gros jeu. M. de Seingalt se trouve encore une fois un seigneur, décide, contrarie, blâme, fronde et déplaît.

Le moyen qu'il fût tranquille quelque part? N'est-il pas obligé, comme Vénitien, de se mêler du théâtre italien? Le général Branicki y avait une maîtresse. Elle eût le malheur de ne pas être trouvée bonne par M. Casanova: il la siffla, et, rencontrant son amant dans la loge d'une autre actrice, celui-ci, qui l'y était venu chercher, lui dit qu'il n'y avait qu'un drôle qui eût été capable de cela, et qu'il avait envie de le faire jeter par la fenêtre. Que de choses entrèrent, dans la minute, dans l'âme vindicative d'un Italien et passèrent par sa tête! Celle d'un autre aurait peut-être contenu l'idée du stylet ou d'une petite poudre innocente; mais Casanova, noble et grand dans ses manières, roule sa noble vengeance dans ses yeux, comme Homère nous peint Jupiter: au lieu de la foudre, il lance un regard effrayant et va se coucher.

Branicki m'a raconté tout cela aussi, mais je ne m'en souviens que confusément. Il reçoit le lendemain le billet le plus bizarre, le plus respectueux, le plus impertinent, caressant, menaçant, où il ne comprend rien. Il en rit et n'y pense plus. Arrive un second billet, plus clair, un vrai cartel. Branicki aime mieux se battre qu'écrire; il lui fait dire qu'il lui parlera au spectacle. Les révérences, que sans cela Casanova ne faisait guère, annoncent et précèdent la proposition.

— Eh bien, volontiers; mais êtes-vous gentilhomme?

— Mieux que cela, monseigneur: je suis de votre société.

— Je parie que vous ne vous êtes jamais battu?

— Jamais, Excellence.

— Pourquoi, diable! commencer par moi?

— Parce que personne avant vous ne m'a jamais insulté.

— L'affaire ne peut-elle pas s'arranger?

— Avec un autre que Votre Excellence je l'arrangerais.

— Je ne les évite pas, monsieur Casanova, pour l'ordinaire, mais je vous avoue qu'avec vous...

— Je vous entends, monseigneur: elle me fera plus d'honneur qu'à vous. C'est pour cela que je l'exige.

— Allons donc, il vous faut obéir. Où? comment? à quelle heure?

— Votre Excellence réglera tout cela.

— Mais, l'épée, vous n'avez pas l'air adroit. Le sabre est notre fort, à nous autres Polonais. Quant au pistolet, je vous avertis que je tire à merveille.

— N'importe! quelquefois le hasard y met de l'égalité.

— Je parie que vous n'en avez pas.

— Je n'en ai jamais vu ni touché.

— Eh bien, je vous apporterai les miens. A neuf heures du matin, à tel endroit.

Casanova s'y rend, et voit arriver le premier général de la couronne en voiture à six chevaux, avec ses aides de camp, pages, coureurs et uhlans. Il descend lestement.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui, monseigneur.

— Je vais donc charger moi-même ces pistolets en votre présence. Ils sont du bon faiseur, de Kuchelreiter.

— Je vais les essayer sur votre tête, répond Casanova.

Au lieu de la tête, il lui perce le ventre, Branicki, en tombant, lui jette 1,000 ducats, et lui dit: — Sauvez-vous; le roi, qui m'aime beaucoup, vous en voudra. Je me meurs, à ce que je crois. Ses aides de camp ou ses uhlans veulent sabrer Casanova. Branicki a la force de leur crier: — Arrêtez! quelle lâcheté! On l'emporte évanoui.

Casanova, qui, du coup de pistolet de Branicki, parti en même temps, avait eu le poing percé, le met sous sa veste, pour ne point faire honneur et plaisir aux Polonais, rentre tranquillement à Varsovie, et s'en va dîner chez le prince Czartoriski, qui ignorait encore ce qui s'était passé.

Un page du roi vint le lui dire à l'oreille, il s'approcha de celle de Casanova pour lui dire de partir. Le bon Stanislas-Auguste lui envoie de l'argent, et, au risque d'être arrêté, Casanova reste à Varsovie jusqu'à la levée du premier appareil. Il est décidé que le coup n'est pas mortel. Avant cette décision, un ami trop chaud de Branicki, sur la nouvelle qu'il est tué par un Italien, court chez Tomatis, lui donne un coup de sabre dans le visage, et sort en lui demandant pardon, ayant appris que ce n'était pas lui.

Je ne me souviens plus où Casanova alla faire ensuite le chevalier ou le juif-errant, car il tenait de l'un et de l'autre. Toutes les portes des villes, cercles ou châteaux lui étaient presque fermées, mais je sais bien qu'il passa par Vienne avant que son frère y fût établi. L'empereur, qui n'oubliait jamais rien, et savait tout sur un chacun,

dit à Casanova : Vous avez été l'ami de M. Zaguri?

— Un noble vénitien, oui.

— Je n'aime pas trop sa noblesse; je n'estime pas ceux qui l'achètent.

— Et ceux qui la vendent, sire?

Joseph II changea de conversation, ne voulut pas s'engager dans celle-là, et se retira assez mécontent de cette réponse.

Je crois que c'est alors que Casanova se rendit à Paris pour la dernière fois. Mon neveu Waldstein prit du goût pour lui chez l'ambassadeur de Venise, où ils dînaient ensemble. Comme il fait semblant de croire à la magie et de s'en mêler, il nomme les clavicules de Salomon, Agrippa, etc., et tout dans ce genre-là se présente aisément à lui. A qui parlez-vous de cela? dit Casanova. *Oh che bella cosa, cospetto!*

— Tout cela m'est familier. Ainsi donc, dit Waldstein, venez en Bohême avec moi : je pars demain.

Casanova, à bout d'argent, de voyages et d'aventures, y consent, et le voilà bibliothécaire d'un descendant du grand Waldstein. Il a passé en cette qualité les quatorze dernières années de sa vie au château de Dux, près de Tœplitz, où, pendant six étés, il me rendit heureux par son imagination, aussi vive qu'à vingt ans, son enthousiasme pour moi, et son utile et agréable instruction.

Qu'on ne croie pas que, dans ce port de tranquillité que la bienfaisance du comte de Waldstein lui ouvrit pour le préserver des orages, il n'en ait pas cherché. Il n'y a pas de jour que, pour son café, son lait, son plat de macaroni qu'il exigeait, il n'ait eu une querelle dans la maison. Le cuisinier lui avait manqué la polenta, l'écuyer lui avait donné un mauvais cocher pour venir me voir; des chiens avaient aboyé pendant la nuit; plus de convives que n'en attendait Waldstein étaient cause qu'il avait mangé à une petite table; un cor de chasse avait déchiré ses oreilles par quelques sons aigres ou faux; le curé l'avait ennuyé en s'avisant de vouloir le convertir; le comte ne lui avait pas dit bonjour le premier; la soupe, par malice, lui avait été servie trop chaude; un valet l'avait fait attendre pour lui donner à boire; il n'avait pas été présenté à un homme de considération qui était venu voir la lance qui perça le grand Waldstein; on n'avait pas pu, faute de clef, mais par méchanceté, lui ouvrir l'arsenal; le comte

avait prêté un livre sans l'en prévenir; un palefrenier ne lui avait pas ôté son chapeau en passant. Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu; il s'est fâché, on a ri. Il a montré de ses vers français, on a ri. Il a gesticulé en déclamant de ses vers italiens, on a ri. Il a fait la révérence en entrant, comme Marcel, le fameux maître de danse, le lui avait appris il y a soixante ans, on a ri. Il a fait le pas grave dans son menuet à chaque bal, on a ri. Il a mis son plumet blanc, son droguet de soie doré, sa veste de velours noir et ses jarretières à boucles de strass sur des bas de soie à rouleau, on a ri. *Cospetto!* disait-il, canaille que vous êtes, vous êtes tous des jacobins; vous manquez au comte et le comte me manque en ne vous punissant pas. Monsieur, lui dit-il sérieusement, j'ai percé le ventre du grand général de Pologne. Je ne suis pas gentilhomme, mais je me suis fait gentilhomme. Le comte a ri, grief de plus. Le comte, un jour, entre chez lui avec deux paires de pistolets, sans dire un mot, en le regardant sérieusement, et mourant d'envie de rire. Casanova pleure, l'embrasse et dit: Je tuerais mon bienfaiteur!..... *Oh che bella cosa!* Il reprend ses larmes, ses regrets, craint qu'on ne pense qu'il a peur, accepte les pistolets, les rend avec grâce, comme la main qu'on donne au menuet, à la hauteur de l'œil, pleure encore, parle magie, cabale et macaroni.

Les mères du village se plaignent de ce que Casanova veut apprendre des sottises à toutes les petites filles; il dit que ce sont des démocrates. Il donne le nom de *Calvados*, je ne sais pas pourquoi, à l'abbaye d'Osseg, située à une demi-lieue; se brouille et brouille le comte avec les moines. Il se donne des indigestions, et dit qu'on veut l'empoisonner; il est *versé*, il dit que c'est par ordre des jacobins. Il prend à crédit à la manufacture de draps d'Oberteitersdorff, appartenant au comte, et dit qu'on lui manque de respect quand on vient lui demander de l'argent.

Le moyen de résister à tant de persécutions! Dieu lui ordonne de quitter Dux; sans y croire autant qu'à sa mort. dont il ne doutait plus, il prétendait que chaque chose qu'il avait faite c'était par l'ordre de Dieu, et c'était sa devise. Dieu lui ordonne de me demander des lettres de recommandation pour le duc de Weimar, qui m'aime beaucoup; pour la duchesse de Saxe-Gotha, qui ne me connaît pas, et pour des juifs de Berlin; et il part en cachette,

laisse une lettre de congé à Waldstein, tendre, fière, honnête et irritée. Waldstein rit et nous dit qu'il reviendra. On fait attendre Casanova dans les antichambres; on ne peut lui donner de place ni de gouverneur, ni de bibliothécaire, ni de chambellan : il dit partout que les Allemands sont bien bêtes. L'excellent et très-aimable duc de Weimar le reçoit à merveille; mais dans l'instant il devient jaloux de Gœthe et de Wieland, ses protégés à juste titre : il déclame contre eux et contre la littérature du pays; à Berlin, contre l'ignorance, la superstition, la friponnerie des israélites à qui je l'avais adressé ; tire cependant, pour l'argent qu'ils lui prêtent, des lettres de change sur le comte, qui rit, paye et l'embrasse quand il revient. Casanova rit, pleure et lui dit que Dieu lui avait ordonné de faire ce voyage de six semaines, de partir sans le lui dire, et de rentrer dans sa chambre de Dux.

Enchanté de nous revoir, il nous raconte plaisamment toutes les contrariétés qu'il a éprouvées, contrariétés auxquelles sa susceptibilité donne le nom d'humiliations. Je suis fier, disait-il, parce que je ne suis rien. Mais, huit jours après son retour, que de nouveaux malheurs ! On sert des fraises à tout le monde avant lui, il ne lui en reste pas; et, pour comble de chagrin, son portrait, qu'il avait dans sa chambre et qu'il croyait enlevé par un de ses admirateurs, se trouve dans un de ces cabinets secrets qu'en Allemagne on appelle *retirade*.

Il passe ainsi cinq ans à s'agiter, à se désoler, à gémir surtout de la conquête de son ingrate patrie, et à nous parler de la ligue de Cambrai et de la gloire de son ancienne et superbe Venise, qui avait résisté à l'Europe et à l'Asie, Son appétit diminuant tous les jours, il regretta assez peu la vie; mais il la finit noblement vis-à-vis de Dieu et des hommes. Il reçut avec de grands gestes et quelques sentences les sacrements, et dit : « Grand Dieu ! et vous, témoin de ma mort, j'ai vécu en philosophe, et je meurs en chrétien ! »

AVENTUROS.

Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid : il est grand, bâti en Hercule ; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce. Plus facile à être mis en colère qu'en gaieté, il rit peu, mais il fait rire ; il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, et le rend très-plaisant ; il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre.

Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas comiques ; il n'y a que ses ouvrages philosophiques où il n'y ait pas de philosophie, tous les autres en sont remplis ; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science, mais il cite si souvent Horace que c'est de quoi en dégoûter. Sa tournure d'esprit et ses saillies ont un esprit de sel attique. Il est sensible et reconnaissant ; mais, pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable ; un million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite.

Son style ressemble à celui des anciennes préfaces : il est long, diffus, lourd ; mais s'il a quelque chose à raconter, comme, par exemple, ses aventures, il y met une telle originalité, naïveté, espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que sans le savoir, il est supérieur à *Gil Blas* et au *Diable Boiteux*. Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets ; heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase : *Je l'ai promis à Dieu*, ou bien : *Dieu le veut*, il n'y a pas de chose au monde qu'il ne fût capable de faire.

Il aime, il convoite tout, et, après avoir usé de tout, il

sait se passer de tout. Les femmes, et les petites filles surtout, sont dans sa tête, mais elles ne peuvent plus en sortir pour en passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui, contre le ciel, la nature et l'année 1742 : il se venge de tout cela contre tout ce qui est mangeable et potable : ne pouvant plus être un dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table ; il ne fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne pouvoir plus recommencer.

S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur d'autres bêtes en hommes et en femmes pour faire fortune, c'était pour rendre heureux ceux qui l'entouraient. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière des aventures, quelquefois un peu équivoques, il a montré de l'honneur, de la délicatesse et du courage. Il est fier parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien : rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être plus facile à vivre ; mais qu'on ne le contrarie point, surtout que l'on ne rie point ; mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes ; ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter, ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi.

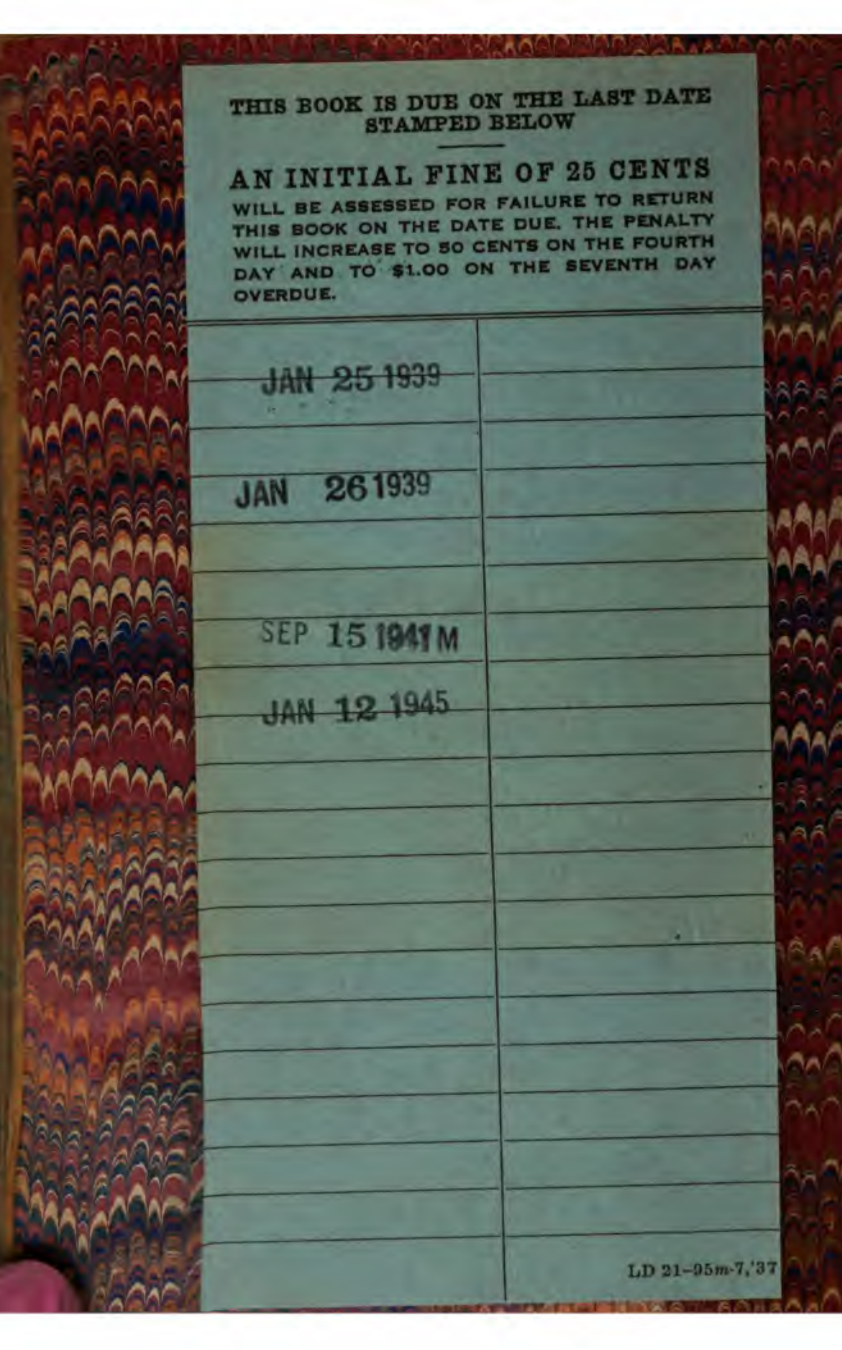
Sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous les biens moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très-petit-nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui (1).

(1) Le prince de Ligne a parlé de Casanova, qu'il connut beaucoup, dans un des autres endroits de ses mélanges, et avec plus de considération qu'il n'en témoigne ici pour l'esprit et les talents du personnage. Il a dit quelque part : « Casanova, cet esprit sans pareil, dont chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre ! »

(Note de l'éditeur.)

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.


THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW
AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.
JAN 25 1939
JAN 26 1939
SEP 15 1941 M
JAN 12 1945
LD 21-95m-7,'37



